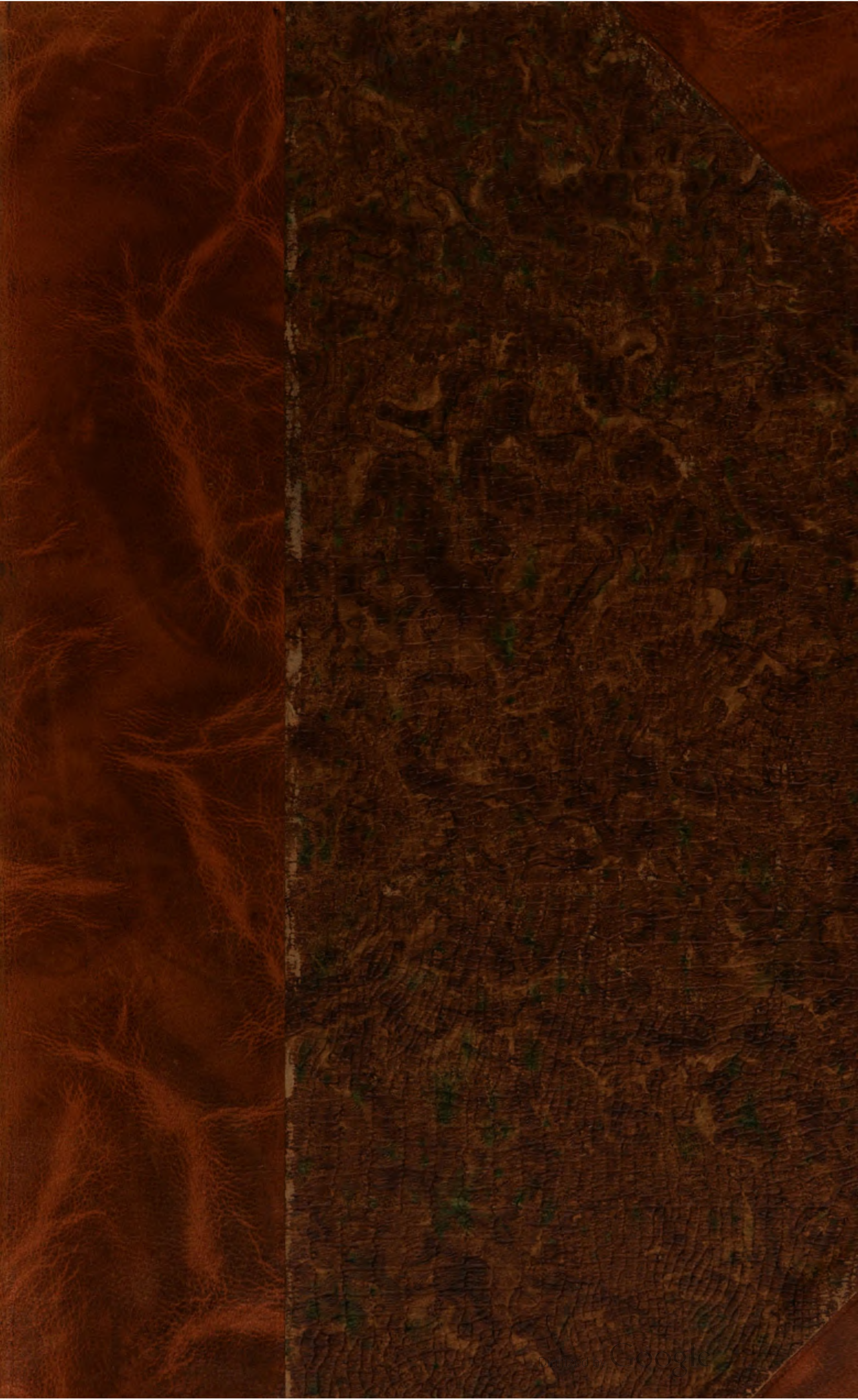
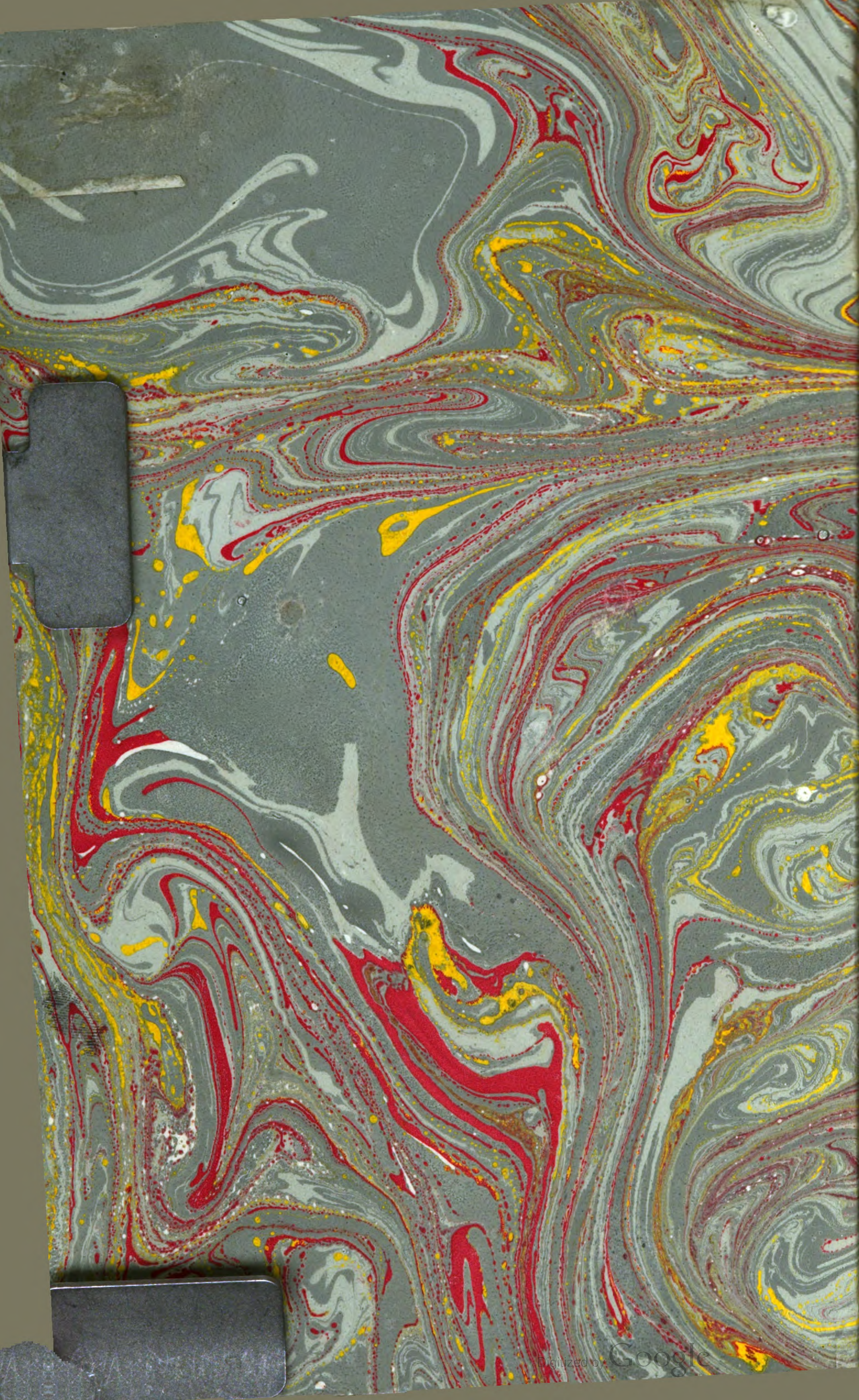








LA

GRANDE VIE

DE

JÉSUS-CHRIST

PARIS — TYPOGRAPHIE RENOU ET MAULDE, RUE DE RIVOLI, 144.

LUDOLPHE LE CHARTREUX

LA

GRANDE VIE

DE

JÉSUS-CHRIST

TRADUCTION NOUVELLE ET COMPLÈTE

PAR

DOM MARIE-PROSPER AUGUSTIN

TOME SIXIÈME

VIE SOUFFRANTE

II

VIE GLORIEUSE



PARIS

C. DILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, Rue de Sèvres, 15

1865

LA

GRANDE VIE

DE

JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE XXXVII

RÉFLEXIONS QUI DOIVENT SE PRÉSENTER A NOTRE ESPRIT A L'HEURE DES MATINES

En songeant aux scènes de douleur qui se sont offertes à nous au chapitre précédent et dès les premières Vêpres de la passion, nous devons nous lever au point du jour, les yeux pleins de larmes et la douleur au cœur. Il ne faudra pas oublier qu'en ce moment Notre-Seigneur, livré aux mains de ses ennemis, méprisé, bafoué, abandonné de ses disciples et de ses amis, est entouré de ce qu'il y a de plus pervers parmi les hommes. O mon unique bien! O vous

qui faites ma seule joie, que vais-je devenir? Je suis au désespoir en vous considérant dans cet état d'abandon. Il ne me reste qu'à me précipiter à vos pieds, à y prendre la place que d'autres ont laissée, et à m'associer à vos douleurs. Je ne vois auprès de vous que des ennemis cruels dont la rage va jusqu'au délire. Presque tous ceux qui vous aiment sont absents ou dispersés par la crainte; avançons.

Jésus lié est devant le grand prêtre Anne qui l'interroge sur ses disciples. Dans quel but? On peut facilement le deviner : dans le but de les perdre, et, par eux, de perdre le Maître, s'il était possible. Jésus ne répondit que par un silence que commandaient la prudence et la charité qu'il avait pour les siens, en ce moment dispersés par la crainte. Interrogé sur sa doctrine, Jésus répond : *J'ai parlé toujours en public; j'ai enseigné dans le temple et les synagogues;* j'ai tout dit; *interrogez ceux qui ont pu m'entendre.* Réponse digne de celui dont la doctrine devait être prêchée, il est vrai, sur les toits, mais non pas jetée indifféremment aux hommes grossiers ou pervers. C'est ce qui fait dire à saint Jean Chrysostôme, commentant ces paroles (*Homil.* 82, *in Joan.*) : Au lieu de m'interroger, interrogez mes ennemis. Un signe constant d'innocence et de vérité, c'est lorsqu'on peut invoquer pour témoins en sa faveur ses ennemis mêmes. Ainsi, le Seigneur arrange sa réponse de manière à ne pas taire la vérité, et à donner en même temps une justification indirecte, mais réelle, de lui et de sa doctrine, indiquant ainsi à tous la mesure d'une réponse modérée à faire à des ennemis, réponse incapable de les exciter contre nous, en leur laissant le soin de s'édifier eux-mêmes et de chercher la

vérité où elle est déposée, c'est-à-dire dans la conscience publique, s'ils en font quelque cas. Ce fut cependant cette sage réponse qui valut au Sauveur un soufflet, de la main d'un des serviteurs du grand prêtre, afin que cette parole de Jérémie fût accomplie (*Thren.* VI) : *Il donnera la joue à celui qui voudra le frapper.* Si Jésus répond par une parole de sagesse à cette brutalité imméritée, il ne le fait que pour confondre à ses propres yeux, d'après le conseil du Sage (*Prov.*, XXVI), l'insensé qui l'avait frappé.

O doux Jésus, source de vérité, quelle âme sensible, quel cœur même de rocher pourra retenir ses larmes, et ne pas manifester au dehors la douleur que lui inspire votre passion ?

Saint Chrysostôme dit (*ibid.*) : Quelqu'un donne un soufflet au Sauveur (il y en a qui pensent que ce fut l'ingrat Malchus) pour avoir fait une réponse parfaite. O folie inqualifiable! Mais parce qu'il était dans les desseins de Dieu que le Christ passât par la voie des douleurs, la terre souffre avec patience ce que le ciel voit avec horreur. Saint Augustin ajoute : En songeant à la suprême dignité de celui qui reçoit un soufflet, nous sommes tentés d'appeler sur celui qui lui inflige un pareil affront, ou le feu du ciel, ou les tourments de l'enfer, ou tout autre supplice plus grave au sein de la terre entr'ouverte pour ensevelir avec lui son crime. Mais, que nous reste-t-il à désirer, pauvres et faibles mortels, lorsque celui qui a créé le monde, et qui le soutient, aurait pu aller au delà de tous nos vœux, s'il eût voulu faire appel à sa puissance?

Quand le cœur de Jésus est ainsi préparé à toutes les souffrances, et quand il livre à ses ennemis son corps tout entier, qui bientôt ne sera plus qu'une plaie, on ne saurait

lui reprocher de n'avoir pas accompli à la lettre le précepte où le conseil donné par lui dans son Évangile, de présenter l'autre joue à celui qui nous a frappés au visage. Nous avons déjà répondu victorieusement à cette objection de mauvaise foi ou peu sérieuse. La conduite de tous les saints, surtout celle de saint Paul (*Act.* XXIII), non moins que celle du Sauveur, prouvent comment il faut prendre une recommandation véritablement chrétienne, pour ne pas enhardir et réjouir l'impiété au détriment de la vertu.

Les conseils de l'Évangile doivent être pris, on le voit, dans leur esprit plutôt qu'à la lettre ; cependant, selon les circonstances et la disposition de notre cœur, il n'y a aucun danger de les prendre de cette dernière manière ; et on peut, dans l'intérêt de son salut et d'une piété plus grande, se frapper soi-même au visage, pour se conformer, autant que possible, à l'humiliation du Sauveur, et lui demander ainsi pardon de nos moindres imperfections.

Anne envoie Jésus lié à Caïphe dans l'espoir que ce dernier pourra formuler quelque accusation plus précise contre lui, accusation qu'il avait cherchée en vain lui-même et à laquelle il montrait qu'il souscrivait d'avance en envoyant Jésus enchaîné. Tout le sanhédrin, qui avait rêvé un Messie conquérant, concourait à cette condamnation et regardait comme une victoire l'humiliation d'un Christ pacifique. Dans ce frémissement universel de la haine des ennemis de son Maître, Pierre le suit toujours, mais de loin, et de la maison du pontife Anne, il va chez Caïphe, grand sacrificateur de cette année, où était arrivé Jésus. Selon Bède, la conduite de Pierre est au fond admirable ; la crainte chez lui n'exclut pas l'amour, et sous la puissance de ce double sentiment, il va de chute en chute

jusqu'à l'accomplissement de la prédiction du Sauveur, mais aussi jusqu'aux larmes du repentir. Pendant qu'il se chauffait dans le vestibule du grand prêtre, car on était encore en hiver, il avait vu se former et se réunir tout un conciliabule d'ennemis, dans le but de dresser une accusation, et sans pouvoir y parvenir, contre celui qui était la vérité et l'innocence même.

Les ennemis de Jésus vont-ils se décourager, et l'iniquité (*Psal.* 27) se fera-t-elle défaut? Le pontife Caïphe, plus habile ou plus acharné, sera-t-il plus heureux que le pontife Anne, et parviendra-t-il à faire condamner par les Romains celui dont Joseph avait été la figure innocente en Égypte? Si le représentant de la puissance romaine se montra faible, intimidé par de fausses considérations, il est vrai de dire que les Romains conservaient dans une stricte justice le monde qu'ils avaient conquis par les armes. Ainsi, il n'était pas facile à Caïphe de surprendre leur religion; toute la suite des Actes des Apôtres prouve cette vérité. Pour arriver au but qu'ils se proposent, les ennemis de Jésus ont recours au faux témoignage, à ce faux témoignage qu'on a heureusement appelé invention.

Origène dit (*Tractat.* 35, *in Matth.*) : Les faux témoignages ont lieu quand la vérité est travestie par des couleurs mensongères. Mais il était si difficile de travestir une action de la vie de Jésus au point de la rendre criminelle, ou simplement blâmable, que les plus méchants et les plus rusés des hommes, si habiles en pareil cas, y échouèrent. Tout ce qu'on put parvenir à faire, ce fut de trouver deux hommes qui, faussant les paroles du Sauveur et le sens dans lequel elles avaient été prononcées, dirent : Nous avons entendu celui qui est devant votre tribunal se vanter

d'avoir la puissance de détruire le temple de Jérusalem, c'est-à-dire le temple matériel de la divinité, et de pouvoir en trois jours en rebâtir un autre auquel les hommes n'auront pas mis la main. A cette accusation, ainsi formulée, Jésus ne répondit rien. Non-seulement ces paroles ne rendaient pas le sens de celles de Jésus-Christ, mais, prises en elles-mêmes, elles ne formulaient pas une accusation.

Saint Jérôme, qui, par la rectitude qu'il met à rendre la lettre et le sens des Écritures, peut passer pour un cinquième évangéliste, dit ici : Un faux témoin est celui qui n'entend pas les choses dans le sens qu'elles ont été dites. Jésus avait voulu parler du temple de son corps ; en ajoutant ou en changeant très-peu de mots, les faux témoins avaient fait signifier à ses paroles le temple de Jérusalem : là était le faux. Jésus, pour qu'il n'y eût pas de doute sur sa véritable pensée, avait dit : Je le *susciterai* dans trois jours ou le *ressusciterai*, ce qui est la même parole, mais bien différente de celles-ci : Je le rebâtirai dans trois jours.

Par leurs conséquences malheureuses, que nous saisissons ici, les faux témoignages et le mensonge doivent nous inspirer de l'horreur, parce qu'ils ont crucifié le Christ, et parce que toutes les fois que nous portons un faux témoignage contre notre prochain, nous le crucifions autant qu'il est en nous. Saint Isidore, à un point de vue plus pratique, nous montre combien le faux témoignage doit être détesté : le faux témoignage, dit-il, s'attaque à Dieu qu'il méprise, comme si quelque chose pouvait lui être caché ; il s'attaque au juge, qu'il trompe ; enfin, à l'innocent, qu'il blesse dans ses intérêts ou qu'il sacrifie même personnellement, comme dans le cas présent.

A l'exemple du Sauveur, qui ne daigne pas répondre aux faux témoins qui l'accusent, nous devons supporter patiemment et sans nous plaindre les fausses accusations dirigées contre nous, parce que, selon saint Augustin, le mensonge patent ne mérite pas une réponse de l'homme sage. Nous devons cependant craindre le faux témoignage et éviter ses atteintes, en songeant que si Dieu a voulu le subir ainsi que la mort, c'est pour nous affranchir de l'un et de l'autre. Dans cet esprit, disons à Jésus : O Seigneur, qui avez voulu supporter pour nous l'épreuve du faux témoignage, inspirez-nous l'horreur de la calomnie et de tout mensonge nuisible au prochain.

Caïphe voyant que Jésus se taisait, et que tout ce qu'on alléguait contre lui n'était pas de nature à le faire condamner, resta un moment interdit. Puis, transporté de colère, et comme saisi de rage, il lui adresse la parole et lui dit : *Tu ne réponds pas à ce que ces deux hommes témoignent contre toi.* Selon Bède, Caïphe provoque une réponse dans l'espoir de trouver dans ses paroles quelque chose de répréhensible, *mais Jésus se taisait* toujours *et ne répondait rien*, témoignant par là de son innocence et d'un certain dédain pour les suppôts d'une accusation mensongère dont il n'était pas dupe. Et ce n'est que lorsque le grand-prêtre l'adjure, au nom du Dieu vivant, de dire s'il était le Christ, Fils véritable du Dieu béni d'Israël, que Jésus lui répond : *C'est vous-même qui l'avez dit. Je le suis.* Par ces paroles, Jésus affirme sa divinité et montre comme homme son respect pour le nom que le grand-prêtre venait de prononcer. Mais Jésus ne se contenta pas de ces paroles, et celui qui tout à l'heure se taisait, ajouta de lui-même cette prophétie déjà vérifiée, mais qui se vérifiera surtout

et une seconde fois à la fin du monde : *Je vous déclare qu'un jour vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu, et venant sur les nuées du ciel.* Saint Jérôme voit dans ces paroles l'annonce du jugement général, qui aura lieu à la fin du monde, avec le plus grand éclat de la majesté divine du Christ dont la gloire se sera élevée au-dessus de tous les cieux. Nous y pouvons voir le jugement particulier de la nation juive, qui eut lieu après la résurrection du Sauveur. Aussi, à ces paroles, Caïphe déchire ses vêtements, descend de son trône, et confirme par là la haute et double portée des paroles du divin Maître. Bède, dans un commentaire du chapitre quatorzième de saint Marc, parle comme le fait saint Jérôme à propos des paroles du chapitre vingt-sixième de saint Matthieu.

Ces paroles du grand prêtre : *Qu'avons-nous besoin de témoins? Vous avez vous-mêmes entendu le blasphème qui est sorti de sa bouche*, lorsque Jésus n'avait fait que témoigner solennellement de la vérité, prouvent le soin que nous devons mettre pour nous abstenir de tout blasphème. Il y a le blasphème contre Dieu et sa parole, lorsque nous la méprisons ; il y a le blasphème contre le Saint-Esprit qui ne sera pas remis, et qui s'attaque aux canons de l'Église et à sa discipline, qui est son esprit même, l'esprit qu'elle déploie suivant les circonstances dans l'intérêt de sa conservation.

Non-seulement le blasphème nous est interdit, mais il nous est ordonné de bénir à jamais le nom du Seigneur et de former, à l'occasion de ce nom auguste et trois fois saint, cette chaîne de bénédictions qui se perpétue par la voix de l'homme, de siècle en siècle. Jésus, dans son humanité,

répondait à ce sentiment, et, bien loin de blasphémer, comme on l'en accuse, c'est pour rendre témoignage à son Père qu'il rompt le silence qu'il avait gardé devant d'indignes accusateurs. C'est ainsi que l'archange Michel, disputant au démon la dépouille de Moïse, se contente de remettre à Dieu le soin de le dominer et de le punir, sans l'accabler d'avance de son exécration. Saint Jérôme dit : Si l'archange Michel ne chargea pas Satan des malédictions qu'il méritait, quelle réserve ne devons-nous pas garder nous-mêmes en pareil cas envers nos semblables?

Malgré la modération du Sauveur et sa réponse tout empreinte de la majesté de Dieu, sur la demande du grand prêtre, dont on connaissait les intentions hostiles : *Vous avez entendu le blasphème, que vous en semble? Tous répondirent : Il mérite la mort.* Tous, c'est-à-dire, juges et parties. Selon Bède : Parce que la sentence des Juifs tombait à faux, ces paroles : Il mérite la mort, sont la condamnation de la nation entière. Aux termes de la loi de Moïse, celui qui blasphème le nom de Dieu mérite la mort et doit être lapidé. Que doit-il advenir à celui qui le sacrifie? Mais il était écrit que les choses se passeraient ainsi quand viendrait le Désiré des nations, et que, ni l'attente du côté de la nation juive, ni les paroles et les actions du côté du Messie, n'empêcheraient pas qu'il ne fût méconnu des siens.

Si le Fils de Dieu se laisse condamner à mort, s'il est notre victime innocente, faisons en sorte, par notre conduite, que cette parole : Il mérite la mort, ne nous puisse être appliquée. Dans ce but, adressons souvent cette prière à Jésus : O mon Sauveur ! qui avez permis que cette parole : Il mérite la mort, tombât sur vous de la bouche des impies,

guidez-nous, je vous en prie, contre tout péché, afin qu'un jour nous puissions trouver grâce à vos yeux.

Cette parole : Il mérite la mort, fut le signal d'une foule d'insultes et d'outrages de plus en plus graves. Les plus modérés se bornaient à tourner en dérision le triste état où le Christ était réduit ; d'autres, en grand nombre, le frappaient ; d'autres, enfin, lui crachaient au visage, afin que cette parole d'Isaïe fût accomplie : *Je n'ai pas détourné ma face, pour lui épargner le dernier affront, celui des crachats* sortant de bouches impies.

De quelle manière les chrétiens crachent-ils à la figure du Christ ? Selon saint Jérôme (*in cap.* XIV *Marc.*), en souillant leurs consciences de pensées perverses et de mauvaises actions, et en ternissant ainsi l'image de Dieu en eux. Les chrétiens sont d'autant plus coupables que, d'après saint Jérôme, c'est pour rendre à notre âme toute sa beauté primitive que Jésus s'est laissé ainsi conspuer par ses ennemis. Selon Raban-Maur (*in cap.* XXVI *Matth.*) : Ceux-là crachent à la figure du Christ qui repoussent par des paroles impies, filles du plus profond aveuglement, la présence de sa grâce divine, et nient son humanité comme impossible. Enfin, selon saint Grégoire, c'est cracher à la face du Christ que de s'attaquer aux justes et aux saints en ce monde. Il va sans dire que c'est cracher à la face de son Dieu que de le recevoir indignement dans l'Eucharistie. C'est cracher aussi à la face du Sauveur que de ne pas respecter ses représentants sur la terre.

Saint Chrysostôme dit (*Homil.* 36, *in Matth.* XXVI : Remarquez le soin que prend l'évangéliste de faire ressortir tous les opprobres du Sauveur, du plus grand jusqu'au plus petit, n'en cachant, n'en omettant, n'en craignant aucun,

parce qu'il pensait bien que c'était un véritable titre d'honneur pour le Maître de l'univers, d'avoir bien voulu les souffrir pour nous. Ce que les évangélistes ont consigné dans leurs écrits, lisons-le, gravons le dans notre esprit comme dans un livre que nous porterons toujours avec nous pour nous faire honneur et pour régler notre conduite d'après un divin modèle.

Les ennemis de Jésus lui voilent le visage en signe de l'aveuglement qui frappait leurs propres yeux. C'est ainsi que le voile de l'erreur s'abat sur nous quand nous nous détournons de Dieu, et qu'il est déchiré quand nous nous rapprochons de lui, comme le dit l'apôtre, au troisième chapitre de sa deuxième Épître aux Corinthiens. Les Juifs voilent la face de Jésus, non, comme dit Bède,.pour lui cacher leurs crimes, mais pour se priver eux-mêmes de la vue de son visage et de la grâce qui jaillit de sa connaissance ou même de sa simple vue.

Maintenant, de quelle manière les chrétiens voilent la face du Sauveur? Par le péché qui efface son image en eux. Et parce que Dieu se cache à leurs yeux, ils l'offensent volontairement sous le voile d'une certaine liberté qu'il leur laisse. Saint Jérôme dit que le Christ voulut qu'un voile fût jeté sur sa face, afin de dessiller les yeux de notre ignorance et d'écarter de nous le voile qui couvrait nos fautes, en prenant au jour de sa passion celui que lui jettent les pécheurs.

Jésus ayant la face voilée, les soufflets proprement dits cessent un moment, et d'indignes ennemis le frappent par derrière. Selon Bède, les mauvais chrétiens en font autant, quand ils confessent de bouche le Christ et que leurs actions ne sont pas conformes à leurs paroles. Et selon saint

Augustin (*lib. I, de Quæst. Evang., cap.* XLIV) : Ceux-là frappent le Sauveur par derrière, qui mettent les honneurs mondains au-dessus de lui. Et encore : C'est frapper le Christ indirectement et par derrière, que de diffamer le prochain en son absence. En mémoire de pareils coups reçus par un Dieu dans sa passion, réjouissons-nous, ou du moins sachons nous contenir et nous résigner, si Dieu nous inflige des épreuves et des affronts matériels, dirigés par une main inconnue. Quant aux insultes de la chair que ressentit l'Apôtre saint Paul lui-même (II *Cor.*, XII), et qui sont pour le chrétien régénéré, des soufflets véritables, acceptons-les avec humilité, comme un signe de notre infirmité, en nous frappant la poitrine et le visage et en priant celui qui a tant souffert pour nous, de nous accorder par sa grâce, que nos actions ne viennent pas aggraver ses souffrances et les rendre inutiles à notre salut. D'autres, est-il dit, frappaient Jésus les mains étendues, non pas pour lui faire plus ou moins de mal, mais pour obéir au mouvement qui emportait tout le monde à une action commune. Ces sortes de soufflets étaient comme une couronne d'honneur autour de la tête sacrée du Christ. C'est ce que pense saint Jérôme : Jésus voulut être couronné, dit-il, de soufflets retentissants (les soufflets donnés à main ouverte ne sont pas autre chose), afin que toutes nos actions, représentant nos mains, s'unissent à notre voix, pour faire monter aux cieux la gloire de notre Libérateur.

Soyons les imitateurs du Christ, souffrons comme aux temps évangéliques (II *Cor.*, XI) qu'on nous frappe au visage. Au point de vue mystique, celui-là est frappé au visage, qui est victime d'une injustice ou d'un affront pré-

médité. Faisons le bien, subissons le mal, ne refusons qu'une chose, de porter nous-mêmes nos mains sur la face du Sauveur, autrement que pour le bénir et le couronner de toute sa gloire; car, selon saint Augustin, ils frappent Jésus au visage ceux qui, aveugles ou perfides, nient l'Incarnation d'un Dieu, le proscrivent en quelque sorte de la terre, et le relèguent dans la profondeur des cieux. Inutile de dire de quelle manière le prêtre qui prend dans ses mains le corps du Sauveur, et le chrétien qui le reçoit sur ses lèvres par la communion, peuvent lui cracher au visage; et comment ils doivent se purifier le cœur et l'esprit pour s'approcher de lui dignement. Jésus est l'auteur de toute grâce, adressons-nous à lui par la prière, en disant : O Jésus! qui avez bien voulu livrer votre corps aux insultes de vos ennemis, faites, en ce qui nous concerne, que ces offenses vous soient désormais épargnées, et que nous ne vous recevions que dans un cœur ayant conservé fidèlement votre image.

Les insultes de toute espèce n'avaient pas manqué à Jésus chez le grand-prêtre Anne; elles redoublèrent chez Caïphe; et ceux en plus grand nombre qui le frappèrent, ajoutaient à l'insulte en disant : *Si tu es le Christ, devine qui de nous t'a frappé*. Jésus ne répondait rien, parce que c'eût été se manquer à lui-même et à cet esprit de prophétie auquel ses ennemis semblaient faire appel, que de répondre à ceux qui se jouaient ainsi de lui. La bouche du Seigneur des prophètes s'ouvrira plus tard en présence des larmes répandues sur lui par les filles de Sion; mais c'eût été une insigne folie, dit saint Jérôme, de faire le même honneur à des êtres évidemment privés de raison.

Bède dit (*in cap.* XIV *Marc.*) : Tous les chrétiens qui offensent Jésus par leur conduite coupable et qui s'imaginent pouvoir lui cacher leurs actions et leurs pensées, se jouent de lui à leur manière, et semblent lui dire une seconde fois : Devine, ô Christ, qui t'a frappé ! Mais, quand nous péchons par ignorance, ne connaissant pas toute l'étendue et toute la portée de notre faute, il nous est permis de dire la même parole que les Juifs, mais dans un autre sens, et de demander sérieusement au Christ, et à son défaut, à ses représentants sur la terre : Faites-nous connaître la main qui vous a frappés.

Le silence du Christ dans cette circonstance nous apprend que Dieu ne consent pas plus à être tenté par le pécheur que par l'ange des ténèbres. Saint Augustin se conformant à cet enseignement, dit (*in Soliloquio.*) : Quels efforts ne fait pas sur moi mon ennemi pour m'engager à réclamer de vous un miracle, ô mon Dieu ; mais, comme j'ai toujours été bien loin de consentir à une pareille suggestion, je vous prie, Seigneur de tenir bien loin de moi-même la seule pensée d'une pareille témérité ! Dieu n'accorde jamais ses faveurs à ceux qui en sont indignes. Pour se conformer à cette divine doctrine, les ministres de Jésus-Christ ne doivent dispenser sa parole qu'en tenant le plus grand compte du temps, du lieu, de la disposition des esprits et surtout des cœurs.

Il est certain que rien ne saurait donner une idée des insultes dont Jésus fut victime dans la cour du grand-prêtre Caïphe, et que les quatre évangélistes n'ont pu compter que sommairement les flots montants de cette mer d'injures qui jaillissaient du cœur et de la bouche des ennemis du Sauveur conjurés à sa perte. Pas plus qu'eux,

nous n'essaierons de le faire, nous serions inférieur à une pareille tâche. Passons. Mais avant, disons avec le grand saint Anselme (*in Speculo Evangelici serm.*, *cap.* IX): Jésus est présenté aux deux grands-prêtres, ses ennemis mortels, il est jugé digne de mort, comme un blasphémateur, pour avoir dit la vérité. O doux Jésus, quels outrages vous avez endurés de la part du peuple juif! Ce visage adorable que les anges aiment à contempler, et qui met dans le ravissement toute l'étendue des cieux ; ce visage devant lequel se prosternent toutes les puissances de la terre, vos ennemis l'ont couvert de bave et de vils crachats. Leurs mains impies et sacriléges se sont portées sur lui, et elles ont jeté un voile sur la face de la vérité, par manière de dérision. Ils se sont complu à frapper par derrière, comme un vil esclave, le Dieu de toute créature. Mais, ainsi que le fait observer Bède, c'est par sa propre volonté que Jésus souffre, et qu'il souffre pour nous, et cela, afin que, comme Pierre nous y exhorte dans une de ses épîtres, en voyant le Christ souffrant dans son humanité, nous nous armions de sa pensée et que nous nous préparions à supporter à son exemple pour nos frères autant que pour nous, tous les opprobres qu'il a endurés sans se plaindre, quoiqu'il fût innocent.

Les Juifs insultant Jésus nous rappellent les Philistins insultant Samson. C'est le détail des mêmes scènes d'indignités et de moqueries qui attirèrent sur la tête des Juifs la chute de la nation tout entière ébranlée par une souveraine injustice. Mais ce n'est pas tout : pour plus de conformité entre Jésus et le juge malheureux et renommé d'Israël, ces mêmes scènes d'outrages et de dérision renouvelées à la fin du monde, feront crouler, au jour du

jugement, sur la tête de l'humanité tout entière, les cieux qui l'abritent et qui l'avaient régénérée.

Le Christ que nous devons honorer par-dessus tout est indignement traité. Partageons ses humiliations, rejetons, pour les embrasser, tous les biens, tous les honneurs. Ne tenons compte de la faveur des hommes que pour la mépriser, ou pour la subordonner à Dieu en nous humiliant de plus en plus devant lui, à mesure que les hommes voudront nous exalter. Le moyen de nous relever tout à fait, c'est de ne pas nous laisser entraîner par l'exemple des méchants et de n'être pas vus parmi les ennemis de Jésus, plutôt que parmi ses imitateurs et ses disciples. Ce ne sont pas seulement les blasphèmes des juifs et des infidèles qui l'outragent aujourd'hui, mais les blasphèmes des chrétiens qui ne sont chrétiens que de nom.

Pierre et Jean étaient témoins de tout ce qui se passait dans la cour du grand-prêtre. La charité moins ardente de Pierre s'était communiquée à l'extérieur et le froid de la crainte l'avait saisi. Le froid de sa nature est quelque chose de négatif. Une servante, une portière, intimide celui qui devait être mis en possession des clefs du ciel. Ce qui fait dire à saint Grégoire (*in* 3 *Psal. pœnit.*) : Effrayé à la voix d'une seule et simple servante, Pierre qui craint la mort, nie l'Auteur de la vie. Après cette première faiblesse, Pierre s'échappe du milieu de la foule; et le coq, symbole de la vigilance, fait entendre une première fois sa voix. Mais une faute en appelle une autre, comme l'abîme appelle un autre abîme. Une deuxième servante ayant fait remarquer que celui qui venait de sortir était de la suite de Jésus, l'un d'entre eux selon saint Luc, et plusieurs à la fois, selon saint Jean, en firent l'observation ou le re-

proche à Pierre à son retour auprès du foyer, où tous continuaient à se tenir. Pierre alors assura avec serment qu'on se trompait sur son compte, ce qui prouve que l'état ou l'habitude du péché ne fortifie en nous que le mal, qui est une négation morale, et ne saurait cohabiter avec la vertu qui signifie force. Raban-Maur dit : L'habitude du péché ne profite qu'au péché. Et saint Grégoire (*Homil.* 11, *in Ezech.*) ajoute : Le péché, que n'a pas effacé la pénitence, ne tarde pas à nous entraîner par son propre poids dans une autre faute la plupart du temps plus grave.

Sur les détails de la seconde négation de Pierre, les deux premiers évangélistes sont d'accord avec saint Jean. Saint Luc est le seul dont le récit diffère insensiblement ; mais ces différences sont elles-mêmes une preuve de l'authenticité et de la véracité des Livres saints. Ce qu'il y a de certain, d'après tous les récits évangéliques, c'est qu'avant qu'il fût jour, Pierre avait renié trois fois son Maître ; mais comment, dans quelles circonstances, et dans quel temps précis ? Il est impossible que des écrivains, même inspirés, dont trois étaient absents, puissent nous le dire d'une manière plus précise et plus conforme à la vérité, sans se répéter servilement.

Saint Augustin dit (*Tractat.* 113, *in Joan.*): La prévision du Médecin de l'âme s'accomplit, et la présomption du malade apparut dans tout son jour. Il n'arriva pas ce que Pierre avait promis : *Je donnerai mon âme pour vous ;* mais il arrriva ce que Jésus avait prédit : *Vous me renierez trois fois.* Ce qui aggrave la faute de Pierre et lui donne presque le caractère d'un crime, c'est qu'après avoir nié une première fois simplement, une seconde fois avec serment, il

nie une troisième fois avec imprécation et détestation d'un nom sacré.

Mais Pierre était prédestiné : Jésus faisant taire sa justice pour ne songer qu'à sa miséricorde, le regarda des yeux de sa grâce. Pierre, qui était en ce moment hors de la vue du Sauveur et à un étage inférieur de la maison du grand-prêtre, ne pouvait être regardé autrement par Jésus. La grâce intérieure fit fondre en larmes le cœur de l'ardent disciple, qui, le premier, avait proclamé sa divinité. Saint Jean, pape, le dit expressément (*Serm.* 9, *de Passione*) : Notre-Seigneur Jésus, qui était devant Caïphe et devant ceux qui assistaient le grand-prêtre, ne vit que parce qu'il était Dieu, la crainte de Pierre placé au dehors. Dieu regarda Pierre et releva son courage abattu par un mouvement de sa grâce qui excita aussitôt les pleurs du repentir. Saint Augustin dit de même (*lib. III*, *de Consensu Evang.*, *cap.* VI) : Le regard que Jésus fit tomber sur Pierre ne fut pas autre chose que le souvenir heureux, après sa faute, de ce que le Maître avait prédit au disciple trop confiant en ses propres forces. Le Seigneur regarda Pierre favorablement, comme il nous regarde, quand nous le prions de jeter les yeux sur nous du haut du ciel, c'est-à-dire quand nous marchons en sa présence, comme le fit Abraham pendant sa vie. Dieu regarde celui qu'il délivre du danger en lui donnant les larmes du repentir. Selon saint Jean Chrysostôme, rien ne nous délivre de nos fautes comme la pensée d'un Dieu toujours présent.

Bède dit : Le Seigneur regarde Pierre, et aussitôt celui-ci, rentrant en lui-même et voyant la réalisation de ce que son Maître lui avait prédit, se purifie dans les larmes du repentir, ce qui nous prouve que la grâce de Dieu ne

doit pas seulement accompagner la pénitence, mais la précéder. Cette vérité nous est encore démontrée par ces paroles du Psalmiste : Jusques à quand mon ennemi s'élèvera-t-il contre moi ? Regardez-moi, Seigneur, et exaucez-moi; c'est-à-dire : Ayez pitié de moi, et venez à mon secours, car je ne puis rien sans vous.

Les larmes du repentir sont amères; telles sont celles que Pierre répand aujourd'hui; mais telles ne sont pas celles dont parle David qui sont, jour et nuit, l'aliment des plus saintes pensées : ***Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte.***

Dans ce même lieu qui vit les larmes de Pierre repentant, et en mémoire de ces pleurs, s'éleva une église dite de Saint-Pierre, située entre la montagne de Sion et la ville de Jérusalem; Pierre pleura le reste de sa vie une faute qui lui avait été remise, et la tradition rapporte que toutes les nuits, levé dès le premier chant du coq, il restait en prières jusqu'à l'heure de Matines, tout entier à la méditation des scènes de douleur qui s'étaient passées dans la nuit de la passion où il avait renié son Maître. Saint Chrysostôme dit : Pierre pleurait, non pas une faute qui lui avait été remise, mais il pleurait en songeant qu'il avait eu la faiblesse de manquer un jour, ou même une heure, aux sentiments de son cœur envers son Maître; aucun supplice pour lui n'était comparable à celui-là. Considérons maintenant le lieu qui fut pour Pierre un écueil, et fuyons toute assemblée qui pourrait devenir pour nous une pierre d'achoppement. Saint Ambroise se demande (*in cap.* XXII *Luc.*), en quel lieu Pierre renie son Maître. Ce n'est pas sur la montagne, ni dans le temple, ni dans sa propre maison où il est libre et où tout lui parle

en faveur de Celui dont il avait confessé la divinité, mais dans le prétoire, dans la maison du prince des prêtres. Pierre renie Jésus là où Jésus est enchaîné, où la vérité n'est pas, ou plutôt là où en Jésus la vérité est un moment captive et asservie à l'erreur. Saint Jérôme ajoute : Pierre se chauffait dans le vestibule avec les ministres de l'iniquité. Le vestibule, c'est le monde avec son indifférence et ses emportements. Les ministres dont nous avons parlé, sont les démons, et le foyer autour duquel se range cette foule inique ou dissipée, représente les désirs charnels qui, tandis qu'ils nous obsèdent, sont un obstacle à la pénitence et au repentir.

On le voit, saint Chrysostôme, saint Ambroise et saint Jérôme se réunissent pour faire ressortir à nos yeux le danger des circonstances, afin de nous prémunir contre cet écueil. Ils semblent nous dire : Approchez-vous d'un certain milieu, il vous arrivera ce qui est arrivé à Pierre, vous perdrez la vigueur de l'âme et de l'esprit, vous renierez le Christ, c'est-à-dire la vérité, que vous ne confesserez de nouveau qu'après avoir pleuré une triple faute. C'est ainsi que les Mages, venus d'Orient, conduits par une brillante étoile, voient ce signe céleste s'éclipser à leurs yeux à leur entrée dans le palais d'Hérode, puis reparaître et précéder leurs pas à leur sortie d'un lieu où l'ambition élabore de coupables desseins. Bède dit expressément (*in cap.* XIV *Marc.*) : Nous voyons ici tout le danger qu'il y a dans la conversation des méchants. Pierre, au milieu d'eux, renie, comme s'il ne le connaissait pas, même comme homme, Celui qu'il avait confessé le premier comme Fils de Dieu; et il ne lave par ses larmes la souillure de sa faute qu'en se portant à l'écart et en s'échap-

pant de la foule qui avait été la cause et le témoin de sa chute. Saint Bernard pense qu'il y a des difficultés extrêmes, sinon impossibilité, à faire pénitence sans quitter le siècle. Là, sont les paroles empoisonnées des ennemis de notre salut; là, sont les mauvais exemples qui nous entraînent au mal; là, sont tour à tour les douces paroles et la détraction empoisonnée qui nous menacent d'un joug insupportable.

Nous tous, qui avons renié le Christ, suivons l'exemple de Pierre. Pierre reconnaît sa faute, il en a la douleur, il s'en repent; il laisse derrière lui le conseil des méchants, il cherche la retraite, favorable aux larmes de la pénitence, il pleure amèrement. C'est qu'il savait que le sacrifice le plus agréable à Dieu est un esprit contrit et humilié, qui se reconnaît soumis par sa nature aux diverses tribulations de cette vie. Faisons comme Pierre, suivons la route du repentir qu'il nous a tracée. Abreuvons-nous de l'absinthe amère qui purifie et qui nous donnera, comme à Pierre, l'esprit de sainteté. Saint Ambroise nous dit : J'oublie la faute de Pierre pour ne tenir compte que de son repentir. Je prends ses larmes qui sont telles, qu'à côté, la satisfaction n'est rien et se laisse oublier. Saint Léon, pape, ajoute (*Serm.* 9, *de Passione*) : Heureuses, ô prince des apôtres! vos larmes qui eurent la puissance du baptême pour laver la faute que vous aviez commise en reniant votre divin Maître. Les paroles de saint Ambroise et celles de saint Léon prouvent que la contrition peut être telle qu'elle suffit seule à nous mériter la rémission de nos fautes.

Il faut remarquer ici la divine progression ou la marche que suivit le repentir de Pierre. Le chant du coq donne

l'éveil à ce repentir ; à ce signal, marquant l'accomplissement d'une faute prévue, la grâce ou l'attention du Sauveur est acquise à Pierre ; dès lors, Pierre commence à pleurer ; puis, sortant, il se livre dans la retraite à toute l'abondance et à toute l'amertume de ses larmes. C'est ainsi que les choses se passent encore quand il y a faute et repentir chez le chrétien ; car pour nous, dit saint Grégoire (*lib.* XXX, *Moral.*, *cap.* IV), le chant du coq a lieu lorsqu'un prédicateur, quel qu'il soit, fait surgir dans nos cœurs des sentiments de componction. Mais le chant du coq ne suffit qu'autant qu'il éveille la grâce en nous ou provoque l'attention bienveillante du Sauveur. N'est-il pas de rigueur que l'homme en général, et, par conséquent, que le pécheur reste dans les ténèbres autant de temps que la Lumière du monde n'est pas levée sur lui ? Voilà le second point acquis à la marche d'une bonne pénitence. Le même saint Grégoire ajoute : En troisième lieu, le pécheur commence à pleurer et à sortir du lieu où il se trouve, lorsque l'étincelle de la conscience allume en lui un véritable incendie qui le pousse à abandonner le monde et toutes les vanités, pour devenir, par les larmes du repentir, autre qu'il n'était, en sortant moralement de lui-même.

Bède ajoute encore (*in cap.* XXII *Luc.*) : Pierre renie son Maître au milieu de la nuit et se repent au chant du coq. Les ombres de la nuit sont le symbole et peut-être l'explication d'un oubli moral, que les rayons d'une lumière espérée dissipent dès le matin. De nos jours, le chant du coq est l'instrument intelligent et autorisé dont Dieu se sert pour nous réveiller et nous faire lever la tête de notre corruption, lorsqu'il dit au juste, quoique pécheur,

c'est-à-dire au prédestiné : Relevez-vous pour ne plus pécher.

Mais écoutons encore saint Anselme (*de Redemp. gen. hum.*), à propos de ce regard spirituel dont Dieu favorisa Pierre et à qui il fit répandre des larmes d'une sincère douleur. Il est bon de considérer, dit-il, avec quels yeux, avec quelle miséricorde, avec quelle efficacité, le Seigneur daigna regarder Pierre, lorsque ce dernier, converti, rentré en lui-même, pleura amèrement. Puisse votre œil, ô bon Jésus! me regarder ainsi, lorsque si souvent, à la voix d'une servante effrontée, qui est la chair de mon propre corps, je vous ai renié, en transgressant vos divins commandements.

Attachons-nous maintenant à la moralité de ce qui précède, en prenant la première servante qui fit faillir la charité de Pierre pour l'avarice ou l'ambition, assise d'ordinaire comme un écueil au seuil de la fortune, en dépit de ce proverbe de la Sagesse qui assure que la libéralité de l'homme élargit son chemin, et le fait l'égal des princes, relativement à la récompense qu'il recevra pour la charité exercée envers ses semblables. Par Pierre, qui connaît parfaitement son Maître, et qui le renie, on peut entendre aussi ces clercs qui suivent Jésus-Christ de loin, non pas pour lui cependant, mais pour les biens qu'il leur procure, et qui, par crainte ou par ambition, seraient capables de renier la pacifique et salutaire royauté du Christ.

De cette faiblesse momentanée de Pierre, dont Dieu prend pitié, ressortent plusieurs autres enseignements pour nous. D'abord, cet exemple fait un devoir aux dignitaires de l'Église de compatir aux infirmités de leurs subordonnés; parce que, selon saint Grégoire (*Homil.* 33, *in Evang.*),

si Dieu humilie, c'est le plus souvent pour élever; et dans le cas particulier de Pierre, c'était pour enseigner à celui qui devait devenir le chef de son Église, à prendre compassion de la faiblesse de ses ouailles par la connaissance qu'il avait eue de sa propre misère. Selon saint Chrysostôme, le Christ permit la chute de Pierre, afin de donner aux dignitaires de son Église une règle de conduite plus appropriée à notre faiblesse; car, d'après le même saint docteur, si Dieu n'a pas réservé aux anges les fonctions du sacerdoce, c'est de crainte que des êtres exempts de péché, fiers de leur innocence, ne se montrassent sans compassion; et si Dieu a donné ces saintes fonctions à des hommes fragiles et pécheurs, c'est afin qu'ils se montrent doux et miséricordieux pour les fautes de leurs semblables.

En second lieu, nul ne doit se prévaloir ou se vanter de sa vertu; nul ne doit compter sur ses propres forces. Ce qui fait dire à saint Léon, pape (*Serm.* 9, *de Passione*) : Si Pierre craint et hésite en face du danger, c'est afin que l'Église de Jésus-Christ devienne, dans son chef visible, un réservoir de pénitence rempli incessamment par les larmes du repentir, et que personne au monde ne compte plus sur lui que sur la grâce du Chef invisible de l'Église, lorsque Pierre lui-même n'a pu, à un moment donné, rester inébranlable, malgré ses protestations de fidélité. Saint Chrysostôme dit (*Hom.* 83, *in Matth.*): Les évangélistes nous ont raconté la présomption et la chute de Pierre, pour nous apprendre le danger de ne pas nous abandonner tout entiers à Dieu et d'oser compter sur nos seules forces. Saint Ambroise dit (*in cap.* XXII *Luc.*) : Tout ce que nous ont transmis ici les évangélistes est pour nous prémunir contre l'écueil ordinaire de la présomption; car

si Pierre est tombé pour avoir dit : *Quand même tous les autres disciples se scandaliseraient à votre sujet, moi je ne me scandaliserai jamais;* quel homme, après la chute du premier des apôtres, pourra raisonnablement présumer de lui-même? David aussi s'était promis dans l'abondance d'être toujours heureux et fidèle; mais il se confesse de sa présomption comme d'un péché envers Dieu, quand il dit (*Psal.* 30) : Seigneur, vous avez caché votre face, et j'ai été dans l'épouvante.

Voici une autre leçon qui résulte de ce que nous voyons ici : ne laissons pas invétérer le péché en nous, et portons remède au mal moral dès le principe, ainsi qu'on le fait pour le mal physique. C'est pour avoir manqué de se retirer d'abord du cercle des méchants, qu'une première et simple négation achemine Pierre au parjure, et du parjure le mène plus loin encore, à la négation et à l'exécration d'un nom sacré. Saint Jérôme dit encore : La première servante représente l'hésitation à commettre une faute; la deuxième servante, le consentement qui s'y ajoute; et dans l'homme qui se joint en troisième lieu aux deux servantes, la consommation de cette faute ou l'acte lui-même, qui conduit Pierre hors du parvis du grand-prêtre pour le faire rentrer en lui-même par un repentir devenu nécessaire.

Selon saint Grégoire (*Homil.* 11, *in Ezech.*) : Le péché qui n'est pas effacé par la pénitence entraîne à un autre. Considérez Pierre allant de chute en chute et voyant se dresser devant lui le nombre et la force des tentations pour y avoir cédé d'abord. Mais le plus grand enseignement qui résulte de la faute et du repentir de Pierre, c'est de ne jamais nous désespérer, quelque graves que soient nos péchés. En est-il, en effet, un plus grand au monde que de

renier le Christ? Qu'aucun de nous ne le commette ; mais s'il l'avait commis, qu'il ne persiste pas dans son renoncement; si son repentir est sincère, le pardon lui est assuré.

Enfin, tous ces ministres d'iniquité, fatigués de leurs excès, se retirèrent pour prendre quelque repos. Ils jetèrent Jésus dans une prison obscure, dont on voit encore les vestiges. Là, ils le lièrent à une colonne de pierre, dont on voit aussi quelques débris. On lui donna une escorte de soldats pour le garder et pour le tourmenter durant la nuit, comme si le jour n'avait pas suffi à ses ennemis pour assouvir sur lui leur malice. Qui pourrait compter ici les insultes variées de la plèbe des soldats et des gardiens, recevant de plus haut le mot d'ordre de le tourmenter sans fin? Mais n'était-il pas écrit que le Christ descendrait aux enfers? Les plus modérés lui disaient : Tu te croyais meilleur que les pharisiens et plus prudent que tous les guides d'Israël; voilà où t'ont conduit ta prudence et ta sainteté. La folie elle-même n'aurait pu te mener jusque-là. En attendant ici dans un affreux cachot la mort à laquelle tu ne peux échapper, tu n'as que ce que tu mérites. Saint Anselme (*in Speculo*) fait ainsi le tableau de tout ce qui se passe dans l'ombre d'une nuit agitée : Une nuit passée tout entière debout et sans sommeil; pas de repos pour l'âme de Jésus; des obsessions, des injures sans nombre de la part de vils stipendiés; des soufflets tombant sur la face de l'innocent Jésus, qui, rougissant pour ses ennemis de pareils opprobres, porte un visage atterré, silencieux, et reste immobile dans l'attitude d'un coupable! En faut-il davantage à la créature pour lui inspirer une contrition parfaite de fautes qui ont nécessité une pareille situation

de son Créateur et pour la porter à s'attacher irrévocablement à lui?

Le Christ, saturé d'opprobres jusqu'au matin, reste là, attaché à sa colonne comme un nouveau Samson. Approchons-nous de lui. L'heure de ses souffrances a commencé, mais aussi l'heure de ses miséricordes. Approchons-nous, car c'est dans cet abandon de tous que notre voix pourra arriver jusqu'à lui et que nos demandes seront exaucées.

CHAPITRE XXXVIII

A L'HEURE DE PRIME

A l'heure de Prime, il faut prendre des sentiments de douleur et des pensées de deuil en songeant à ce qui se passa (*Luc.*, XXII *et* XXIII; *Matth.*, XXVII; *Marc.*, XV; *Joan.*, XVIII) lorsque, *le matin étant venu, tous les princes des prêtres, les anciens d'entre le peuple, les docteurs de la Loi tinrent conseil contre Jésus pour le livrer à la mort.* Cette assemblée de méchants, ayant Caïphe à sa tête, s'empresse de reprendre l'œuvre d'iniquité de la veille. Pour nous, fidèlement attachés au Christ, nous devons essayer de le dédommager par notre amour d'une partie des peines qu'il éprouve; et, en voyant, en partageant les douleurs d'un fils, n'oublions jamais celles d'une divine Mère crucifiée dans ce qu'elle aime. C'est à cet état de souffrances réciproques d'une mère et d'un fils que nous devons demander nos meilleures inspirations.

Considérons d'abord quelle soif du sang de Jésus possède les Juifs qui redemandent dès les premières lueurs du jour une sentence de mort qu'ils avaient demandée la veille. Mais, comme de tous les efforts tentés jusqu'ici il ne résultait pas pour Jésus des charges capables de le faire condamner au supplice, ses ennemis, dans le but de le compromettre aux yeux de Pilate, gouverneur pour les Romains, lui dirent : *Si vous êtes le Christ*, c'est-à-dire roi et sacré, parlez ouvertement, afin que nous sachions tous la vérité en ce qui vous concerne. Bède fait remarquer à ce sujet (*in cap.* XXII *Luc.*) que les ennemis de Jésus, en parlant ainsi, ne recherchaient pas la vérité, mais lui tendaient un piége. Suivant sa réponse, qu'ils connaissaient déjà pour leur avoir été faite, se proposant de raisonner dans l'hypothèse seule du Christ fils de David selon la chair, ils avaient l'espoir de l'accuser auprès des Romains d'aspirer à une royauté matérielle. Mais Jésus leur répondant, semble leur dire : Que faut-il que je fasse pour vous contenter? Si je vous dis que je suis le Christ, vous ne me croirez pas. Et si je vous interroge à mon tour, comme je l'ai déjà fait lorsque je vous demandai comment vous entendiez la filiation surnaturelle du Christ, vous ne me répondrez pas, encore moins me renverrez-vous, puisque c'est pour m'incriminer que vous me tourmentez de nouveau sur une question vidée. Mon devoir serait donc de ne pas vous répondre. Si l'homme, en effet, dans ses rapports avec ses semblables, doit surtout éviter d'être pris pour dupe, que sera-ce d'un Dieu? Sachez cependant, leur dit Jésus, *que le Fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu*, c'est-à-dire, comme homme, dans les meilleures conditions de puissance auprès de son

Père, ainsi que dans la plus haute position de puissance comme son égal et comme Dieu lui-même. D'après saint Théophile, c'est comme s'il avait dit : Le temps des discours et des explications est passé ; bientôt va venir l'heure du jugement, et vous ne pourrez plus résister à la lumière qui sortira de la bouche de votre juge, assis à la droite même de Dieu. Les Juifs, ne se méprenant pas sur ces hautes paroles, dirent tous : *Vous êtes donc en vérité le Fils de Dieu? Jésus leur répondit :* Puisque vous l'avez dit vous-mêmes, *Je le suis.* C'est comme s'il leur avait dit : Moi, je ne le disais, ni ne le niais ; mais vous, vous avez mis le doigt sur la vérité sans y croire. Et en effet, pour les Juifs, c'est bien ce qui arrive aujourd'hui, et ce qui arrivera demain et jusqu'à la fin des temps. Ainsi, dit Bède (*Ibid.*), Jésus tempère sa réponse de manière à respecter la vérité et à éviter un piége. Dans toute sa carrière évangélique, Jésus avait mieux aimé montrer par ses paroles et ses actions qu'il était le Christ, que de le dire ; mais c'est ce qu'il fait aujourd'hui, afin d'ôter tout prétexte contre lui. Ceux qui avaient vu tant de merveilles, et que rien ne devait étonner dans l'ordre surnaturel, attachés aux biens de la terre et à un Christ conquérant, dirent : *Qu'avons-nous besoin de témoins? Il s'accuse lui-même.* Mais, fait observer le même Bède, c'est le contraire qu'il faut dire ; et grâce aux antiques croyances des Juifs et à la longue tradition des prophètes qui avaient écrit d'avance l'histoire du divin Libérateur, grâce surtout à leur espérance désormais déçue, ce sont les Juifs prévaricateurs que ces paroles accusent.

Sous prétexte que Jésus avait avoué qu'il était le Christ en se déclarant Fils de Dieu (deux griefs pour un seul

qu'on cherchait en vain), on le mène à Pilate. C'est alors que Judas, voyant Jésus, qu'il avait livré, traîné avec opprobre à travers les rues de Jérusalem, alla trouver les princes des prêtres et les sénateurs pour tâcher, mais en vain, de réparer sa faute. Ayant le prix de sa trahison à la main, il leur dit : Je vous rapporte les trente pièces d'argent que j'ai reçues de vous. Je suis au désespoir d'avoir livré le Juste à la mort, car c'est là que vous le menez. Judas est dans cette circonstance la personnification de tout un peuple qui livre son seigneur et son maître par avarice, parce que ce maître et seigneur ne répondait pas suffisamment à ses espérances charnelles. Quant au repentir qui suivra sa faute, il est impossible qu'il n'y en ait pas un jour un dans la nation, au moins semblable à celui de Judas.

Saint Jean Chrysostôme dit (*Hom.* 36, *in Matth.*) : Voyez comme la vérité brille de tous côtés; la trahison porte témoignage contre elle-même, et le traître ferme la bouche à ceux qui vont condamner l'innocent. Mais indifférents ou peu sérieux, contents de pouvoir rejeter le principal de la faute sur autrui : C'est votre affaire, lui disent-ils; que nous importe votre repentir? Ceci fait dire au même saint Jean Chrysostôme (*Ibid.*) : Cet aveu formulé dans ces termes, en face de Judas se reconnaissant coupable, est la condamnation de ces prêtres endurcis qui se montrèrent plus que lui impitoyables.

Judas se voyant ainsi reçu de ceux à qui il avait livré son maître, jeta son argent dans le temple, et s'en retournant à l'écart, il se pendit. Tel fut le résultat, prévu par un Dieu, il faut le dire, de son avarice. Concluons premièrement de là que l'avarice est un péché mortel et un

piége tendu à l'homme par le démon; et en second lieu, qu'une réponse dure et dépourvue de cœur, comme celle des Juifs, fait le désespoir du pécheur, désespoir qui offense plus Dieu que la faute elle-même, dit saint Jérôme. Judas, dit-il (*in cap.* XXVII *Matth.*), offensa plus Dieu par son désespoir que par sa trahison.

Les pharisiens, il y en avait dans tous les ordres de la nation juive, montrant toujours des scrupules nouveaux au sujet de la lettre de la Loi, dirent : *Il n'est pas permis de mettre cet argent dans le trésor, parce qu'il est le prix du sang.* Saint Jérôme joint à ce passage un autre passage de saint Mathieu : *Ces guides aveugles décantent un moucheron et avalent un chameau.* Regardez à l'intention de Moïse, votre législateur ; elle est écrite dans la Loi : *Vous ne tuerez point* ; et si, par exception, vous êtes obligés de le faire, cette prescription générale vous adoucira, en vous donnant l'horreur du sang. Alors un jour, en face du sang innocent que vous aurez versé, ayez le courage, comme Judas, de reconnaître votre faute et de ne pas en verser de nouveau, non moins qu'un argent impur dans le trésor public. Et saint Augustin : O hypocrisie ! dit-il, les coupables veulent s'innocenter en se couvrant deux fois d'apparences légales, tandis que l'innocent lui-même, ils ne songent qu'à le perdre après l'avoir livré !

C'est pourquoi ils tinrent conseil entre eux et achetèrent le champ d'un potier, pour y ensevelir les membres de toute nation étrangère qui, traversant la Judée, succombaient hors de leur pays dans un lointain voyage. Ce champ, en mémoire de la trahison de Judas, et du crime qui en fut la suite, est appelé Acheldama, c'est-à-dire le champ du sang. Il est situé entre la montagne de Sion, du côté où

elle descend dans la vallée de Josaphat, et s'étend au delà de cette vallée jusqu'à la portée d'un jet de pierre, en longeant la piscine de Siloé, au sud. Là ont été jadis un monastère et une église dédiés à tous les Saints.

Au point de vue mystique, c'est-à-dire dans un sens plus élevé, la mort et la passion du Christ n'ont-elles pas acquis à tous les chrétiens, étrangers sur la terre, et le repos éternel et les joies du ciel? C'est ce que fait remarquer la Glose, qui voit, dans le potier, Dieu, faisant à son gré de nous un vase d'honneur ou d'ignominie, et dans son champ qu'on achète, le champ de Dieu lui-même, le monde racheté par un sang précieux, où sont ensevelis, non les seuls étrangers morts en terre d'Israël, mais tous les peuples réunis dans sa foi, et qui, conquis par lui, font partie de son éternel héritage.

Saint Jérôme dit : Nous qui étions étrangers à la Loi et aux prophètes, grâce à l'aberration de la nation juive, grâce à leurs coupables pensées de domination universelle, interprétée dans le sens le moins élevé, nous avons vu luire pour nous le salut, et nous sommes maintenant ce qu'ils étaient autrefois, le peuple béni de Dieu, reposant dans la paix et le sang de notre Rédempteur. Saint Augustin ajoute : Aux pèlerins de ce monde, qui, sans demeure et sans patrie, erraient comme des exilés dans tout l'univers, le bienfait de la paix a été departi par le sang précieux du Christ. Ces heureux pèlerins de la terre sont désormais tous les chrétiens dévoués à Dieu, qui, renonçant au siècle, et ne possédant rien en ce monde, trouvent le repos du cœur et de l'esprit dans le mystère de la rédemption d'un Dieu mort pour eux.

Quand le bruit se répandit dans toute la ville de Jéru-

salem que Jésus avait été pris et enchaîné, et que les Juifs voulaient le crucifier, sa malheureuse mère, apprenant ce que son cœur et ses pressentiments lui avaient dit d'avance, s'échappa en sanglots et en gémissements lamentables. Accompagnée de saintes femmes, elle demandait son Fils à tous les échos d'une grande ville. Et quand elle l'eut trouvé, réduit à l'état misérable que nous avons dit, sa douleur fut telle qu'elle augmenta même celle de son divin Fils et celle des saintes femmes qui l'accompagnaient.

Le Christ est devant Pilate, c'est-à-dire dans le prétoire du gouverneur romain. Bède nous dit (*in cap.* XVIII *Joan.*) que le prétoire était le tribunal où siégeait le préteur. On sait qu'il y avait deux préteurs élus à Rome : l'un était général et chef de guerre ; l'autre présidait dans Rome à la justice. En dehors de Rome, ces deux attributions se réunissaient souvent sur la même tête. C'est en sa qualité de préteur, gouvernant pour les Romains, que Pilate allait prononcer sur Jésus. Les guides d'Israël voulaient bien sa mort, mais ils voulaient en même temps, le faisant condamner par Pilate, s'affranchir de cette terrible responsabilité. Pour ne pas se souiller, parce que c'était le temps de la pâque, les Juifs n'entrèrent pas dans le prétoire. Ne songeant qu'à l'homme extérieur et aussi à la lettre de la Loi, les Juifs devaient se garder de tout contact profane, à la veille de manger le pain azyme ou sans levain, symbole de purification. L'observance de vaines pratiques qui ne les empêchaient pas de pousser au plus grand crime le juge au contact duquel ils se seraient crus souillés, prouve, entre autres choses, que les temps étaient mûrs pour l'arrivée de Celui que Moïse avait

dit d'écouter, pensant bien qu'il n'était pas donné à l'homme de fonder des lois en tout point éternelles. Ce qui fait dire à saint Augustin (*Tract.* 114, *in Joan.*) : L'aveuglement des Juifs, en cette circonstance, est la plus grande des profanations. Serait-il possible qu'ils fussent souillés au contact de la maison du préteur et qu'ils ne le fussent pas par le crime et ses conséquences? Ils craignaient le contact d'un juge païen et, comme Caïn, ils ne craignaient pas de répandre une seconde fois le sang d'Abel, et plus que le sang d'Abel, le sang de l'Agneau de Dieu !

Jésus donc était dans le prétoire, non suivi de ses accusateurs qui avaient craint de se souiller, mais qui n'avaient pas craint de le souiller lui-même par un pareil contact, malgré sa qualité de Juif. Dans quelles contradictions ne pousse pas une implacable haine ! Pilate, voyant que les Juifs ne se présentaient pas avec leur accusé, alla à leur rencontre jusqu'au dehors du prétoire, et leur parla sinon en ces termes, du moins dans ce sens ; sa résistance à de coupables exigences le prouve : Vous m'amenez un homme enchaîné et condamné d'avance par vous. Vous venez me demander la confirmation de ce jugement, sans me dire quel crime il a commis. Il m'est impossible de rompre avec les usages de la loi romaine et de condamner sans débat contradictoire qui que ce soit, à plus forte raison l'innocent. *Les Juifs répondirent : Si cet homme n'était pas coupable, nous ne vous le présenterions pas.* Soit, répond Pilate ; mais encore quel crime lui reprochez-vous? Les Juifs, traduisant Jésus à Pilate, font penser naturellement à ces ennemis dont parle le roi David (*Psal.* 38) qui, dans le Christ, un de ses descendants, *lui rendent le mal pour le bien.* La vérité est que les Juifs étaient fort embarrassés

pour soutenir une accusation quelconque contre Jésus devant un juge qui n'avait pas leur passion, et qu'un moment ils s'étaient trouvés heureux de pouvoir se retrancher derrière une interdiction de la loi de Moïse, qui les dispensait de paraître. Le juge romain, en allant au devant de son devoir, avait mis à néant cette circonstance.

Pilate, presque indigné de la réponse qu'ils lui avaient faite : *Si cet homme n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré;* sachant d'ailleurs, à ne pouvoir en douter, que c'était par haine de ses modestes vertus qu'ils le poursuivaient, leur dit : *Prenez-le vous-mêmes et condamnez-le d'après votre loi.* La faiblesse du juge, non moins que ses bonnes intentions, s'accuse déjà par ces paroles. Les Juifs lui répondirent : *Il ne nous est permis de faire mourir personne.* Comment les Juifs ne furent-ils pas arrêtés par cet aveu d'incompétence légale, lorsque Pilate, d'un autre côté, répugnait à se charger d'une condamnation et la leur renvoyait. Mais saint Augustin, faisant ressortir l'hypocrisie de tels accusateurs, dit à ce sujet (*Tract.* 114, *in Joan.*) : Si Jésus est un malfaiteur, pourquoi n'est-il pas permis de le faire mourir? Et s'il n'est pas permis de le faire mourir, pourquoi ce *tolle* général qui se traduit par la sentence d'une mort infâme, prononcée au fond du cœur des Juifs? L'évangéliste a répondu d'avance à cette question de saint Augustin : Toutes ces anomalies et inconséquences étaient *afin que fût accompli ce que Jésus avait dit lorsqu'il indiqua d'avance de quelle mort il devait mourir.* Mais les Juifs, en lapidant plus tard eux-mêmes saint Étienne comme blasphémateur (*Act.*, VII), se réfutent par leurs actes et prouvent mieux que tout ce qu'on

pourrait dire qu'ils tendaient un piége au faible gouverneur romain, sur qui ils voulaient faire porter la responsabilité d'une condamnation à mort.

Saint Luc fait dire aux Juifs invités à préciser une accusation : *Il trouble la nation*, enseignant une doctrine contraire à la loi de Moïse; *il défend de payer le tribut à César; il se dit le Christ* (*Luc.*, XXIII), et ils ajoutent, pour faire comprendre au gouverneur romain la valeur d'un mot particulier à leur usage, c'est-à-dire *roi*, essayant de faire pour la puissance romaine une menace de la pacifique royauté du Christ, qu'ils voulaient perdre parce qu'il ne s'était pas présenté à eux un cimeterre à la main, comme un Mahomet, mais avec le glaive seul de la parole de Dieu. Saint Mathieu répond en plusieurs endroits, notamment au chapitre XXII, à cette triple accusation : La loi de Moïse, bien loin d'être anéantie par la vérité de la venue du Sauveur et des explications qu'il en donne, est portée, au contraire, à la perfection de son esprit et de son sens le plus vrai et le plus élevé. On peut le demander au silence des pharisiens devant notre divin Maître, de même qu'aujourd'hui nous pouvons demander son innocence à l'absence de véritables accusations. Quant au tribut à payer à César, Jésus a fait plus solennellement encore la part de Dieu et la part du prince du monde, quel qu'il soit. Pour sa royauté céleste, la plus belle de toutes, qu'avaient proclamée David et la voix du ciel, et, plus tard, la voix du peuple, mais surtout la voix de Pierre, il avait prouvé qu'elle était pour lui, comme pour ses disciples, dans la fuite des honneurs terrestres. La frivolité des accusations des Juifs, fait observer Bède, est donc évidente ; ils l'accusaient de cette ambition qui les possédait seuls.

Aussi Pilate, passant sur les deux premières accusations, s'arrête à peine à la troisième, sur laquelle il interroge Jésus avec bienveillance, pour s'édifier sur la nature de la royauté de Celui qui avait dit : *Rendez à César ce qui est de César et à Dieu ce qui est de Dieu.* Une pareille royauté ne pouvait être qu'une royauté amie du peuple-roi. Entrant dans le prétoire, où les Juifs ne le suivirent pas, Pilate interrogea Jésus en lui disant : *Es-tu le roi des Juifs?* D'après saint Théophile, Pilate méprisait l'accusation portée contre Jésus, parce qu'en lui ni autour de lui rien ne manifestait des prétentions royales. Mais Pilate lui demanda sérieusement s'il était un des rois ou descendants de rois dont fourmille l'histoire des provinces romaines. Jésus, connaissant la pensée de son juge et sachant que sa conviction était faite au dedans de lui, répondit à une demande par une interrogation qui allait droit à la conscience du gouverneur : *Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi?* Pilate lui répondit : *Est-ce que je suis Juif?* C'est comme si son juge lui avait dit : Sur toutes ces questions personnelles ou relatives à ta nation, je ne sais que ce que tu m'allégueras en contradiction de ce que *m'ont dit ceux qui t'ont livré en mes mains. Qu'as-tu fait?* Jésus répondant lui dit, en élevant ses pensées : *Ma royauté n'est pas de ce monde.* Mais pour parler comme saint Jean Chrysostôme (*Hom.* 82, *in Joan.*) : Ce pouvoir et cette autorité, par laquelle je suis roi, ne me vient pas des hommes, mais du ciel. En d'autres termes : Je suis roi et ma royauté, pour ne pas être apparente aux yeux, n'en est pas moins réelle ni moins grande; elle ne consiste pas dans un vain extérieur que je n'ai jamais cherché, que j'ai fui un jour comme un piége;

on ne peut soutenir le contraire. Ce qui fait dire au même saint Jean Chrysostôme (*ibid.*) : Jésus n'a jamais recherché les marques extérieures de la puissance; pas de soldats, pas de cour, pas de luxe de chevaux, mais l'absence de tout appareil ; le simple entourage de douze hommes, faibles et pécheurs, dont l'un le trahit et le livre à ses ennemis. En sa qualité de Dieu, tout est soumis à l'empire du Christ qui, comme homme et à son premier avénement sur la terre, n'a pas eu d'autre pensée que de se faire esclave et de souffrir pour nous. C'est dans cette pensée qu'il dit : *Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, les satellites de ma puissance auraient combattu pour que je ne fusse point livré à mes ennemis.* Vous voyez donc que je ne suis pas roi dans le sens que vous le pensiez ; mais je le suis cependant plus que vous ne pourriez le croire. C'est la conclusion naturelle de ces paroles, répétées une dernière fois : *Mais mon royaume n'est pas de ce monde.* Saint Augustin (*Tract.* 115, *in Joan.*) fait observer encore que Jésus ne dit pas que son royaume n'est pas en ce monde, mais qu'il est d'une origine et d'une nature plus élevée, qu'un gouverneur romain, tout absorbé dans la puissance matérielle, ne pourrait le comprendre ; ce qui n'exclut pas la royauté matérielle du Christ en ce monde où le bien, qui est de son domaine, se mêle au mal ; où la zizanie étouffe le bon grain jusqu'au temps de la moisson, qui est pour le juste la fin d'un exil ou d'un pèlerinage sur la terre. Saint Théophile fait, presque dans les mêmes termes, une observation identique (*cap.* XVIII *in Joan.*) ; écoutons-le parler : Jésus ne dit pas : Mon royaume n'est pas en ce monde, mais il lui est supérieur ; car Jésus règne en ce monde, qui lui est bien réellement sujet, et où

il dispose tout selon qu'il lui plaît. Pour se rendre compte de ce royaume, il ne faut pas prendre ce qu'il y a de bas dans les facultés et la nature humaine, mais ce qu'il a de céleste et d'impérissable en nous. Sur le même sujet, même après ce qu'on vient de dire, le sentiment de saint Jean Chrysostôme est à noter (*Hom.* 82, *in Joan.*) : En disant mon royaume n'est pas d'ici, Jésus ne relègue pas sa providence et son autorité dans la profondeur des cieux pour mépriser le monde; mais il montre que son royaume n'est pas comme un autre royaume humain et périssable, qu'il échappe au pouvoir de l'homme, auquel il commande d'une manière irrésistible, et auquel il est bien supérieur. Depuis que cette vérité a été exprimée, qui ne l'a sentie? Aussi Pilate ne se trompe pas sur la pensée du Sauveur, et il lui dit : *Tu es donc roi?* Jésus répondit, comme il avait fait aux principaux chefs de la nation des Juifs : *Vous le dites, je suis roi.* Ainsi, le Christ, foulé aux pieds de ses ennemis, ne nie pas la royauté que ces mêmes ennemis lui attribuent dans le but de consommer sa perte; mais il répond comme un Dieu qui ne saurait être la dupe des hommes, et il évite de fournir à ses ennemis l'argument qu'ils cherchaient contre lui. *Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité? Et lorsqu'il eut parlé ainsi, il vint de nouveau vers les Juifs, et leur dit : Je ne trouve aucun crime en cet homme.*

L'Évangile des Nazaréens dit, et saint Augustin semble être de cet avis, que Jésus répondit à l'interrogation de Pilate : Que la vérité était fille du ciel, et, par conséquent, quelque peu étrangère à la terre à laquelle il venait l'apporter. Mais Pilate n'entendit pas ou même n'attendit pas cette définition donnée, dont il n'avait pas besoin pour

aller proclamer à la hâte l'innocence de l'accusé toujours séparé de ses accusateurs.

On peut dire encore que Pilate, comme la plupart des hommes, s'informe de la vérité plus qu'il ne la recherche. La vérité, pour eux, est comme l'eau bénite vers laquelle ils tendent le bout d'un doigt distrait qu'ils portent vers leur front sans prendre le moindre souci si une seule goutte s'attache soit au doigt ou au reste de leur personne pour la purifier.

Les Juifs insistent auprès de Pilate pour que Jésus soit condamné à mort. *Ils disaient : Il soulève le peuple, enseignant dans toute la Judée, depuis la Galilée jusqu'ici.* A la bien prendre, cette accusation faisait l'éloge du Sauveur, et la condamnation de ses accusateurs; c'est ce que pense Bède (*in cap.* XXIII *Luc.*) : Enseigner le peuple, est-ce un crime ou un mérite? Et même le soulever à la manière pacifique du divin Fondateur du christianisme, n'est-ce pas le porter au bien en lui faisant éprouver une salutaire commotion, en lui enseignant, avec la vérité, la pratique de toutes les vertus? N'est-ce pas, en un mot, appliquer à l'homme cette heureuse commotion dont parle David (*Psal.* 60) : *Vous avez fait trembler la terre, vous avez ému son sein; réparez ses brisures, Seigneur, elle chancelle.*

Les Juifs, voyant que l'action exercée par Jésus sur le peuple était jugée irréprochable, s'échappaient en clameurs tumultueuses qui se traduisaient par la demande de sa mort. D'un côté, la raison et la justice; de l'autre, toutes les passions déchaînées. Quelle humiliation pour le Juge de toute créature! Mais quel enseignement pour tous les chrétiens! En nos temps, et de tout temps, on accuse,

on calomnie Jésus, en lui attribuant ses propres opinions ; c'est ce que font les Juifs, les païens, les hérétiques, ensemble ou tour à tour. Ils l'accusent et le calomnient en tout temps les chrétiens aussi qui font remonter jusqu'à lui la responsabilité de leurs fautes, en disant : Dieu l'a voulu ; ou plus ridiculement encore : Ce sont les étoiles que Dieu a faites qui, du haut du ciel, m'ont poussé à telle ou telle chute.

Pilate, entendant parler de la Galilée, demanda si Jésus était Galiléen? Et ayant appris qu'il était de la juridiction d'Hérode, en ce moment à Jérusalem, il le lui envoya. Ce que fait ici Pilate est juste et d'un bon exemple; son action, toutefois, trahit sa pusillanimité. Pressé par les Juifs, dont il ne voulait pas subir les exigences, il se rattache à la première circonstance favorable qui lui permet de se débarrasser d'une injuste obsession. Dans ce voyage de Jésus, de Pilate à Hérode, il se fit un grand concours de peuple; là, était la mère du Sauveur, suivant tous les pas de son divin Fils. Par sa douleur incomparable et si digne d'être partagée, elle nous donne, lorsqu'elle se fait la mère de tous les chrétiens, la mesure et l'exemple de l'attachement que nous devons avoir pour elle et son Fils.

Hérode, voyant Jésus, se réjouit, car, depuis longtemps, il souhaitait de le voir, parce qu'il avait ouï beaucoup de choses de lui, et qu'il espérait lui voir faire quelque miracle. La curiosité d'Hérode fut déçue. Celui qui avait fait, par faiblesse, décapiter saint Jean en l'honneur d'une indigne danseuse, ne méritait pas d'être témoin de la puissance de Dieu, qui ne s'exerce que pour l'édification des cœurs tournés vers lui; Hérode n'obtint qu'un modeste silence. Jésus ne voulait, ni ne devait, par ses paroles ou

par ses œuvres, empêcher sa passion ; mais il voulait et devait réprimer la curiosité d'une cour futile et garder la plus grande réserve. Saint Ambroise dit (*in cap.* XXIII *Luc.*): Jésus ne fait pas les miracles qu'Hérode désire voir, comme objets de pure curiosité, dictant, par son exemple, la conduite que devaient tenir ses disciples en pareil cas. Concluons donc de cet exemple, donné par Jésus, que les impies ne sont jamais dignes de voir les œuvres de Dieu ni d'obtenir ses réponses. Saint Grégoire dit aussi (*lib.* XXII, *Moral. cap.* XII), alléguant le silence du Sauveur qu'on s'apprêtait à tourner en dérision ou à couvrir de vains éloges, que toutes les fois qu'on cherche à nous entendre pour nous-mêmes et non pour un motif de conversion, il y a pour les ministres sacrés devoir ou convenance de se taire absolument, de peur de céder, dans la dispensation de la parole de Dieu, à un mouvement de vaine gloire. Et saint Grégoire ajoute, plaçant un phare sur l'écueil des pensées humaines : La pensée de ceux qui nous écoutent nous est révélée de mille manières ; mais la mauvaise disposition des hommes se révèle ordinairement par cette circonstance, qu'ils louent incessamment des paroles qu'ils ne mettent jamais en pratique, tandis qu'un cœur bien disposé se révèle par cette autre circonstance, qu'il adopte et pratique en silence des choses qu'il place bien au-dessus de tous ses éloges.

Les princes des prêtres et les scribes étaient là, devant Hérode, Juif de naissance, *l'accusant toujours.* Les évangélistes ne disant pas de quelle nature étaient les accusations portées devant Hérode, il faut croire qu'elles étaient toujours les mêmes : *Il soulève le peuple, depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem.* Jésus se taisait. Que répondre, en effet,

à une accusation résultant d'un fait public, dont le souverain avait eu connaissance, mais dont il ne s'était jamais inquiété, et qui, après avoir excité un moment son attention, ne provoquait plus que son mépris et celui de sa cour ; car il est dit : *Or, Hérode, avec sa cour, le méprisa.* Cependant, en l'absence des paroles et des miracles qu'on réclamait du divin Maître, et qu'il ne donnait pas, parce que le temps des miracles et des paroles était passé, il y avait Moïse et les prophètes à qui Jésus avait renvoyé les Juifs en pareil cas pour réprimer leur vaine curiosité que partageait en ce jour Hérode. Il y avait surtout Isaïe, faisant l'histoire du Christ à venir, et disant : *Il sera conduit à la mort comme un agneau, il sera muet comme une brebis devant celui qui la tond.* Et ce témoignage des prophètes qu'il réalisait était la meilleure preuve qu'il ne soulevait pas le peuple, et qu'il n'enfreignait ni la Loi, ni les prophètes, auxquels il en appelait comme à ses véritables juges.

Or, Hérode, avec sa cour, se moqua de lui. N'est-ce pas ce qui arrive aujourd'hui à tous les fidèles serviteurs du Christ? Combien en est-il qui se joignent en notre temps à Hérode pour mépriser Jésus ? Nous avons dit ailleurs les diverses manières dont on se rend coupable de cette faute. Cependant, plus heureux que les Juifs et les gentils du temps du Christ, nous avons, outre Moïse, qui parle du Christ à venir et de l'accueil qu'on doit lui faire, outre les prophètes qui disent tout ce qui lui arrivera, nous avons la nouvelle Loi de grâce, et les actes et les écrits de celui qui fut terrassé sur le chemin de Damas. Donc, un silence divin nous est plus fortement commandé, quand il ne fait pas défaut à la vérité. Pour nous conformer à Jésus, notre

silence ne suffit pas, il faut adopter les signes de la folie et de la dérision qu'on nous jette, revêtir de la tête aux pieds cette longue robe blanche, symbole de la pureté de notre corps et de notre esprit, saisir le roseau pastoral qui attire et conduit ceux qu'il a gagnés et séparés des impies, dans le chemin de la droite vertu, marquée par l'inflexibilité du roseau qui casse plutôt que de ployer. Après avoir mis sur notre tête le voile de l'espérance, posons y encore la mitre de la double science de l'ancien et du nouveau Testament. Qu'elle soit pour nous le casque du salut et du mépris du monde dans notre marche à de saintes et hautes destinées.

Tout homme qui embrasse la vertu et les pratiques pieuses blesse, par une vie plus pure, tous les intérêts du pécheur. Munis d'une sainte armure et d'un exemple divin, les chrétiens doivent braver ce danger et embrasser avec Jésus et l'Apôtre des nations la folie de la croix, même au prix de la plus sourde et de la plus dangereuse persécution qui ait jamais existé au monde.

Hérode, n'ayant pas obtenu ce qu'il se promettait de Jésus, le renvoya à Pilate, revêtu de la tête aux pieds d'une longue robe blanche en signe de dérision; mais, sans le savoir, en signe aussi de sa complète innocence. Réciprocité d'attention entre deux ennemis jusqu'alors irréconciliables, vous fûtes le signe et le prélude de la réunion des Juifs et des gentils, dans la persécution en commun de la religion chrétienne à son origine. Bède le dit expressément (*in cap.* XXIII *Luc.*) : Cette alliance d'Hérode et de Pilate qui aboutit à la mort du Christ, s'est transmise héréditairement à leurs successeurs, qui sont les Juifs et les gentils, bien que différant d'origine, de religion et de préjugés

humains. Elle a lieu, lorsque des hommes, n'ayant pas d'intérêts communs, mais des vues opposées, se réunissent pour anéantir la foi au Christ et persécuter ses fidèles.

Il est vrai que cet accord de Pilate et d'Hérode peut être pris dans un autre sens qui ne contredit pas le premier. Comme Pilate avait envoyé Jésus à Hérode, qui l'avait renvoyé à Pilate, ainsi les gentils ont reçu les premiers la parole de salut pour la faire entendre aux Juifs durant le cours des siècles. Mais à la fin du monde, le juif la renverra à son tour à toutes les nations de la terre, lorsqu'un très-grand nombre de membres de cette antique nation se convertiront à la voix d'Hénoch et d'Élie. Si Pilate et Hérode se réconcilient, si deux peuples jusqu'alors opposés se voient avec des yeux de frères, c'est le fruit de la paix et de la grâce de Notre-Seigneur qui portent partout l'union, même lorsqu'on y résiste. Saint Ambroise ajoute (*in cap.* XXIII *Luc.*) : Sous la figure d'Hérode et de Pilate, qui d'ennemis deviennent amis par l'intermédiaire du Sauveur, nous avons celle du peuple d'Israël et des gentils dont l'union se fera par la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les nations de la terre viendront d'abord puiser aux sources de sa parole pour conserver et transmettre ce précieux trésor de foi au peuple primitivement élu.

Admirons, adorons surtout l'humilité et la patience du Christ. Cette humilité et cette patience, que nous contemplons aujourd'hui, ne furent pas moins utiles à sa gloire qu'à notre salut; car si elles promenèrent de tribunal en tribunal ses souffrances et son abaissement, elles révélèrent aussi son innocence qu'elles firent briller d'une manière éclatante aux yeux du monde. La passion du Sauveur fut le fait de toutes les passions soulevées d'un peuple en délire.

Les apparences d'une prétendue folie étaient d'un côté; mais la folie, avec la rage, était réellement de l'autre.

Voici maintenant les réflexions qui naissent de ce chapitre. Les méchants désunis, mis en face du bien, de la vertu, se réconcilient dans une haine commune contre elle pour la sacrifier. Que le juste ne redoute pas cependant les coalitions des méchants contre lui; elles sont un signe certain de la bonté de sa cause, en même temps qu'une marque de conformité avec son divin Maître, contre qui tant d'ennemis se réunissent. Jésus, par le fait de sa seule présence, établit une paix durable entre Hérode et Pilate. Les Juifs, par leurs excès, forcent deux pouvoirs rivaux à rendre hommage à la justice qu'ils violent cependant par faiblesse. Si Jésus est ballotté pendant de longues heures d'Anne à Caïphe, de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, d'Hérode à Pilate; s'il est définitivement élevé sur la croix, c'est pour faire briller à tous les yeux son innocence et l'injustice dont les hommes sont toujours capables. C'est aussi pour nous donner aux pieds du Calvaire l'exemple d'une mère de douleur qui enfante l'avenir d'un monde nouveau dans des déchirements incomparables que les chrétiens comprennent et partagent.

CHAPITRE XXXIX

MÉDITATION POUR L'HEURE DE TIERCE

En vain Pilate et Hérode avaient reconnu l'innocence de Jésus, innocence qu'ils auraient dû proclamer, en reconnaissant l'injustice et même la culpabilité de ses accusateurs, plutôt que de chercher à sauver l'innocent, en le rabaissant et en le couvrant de mépris et d'insultes. Les Juifs s'apercevant que, pour une cause ou pour l'autre, on tenait quelque compte de leurs accusations, se portèrent juges et parties et obtinrent par leurs clameurs réitérées et presque par la violence ce que la conscience du juge leur refusait. Bède dit (*in cap.* XXIII *Luc.*) : Pilate absout Jésus qu'il reconnaît innocent ; cependant il le sacrifie. Il avoue que ni lui ni Hérode n'ont rien trouvé dans tout ce qu'on alléguait contre lui qui méritât la mort. Écoutez, Juifs et gentils, et reconnaissez par là qu'en le faisant mourir, ces juges n'ont obéi qu'à la cruauté de ses ennemis ! Cette

conséquence aurait pu être évitée par une attitude plus ferme des juges faisant trembler d'indignes accusateurs. Jésus le sentait si bien qu'il ne leur répondait plus.

Pilate lui dit : *Tu n'entends pas tout ce que ces gens témoignent contre toi.* Selon saint Jean Chrysostôme, Pilate parlait ainsi à Jésus pour voir si l'accusé dont il avait eu l'occasion d'admirer les réponses simples et heureuses ne viendrait pas au secours de son indigne faiblesse. Mais comme tout avait été dit par lui, Jésus ne répondit pas cette fois même à Pilate, qui admirait sa constance en face de cette mort que les autres hommes redoutent avant tout. Par ce silence admirable, Jésus indiquait son devoir à son faible juge.

Saint Ambroise dit : Notre-Seigneur est accusé, et se tait. La seule chose qu'il aurait pu dire était celle-ci : J'attends une véritable accusation, il n'y en a pas devant moi, ou s'il y en a une, elle est réfutée d'avance. Son silence donc ne confirmait pas une accusation véritablement absente. Jésus ne se tait pas absolument; il n'abonde pas non plus en paroles inutiles, et il regarde du haut de son innocence un corps saisissable d'accusation sans pouvoir le trouver. C'est ainsi que Susanne s'était défendue par un silence que commandait la pudeur; une autre défense eût été un signe de culpabilité dans une fille d'Israël. Saint Anselme dit (*in Speculo*) : Considérez attentivement l'attitude de Jésus devant le préteur romain. Il porte la tête soucieuse, les yeux à terre, le visage calme, il ne parle que par rares intervalles; il est prêt à supporter les opprobres, il s'abandonne aux mains et aux coups de ses ennemis, répondant quelquefois, et quelquefois ne répondant rien. Quand il répond, c'est le bon pasteur qui enseigne et qui

combat pour que les brebis qui lui ont été confiées ne lui soient pas ravies ; quand il se tait, c'est l'Agneau de Dieu qui s'immole en silence pour tout le bercail. Plût à Dieu que chaque chrétien, selon le rang qu'il occupe dans l'assemblée des fidèles du Christ, sût se taire et parler à propos. Après avoir dit ce qu'il y avait à dire, Jésus attendait tout de la vérité proclamée.

Or, à la solennité de Pâques, le gouverneur avait la coutume d'accorder au peuple celui des prisonniers qu'il voulait. Cet usage perpétuait la mémoire du passage de la mer Rouge et de la délivrance des Israélites du joug des Égyptiens par le sang de l'Agneau pascal. Les Juifs conservent-ils encore l'usage de délivrer chaque année le jour de leur Pâque un coupable pour sacrifier quelque innocent sectateur du Christ? Ils le savent, Dieu le sait!

Pilate fait ici un nouvel effort pour sauver Jésus. Il met sa délivrance en balance avec celle d'un meurtrier notoire, nommé Barabbas, que le peuple détestait et redoutait, pensant, avec quelque apparence de raison, que Jésus aurait plus facilement la préférence sur un homme de cette espèce, et que ses ennemis eux-mêmes les plus acharnés le renverraient, sinon comme innocent à leurs yeux, du moins comme coupable de choses qui ne sauraient entrer en parallèle avec les crimes qu'avait commis et que pouvait encore commettre un homme dangereux après sa libération.

Or, Pilate dit au peuple assemblé : Lequel voulez-vous que je vous délivre, de Barabbas ou de Jésus, qu'on appelle Christ ? Car il savait que c'était par envie qu'ils le lui avaient livré. Saint Chrysostôme louant dans cette occasion la diligence et l'intention de Pilate pour sauver Jésus innocent à ses yeux, fait remarquer (*Homil.* 83, *in Joan.*), que

Pilate ne dit pas que Jésus soit un coupable digne de mort comme Barabbas; mais que, mettant d'abord son innocence hors de cause, il la considère comme douteuse relativement aux Juifs, et les supplie en quelque sorte, par l'excès de ses précautions, de sauver, au jour de leur solennité de Pâque, comme criminel, celui qui ne l'était pas à ses yeux.

Pendant qu'il était assis sur son tribunal, la femme de Pilate, nommée Procula, lui envoya dire : Qu'il n'y ait rien entre vous et ce juste, car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui dans un songe à cause de lui. Celui qui, devant la chute du premier homme et de la première femme, s'était écrié : Oh! heureuse faute! dans un sens digne d'un homme régénéré par le repentir, dit ici (*Serm.* 52, *de Verbis apost.*) : Les efforts de Pilate et de sa femme pour s'opposer à la mort du Sauveur sont une suggestion du démon s'opposant à notre rédemption qui devait river ses propres chaînes. L'enfer, instruit par la résurrection de Lazare, de ce que lui préparait le pouvoir du Christ, envoya un songe pénible à la femme de Pilate et lui suggéra le rôle d'une nouvelle Ève auprès d'un nouvel Adam. Pilate leur demanda donc à plusieurs reprises : Qui voulez-vous que je délivre à l'occasion de votre solennité? feignant de n'avoir pas entendu ou de n'avoir pas pris au sérieux le nom de Barabbas qui sortait de toutes les bouches; mais ils lui répondirent plus fort : *Barabbas.* Avaient-ils l'espoir de pouvoir prouver que Jésus était pire qu'un voleur assassin, et qu'à ce titre il ne méritait pas la moindre indulgence, comme le dit ironiquement saint Jean Chrysostôme (*Homil.* 87, *in Matth.*) ; mais le même Père ajoute, cette fois sérieusement : La conduite des Juifs, dans cette circonstance,

est le prélude ou le secret, ou si l'on veut, l'explication de leur conduite à venir, lorsqu'ils préféreront un moment l'antechrist au Christ lui-même, à la fin des temps. Oui, ce sont des voleurs ou des marchands du temple, que dis-je, des déicides, qui préfèrent un voleur et un homicide; ce que saint Pierre leur reprochait en leur disant (*Act.*, III) : *Vous avez refusé le Saint et le Juste, et, à sa place, vous avez demandé un meurtrier. Vous avez tué l'Auteur de la vie, mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et nous en sommes les témoins.*

Écoutons saint Augustin (*Tract.* 151, *in Joan*) : O aveuglement des Juifs! O fureur insensée! Délivrez-nous de celui-ci, conservez-nous plutôt Barabbas. Qu'est-ce à dire, sinon, faites mourir celui qui ressuscite les morts, et délivrez un brigand armé, dût-il de nouveau s'attaquer à la vie de ses semblables. Saint Augustin ajoute (*in Speculo, cap.* IX) : Les Juifs, ô mon Dieu, ont donné votre âme à broyer à celui qu'ils considéraient comme un vil incirconcis. On vous livre chargé de fers à Pilate et on lui demande pour vous le supplice de la croix, sans qu'il s'attache à votre personne l'ombre la plus légère de la moindre faute; on vous préfère un homicide, c'est-à-dire, on préfère le loup à l'innocent agneau, la boue à l'or pur. Peut-on voir quelque chose de plus étrange?

Bède dit que ce choix honteux des Juifs, auquel ils se sont rattachés avec tant d'efforts, reste sur eux comme une tache indélébile. Elle explique et excuse dans les conseils de la Providence la chute de toute une nation qui ne peut vivre dès qu'elle repose sur un principe de sédition, représenté par Barabbas ou Satan. *Celui qui justifie le méchant, et celui qui condamne le juste sont également*

abominables devant Dieu (*Prov.*, XVII); *il n'est pas bon de condamner le juste.*

Apprenons, à l'exemple de Jésus, à ne jamais nous blesser d'aucune préférence, nous contentant personnellement de ne préférer jamais Barabbas au Christ. Qu'il y en a encore aujourd'hui qui désirent que Barabbas soit déchaîné et le Christ ès liens dans Saint-Pierre à Rome! Le choix peut avoir lieu matériellement et spirituellement, parce que, comme le dit Origène (*Tract.* 35, *in Matth.*), les chrétiens ressemblent aux Juifs et délivrent comme eux Barabbas par leur manière de vivre ou même par leurs opinions, tandis qu'ils peuvent l'enchaîner pour délivrer Jésus, par une conduite exempte de reproches. Avec Barabbas, c'est le vol, le brigandage, les séditions, les combats sanglants et les disputes sans fin; avec Jésus, c'est le bien et la paix répandus dans le monde.

N'oublions jamais que notre être est composé d'un corps et d'une âme. Saint Grégoire, parlant en faveur de la partie supérieure de nous-mêmes, dit : S'il est bon d'affranchir notre corps mortel d'accidents en ce monde, combien n'est-il pas meilleur d'en préserver notre âme immortelle!

Pilate voyant qu'il n'obtenait rien des Juifs, et que le tumulte croissait de plus en plus, fit apporter de l'eau, et se lava les mains devant le peuple, disant : Je suis innocent du sang de ce juste; c'est votre affaire. C'est la même parole que les Juifs avaient dite à Judas qui leur est renvoyée par Pilate, et elle aura la même conséquence pour eux. Le sang innocent de Jésus tombe sur Judas, qui se déchire, pour ainsi dire, de ses propres mains, et les Juifs disant au gouverneur romain : *Que son sang retombe sur*

nous et nos enfants, verront leurs débris répandus par toute la terre, après avoir eu, chose horrible à dire ! un million d'hommes réunis pour célébrer la Pâque dans l'enceinte de Jérusalem ensevelis sous les ruines du temple et de la ville entière. Qui ne voit ici, plus que dans tous les prodiges opérés en Egypte, le doigt évident de Dieu? Mais Pilate n'est pas plus innocent du sang de Jésus pour avoir rejeté sur les Juifs les conséquences de son devoir sacrifié, que ces derniers ne le sont pour s'être déchargés sur Judas du fait de sa trahison.

Il ne faut pas cependant blâmer trop cet antique usage du lavement ostensible des mains fait pour montrer publiquement qu'on ne s'associait pas à une iniquité. Après avoir épuisé toutes les paroles, faire une action parlant plus haut qu'elles, et destinée à frapper les yeux de la foule, c'est encore plaider en faveur de la justice. Pilate se lava donc les mains, afin d'émouvoir par un dernier langage plus sensible ceux qu'il n'avait pu persuader par ses paroles. Mais comme Pilate avait dit lui-même avec vérité, à Jésus fatigué qui ne lui répondait plus : *Sais-tu que j'ai le pouvoir de te perdre ou de te sauver ?* et que Jésus élevant la pensée de son juge, lui avait dit : *Si Dieu lui-même ne vous avait donné ce pouvoir sur moi, vous ne l'auriez pas*, Pilate est souverainement coupable de n'avoir pas voulu courir les risques de perdre sa faveur auprès de César ou plus véritablement auprès des Juifs, pour sauver l'innocence.

Ecoutons saint Jérôme (*in cap.* XXVII *Matth.*): Les Juifs dirent sans le vouloir, et par conséquent en ce moment sans profit pour eux, une parole salutaire que nous devons répéter, nous, comme excellente, dans une meilleure inten-

tion. Il est désirable que le sang de l'Agneau divin tombe sur nous, mais pour nous couvrir et nous laver, en nous donnant l'horreur de l'injustice, selon cette parole de saint Jean (*Apocal.*, I) : *Il viendra sur les nuées*, c'est-à-dire, il est déjà ressuscité, *celui qui nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang; Amen.* Saint Bernard s'écrie (*Serm. de Passione*) : O notre doux Jésus! qu'y a-t-il de commun entre vous et la mort? C'est nous qui sommes coupables, et c'est vous qui payez pour nos fautes.

Pilate ne voyant pas de fautes en Jésus veut le sauver, en accordant quelque chose à la haine de ses ennemis. Je le ferai corriger jusqu'au sang, et puis je le renverrai, dit-il; mais ce fut en vain; ses ennemis crient plus fort: *Qu'il soit crucifié!* Saint Augustin parle dans ce sens, et ajoute (*Tract.* 116, *in Joan.*) : Pilate ne fait pas flageller le Sauveur pour le persécuter, mais pour satisfaire la fureur des Juifs, afin de les adoucir et de les apaiser; et si la flagellation alla jusqu'au sang, c'était dans la pensée qu'ils n'oseraient lui demander davantage, quelle que fût leur haine. O Pilate! Pilate! vous voulez châtier Jésus, mais vous ne savez pas ce que vous faites; vous êtes son juge, châtiez plutôt votre mollesse envers ses accusateurs. Jésus ne mérite pas plus la flagellation que la mort. Vous voulez transiger avec le crime, ce qui n'est jamais permis, surtout à un juge; l'intention peut excuser un homme ordinaire, elle est insuffisante à excuser un homme dans votre position. Mais, selon saint Jérôme, tout en voulant sauver Jésus par le moyen de la flagellation, Pilate, suivait la loi romaine qui prescrivait de frapper de verges celui qui devait être crucifié. C'était la torture alors en

usage. Toutefois, Pilate agissait ainsi à son insu pour accomplir la prophétie du Psalmiste et d'Isaïe, disant de notre victime, lorsque le droit et les coutumes romaines n'existaient pas encore : Le châtiment qui doit nous donner la paix s'est appesanti sur lui, ainsi que les fléaux du pécheur dont il prend la place.

Jésus, avant et pendant sa flagellation, est exposé aux yeux de la foule, dans un état de nudité complète. Les soldats lui enlèvent et déchirent la longue robe blanche qu'Hérode lui avait jetée en signe de dérision. Mais cette nuditc matérielle, symbole d'innocence, ainsi que la robe qui l'avait recouverte, n'est pas celle qui exclut, selon l'Apôtre (II *Cor.*, v), de la demeure céleste, où l'on ne saurait entrer si l'on n'est revêtu de toutes les vertus ; ni celle dont parle saint Jean (*Apocal.*, III, *passim*), qui n'est aussi que la nudité de la vertu sur le point de faire défaut à l'ange de Laodicée, tandis qu'à côté un manteau d'honneur couvre tout entier, malgré son insuffisance, l'ange de Philadelphie. C'est le grand Révélateur qui le dit : Je viendrai bientôt, garde ce que tu as, de peur que quelqu'autre ne reçoive ta couronne. Jésus donc, grâce à toutes les vertus dont il était revêtu, était dans cet état de nudité, moralement parlant, le plus beau des enfants des hommes! Un sang royal et précieux coule de toutes les parties de son corps, dont la blancheur naturelle, pareille à celle de son innocence, est relevée aux yeux de la foi, par les roses de son sang.

On montre encore à Rome, dans l'église de sainte Praxède, une partie de la colonne où fut attachée notre victime, dans ce premier état de souffrance. La plus grande partie de cette colonne cependant est restée sur

les lieux mêmes à Jérusalem, dans une église située sur la montagne de Sion. Cette colonne, selon Bède, garde sur ses débris d'augustes traces de sang qu'on pouvait voir encore de son temps.

Si, d'après le Deutéronome, *la mesure des coups doit être selon la mesure du péché*, Jésus innocent, mais s'offrant en victime pour tous les hommes, dut ne présenter sur tout son corps, d'après la parole d'Isaïe, *qu'une plaie depuis les pieds jusqu'à la tête*, et, dans cet état, il devait être *méconnaissable* et semblable à un lépreux *frappé de Dieu et humilié*. Quarante coups sanglants que la loi de Dieu permettait d'égaler, mais qu'elle ne permettait pas de dépasser, avaient dû lui être appliqués exactement par Pilate, pour satisfaire à la loi de Moïse et à l'orthodoxie pharisienne; de sorte que, dit saint Augustin (*Tract.* 116, *in Joan.*), toute beauté matérielle et extérieure avait disparu, et celui qui fut le plus beau des enfants des hommes était en ce moment méconnaissable, parce que l'envie de ses ennemis avait tiré un voile de sang épais sur sa face sacrée.

Achior rendant témoignage à la vérité, devant le terrible Holopherne; et Jérémie surtout, flagellé et jeté dans une obscure prison par Phassus, qui était le premier dans la maison du Seigneur, parce que le prophète lui prédisait des malheurs, sont la figure du Christ flagellé aux yeux de la nation juive, pour lui avoir fait entendre des vérités utiles mais déplaisantes pour elle, et qui ne se sont pas moins réalisées que les prédictions d'Achior et de Jérémie.

De la flagellation, résultent deux enseignements pour nous. D'abord nous devons être prêts, comme le Psalmiste,

à nous incliner sous les fléaux dont là main du Seigneur est armée ; car, selon la parole du Sage, rappelée aux Hébreux par saint Paul (*Hebr.*, XII), il ne faut pas négliger la correction du Seigneur, et nous laisser abattre lorsqu'il nous reprend. Dieu aime celui qu'il châtie, et il frappe de verges tous ceux qu'il admet au nombre de ses enfants. Nous devons, en second lieu, fuir le péché, afin que Jésus-Christ ne soit pas moralement flagellé en nous une seconde fois. Allons plus loin encore, et, armés du fléau de la pénitence, conformons-nous à Jésus innocent en satisfaisant à son exemple pour les péchés de nos frères.

Après sa flagellation, pour couvrir sa nudité et cacher ses plaies, Jésus redemande ses habits. Les soldats, rassemblés autour de lui, les lui jettent, puis, se rappelant qu'il avait dit qu'il était roi, ils l'en dépouillent, et parce que l'année de la Rédemption était venue (*Isa.*, LXIII), ils le revêtent d'une robe de pourpre et d'un manteau écarlate.

Jésus était maintenant entre les mains d'incirconcis qui ne pouvant se rendre compte de la haine forcenée des Juifs, encore moins des secrets de Dieu, tournaient en dérision celui qui avait été au-devant de l'expiation, et, dans leur pensée, qu'ils exprimaient par toute sorte de mépris, ils semblaient dire : Nous avons devant nous un insensé qui n'a que ce qu'il mérite. Mais Jésus ne nous semble-t-il pas leur répondre, en quelque sorte, par son silence et par la voix des prophètes : J'étais seul à fouler le vin ; aucun homme d'entre les peuples n'est venu à moi ; mais je les ai renversés dans ma fureur et foulés aux pieds de ma colère ; leur sang a rejailli sur mes vêtements et ils ont été souillés. D'après la Bible, ces paroles d'Isaïe attri-

buées à Jésus-Christ, sur le chemin de la Croix, s'appliquent à tous les martyrs de la religion chrétienne, qui ont marché à la gloire par le chemin des douleurs et qui ont vaincu le monde par le signe qui fit leur salut.

Maintenant, après cet exemple d'humiliation et de souffrances subies pour nous, que nous reste-t-il à faire? Demandez-le au prince des Apôtres (I *Petr.*, IV) : *La fin de toutes choses approche ; soyez prudents, vigilants dans vos prières. Surtout ayez une charité persévérante les uns pour les autres ; car la charité couvre la multitude des péchés.* Oui, que les œuvres de la charité chrétienne s'épanouissent comme des fleurs couleur de pourpre au printemps ; elles seules peuvent couvrir nos fautes.

Saint Théophile (*in cap.* XXIII *Luc.*) tire une autre règle de conduite pour tous les chrétiens de cet incident de la Passion du Sauveur prédit par Isaïe. Il faut, dit-il, dans un sens mystique, à l'exemple de Jésus-Christ, nous revêtir d'habits éclatants, et jeter sur nos épaules les plus beaux de tous, ceux de la pensée humaine unie à son Dieu. Que les chrétiens, dont le nom tire son origine du nom sacré du Christ, marchent entourés des sublimes drapeaux de leurs pures pensées, comme des rois et des conquérants, contre les serpents et les scorpions, symboles du péché dégradant et du vice tortueux.

Le Christ, broyé dans son corps, a la tête couronnée d'épines, en signe de dérision et de la douleur qui l'oppresse. C'étaient des roseaux marins dont la pointe était tournée vers la tête et qui n'étaient ni moins piquants, ni moins pénétrants que les épines les plus acérées. Cette couronne d'épines sur la tête du Sauveur signifiait, selon Bède, que Dieu veut éloigner de la tête de l'homme nouveau

qu'il crée par sa grâce, en les prenant pour lui, ces épines et ces chardons, que la terre produisait pour l'homme depuis sa chute. Peut-on imaginer une plus belle victoire? C'est celle de l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde! C'est cette victoire qui nous permet de voir, sous le plus beau jour, l'humiliation du Sauveur, en lui appliquant ces paroles (*Cant.*, III) : *Filles de Sion, sortez*, c'est-à-dire, séchez vos larmes, *regardez votre Roi sous le diadème dont sa mère*, c'est-à-dire l'Église, ou mieux sa charité pour nous, *l'a couronné aux jours des largesses de son cœur.* Mais, selon saint Théophile, la couronne d'épines de Jésus est le devoir pour tous les chrétiens d'embrasser une vie pénible et semée de privations que l'innocence nous rendra chère et partant heureuse.

Outre la couronne d'épines, Jésus tient à la main pour sceptre un roseau. Ce roseau, que ses ennemis lui mettent dans la main droite, c'est l'homme lui-même, faible et fragile, ne pouvant rien sans le secours de Dieu, mais que ce secours transforme, en lui donnant la force d'un sceptre réel qui le fait roi de toutes les créatures, pourvu qu'il se souvienne de son divin modèle. C'est ce que dit saint Hilaire (*in cap.* XXVII *Matth.*) : Le roseau que Jésus tient à sa droite, c'est nous, c'est notre faiblesse qu'il fortifie et qu'il comble de biens. Ce roseau, *arundo*, est aussi l'instrument de nos pensées écrites, *calamus*, ce qui fait dire à saint Jérôme que le Christ voulut tenir à la main l'instrument qui devait éterniser par l'écriture le sacrilége d'une nation; Jésus-Christ voulait aussi montrer que ce serait ce même roseau fragile qui inscrirait ses élus dans le livre de vie.

Nous avons vu comment le Christ a été bafoué. Admi-

rons son obéissance, qui ne le soumet pas seulement à son Père, mais encore à ses bourreaux, dont il semble tout accepter avec une certaine reconnaissance. Imitons, après l'avoir admirée, cette obéissance, nous qui sommes ses disciples, en songeant que le *serviteur n'est pas plus grand que le maître,* et qu'il ne saurait être mieux traité sans injustice; considérons aussi qu'un pareil traitement est toujours un signe d'élection, si le traitement contraire n'est pas toujours un signe de réprobation.

Bède fait remarquer (*in cap.* xv *Marc.*) que la responsabilité de ce que font les Gentils retombe sur les Juifs, et que c'est pour cette raison que l'Église priant pour eux, au Vendredi saint, ne fléchit pas les genoux comme lorsqu'elle fait mémoire des autres peuples qui se sont constitués ses ennemis, et pour lesquels cependant elle prie. Sans doute, cette parole tombée du haut de la croix : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*, s'adresse à la masse ignorante de toute la nation juive, mais elle est surtout l'excuse de ceux qui n'attendaient pas un Messie.

Saint Chrysostôme va plus loin; en atténuant la gravité des irrévérences des soldats à l'égard de Jésus, il dit (*Hom.* 83, *in Joan.*) : Les soldats agissaient ainsi pour plaire au pays qui les nourrissait et qui les payait; mais plus tard, ils devaient le mettre à feu et à sang, pour lui faire expier le plus grand crime qui fût jamais commis. Saint Augustin (*Tract.* 116, *in Joan.*) veut voir là un ordre ou une simple permission de Pilate, qui n'avait pas renoncé à l'espoir de sauver l'innocent; mais certainement ce mépris était indigne de la victime dont il avait pu admirer les réponses inspirées par la plus haute sagesse. La crainte des Juifs, quand Jésus tombe sous le poids de sa croix, et

leur empressement à lui venir en aide pour presser le moment du supplice, leur attitude au pied de la croix, où le Sauveur est attaché, favorisent ce sentiment. Mais on doit se rattacher de préférence à celui de saint Jean Chrysostôme, qui ne voit dans les soldats que de vils stipendiés et des bourreaux payés par les ennemis de Jésus. Pour ceux qui ont lu les écrivains militaires de l'antiquité, César et les Actes mêmes des apôtres (*Cap.* XXIII), il y a une grande différence entre les soldats, les cavaliers et les stipendiés d'une armée pour qui l'honneur d'une noble profession n'est rien.

Saint Théophile dit (*in cap.* XV *Marc.*) : Dans toutes les scènes de la passion, une soldatesque effrénée a montré le comble de la licence. Elle est contenue chez Anne, elle éclate véritablement chez Caïphe, pour croître de plus en plus jusque sur le Calvaire. Pour nous qui avons été les témoins de la gloire et des humiliations du Christ, admirons *celui qui vient d'Edom et de Bosra avec des habits teints de sang; qu'il est beau sous sa parure, comme il marche avec force et majesté! Avec lui s'avance la justice; il vient pour défendre et sauver.*

Dieu est le chef de Jésus-Christ qu'on frappe de nos jours avec la plume ou avec la langue, qui sont le roseau courant de la pensée humaine, ainsi qu'il est écrit (*Ps.* 45) : C'est au roi que j'adresse mes cantiques; ma langue obéit comme le chalumeau à l'écrivain rapide. Ils frappent la tête du Christ, dit Bède, avec un roseau, tous ceux qui s'attaquent à sa divinité, qui la nient en s'efforçant d'appuyer leur erreur sur le texte sacré des saintes Écritures tracées avec le roseau antique. Comme Dieu est la tête du Christ, selon saint Paul, ceux-là le frappent à la tête qui

en font un homme comme un autre; et nous-mêmes nous le frapperions à la tête, si croyant en lui, la paresse, qui dégrade, nous empêchait de voler à sa défense. Le Christ est couronné d'épines, couronnons-le de fleurs; il est méprisé, faisons ressortir sa gloire. Ce mépris des hommes et la longue patience du Christ sont figurés dans son aïeul David, lorsque celui-ci, chassé de Jérusalem (*II Reg.*, xvi), est insulté par Séméi; et lorsqu'à son retour triomphant, il ne veut pas attrister le spectacle de sa gloire par le supplice de celui qui l'avait appelé un meurtrier. Ils sont aussi la figure anticipée du Christ, ces messagers que David envoya au roi des Ammonites, pour faire alliance avec le fils de celui dont il avait été l'hôte au temps de son infortune. Mais le fils, bien différent du père, loin de recevoir honorablement cette ambassade, fit couper le pan des habits des ambassadeurs et raser à moitié leur barbe, en signe de dérision, les renvoyant ainsi, demi-nus et couverts d'opprobres. N'est-ce pas un traitement semblable que font subir aujourd'hui les Juifs prévaricateurs et insensés, à l'Envoyé du Père céleste, destiné à resserrer avec eux une antique alliance?

Au sujet de ces affronts soufferts par le Sauveur, saint Augustin dit (*Tract.* 116, *in Joan.*) : Ainsi les prédictions du Christ sur lui-même s'accomplissaient! Ainsi les martyrs de la foi chrétienne apprenaient à supporter tous les supplices que le plaisir infernal des persécuteurs voudrait leur infliger! Ainsi notre doux Sauveur enseignait à ses disciples à vaincre par leur seule patience la crainte qu'inspire toute tyrannie! Ainsi, son royaume qui n'était pas de ce monde, triomphait du monde orgueilleux, non par la rigueur, mais par l'humilité! Ainsi, le grain de sé-

nevé, qui devait multiplier, semé dans les larmes de l'opprobre, se changeait en une honorable et glorieuse végétation, qui est la société des chrétiens !

Saint Chrysostôme et saint Anselme parlent dans le sens de saint Augustin, cherchant l'un et l'autre à approfondir de plus en plus un mystère adorable, comme nous l'avons fait souvent nous-mêmes. Remarquons cependant que, selon l'évangéliste saint Jean, les diverses insultes souffertes par Jésus au jour de sa passion, précèdent la sentence de Pilate, et que selon saint Marc et saint Mathieu, elles ne semblent se présenter qu'après. D'où il faut conclure qu'avant et après la sentence de mort, Jésus fut en butte à l'insolence de ceux à qui il avait été livré, et que ces insultes furent si multipliées qu'il serait, sinon impossible, du moins bien difficile de les compter toutes dans l'ordre qu'elles arrivèrent. Heureusement, la vérité de l'histoire n'est pas dans ces détails, mais dans une fidélité et une véracité plus parfaites. *Mon bien-aimé est blanc et vermeil, choisi entre mille* (*Cant.*, v). Il en est ainsi de notre sujet en particulier qu'il faut traiter dans toute la pureté de sa blancheur sans craindre de négliger quelques détails inutiles qui ne lui préjudicient pas. Dans la vie de Jésus, nous avons, avec le calme transparent d'une vie active, le lis virginal; et avec la passion d'un Dieu, où retentit le bruit des armes, la rose sanglante des martyrs. Appliquons-nous à rendre ce double aspect de la figure du bien-aimé, marqué dans le Cantique des cantiques.

Pilate sortit donc de nouveau, et dit aux Juifs : Voici que je vous l'amène, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. Pilate expose Jésus dans l'état où il venait d'être salué ironiquement roi des Juifs par la foule

des soldats. *Jésus sortit donc*, amené par Pilate, *portant une couronne d'épines, un manteau de pourpre* et le sceptre de roseau dont nous avons parlé. Ainsi l'injustice du gouverneur romain se réunissait à la fureur des soldats et à la haine des Juifs pour accabler notre Victime. Saint Chrysostôme dit (*Hom.* 83, *in Joan.*) : Pilate produit aux Juifs Jésus couronné d'épines, afin que voyant tout ce qu'avaient osé contre lui les soldats, ils fussent désarmés et déposassent leur haine contre lui. Et saint Augustin (*Tract.* 116, *in Joan.*) : Tout semble prouver, dit-il, que Pilate n'ignorait pas les faits et gestes des soldats, soit qu'il les eût ordonnés, ou simplement permis, dans le but de donner un autre cours à la fureur des Juifs et d'épargner la vie du Sauveur. Jésus donc sortit, ainsi qu'il a été dit, et Pilate, en le présentant aux Juifs, ajouta : *Voilà l'homme;* c'est-à-dire, voilà celui dont l'ignominie me paraît portée à son comble, soyez contents de moi plus que je ne le suis moi-même. Lorsque dans le sacrifice non sanglant de la Messe, le prêtre élève l'Hostie sans tache, il dit encore de nos jours : Voilà l'homme, bien plus que : Voilà le Dieu, parce que le Sacrement de l'autel est le signe non sanglant de la passion, où l'homme seul, assisté de Dieu, a souffert, et il renouvelle chaque jour son sacrifice sous les apparences du pain et du vin.

L'opiniâtreté des Juifs se montre à côté de la faiblesse de Pilate, et loin de se calmer à la vue de Jésus travesti et flagellé, ils crient au gouverneur romain : *Crucifiez-le, crucifiez-le.* Ils ont vu couler du sang, il leur en faut encore, dût-il rejaillir sur eux et sur leurs enfants. Selon saint Jean Chrysostôme, pour accabler jusqu'à sa mémoire qu'ils veulent flétrir au delà du tombeau, ils recherchent pour lui un

supplice maudit des hommes, qu'ils obtiennent par leurs clameurs réitérées. Mais, comme le dit Raban Maur, Jésus en choisissant, et ce qui vaut mieux encore, en prédisant son genre de mort, accomplissait les prophéties auxquelles obéissaient involontairement aussi ses ennemis. Vaincre le monde par la douleur, voilà la victoire prédite et réalisée de la croix.

De ce que les Juifs par leurs clameurs arrachent malgré lui au faible gouverneur romain une sentence de mort, concluons que la langue des impies ne tue pas moins que le glaive le plus effilé (*Psal.* 60). Saint Augustin dit (*Tract.* 116, *in Joan.*) : C'est de la bouche des Juifs et non de la main des soldats qu'est parti le glaive qui a traversé le Christ. Quelle garde ne devons-nous donc pas imposer à notre bouche, quand la Sagesse dit à son tour (*Prov.*, XXVIII) : *La vie et la mort viennent de la parole.*

Pilate disant aux Juifs : Je ne trouve aucune faute en lui, prenez-le vous-mêmes et le crucifiez, ne constate pas moins son innocence que le prince des Apôtres (*I Petr.*, II) ne la prouvait plus tard en s'adressant aux Hébreux après la résurrection de celui qu'il avait renié pendant sa passion. Pilate en disant : Je ne trouve pas de faute en lui, démontre son innocence, mais il constate aussi ce que nous savons aujourd'hui : c'est que nous avons été nous-mêmes le principe ou la cause de la mort du Sauveur. C'est ce que confirme saint Bernard en ces termes (*Serm. de Passione*) : O doux Jésus! qu'y a-t-il de commun entre vous et la mort? Nous sommes les coupables, et vous êtes la victime; nous sommes les débiteurs, et c'est vous qui soldez pour nous.

Il peut se faire qu'en disant : Prenez-le et le crucifiez vous-mêmes, Pilate ait seulement parlé d'indignation

comme un juge qui n'ignorait pas que les Juifs ne pouvaient rien sans lui contre Jésus ; c'est ce que pense saint Chrysostôme. Cette parole de Pilate : Crucifiez-le vous-mêmes, est la concession d'une chose impossible faite par un homme qui la refuse en réalité, comme une offense à la justice. La pensée de Pilate se compléterait donc ainsi : Crucifiez-le vous-mêmes, si vous le pouvez, pour moi je n'en ferai rien. Les Juifs lui répondent : *Nous avons une loi, et selon cette loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu.* Mais les Juifs ont tort de s'exprimer ainsi, ajoute le même saint Jean Chrysostôme ; Jésus ne se fait pas Dieu, il est Dieu, engendré de toute éternité par son Père. En se disant Fils de Dieu, il ne blasphème donc pas, il confesse la vérité, et réfute d'avance ceux qui, plus tard, diront que ses disciples l'ont plus élevé qu'il ne s'est élevé lui-même.

Saint Augustin dit (*Tract.* 116, *in Joan.*) : Deux griefs pour un ; c'était peu de l'avoir accusé d'affecter la royauté ; Pilate qui avait craint de faire périr un innocent pouvait craindre de faire périr un Dieu, ou le Fils de quelque Dieu, car Jésus ne niait pas plus sa divinité que sa royauté. C'est pourquoi, il s'enferme de nouveau avec lui dans le prétoire, et lui demande : D'où viens-tu ? ou quelle est ton origine ? Es-tu le Fils d'un homme ou d'un Dieu ? Question grave pour un païen. Mais Jésus voyant que les questions du gouverneur ne répondaient pas à sa pensée garda le silence. Pilate en fut étonné. Tu ne me réponds pas, lui dit-il, sais-tu que j'ai le pouvoir de te faire crucifier, et aussi de te délivrer ? Jésus, rompant alors le silence qu'il gardait volontairement, fit cette réponse : *Vous n'auriez pas sur moi cette puissance, si elle ne vous avait été don-*

née d'en haut. Si cette réponse de Jésus ne favorisait pas directement la sentence que porta Pilate, elle ne s'y opposait pas non plus. Elle procurait l'accomplissement des Écritures, et était conforme à la volonté de son Père sur lui. Cependant Pilate, entendant ces paroles de Jésus, ne pensa qu'à César d'où son pouvoir lui venait; et ce fut en effet par ce côté de la question que les Juifs l'emportèrent et exécutèrent les hauts desseins de Dieu.

Cependant Pilate pèche contre la justice, moins cependant que les Juifs pour n'avoir pas su sacrifier à son devoir des considérations très-éloignées d'intérêt personnel, parce que, dit saint Augustin (*Tract.* 116, *in Joan.*), il y a partout des degrés, et celui qui, par envie, livre systématiquement l'innocent à la mort, pèche plus que la puissance subordonnée qui obéit à une crainte, quelle qu'elle soit, en le condamnant. Il est bien vrai qu'aucune crainte ne doit nous faire faiblir, quand il dépend de nous de faire peser le fatal niveau de la mort sur l'innocent; mais il est plus vrai encore que participer de cœur à une iniquité est une faute plus grande que d'y participer à la manière de Pilate, en cédant à la crainte. Nous ajoutons que la faute de Judas et celle des Juifs se ressemblent et ne sauraient, par aucun côté, entrer en comparaison avec celle du gouverneur romain. C'est ce que dit expressément le Sauveur : *C'est pourquoi celui qui m'a livré entre vos mains est coupable d'un plus grand crime*. Pilate n'a eu qu'un tort très-grave dans un juge, c'est lorsqu'il entendait monter ce cri à ses oreilles : *Si vous le renvoyez, vous n'êtes pas l'ami de César*, de n'avoir pas répondu, s'inspirant de la parole du Christ : Vous le dites, vous, mais en attendant, je dois être, et je serai l'ami de la justice.

Saint Chrysostôme s'écrie (*Hom.* 83, *in Joan.*) : Comment démontrerez-vous, ô Juifs, qu'on ne peut être l'ami de César sans être en même temps l'ennemi mortel de celui que vous poursuivez ? Est-ce par la pourpre, le diadème, la cour insultante des soldats que vous lui avez donnés, car il n'en a pas d'autres? L'avez-vous vu, sinon seul, traversant les bourgs de la Judée, accompagné seulement de ses disciples, vivant de peu, et ayant pour habitation la seule tente des cieux?

Saint Augustin dit : Pilate devait naturellement faire plus de cas de la puissance de César, d'où découlait la sienne, que de la loi d'un peuple étranger. C'est pourquoi, sous l'empire de la crainte que lui inspirait cette puissance, il fait sortir Jésus et le condamne, mais non pas sans faire encore, à sa manière, quelque effort en faveur de l'innocent et sans dire à ses mortels ennemis : *Voilà votre Roi* que vous m'objectez, pour me donner le change sur vos véritables sentiments. Pilate parlait alors dans la même intention que lorsqu'il leur avait dit : *Voilà l'homme.*

Or, on était arrivé à la sixième heure du jour, c'est-à-dire à midi, la première heure commençant en tout temps à six heures du matin. Saint Jérôme dit à propos de cette heure véritablement climatérique (*lib.* III, *Comment. ad Ephesios*) : Le premier Adam par le fait de sa désobéissance, créa la mort à cette même heure, où le second Adam, en obéissant aux volontés de son Père, lui donne le coup dont elle ne se relèvera jamais. C'était à l'heure de la plus grande ardeur du jour, comme à l'heure de sa plus grande charité pour nous, que Jésus devait mourir.

Saint Chrysostôme fait remarquer (*ibid.*), que tout ce que Pilate avait dit aux Juifs était plus que suffisant pour cal-

mer leur haine, s'il n'y eût eu parti pris de se défaire de Jésus. Les Juifs auraient craint, en relâchant Jésus, de voir son influence s'exercer de nouveau sur la foule; c'est pourquoi ils insistaient, malgré Pilate, pour qu'il fût mis à mort. Bède parle dans le même sens que saint Jean Chrysostôme.

Il faut admirer la diligence que déploie Pilate pour sauver Jésus, sans déplaire aux Juifs. Remarquons d'abord ces paroles de Pilate étonné et sur le point d'être forcé par eux : *Quoi! vous voulez que je sacrifie votre Roi?* N'est-ce pas dire en quelque sorte : Celui que vous rejetez vous-mêmes ne saurait être dangereux pour la puissance que je représente. La vérité serait-elle que vous êtes ses ennemis, et que d'autres, plus désintéressés dans votre nation, lui rendent plus de justice? Et vous voulez braver ce sentiment? Cela ne vous fait pas honneur. Mais tout fut inutile. Nous n'avons pas d'autre roi que César, dirent les Juifs, scellant par cette parole leur sujétion définitive, et renonçant volontairement à un reste d'indépendance; la passion ne raisonne jamais autrement.

Saint Chrysostôme ajoute au sujet de cette fatale parole et de cette honteuse préférence des Juifs (*Hom.* 83, *in Joan.*) : Dès ce moment, ce peuple non moins livré aux Romains que Jésus, ne fut plus le peuple de Dieu. Il n'avait pas voulu d'une royauté pacifique, qui n'entrait pas dans ses idées d'ambition; il eut ce qu'il demandait, avec toutes ses conséquences. Puisse cet exemple si fatal à la synagogue servir à l'église de Jésus-Christ, et la garder de se laisser jamais absorber par la puissance civile! C'est un avis direct à l'adresse des prêtres et des évêques de la chrétienté.

Enfin, dit saint Augustin, les ennemis de Jésus avaient mis Pilate dans cette alternative, ou de le faire mourir ou de se dire lui-même ennemi de César, en exagérant à ses yeux un danger imaginaire.

Le lieu où Jésus fut condamné était un parvis ou mosaïque de pierres de diverses grandeurs, appelé λιτοστρώτος symbole de ce qui allait arriver. Parce qu'un juge n'avait pas jugé selon la justice, la mosaïque de saint Pierre et sa Confession à Rome étaient résolues dans les desseins de Dieu. La forme du jugement que les Juifs parvinrent à arracher à Pilate n'est pas donnée par les Évangélistes. Dans l'évangile de Nicodème, nous trouvons ce jugement formulé en ces termes : Ta nation t'accuse d'aspirer à la royauté. Pour cette prétention au pouvoir, j'ordonne d'abord que tu sois flagellé, en me conformant à la loi de ta nation, après quoi tu seras élevé en croix. Mais cet évangile est rejeté comme apocryphe.

Saint Augustin dit (*Tract.* 127 *in Joan.*) : Parce que déjà du temps de saint Marc les Juifs voulaient rejeter sur les Romains, c'est-à-dire sur Pilate et ses soldats, l'attentat commis qui ne commença qu'après-midi, cet évangéliste insiste sur les cris réitérés de mort, proférés déjà trois heures auparavant, afin que la reponsabilité de cette mort incombe de droit à ceux qui l'ont arrachée au gouverneur romain par leurs clameurs. Puis le même saint Augustin ajoute : Les appariteurs de la puissance romaine s'emparèrent de Jésus dès l'heure de midi pour le crucifier, mais les prévaricateurs de la loi de Moïse poussaient à ce résultat depuis trois heures environ. Ainsi les vrais bourreaux furent ceux dont les langues envenimées avaient provoqué cette fatale exécution.

C'est pour représenter ce long sacrifice du Sauveur que les Messes dans l'Église universelle ont lieu dès le point du jour, où le sacrifice de Jésus commence, et qu'elles peuvent se prolonger jusqu'à une heure de relevée, où le même sacrifice est consommé.

Maintenant que tout est consommé ou sur le point de l'être, conformons notre vie à la vie de Jésus. Soyons sans tache aux yeux de notre conscience, et ne nous inquiétons pas trop du jugement des hommes. Disons comme l'apôtre saint Paul : *Je me mets peu en peine d'être jugé par vous.* Ce mépris des jugements humains n'en est pas un. L'homme se trompe si souvent, il est si souvent injuste, qu'il est bien permis, dans la soif d'une justice plus grande, de s'en rapporter à Dieu et à sa conscience, qui ne sauraient faire défaut.

Jésus s'avance sous le poids de sa croix, au lieu du supplice appelé le Calvaire, en hébreu Golgotha. Ainsi s'accomplit, dit saint Augustin (*Serm.* 71), cette parole d'Isaïe : *Un enfant nous est né, un fils nous est donné : il porte sur son épaule le signe de la domination ;* il sera appelé l'Admirable, le Conseiller de Dieu, le Fort, le Père de l'éternité, le Prince de la paix. Il étendra de plus en plus son empire; il établira la paix éternelle; il s'assiéra sur le trône de David. Le Seigneur a envoyé sa parole à Jacob, et elle s'est accomplie sur Israël. Et selon cette autre parole de l'apôtre : Parce qu'il s'est fait esclave et qu'il s'est humilié, Dieu l'a élevé.

La Croix est le signe de sa puissance sur le monde, de sorte que si nous cherchons bien en nous-mêmes, nous trouvons que Jésus ne règne en nous que par les aspérités de la douleur et que nous avons des grâces à rendre

aux ennemis de l'arbre de notre salut, quand ils nous persécutent.

Jésus est l'accomplissement de ce que nous voyons dans Isaac, obéissant à son Père et portant le bois de son immolation. Selon saint Jean Chrysostôme (*Hom.* 84, *in Joan.*) : De même qu'Isaac fut relâché, et qu'un bélier fut mis à sa place; de même la nature divine reste impassible, et l'humanité, qui s'embarrasse dans les épines de la passion, est seule immolée. Le sacrifice de Jésus sur les deux morceaux de bois rassemblés qui formaient sa croix, rappelle aussi la veuve de Sarepta et son fils, sauvés de la famine et de la mort par Élie. Puis, le Fils de Dieu meurt dans son humanité; mais la voix et la prédication d'Élie le rendront au monde dans son déclin.

Saint Anselme dit, se parlant à lui-même (*in Speculo*, *cap.* XII) : Considère, mon âme, le spectacle d'humiliation qui s'offre à toi! Jésus reçoit l'ordre de subir le poids de sa croix. Sur ces épaules est le signe de son pouvoir sur les hommes et celui de sa royauté et de son équité.

Et saint Jérôme : En Jésus, dit-il, Caïn tue son frère pour le seul crime d'avoir été plus agréable à Dieu et pour avoir conversé dans la campagne *le long des blés* dans toute l'innocence du cœur; Isaac porte le bois qui doit servir à son sacrifice, et Abraham se résoud à immoler son fils unique; Joseph est vendu par ses frères; sa longue robe est ensanglantée et teinte du sang d'un chevreau, parce qu'il avait raconté à ses frères envieux que des gerbes de blé s'étaient inclinées devant lui dans un songe prophétique. En Jésus, nous avons aussi la verge et le serpent d'airain qu'éleva Moïse pour guérir les blessures d'Israël, et le fruit de la vigne, uni à son cep, que portent à peine deux

hommes vigoureux au sortir de la terre promise; Élisée, qui, armé du manche désemparé de sa cognée, cherche le fer de la hache tombé au fond d'une mer morte, et qui fait flotter vers lui le fer même s'élevant sur des flots croupis; et Jonas jeté d'un fort vaisseau dans la mer pour être enseveli pendant trois jours dans le ventre d'une baleine.

Saint Augustin dit (*Tract.* 117, *in Joan.*) : Suivant que l'on emploie ici les yeux de la piété ou de l'indévotion, on trouve un sublime mystère ou un profond opprobre. L'impiété ne voit que le côté ignominieux de la croix; la piété, aidée de la foi, porte plus haut ses idées; tandis que l'impiété ne voit qu'un humilié chargé du bois de son supplice, l'homme pieux voit dans ce bois, touché par les épaules d'un Dieu, un sceptre qui devait s'élever sur la tête des rois eux-mêmes, sceptre béni et glorieux faisant la félicité des saints dans le ciel, et à cause de cela, le scandale des impies sur la terre. Saint Paul s'attache à cette glorieuse croix portée par un Dieu, lorsqu'il dit (*Galat.* VI.) : A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur, faisant briller ainsi le flambeau d'une lumière qui ne doit pas être placée sous le boisseau. Jésus avait dit (*Matth.*, XVI) : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il fasse abnégation de lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive. N'est-ce pas ce que fait celui qui porte les stigmates du Christ crucifié? Et à son exemple, n'est-ce pas ce que tous les chrétiens doivent faire, s'ils sont dignes de porter ce nom?

Voici une circonstance remarquable. Les soldats, après avoir repris à Jésus le manteau royal qu'ils lui avaient donné (*Matth.*, XXVII), le revêtirent de ses premiers habits avant de le crucifier, figurant ainsi la passion du Sauveur

dans son corps mystique, l'Église. Cette passion de l'Église, dans son chef visible, se renouvelle tous les jours, mais se réalisera surtout au temps marqué pour l'Ante-Christ...

Jésus fut suivi au lieu de son supplice par quatre sortes de personnes : par les bourreaux proprement dits d'abord ; par les Juifs ensuite, qui, arrivés à leur fin, se jouaient de lui et dont la fureur satisfaite avait fait place à l'insolence ; puis, par ses amis, qui pleuraient sur son sort, et par la foule des indifférents, poussée par la curiosité.

C'était sans doute une grande honte pour Jésus, aux yeux des hommes, de se trouver assimilé à deux voleurs, après avoir été préféré pour la mort au meurtrier Barabbas. Mais Bède nous apprend (*in cap.* XXIII *Luc.*) que Jésus, en se laissant substituer aux pécheurs, en allant même à la mort avec eux, montre que c'est surtout à eux que profitera sa mort et la rédemption.

Cependant, la mère du Sauveur, dont on avait rejeté les plaintes comme importunes, suivie de Jean et des saintes femmes, était allée au-devant de son Fils. Saint Anselme (*in Speculo*) lui met dans la bouche des paroles déchirantes, mais elle pleurait surtout, et une immense douleur devait la rendre immobile et presque indifférente aux choses dont parle pieusement saint Anselme, et qui sont l'absence de Pierre à un pareil moment ; celle de Thomas qui avait dit : *Mourons tous pour lui*, lorsque Pierre se promettait d'être inébranlablement attaché à son Maître, lequel lui prédisait la fuite de tous ses disciples, dans une nuit de scandale. C'est en ce moment que Jésus, apercevant les saintes femmes qui accompagnaient sa mère, leur adressa

ces paroles remarquables : *Filles de Sion, ne pleurez point sur moi, mais pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car voici que des jours vont venir où l'on dira : Heureuses les entrailles qui n'ont point enfanté, et les mamelles qui n'ont point allaité. Alors des voix nombreuses diront aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines : Couvrez-nous.* Et, afin que la cause du châtiment prédit ne restât pas ignorée, Jésus ajoute, parlant de lui, mourant à la fleur de l'âge, et d'une nation caduque qui avait résisté à la régénération : *Car s'ils traitent de la sorte le bois vert, que feront-ils du bois sec?* Appliquons-nous à nous-mêmes ces divines paroles : Si, comme le dit saint Paul (*II Timoth.* 3), il arrive toujours dans la maison de Dieu, que ceux qui veulent embrasser une vie pieuse, à l'exemple du Christ, souffrent persécution pour être justes, que ne doit pas réserver Dieu, au-delà du temple, à ceux qui rejettent la grâce de son Évangile? Saint Augustin ajoute (*in Psal.* 88, *concione secunda*) : Si le fléau s'abat dans cette vie sur celui qui y est venu sans péché et qui l'a traversée sans la moindre souillure, comment pourraient ne pas être châtiés ceux que le péché assiége? Et saint Grégoire : Quand mon esprit s'arrête à la mort du Sauveur, quand je médite la patience de Job et la mort de saint Jean-Baptiste, je ne puis m'empêcher de vous dire : O pécheur, considérez les châtiments qui vous attendent, lorsque ceux que Dieu aime sont si cruellement traités.

Il est bon de se reporter aux pensées de la passion du Christ, quelque tristes, quelque lugubres, quelque pleines de deuil qu'elles nous paraissent; elles sont salutaires pour nous donner l'horreur du péché commis, et pour nous préserver d'atteintes nouvelles. Que je mange

ou que je boive, disait saint Jérôme (*ad Heliodorum*), dans toutes les actions de ma vie, il me semble entendre cette voix terrible : *Levez-vous, morts, et paraissez devant votre juge.*

Comme Jésus, épuisé par les fatigues du jour et de la veille, ne pouvait suffire à porter sa croix, sous laquelle il venait de succomber, les Juifs, impatients d'assister à son supplice, se hâtèrent de lui donner un aide, et forcèrent Simon, le Cyrénéen, à porter sa croix jusque sur le Calvaire.

Simon, le Cyrénéen, dit saint Jean Chrysostôme, en qualité de païen et d'étranger, et aussi peut-être en sa qualité de disciple secret du Sauveur, fut contraint de porter une croix qu'un Juif n'aurait pas voulu toucher du bout du doigt, dans la crainte d'en recevoir une souillure à cause de la malédiction que Dieu y avait attachée dans l'ancienne Loi. Saint Jérôme pense pieusement que ce Simon de Cyrène reçut malgré lui la faveur de porter la croix du Sauveur, parce qu'il était le père d'Alexandre et de Rufus. Ici, à chaque pas, nous touchons à de profonds mystères. Saint Hilaire dit (*Canon. in Matth.*) : Les Juifs se seraient crus souillés au contact de la croix du Sauveur, mais c'est qu'ils étaient indignes de la toucher, et que cet honneur, dans les desseins de Dieu, revenait à tous les peuples de la terre, convertis à la foi du Christ. La Glose ajoute : Ce n'est pas un fidèle Hébreu, mais un étranger, qui passait par hasard, qui est associé à l'opprobre du Christ, pour montrer que l'alliance que Dieu avait faite avec son peuple passait aux Gentils, représentés par Simon, de Cyrène, héritier de la grâce évangélique. En effet, Simon et ses fils, devenus prosélytes secrets ou avoués du Christ, sont les prémices

de la conversion des Gentils, qui devaient prendre pour étendard la croix du Sauveur. Dans Alexandre, un fils du Cyrénéen, nous voyons la victoire de la croix; et dans Rufus, un autre fils du même Cyrénéen, le pur sang que cette victoire faisait répandre. N'avons-nous pas eu raison de dire qu'ici les mystères de Dieu abondent? C'est surtout en sondant les Écritures qu'on foule une terre sainte, et qu'il faut rejeter les sandales des pieds qui nous ont portés vers elle.

On sait l'origine latine du mot *païen :* c'était, à proprement parler, l'habitant du bourg ou des campagnes. Ce qui fait dire avec raison à saint Théophile, en parlant de ce Cyrénéen, qui venait de la campagne à la ville sainte : Celui-là prend sa croix, qui vient de la campagne, c'est-à-dire, qui abandonne le monde et ses œuvres pour la plus belle cité, celle de Dieu.

Le mérite consiste à supporter les peines injustes, par amour pour Dieu. Chacun est obligé de porter sa croix. Saint Pierre dit (*I Epist.* 2) : *Le Christ a souffert pour nous, nous laissant ainsi un exemple à suivre.* La Glose ajoute : Jésus porte d'abord sa croix, parce qu'il est notre premier modèle de souffrance ; de ses épaules, la croix passe sur celles de Simon de Cyrène; ainsi devons-nous faire, non pour précéder, mais pour suivre les pas de Jésus ; car, dit expressément saint Ambroise : Simon de Cyrène, qui nous a tous précédés, ne précède pas Jésus, il ne fait que le suivre plus ou moins volontairement. Donc, porter notre croix est une obligation pour nous. Mais, porter volontairement la croix du Sauveur, représentée par celle de leurs frères, est une nécessité pour ceux qui se vouent à un plus grand état de perfection, et s'engagent dans une sainte milice.

Notons avec saint Augustin (*Serm.* 7, *de Verbis apost.*), que la croix que nous devons porter n'est pas une croix matérielle et composée de quatre pièces de bois, comme celle qui servit à la passion du Sauveur, mais celle que le chrétien porte tous les jours de sa vie en se vouant à la difficile pratique de toutes les vertus. Il ne s'agit plus d'un instrument de supplice à embrasser, mais d'un ferme propos de faire le bien. Toute la vie donc de l'homme chrétien, s'il vit seulement selon l'Évangile, est résumée dans cette croix des sacrifices que nous devons à Dieu. Écoutons maintenant saint Bernard (*Serm. de passion.*) : Malheur, deux fois malheur, à ceux qui portent leur croix, et qui cependant ne suivent pas le Christ, c'est-à-dire qui ne suivent pas l'Évangile ! malheur à ceux qui portent leur croix, non comme le Sauveur porta la sienne, volontairement, mais comme Simon, qui la chargea malgré lui, et en disciple honteux ou caché ! Si vous portez la croix volontairement avec Jésus-Christ, pourquoi ne renoncez-vous pas entièrement au monde ? Et saint Augustin : Toutes les fois que nous sommes sous le coup d'une tribulation, dit-il, nous sommes soulagés en songeant à la qualité de celui qui a bien voulu marcher pour nous au supplice de la croix, à la qualité de celui qui nous invite à nous associer à la gloire de ses souffrances, lesquelles nous mènent dans le sentier (*Psal.* 119) des commandements de Dieu et des préceptes de l'Évangile. Il est des esprits faibles comme des cœurs de femmes, dit saint Théophile, comment suivront-ils les sentiers du Christ ? Par une sincère contrition et par une pénitence fortifiante.

CHAPITRE XL

DE L'HEURE DE SEXTE EN LA PASSION DU SAUVEUR

A l'heure de sexte, c'est-à-dire vers midi, le cœur saisi d'une tristesse profonde, jetez les yeux sur notre divin Seigneur Jésus-Christ, suivez-le marchant au lieu de son supplice, précédé d'un héraut qui proclame hautement la sentence prononcée contre lui. On le conduit hors des murs de Jérusalem, sur la montagne du Calvaire, et que les Hébreux appellent Golgotha, qui veut dire lieu d'exécution; c'est là en effet que les malfaiteurs subissaient publiquement les peines dues à leurs forfaits. On donnait à cette montagne le nom de Calvaire, qui signifie tête-chauve, parce que là on y décapitait les criminels, et aussi parce qu'on y voyait dispersés çà et là des ossements blanchis et surtout des crânes desséchés, dépouillés de leur chevelure, restes des coupables suppliciés en cet endroit. Jésus-Christ a voulu mourir dans le lieu destiné aux

supplices des malfaiteurs afin de nous apprendre par là qu'il était venu en ce monde pour le salut de tous les hommes et spécialement pour celui des plus grands pécheurs.

Nous devons également conclure de là que c'est uniquement par le chemin des souffrances que nous pouvons arriver à la couronne du martyre. Notre divin Sauveur, selon la pensée de saint Chrysostôme, ne voulut pas mourir dans le temple de Jérusalem ni même dans l'enceinte de ses murs, pour nous montrer, premièrement, que le sacrifice qu'il offrait alors à Dieu son Père n'était pas uniquement pour le salut des Juifs, mais pour la rédemption du genre humain tout entier. En second lieu, il voulait aussi nous apprendre que quiconque veut avoir part aux fruits de sa passion doit quitter ce monde, au moins par ses affections et ses désirs. A l'exemple de Jésus sortant des murs de Jérusalem, dit saint Bernard (*lib. de Passion.*), nous aussi sortons de ce monde en renonçant à ses joies, à ses amusements, à ses conversations vaines et inutiles, marchons avec lui au dehors en portant notre croix, et désirons sans cesse du fond de notre cœur nous unir intimement à lui, parce que, selon saint Grégoire (*Lib.* VIII, *Moral.*, *cap.* v), plus nous nous éloignons de l'amour des créatures et du monde, plus aussi nous nous rapprochons de Dieu.

Parmi les lieux sanctifiés par la présence du Sauveur, le Calvaire tient sans contredit le premier rang; son souvenir seul suffit pour exciter en nous le repentir de nos fautes passées et faire couler de nos yeux des larmes abondantes. Dans nos tentations, rappelons-nous le Calvaire et tout ce que Jésus a bien voulu y souffrir pour nous, et

nous en triompherons aisément. Si nous sentons s'affaiblir en nous l'ardeur de la dévotion, regardons sa croix, et à sa vue, au souvenir de tout ce qu'elle a coûté à notre divin Maître, le feu de la charité se rallumera dans nos cœurs. Du haut de cette montagne située du côté nord de Jérusalem, et sur laquelle fut élevée la croix du Sauveur, on aperçoit aisément le sépulcre où son corps fut mis après sa mort, et qui n'en est éloigné que de cinquante pas environ. Dans la suite, les chrétiens firent construire en ce même lieu deux grandes églises tellement rapprochées l'une de l'autre qu'elles sont abritées par le même toit; et on les appelle indistinctement églises du Saint-Sépulcre ou églises de la Résurrection. Ce fut, dit-on, sur cette montagne qu'autrefois Abraham se rendit pour sacrifier à Dieu son fils unique Isaac, et à la place duquel il immola le bélier qu'il aperçut derrière lui, les cornes embarrassées dans un buisson. Écoutons le langage de saint Augustin à ce sujet : Au rapport de saint Jérôme, nous dit-il (*Serm.* 71, *de Tempore*), qui lui-même l'avait appris des Juifs les plus recommandables et les plus instruits dans les traditions de leur pays, ce fut sur la même montagne, où plus tard Jésus a été crucifié, qu'Abraham, par ordre de Dieu, prépara les choses nécessaires au sacrifice de son fils Isaac. Au pied de cette montagne on voit encore aujourd'hui la prison où le Sauveur, nouvel Isaac, fut enfermé chargé de chaînes, en attendant qu'on préparât la croix sur laquelle, par la permission de son Père céleste, il devait être immolé pour le salut du monde. Nous pourrions nous arrêter ici un instant pour donner la description de Jérusalem, cette cité du Très-Haut, cette capitale du monde entier dont on a raconté tant de merveilles, mais toute la nature ne doit-elle

pas s'effacer et disparaître complétement en présence des douleurs de l'Homme-Dieu ?

Lors donc que Jésus-Christ, épuisé de fatigues, fut arrivé au sommet du Calvaire, ceux qui l'entouraient, comme pour le réconforter, mais bien plutôt pour manifester toute leur malice à son égard, lui présentèrent du vin mêlé de fiel ; quand il en eut goûté, dit saint Mathieu, il n'en voulut pas boire. Saint Marc, en parlant de cette même circonstance de la Passion, dit de son côté : Les ennemis de Jésus lui présentèrent du vin mêlé de myrrhe, et il refusa de l'accepter. Ces deux rapports des évangélistes qui semblent tout d'abord opposés, n'impliquent cependant aucune contradiction réelle ; en effet, selon saint Chrysostôme (*Homil.* 83, *in Matth.*), ces deux expressions : goûter simplement une chose qu'on ne boit pas, ou refuser de la boire, sont identiques et signifient absolument la même chose. Nous ne nous arrêterons pas à cette difficulté qui n'est qu'apparente et non réelle. Jésus voulut goûter de ce vin mêlé de myrrhe pour accomplir ces paroles du Prophète royal : Ils m'ont donné du fiel pour nourriture; ils m'ont présenté du vinaigre pour étancher ma soif. Jésus-Christ, dit saint Grégoire, goûta de ce vin, mais n'en voulut pas boire, nous montrant par là que l'amertume de la mort qu'il allait subir n'était que momentanée, et qu'elle serait bientôt changée en douceur à sa résurrection glorieuse qui devait avoir lieu le troisième jour. Ce vinaigre, dit saint Jérôme (*in cap.* XV *Marc.*), détruisit le suc mortel de la pomme fatale qui avait perdu nos premiers parents et Jésus refusa d'en boire pour nous montrer qu'il n'avait aucune part au péché pour lequel il allait mourir. C'est lui cette victime innocente qui dit avec vérité par la bouche du roi David :

J'ai payé une dette que je n'avais pas contractée moi-même. Hélas ! combien de chrétiens aujourd'hui imitent la conduite de ces ennemis du Sauveur! Ne présente-t-il pas à Jésus-Christ du vin mêlé de myrrhe, celui qui sous le manteau de la vérité prêche le mensonge et l'hérésie? Ne lui présente-t-il pas du fiel et du vinaigre celui qui ne lui offre en sacrifice que des biens acquis par l'injustice et la violence? Ne l'abreuve-t-il pas de fiel et de vinaigre celui qui sur la terre maltraite ses membres, qui sont les pauvres et les ministres de son Église? En un mot, faire le bien sans être bon, c'est-à-dire sans être en grâce avec Dieu, par intérêt ou par ambition, c'est agir comme ses ennemis; c'est mêler la tristesse à la joie que Dieu éprouve pour ainsi dire à la vue de nos bonnes œuvres. Un peu de myrrhe ou de fiel suffit pour gâter le meilleur vin; de même un seul péché mortel suffit pour anéantir nos meilleures actions.

Cependant les soldats dépouillent le Sauveur de ses vêtements, ce qui ne put se faire qu'avec un nouveau déchirement de sa chair collée à ses habits par le sang déjà répandu dans la flagellation. Ainsi nu, couvert de sang et de blessures, Jésus est exposé aux yeux de tout le peuple assemblé, d'une manière plus cruelle et plus barbare encore que dans le prétoire, puisque là il n'avait eu que quelques témoins de sa honte et de son ignominie. A ce spectacle, ô Marie, vous la plus chaste des mères, de quel glaive de douleur votre âme n'a-t-elle pas dû être transpercée? Aux douleurs poignantes qu'elle éprouve intérieurement elle-même, elle mesure l'étendue des souffrances dont est accablé son divin Fils. Elle s'approche alors de lui, et détachant le voile dont sa tête est couverte, elle le jette sur son corps, s'ef-

forçant ainsi, autant du moins qu'il est en elle, de réparer ce dernier outrage ; puis, elle-même exposée aux regards des soldats reste là, sans dire une seule parole et comme anéantie par la douleur. En présence de ce dénûment complet de notre divin Maître, apprenons, nous aussi, à renoncer, du moins d'esprit et de cœur, à tous les biens, à toutes les faveurs de la fortune, qui pourraient mettre obstacle à notre salut. Dépouillons-nous de tout, dit saint Jérôme (*Epist. ad Heliodor.*), pour embrasser la nudité de la croix. Si l'on nous enlève ce que nous possédons, si l'on nous ravit même jusqu'à nos vêtements, rappelons-nous aussitôt le dépouillement absolu de celui qui a voulu être notre modèle, et nous sentirons naître dans nos cœurs le courage, la résignation nécessaires pour supporter sans murmure les privations qui nous seront imposées.

Mais bientôt, au milieu des soupirs et des larmes, ce Fils tendrement aimé est arraché avec violence des bras de sa sainte Mère pour être conduit à la mort. Les soldats l'étendent avec barbarie sur le bois infâme de la croix posée à terre. Comme ses pieds et ses mains ne pouvaient atteindre les trous qui avaient été percés à l'avance, à l'aide de cordages, on tire violemment ses membres, de sorte que selon l'expression même du Psalmiste, ses os tout disloqués pouvaient être comptés aisément à travers sa chair en lambeaux. Le Prophète roi, nous dit saint Augustin (*in Psalm.* 21), en parlant du crucifiement de Jésus-Christ, nous le décrit avec tant de vérité, qu'un historien qui l'aurait vu de ses propres yeux ne saurait dépeindre plus exactement les souffrances qui durent en résulter pour le Sauveur. Mes ennemis, dit-il, comme des chiens à la dent dévorante, se sont rués contre moi ; ils ont percé mes pieds et mes mains ; ils

ont compté le nombre de mes os, après s'être partagé mes vêtements et avoir tiré ma robe au sort. Parmi tous les supplices que le Sauveur eut à endurer sur la croix, ce fut là sans contredit le plus cruel de tous. Aussi lisons-nous dans la vie des saints qu'une âme dévote, dans une révélation dont elle était favorisée, ayant demandé à Jésus quel avait été pendant sa passion le moment le plus douloureux pour lui, en reçut cette réponse : Ce fut l'instant où, étendu sur la croix par les soldats, tous mes os ont été en quelque sorte déplacés au point de pouvoir être comptés par mes bourreaux. Quiconque me rendra grâce en vue de cette douleur extrême que j'ai endurée pour lui, répandra sur mes plaies un parfum d'agréable odeur et calmera mes souffrances. De cette circonstance de la passion du Sauveur, nous devons retirer deux grandes instructions. La première, c'est que tous nos sens, tous les membres de notre corps doivent être employés au service et à la gloire de Jésus-Christ, en sorte que nous puissions dire avec le Psalmiste : Tous mes os, Seigneur, crieront avec joie, quel est celui qui est semblable à vous? La seconde, c'est que nous devons sans cesse avoir nos yeux et surtout nos pensées fixées sur la croix d'où notre divin Sauveur étend vers nous ses bras et ses mains afin de nous engager à aller à lui pour jouir de ses doux embrassements. Disons donc avec saint Augustin (*in Man.*, *cap.* XXIII) : C'est entre les bras de mon divin Sauveur étendu sur la croix que je veux désormais vivre et mourir ; c'est là que retiré en toute assurance et à l'abri de mes ennemis, je chanterai avec joie : Je vous bénirai à jamais, je vous exalterai, Seigneur, parce que vous m'avez adopté comme votre enfant. O mon doux Jésus, s'écrie ailleurs le même saint

(*in Meditation.*), vous avez daigné pour moi être cruellement étendu sur l'arbre infâme de la croix; vous y avez succombé à la cruauté de vos bourreaux; faites donc aussi que désormais tous mes membres, que toutes les puissances de mon âme et de mon corps soient consacrées à votre louange et à votre gloire, et que j'aspire sans cesse vers ces doux embrassements dont vous récompenserez mes efforts dans les cieux.

Jésus-Christ ne voulut pas seulement être étendu sur la croix, mais encore y être attaché avec des clous, pour nous montrer l'excès de l'amour avec lequel il opérait notre rédemption. Adam, en transgressant l'ordre de Dieu, en étendant ses mains vers l'arbre de la prévarication, avait signé avec Satan l'arrêt de notre dégradation et de notre perte; Jésus, en étendant ses pieds et ses mains sur l'arbre salutaire de la croix, a brisé en notre faveur ce pacte antique passé avec l'ennemi de notre salut. En accomplissant la volonté de son Père céleste, il a réparé la désobéissance du père malheureux de tous les humains. Oh! qu'elle fut agréable au Père éternel, cette soumission de son divin Fils! O amour incompréhensible d'un Dieu envers ses créatures coupables! Mais nous, chrétiens, prenons garde d'imiter la cruauté des Juifs, en préparant, nous aussi, des clous pour attacher les pieds et les mains du Sauveur à la croix. Ne crucifie-t-il pas en effet de nouveau Jésus-Christ, celui qui se plaît à semer la discorde parmi ses frères, celui qui refuse de répandre dans le sein des pauvres les biens que Dieu lui a donnés avec abondance? N'attache-t-il pas de nouveau le Sauveur à la croix, celui qui, au lieu d'aller dans les temples chanter les louanges du Seigneur, court avec ardeur après les joies, les spec-

tacles, les plaisirs d'un monde corrompu et corrupteur? Apprenons bien plutôt à crucifier notre chair avec ses concupiscences et ses vices, afin qu'à l'exemple de Jésus suspendu à la croix, nous demeurions constamment attachés à la justice, et que nous puissions dire avec le grand Apôtre : Je suis crucifié avec Jésus-Christ, ou en d'autres termes : la croix du Sauveur a détruit en moi toute inclination au mal ; et avec le Prophète royal : La crainte du Seigneur a transpercé toutes mes chairs. Dans l'élan de notre amour et de notre gratitude, adressons-nous à ce divin Rédempteur de nos âmes, et disons-lui plus encore de cœur que de bouche : O mon doux Jésus! vous qui pour moi avez bien voulu être ainsi cruellement attaché à l'arbre infâme de la croix, et détruire, par vos douleurs, la terrible sentence de mort portée contre moi, pénétrez mon cœur et ma chair de votre crainte, faites que désormais je n'aie plus d'autre volonté que votre volonté sainte, d'autres désirs que vos désirs, et que je sois éternellement uni à vous.

Lorsque le Sauveur eut ainsi été attaché sur la croix, les bourreaux la dressèrent dans les airs ; c'est du moins l'opinion de saint Jérome, et celle aussi que le pape Innocent III exprime dans un de ses discours. L'Église elle-même semble adopter ce sentiment, puique le jour du Vendredi saint, elle présente à l'adoration des fidèles la croix gisant sur le pavé de ses temples. Cette érection de la croix fut une des plus cruelles circonstances de la passion du Sauveur : en effet, ses pieds et ses mains supportant seuls alors tout le poids de son corps, furent horriblement déchirés, de sorte que le sang qui en jaillissait avec abondance, coulait jusque sur la terre. Jésus-Christ, selon saint

Augustin (*Serm.* 130, *de Tempore*), a voulu être élevé en croix au milieu de l'atmosphère, afin que comme il avait sanctifié la terre par l'effusion de son sang, il purifiât aussi par son souffle divin les airs infectés par le péché, et les arrachât à la puissance des démons qui y régnaient en maîtres; ou bien encore, selon saint Chrysostôme, afin de nous montrer le chemin du ciel et de chasser du milieu des airs l'esprit du mal qui nous en interceptait le passage. Celui, dit saint Anselme (*de Meditat. redempt. generis humani*), qui devait être le médiateur entre Dieu et les hommes, voulut mourir entre le ciel et la terre, afin d'élever jusqu'à lui notre faible nature, de réconcilier le Créateur avec les créatures, par le sacrifice volontaire qu'il offrait à son Père céleste, et d'unir par là la terre avec les cieux. Concluons de là que, nous aussi, nous devons nous élever au-dessus de toutes les choses de la terre, nous détacher entièrement, sinon de fait, au moins de cœur, des liens temporels et périssables, renoncer à toutes les joies, à tous les plaisirs du monde, afin de mériter d'être au nombre de ceux dont parle le Sauveur quand il dit : Lorsque j'aurai été élevé dans les airs, j'attirerai tout à moi.

Contemplons notre divin Sauveur ainsi attaché à la croix ; sa tête, sans appui, sans soutien, s'affaisse tristement vers la terre ; les clous de fer dont ses pieds et ses mains sont percés supportent tout le poids de son corps et le font souffrir au delà de tout ce qu'on pourrait imaginer. A la vue de telles souffrances, apprenons, nous aussi, à supporter avec résignation et avec patience les épreuves auxquels nous pouvons être soumis. Plus dans nos peines, nous dit Pierre Damien, nous nous rapprochons de Dieu,

plus aussi nous éprouvons de consolations intérieures; plus nous souffrons avec patience, plus nous acquérons de mérites à ses yeux. Jésus est là sur la croix, nu et exposé à toute la rigueur du froid et des vents, mais son amour pour les hommes le protége et le réchauffe. Pour nous délivrer de la mort éternelle à laquelle nous étions condamnés, il subit la mort la plus cruelle, la plus ignominieuse, et pour effacer la malédiction que nous avions encourue, il se fait lui-même un objet de malédiction, selon cette parole des saintes Écritures : *Maudit celui qui est suspendu au bois* de la croix. La mort du Sauveur, dit saint Augustin (*Tractat.* 36, *in Joan.*), fut la plus dure, la plus ignominieuse de toutes les morts, et il a voulu la choisir afin, par elle, de racheter tous les hommes coupables.

Isaïe, ce grand prophète du Seigneur, dont le corps fut divisé en deux sous les longs efforts d'une scie de bois, fut la figure de la douloureuse passion du Sauveur dont l'âme et le corps furent un instant séparés par l'affreux supplice de la croix. Jésus-Christ, d'ailleurs, comme nous l'avons déjà remarqué, a voulu choisir ce genre de supplice afin que le remède fût proportionné à la grandeur du mal. N'était-il pas juste, en effet, que la désobéissance de l'homme orgueilleux et rebelle fût réparée par l'obéissance d'un Dieu humilié et soumis? Ne convenait-il pas que, comme dans le paradis terrestre, l'arbre de la science du bien et du mal avait été la cause de notre mort à tous, l'arbre de la croix devînt en ce monde, par la rédemption du Christ, la source de notre vie? O mon doux Jésus, s'écrie saint Bernard (*Lib. de Passione*), ô vous le plus aimable parmi les enfants des hommes, quel crime avez-vous donc commis? quel fut le motif de votre condamnation?

Hélas, c'est moi seul qui en suis la cause. Vous, le Fils de l'Éternel, vous payez une dette que vous n'avez point contractée; vous le Maître souverain, vous vous faites la rançon de votre esclave; vous la justice même, vous subissez la peine due à l'homme injuste et criminel. Vous le Fils unique de Dieu, vous vous abaissez pour nous jusqu'au dernier degré d'humilité, jusqu'à la mort et à la mort de la croix. La concupiscence nous avait entraînés à la prévarication et au péché; votre amour pour nous vous conduit à une mort ignominieuse. Marie, votre tendre mère, compatit à vos douleurs en pleurant au pied de la croix; Ève, la mère de tous les hommes, se réjouit au contraire de voir sa faute enfin réparée par vos souffrances. O mon aimable Sauveur, pénétrez mon âme et mon cœur du feu sacré de votre amour; faites que votre croix sainte soit désormais l'objet de toutes mes affections; qu'elle soit seule mon lit de repos; que je puisse à jamais y vivre et y mourir avec vous.

Pilate cependant avait fait préparer une inscription pour être placée au haut de la croix, et sur laquelle était écrit: *Jesus Nazarenus, rex Judæorum.* Le mot *Jésus* exprimait le nom propre du Sauveur; *Nazarenus* indiquait le lieu de sa naissance; et ces mots, *rex Judæorum*, marquaient le motif de sa condamnation. Pilate en agissant ainsi se conformait à une coutume romaine qui voulait qu'on inscrivît sur le haut du gibet des suppliciés la cause pour laquelle ils étaient condamnés. Or, Jésus-Christ avait été accusé par les Juifs de prétendre au royaume d'Israël, c'est pour cette raison qu'ils l'avaient livré entre les mains de Pilate, et que Pilate aussi l'avait condamné à mort. De même que sur les trophées, nous dit saint Chrysostôme (*Homil.* 84,

in Joan.), on mentionne les hauts faits qui ont mérité la victoire, ainsi Pilate, par l'inscription placée au haut de la croix, proclamait le triomphe et l'innocence du Christ, se portant d'un côté comme témoin en sa faveur, afin qu'il ne fût pas confondu avec les malfaiteurs ordinaires, et de l'autre, se vengeant hautement des Juifs que leur seule malice avait portés à sacrifier leur roi. Les Juifs, dit saint Théophile (*in cap.* XV *Luc.*), auraient voulu changer cette inscription, afin de continuer par l'insulte et l'ironie la passion du Sauveur, même encore après sa mort; mais Pilate avait agi sérieusement et même, à son insu, sous l'inspiration divine de la vérité. Il maintenait ainsi, selon le langage de saint Rémi (*in cap.* XXVII *Matth.*), même après le crucifiement du Sauveur, cette royauté sacrée dont les Juifs avaient voulu en vain se débarrasser. Saint Jérôme (*in cap.* XXVII *Matth.*) et la Glose, commentant la conduite de Pilate et des Juifs, instruments involontaires des secrets desseins de Dieu, s'accordent parfaitement avec tout ce que nous venons de dire ; de sorte que, ajoute le vénérable Bède (*in cap. Joan.* XIX.), cette royauté même que les Juifs croyaient avoir détruite, était par là même agrandie et proclamée au loin. Le même auteur ajoute encore (*in cap.* XXIII *Luc.*) : Ce titre triomphal qui proclamait la royauté du Sauveur n'avait pas été placé au pied mais bien au sommet de la croix, pour nous montrer qu'en Jésus-Christ la majesté divine brillait bien au-dessus des infirmités et des faiblesses de l'homme.

C'est avec raison, dit saint Ambroise (*in cap.* XXIII *Luc.*), que le titre de roi a été inscrit sur la croix comme le plus beau titre d'honneur, parce que la divine royauté du Christ est de beaucoup supérieure à toute royauté

humaine, précisément à cause de ses souffrances mêmes et de leur utilité pour nous.

L'inscription placée au-dessus de la croix était tout entière écrite en hébreu, en grec et en latin, afin que tous les étrangers qui étaient venus à Jérusalem à l'occasion de la grande fête de Pâques, pussent la lire et connaître la cause de la mort du Sauveur, et afin aussi qu'ils apprissent que Jésus-Christ mourait pour le salut de tous les hommes sans distinction d'intérêts, de pays ou de religion. Cependant les princes des prêtres, mécontents, vinrent trouver Pilate en lui disant de ne pas écrire *roi des Juifs*, mais qu'il s'était dit lui-même roi des Juifs. En effet, la première expression proclamait hautement la gloire de Jésus et la honte de ses ennemis, qui avaient eux-mêmes fait mourir leur roi ; la seconde, au contraire, sans nuire à leur honneur, montrait la culpabilité du condamné, et c'est ce qu'ils se proposaient. Les insensés ! ils cherchaient même après la mort à ternir la réputation de celui auquel ils n'avaient pas craint d'arracher la vie. Mais Pilate leur répondit : Ce qui est écrit est écrit; comme s'il leur disait : Ce que j'ai écrit est la vérité, je ne le changerai pas. Cette inscription, dit saint Augustin (*Tractat.* 117, *in Joan.*), n'est pas irréfragable parce que Pilate l'a écrite et maintenue, mais parce qu'elle est l'expression du vrai sortie de la bouche de Celui qui est la vérité par essence et qui a dit : Je suis le roi des Juifs. O puissance ineffable, s'écrie encore le même saint Augustin, ô puissance ineffable de l'action de Dieu jusque dans le cœur de ceux-mêmes qui le méconnaissent ! N'est-ce pas, si je puis parler ainsi, une voix silencieuse qui crie intérieurement au cœur de Pilate ces paroles prophétiques du Psalmiste :

Gardez-vous d'altérer l'inscription primitive d'un titre! Pilate ne connaît pas la vérité, mais il la sent et maintient sans crainte des Juifs ce qu'il avait écrit d'abord. De même seront maintenues les vérités que Dieu a proclamées dans les saintes Écritures.

Pilate, par cette triple inscription en langues différentes, proclamait sans le savoir la gloire, la sagesse et la puissance du Sauveur. En effet, selon saint Augustin (*Tractat.* 117, *in Joan.*), l'univers entier devait éprouver les heureux effets de la conquête du Christ par la croix. Que les Juifs le veuillent ou ne le veuillent pas, toutes les langues, celle des sages de la Grèce comme celle du peuple plus spécialement consacré à Dieu, ainsi que celle des Romains, devenus les maîtres du monde, publieront la vraie royauté de Jésus-Christ. Il y avait, selon la remarque de saint Jérôme (*Comment. in Psalm.* 14), trois sortes d'inscriptions que la loi des Juifs ordonnait spécialement de respecter : l'inscription tumulaire en mémoire des défunts; celle en l'honneur des vivants, et l'inscription triomphale proprement dite ; c'est cette dernière dont il s'agit ici, puisqu'en effet le Saint de Dieu ne devait pas connaître la corruption du tombeau qui rendrait bientôt sa proie. Ainsi, après la victoire de Jésus sur l'esprit du mal, le paganisme, par la main de Pilate, grave l'inscription triomphale de ce roi des Juifs, rejeté par sa propre nation, mais dont la royauté va s'étendre également sur tout homme vraiment circoncis d'esprit et de cœur. Que cette inscription : Jésus de Nazareth, roi des Juifs, reste profondément gravée dans nos cœurs ; c'est le signe éclatant de la victoire que le Sauveur a remportée sur le démon ; c'est l'arme la plus puissante dont nous devons nous servir pour

combattre l'ennemi de notre salut, et c'est celle qu'il a le plus en horreur. Satan le savait bien; c'est pour cette raison qu'il excita les Juifs à conjurer Pilate de vouloir bien en changer les paroles; mais Pilate, par une inspiration divine, repousse leur demande et demeure inébranlable dans sa première résolution.

L'on pense généralement que la croix sur laquelle le Sauveur expira était faite de quatre sortes de bois de différente nature. Ainsi le tronc fixé en terre et sur lequel la croix elle-même venait s'adapter était en bois de cèdre; l'arbre de la croix était en bois de cyprès; la partie transversale en bois de palmier; enfin, la tablette placée sur le haut, et qui portait l'inscription, était en bois d'olivier. Or, le cèdre nous représente la contemplation des choses célestes; le cyprès, la bonne réputation; le palmier, les fruits de la justice, et l'olivier, la douceur que procurent les œuvres de miséricorde. Jésus-Christ, dit saint Chrysostome (*Serm. de Latrone*), a voulu mourir les bras étendus sur la croix afin de nous montrer qu'il était venu pour attirer à lui et les Juifs et les gentils sans distinction d'origine, et qu'en les unissant ainsi entre eux, et les incorporant à lui-même, ils ne formassent plus désormais qu'un seul peuple. L'apôtre saint Paul nous décrit en ces termes la vertu et l'efficacité de la croix sur tous les hommes vraiment circoncis de cœur : Enracinés et fondés dans la charité, puissiez-vous comprendre avec les saints que toute l'étendue, toute la hauteur et toute la profondeur de la science de Jésus-Christ est en elle comme la nôtre est en la connaissance que nous avons de lui et des récompenses qu'il nous réserve, si nous persévérons jusqu'à la fin de notre vie. Cette charité éminente du Christ,

qui surpasse toute intelligence et dont personne n'avait eu le secret avant lui, se révèle en nous par ce calme universel qui s'établit au fond de nos cœurs et qui fait que dans tous les hommes nous ne voyons que des frères. Jésus-Christ, dit saint Bernard (*Serm. de Passione*), étendu sur l'instrument de son supplice, manifeste dans toute l'étendue de leur perfection sa patience et sa soumission extrêmes, sa profonde humilité et sa charité infinie. Chacune de ces quatre vertus, comme autant de pierres précieuses, brille avec éclat à chaque extrémité de la croix; la charité en tête domine toutes les autres; à droite et à gauche, la soumission et la patience; plus bas, au pied même de la croix, gît l'humilité, la base et la racine de toutes les vertus.

Les quatre extrémités de la croix nous montrent encore quels en ont été les admirables résultats. Ainsi, la partie supérieure indique que le ciel nous a été ouvert; la partie inférieure, que l'enfer a été vaincu; la droite, dans le bon larron, nous annonce la rémission des péchés; et la gauche, l'impénitence finale, dont le mauvais larron est la triste image. Les Juifs crucifièrent avec Jésus deux voleurs, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche; ces deux hommes, placés sur la même ligne du crime, n'eurent pas le même sort : c'est que la justice de Dieu est supérieure à celle des hommes, parce qu'elle pénètre les secrets du cœur humain, qui n'a pas de mystères pour lui. L'exemple du bon et du mauvais larron prouve que la justice envers nous et envers les autres nous rapproche de Dieu, et que notre propre malice éloigne la puissante médiation de notre juge, dont la sentence favorable ne saurait descendre sur ses détracteurs. Les Juifs, dit saint Chrysos-

tome (*Homil.* 84, *in Joan.*), crucifièrent avec Jésus deux voleurs, non qu'ils fussent ennemis des voleurs, puisqu'ils participaient eux-mêmes à leur crime, mais pour flétrir la réputation du Sauveur et montrer qu'ils ne le condamnaient pas sans motifs. Ce calcul infâme des Juifs, ajoute saint Ambroise (*in cap.* XXIII *Luc.*), en condamnant comme un voleur le Rédempteur des hommes, ne servit qu'à les rendre plus exécrables. Jésus voulut être crucifié au milieu des voleurs afin de nous montrer qu'il était venu en ce monde souffrir et mourir pour eux; afin aussi d'accomplir cette antique parole du prophète Isaïe : Il a été mis au rang des scélérats. A sa mort, il fut confondu avec les pécheurs, afin de leur procurer la véritable vie par sa résurrection. Jésus-Christ, ainsi attaché à la croix entre deux voleurs, comme leur chef et leur guide, nous figure par avance son mystérieux avénement au grand jour du jugement dernier. Alors, en effet, le Fils de l'homme rangera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche, et, en qualité de juge suprême, rendra à chacun selon ses œuvres. La Vérité éternelle, dit saint Jérôme (*in cap.* XV *Marc.*), est confondue avec les criminels; là, comme au dernier jour, elle met l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. Sur la croix comme dans la vie, l'aveu sincère, le prompt repentir obtient vite son pardon, tandis que le blasphémateur obstiné reçoit un châtiment éternel. La croix, pour quiconque veut y réfléchir, ajoute saint Augustin (*Tractat.* 31, *in Joan.*), est l'image du tribunal suprême. Le juge siége au milieu; le coupable justifié par la foi se tient à droite et est acquitté; le coupable endurci reste à gauche sous le coup de sa condamnation, et l'enfer est son partage. N'avons-nous pas eu raison de dire que

les choses se passent déjà sur la croix comme elles se passeront au grand jour du jugement dernier?

De tout ce que nous venons de dire résulte pour nous tous, chrétiens, cette grande et importante leçon : c'est qu'à l'exemple de Jésus attaché à la croix entre deux larrons, nous devons, nous aussi, crucifier notre chair et le monde, représentés par les deux voleurs, ainsi que notre esprit, dont Jésus lui-même est l'image. Crucifions notre chair, afin qu'elle soit soumise à l'esprit, selon ces paroles du grand apôtre : Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses désirs déréglés en renonçant aux vices. Crucifions le monde, afin de pouvoir dire avec le même apôtre : Je suis crucifié au monde et le monde est crucifié pour moi. Enfin, crucifions notre esprit et disons encore avec lui : Je suis crucifié avec Jésus-Christ, de sorte que ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi. Une chose cependant rattache encore saint Paul au monde en même temps qu'au ciel, c'est la charité pour ses frères, auxquels il espère pouvoir être utile. Cette charité, dont il avait mesuré toute l'étendue, il nous la représente, selon saint Augustin (*Serm.* 7, *de Verbis apostol.*), d'accord en cela avec la Glose, sous la figure d'une croix spirituelle que nous devons embrasser nous-mêmes pour le salut de nos frères.

Cependant les soldats, au nombre de quatre, qui avaient crucifié le Sauveur, s'emparèrent de ses vêtements, dont ils firent quatre parts pour les diviser également entre eux. Ils prirent aussi sa tunique; mais comme elle était sans couture et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'au bas, ils ne voulurent pas la partager, ils aimèrent mieux la tirer au sort. L'évangéliste, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 84,

in Joan.), en parlant de cette robe du Sauveur, semble nous insinuer qu'elle était de la plus grande simplicité ; la Sainte-Vierge l'avait confectionnée elle-même de ses propres mains pour son Fils, et c'était l'habillement ordinaire des pauvres dans toute la Palestine. Les soldats se dirent donc les uns aux autres : Ne coupons pas cette tunique, qui est d'une seule pièce, mais tirons au sort pour savoir auquel d'entre nous elle doit appartenir. Ils accomplissaient ainsi, sans le savoir, ces paroles du prophète royal parlant au nom du Christ : Ils se sont partagé mes vêtements et ont tiré ma robe au sort. Les vêtements de Jésus-Christ, dit saint Augustin (*Tractat.* 118, *in Joan.*), divisés en quatre parts, nous représentent son Église, qui, elle aussi, est divisée, ou plutôt répandue dans les quatre parties du monde. Les bienfaits de cette Église, qui découlent de la croix du Sauveur, sont également distribués dans chacune de ces quatre parties. La tunique conservée dans tout son entier et tirée au sort signifie l'unité de cette même Église, maintenue par le lien de la charité. Si, en effet, la charité est la reine des autres vertus, et nous est recommandée entre toutes, c'est avec raison que la robe qui la représente est dite être tissue dans tout son entier, parce que, quiconque veut appartenir au corps de l'Église catholique ou universelle, doit posséder cette vertu. Les vêtements de Jésus-Christ, dit saint Jérôme (*in cap.* XV *Marc.*), sont la figure de ceux qui, en ce monde, sont chargés de protéger, de défendre son corps, qui est son Église. Les quatre soldats qui divisent entre eux ces vêtements du Sauveur nous représentent les divers états des chrétiens : les gens mariés, les veufs, le clergé et les religieux. Tous, ils sont soldats de Jésus-

Christ, puisqu'ils doivent combattre pour lui par la pratique continuelle de l'obéissance. La tunique sans couture et non partagée figure l'unité de l'Église qui doit durer jusqu'à la fin des siècles. Le sort qui assigne cette tunique à l'un et non à l'autre, au fidèle de préférence à l'infidèle, est la grâce de Dieu qui conserve cette unité dans toute son intégrité. La tunique du Sauveur ne fut donc pas partagée, parce que, dans la pensée de Dieu, son Église, que cette robe nous représente, devait triompher des hérésies et des schismes par son imposante unité. Mais, hélas! cette robe du Christ, que des soldats païens respectèrent alors, combien de chrétiens aujourd'hui ne craignent pas de la mettre en lambeaux ! Ce ne sont pas seulement les hérétiques et les schismatiques qui, de nos jours, s'efforcent de déchirer l'Église du Sauveur par leurs blasphèmes et leurs injures continuelles ; mais les simples chrétiens, par leurs péchés réitérés, et surtout les clercs et les religieux par leur ambition, leurs brigues incessantes et leur attachement à ce qu'on appelle le tien et le mien, qui sème la division parmi les frères. O tunique du Christ, respectée par des soldats, qui aurait pu penser que des chrétiens chercheraient à te déchirer ainsi de leurs propres mains?

De ce partage des vêtements de Jésus-Christ entre les soldats nous devons tirer diverses instructions utiles et avantageuses pour nous-mêmes. Ainsi, ces vêtements nous représentent les bons exemples des saints dont nous devons nous emparer afin d'en orner toutes nos actions. Ces vêtements sont et d'une manière plus spéciale encore, selon la pensée de saint Jérôme (*in cap.* XV *Marc.*), les divers commandements de Dieu que les chrétiens doi-

vent se proposer d'accomplir et se partager pour ainsi dire entre eux, selon leurs états et leurs conditions différentes. Apprenons aussi à recueillir avec soin et à diviser entre nous avec respect et vénération les diverses reliques des saints qui ont imité Jésus-Christ et qui sont sa gloire. Ce que les soldats du Calvaire ont fait envers Jésus-Christ par mépris et par dérision, faisons-le, nous, dans un esprit tout opposé à l'égard de ses saints, imitant en cela l'Église notre mère qui n'a pas craint d'emprunter aux païens eux-mêmes quelques rites religieux qu'elle a consacrés ensuite, en les sanctifiant, au culte du vrai Dieu. Apprenons encore ici que la charité qui, selon saint Augustin (*Tractat.* 28, *in Joan.*), nous est figurée par la tunique indivisible du Christ, ne saurait être séparée des autres vertus chrétiennes qu'elle renferme dans ses plis mystérieux. Sachons enfin que nul ne doit porter une *main sacrilége* sur l'unité de la sainte Église catholique, qui seule réunit tous ses enfants dans son sein, hors duquel il n'y a pas de salut. Si Jésus-Christ, nous dit saint Chrysostôme, n'a pas eu la tête tranchée comme saint Jean-Baptiste; si son corps n'a pas été scié en deux comme celui du prophète Isaïe, c'était pour nous apprendre que, comme son corps après sa mort était resté dans tout son entier, son Église, qui est son corps mystique, devait également demeurer indivisible; et aussi, afin que nul ne pût de là prendre occasion d'attenter à son unité en prétextant la moindre division de son corps mortel.

Cependant les soldats assis près de la croix veillaient attentivement sur Jésus-Christ jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir, de peur qu'il ne s'échappât, ou plutôt qu'on ne vînt le descendre de la croix pendant qu'il était

encore en vie. Le zèle que les soldats et les ennemis du Sauveur, dit saint Jérôme (*in cap.* XXXVII *Matth.*), déployèrent au pied de la croix pour surveiller et hâter son agonie, le soin que prirent les princes des prêtres de placer des gardes pendant la nuit sur son tombeau, ne servirent qu'à faire briller avec plus d'éclat sa puissance divine dans le miracle de la résurrection. Outre les soldats, tous ceux qui passaient près du Sauveur suspendu à la croix le blasphémaient, et, branlant la tête en signe de dérision, lui disaient : O toi, qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi donc toi-même. Puis ils ajoutaient : Si tu es le fils de Dieu, descends présentement de la croix. Comme s'ils eussent dit en d'autres termes : Tu ne saurais maintenant éviter le supplice auquel tu as été justement condamné, et nous voyons bien que tu n'étais qu'un imposteur. Mais l'iniquité se mentait à elle-même, puisque celui qui ne veut pas en ce moment descendre de la croix, sortira dans quelques jours glorieux du sépulcre. Si Jésus-Christ, dit saint Grégoire (*Homil.* 22, *in Evangel.*), cédant aux insultes et aux sarcasmes de ses ennemis, fût descendu de la croix, il n'eût pas été véritablement l'homme de douleurs; il attend parce qu'il peut attendre, et, avant de confondre ses ennemis, il veut souffrir avec résignation et supporter leurs injures afin de nous donner l'exemple. Il refuse de descendre du gibet, mais il sortira glorieux du tombeau; il fera le plus, montrant que le moins est en sa puissance, mais opposé à la volonté de son Père céleste. Reconnaissons ici, dit saint Chrysostôme (*Serm. de Cruce et Latrone*), le langage des fils du tentateur imitant celui de leur père qui est aussi le père du mensonge : Si tu es le Fils de Dieu, descends maintenant de la croix. Ne di-

rait-on pas que c'est le même esprit tentateur qui dans le principe lui avait adressé ces autres paroles : Si tu es le Fils de Dieu, précipite-toi du haut de ce temple où je t'ai transporté, afin que les anges descendus du ciel pour te protéger et te servir prouvent ta céleste origine. Le temple, du haut duquel ses ennemis l'invitent à se précipiter en descendant de la croix, est le nouveau temple de Dieu qu'il élève à la gloire de son Père.

D'autres ajoutaient encore : Qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ, l'élu de Dieu. Il a sauvé les autres, ne saurait-il se sauver lui-même? Non, dit le vénérable Bède (*in cap.* XV *Marc.*), Jésus-Christ ne voulut pas se sauver en descendant de la croix, précisément parce qu'il était l'élu de Dieu. Celui, en effet, qui était venu en ce monde pour être crucifié afin d'opérer notre salut, refuse de descendre de la croix et de se sauver lui-même, afin de sauver tous les pécheurs et même ses propres bourreaux, si, à l'exemple du bon larron, ils eussent voulu tourner vers lui leurs regards. C'est en vain, ajoute saint Jérôme (*in cap.* XXVII *Matth.*), que les Juifs disent : Il sauve les autres et ne peut se sauver lui-même. Prenons acte de cet aveu important, mais involontaire de la part des ennemis acharnés du Christ : il sauve les autres. C'est là tout le crime du Sauveur ; ce crime qui avait soulevé contre lui tant d'envie, que Pilate lui-même en avait été frappé. Ce crime honorable était marqué de cette circonstance, qu'il ne pouvait se sauver lui-même, sans quoi tous les Juifs auraient cru en lui comme en un roi différent des autres rois, comme au Roi des rois, et au Fils de Dieu lui-même. Mais cette promesse des Juifs de croire au Messie dans le cas d'un miracle n'était pas sincère ; elle n'est pas même pour eux une excuse, car

le miracle eut lieu et il fut plus grand même que celui qu'ils avaient demandé. Jésus fit plus que de descendre de la croix, il sortit du tombeau, et vos yeux, ô Juifs incrédules, n'ont pourtant pas cru à celui que vous y aviez porté l'avant-veille; à celui qui opérait ainsi un miracle plus éclatant que de descendre de la croix à votre invitation suggérée par l'enfer. C'était là une suggestion hypocrite de l'ennemi de notre salut, qui voyant le pouvoir commencé de la croix, sentait ses forces brisées et conspirait de concert avec vous contre le salut du genre humain. Mais le Seigneur, connaissant le piége qui lui était tendu, demeura sur le bois salutaire afin de détruire la puissance du démon.

Ce prince du monde, ce roi des enfers, selon que nous le lisons dans la Glose sur le livre de Tobie, se tenait, au moment même de la mort du Sauveur, sur un des bras de la croix, épiant tous ses mouvements, examinant avec soin s'il ne découvrirait pas en lui quelque tache, quelque souillure, quelque imperfection qu'il pût blâmer. Or, si le démon osa agir ainsi à l'égard de Jésus-Christ lui-même, que n'avons-nous pas à redouter, nous faibles mortels, de la part de ce terrible ennemi de notre salut, lorsque nous serons à notre dernière heure? Ce qui arrive au Sauveur près d'expirer sur la croix, dit saint Grégoire à cette occasion (*Homil.* 39, *in Evangel.*), doit nous faire penser avec larmes à tout ce que ce prince des ténèbres est capable de faire contre nous, quand nous serons sur le point de sortir de ce monde. Les miracles de Jésus lui avaient d'abord révélé un Dieu, mais sa passion et ses souffrances lui montraient maintenant l'homme dont il avait voulu triompher et le faisaient douter de sa divinité. La croix fut donc le piége dans lequel Satan lui-même vint se

précipiter. Le démon, nous dit saint Augustin (*in Psalm.* 21), a été vaincu par la mort même du Christ, et sa croix a été le filet dans lequel il fut pris, attiré par la vue de son humanité souffrante comme par un appât qu'il croyait tenir et dominer par la mort. Les Juifs, sous l'inspiration de cet esprit de ténèbres, continuaient d'insulter Jésus sur la croix, en disant : Il se confie en Dieu, que Dieu donc le délivre s'il veut, car il a dit : Je suis le Fils de Dieu. Les soldats eux-mêmes s'approchant de la croix, de corps seulement et non pas de cœur, car ils étaient bien éloignés de ces mystères qu'ils ne comprenaient pas ; ils offraient à Jésus, dans la soif ardente qu'il éprouvait de notre salut, le fiel et le vinaigre de la dérision. Gardons-nous d'imiter cet aveuglement insensé des ennemis du Christ. C'est le propre du monde et de sa perversité de tourner en mépris les fruits amers de la persécution. Pour répondre aux sarcasmes, aux injures des impies, si toutefois nous ne préférons garder le silence à leur égard, disons-leur comme la vigne semblant s'adresser aux Juifs de l'ancien Testament : Puis-je abandonner mon vin qui réjouit Dieu et les hommes pour venir comme un insensée élever ma tête au milieu de vous? Ou bien encore avec le figuier : Puis-je pour tout au monde ne pas porter au ciel la douceur de mes fruits?

Hélas! combien de chrétiens aujourd'hui, contrairement à l'exemple du Sauveur, descendent promptement de la croix de la patience à la moindre injure, à la plus petite raillerie ; de la croix de la mortification pour la plus légère satisfaction, pour un plat de lentilles ; de la croix de la compassion par avarice, fermant leur cœur au prochain qu'ils voient dans le besoin, dans la nécessité. C'est ainsi que le démon cherche à nous séduire et à triompher de notre fai-

blesse. Oh! qu'il était fort contre cette tentation, ce novice dont il est parlé dans la Vie des Saints! Il était sur le point de prononcer ses vœux solennels dans une célèbre communauté de Paris; sa mère, toute en larmes, le conjurait de ne pas lui préférer une vie de douleur et de sacrifice. Quoi donc, lui dit-il, ne savez-vous pas que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas voulu descendre de sa croix, même en faveur de sa sainte Mère éplorée? Eh bien! et moi non plus, je ne dois pas en votre considération renoncer à mes résolutions et quitter la croix que j'ai embrassée; je veux suivre celui qui est notre modèle à tous.

Cependant, les deux larrons qui étaient crucifiés aux côtés du Sauveur, l'insultaient comme les autres et le rendaient l'objet de leurs blasphèmes. L'évangéliste, dit à ce sujet saint Augustin (*lib.* III, *de Consensu Evangel.*, *cap.* VI), met ici le pluriel pour le singulier, et la pensée de saint Mathieu, qui semble différer dans un détail, est la même que celle des autres évangélistes. Saint Jérôme (*in cap.* XXVII *Matth.*) nous donne une explication plus satisfaisante de cette apparente contradiction quand il nous dit : Dès le commencement, les deux voleurs blasphèment, ou, si l'on veut, parlent de même à Jésus, mais avec un cœur tout différent, et saint Mathieu a pu parler avec vérité. D'un autre côté, saint Luc faisant dire à l'un des deux larrons : Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et nous avec toi, le bon larron ne pouvait que partager un pareil sentiment et l'appuyer surtout avant qu'il fût touché de la grâce de Dieu et frappé de certains signes qui agitaient déjà le ciel. Celui-là blasphème réellement qui blasphème jusqu'à la fin, comme le mauvais larron; mais celui dont l'erreur d'esprit n'a eu qu'un moment comme

l'erreur du bon larron, ne blasphème pas réellement. Voyant que l'endurcissement du cœur de son compagnon offense la justice de Dieu, il se sépare de lui par ces paroles : Quoi donc, ne crains-tu pas Dieu, toi qui parles ainsi du juste? Nous, du moins, nous subissons le châtiment dû à nos crimes. Celui qui parle ainsi, figurant à côté des Juifs les Gentils, qui devaient par leur conversion embrasser la foi chrétienne, a pu avec raison ne pas être pris par trois évangélistes pour un réel blasphémateur. Qui donc éclairait ainsi le bon larron, s'écrie saint Augustin, si ce n'est celui-là même qui était à son côté, celui dont l'influence divine se fait sentir au fond des cœurs? De là cette parole inspirée : Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez dans votre royaume. Une pareille confession, exprimant une telle foi dans un pareil lieu, ne pouvait qu'être exaucée.

Ce qui fait le salut du bon larron, disons-le avec la Glose, c'est qu'il oublie presque son propre supplice pour ne penser, au fond de son cœur confus de son indignité, qu'au supplice d'une victime innocente à qui il rend hautement témoignage. Le bon larron sur la croix, ajoute saint Grégoire (*lib.* XVIII, *Moral.*, *cap.* XXIII), avait les pieds et les mains paralysés par les clous qui les perçaient, mais de son cœur et de sa langue encore libres, s'échappe un agréable encens qui s'élève vers Dieu et lui attire une grâce salutaire qui le fait croire de cœur pour obtenir la justification et confesser de bouche pour arriver au salut. Qui n'admirerait, s'écrie le vénérable Bède, l'élévation d'esprit qui s'empare tout à coup du bon larron sur la croix, ou plutôt qui pourrait jamais admirer dignement la grâce de Dieu qui agit en lui? Il était venu au

gibet chargé du poids de son iniquité, et il obtient le pardon de tous ses crimes; ce n'est plus déjà qu'un coupable justifié qui reconnaît et confesse son Dieu dans l'homme expirant à côté de lui, tandis que les apôtres, témoins eux-mêmes de ses miracles, l'avaient honteusement abandonné.

Ces deux larrons, associés à Jésus sur le Calvaire, sont l'image des religieux embrassant avec la croix les rigueurs de la vie monastique. Les uns, comme le bon larron, font leur salut par l'acceptation volontaire de la pénitence, tandis que d'autres, à l'exemple du mauvais larron, restent dans une profession sainte attachés en esprit au monde dont ils sont le scandale. Ce sont ces derniers dont parlait l'Apôtre quand il disait : C'est vous qui êtes cause que le nom de Dieu est blasphémé parmi les nations de la terre. Les deux larrons qui sont crucifiés à droite et à gauche du Sauveur, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXIII *Luc.*), sont la figure mystique de ceux qui, ayant embrassé la foi du Christ et reconnu son autorité, marchent au martyre ou à tout autre sacrifice résultant d'une vie plus sainte et d'une règle plus austère. Tous ceux qui dans cette vie agissent en vue de la gloire de Dieu, ont le sort du bon larron qui les représente. Ceux au contraire qui agissent dans un esprit tout opposé, imitent à la gauche du Sauveur le mauvais larron dans ses blasphèmes, et la même destinée les attend. Ou bien encore, ces deux larrons nous représentent deux sortes de chrétiens. Nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés dans son esprit pour mourir au monde. Or, de même que le Sauveur sur la croix est, à droite et à gauche, accompagné de deux voleurs dont l'un le blasphème et l'autre proclame sa divinité,

ainsi, parmi les chrétiens, les uns par leur vie de foi, d'espérance et de charité, qui est un hymne continuel à la gloire de Dieu, méritent d'être couronnés ; tandis que les autres, par l'absence de ces mêmes vertus, perdent les fruits que le baptême devait produire en eux et jusqu'à la grâce qu'ils y avaient reçue dès le principe.

Ces deux larrons, dont l'un murmure contre le Christ, et l'autre garde le silence, nous apprennent encore avec quelle patience, quelle résignation nous devons supporter les tribulations et les peines de cette vie ; et c'est aussi ce qui fait dire à Hugues de Saint-Victor : Il en est qui se plaignent d'être soumis à des peines imméritées, qui s'en affligent et qui en rougissent plus que d'un châtiment mérité. C'est bien à tort qu'ils pensent ainsi. Ce qui doit nous faire rougir, ce sont nos propres fautes, mais nous devons nous glorifier des torts que les autres se donnent envers nous. Quoi donc ! serions-nous insensés pour trouver le supplice d'un vil larron plus ignominieux que le supplice de Jésus innocent ? Revenons à de meilleurs sentiments et comprenons que c'est la faute et non le supplice qui fait l'ignominie. Le châtiment de deux criminels est là pour nous apprendre à ne jamais désespérer ; mais aussi que la croix du Sauveur qui s'élève au milieu, nous apprenne à ne jamais rougir de notre innocence et à ne jamais désespérer de celui qui la soutient. Innocents, imitons Jésus souffrant pour nos propres iniquités ; coupables, imitons le bon larron qu'une seule parole sortie d'un cœur repentant a rendu en un instant, selon la pensée de saint Augustin (*Serm. de Cruce et Latrone*), l'héritier du royaume des cieux.

Tout ce que nous venons de rapporter se passait sous

les yeux de la sainte Mère du Sauveur, qui, accompagnée de ses deux sœurs, de Marie-Madeleine et de saint Jean, se tenait non loin de la croix, en face de son divin Fils, ressentant au fond de son propre cœur toutes les souffrances, toutes les ignominies dont il était abreuvé. O mon doux Jésus, s'écrie saint Bernard à ce sujet, vous souffrez cruellement dans toutes les parties de votre corps sacré, mais vos douleurs intérieures sont plus poignantes encore en voyant votre sainte Mère qui les partage avec vous. Les douleurs qu'éprouvait alors Marie sont impossibles à décrire; cette tendre Mère était là, debout, en face de son Fils; mais son cœur était tout entier sur la croix avec lui. Les apôtres avaient fui, dit saint Ambroise (*in cap.* XXIII *Luc.*); Marie était là devant la croix, couvrant pieusement de ses regards les blessures de son divin Fils et attendant moins sa mort que le salut du monde. Connaissant le mystère de la rédemption, elle s'y associait pour ajouter, si c'était possible, au mérite de son sacrifice. Pourtant Jésus n'avait pas besoin d'un pareil secours auprès de son Père et il aurait voulu supprimer le sacrifice de sa sainte Mère. Dans la passion du Sauveur, dit saint Chrysostôme (*Serm. de Passione*), deux autels sont élevés, l'un dans le cœur de Marie, l'autre sur la chair même du Christ. Sur l'un, Jésus immolait son corps, sur l'autre, Marie immolait son âme. Elle désire joindre son sang à celui de son Fils et consommer de son côté par sa mort le mystère de notre rédemption. Mais c'était le privilége du seul Pontife éternel d'entrer dans le Saint des saints par son sang répandu, de même que c'était le privilége du seul souverain pontife de l'ancienne loi d'y pénétrer pour l'immolation des victimes. Ainsi, il n'y avait ni vierge, ni ange, ni

homme, quel qu'il fût, qui pût participer à ce sacrifice de suprême réparation. Cependant rien ne put empêcher à une Mère de souffrir dans son esprit et dans son cœur ce que son Fils souffrait dans son corps.

Saint Jean, dans son Évangile, nous dit que les saintes femmes étaient en face de la croix, presque au pied, *juxta crucem;* les autres évangélistes, au contraire, disent qu'elles se tenaient à l'écart, au loin, *a longe*. Nous devons conclure de là, dit saint Augustin (*lib.* III, *de Consensu Evangel.*, *cap.* XXI), qu'elles étaient séparées de Jésus par un certain intervalle, mais placées en face, de manière à pouvoir le voir et l'entendre comme si elles avaient été auprès de la croix, et cependant à l'écart, au loin, *a longe*, comparativement à la foule qui se pressait pour l'insulter en se mêlant aux soldats. On peut dire encore qu'en premier lieu elles étaient auprès de la croix, mais qu'ensuite elles s'en éloignèrent un peu à cause de la foule qui se pressait, ce qui a occasionné la différence dans le récit des évangélistes. Quoi qu'il en soit, nous n'en devons pas moins admirer le dévouement et le courage de ces saintes femmes dans ce péril extrême, lorsque ceux même qui avaient promis de se montrer inébranlables, sont saisis de frayeur. Ces saintes femmes, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 84, *in Joan.*), s'attachent à la croix pendant que les apôtres eux-mêmes sont en fuite; le sexe le plus faible se surpasse et montre un courage viril. Aussi les femmes ne sont pas plus exclues du mystère de la croix et de la science de la résurrection, telle qu'elle nous a été révélée, que du salut qui en résulte pour tous. Remarquons ici que la Sainte-Vierge ne se plaça pas du côté nord de la croix, comme quelques historiens l'ont dit et comme la représente le plus

ordinairement la peinture religieuse, mais bien en face de son Fils, à l'occident, un peu au sud, ce qui résulte de la configuration même des saints lieux et de la vue des monuments représentant la tradition d'un fait sacré. On montre, en effet, sur le flanc du Calvaire, un endroit occupé par une chapelle placée en dehors de l'église du Saint-Sépulcre; c'est cette enceinte fréquentée de la foule des fidèles, qui fut bâtie en l'honneur de la station de Marie et des saintes femmes assistant à la dernière scène de la passion d'un Dieu.

Imitons ces saintes femmes dans leur dernière station. Qu'il est bon, qu'il est consolant de se retirer en tout temps et dans toutes les circonstances de la vie à l'ombre de la croix! Elle abrite la prospérité heureuse, mais elle abrite surtout l'infortune dont elle répare les forces et soutient le courage. Elle nous protége, elle nous défend contre les atteintes du péché et même contre les châtiments que le péché entraîne après lui. Pénétré de ces sentiments, saint Bernard s'exprime en ces termes (*Lib. de Passione*) : O mon doux Jésus, la pensée d'un Dieu crucifié pour moi ne m'abandonnera jamais. Partout où j'irai elle me suivra pour occuper mon esprit et mon cœur. La croix, dans la nouvelle loi, est la réalisation de l'antique serpent d'airain élevé pour la guérison spirituelle des nouveaux Israélites tournant leurs regards vers ce signe salutaire.

Recueillons maintenant les dernières paroles du Sauveur sur la croix, et, en les recueillant fidèlement, prouvons que nous ne le considérons pas moins comme notre Maître que comme notre modèle. Ces paroles admirables sont au nombre de sept, selon saint Augustin (*Tractat.* 119, *in Joan.*), qui nous conseille à ce sujet de voir dans la croix

une chaire de vérité d'où découle la plus saine, la plus salutaire doctrine. Ces paroles sacrées sont comme la confirmation, le résumé de la religion tout entière. Le culte que nous devons à Dieu le Père, la prévarication des Juifs, les rapports des pécheurs désormais établis avec la Mère de Dieu, et jusqu'à la formule de la prière que nous devons adresser à Dieu, tout est là. La première parole prononcée par le Sauveur sur la croix est une parole de pardon en faveur de ses ennemis. *Mon Père*, s'écrie-t-il, *pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Celui en effet qui cherche à faire du mal aux autres ne comprend pas la faute qu'il commet ni le châtiment qu'il attire sur lui-même ; il ne comprend pas davantage les grâces et les mérites qu'il procure à ceux qu'il persécute. Ou bien encore par ces paroles : Ils ne savent ce qu'ils font, nous devons entendre qu'ils ignoraient que celui qui était devenu l'objet de leurs mauvais traitements fût véritablement le Fils de Dieu. Jésus-Christ, nous dit saint Chrysostôme (*Serm. de Cruce et Latrone*), met lui-même ici en pratique ce qu'il avait tant recommandé dans le cours de ses prédications. Sans doute il pouvait lui-même pardonner à ses persécuteurs, mais il voulut prier pour eux afin de nous apprendre par son exemple à prier nous-mêmes pou rnos ennemis et de nous montrer que la porte du pardon est toujours ouverte à quiconque veut sincèrement se repentir de ses fautes. De ce que Jésus-Christ ajoute : *Parce qu'ils ne savent ce qu'ils font*, il est évident, selon la remarque du vénérable Bède (*in cap.* XXIII *Luc.*), qu'il ne pria pas pour ceux qui, par envie et dans un désir superbe de domination, nièrent sa mission divine qu'ils comprenaient, mais seulement pour ceux qui, par ignorance ou par un faux zèle pour la gloire

de Dieu, se comportèrent en aveugles et concoururent à sa mort sous la fatale influence des guides du peuple. Cette prière du Sauveur à Dieu son Père ne fut pas vaine, puisqu'elle obtint grâce pour tous ceux qui, après sa passion, crurent en lui. Aussi, lisons-nous dans les Actes des Apôtres qu'après la résurrection, trois mille Juifs d'abord, puis ensuite cinq mille se convertirent à la foi à la seule prédication de saint Pierre. L'Évangile des Nazaréens va plus loin encore et dit qu'une foule immense de Juifs, touchée des paroles du Christ sur la croix, se convertit à la foi chrétienne. Saint Bernard (*Serm. de Passione*), parlant de ce miracle de bonté, s'exprime en ces termes : Le Christ flagellé, couronné d'épines, percé de clous, crucifié, saturé d'opprobres, oublie toutes ses douleurs, et, de ses lèvres expirantes, fait entendre ces paroles de bonté : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. D'un côté, ses blessures corporelles qu'il oublie, de l'autre, l'indulgence et le pardon des injures qu'il invoque ; avec quelle force, ô mon Jésus, votre miséricorde ne s'établit-elle pas sur vos ennemis ! Quelle est grande et admirable dans sa douceur ! Que vous êtes bien ce torrent de volupté où vont se désaltérer ceux que votre esprit dirige ! Que nul donc ne se désespère à la vue de ses fautes, mais qu'il considère la miséricorde infinie de son Dieu. Que n'est-il pas pardonné, s'écrie saint Augustin (*Serm. de Cruce et Latrone*), au pécheur converti qui se rattache par la foi au sang répandu du Christ ? Quel homicide pourra désespérer de son pardon, lorsque le Sauveur pardonne à ses propres bourreaux et fait ainsi briller à ses yeux la lumière de l'espérance ?

Concluons de là que nous aussi nous devons être tou-

jours prêts, non pas à tirer vengeance de nos ennemis, mais à leur pardonner les torts qu'ils auraient pu avoir contre nous, et même à prier pour eux. A la vue d'un tel exemple de miséricorde, n'endurcissons pas nos cœurs comme au jour de la tentation dans le désert, et puisque nous avons entendu les paroles de pardon sortir de la bouche d'un Dieu, pardonnons nous-mêmes à nos persécuteurs, et prions pour eux. Admirez, dit encore saint Augustin (*Serm. de S. Stephano*), l'immense charité d'un Dieu à côté de son étonnante patience. Loin de crier vengeance contre ses ennemis, il leur pardonne et offre pour eux ses prières à son Père céleste. Après cela, comment, nous chétives fourmis, simples fétus de paille légère, grains périssables de poussière, étincelles d'un moment, hésiterions-nous à pardonner? Nos affronts, quels qu'ils soient, que sont-ils à côté de ceux qu'a subis et pardonnés celui que David appelle le Roi des rois, le Seigneur et le Maître absolu de toutes les vertus, de toutes les puissances des cieux? Parvenu au lieu de son supplice, dit saint Anselme (*in Specul. Evang. Serm. cap.* XII), Jésus-Christ est abreuvé de fiel et de myrrhe; on le crucifie, on insulte par la dérision à son malheur, et il pardonne, il excuse auprès de son Père céleste ceux-mêmes qui le persécutent. Qui n'admirerait cet Homme-Dieu qui, ainsi traité, non-seulement n'élève pas la voix du milieu de ses tortures pour s'excuser ou se plaindre, menacer ou maudire ses infâmes bourreaux, qui, comme des chiens dévorants, se sont abattus sur lui; mais qui, par un prodige inouï dans tous les siècles, fait tomber sur eux en ce moment même une parole de grâce et de bénédiction. Cet homme incomparable, c'est la bonté, c'est la mansuétude même, c'est le

Fils de Dieu uni à notre humanité. Plus loin, le même auteur ajoute : Admirez ce calme si grand qu'on serait tenté de le prendre pour de l'impassibilité, si l'on ne savait que la source en est dans une pitié profonde. Jésus sent tout ce qu'il souffre, mais il détourne puissamment ses sens de la douleur; il ne souffre pas pour lui-même, mais bien plutôt pour ceux qui le font souffrir. Il oublie les blessures de son corps pour se rappeler uniquement qu'il est le médecin de toutes ces âmes dégradées, et par le miracle de sa mort corporelle, il prépare le miracle non moins grand de leur spirituelle résurrection. Avec quelle douceur infinie, avec quel dévouement d'esprit et de cœur, avec quelle charité entière ne dit-il pas : O mon Père, pardonnez-leur. Enfin, dans l'élan de son cœur embrasé d'amour, le même saint Anselme s'écrie : Me voici, Seigneur, je suis l'adorateur et non le contempteur de votre divine Majesté; vous avez donné votre vie pour moi avant que je fusse au monde, et ce mystère me pénètre tout à la fois de respect et d'amour pour vous. Votre passion n'a rien qui puisse me faire sourire, elle me frappe au contraire de stupeur; j'y admire votre bonté et votre miséricorde. Dans votre faiblesse, que je suis loin de mépriser, je ne vois que ma propre faiblesse et celle de mes semblables. Tel que je suis, votre douce humanité parle en ma faveur. Que votre ineffable piété me recommande au Père des miséricordes; dites-lui encore une fois pour moi : O mon Père, pardonnez-lui!

La seconde parole tombée du haut de la croix est celle adressée au bon larron : *Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis.* Par ce mot *paradis*, nous ne devons pas entendre ici le paradis terrestre d'où Adam avait été chassé après sa chute, ni le ciel empyrée où les anges forment la

cour du Roi des rois, et où nul mortel n'était encore monté, mais les limbes où reposaient les âmes des justes. C'est dans ce lieu que le bon larron devait accompagner le Libérateur que les Saints de l'Ancien Testament attendaient depuis si longtemps, pour de là suivre en tout lieu l'Agneau de Dieu qu'il avait confessé sur la croix. C'est là ce que veulent dire ces paroles : Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis. En effet, là où Dieu est, là aussi est le paradis, de même que la cour d'un roi est au lieu même où le prince réside. C'est ce qui fait dire à saint Anselme : Je crois, Seigneur, oui, je crois fermement que là où vous êtes, là aussi est le paradis. Être avec vous, c'est en même temps être dans le ciel. Le Sauveur a voulu nous apprendre par là que nous ne devons jamais désespérer de sa miséricorde, malgré le nombre et l'énormité de nos fautes. Le bon larron n'avait fait aucun bien pendant sa vie ; il est tout couvert de crimes, mais un mot de repentir sur la croix où il va expirer le rend digne de pardon et lui procure le paradis. Comme lui, ayons recours à la bonté de notre divin Sauveur, et comme lui nous obtiendrons miséricorde. Ne nous fions cependant pas sur son exemple pour différer notre conversion jusqu'à l'heure de la mort. Les priviléges accordés à quelques-uns ne font pas la loi générale, et ils sont bien peu nombreux ceux qui se convertissent sincèrement à l'article de la mort. Jésus-Christ, dit saint Jérôme à ce sujet, par un coup puissant de sa grâce, transporta le bon larron de la croix où il était attaché à côté de lui dans le paradis ; et afin que nul ne crût jamais qu'il fût trop tard pour se convertir au Seigneur, il éleva à la gloire du martyre le supplice d'un homicide. Dans le bon larron, dit saint Ambroise (*in cap.* XXIII *Luc.*), nous avons un

exemple frappant d'un prompt retour vers Dieu. La grâce du Seigneur dépasse le plus ordinairement nos propres demandes; c'est ce qui arrive presque toujours quand l'homme se place à côté de Dieu par les bonnes dispositions de son esprit et de son cœur. Le bon larron prie le Sauveur de ne pas l'oublier lorsqu'il sera arrivé dans son royaume, et Jésus, voyant sa foi et son humilité, le place dès ce jour dans le même royaume à côté de lui-même. Dieu, dit saint Augustin (*in Soliloq.*), sauve sans hésiter le bon larron qui s'accuse, qui le confesse et invoque sa miséricorde, en même temps qu'il arrête le blasphème sur les lèvres du mauvais larron qui s'aveugle sur lui-même et sur le Sauveur des hommes.

Chose surprenante et bien capable d'exciter notre admiration, s'écrie saint Chrysostôme (*Serm. de Latrone*), la promesse du paradis ne fut pas donnée à Abraham ni aux prophètes, mais à un larron sur la croix : Aujourd'hui, tu seras avec moi en paradis. Abraham avait cru à Dieu parce qu'il lui avait parlé du haut du ciel; Isaïe avait cru parce qu'il avait vu le Tout-Puissant assis sur le trône de sa gloire; Ézéchiel avait cru parce qu'il avait vu le Très-Haut sous la figure d'un chérubin; Moïse, enfin, avait cru parce qu'il avait entendu la voix mystérieuse du Seigneur sortant d'un buisson enflammé; le larron au contraire reconnaît un Dieu, non sur le trône de sa puissance ou dans quelque grand attribut divin, mais dans la victime innocente qui est associée à son supplice ignominieux; il le voit comme lui attaché à une croix infâme, et pourtant il le prie comme s'il était assis sur un trône de gloire. Quoi de plus admirable que cette conversion d'un criminel? Celui qui naguère était un voleur de grands chemins a

l'intelligence des saintes Écritures, et les Juifs, objets incessants des promesses de Dieu, qui avaient eu la Loi et les prophètes, crucifient celui qui avait été envoyé pour les éclairer et les sauver. Ah! c'est que Dieu voulait en eux humilier les superbes, et, dans la personne du bon larron, exalter ceux qui sont vraiment humbles de cœur.

La troisième parole de Jésus sur la croix est une parole de sollicitude et de véritable amour pour sa Mère, ainsi que pour son disciple bien-aimé qu'il voyait à côté d'elle. Le Sauveur honore la virginité de sa sainte Mère en la confiant à la virginité du disciple qu'il chérissait et qui devait lui survivre. Ainsi, par ces paroles, il accomplissait la loi qu'il nous avait donnée d'aimer notre père et notre mère, de même que par sa mort, il réalisait toutes les prophéties. La pudeur de la virginité en personne, dit saint Jérôme (*Serm. de Assumpt. Mariæ*), ne pouvait être mieux confiée qu'aux mains d'un disciple vierge, afin que leur beauté, augmentée encore par cette réunion, pût briller avec plus d'éclat. Si Jésus, à ce moment suprême, dit simplement : Femme, voilà votre Fils, c'est afin de ne pas briser son cœur par le nom plus tendre de mère, et pour lui laisser tout le mérite de sa constance. Marie, comme nous l'avons déjà dit, est la mère de tous les chrétiens, et réciproquement tous les chrétiens sont ses enfants ; c'est à ce titre que saint Anselme (*De excellentia B. M. Virgin., cap.* v) les invite à se rendre au pied de la croix pour y partager ses douleurs incomparables, et pour pleurer à la vue du glaive qui la transperce dans ses plus chères affections. Ce ne sont plus, il est vrai, autour d'elle les premiers gémissements des saintes femmes marchant à sa suite ; c'est la plus sainte résignation qui les rend immobiles de

respect pour la Mère des douleurs; ce sont des ruisseaux de larmes inondant silencieusement leurs faces contristées que traversait un rayon d'espérance à l'idée de notre rédemption.

Jésus sur la croix, nous dit saint Augustin (*Serm. de Passione Dom.*), inquiet pour sa sainte Mère, et oubliant lui-même toutes ses douleurs, jette sur elle un regard de tendresse et montrant saint Jean, lui dit : Femme, voilà votre fils; c'est lui qui aura soin de vous, qui vous consolera et qui désormais me remplacera auprès de vous sur la terre. Jetant ensuite les yeux sur saint Jean, il lui dit à son tour : Que ma Mère soit désormais votre mère. Des larmes silencieuses répondaient seules à cette voix du Sauveur; Jésus se taisait pour ne pas augmenter la douleur de ceux qui pour lui répondre n'avaient plus de paroles. D'ailleurs ses forces l'abandonnaient, et saint Jean ainsi que Marie, immobiles dans leur tristesse, semblaient être non moins que lui attachés à la croix. Marie, dit saint Jean Damascène (*lib.* IV, *de Fide*, *cap.* XV), à l'heure de son enfantement, avait été exempte des douleurs ordinaires de la nature, mais elle les subit avec usure à l'heure de la passion; et Jésus lui-même souffrait doublement, car il endurait tout à la fois et ses propres douleurs et celles de sa sainte Mère. Et nous chrétiens, unissons-nous aux douleurs de cette tendre mère, compatissons à sa tristesse et à ses souffrances. Imitons la conduite de ce bon religieux dont il est parlé dans les Vies des Pères du désert. Chaque jour de sa vie, pendant vingt ans, il répéta ces paroles : Femme, voilà votre fils, et elles lui faisaient verser des larmes si abondantes qu'il semblait s'en désaltérer. S'adressant tantôt au Fils, tantôt à la Mère, il trouvait toute sorte

de consolations à pleurer sur ces paroles, qui résumaient pour lui toute la passion sur laquelle il aimait à revenir. Agissons comme ce saint homme, et nous entrerons sûrement dans les desseins de Dieu sur nous.

Voilà votre mère; qu'est-ce à dire, s'écrie à ce sujet Hugues de Saint-Victor (*de Passione Christi*), sinon voilà la mère douloureuse de tous les hommes rassemblés dans l'Eglise militante du Christ. Jean succède à Jésus; il ne tient qu'à nous de succéder à Jean en qualité de fils de Marie. O paroles consolantes, espoir délicieux pour le pécheur consterné, Marie est notre mère. La Mère de Dieu est aussi la mère des hommes; la mère du juge est aussi la mère du coupable. Si Marie est notre mère, Jésus est donc notre frère, son Père est donc notre père, nous avons donc droit à son royaume, à son héritage éternel. La faveur dont jouit Marie auprès de Dieu est donc aussi notre trésor. O chrétiens! aimons cette tendre mère, honorons-la, autant du moins qu'il est en nous, ici-bas, afin qu'un jour à venir elle soit notre avocate auprès de son divin Fils. La passion du Sauveur était nécessaire à notre salut, mais cette recommandation de voir notre mère dans sa propre Mère ne l'était pas moins pour nous diriger sûrement vers lui. Ayons donc recours à elle dans tous nos besoins, dans toutes nos nécessités. O Marie! s'écrie saint Bernard (*Serm.* IV, *de Assumpt.*), si quelqu'un, dans toute la suite des siècles, peut dire qu'il vous a invoquée en vain, je consens qu'on proclame partout que vous n'êtes plus la mère de miséricorde, dont les chrétiens ont besoin comme de leur pain de chaque jour. Vos autres vertus, ô Marie, sont admirables sans doute, et nous nous plaisons à le reconnaître; mais elles sont plus particulièrement à vous;

votre seule miséricorde est à nous et nous profite exclusivement. Nous louons votre virginité, nous admirons votre humilité profonde, mais nous nous rattachons de préférence à votre miséricorde; nous l'embrassons comme ce que nous avons de plus cher, nous pensons plus souvent à elle, nous l'invoquons sans cesse et avec d'autant plus de confiance que vous êtes la douceur même et que votre bonté n'est surpassée que par celle de Dieu. Parcourez l'Évangile tout entier, ajoute encore le même saint Bernard (*Serm. de Verbis Apocalyp.*), et si vous trouvez la moindre apparence de dureté de cœur en Marie, je vous permets de la tenir pour suspecte et de ne pas vous avancer vers elle avec confiance. Mais si vous ne trouvez rien, à l'exemple de saint Jean, le disciple bien-aimé du Sauveur, adoptez-la pour mère afin qu'à son tour elle vous adopte pour son fils et qu'elle vienne efficacement à votre secours dans tous vos besoins. Elle le peut pendant la vie, elle le peut à l'heure de notre mort en éloignant par sa présence notre ennemi qui alors est encore plus acharné à notre perte; elle le peut même après notre mort en prenant la défense de ses fidèles serviteurs et en prévenant en leur faveur la sentence du Souverain Juge.

Depuis la sixième jusqu'à la neuvième heure du jour, d'épaisses ténèbres se répandirent sur toute la terre. Ces ténèbres, visibles en Palestine, furent également remarquées à Athènes, où elles embarrassèrent fort les astronomes qui se virent dans l'impossibilité de les expliquer par une cause naturelle et connue de la science. Ce n'était donc pas une éclipse de soleil proprement dite, mais des émanations opaques s'élevant de la terre avec une forte teinte de sang, qui voilèrent le soleil pour le jour de deuil

où était plongée toute la nature à l'occasion de la mort de son divin Créateur. Ces ténèbres épaisses ressemblaient à celles qui couvrirent autrefois l'Égypte à l'ordre de Moïse sous le règne de Pharaon.

La quatrième parole prononcée par Jésus sur la croix fut celle-ci : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Dieu sans doute n'abandonnait pas plus son Fils qu'il n'avait, au jour de l'infortune, abandonné David auquel le Messie empruntait ces paroles. Mais ce cri de douleur réelle était arraché à Jésus, surtout par la pensée que son sacrifice serait inutile pour le plus grand nombre des Juifs qui refusaient de croire en lui. Il voulait donc du haut de la croix frapper encore leurs oreilles en leur rappelant les antiques prophéties qui se réalisaient en sa personne. Jésus se plaignait à son Père d'être en quelque sorte abandonné; ses disciples, en effet, avaient fui; le peuple s'obstinait dans son aveuglement; il voyait dans l'avenir le prix de son sang qu'il répandait pour le salut du monde entier perdu pour la plupart des hommes ingrats qui refuseraient de se soumettre à son Évangile, et cette considération, dit saint Bernard (*Serm. de Passione*), ajoutait encore à l'amertume de son sacrifice et renouvelait en quelque sorte toutes ses blessures; c'est pourquoi il redouble son invocation : Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné? Il nous montre par là toute l'immensité de sa douleur qui, comme nous l'avons déjà dit, était en lui autant morale que matérielle. Jésus pourtant, sur la croix, n'était tourmenté que dans les parties inférieures de son être, et il jouissait de toutes les facultés supérieures de son âme, avec lesquelles il dominait toutes les faiblesses de la nature humaine. Il cria à haute voix,

pour nous montrer qu'il s'élevait ouvertement contre le péché, unique cause de ses souffrances et de sa mort. Jésus sur la croix, dit saint Ambroise (*in cap.* XXIII *Luc.*), déplore la profonde misère et la perversité de ceux dont il a pris la nature, et les paroles de détresse qu'il adresse à son Père, il ne les prononce que pour émouvoir notre propre dureté et nous élever vers le bien en nous excitant à la compassion envers lui. L'homme s'émeut naturellement soit à la vue de l'émotion même des choses les plus insensibles, soit à la vue de sa propre misère qu'il considère dans ceux qui l'environnent et qui sont ses semblables, soit enfin à la vue de prophéties s'accomplissant inopinément et tout à coup sous ses yeux. Dieu frappe les hommes témoins de sa mort de cette triple émotion qui se perpétuera dans tous les siècles. Il pose aujourd'hui de sa main toute-puissante sur le cœur de l'Église, son épouse, ce cachet des prophètes qui l'avaient annoncée. A la vue de ce sceau divin, l'épouse s'écrie : Ce faisceau de myrrhe prophétique, mêlé de fiel et de vinaigre, est mon bien-aimé, je le vois, il reposera sur mon sein.

A propos de ces paroles : Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné, saint Augustin (*Serm. de Passione*) s'exprime en ces termes : Ces paroles que Jésus prononce sur la croix au milieu des angoisses et des tribulations qu'il endure pour nous, sont un mélange tout à la fois de tendresse et d'affliction, d'amertume et de douleur. Quiconque les méditerait avec amour, quiconque sonderait avec dévotion toutes les sources du cœur sacré d'où elles jaillissent, eût-il lui-même un cœur aussi insensible que le bois ou la pierre, aussi dur que le fer ou l'airain, ne pourrait ne pas se sentir attendri, ne pas

verser des larmes abondantes. Jésus sur la croix souffrait horriblement dans toutes les parties de son corps, mais les peines, les douleurs qu'il ressentait intérieurement à la vue de notre ingratitude future étaient bien plus poignantes encore. Écoutons les paroles que Hugues de Saint-Victor lui met à ce sujet dans la bouche. O homme, semble-t-il nous dire du haut de la croix où il est attaché, considère attentivement tout ce que je souffre pour toi, vois toutes les douleurs, tous les tourments dont je suis accablé pour ton salut; jette les yeux sur les clous dont mes pieds et mes mains sont percés ; mes souffrances extérieures sont immenses sans doute, eh bien ! elles sont plus grandes encore les peines que j'éprouve intérieurement à la vue de ton ingratitude envers moi.

Cette quatrième parole de Jésus sur la croix nous enseigne que c'est à Dieu seul que nous devons avoir recours dans tous nos besoins, dans tous nos dangers. Le Sauveur, dit saint Augustin (*in Meditat.*), au moment de rendre le dernier soupir, redouble sa prière auprès de Dieu son Père, afin de nous en montrer toute l'efficacité. La prière est la cuirasse dont nous devons nous revêtir contre les tentations et dans toutes les épreuves que nous avons à subir. Jésus-Christ avait prié au jardin des Olives, il prie encore sur la croix, parce que la prière est notre véritable refuge dans les dangers. Élève-toi donc, mon âme, sur cette tour assurée de la prière, retranche-toi dans le camp salutaire de l'oraison. Elle est le remède souverain des malades, le bouclier des faibles, le parfum le plus agréable pour les habitants de la céleste patrie. Ces paroles du Sauveur : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? semblent plutôt, comme le remarque

la Glose, respirer la prière que la plainte. La prière, il est vrai, est sous-entendue et ne figure pas dans le texte hébreu, mais les Septante dans leur version, interprétant le vrai sens du passage, y ont ajouté ces mots : Jetez les yeux sur moi, *respice in me*. C'est de cette prière réelle, quoique sous-entendue, adressée à son Père sur la croix, que parle saint Paul quand il dit : Pendant les jours de sa vie mortelle, ayant offert ses supplications et ses prières avec de grands cris et des larmes, il fut exaucé à cause de la grandeur de son hommage. Que tous les chrétiens, à l'exemple du Sauveur, dans les plaintes qu'ils adressent à Dieu, aient soin de mêler la prière, et il viendra infailliblement à leur secours. Quand nous sommes tentés, quand nous nous croyons abandonnés de Dieu, c'est alors qu'il est plus près de nous, comme il nous le dit lui-même par la bouche du prophète royal : Je suis avec vous dans la tribulation, *cum ipso sum in tribulatione*. Cette promesse, comme toutes celles de Dieu, est certaine ; si quelquefois il semble nous abandonner, ce n'est que pour éprouver notre vertu. C'est un père plein de tendresse qui se plaît à regarder marcher son enfant qu'il couve du regard, prêt à lui tendre la main au premier cri d'alarme.

Quelques-uns cependant, en entendant ces paroles du Sauveur prononcées en hébreu : *Eli, Eli, lamma subacthani*, se disaient entre eux : il appelle Élie. Ceux qui prenaient ainsi le change sur les paroles de Jésus, nous dit saint Jérôme (*in cap.* XXVII *Matth.*), ne pouvaient être que des soldats romains qui ne comprenaient pas la langue, ou bien encore des Juifs mal intentionnés qui par là voulaient abaisser le Sauvenr en faisant croire qu'il était inférieur à Élie dont il invoquait la protection ; ou bien en-

core, ils avaient mal entendu à cause du bruit qui se faisait autour d'eux.

La cinquième parole de Jésus tombée du haut de la croix est celle-ci : *J'ai soif*. La soif qu'accuse ici le Sauveur était, comme sa douleur, tout à la fois réelle et supérieure à tout ce qu'on a coutume d'entendre par là. Comme le cerf soupire après l'eau du torrent, son âme aussi soupirait après le salut du monde et après la gloire de son Père céleste. C'était bien en effet la soif du salut des hommes et l'honneur dû à Dieu qui le conduisaient volontairement à la mort, après avoir accompli toutes les Écritures qui avaient dit de lui : Dans sa soif, ils lui présentèrent du vinaigre ; prédiction qui se réalisa le même jour deux fois en sa personne comme nous l'avons vu. O mon Seigneur Jésus, s'écrie saint Augustin (*in Meditat.*), vous avez prononcé sur la croix cette parole : J'ai soif; quelle était donc, ô mon Dieu! cette soif qui vous dévorait? A quoi donc aspirait votre sang répandu et desséché? Était-ce au jus de la vigne ou à l'eau du torrent? Hélas! sans être exempt de cette soif ardente, que vos désirs étaient bien différents et plus élevés! Vous aviez soif de notre salut, vous aviez faim de notre rédemption, sources amères de votre résignation aux volontés de votre Père céleste. O mon âme, conçois encore de pareils désirs ; sois sans cesse altérée de ton propre salut et de celui de tes frères ; soupire continuellement après cette source de tout bonheur, de toute satisfaction vers laquelle tous les chrétiens doivent tendre à l'exemple de celui qui est leur véritable modèle.

Or, pour calmer cette soif ardente de notre salut qui le dévorait, ses ennemis, qui déjà par dérision lui avaient

présenté le fiel et le vinaigre, les lui présentent une seconde fois sur la croix dans une éponge fixée au bout d'un roseau, sans doute pour hâter sa mort et être plus promptement délivrés de la garde de son corps qui leur avait été confiée. Les Juifs, comme nous le voyons ici, mettaient tout en œuvre pour tourmenter Jésus sur la croix, et saint Chrysostôme (*Homil.* 84, *in Joan.*), essayant de mesurer l'excès de leur malice, s'exprime en ces termes : Quand nous aurions dix mille ennemis, quand même ces ennemis nous auraient porté les coups les plus sensibles et les plus irréparables, si nous les voyions mourir lentement et successivement dans toutes les parties de leurs corps, nous sentirions fléchir et tomber comme malgré nous la haine même la plus légitime en apparence. Les Juifs bien loin de s'adoucir à la vue des tortures et des douleurs de Jésus, redoublent leur fureur et l'abreuvent une seconde fois de fiel et de vinaigre. A côté du vin des patriarches et des prophètes, dit saint Remi (*in cap.* XXVII *Matth.*), les Juifs étaient ce vinaigre dégénéré d'une antique et noble origine qu'ils offraient à Jésus sur la croix. Ils l'avaient frappé dans tout son corps dont ils avaient fait une seule plaie, ils le frappent maintenant dans le sens délicat du goût afin d'accomplir toutes les prophéties à son sujet. Apprenons de là, chrétiens que nous sommes, à ne pas nous laisser aller au plaisir du boire et du manger. Jamais l'homme en ce monde, vécût-il pendant mille ans, jeûnât-il chaque jour au pain et à l'eau, ne pourra compenser les douleurs de Jésus abreuvé sur la croix de fiel et de vinaigre. C'est là ce qui fait dire à saint Bernard (*Serm. de Passione*) : Quelle est la nourriture, quelque grossière, quelque insipide qu'elle soit, qui ne puisse devenir agréable, délicieuse même, si

nous avons soin de l'assaisonner par la pensée du vinaigre présenté à Jésus sur le Calvaire ?

La sixième parole du Christ sur la croix fut celle-ci : *Tout est consommé.* Parole admirable et profonde qui n'a pas besoin d'être commentée. Tout est consommé en effet par la mort du Sauveur en même temps que tout est accompli en elle : sa mission sur la terre annoncée par Moïse et les patriarches; les prophéties qui avaient marqué le temps de sa venue et décrit les principales circonstances de sa vie et de sa mort; les paroles mêmes de Jésus qui avait dit à ses disciples : Nous allons à Jérusalem et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme sera réalisé; tout enfin est accompli, *consummatum est.* La coupe de fiel et de vinaigre résume toutes les douleurs de sa longue passion ainsi que ces paroles du prophète Jérémie : Le Seigneur m'a entouré de fiel, je suis devenu la risée de tout un peuple, le sujet de ses chants durant tout un jour; il m'a rempli d'amertume, il m'a abreuvé d'absinthe. Tout est donc consommé. Nous aussi, chrétiens, apprenons à mettre la dernière main à la pénitence que nous avons commencée, à conduire toutes nos œuvres jusqu'à la perfection et à terminer notre vie par une fin glorieuse et digne de Dieu. O mon divin Sauveur, s'écrie saint Augustin (*Serm. de Passione*), vous avez, du haut de la croix, fait entendre ces profondes paroles : Tout est consommé. — Tout en effet était consommé en vous, ô mon Dieu ! Les prédictions des prophètes étaient accomplies, les sacrifices sanglants, figures du vôtre sur la croix, étaient abolis pour toujours; la cruauté sous toutes les formes était noyée dans votre sang qui inaugurait ainsi une ère de grâce et de pardon. Heureux l'homme qui, avec

Celui qui est l'alpha et l'oméga de toute chose en ce monde et dans l'autre, pourra dire aussi : Tout est consommé. Le prix n'est pas décerné au début de la lice, mais à la fin de la carrière ; le denier n'est pas le salaire de ceux qui commencent la journée, mais de ceux qui l'achèvent ; la couronne n'est pas placée sur la tête de l'agile coureur d'où elle pourrait glisser, mais ne lui est donnée que quand il est parvenu au but. Achevons avec persévérance la pénitence que nous avons commencée. Attachés à l'arbre de la vie comme à une croix salutaire par devoir et par sacrifice, n'en descendons pas volontairement, et à l'exemple du bon larron, ne soyons pas scandalisés du modèle que nous présente un Dieu souffrant et humilié.

Faire le bien pendant sa vie, c'est multiplier sa vie par les bonnes œuvres ; mais persévérer dans le bien jusqu'à la fin, c'est réunir toutes les bonnes actions déjà faites afin de pouvoir entrer en compte avec Dieu qui est le maître et le juge absolu. Celui qui se présente à lui avec ce résultat de ses œuvres, c'est-à-dire avec les mérites multipliés et la foi du Christ, dont il aura revêtu ses actes, sera seul à la fin glorieusement rétribué. C'est là ce qui fait dire au grand apôtre : Jésus-Christ consommé sur la croix est devenu pour tous ceux qui lui obéissent l'auteur de leur salut éternel.

CHAPITRE XLI

DE NONE EN LA PASSION DU SAUVEUR

A l'heure de none, c'est-à-dire vers les trois heures de l'après-midi, profondément recueillis en vous-mêmes, l'âme pénétrée de tristesse et d'amour, jetez les yeux sur la croix; considérez l'état affreux auquel ses cruels bourreaux ont réduit votre divin Maître. L'instant de sa mort est proche; la vie semble tarie en celui qui en est la véritable source; il a répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang; ses forces épuisées s'affaissent; son visage est pâle et défait; ses yeux languissants, presque éteints, s'inclinent vers la terre. Il penche sa tête abattue du côté de sa sainte Mère debout au pied de l'infâme gibet, comme pour lui adresser un dernier adieu: Adieu déchirant et cruel qu'il ne peut même lui exprimer de bouche, tant il est suffoqué par les souffrances! Il semble lui recommander son corps cruellement meurtri, déchiré, mis en lambeaux.

Il élève ensuite ses regards vers son Père céleste, comme pour nous montrer qu'il meurt volontairement et pleinement soumis aux ordres de Dieu. Il lui rend grâces de ce qu'il daigne enfin le rappeler à lui, pour nous apprendre que nous aussi, dans nos peines, dans nos tribulations, dans toutes les adversités et les chagrins de cette vie, nous devons témoigner à Dieu notre reconnaissance. Il abaisse sa tête au-dessous de la fastueuse inscription attachée au haut de la croix, pour nous apprendre à éviter, à fuir la vaine gloire. Je ne suis pas venu, semble-t-il nous dire, pour régner en ce monde; je refuse le vain titre de roi que Pilate a voulu me donner. Enfin épuisé, n'en pouvant plus, Jésus jette un grand, un dernier cri accompagné de larmes, en disant : Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains, c'est-à-dire en votre puissance. Par ces paroles, selon la pensée de saint Cyrille, notre divin Sauveur annonçait ouvertement que les âmes des justes, retenues jusqu'alors dans les demeures souterraines qu'on appelle les limbes, où elles attendaient leur rédemption, allaient être délivrées et réunies à Dieu. Par ces paroles, ajoute saint Athanase (*Lib. de Incarnatione Christi*), Jésus-Christ recommande à Dieu, son Père, tous les hommes vivifiés désormais par lui et en lui. Ne sommes-nous pas en effet ses membres selon le langage du grand apôtre : Vous êtes tous un même corps en Jésus-Christ?

Le Sauveur sur la croix s'était d'abord écrié : Éli! Éli! Il jette un second cri en disant : Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains. De là quelques docteurs, parmi lesquels saint Jérôme (*in Psal.* XXI), prétendent que le Sauveur sur la croix récita tout entier, avec ses divisions, le psaume *Deus, Deus meus, respice in me*, qui renferme

cent cinquante versets; qu'il prononça à haute voix le premier et le dernier verset et les autres intérieurement et à voix basse. C'est de ce double cri de Jésus sur la croix que semble parler le grand apôtre quand il dit : Celui qui pendant sa vie mortelle adressa ses prières à Dieu son Père avec cri et avec larmes, fut exaucé à cause du grand respect qui lui était dû comme à l'évêque suprême de nos âmes. De là aussi nous pouvons conclure que ces deux exclamations du Sauveur furent accompagnées de larmes. Si Jésus recommande ainsi son âme à Dieu, son Père, ce n'est certes pas qu'il en ait besoin; c'est uniquement pour nous instruire et nous donner l'exemple de ce que nous devons pratiquer nous-mêmes comme nous le verrons tout à l'heure. A ces mots, il baissa la tête et rendit le dernier soupir, non forcément et malgré lui, mais volontairement, et de plein gré, son âme se sépara de son corps. Quel est l'homme, s'écrie saint Augustin (*Tractat.* 119, *in Joan.*), qui peut à son gré et quand il lui plaît s'endormir comme Jésus-Christ s'est endormi sur la croix? Quel est celui qui peut, quand il le veut, se dépouiller de ses vêtements et de la vie aussi promptement que Jésus-Christ lui-même s'est dépouillé de son humanité et est mort sur le Calvaire? Or, s'il a fait éclater tant de puissance en mourant, quelle ne sera pas cette même puissance quand il viendra juger tous les hommes? Quels sentiments de terreur ou d'espérance ne doit-elle pas nous inspirer? Notre-Seigneur sur la croix rend l'esprit en poussant un cri puissant; il prie, il pleure, et par ces quatre particularités de sa mort, il manifeste tout à la fois sa divinité et son humanité. Sa divinité : en effet, rendre l'esprit de plein gré et par sa propre vertu, est un acte qui n'appartient

qu'à un Dieu, de même qu'il n'appartient qu'à un Dieu en mourant de pousser un tel cri, puisque les hommes ordinaires, loin de pouvoir à l'heure de la mort faire entendre de grands cris, peuvent à peine respirer et articuler quelques sons confus, quelques paroles étouffées et inintelligibles. Par ses prières et par ses larmes il manifeste son humanité, son affection et sa tendresse pour nous. Le cri que Jésus poussa sur la croix fut si grand, fut si puissant, qu'il pénétra jusqu'aux plus profonds abîmes de l'enfer, qu'il ébranla la terre et les cieux. Cette voix éclatante ne fut donc pas une voix naturelle et ordinaire que l'homme mourant est absolument impuissant à produire, mais une voix surhumaine, résultat unique de la puissance divine.

Nous devons remarquer ici que l'heure à laquelle Adam, notre premier père, avait offensé Dieu par sa désobéissance, fut la même à laquelle Jésus-Christ, le second Adam, voulut mourir sur la croix pour expier par son obéissance les péchés et les crimes des hommes. L'heure où Adam par son péché avait introduit la mort en ce monde, fut la même où le Sauveur en expirant sur le Calvaire détruisit l'empire même de la mort et anéantit sa puissance. La même heure enfin qui avait vu le paradis terrestre se fermer par le crime d'Adam à sa postérité tout entière, vit le ciel s'ouvrir à tous les hommes par l'expiation volontaire de Jésus sur la croix. Et, selon la pensée du vénérable Bède (*in cap.* XV *Marc.*), l'ordre de la souveraine justice ne demandait-il pas qu'à la même heure où le paradis terrestre avait été fermé aux descendants de notre premier père, le ciel aussi fût ouvert au larron pénitent? Jésus-Christ, d'après la Glose, consomma sa passion et

voulut terminer sa vie mortelle à cette heure où le soleil, amortissant ses feux, commence à s'abaisser vers son déclin, afin de nous apprendre par là qu'il mourait pour nos péchés; péchés qui nous avaient arrachés à la vraie lumière et à l'amour de Dieu pour nous précipiter dans les ténèbres et l'obscurité de la vie présente. Il mourut à l'heure de none, c'est-à-dire à la neuvième heure, pour nous montrer aussi qu'il était venu pour réparer les neuf chœurs des anges. Nous lisons encore dans la Glose, sur le livre de Tobie, qu'au moment où le Sauveur expira, le démon, qui avait de tout son pouvoir contribué à ses souffrances, se présenta pour voir s'il ne trouverait pas en lui quelques traces de péché. Il se tenait, dit l'auteur, sur un des bras de la croix jusqu'au dernier soupir du Christ; mais ne trouvant rien à blâmer et à reprendre en lui, couvert de honte et de confusion, il se précipita aussitôt dans les profondeurs des enfers où il rencontra l'âme du Sauveur qui brisait les portes et les verroux de son horrible empire, et en retirait les âmes des justes qui depuis si longtemps y étaient retenues. Dès lors fut à jamais détruit l'obstacle qui s'opposait à la vision béatifique de Dieu; obstacle qui nous était figuré par le glaive de feu que le Seigneur avait placé à la porte du paradis terrestre pour en défendre l'entrée.

De toutes les douleurs, de toutes les souffrances que notre divin Sauveur eut à endurer sur la croix, la plus terrible sans contredit fut la peine de mort. En effet, selon la pensée de saint Jean Damascène (*lib.* III, *de Fide*), la mort est le plus cruel de tous les supplices, à cause de la tendance naturelle de l'âme vers le corps; or, cette union de l'âme et du corps en Jésus-Christ était plus intime qu'elle

ne l'est dans tous les autres hommes, en raison même de sa divinité qui était tout à la fois jointe à son âme et à son corps; donc par cette raison, il dut souffrir plus cruellement que tout autre de cette séparation. Cette mort de notre divin Maître nous fournit les plus grands enseignements dont nous devons nous efforcer de profiter. Le premier, c'est que nous devons mourir avec Jésus-Christ au monde et au péché, si nous voulons vivre éternellement avec lui, selon cette parole du grand Apôtre : Si vous mourez avec Jésus-Christ, vous vivrez aussi avec lui. Et comme il le dit encore ailleurs : Vous êtes morts au monde et aux biens terrestres, et votre vie doit être cachée en Dieu avec Jésus-Christ. En second lieu, notre Sauveur, en s'adressant à Dieu, son Père, avant de mourir, et en lui remettant son âme entre les mains, nous a donné un grand exemple de piété; comme un bon maître, il a voulu nous apprendre ce que nous devons faire nous-mêmes, lorsque nous sommes attaqués par de violentes tentations ou que nous sommes sur le point de mourir. En effet, si nous devons mettre notre confiance en Dieu pendant tout le cours de notre vie, l'invoquer sans cesse, lui recommander continuellement notre âme, toutefois nous y sommes plus spécialement obligés lorsque nous sommes sérieusement menacés de la mort, parce qu'alors les ennemis de notre salut redoublent leurs efforts et que notre vertu est plus faible pour leur résister. Il nous enseigne encore par là qu'en Dieu seul nous devons mettre toutes nos espérances, certains que si nous lui confions le soin de nos âmes, il nous défendra, il nous protégera contre toutes les attaques de nos ennemis. Le troisième enseignement que nous trouvons ici s'adresse plus spécialement aux religieux. En

effet, dès le moment qu'ils ont fait leur profession, ils ont dû mourir au monde et à eux-mêmes, remettre par le vœu d'obéissance leur volonté et leurs propres sentiments entre les mains de leur Père spirituel qui est leur abbé. Cette volonté, ces sentiments propres auxquels ils ont renoncé, ils ne doivent plus les reprendre, à l'exemple de Jésus-Christ, qui, dès l'instant qu'il eut remis son âme entre les mains de son Père céleste, ne la reprit qu'au moment de sa résurrection. Comme le Sauveur, ce modèle de l'obéissance la plus absolue, de la soumission la plus parfaite, le religieux doit dire à son supérieur : Mon père, je vous remets mon esprit, ma volonté, mes sentiments afin que vous les dirigiez dans le bien et que vous les gouverniez désormais selon votre gré et votre bon plaisir. Ceux au contraire qui, après avoir abdiqué leur propre volonté, la reprennent pour vivre à leur fantaisie et selon leurs caprices, ne sont que des imposteurs et des antechrists, puisqu'ils préviennent ainsi l'heure de la résurrection.

Quatrièmement, nous devons apprendre aussi combien il est utile, avantageux, salutaire de réciter avec dévotion et avec humilité ce psaume avec ses divisions que le Sauveur lui-même récita en priant sur la croix. Nul doute que cette lecture ne fasse naître dans nos cœurs de grands sentiments de piété. De plus, selon l'opinion de plusieurs docteurs, cette récitation peut effacer en nous les fautes vénielles, les négligences et les distractions dont nous aurions pu nous rendre coupables dans l'office divin auquel nous sommes tenus. En cinquième lieu, la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous apprend que nul homme en ce monde, quelque juste, quelque saint qu'il puisse être, ne doit jamais être entièrement rassuré contre les piéges et

les embûches du démon qui a poursuivi Jésus-Christ lui-même jusqu'à son dernier soupir sur la croix. S'il en est ainsi, que ne doit pas redouter la créature si faible par elle-même et si facile à séduire? Certes, elle ne doit se reposer sur rien, si ce n'est sur la mort même de Jésus-Christ. Toute mon espérance, dit saint Augustin (*in Man., cap.* XXII), réside en la mort de mon divin Sauveur; c'est cette mort qui fait tout mon mérite; c'est elle qui est mon unique ressource, mon salut, ma vie, ma résurrection. La multitude de mes péchés ne m'inspire aucune crainte, sitôt que je pense à la mort de mon divin Rédempteur; quelque énormes, quelque nombreux qu'ils puissent être, ils ne l'emporteront jamais sur les mérites des souffrances et de la mort de mon Sauveur Jésus-Christ. Sixièmement, voyons avec quelle ardeur nous sommes obligés d'aimer notre divin Sauveur, qui a bien voulu sacrifier pour nous sa vie sur la croix et qui, en mourant, a daigné abaisser vers nous sa tête auguste. Notre divin Rédempteur, dit encore saint Augustin (*ibidem*), a voulu en mourant incliner sa tête vers nous comme pour nous donner son dernier baiser en signe d'amitié. Ce baiser d'ami, nous le lui rendons, toutes les fois que, pénétrés de tendresse et d'amour pour lui, nous compatissons à ses souffrances et à sa mort douloureuse. Septièmement, enfin, apprenons que tout chrétien, quand il sent approcher pour lui la dernière heure, doit, autant du moins qu'il lui est possible, suivre l'exemple de son divin Maître, imiter ce que Jésus-Christ lui-même a bien voulu pratiquer en mourant sur la croix. Le Sauveur, avant de rendre le dernier soupir, s'adresse à Dieu son Père par ses prières, par ses cris et par ses larmes; il lui recom-

mande son âme et remet son esprit entre ses mains. De même, quand nous sommes à l'article de la mort, nous devons prier Dieu et crier vers lui, sinon de bouche, au moins de cœur; pleurer et gémir sur nos péchés dans un repentir sincère; recommander notre âme à Dieu et remettre notre esprit entre ses mains en nous soumettant pleinement et de bon gré à sa volonté sainte. Pour cela, rappelons souvent à notre esprit l'amour immense que Jésus-Christ nous a témoigné en mourant pour nous sur la croix, afin de nous rendre la vie que nous avions perdue; représentons-nous les diverses circonstances qui ont accompagné cette sainte mort. Disons-lui souvent du fond de notre cœur : O mon doux Jésus, vous qui en mourant sur la croix avez voulu, pour nous donner l'exemple, recommander votre âme à Dieu, votre Père céleste, faites qu'en ce monde je puisse mourir spirituellement avec vous, et à ma dernière heure daignez recevoir mon âme entre vos mains; entre ces mains qui pour moi ont été étendues sur le Calvaire, percées de clous et arrosées de votre sang précieux. Faites que je meure dans la foi et dans l'espérance en votre saint nom et que je puisse à ce moment fatal mériter d'entendre ces douces et consolantes paroles que vous adressâtes au bon larron : Aujourd'hui même tu seras avec moi dans mon paradis.

Au cri terrible que Jésus-Christ poussa en expirant sur la croix, le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'au bas. Dans le temple de Jérusalem il y avait deux voiles, l'un à l'intérieur et qui servait à dérober le saint des saints à tous les regards, l'autre à l'entrée et devant la porte pour empêcher les yeux de pénétrer à l'intérieur; ce fut ce dernier qui fut alors rompu. Remarquons,

dit Origène (*Tractat.* 35, *in Matth.*), que dans le temple de Jérusalem il y avait deux voiles, l'un au dedans pour cacher le saint des saints, l'autre au dehors et qu'on appelait le voile du tabernacle ou du temple. A la mort du Sauveur, le voile extérieur fut déchiré du haut en bas, pour nous montrer que tous les mystères cachés aux hommes depuis le commencement du monde jusqu'à présent, allaient être enfin révélés. Mais quand la perfection de la gloire sera venue, le second voile sera également enlevé afin que nous puissions voir clairement la véritable arche d'alliance, c'est-à-dire Dieu lui-même dans toute sa majesté, les chérubins et toutes les merveilles qui accompagnent ou qui constituent la splendeur divine. Ce voile du temple déchiré en deux nous montre encore que les mystères et les secrets des sacrements de la loi cachés jusqu'alors aux gentils, allaient être désormais révélés à tous les hommes sans distinction; que la vérité voilée sous les figures de l'ancien Testament était enfin accomplie, et que le ciel fermé jusqu'à présent aux créatures coupables, était maintenant ouvert aux hommes régénérés par le sang du Sauveur. C'est en mémoire de ce prodige que le Vendredi saint dans l'église on laisse à découvert les croix, les reliques et les images. Nous lisons à ce sujet dans l'Évangile des Nazaréens qu'au moment où le voile du temple, qui était d'une immense étendue, se déchira en deux, des voix extraordinaires éclatèrent dans les airs, et qu'on entendit les puissances angéliques, auxquelles la garde du temple avait été confiée, criant et se disant les unes aux autres : Éloignons-nous de ces lieux. Ce voile du temple, dit saint Chrysostôme (*Serm. de Cruce et Latrone, tom.* III), qui fut alors déchiré en deux, était d'un très-

grand prix; il était de pourpre et d'or, de soie et de satin, et l'on ne s'en servait que dans les grandes solennités.

La voix du Sauveur expirant, la terre trembla et fut ébranlée jusque dans ses fondements, manifestant par là, pour ainsi dire, toute la douleur, toute l'indignation dont elle était saisie à la vue de son Créateur et de son Maître suspendu en croix; nous montrant aussi que la nation des Juifs devait être chassée de Jérusalem et entièrement anéantie. Les pierres se fendirent, pour marquer la conversion future des Gentils, et pour nous enseigner que les cœurs des hommes, quelque insensibles qu'ils puissent être, fussent-ils aussi durs que les pierre selles-mêmes, doivent compatir à Jésus-Christ mourant pour eux. L'on prétend que les fentes de ces pierres se voient encore aujourd'hui et que les pèlerins y plantent leurs croix en se mettant en prières. Les sépulcres s'ouvrirent pour nous apprendre que l'empire de la mort était enfin détruit, que la résurrection de Jésus-Christ et de ceux qu'il devait rappeler à la vie en ce moment solennel était proche, et encore pour nous figurer la résurrection générale qui doit avoir lieu à la fin des siècles. Plusieurs corps des saints ressuscitèrent d'entre les morts. Ces saints ressuscitèrent, non pas précisément au moment même où les sépulcres furent ouverts, c'est-à-dire à la mort du Sauveur, mais à l'instant de sa résurrection. En effet, ils ne devaient pas ressusciter avant lui, mais en même temps que lui, afin d'attester par leur propre résurrection celle de leur divin Maître. C'est pourquoi l'évangéliste ajoute : Et sortant de leurs tombeaux après la résurrection, qui est la résurrection de Jésus-Christ, ils vinrent dans la ville sainte, c'est-à-dire à Jérusalem, et se montrèrent à plusieurs personnes pour manifester ainsi la résurrection du Sau-

veur. Saint Jérôme à ce sujet s'exprime en ces termes (*in cap.* XXVII *Matth.*) : Quoique les sépulcres aient été ouverts à l'instant même où le Sauveur expira sur la croix, cependant les morts qu'ils renfermaient ne ressuscitèrent qu'au moment de la résurrection de Jésus ; ne devait-il pas, en effet, être le premier parmi les ressuscités d'entre les morts, comme l'atteste le grand apôtre et saint Jean lui-même dans l'Apocalypse ? A la vue de Jésus-Christ expirant sur la croix, dit saint Léon, pape (*Serm.* 10, *de Passione*), la nature entière est dans la consternation et dans la tristesse, rendant ainsi témoignage à son Créateur et voulant, pour ainsi parler, être anéantie au moment même où il expire. Pendant sa vie, le Sauveur n'avait montré qu'abaissement et humilité; à sa mort, il manifeste sa puissance. C'est ce qui fait dire à saint Anselme (*in Speculo evangel. serm.*, *cap.* XIII) : O mon âme, dans la passion de ton Sauveur, tu n'as vu que misère et souffrances, et tu as été touchée de compassion ; considère-le à son dernier soupir, vois la souveraine puissance qu'il fait éclater, et sois saisie d'admiration et d'étonnement. Quel est donc celui qui meurt si ignominieusement et à la mort duquel cependant la terre et les cieux compatissent et sont sensibles ? C'est celui-là même dont la mort nous a donné la vie, et qui lui-même ressuscite les morts. O mon doux Jésus, s'écrie saint Augustin (*Serm. de Passione*), vous êtes jugé comme un malfaiteur, crucifié comme un larron et un impie, entièrement abandonné de Dieu ; néanmoins, au milieu de vos angoisses et de vos douleurs, vous faites éclater les signes les plus évidents de votre grandeur et de votre puissance ! Quelle langue humaine, continue le même saint Augustin (*ibidem*), pourrait jamais raconter, quel esprit pourrait

jamais concevoir l'immense douleur dont fut pénétré le cœur de Marie en voyant les créatures même les plus insensibles témoigner leur tristesse à la mort de son divin Fils!

Toutes les merveilles qui eurent lieu à la mort de notre divin Sauveur, sont l'image, dans le sens mystique, de tout ce qui s'opère à la conversion du pécheur. En effet, l'âme du chrétien est véritablement le temple de Dieu. Le péché qui la couvre est ce voile qui, au temple de Jérusalem, empêchait de découvrir le saint des saints; il faut qu'il soit brisé et mis en pièces, pour que cette âme puisse parvenir à la gloire de la véritable patrie. La terre tremble, lorsque le pécheur, saisi d'effroi à la vue de tous ses crimes passés, renonce à tous ses désirs charnels et terrestres pour n'aimer plus que Dieu seul et les biens éternels. Les pierres se fendent, lorsque, touché d'un repentir sincère de toutes ses iniquités, l'homme pécheur pleure et gémit en s'unissant à Jésus-Christ sur la croix. Les sépulcres s'ouvrent, lorsque, par une confession sincère de toutes ses fautes, le pécheur découvre au prêtre toutes les abominations renfermées jusqu'à présent au fond de son cœur. Enfin les morts ressuscitent, lorsque, revenu à la vie spirituelle qu'il avait perdue, l'homme, sorti de son engourdissement, de sa paresse, s'efforce par la pratique des bonnes œuvres de réparer le mal qu'il a fait précédemment. O mon doux Jésus, à l'heure de votre mort, le voile du temple s'est déchiré en deux; daignez aussi, par un effet de votre grâce, dissiper le voile de l'ignorance qui m'enveloppe de toutes parts, afin que désormais, connaissant votre volonté sainte, je puisse l'observer dans toute ma conduite. La terre a tremblé; faites, ô mon Dieu, que moi, misérable créature,

qui ne suis que cendre et poussière, je sois sans cesse saisi de respect et d'effroi en votre divine présence, et qu'en ce monde je puisse opérer mon salut avec crainte et tremblement. Les pierres se fendirent; faites aussi que mon cœur, plus dur que la pierre insensible, soit sans cesse pénétré d'une sainte frayeur et qu'il soupire continuellement après la rosée de vos fécondes bénédictions qui lui feront produire de dignes fruits de vie. Les sépulcres s'ouvrirent et plusieurs corps des saints furent rappelés à la vie; faites, ô mon doux Sauveur, que moi aussi je puisse sortir de l'infâme tombeau où me retiennent encore mes mauvaises habitudes, et que désormais rendu à la vie de la grâce, je puisse persévérer jusqu'à la fin dans votre divin amour.

Cependant, à la vue de tant de prodiges, et surtout en entendant ce cri terrible que Jésus avait poussé en expirant, le centurion, qui était le chef des bourreaux, et les autres soldats qui étaient avec lui pour garder le Sauveur jusqu'à son dernier soupir, furent saisis d'une grande crainte. Ne pouvant attribuer tant et de si grands miracles qu'à la puissance divine, ils rendirent gloire à Dieu, et confessèrent ouvertement la divinité de Jésus-Christ en disant : Cet homme était véritablement juste; cet homme était véritablement le Fils de Dieu, autrement tant de gloire n'aurait pas éclaté à sa mort. Remarquons ici les différentes manières dont s'expriment les évangélistes en rapportant ce fait. Saint Mathieu dit : C'était là vraiment le Fils de Dieu : *Vere Filius Dei erat;* saint Marc dit : Cet homme était vraiment le Fils de Dieu : *Vere hic homo Filius Dei erat;* et saint Luc dit : Cet homme était véritablement juste : *Vere hic homo justus erat.* D'où nous devons infailliblement conclure que Jésus-Christ était tout à la fois

véritablement Dieu, véritablement homme et vraiment innocent et juste. D'ailleurs ces trois conditions étaient absolument indispensables pour l'œuvre de la rédemption. C'était l'homme en effet qui avait contracté la dette du péché; Dieu seul pouvait remettre cette dette, et cette dette ne pouvait être remise qu'en faveur d'un juste; il était donc nécessaire que Jésus-Christ fût en même temps Dieu, homme, et homme sans péché et sans souillure. C'est aussi ce qui aggrave le crime des Juifs; en effet, c'est un Dieu qui est mis à mort par ses créatures, un homme par des bêtes féroces, un juste qui est condamné par des criminels. Pourtant le Sauveur avait mis tout en œuvre pour leur inspirer la foi en sa divinité, même jusque dans le cri qu'il avait poussé en rendant le dernier soupir. Ne devaient-ils pas penser en effet que ce cri terrible, dont n'était pas capable un homme ordinaire, surtout après avoir versé tout son sang et avoir été épuisé par les souffrances, ne pouvait être qu'un cri surnaturel, miraculeux et par conséquent que celui qui l'avait poussé ne pouvait être que le Fils de Dieu? C'est ce simple raisonnement d'ailleurs qui avait converti le centurion et ses soldats; car selon la pensée de saint Jérôme (*in cap.* XXVII *Matth.*), nul ne peut à son gré et quand il lui plaît rendre l'esprit, sinon celui-là même qui est le Créateur et le souverain Maître des âmes. Lorsque tous ceux qui étaient présents, dit saint Augustin, virent que Jésus-Christ, aussitôt après le cri qu'il venait de pousser, avait rendu le dernier soupir, ils furent saisis d'un grand étonnement; en effet les crucifiés demeurent longtemps en croix avant d'expirer. Le centurion, selon quelques écrivains, nous dit saint Chrysostôme (*Homil.* 89, *in Matth.*), non-seulement confessa sa foi en Jésus-Christ,

mais il scella cette foi de son sang par le martyre. Il nous figurait ainsi par avance la glorieuse confession des Gentils et des païens en leur conversion, et l'endurcissement des Juifs aveugles dans leur incrédulité. Les derniers deviennent les premiers, ajoute saint Jérôme (*in cap.* XXVII *Matth.*); les païens dociles croient et confessent leur foi en Jésus-Christ; les Juifs obstinés le renient, et ainsi leur dernière erreur devient pire que la première. O cœurs des Juifs plus durs que les rochers, s'écrie saint Ambroise (*in cap.* XXIII *Luc.*); Pilate blâme votre conduite, le centurion, le bourreau du Sauveur et qui n'est qu'un païen, croit en lui, Judas, son infâme disciple, avoue son crime et s'en punit lui-même par une mort honteuse; les éléments sont bouleversés, la terre s'agite sur ses bases, les sépulcres s'ouvrent, et au milieu de ce trouble universel de la nature vos cœurs endurcis restent insensibles. O chrétien! toi qui as été racheté au prix du sang d'un Dieu, considère quel est celui qui pour toi en ce moment est suspendu en croix; la terre et les cieux compatissent à ses douleurs; les rochers eux-mêmes éclatent en signe de deuil; les morts sortent de leurs tombeaux; la nature entière proclame en lui son Créateur et son Maître; si à un tel spectacle tu restes insensible, si tu ne gémis sur tes péchés passés, si tu ne renonces à tes mauvaises habitudes, si tu n'aimes pas un Dieu qui t'a tant aimé le premier, il faut que ton cœur soit plus dur que la pierre et l'airain! Quoi donc! s'écrie saint Jérôme (*in cap.* XXVII *Matth.*), toutes les créatures compatissent à la mort du Sauveur; le soleil s'obscurcit et retire sa lumière, la terre s'ébranle, les pierres éclatent, le voile du temple se déchire, les sépulcres s'ouvrent, et l'homme lui, cette misérable créature pour le salut de laquelle seule

un Dieu souffre et meurt sur un infâme gibet, pourrait rester insensible ! Jésus-Christ, dit saint Bernard (*Serm.* 29, *in Cantic.*), monte sur une croix élevée pour être vu de loin; il pousse un grand cri afin que tous puissent l'entendre; il mêle ses larmes à ses cris afin d'engager les hommes à compatir à ses douleurs. Celui qui demeure insensible à une pareille invitation est plus grossier que la terre, plus dur que les rochers, plus méprisable que la fange des tombeaux.

Or, il y avait là, non loin de la croix, ajoute le texte sacré, avec la mère du Sauveur, saint Jean l'évangéliste, Madeleine et les deux sœurs de la sainte Vierge, Marie Cléophas et Marie Salomé. Plus loin se tenaient encore plusieurs autres femmes, considérant en silence tout ce qui se passait. Ces femmes avaient suivi Jésus-Christ depuis son départ de la Galilée, afin de profiter de ses instructions et aussi afin de pourvoir par reconnaissance à tous ses besoins corporels. Chez les Juifs, c'était une coutume établie que les femmes accompagnassent ainsi ceux qui les instruisaient, en les assistant de leurs biens et leur rendant tous les services nécessaires à la vie et à l'entretien du corps. Le Sauveur avait bien voulu se soumettre à cette coutume afin de donner lui-même l'exemple à ses apôtres, se conformant ainsi à leur faiblesse et leur montrant qu'ils devaient se livrer entièrement à la prédication de l'Évangile. D'ailleurs cette coutume ne donnait lieu à aucun scandale. Saint Paul cependant ne voulut jamais permettre, comme le faisaient les autres apôtres, aux femmes chrétiennes de le suivre. La raison de cette conduite, c'est qu'il pouvait plus librement blâmer la manière de vivre des faux apôtres et éviter tout sujet de scandale aux yeux des

païens parmi lesquels il prêchait plus spécialement et qui ne connaissaient pas cette coutume admise chez les Juifs. Ces femmes donc procuraient à Jésus-Christ les biens corporels en échange des biens spirituels qu'elles en recevaient, non pas que le Sauveur eût besoin du secours des créatures, lui le Créateur et le Maître souverain de toutes choses, mais pour servir lui-même de modèle à tous les maîtres futurs et leur apprendre qu'ils doivent être contents et satisfaits, lorsque leurs disciples leur fournissent la nourriture, le vêtement et les choses strictement nécessaires à la vie. Ces femmes, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 89, *in Matth.*), considéraient de loin, avec douleur et en gémissant, toutes les tortures, toutes les ignominies que l'on faisait souffrir au Sauveur; et après l'avoir suivi, pendant sa vie, elles voulurent l'accompagner jusqu'à la mort, montrant ainsi plus de courage, plus de dévouement que les apôtres eux-mêmes qui prirent la fuite et abandonnèrent leur bon Maître au moment du danger.

De quel glaive de douleur ne fut pas alors transpercé le tendre cœur de la sainte Vierge, en voyant son divin Fils ainsi torturé sur la croix! Elle entendait ses cris, elle était témoin de ses larmes, de ses langueurs, de ses souffrances; elle assistait à son dernier soupir. Elle se voyait seule abandonnée en ce monde au milieu des plus cruelles angoisses, de la plus profonde désolation. Ne semble-t-il pas, si l'immense douleur dont elle était accablée eût pu lui permettre de parler, qu'elle se serait écriée : O mon Fils bien-aimé! que ferai-je désormais sans vous en ce monde, au milieu des peines et des afflictions dont je suis environnée? A qui maintenant pourrai-je avoir recours? O mon Fils, souvenez-vous de moi, souvenez-vous de votre famille

que vous laissez ainsi dans la tristesse et dans les larmes; souvenez-vous de tous ceux qui vous ont servi pendant votre vie! O mon Fils, je me remets entre vos bras, je me recommande, ainsi que toute votre Église, à votre Père céleste. O Père éternel! Dieu saint et tout-puissant, je vous recommande mon Fils qui est aussi le vôtre; je me sens défaillir; accordez-moi une dernière grâce, l'objet de tous mes désirs, faites, ô mon Dieu, que je puisse mourir avec lui! Ne semble-t-il pas qu'à ces mots la sainte Vierge, absorbée par l'immensité de sa douleur, devenue comme insensible, à demi-morte, ne pouvant plus se soutenir elle-même, se soit laissée tomber le visage contre terre! Qui pourrait jamais raconter, qui pourrait jamais concevoir la profondeur de la tristesse dont fut accablée cette tendre Mère à la vue des supplices et de la mort de son divin Fils! En effet, toutes les tortures, toutes les souffrances que Jésus-Christ eut à supporter dans son corps, sa sainte Mère les éprouva, les ressentit en son cœur. Que faisait alors saint Jean, ce disciple bien-aimé du Sauveur? Que faisait Madeleine, cette servante fidèle et chérie de son divin Maître? Que faisaient les sœurs de la sainte Vierge? Mais que pouvaient-ils faire, sinon verser des larmes amères et rester plongés dans un abîme de douleur? O chrétiens! pensez ici quelle ne dut pas être la tristesse, la désolation des amis du Sauveur, puisque des étrangers qui ne le connaissaient pas et ses ennemis eux-mêmes étaient touchés de compassion à la vue de tant de souffrances, comme nous le voyons par l'exemple du centurion et des autres soldats qui avaient crucifié Jésus-Christ et l'avaient gardé jusqu'à son dernier soupir. La foule du peuple qui était accourue pour assister à cette cruelle exécution, voyant tout ce qui

s'était passé, s'en retournait en silence, se frappant la poitrine en signe de deuil et de repentir. Et nous, chrétiens, demeurerons-nous insensibles à un tel spectacle! S'il nous reste encore au fond du cœur quelques sentiments de pitié et de tendresse, joignons-nous aux saintes femmes, pleurons avec elles, gémissons avec ceux qui gémissent. Les cieux sont dans la stupeur, dit saint Anselme (*in Speculo*), la terre est dans l'admiration, et vous, chrétiens, vous seriez insensibles? Le soleil s'attriste, ne devez-vous pas vous attrister avec lui? La terre tremble, ne devez-vous pas comme elle être saisis de frayeur? Les pierres se fendent, votre cœur ne doit-il pas aussi être brisé de douleur? Les saintes femmes pleurent et gémissent au pied de la croix, ne devez-vous pas comme elles et avec elles gémir et pleurer?

Jésus-Christ cependant demeure toujours suspendu à la croix; la foule du peuple qui était accourue se dissipe et s'éloigne peu à peu; bientôt il ne reste plus au pied du gibet que la sainte Vierge avec ses deux sœurs, saint Jean et la Madeleine. Mais que fait alors la Mère du Sauveur? Écoutez saint Augustin (*in Man.*) : Marie se tenait debout au pied de la croix, contemplant, triste et abattue, son divin Fils attaché à l'infâme gibet. Elle se dresse sur ses pieds avec effort; elle étend ses mains en haut, embrasse amoureusement l'arbre de la croix, tout couvert du sang du Sauveur. Elle voudrait embrasser une dernière fois encore son Fils bien-aimé, mais ses bras impuissants retombent sur eux-mêmes. Elle se relève, se dresse de nouveau, mais elle ne peut parvenir jusqu'à lui, et, épuisée par d'inutiles efforts, elle retombe à terre une seconde fois. Son gracieux visage est couvert d'une pâleur mor-

telle et ses lèvres sont teintes du sang de son divin Fils qu'elle recueille sur la croix et sur la terre où il coule en abondance. O navrant spectacle! ô cruelle douleur pour la Mère d'un Dieu! Lorsque le peuple se fut éloigné, les saintes femmes s'assirent au pied de la croix, contemplant en silence et avec tristesse leur bon Maître, et attendant de Dieu avec confiance le secours qui leur était nécessaire afin de pouvoir détacher de la croix le corps du Sauveur et lui donner la sépulture. Pendant que ces saintes femmes étaient ainsi plongées dans l'inquiétude et dans un abattement profond, arrive tout à coup vers elles une troupe de gens armés. C'étaient des soldats envoyés par les Juifs. En effet, les Juifs, après en avoir demandé l'autorisation à Pilate, avaient ordonné à ces soldats d'aller rompre les jambes de ceux qui avaient été crucifiés afin de hâter leur mort, de détacher leurs corps du gibet et de les inhumer à cause du jour du sabbat, qui était proche. Selon la loi de Moïse, il était expressément défendu de laisser suspendus au gibet les cadavres des suppliciés après le coucher du soleil, et particulièrement le jour du sabbat, de peur que la terre ne fût souillée. O terrible aveuglement des Juifs! s'écrie à ce sujet saint Chrysostôme (*Homil.* 81, *in Joan.*), ils sont soigneux des plus petites choses et n'ont qu'un souverain mépris pour les plus grandes; ils n'ont pas craint de se souiller du crime infâme du déicide, et ils ont peur de violer la loi du sabbat. Les insensés, ils éloignent d'eux un moucheron et ils avalent volontiers un chameau. Ces soldats, tout armés, s'approchent avec grand bruit du lieu du supplice, et, voyant que les voleurs vivaient encore, deux d'entre eux brisent les jambes de celui qui était à gauche, deux autres brisent celles de

celui qui était à droite, et bientôt se réunissent au pied de la croix du Sauveur, placée au milieu. Remarquant qu'il était déjà mort, ils s'abstinrent de lui rompre les jambes, ce qui, d'ailleurs, ne se pratiquait que pour ôter aux malfaiteurs tout moyen d'échapper au supplice. Par là, ils accomplissaient sans le savoir cette parole des saintes Écritures : Vous ne briserez pas le moindre de ses os. Dieu, par la loi de Moïse, avait expressément défendu de briser le moindre des os de l'agneau pascal, qui était la véritable figure de l'Agneau sans tache qui devait être offert en sacrifice pour le salut du monde, et Jésus, sur la croix, n'eut pas, comme les autres crucifiés, les jambes rompues, accomplissant ainsi la figure par la vérité.

Il fallait pourtant attester aux Juifs que Jésus était véritablement mort ; dans ce but, un des soldats, nommé Longin, homme orgueilleux et impie, saisissant sa lance, la plonge dans le côté droit du Sauveur et lui fait une large blessure, afin que cette parole du prophète Zacharie fût accomplie : Ils verront celui qu'ils ont transpercé. Remarquons toutefois que ce soldat n'agissait ainsi que pour complaire aux Juifs qui voulaient être assurés de la mort de Jésus. O barbarie d'un peuple aveugle et cruel, qui, non content d'avoir fait souffrir au Sauveur, pendant sa vie, les plus infâmes tortures, le poursuit encore après sa mort. Hélas ! combien encore de chrétiens aujourd'hui ne craignent pas, à l'exemple des Juifs, de poursuivre Jésus-Christ après sa mort et de couvrir son cœur de blessures, en multipliant sans remords leurs offenses contre la loi sainte et en se glorifiant même de leurs crimes. Le soldat, qui de sa lance avait percé le côté du Sauveur, était presque aveugle, cette cécité était en lui peut-être l'effet de

son âge déjà avancé ou de quelque accident, ou bien plutôt encore une disposition particulière de la divine Providence. Quoi qu'il en soit, le sang qui sortait abondamment de la plaie ayant coulé le long de la lance atteignit la main qui la portait. Instinctivement et sans dessein prémédité, ce soldat, après avoir frotté ses yeux avec cette main teinte du sang sacré du Sauveur, recouvra immédiatement la vue. Frappé, saisi d'un tel prodige et en même temps éclairé intérieurement par la grâce, il crut en Jésus-Christ. Renonçant aussitôt à la profession des armes, il se fit instruire par les apôtres, puis, retiré dans la ville de Césarée en Cappadoce, il y mena, pendant trente ans, une vie sainte et religieuse. Là, par ses paroles et par ses exemples, il convertit un grand nombre de païens qui embrassèrent la religion chrétienne. Ce soldat, dit saint Isidore de Séville (*Vita Longini*), en perçant de sa lance le côté sacré du Sauveur, n'obtint pas seulement le pardon de toutes ses fautes passées, mais, de plus, il mérita l'honneur de l'épiscopat et la couronne du martyre.

O âmes chrétiennes, arrêtons-nous ici un instant pour considérer la malice et la barbarie des Juifs, qui, non contents d'avoir fait souffrir à Jésus-Christ pendant sa vie toutes sortes d'injures, de supplices, d'opprobres et d'ignominies, le poursuivent encore de leur haine après sa mort. Sans doute notre divin Sauveur ne ressentit aucune douleur de ce coup de lance qui lui perça le côté, puisque réellement il était mort ; mais pourtant l'injure ne s'adressait pas moins à lui. Lorsqu'on insulte à un cadavre, quand on le maltraite, quand on le traîne dans la boue, n'est-ce pas, je vous le demande, à la personne elle-même, comme si elle était vivante, que s'adressent les injures et

les mépris? De cette dernière circonstance de la mort de notre divin Maître, nous devons tirer trois grandes instructions pour notre avancement dans la vertu et dans la vie spirituelle. La première, c'est que, quand nous sommes véritablement morts avec Jésus-Christ, c'est-à-dire que nous avons entièrement renoncé au monde et au péché, nous devons désirer de plus d'être percés avec lui de la lance, ou plutôt des traits de son divin amour, à l'exemple de l'épouse du Cantique des Cantiques, qui dit à son bien-aimé : Mon cœur est blessé des traits de votre amour. C'est de ces flèches de l'amour divin que saint Augustin (*in Meditation.*) désirait avoir le cœur transpercé, quand il disait : O mon divin Sauveur! par ces plaies salutaires que, pour notre salut, vous avez reçues sur la croix, par ces plaies saintes d'où s'échappa en abondance votre sang précieux qui seul pouvait opérer notre rédemption, je vous en prie, je vous en conjure, percez mon âme pécheresse pour laquelle vous avez daigné mourir ; transpercez-la des traits brûlants de votre divine charité. Blessez mon cœur du feu sacré de votre amour infini, afin que je puisse vous dire avec l'Épouse des Cantiques : Je suis blessé de votre amour; afin que de cette plaie de mon cœur jaillissent nuit et jour en abondance les larmes de l'affection et de la tendresse. Frappez, ô mon doux Jésus! je vous en supplie, frappez ce cœur dur et insensible; embrasez-le des flammes ardentes de votre amour, afin que désormais il n'ait plus de pensées, plus de sentiments, plus d'affections que pour vous seul. La seconde instruction que nous pouvons tirer de cette circonstance, c'est que, selon saint Chrysostome (*Homil.* 84, *in Joan.*), nous ne devons approcher des sacrements de l'Église qu'avec une grande

pureté d'intention et avec une dévotion sincère, comme si en ce moment encore ils découlaient pour nous du côté sacré de notre divin Sauveur. Cette plaie de Jésus-Christ ne semble-t-elle pas être la porte des sacrements? Ève fut formée d'une côte du premier Adam, et l'Église aussi fut formée et sortit du côté sacré du Sauveur. L'évangéliste, dit saint Augustin parlant sur ce sujet (*Tractat.* 120, *in Joan.*), pour nous représenter la plaie faite au côté du Sauveur, se sert d'une expression parfaitement juste et convenable; il ne dit point que le soldat frappa ou qu'il blessa, mais bien qu'il ouvrit (*aperuit*) le côté de Jésus, nous montrant pour ainsi dire que par là fut ouverte pour nous la porte de la vie. C'est de là, en effet, que découlent les Sacrements de l'Église sans lesquels nous ne pouvons parvenir à la véritable vie de nos âmes. Ce sont surtout les deux grands sacrements de l'Eucharistie et de Baptême qui sont ici représentés, le premier par le sang, le second par l'eau qui jaillit de cette plaie. En effet, l'Eucharistie contient réellement et en vérité le sang de Jésus-Christ, auquel nous participons dans l'auguste Sacrifice de nos autels. Par le Baptême, nous sommes lavés et purifiés de tous nos péchés, de toutes nos souillures. Le même saint Augustin (*ibidem*) ajoute encore à ce sujet : Il est à croire que le sang et l'eau, sortant du côté de Jésus-Christ, rejaillirent jusque sur le bon larron, auquel le Sauveur avait promis qu'il serait ce jour-là même avec lui dans le paradis, et qu'ainsi il reçut le Baptême, car nul, sans le Baptême ou le martyre, ne saurait entrer dans le ciel.

La troisième instruction, qui résulte pour nous de cette circonstance dont nous parlons, c'est que nous devons en toutes choses soumettre notre volonté à la volonté de

Dieu, conformer tous nos désirs à ses désirs, avoir pour agréable tout ce qui peut lui plaire. Jésus-Christ a bien voulu avoir le côté percé d'une lance afin que, par cette plaie sacrée, nous puissions entrer jusque dans son cœur, unir notre amour à son divin amour et ne faire plus qu'un avec lui, de même que le fer brûlant ne forme qu'un seul corps avec le feu qui le consume. C'est par cette plaie, comme par la porte du véritable amour, que saint Augustin était entré quand il disait (*in Man.*, *cap.* XXIII) : Le soldat Longin a ouvert de sa lance le côté sacré de mon divin Sauveur, et j'y suis entré. C'est là que l'on goûte la paix et le vrai repos. Les clous et la lance me crient sans cesse que je suis véritablement réconcilié avec mon Dieu, pourvu toutefois que je l'aime, et que l'amour m'unisse inséparablement à lui. O chrétiens ! rappelez-vous sans cesse l'excès d'amour que Jésus-Christ vous a témoigné, lorsque, pour vous, il a bien voulu sur la croix même, après sa mort, avoir le côté percé d'une lance, afin de vous donner par là entrée jusqu'à son cœur. Hâtez-vous de vous refugier dans cette plaie sacrée, allez jusqu'à son divin cœur, unissez votre amour à son amour ; pénétrés de reconnaissance et de tendresse pour un si bon Maître, dites-lui de bouche et de cœur, et plus encore de cœur que de bouche : O mon doux Jésus ! ô mon divin Rédempteur ! vous qui avez voulu avoir le côté ouvert sur la croix pour me manifester votre amour ; vous qui avez laissé couler de votre blessure le sang et l'eau, emblème des Sacrements de votre Église, daignez aussi percer mon cœur des traits de votre amour. Faites, ô mon Sauveur ! que je puisse approcher dignement de ces Sacrements qui seuls peuvent ouvrir l'entrée du ciel à vos élus. Oubliez, je vous en con-

jure, oubliez tous mes péchés passés, qu'ils ne soient plus désormais un obstacle pour m'empêcher de passer par cette porte qui n'est ouverte qu'aux justes. Oh ! je vous en conjure, par votre miséricorde infinie, daignez m'accorder la grâce d'arriver un jour à la gloire de l'éternité, afin qu'après vous avoir aimé uniquement, je continue de vous aimer dans le ciel avec tous les saints.

Sans doute, comme nous l'avons dit déjà, Jésus-Christ, sur la croix, n'éprouva aucune souffrance de cette blessure faite à son côté, mais sa divine Mère la ressentit dans toute son étendue. Cette lance cruelle transperce son âme de douleur, et, dans le saisissement qu'elle en éprouve, elle tombe évanouie jusqu'à terre, entre les bras de Madeleine. Considérons ici combien de fois en un seul jour cette sainte et tendre Mère souffre les angoisses et les douleurs de la mort. Toutes les peines, toutes les souffrances, toutes les ignominies, toutes les tortures que son divin Fils endure pendant sa passion, elle les ressent, elle les éprouve elle-même au fond de son cœur. C'est bien là, au pied de la croix, que se vérifie à la lettre, et dans toute son étendue, cette prophétie du vieillard Siméon, lors de la Présentation au temple : C'est là le glaive qui transpercera votre âme de douleur. A la vue de ce côté sacré de notre divin Sauveur, percé d'une lance, pourrions-nous rester insensibles ? Notre cœur ne doit-il pas aussi être transpercé de douleur et d'amour ? Le Fils de Dieu, dit saint Bernard (*Serm.* 22, *in Cantic.*), pour mettre le comble à son amour envers nous, après avoir donné sa vie sur la croix, voulut encore avoir le côté percé, afin d'apaiser la colère de son Père et de payer ainsi surabondamment le prix de notre rançon, montrant par là, selon le Prophète royal,

que le Seigneur est tout miséricordieux, qu'en lui seul est l'abondance de notre rédemption. Une seule goutte de ce sang précieux aurait suffi pour racheter le monde, mais pour nous manifester l'immensité de son amour, il a voulu le répandre de toutes les parties de son corps. O homme! s'écrie saint Anselme (*in Speculo*, *cap.* XII), fixe tes regards attentifs sur ce doux Sauveur du monde et vois s'il n'est pas digne de toute ta compassion, de tout ton amour. Contemple le souverain Maître de la terre et des cieux, nu et dépouillé, couvert de blessures, entre deux infâmes voleurs, les pieds et les mains attachés sur la croix avec de gros clous, abreuvé de fiel et de vinaigre; considère la plaie de son côté; vois le sang qui coule en abondance de toutes ses blessures pour ton salut. O mes yeux! versez à ce spectacle, versez des larmes amères! O mon âme! pourrais-tu demeurer insensible et ne pas te fondre de douleur et d'amour en voyant ton Dieu souffrir ainsi et en silence, pour toi, pour opérer ta rédemption.

Jésus-Christ a répandu son sang pour nous sur la croix et il l'a répandu tout à la fois très-amoureusement, très-abondamment, très-douloureusement. En premier lieu, il l'a répandu très-amoureusement, et, pour s'en convaincre, il suffit d'examiner le motif qui le porta à s'exposer volontairement et de lui-même à tous les supplices, à toutes les ignominies du calvaire; or, en cela, il n'avait d'autre raison d'agir que l'excès de sa tendresse, de son affection pour nous. C'est ce que nous fait admirablement comprendre saint Augustin, lorsque, parlant au nom de Jésus-Christ lui-même, il s'exprime en ces termes (*Serm. de Passione*) : O homme! considère attentivement tout ce que j'ai bien voulu souffrir pour toi; tu étais, par le péché,

devenu l'ennemi de mon Père, je t'ai réconcilié avec lui ; tu étais une brebis égarée, j'ai couru après toi dans le chemin de l'erreur, je t'ai chargée sur mes épaules et ramenée au bercail ; pour toi, j'ai abaissé ma tête sous une infâme couronne d'épines ; pour toi, j'ai présenté mes pieds et mes mains aux bourreaux qui les ont transpercés de clous ; pour toi, j'ai répandu tout mon sang sur le Calvaire ; pour toi, j'ai donné ma propre vie, afin d'attirer ton amour, afin de t'attacher à moi ; ingrat ! et tu t'éloignes de moi, tu me fuis ! ô reviens, reviens à moi, et, dans mon infinie miséricorde, je te recevrai encore, je te donnerai mon amour. En second lieu, le Sauveur répandit son sang très-abondamment, puisque, en effet, il n'en resta pas une seule goutte en son corps. Le sang qui circule entre cuir et chair fut répandu dans sa flagellation ; celui de la tête, dans le couronnement d'épines ; celui des veines et des nerfs s'écoula des trous de ses pieds et de ses mains ; enfin, celui qui était resté au cœur et à l'intérieur du corps, s'échappa de la plaie de son côté, quand, après sa mort, il fut percé d'une lance.

Enfin, Jésus-Christ répandit son sang très-douloureusement. Plus, en effet, la nature, la constitution de l'homme est noble et délicate, plus aussi son corps est sensible aux souffrances, à la douleur. Or, le corps du Sauveur, qui avait été formé par l'opération du Saint-Esprit du plus pur sang de la sainte Vierge, était d'une extrême délicatesse ; il dut donc, plus que tout autre, être sensible à la douleur et aussi ressentir plus douloureusement que tout autre les tortures auxquelles il fut exposé sur la croix. D'ailleurs, ne nous le dit-il pas lui-même par la bouche de son prophète : O vous

qui passez, voyez et considérez s'il est une douleur semblable à ma douleur!

O âmes véritablement chrétiennes! ô vous qui aimez sincèrement notre divin Sauveur! levez-vous en ce moment, comme la colombe qui fait son nid aux trous de la pierre; retirez-vous amoureusement dans les plaies sacrées de Jésus, vous y trouverez un asile assuré. Ne craignez point d'approcher votre bouche de ces plaies, de puiser à longs traits aux sources abondantes du Sauveur. C'est là cette vraie fontaine qui jaillit du paradis terrestre et qui répand dans tous les cœurs la fécondité et la vie. C'est là cette porte ouverte dans le flanc de l'arche par laquelle entraient les animaux qui devaient échapper au déluge universel. Dès maintenant, ô âmes chrétiennes, et surtout à l'heure de votre mort, recourez aux plaies sacrées de Jésus, retirez-vous en elles; c'est là, et là uniquement que vous pourrez être en sûreté contre la fureur des lions, et trouver la paix, le repos et une abondante nourriture. Où donc en ce monde, s'écrie saint Bernard (*Serm.* 61, *in Cantic.*), en se servant des paroles mêmes de saint Augustin, où donc trouver un refuge plus assuré que dans les plaies sacrées du Sauveur? Hâtons-nous de nous y retirer, nous y serons d'autant plus en sûreté qu'il est plus puissant pour nous protéger et nous défendre. Que le monde frémisse tant qu'il voudra autour de moi, que le démon m'attaque de toutes parts, je ne succomberai point; retiré dans les plaies de Jésus, je suis assis sur la pierre ferme et inébranlable. Je me suis rendu coupable de péchés sans nombre, j'ai souillé mon cœur de mille iniquités, ma conscience effrayée se trouble; mais quand je me rappelle les plaies de mon divin Sauveur, je cesse de craindre; c'est pour moi, c'est pour

mes péchés qu'il a voulu souffrir. Quels crimes en ce monde, quelque grands qu'ils soient, ne peuvent être effacés, lavés par la passion, par le sang de Jésus-Christ? Si la vue de mes maux m'épouvante, je suis aussitôt rassuré en voyant le remède puissant, efficace qui a été préparé pour les guérir.

O mon doux Jésus! par les mérites infinis de ces plaies sacrées, d'où, pour le salut du monde, coula en abondance votre sang précieux, faites, je vous en conjure, faites qu'à l'heure de ma mort je ne périsse pas avec les impies; cachez-moi dans vos plaies saintes, mettez-moi au nombre de vos élus. En attendant cet heureux jour, percez mon cœur des traits de votre charité, embrasez-le des flammes de votre divin amour; faites que je meure entièrement au monde, afin que je ne vive plus que pour vous seul.

Considérons également ici l'attitude que conserve sur la croix le corps de notre divin Sauveur, et cette considération servira à ranimer dans nos cœurs les vifs sentiments d'espoir et de confiance que nous devons avoir en lui. Écoutons encore saint Bernard à ce sujet (*Serm. de Passione*) : Qui oserait ne pas ouvrir son cœur à l'espérance, qui ne sentirait naître en son âme ces doux sentiments d'une confiance sans bornes, s'il veut contempler attentivement la position que garde sur la croix le corps sacré de notre divin Sauveur? Voyez, en effet, cette tête tristement inclinée vers la terre comme pour vous donner un dernier baiser; voyez, ces bras étendus comme pour vous serrer et vous embrasser; ces mains, percées comme pour vous élargir et vous délivrer de l'esclavage; ce côté, ouvert pour vous montrer l'excès de son amour pour vous;

ces pieds, attachés et fixés à la croix comme pour demeurer perpétuellement avec vous ; ce corps, enfin, tout étendu comme pour se livrer, s'abandonner entièrement à vous.

CHAPITRE XLII

AUX SECONDES VÊPRES

A l'heure des vêpres, profondément recueillis en vous-mêmes, le cœur plongé dans la tristesse et les larmes aux yeux, considérez la sainte Mère du Sauveur et les autres saintes femmes qui sont là avec elle. Elles se disposent à s'asseoir de nouveau au pied de la croix, ne sachant véritablement quel parti prendre. En effet, elles ne peuvent détacher de la croix le corps de Jésus et lui donner la sépulture, puisqu'elles n'ont pour cela ni les forces suffisantes, ni les instruments nécessaires. D'un côté, elles ne peuvent se résoudre à l'abandonner ainsi en s'éloignant ; de l'autre, elles ne se sentent pas la force de rester plus longtemps à cause de la nuit qui approche et qui les effraie. Voyez quelles doivent être leur perplexité, leur inquiétude, leur tristesse, et compatissez à leur douleur. Pendant qu'elles sont ainsi plongées dans la désolation et l'abattement survient

près d'elles un homme appelé Joseph, originaire d'Arimathie, petite ville de la Judée, éloignée de Jérusalem d'environ dix lieues. Cette ville se nommait anciennement Ramatha, et avait vu naître Elcana et Anne, père et mère du saint prophète Samuel. Cet homme était riche, de haute naissance, et remplissait pour les Romains la charge de décurion. C'était un homme probe et juste aux yeux de Dieu et à l'égard du prochain. Il était disciple de Jésus-Christ, non qu'il fût un des douze apôtres ou des soixante-douze disciples du Sauveur, mais il était un de ceux qui croyaient en lui en secret et sans le manifester extérieurement par crainte des Juifs, qui les auraient honteusement chassés de la synagogue. Il n'avait pris aucune part aux desseins tramés contre Jésus et n'avait nullement consenti à sa mort. Il attendait comme tous les autres, et avec une ferme confiance, le royaume de Dieu, non un royaume terrestre et périssable, mais un royaume éternel et céleste, selon la promesse du divin Maître. Il venait donc pour ensevelir Jésus-Christ avant le jour du sabbat; car, ce jour-là, il n'était plus permis, d'après la loi, d'ensevelir les morts. Comme disciple du Sauveur, il avait à cœur que son corps fût enseveli honorablement, et non pas jeté à la voirie comme le cadavre d'un criminel. Cet homme, fortifié déjà par la vertu même du sang que Jésus venait de répandre sur la croix pour son salut, n'avait pas craint de venir trouver Pilate, bravant ainsi la colère des Juifs, et de lui demander l'autorisation d'enlever de la croix le corps du Sauveur et de l'ensevelir. Cette autorisation était indispensable, car, selon la loi, il n'était pas permis d'enlever du gibet les corps des suppliciés et de leur donner la sépulture sans une permission préalable de la part du juge.

Pilate lui accorda volontiers ce qu'il demandait, non-seulement en considération du respect qu'il avait pour Joseph lui-même, mais aussi parce qu'il était convaincu de l'innocence de Jésus-Christ et qu'il avait été témoin des miracles opérés à l'heure de sa mort. Nous lisons dans une certaine histoire que Joseph avait été pendant cinq ans au service de Pilate, et que ce fut en cette considération que ce dernier lui accorda si facilement le corps du Sauveur. L'Évangéliste fait ici mention des honneurs et des dignités dont Joseph était revêtu, non pour le louer et l'élever à ce sujet, mais uniquement pour nous montrer que ce fut en vertu de ses richesses et de sa position sociale qu'il obtint de Pilate le corps de Jésus, car un homme ordinaire n'aurait jamais osé demander et n'aurait jamais obtenu une pareille faveur. Joseph, dit le vénérable Bède à ce sujet (*in cap.* XV *Marc. et cap.* XXIII *Luc.*), était grand selon le monde, mais il était plus grand encore selon Dieu. Par ses mérites temporels et humains, il obtint de Pilate la permission d'ensevelir le corps du Sauveur, permission qu'un étranger ou qu'un homme ordinaire n'aurait certes jamais pu obtenir ; mais par ses vertus il mérita de Dieu l'honneur et la gloire de cette œuvre incomparable. Joseph, dit saint Augustin (*lib.* III, *de Consensu evangel.*, *cap.* XXII), comptant sur les dignités et les emplois dont il est revêtu, se présente en toute assurance devant Pilate pour réclamer le corps du Sauveur, sans se préoccuper du blâme et du mépris des Juifs, lui qui naguère encore se cachait d'eux pour venir entendre la doctrine et les leçons de Jésus. Admirons, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 89, *in Matth.*), la force et le courage de Joseph, d'Arimathie ; il ne craint point d'encourir l'inimitié ou la haine des Juifs. Il affron-

terait la mort elle-même, pourvu qu'il rendît à son divin Maître les honneurs de la sépulture. Ainsi donc, cet homme qui, récemment encore, intimidé par la crainte des Juifs, n'osait pas se dire disciple de Jésus, tout à coup animé, encouragé par l'exemple de sa sainte mort, ne redoute point de se déclarer ouvertement, par ses paroles et par ses œuvres, comme son serviteur et son ami.

Après avoir obtenu de Pilate l'autorisation de détacher de la croix et d'ensevelir le corps de Jésus-Christ, Joseph s'adjoint un compagnon. C'est Nicodème, homme instruit et docteur de la loi, qui, comme lui, avait été disciple secret du Sauveur. Chemin faisant, Joseph acheta un linceul, c'est-à-dire un drap blanc, pour ensevelir Jésus, et il s'avançait vers le lieu du Calvaire, portant avec le linceul les instruments nécessaires pour détacher le corps de la croix. Ce drap blanc était l'emblème de l'innocence et de la parfaite pureté du Sauveur. N'était-il pas convenable, en effet, que son corps, après avoir été rougi de son sang dans la passion, fût mis dans un linceul éclatant de blancheur pour manifester hautement qu'il était pur et sans tache, selon cette parole de l'épouse des Cantiques : Mon bien-aimé est tout à la fois rouge et blanc. Ce Nicodème qui vint avec Joseph au Calvaire était un homme simple et bon ; c'est lui qui précédemment, avant la passion, était venu pendant la nuit trouver Jésus pour se faire instruire de sa doctrine. En ce moment, il portait environ cent livres de parfums mélangés de myrrhe et d'aloès pour embaumer le corps du Sauveur. Ce mélange a la vertu de préserver les cadavres des vers et de la corruption. Nicodème, comme nous l'avons déjà dit, avait été avant la passion le disciple secret de Jésus ; maintenant il se déclare ouverte-

ment. Cependant il n'avait pas encore une foi parfaite en la résurrection prochaine de son Maître, puisqu'il apportait des parfums pour embaumer son corps et le mettre à l'abri de la corruption et des vers. Il ne connaissait pas encore sans doute ces paroles du Prophète royal : Vous ne permettrez pas, Seigneur, que votre Saint, qui est Jésus-Christ, éprouve la corruption dans son corps. Ils agissent à l'égard de Jésus, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 84, *in Joan.*), comme à l'égard d'un homme ordinaire, malgré tout l'empressement, toute l'ardeur qu'ils montrent à lui témoigner leur dévouement et leur affection.

Cependant Joseph et Nicodème, arrivés au pied de la croix, se prosternent à deux genoux et adorent leur divin Maître. La Sainte Vierge à cette vue, et présumant leur bonne intention, sort tout à coup de sa profonde tristesse, reprend ses esprits abattus, les reçoit avec bonté, avec reconnaissance, et se dispose à les aider, du moins autant qu'elle le peut. L'un d'eux arrache les clous dont les mains de Jésus sont percées ; l'autre soutient le corps inanimé, de peur qu'il ne tombe à terre. Marie élève les bras, saisit la tête et les mains de son divin Fils, qu'elle attire sur son cœur, qu'elle couvre de ses baisers sans qu'on puisse l'en séparer. Pourtant le corps est déposé à terre ; la Sainte Vierge reçoit la tête sur ses genoux, tandis que Madeleine prend les pieds, ces pieds qu'elle avait jadis arrosés de ses parfums et de ses larmes, et auprès desquels elle avait obtenu tant de grâces et de faveurs. Les autres l'environnent de toutes parts et versent des larmes amères, en faisant entendre leurs gémissements, leurs soupirs et leurs lamentations. O âmes chrétiennes ! transportez-vous en ce moment sur le Calvaire ; assistez avec componction à cette

triste et lugubre cérémonie ; unissez vos larmes aux larmes de la Sainte Vierge, votre tristesse à la tristesse de ceux qui sont présents ; aidez-les à rendre les derniers devoirs à votre divin Maître. Venez à Jésus-Christ, dit saint Ambroise, (*in cap.* XXIII *Luc.*), à quelqu'heure que ce soit, vous le trouverez toujours disposé à vous recevoir dans son amour. Ne dites pas : Il est trop tard, la nuit approche ; non, il n'est jamais trop tard quand il s'agit de revenir à Dieu. Le serviteur du père de famille qui vint à la sixième heure reçut le prix de sa journée, et celui qui vint à la onzième ne le reçut pas moins intégralement. O mon doux Jésus ! ô mon divin Sauveur ! sans doute je ne suis pas digne de prendre part aux services que vous rendent durant votre passion, et votre tendre Mère et les saintes femmes qui sont avec elle ; mais du moins faites, ô mon Dieu ! que je puisse les méditer avec dévotion et avec amour ; faites que je puisse compatir à vos souffrances et à vos douleurs. Vous qui avez bien voulu souffrir et mourir sur la croix pour mon salut, faites que je puisse éprouver au fond de mon cœur quelques-uns de ces sentiments d'affection et de tendresse pour vous, dont étaient animées votre sainte Mère et Madeleine la pénitente à l'heure de votre passion.

Cette action de détacher de la croix notre divin Sauveur, remarquons-le ici, ne fut pas pour lui un sujet de souffrance et de douleur, puisque le corps était sans vie et dès lors incapable de rien ressentir ; ce ne fut pas non plus un sujet d'ignominie, puisque ce n'étaient pas les Juifs qui agissaient, mais bien plutôt ses serviteurs fidèles et dévoués, qui voulaient par là lui témoigner honneur et respect, au point que les Juifs eux-mêmes murmuraient de

le voir si honorablement traité après sa mort. Cependant cette action ne doit pas moins exciter en nous la compassion et les larmes. N'est-il pas pénible, en effet, de voir traiter le noble corps du Fils de Dieu comme un corps vulgaire, comme le cadavre d'un simple mortel. Et si ce corps privé de la vie ne ressent de tout cela aucune douleur, aucune souffrance, la Sainte Vierge qui est là, témoin de tout ce qui se passe, éprouve, elle, au fond de son cœur, toutes les afflictions, toutes les peines, toutes les angoisses qu'un tel spectacle peut faire naître en elle. De là aussi nous pouvons tirer deux grandes instructions : la première, c'est que les fidèles qui reçoivent le corps de Jésus-Christ, dans la sainte communion, peuvent être comparés à ceux qui descendirent de sa croix le corps du Sauveur. Il y a même un degré de plus, car si ceux-ci le reçurent dans leurs mains et dans leurs bras, ceux-là le reçoivent dans leur bouche et dans leur cœur. La seconde instruction, c'est que, à l'exemple de Joseph d'Arimathie, nous devons nous empresser de détacher de la croix le corps de notre divin Sauveur. L'homme, en effet, qui est en état de péché ne semble-t-il pas retenir Jésus-Christ sur la croix? Ce sont nos péchés qui ont attaché autrefois le Sauveur à son infâme gibet, ce sont nos péchés qui, encore aujourd'hui, le crucifient de nouveau dans nos cœurs. Quand le pécheur, touché de repentir, revient sincèrement à Dieu, alors il détache Jésus de la croix, et, comme Joseph, il le reçoit dans ses bras. Or, quand nous tenons quelqu'un dans nos bras, nous pouvons faire de lui ce que bon nous semble, surtout s'il n'oppose aucune résistance à notre volonté et à nos désirs. Eh bien! de même le pécheur sincèrement converti, serrant avec amour Jésus-Christ dans

ses bras et contre son cœur, peut aisément obtenir de lui tout ce qu'il désire, tout ce qu'il voudra lui demander. Le Sauveur ne sait pas résister au vrai pénitent, et il est plus disposé, plus prompt à lui accorder l'objet de ses désirs que lui-même à les lui exposer.

Pour nous conformer à cette circonstance de la passion de notre divin Sauveur, considérons attentivement et du fond de notre cœur, combien il est triste et pénible de voir ainsi traité le corps sacré de Jésus-Christ, comme un corps vulgaire qui doit être réduit en poussière. Contemplons humblement étendu sur la terre nue Celui qui dans le ciel fait la gloire de son Père et le bonheur des saints. Repassons en nous-mêmes la douleur de la Sainte-Vierge et les larmes sincères qu'elle répand sur le corps de son divin Fils, ou enfin arrêtons-nous à tout autre sujet selon qu'il plaira à Dieu de nous l'inspirer. Élevons nos regards et nos pensées vers notre bon Maître, disons-lui avec toute l'affection dont nos cœurs sont capables : O mon doux Jésus! ô vous qui n'avez pas voulu descendre vivant de la croix, et qui avez préféré en être descendu après votre mort, faites, par votre grâce, que j'approche de votre saint autel avec les mêmes dispositions que si j'approchais de l'arbre de la croix; faites que dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie je reçoive votre précieux corps avec les mêmes sentiments que s'il venait d'être détaché de la croix. Faites aussi, mon Dieu, que pendant toute ma vie je demeure fidèlement attaché moi-même à cette croix sainte que j'ai embrassée à mon entrée en religion, et lorsque sera venue l'heure où il vous plaira de séparer de mon faible corps l'âme que vous m'avez donnée, faites que de cette croix je puisse, par un effet de votre miséricorde infinie, m'élever à

ce repos véritable et éternel dont vous récompensez vos élus.

Quelques instants s'étaient déjà écoulés; Joseph conjura la Sainte-Vierge de vouloir bien permettre qu'on embaumât le corps du Sauveur afin de pouvoir ensuite l'ensevelir. Marie semble vouloir s'y opposer. O mes amis, leur dit-elle, ne m'enlevez pas si promptement mon divin Fils, ou bien ensevelissez-moi avec lui. Souffrez que je contemple encore son doux visage pour me consoler dans l'affliction dont je suis accablée; et en parlant ainsi elle versait une si grande abondance de larmes qu'on eût dit que son cœur et son corps allaient se fondre tout entiers. Elle lavait de ses pleurs les blessures sanglantes de son divin Fils et les embrassait ensuite. Elle contemplait cette tête auguste percée de toute part par la couronne d'épines; cette barbe souillée et à moitié arrachée ; ce visage couvert de sang et d'immondes crachats; et plus elle considère ces divins objets, plus elle verse de larmes, et moins aussi elle peut s'en détacher. Qui pourrait jamais peindre la tristesse, la douleur, les gémissements, les lamentations et les pleurs de cette tendre Mère sur le corps de son cher Fils! Nous devons croire, cependant, qu'en tout cela Marie ne fit rien qui pût être opposé à la droite raison. Toute cette douleur en elle résidait dans la partie sensitive et ne pénétrait pas dans la partie supérieure de l'âme. Sainte Madeleine, de son côté, tenait embrassés les pieds du Sauveur, et ces mêmes pieds qu'elle avait arrosés autrefois des larmes du repentir, elle les arrose maintenant des larmes de la douleur et de la compassion. Elle considère ces pieds percés de clous, maigres, décharnés, couverts de sang, et dans l'amertume de sa tristesse il semble qu'elle va mourir de douleur. Tous les

autres assistants également pleuraient et gémissaient plongés dans le plus profond abattement; les anges du ciel eux-mêmes, présents à ce spectacle, prenaient part à la douleur commune. Quel est l'ange, quel est l'archange, s'écrie saint Augustin (*Serm. de Sabbato sancto*), qui aurait pu ne pas verser de larmes à un pareil spectacle? Là, contre toutes les lois de la nature, est tristement étendu sur la terre, comme un homme mort, l'Auteur même de la nature entière, le Dieu tout-puissant et immortel. Ils voient là, étendu, le corps de Jésus-Christ, ce Roi de gloire, maltraité, déchiré, mis en lambeaux par les impies. Ils voient sa divine Mère toute couverte elle-même du sang de son Fils, plongée dans la plus affreuse douleur et versant des larmes amères; comment à cette vue sauraient-ils ne pas gémir eux-mêmes? Si un Dieu revêtu de notre misérable nature a pu mourir sur un gibet, pourquoi les anges n'auraient-ils pas, eux aussi, versé des larmes de douleur sur la mort de leur maître et de leur roi? O chrétiens, pourriez-vous seuls rester insensibles? Oh! versez, versez des larmes amères et abondantes; écriez-vous avec saint Bernard (*Serm. de Passione*) : O mon doux Jésus! avec quelle bonté vous avez daigné converser avec les enfants des hommes! Avec quelle magnificence vous les avez comblés de tous vos dons, de toutes vos faveurs! Avec quel excès d'amour enfin vous avez voulu souffrir pour eux, sur la croix, les injures, les ignominies et les plus affreux tourments!

O homme! si tu conserves encore au fond de ton cœur quelques sentiments de piété et de dévotion, jette les yeux sur ton divin Sauveur; considère-le attentivement des pieds à la tête; vois s'il est encore en lui quelque membre, quelque partie, quelque faible qu'elle soit, qui n'ait eu ses souf-

frances, sa douleur particulière? Sa tête est couronnée d'épines, ses oreilles attristées d'injures et de moqueries, ses yeux remplis de larmes, sa bouche abreuvée de fiel et de vinaigre, son visage couvert d'indignes soufflets et de crachats plus infâmes encore; ses narines infectées de mauvaises odeurs, puisqu'il fut crucifié dans le lieu destiné à l'exécution des criminels, lieu couvert de fange et de pourriture; ses pieds et ses mains sont percés de clous, ses épaules déchirées à coups de fouet dans la flagellation, son côté enfin percé d'une lance. L'homme par le péché avait souillé tout son corps, et il ne restait plus en lui aucune partie qui ne fût corrompue; Jésus-Christ a voulu souffrir dans tous ses membres pour guérir toutes ses blessures et lui rendre une santé parfaite. Écoutons plutôt saint Bernard à ce sujet (*Serm. de Passione*) : Considérez, nous dit-il, dans quel état affreux est réduit sur la croix le corps de notre divin Sauveur, et voyez s'il est en lui une seule partie qui ne crie pour vous vers son Père céleste! Sa tête est chargée d'une couronne d'épines dont les blessures pénètrent pour ainsi dire presque à son cerveau. Pourquoi donc, si ce n'est pour sanctifier les intentions, les desseins de votre volonté? Ses yeux languissants s'éteignent à la mort, et en même temps les deux grandes lumières de ce monde s'obscurcissent et plongent cet univers dans de profondes ténèbres. Pourquoi encore, si ce n'est pour vous apprendre que vos regards ne doivent point s'arrêter à considérer les vanités du siècle, ou, si vous en êtes témoins, que du moins vous ne devez pas y attacher votre cœur? Ses oreilles, qui dans le ciel entendent continuellement cet hymne de gloire : Saint, saint, saint, est le Seigneur, le Dieu des armées, entendent sur la terre ce cri féroce de ses

ennemis, pires que des démons : Otez-le, crucifiez-le. Pourquoi encore, si ce n'est pour vous montrer que vos oreilles ne doivent point se fermer aux plaintes et aux gémissements des pauvres, ni se complaire aux chants de la vanité, aux paroles de la médisance et de la calomnie? Son visage, qui l'emporte en beauté sur tous ceux qui sont parmi les enfants des hommes, est souffleté, méprisé, couvert d'infâmes crachats. Pourquoi encore, si ce n'est afin que votre visage soit illuminé, confirmé en grâce et qu'on puisse dire de vous, comme de tous les élus, son visage n'a éprouvé aucun changement, aucune altération, depuis qu'il a goûté la béatitude céleste? Cette bouche qui instruit les hommes et qui enseigne la sagesse aux anges mêmes, cette bouche à la parole de laquelle tout a été fait, est abreuvée de fiel et de vinaigre. Pourquoi encore, si ce n'est pour vous apprendre à ne jamais souiller vos lèvres par le mensonge, à parler toujours conformément à la vérité, à la justice et à proclamer hautement la gloire du Seigneur votre Dieu? Ces mains, qui ont façonné la terre et les cieux, sont étendues sur la croix, sont cruellement percées de clous. Pourquoi encore, sinon pour que vous-mêmes vous étendiez vers l'indigent qui vous implore une main secourable et bienfaisante? Cette poitrine, ce cœur qui renferme en lui-même tous les trésors cachés de la science et de la sagesse divine, a été percé de la lance d'un soldat. Pourquoi encore, si ce n'est afin que votre propre cœur soit purifié de toute mauvaise pensée, de toute inclination coupable, et ensuite sanctifié par la grâce et conservé à toujours dans l'amour de Dieu? Ses pieds, auxquels la terre elle-même sert d'escabeau et que nous devons révérer, parce qu'elle est sainte, ses pieds, dis-je, sont

fixés à la croix avec de gros clous. Pourquoi encore, sinon pour vous apprendre que vous ne devez pas courir dans les voies larges des pécheurs, mais marcher sans cesse dans les sentiers de la justice et des commandements de Dieu?

Que vous dirais-je de plus? Pour vous il a sacrifié son âme et son corps, afin qu'attirés par l'excès de son amour, vous vous unissiez à lui de corps et d'âme tout à la fois. Il s'est donné à vous tout entier, afin que vous vous donniez à votre tour entièrement à lui. O hommes! Jésus-Christ a sacrifié sa vie pour vous sur la croix, vous devez donc aussi pour lui immoler votre vie tout entière si vous ne voulez pas vous rendre coupables de la plus noire ingratitude. Il a souffert les plus cruels supplices pour vous arracher aux supplices éternels dont vous étiez menacés. N'est-il pas juste, en un mot, que nous vivions uniquement pour celui dont la mort nous a procuré la véritable vie?

Afin d'exciter de plus en plus dans nos cœurs de vifs sentiments de reconnaissance envers Jésus-Christ et nous porter à aimer à notre tour un Dieu qui nous a tant aimés le premier et qui a tant fait pour nous, le même saint Bernard ajoute (*ibidem*) : O homme, considère attentivement des yeux de l'âme toute la reconnaissance que mérite de ta part ton divin Rédempteur pour tout ce qu'il a voulu souffrir et endurer pour toi. Rappelle à ta mémoire cette sueur de sang dont tout son corps fut couvert au jardin des Oliviers; ces trente pièces d'argent, prix de son infâme trahison; ce faux baiser que vint lui donner son traître disciple; compte si tu veux les cris redoublés de sa cruelle flagellation; vois cette couronne d'épines dont sa tête est

déchirée, ces infâmes crachats dont est couvert son céleste visage; suis ses pas quand, chargé de la croix, sous le poids de laquelle il succombe à plusieurs reprises, il s'avance lentement vers le Calvaire; contemple ses yeux languissants, presque éteints, ce visage pâle et mourant, cette bouche abreuvée de fiel et de vinaigre; considère cette tête tristement inclinée, ce côté percé d'une lance, ces bras étendus, ces pieds et ces mains percés de clous; écoute cette voix plaintive mêlée de gémissements et de larmes; vois ces infâmes voleurs crucifiés à ses côtés; ces salutations dérisoires que lui font ses barbares ennemis, ce titre fastueux attaché au haut de la croix, ces derniers vêtements tirés au sort, entends ces cris redoublés : Otez-le, crucifiez-le. Que te dirai-je encore! Considère le genre affreux de sa mort, tous les supplices, toutes les ignominies qu'il endure avant d'expirer. O homme! ajoute encore le même saint, considère de quel amour immense t'a aimé ton Seigneur et ton Dieu, afin de t'apprendre à marcher sur ses traces et à suivre son exemple. Pour toi, il a été lié, pour te délivrer des chaînes du péché qui t'environnaient de toute part. Pour toi, il est flagellé afin de t'arracher aux châtiments dont tu étais menacé de la part de son Père céleste irrité contre toi. Pour toi, il est jugé afin de te soustraire au jugement terrible de l'éternelle damnation. Pour toi, il est couronné d'épines, afin que tu puisses un jour recevoir dans le ciel la glorieuse couronne de l'immortalité. Pour toi, malade, lui médecin tout-puissant, est chargé de plaies et de blessures de toute sorte, afin de guérir par là tous tes maux. Pour toi, il est crucifié afin que tu apprennes, toi aussi, que tu dois crucifier tous tes mauvais désirs, toutes tes concupiscences. Pour toi, il

meurt, afin que tu puisses avoir part à la glorieuse résurrection. Pour toi enfin il est enseveli, afin de t'apprendre que tu dois ensevelir tes vices et mourir à jamais au péché.

Tels sont les maux et les souffrances, les opprobres et les ignominies que notre divin Seigneur Jésus-Christ a bien voulu endurer pour nous sur la croix, et nous, ingrats, nous, misérables pécheurs que nous sommes, nous ne pouvons souffrir la moindre injure; le plus petit mot blessant nous fâche, nous irrite, nous exaspère. Rappelons donc souvent à notre esprit, repassons souvent dans notre cœur les diverses circonstances de la passion de Jésus-Christ, et apprenons à son exemple à supporter avec patience, avec résignation, avec courage, les adversités, les chagrins, les persécutions qui peuvent nous arriver en ce monde. Armons-nous de force et de courage, nous dit saint Chrysostôme (*Homil.* 84, *in Matth.*); sentez-vous naître au fond de votre cœur quelque sentiment de colère et de vengeance, aussitôt formez sur votre poitrine le signe sacré de la croix, et votre cœur s'adoucira. Vous a-t-on injurié, outragé, insulté de quelque manière, rappelez-vous alors tout ce que Jésus-Christ a supporté pour vous sur la croix, et à l'instant ces outrages disparaîtront à vos yeux. Si nous voulons que le souvenir de la passion du Sauveur soit pour nous un remède puissant, efficace contre tout sentiment de colère, contre toute indisposition envers le prochain, ne nous contentons pas de lire ce qui est écrit à ce sujet, mais gravons-le profondément dans nos cœurs et rappelons-le sans cesse à notre esprit. Si nous sommes en butte à quelque sarcasme, à quelque mépris, si nous sommes victimes de quelque injustice, disons-nous aussitôt à nous-mêmes : Le

serviteur n'est pas plus grand que le maître. Jésus-Christ a voulu souffrir le premier, afin de nous donner l'exemple; marchons donc sur ses traces, et comme lui sachons fouler aux pieds les insultes et nous élever au-dessus des persécutions.

CHAPITRE XLIII

AUX COMPLIES

A l'heure des Complies, ravivez encore votre deuil et votre tristesse. Pour cela méditez attentivement sur ce qui suit. Le temps pressait ; bientôt allait commencer la solennité du sabbat, et, d'après la loi des Juifs, il n'était plus permis en ce moment d'ensevelir les morts. D'ailleurs il fallait à tout prix éviter la calomnie des Juifs à ce sujet. Saint Jean donc conjure la Sainte-Vierge de vouloir bien leur abandonner Jésus pour l'ensevelir. Marie alors, se rappelant que son divin Fils avant de mourir l'avait confiée aux soins et à la sollicitude de son disciple bien-aimé, n'opposa plus de résistance, et, après avoir béni et marqué du signe de la croix le corps sacré du Sauveur, elle le leur abandonna. Aussitôt ils se mettent à embaumer le corps, l'enveloppent du linceul que Joseph avait acheté à cet effet, et l'entourent de bandelettes et d'un suaire. Ces

bandelettes qui étaient de fin lin comme le linceul avaient été apportées, croit-on, par Nicodème ainsi que les parfums, afin d'ensevelir Jésus-Christ conformément à la coutume des Juifs, coutume qu'ils avaient reçue de leurs pères et qui se pratiquait toujours à l'égard des personnages les plus vénérés. Marie cependant tenait toujours sûr ses genoux la tête de son divin Fils qu'elle voulait ensevelir elle-même. Madeleine de son côté tenait les pieds du Sauveur qu'elle arrosait de nouveau de ses larmes, et, après les avoir essuyés et couverts de ses baisers, elle les enveloppa du mieux qu'elle put. Le corps était également enveloppé du linceul. Tous alors regardent la Sainte-Vierge, attendant qu'elle ait achevé, et recommencent leurs lamentations, car ils ne pouvaient se parler les uns aux autres, tant la douleur les suffoquait. Ils contemplaient Marie comme plongée dans un abîme de douleur et cette vue excitait leurs larmes plus encore que la mort de leur divin Maître. Vous aussi, ô âme dévote, renouvelez ici vos gémissements et vos larmes, si toutefois vous les avez interrompus.

La Sainte-Vierge cependant, voyant qu'elle ne peut différer plus longtemps, applique son visage sur le visage de son divin Fils, de nouveau l'arrose de ses larmes, l'essuie, et, après l'avoir amoureusement embrassé, l'enveloppe dans le suaire avec précaution, le bénit et se signe une seconde fois. Tous alors se prosternent les genoux en terre, adorant le corps sacré de leur bon Maître, et, après avoir baisé respectueusement les pieds, ils le prennent dans leurs mains pour le porter au lieu du sépulcre qui n'était éloigné du Calvaire que d'environ cinquante pas. La Sainte-Vierge soutient la tête, Madeleine les pieds, et les

autres, placés au milieu, portent le corps. O âme dévote, s'écrie saint Anselme (*in Speculo*), suivez ce lugubre cortége, c'est là le précieux trésor de la terre et des cieux. Joignez-vous à ces amis dévoués du Sauveur, soutenez ou ses pieds, ou ses mains, ou ses bras. Recueillez avec soin les gouttes de ce sang précieux qui tombent sur la terre ; baisez avec respect la poussière de ses pieds. La douleur et les larmes de la Sainte-Vierge aux obsèques de son divin Fils avaient été autrefois figurées par celles de David aux funérailles d'Abner. Cet ami du roi était mort victime de la trahison de Joab. David, souverainement affligé de la perte de son ami, accompagnait le convoi funèbre en manifestant à l'extérieur toute la tristesse dont son cœur était pénétré, et cette tristesse excitait la douleur et les larmes de tous les assistants. De même la Sainte-Vierge, par ses gémissements et par ses pleurs, provoquait les pleurs et les gémissements de tous ceux qui en étaient les témoins.

Non loin du lieu où Jésus avait été crucifié était un jardin et dans ce jardin un sépulcre tout neuf que Joseph avait fait élever à grands frais. Ce sépulcre avait été creusé dans le roc et d'une seule pierre ; personne n'y avait encore été mis. C'est là qu'ils déposèrent le corps du Sauveur, parce que, selon la pensée de saint Chrysostôme (*Homil.* 84, *in Joan.*), le moment où allait commencer la solennité du sabbat approchait et ils ne pouvaient le transporter plus loin. Des millions d'anges, dit saint Augustin (*Tractat.* 120, *in Joan.*), descendirent du haut des cieux pour assister à cette lugubre cérémonie, et ils chantaient les louanges du Seigneur, tandis que la Sainte-Vierge ne faisait entendre que les soupirs et les gémisse-

ments d'un cœur accablé de tristesse. Ce fut par une disposition toute particulière de la divine Providence, que le corps du Sauveur fut déposé dans un sépulcre neuf, où personne n'avait encore été mis ; autrement, selon saint Ambroise et saint Chrysostôme, au moment de la résurrection, les Juifs auraient pu prétendre que c'était quelque saint personnage déposé précédemment dans ce tombeau, qui était ressuscité et non pas le Sauveur lui-même. Ou bien encore, la raison de cela, selon saint Augustin (*ibidem*), c'est que de même que nul, ni avant, ni après le Sauveur, ne fut conçu dans le chaste sein de Marie, nul aussi, ni avant, ni après lui, ne fut mis dans le même tombeau. Le sépulcre était taillé dans le roc et formé d'une seule pierre, parce que s'il eût été en terre et formé de plusieurs pierres, selon saint Jérôme (*in cap.* XXVII *Matth.*), et saint Augustin (*Serm. de Sabb. sanct.*), les Juifs auraient pu dire que ses disciples, après avoir creusé la terre et désuni les pierres, avaient enlevé son corps. Jésus-Christ a voulu être après sa mort déposé dans une sépulture étrangère pour nous donner une nouvelle preuve de sa pauvreté en ce monde. Admirons, dit à ce sujet saint Théophile (*in cap.* XIX *Joan.*), l'indigence extrême à laquelle le Sauveur a bien voulu se réduire pour nous ; pendant sa vie, il n'avait aucune demeure pour se retirer ; à sa mort, son corps est enveloppé dans un linceul acheté par Joseph, et mis dans un sépulcre étranger. La pauvreté du Sauveur, ajoute saint Anselme (*in Speculo*) est si grande, qu'à son arrivée en ce monde, il naît dans une demeure étrangère; pendant sa vie, il n'a pas même où reposer sa tête ; il meurt nu sur une croix, et après sa mort il ne possède ni un linceul pour envelopper son corps, ni un tom-

beau pour y être déposé. Celui qui meurt pour le salut du monde, selon saint Ambroise et saint Augustin (*in cap.* XXIII *Luc.*), n'a pas même un lieu pour se faire enterrer; mais qu'avait-il besoin de sépulture, lui qui devait triompher de la mort elle-même? Le Sauveur par là, ajoutent saint Jérôme et le vénérable Bède, blâme ouvertement les ambitieux et les riches de ce monde, qui, même après leur mort, font éclater leur orgueil dans la somptuosité des monuments érigés en leur honneur; mais hélas! dit saint Augustin (*de Cura pro mortuis habenda*), le luxe et la magnificence qu'on déploie dans les funérailles, la grandeur, la somptuosité qui éclatent dans les monuments funèbres, peuvent bien procurer quelque consolation au cœur des vivants, mais ne sont d'aucun soulagement pour les âmes de ceux qui sont morts. A la sépulture du Sauveur, nous ne voyons éclater ni l'or, ni la soie, ni la pourpre, ni les pierres précieuses, mais un simple linceul blanc; d'où nous devons conclure, selon saint Jérôme (*in cap.* XXVII *Matth.*), que dans la sainte Eucharistie, le corps de Jésus-Christ ne doit pas être conservé dans l'or ou dans la soie, mais uniquement dans du linge blanc et pur. C'est pour cette raison que le pape saint Sylvestre ordonna que la nappe de l'autel où devait être consacré le corps du Sauveur au saint sacrifice de la Messe fût de toile blanche, en mémoire du linceul dont il avait été enveloppé à sa mort; elle ne devait pas être de soie, de pourpre, de drap d'or, ou de toute autre étoffe précieuse. De ce que le corps de Jésus-Christ fut après sa mort déposé dans un sépulcre où personne n'avait encore été mis, nous devons conclure également, selon Pierre le Chantre, que tous les objets qui servent au saint sacrifice de la Messe et les vêtements

sacerdotaux, comme pales, corporaux, purificatoires, aubes, chasubles, etc., doivent être faits avec des étoffes neuves qui n'aient point été employées précédemment à d'autres usages, par respect pour un si grand Sacrement; et aussi, quand une fois ils ont été consacrés au service de Dieu, on ne doit plus les appliquer à autre chose, mais plutôt les détruire.

Lorsque le corps du Sauveur eut été ainsi placé dans le tombeau, la Sainte-Vierge toujours en larmes, étendait encore ses mains vers son divin Fils et appuyée sur la pierre, elle la couvrait de ses baisers. Cependant saint Jean, pleurant aussi lui-même, la releva de terre où elle était assise, l'emmena dehors, et tous étant sortis, ils fermèrent l'entrée du sépulcre avec une grosse pierre, afin que les animaux ne pussent y pénétrer. Cette pierre était énorme et ne pouvait être remuée que par les forces réunies de plusieurs personnes, de peur que quelqu'un ne vînt pendant la nuit enlever le corps qui y était renfermé; ce qui nous montre d'ailleurs la puissance de Jésus ressuscité, que cette pierre, quelque énorme qu'elle fût, ne put retenir, et c'est ce qui en même temps dissipe tous les doutes sur la certitude de sa résurrection, puisque personne ne put par violence ou par fraude ravir son corps. Si cette pierre, dit saint Augustin (*Serm. de Sabbato sancto*), eût été petite et facile à remuer, les gardes auraient pu dire que ses disciples, pendant qu'ils dormaient, étaient venus enlever le corps de leur Maître, mais parce qu'elle était énorme et qu'elle ne pouvait être ôtée que par plusieurs personnes réunissant leurs efforts, cette allégation devenait impossible de leur part.

La conduite de Joseph et de Nicodème dans ce grand

acte de la sépulture du Sauveur nous apprend ce que nous devons faire nous-mêmes, lorsque nous voulons recevoir Jésus-Christ dans nos cœurs au saint Sacrement de l'autel. En effet, ils enveloppent le corps du Sauveur dans un linceul éclatant de blancheur; de même celui qui veut approcher dignement de la sainte Eucharistie, qui contient véritablement le corps de Jésus-Christ, doit avoir le cœur pur, la conscience nettoyée de toutes les taches, de toutes les souillures du péché. Ils embaument le corps avec un mélange de myrrhe et d'aloès, nous indiquant par là l'ardeur de la dévotion qui doit embraser le cœur du chrétien en approchant de la Table sainte et qu'il doit avoir la douleur de ses péchés et de la sincérité de repentir. Le sépulcre où ils déposent le corps du Sauveur est tout neuf; de même le communiant doit avoir dépouillé le vieil homme, et avoir renouvelé son cœur dans la grâce et l'innocence. Le sépulcre est taillé dans le roc; de même, après avoir reçu la sainte Eucharistie, le chrétien doit demeurer ferme et inébranlable dans ses bonnes résolutions, persévérer avec constance dans la pratique de la vertu; et, de même que l'entrée du sépulcre est fermée d'une grosse pierre contre tous ceux qui voudraient y pénétrer, de même aussi son cœur doit être fortifié contre la rechute dans le péché, de peur que Jésus-Christ ne l'abandonne, et afin de le conserver en lui jusqu'au jour de la glorieuse résurrection. Le chrétien, dit saint Ambroise (*in cap.* XXIII *Luc.*), qui a une fois reçu Jésus-Christ dans son cœur, doit veiller attentivement dans la crainte de le perdre, et ne jamais plus donner en lui entrée à ses ennemis. Dieu, dit saint Hilaire (*Canon.* 33, *in Matth.*), qui seul a créé le cœur de l'homme, doit seul aussi y habiter, et nul, excepté

lui, ne doit en prendre possession. Jésus-Christ voulut que son corps fût déposé dans le tombeau de Joseph qui était juste, pour nous apprendre qu'il ne réside que dans le cœur de l'homme véritablement juste et sans reproche, et que désormais il avait rompu société avec les méchants pour lesquels il ne devait plus mourir.

Le sépulcre dans lequel fut inhumé le corps de notre divin Sauveur était une espèce de petite maison ou grotte, de forme ronde, creusée dans le rocher qui était sur le côté du jardin des Oliviers. Cette grotte avait environ huit pieds de long sur autant de large et à l'intérieur un homme debout en élevant le bras aurait à peine pu atteindre le sommet. L'ouverture de cette grotte était du côté de l'orient; c'est cette ouverture qui fut fermée par cette grosse pierre dont nous avons parlé plus haut. A l'intérieur de cette grotte, du côté de l'occident, était le tombeau où fut mis le corps de Jésus-Christ. Ce tombeau était long de sept pieds et demi environ, élevé au dessus du pavé de la hauteur de trois palmes; l'ouverture de ce tombeau n'était pas en dessus, mais dans le flanc, du côté du midi; c'est par cette ouverture qu'on introduisit le corps du Sauveur. Cette pierre qui n'était que d'un seul morceau était tachetée de rouge et de blanc. C'est de cette manière qu'autrefois chez les Juifs on construisait les tombeaux, surtout ceux qui étaient spécialement destinés aux personnes élevées en dignité, afin que leurs descendants pussent y être inhumés après eux; c'est pour cette raison que souvent, en parlant des rois de Juda, l'Écriture s'exprime en ces termes: Il a été enseveli dans le tombeau de David; ou bien encore: Il a été réuni au tombeau de ses pères. Plus tard, dans ce même endroit, en

mémoire de la sépulture de notre Seigneur et de sa glorieuse résurrection, on construisit une grande et magnifique église, de forme ronde, qui renfermait la montagne du Calvaire, la sépulture du Sauveur et plusieurs autres lieux saints. On y remarquait surtout une chapelle de forme ronde, construite de pierres précieuses, et qui représentait la grotte où le corps de Jésus fut déposé après sa mort. Cette église était possédée par des chanoines réguliers de l'ordre de saint Augustin, vivant sous la conduite d'un prieur. Ils n'avaient pas d'abbé et dépendaient du patriarche de Jérusalem lui-même, entre les mains duquel seul ils faisaient vœu d'obéissance. Cette église était spécialement célèbre et vénérée, à cause des grands miracles que Jésus-Christ avait opérés dans l'emplacement même où elle était élevée.

Le jour où Notre-Seigneur fut crucifié et enseveli était le sixième jour de la semaine ; les Juifs appelaient ce jour *parasceves*, c'est-à-dire préparation, parce que, en effet, ce jour-là, ils étaient obligés de préparer toutes les choses nécessaires pour le sabbat, même la nourriture, car toute œuvre manuelle était expressément défendue pendant ce jour. La solennité du sabbat commençait le soir même du sixième jour. Remarquons ici que le premier homme fut créé et se rendit coupable devant Dieu, le sixième jour de la semaine, et que ce fut aussi le même jour que le Sauveur voulut mourir sur la croix pour réparer son péché et le réconcilier avec Dieu. C'est pour cette raison qu'en mourant il s'écrie : Tout est consommé, *consummatum est*. En effet, en ce moment était consommée et accomplie l'œuvre de la rédemption du monde, comme autrefois en ce même jour avait été consommée et accomplie l'œuvre

de la création. Dieu, dit le vénérable Bède (*in cap.* xv *Marc.*), après avoir employé six jours à l'œuvre de la création, se reposa le septième, qu'il appela sabbat, c'est-à-dire jour de repos ; de même Jésus-Christ, après avoir souffert le sixième jour, voulut se reposer le septième qui est le samedi, dans le silence de la tombe. Il nous apprenait par là que nous aussi, à son exemple, nous devons, pendant le sixième âge, qui est la vie présente, nous devons travailler et souffrir pour lui si nous voulons, lorsque viendra pour nous le septième âge, c'est-à-dire la mort particulière de chacun, nous reposer avec lui de nos peines, de nos fatigues, en attendant le huitième âge, qui sera le moment de la résurrection générale, moment heureux où, en corps et en âme, nous irons jouir éternellement avec lui d'un bonheur parfait et sans mélange.

Remarquons encore ici qu'en ce sixième jour de la semaine, qui est le Vendredi saint, l'Église, outre les autres grands mystères qu'elle rappelle à notre mémoire, prie spécialement pour tous les pécheurs en général, quels qu'ils soient, les infidèles et les Juifs eux-mêmes. La raison de cette conduite, c'est que Jésus-Christ lui-même en ce jour se montra très-facile à pardonner, puisque sur la croix il pria même pour ses persécuteurs et ses bourreaux : Pardonnez-leur, ô mon Père, disait-il, car ils ne savent ce qu'ils font. En second lieu il se montra très-généreux dans ses dons, puisqu'à la simple demande du bon larron, ii lui accorda aussitôt la gloire de partager avec lui son royaume éternel. Enfin, il se montra souverainement libéral dans ses bienfaits, puisque, quand une seule goutte de son sang précieux eût suffi pour racheter le monde, il voulut le répandre entièrement et surabondamment pour notre

salut. De même en ce jour, à l'exemple de son divin Époux, l'Eglise se montre libérale et facile à pardonner en appelant à elle tous les pécheurs et en priant pour eux. En ce jour aussi les pieux fidèles ont coutume de visiter les églises, les autels et les lieux saints et cela pour trois raisons particulières. La première, c'est qu'en ce jour aussi les apôtres et les saintes femmes vinrent souvent visiter le tombeau de leur divin Maître. La seconde c'est que Jésus-Christ lui-même en ce jour visita par sa présence les âmes des justes et des saints qui depuis l'origine du monde étaient retenues dans les limbes. La troisième, c'est que ces justes et ces saints sont en ce jour plus disposés à écouter nos demandes en se rappelant qu'eux-mêmes en ce jour ont été mis en liberté et élevés à la gloire éternelle. Si un homme était tout à coup retiré d'un noir cachot, mis en liberté et élevé sur un trône, ne se rappellerait-il pas ce souvenir avec bonheur, et, chaque année, au jour anniversaire de sa délivrance, ne serait-il pas disposé à semer autour de lui ses bienfaits en mémoire d'un tel bonheur? Eh bien, n'en est-il pas de même des justes et des saints? C'est donc avec raison que les fidèles s'adressent plus spécialement à eux en ce jour et visitent les lieux consacrés à leur culte. Les saintes femmes, qui avaient accompagné le Sauveur jusquà son tombeau, remarquèrent avec une grande attention le lieu où l'on avait déposé son corps, afin de pouvoir ensuite venir lui rendre leurs hommages et lui apporter aussi leurs parfums. A l'exemple de ces saintes femmes, selon la pensée du vénérable Bède (*in cap.* XV *Marc.*) les âmes véritablement dévotes doivent sans cesse s'attacher à méditer la passion de Jésus-Christ, afin qu'en marchant ainsi sur leurs traces, elles

soient toujours prêtes à lui témoigner, par leurs actions, la tendresse et l'affection de leurs cœurs.

Cependant Joseph et Nicodème, après avoir rendu leurs derniers hommages et leurs adorations suprêmes au tombeau du Sauveur, se retirèrent, tandis que Marie-Madeleine et les autres saintes femmes demeurèrent assises non loin du sépulcre, recueillies dans leur profonde douleur, et attendant avec confiance la réalisation des promesses de leur bon Maître. Elles montraient par cette conduite toute l'ardeur, toute la constance de leur amour envers Jésus, qu'elles ne voulaient pas abandonner, même après la mort. Tous les autres s'étaient retirés, dit saint Jérôme (*in cap.* XXVII *Matth.*), mais les saintes femmes, persévérant dans l'affection qu'elles avaient pour le Sauveur, restent là, près du sépulcre, attendant en silence l'effet de ses promesses ; aussi méritèrent-elles de jouir les premières de sa vue après sa résurrection. Ces saintes femmes, ajoute Raban-Maur (*in cap.* XXVII *Matth.*), non contentes d'avoir servi Jésus-Christ pendant sa vie et de l'avoir assisté à sa mort, veulent encore rester auprès de lui dans le tombeau ; aussi, pour récompense de leur amour persévérant, elles sont les premières consolées par sa résurrection. Vous avez vu, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 89, *in Matth.*), le courage de ces saintes femmes, vous avez vu l'ardeur de leur amour, vous avez vu leur dévouement jusqu'à la mort envers leur divin Maître, eh bien! nous qui sommes hommes, imitons du moins leur conduite, et, au milieu des tentations et des épreuves, n'abandonnons jamais Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous apprenons par l'exemple de ces saintes femmes comment tout chrétien, et spécialement toute personne dévote, doit mourir entièrement au monde, s'ensevelir avec Jésus-

Christ dans un profond sentiment de compassion et d'amour, afin d'avoir part un jour à sa résurrection glorieuse. Et vous aussi, ô âmes véritablement chrétiennes et religieuses, lavez de vos larmes le corps sanglant du Sauveur; embaumez-le avec la ferveur de vos oraisons; portez-le dans vos bras par la pratique des bonnes œuvres, et surtout des œuvres d'humilité et de charité; ensevelissez-le au milieu des parfums d'une conversation pure, d'une saine doctrine et des bons exemples; couvrez-le du blanc linceul de la chasteté et du suaire de la pénitence, et demeurez près de son tombeau jusqu'à ce qu'il vienne vous consoler par sa glorieuse résurrection. Sans doute tout ce qui se passa à la sépulture de Jésus ne fut pas pour lui un sujet de peine et de douleur, puisque son corps, déjà mort, n'était plus susceptible d'aucune souffrance; cependant, tout ce que nous y voyons ne doit pas moins exciter notre compassion et nos larmes par tous les motifs que nous avons donnés plus haut en parlant de la descente de la croix, et sur lesquels nous ne reviendrons pas ici.

La sépulture de Jésus-Christ nous fournit également plusieurs instructions importantes et utiles pour notre avancement dans la vertu et dans la pratique du bien. La première, selon saint Théophile (*in cap.* xv *Marc.*), c'est que nous devons imiter la conduite de Joseph, lorsque nous approchons de la Table sainte. Ce disciple du Sauveur dépose le corps de son divin Maître dans un sépulcre tout neuf et taillé dans le roc; de même nous devons recevoir Jésus-Christ dans notre cœur renouvelé par la pénitence et par la grâce, affermi dans la foi du Sauveur, qui est la véritable pierre, afin que nous puissions dire avec l'Épouse des Cantiques : Je tiens celui que mon cœur aime, et je ne le

laisserai point aller. La seconde instruction, c'est que comme Jésus-Christ a souffert, est mort, a été enseveli et pleuré, nous aussi nous devons compatir à ses souffrances et verser des larmes d'un sincère repentir et d'une véritable componction. La troisième, c'est que de même que le Sauveur, après avoir été mis dans le tombeau, a été gardé avec soin, de même aussi, lorsque nous l'avons reçu dans notre cœur par la sainte communion, nous devons le garder précieusement et avec grand soin, de peur que les voleurs, c'est-à-dire le démon, notre ennemi, ne viennent en pénétrant sourdement en nous, et ne nous l'enlèvent en nous privant de ses grâces et de sa divine présence. La quatrième, c'est que nous devons mourir spirituellement au péché, et être, selon le langage du grand apôtre, ensevelis avec Jésus-Christ en sa mort, de sorte que désormais le vieil homme ne vive plus en nous. Jésus-Christ, nous dit la Glose, attacha sur la croix les membres du vieil homme, pour les empêcher de se livrer de nouveau à leurs œuvres de péché, nous montrant par là que nous aussi nous devons crucifier nos membres par la pratique de la continence et de la justice, renoncer complétement à nos anciennes habitudes, en perdre même jusqu'au souvenir, afin qu'après avoir détruit en nous le vieil homme, nous puissions renaître à une vie nouvelle et marcher désormais dans la voie de la perfection. Pour nous mieux conformer à ce point de la sépulture de notre divin Sauveur, pensons souvent que notre cœur est le tombeau où nous devons le recueillir avec respect, pleurer sur lui et le conserver avec soin dans la crainte de le perdre ; que c'est là aussi que nous devons nous ensevelir nous-mêmes avec lui. Dans l'ardeur de notre amour, disons-lui : O mon doux Jésus, vous qui avez

bien voulu être déposé dans le tombeau et y être gardé, faites que je puisse, moi aussi, vous garder spirituellement dans mon cœur, afin qu'après y avoir été enseveli avec vous, je mérite de parvenir à la gloire de votre résurrection. Vous vous êtes soustrait aux regards des hommes pour entrer dans la paix du tombeau; eh bien! ô mon divin Sauveur, cachez-moi vous-même dans le secret de votre face; faites que, séparé à jamais du bruit et de l'agitation des hommes, que mort entièrement au monde, je ne vive plus que pour vous seul, et qu'en vous seul je puisse trouver le repos, la paix et le bonheur.

Considérons maintenant de quelle manière nous devons être ensevelis avec Jésus-Christ. Le tombeau dans lequel nous devons être ensevelis est la vie religieuse elle-même que nous avons embrassée, et par laquelle le bon religieux doit être véritablement mort au monde et enseveli avec Jésus. Or, le religieux peut être justement comparé à un mort dans le tombeau, et cela de plusieurs manières. Premièrement, quant aux biens et aux choses extérieures de ce monde. Le mort, dans son cercueil, ne possède rien, n'a rien à lui; de même le vrai religieux ne doit rien avoir en propre, mais tout mettre en commun et partager avec ses frères. Secondement, quant aux plaisirs et aux mouvements des sens. Le mort, privé de tout sentiment, n'éprouve ni joie ni satisfaction; de même, le religieux doit renoncer à tous les plaisirs, à toutes les délectations de la chair et des sens; le mort n'oppose aucune résistance à celui qui le remue ou qui l'agite; ainsi le religieux doit être soumis à la volonté de son supérieur, et lui obéir en toutes choses sans opposition ni révolte. Troisièmement, quant à la demeure elle-même. Le mort renfermé dans son tombeau

n'en sortira que quand Dieu l'appellera au jugement dernier, et il ne fait entendre aucune plainte si on le transporte d'un lieu dans un autre. Ainsi, le bon religieux doit-il toujours rester enfermé dans son cloître, et n'en jamais sortir sans la permission de ses supérieurs, et si on le retire d'un monastère pour l'envoyer dans un autre, il ne doit ni murmurer ni se plaindre. Quatrièmement, enfin, le vrai religieux doit se conformer en tout à la mort du Sauveur, Or, à la mort de Jésus-Christ son âme fut séparée de son corps, et pourtant sa divinité demeura unie à l'une et à l'autre. De même, dans le vrai religieux, son âme doit être pour ainsi dire séparée de son corps, en ce sens qu'il ne doit ni ressentir ni goûter aucune joie, aucun plaisir, aucune délectation charnelle ; et pourtant son âme et son corps doivent rester unis à Dieu : son âme par l'affection et par l'amour, son corps par la sainte vertu de pureté, de sorte qu'il puisse dire avec le Roi-prophète : Mon âme et mon corps se sont réjouis dans le Dieu vivant.

Les enfants du patriarche Jacob figurèrent autrefois la sépulture du Sauveur lorsqu'ils jetèrent leur frère Joseph dans cette vieille citerne où il demeura pendant quelque temps. Nous en trouvons encore une figure plus frappante dans le prophète Jonas. De même, en effet, que ce saint homme demeura trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi le Sauveur du monde resta trois jours et trois nuits enfermé dans le tombeau.

Maintenant, ô chrétien, considère attentivement et du fond de ton cœur tout ce que ton Seigneur et ton Dieu a bien voulu souffrir et endurer pour toi à ces différentes heures dont nous venons de parler; écoute Jésus-Christ lui-même qui s'adresse à toi et qui semble te dire : Lors-

que tu te lèves pendant la nuit, rappelle-toi avec quel amour je me suis, à cette heure, livré pour toi entre les mains de mes ennemis, afin d'être lié et de souffrir jusqu'à la mort, et, à mon exemple, prépare ton cœur à l'obéissance, et soumets-toi volontiers pour l'amour de moi à tout ce qui te sera commandé. A l'heure de primes, considère l'humilité avec laquelle, comme un agneau sans défense, je me suis présenté devant un juge inique, et apprends de moi à te soumettre à toutes les créatures et à embrasser tous les emplois, quelque petits, quelque méprisables qu'ils puissent te paraître. A l'heure de tierce, considère l'amour avec lequel j'ai consenti pour toi à être méprisé, conspué, couvert d'opprobres, et apprends de là à te mépriser toi-même et à recevoir sans murmurer les injures et les ignominies. A l'heure de sexte, que le monde soit crucifié pour toi, et sois toi-même crucifié pour le monde, en pensant que moi, le Créateur de l'univers, j'ai consenti à être, pour ton salut, attaché à la croix. A l'heure de none, meurs au monde et à toutes ses créatures, et que cette mort soit douce à ton cœur, que toutes les créatures deviennent pour toi un sujet de trouble et d'ennui. A l'heure des vêpres, à cette heure où j'ai été détaché de la croix, pense avec joie qu'après cette vie d'épreuves et de douleur, tu jouiras avec moi de l'éternel repos. A l'heure des complies, unis ton esprit à mon esprit, ta volonté à ma volonté sainte en t'y conformant entièrement dans les succès comme dans les revers, afin qu'après cette vie tu puisses jouir avec moi du repos et du bonheur éternels.

La nuit cependant approchait rapidement; saint Jean alors fit observer à la sainte Vierge qu'il n'était plus possible de rester là plus longtemps, et qu'il fallait rentrer

dans la ville. Marie donc se lève, aidée des saintes femmes qui l'entourent, et, fléchissant de nouveau les genoux devant le sépulcre de son divin Fils, elle l'embrasse encore une fois, le bénit et s'éloigne. Quand elle est arrivée devant la croix, elle fléchit les genoux devant elle, l'adore, et tous, à son exemple, en font autant. Ce fut la sainte Vierge qui la première adora la croix du Sauveur, comme aussi ce fut elle qui la première adora son divin Fils à l'heure de sa naissance. La croix sur laquelle Jésus-Christ a été attaché fut, après sa résurrection, enterrée par les Juifs sous la montagne du Calvaire, à plus de vingt pieds de profondeur, ainsi que les deux autres croix qui avaient servi aux deux larrons crucifiés à ses côtés. Plus de deux cents ans après, cette croix fut découverte par sainte Hélène, mère du grand Constantin, qui la reconnut à la résurrection d'un mort sur lequel cette croix fut appliquée. L'endroit où elle fut trouvée n'est éloigné du Calvaire que de dix pieds environ du côté de l'Orient où, comme nous l'avons dit, on fit plus tard construire une église. Sous cette église, à une profondeur de quinze degrés environ, à l'endroit même où la croix du Sauveur fut trouvée, existe une crypte soutenue par quatre colonnes dont les pierres, dit-on, ont pleuré à la mort de Jésus-Christ.

Cependant, la sainte Vierge, accompagnée de saint Jean et suivie des saintes femmes, s'avançait vers Jérusalem, se retournant souvent pour regarder encore le sépulcre de son divin Fils. Lorsqu'elle fut arrivée dans la ville, tous ceux qui la voyaient ainsi plongée dans le deuil et dans la tristesse, compatissaient à sa douleur, mêlaient leurs larmes à ses larmes, et l'accompagnaient en gémissant sur ses afflictions. Lorsqu'elle fut arrivée à la maison de saint

Jean, elle remercia avec une vive reconnaissance tous ceux qui l'avait suivie, et rentra épuisée de fatigues et de douleur. Saint Jean, aux soins et à la sollicitude duquel Jésus-Christ avait confié sa Mère, mettait tout en œuvre pour la consoler et pour calmer sa douleur. O vous, chrétiens, témoins d'une pareille affliction, joignez vos efforts aux efforts du disciple bien-aimé, consolez, autant du moins qu'il est en vous, cette tendre Mère qui pleure amèrement la mort de son divin Fils, gémissez avec elle, et ne la quittez qu'après avoir reçu sa sainte bénédiction.

Remarquons ici que le Vendredi-Saint, l'Église, dans son office, ne consacre pas le corps de Notre-Seigneur sur l'autel, mais se sert d'une hostie consacrée la veille, en mémoire de ce qu'en ce jour a été offerte à Dieu le Père pour la rédemption du genre humain, la véritable Hostie sans tache. Ce jour est également remarquable par plusieurs autres faits qui ont eu lieu à diverses époques, car, sans parler de la passion et de la mort du Sauveur, comme nous venons de le voir, c'est encore en ce jour que l'ange Gabriel vint annoncer à Marie qu'elle serait la mère d'un Dieu qui avait résolu de s'incarner dans son sein. C'est en ce même jour qu'Adam fut créé, et que, par sa désobéissance, il encourut la colère de son Créateur ; que Caïn, par un sentiment de jalousie, immola son frère Abel ; que le grand-prêtre Melchisédech offrit à Dieu le sacrifice de ses prières pour remercier le Seigneur de la victoire qu'Abraham avait remportée sur ses ennemis. C'est en ce jour qu'Isaac fut sur le point d'être sacrifié à Dieu par son père ; que saint Jean-Baptiste fut décapité ; que saint Pierre fut délivré de prison, et plus tard attaché à la croix à l'exemple de son divin Maître ; que saint Jacques,

par ordre d'Hérode, souffrit le martyre pour la défense de la foi.....

Rappelons maintenant, malgré toute la répugnance que nous pouvons en éprouver, les blasphèmes et l'infâme conduite des Juifs. Le lendemain donc, dit l'Évangéliste, ou plutôt le même jour, appelé *parasceves*, ou préparation, puisque chez les Juifs le sabbat commençait la veille au soir, les princes des prêtres et les pharisiens, s'étant réunis, vinrent trouver Pilate en lui disant : Nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit, pendant qu'il était encore en vie, qu'il ressusciterait le troisième jour. Ils parlaient ainsi, poussés par la haine dont ils étaient animés contre le Sauveur ; ils ne l'appellent pas par son nom, ils le traitent de séducteur, et, non contents de l'avoir mis à mort, ils cherchent encore à ternir sa réputation. Remarquons ici qu'il y a deux sortes de séduction, l'une bonne et louable, qui consiste à nous arracher à l'erreur pour nous faire embrasser la vérité ; l'autre mauvaise et blâmable, qui nous conduit de la vérité à l'erreur et au mensonge. Les princes des prêtres, dit saint Jérôme à ce sujet (*in cap.* XXVII *Matth.*), après s'être souillés à jamais par la mort de Jésus-Christ, ne sont pas encore satisfaits ; ils veulent épuiser sur lui tout le poison de leur infernale malice ; ils traitent de séducteur celui dont ils connaissent intérieurement l'innocence. Pilate, sans le savoir, avait prophétisé vrai en disant qu'il était utile qu'un seul homme mourût pour le salut de tout le peuple ; de même, ici, les princes des prêtres, en traitant Jésus-Christ de séducteur, proclament malgré eux la vérité. N'est-ce pas lui, en effet, qui nous a arrachés au mensonge pour nous conduire à la lumière de la vérité ? N'est-ce pas lui qui nous a retirés du

vice pour nous faire pratiquer la vertu? N'est-ce pas lui qui nous a délivrés de la mort pour nous donner la véritable vie? Les princes des prêtres, donc, disent à Pilate : Ordonnez que son sépulcre soit gardé avec soin, de peur que ses disciples ne viennent enlever son corps et ne disent ensuite qu'il est ressuscité d'entre les morts. Les insensés! ils veulent faire garder le tombeau de celui qui est présent partout, qui tient l'univers dans ses mains, et qui est le maître souverain de la vie et de la mort. O malice des princes des prêtres, s'écrie saint Ambroise (*in cap.* XXIII *Luc.*), non contents d'attaquer le Maître, ils veulent encore calomnier ses disciples, mais leur dernière erreur sera pire que la première. Admirons ici, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 90, *in Matth.*), comment les Juifs, contre leur propre volonté, mettent tout en œuvre pour attester eux-mêmes la vérité de la résurrection. Ils font mettre des gardes autour du tombeau, de crainte qu'on n'enlève le corps du Sauveur; eh bien! puisqu'on n'a pu enlever ce corps, et que cependant il ne se trouve plus dans le tombeau, il s'ensuit indubitablement qu'il est ressuscité. Pilate, harcelé, fatigué de leurs instances, leur répondit : Vous avez des gardes, allez donc, et faites-le garder vous-mêmes comme vous l'entendrez. Comme s'il leur disait : S'il doit ressusciter, c'est en vain que vous mettrez des gardes autour de son tombeau. O folie et impiété de Pilate! Il avait permis aux Juifs de faire mourir Jésus sur la croix, et il les autorise à mettre des gardes à son sépulcre après sa mort. Forts de cette permission de Pilate, les Juifs se transportent au lieu du sépulcre, constatent la présence du corps dans let ombeau ; puis, après en avoir soigneusement fermé l'entrée, ils apposent le sceau du prince et le leur

sur la pierre, afin que nul ne puisse y pénétrer, l'environnent de soldats armés pour le préserver de toute surprise, et se retirent contents. Les insensés ! ils s'imaginent être les maîtres de celui qui est lui-même le maître de la vie, et tenir enfermé dans le sépulcre celui que les enfers même ne sauraient retenir. Notre-Seigneur a permis tout cela afin de manifester d'une manière plus certaine la vérité de sa résurrection, et afin aussi que toutes les précautions prises par les Juifs devinssent malgré eux la preuve la plus évidente de sa gloire, car nulle prudence, nulle force humaine ne saurait s'opposer à la volonté toute-puissante de Dieu. Les princes des prêtres, dit saint Jérôme (*in cap.* XXVII *Matth.*), les scribes et les pharisiens non contents d'avoir fait mourir notre divin Sauveur, veulent encore faire garder avec soin son tombeau, ils l'environnent de soldats en armes, ils mettent leur propre sceau sur la pierre qui enferme l'entrée, ils s'opposent, en un mot, de toute leur puissance, à sa résurrection, et l'excès même de leurs efforts devient le plus ferme appui de notre foi. Plus en effet ils prennent de précautions pour qu'on ne puisse enlever le corps de Jésus, plus éclate la puissance de celui qui se ressuscite lui-même. Le tombeau du Sauveur, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 89, *in Matth.*), est taillé dans le roc, une pierre énorme en ferme l'entrée, des gardes armés l'environnent de toutes parts, mais plus sont grandes les précautions prises pour empêcher sa disparition, plus brille avec éclat la gloire de la résurrection. Si le tombeau de Jésus eût été mis en terre, les Juifs auraient pu dire : Ses disciples sont venus creuser la terre pendant la nuit, et ont enlevé son corps ; si la pierre qui fermait l'entrée eût été petite et facile à déplacer, les gardes auraient pu

prétendre qu'on était venu le ravir pendant leur sommeil. Veillez attentivement, ô pharisiens, veillez tant qu'il vous plaira, mais sachez que le Dieu qui a créé le ciel et la terre avec tout ce qu'ils renferment, que le Dieu qui de son doigt puissant soutient le monde entier, ne saurait être malgré lui retenu dans un étroit tombeau. La crainte que manifestent les Juifs, qu'on ne vienne enlever le corps de Jésus-Christ, dit saint Hilaire (*Canon.* 33, *in Matth.*), les gardes qu'ils mettent autour du sépulcre, le sceau qu'ils apposent sur la pierre qui en ferme l'entrée, sont autant de preuves de leur folie et de leur infidélité. Les insensés! n'avaient-ils donc pas vu précédemment Jésus-Christ lui-même, par sa puissance, rappeler à la vie un homme mort depuis quatre jours.

Pilate, dont nous avons tant parlé dans le cours de la passion du Sauveur, fut dans la suite accusé par les Juifs eux-mêmes, auprès de l'empereur Tibère, et fut exilé dans la ville de Lyon, dans les Gaules, où il avait pris naissance. Hérode, qui avait prêté la main à Pilate dans la condamnation et dans la mort de Jésus-Christ, fut déporté à Vienne, où il mourut.

CHAPITRE XLIV

ÉPILOGUE SUR LA PASSION DU SAUVEUR; ÉLOGE DE LA CROIX

Considérez maintenant, ô âmes chrétiennes! tout ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a bien voulu souffrir pour vous, pour votre salut pendant le cours de sa vie entière, et particulièrement durant sa passion sainte, afin que cette considération fasse naître et excite en vos cœurs les sentiments de tendresse, de reconnaissance et d'amour dont vous devez être pénétrés envers lui. O que je dois aimer le Dieu qui m'a créé, s'écrie saint Bernard (*Serm.* 20, *in Cantic.*), puisque c'est par un effet de sa pure bonté que je vis, que j'existe en ce monde! Mais un motif bien plus puissant encore doit exciter en mon cœur un amour sans bornes et sans limites, c'est lorsque je considère, ô mon doux Jésus, le calice amer de votre passion, ce calice que vous avez voulu boire jusqu'à la lie pour opérer mon salut. Dans la création, vous avez dit une seule parole et

tout a été fait, vous avez commandé, et à vos ordres tous les êtres sont sortis du néant. Dans l'œuvre de ma rédemption, au contraire, vous avez éprouvé des contradictions dans toutes vos paroles, le blâme et la critique dans toutes vos actions, les insultes au milieu même de vos souffrances, les opprobres et les ignominies à votre mort. O homme, s'écrie encore le même saint Bernard dans un autre endroit (*Serm.* 2, *de Verbis apostol.*), souviens-toi que si tu as été créé de rien, tu n'as pas été racheté de même. Dieu a mis six jours pour créer le monde entier dont tu fais partie, mais, pour opérer ton salut, il a passé trente années de sa vie sur cette terre au milieu des privations et des souffrances. Dieu, dit saint Ambroise, a fait bien plus pour moi dans l'œuvre de la rédemption que dans l'œuvre de la création. En me créant, il m'a donné moi-même à moi-même, en me rachetant, il m'a rendu à moi-même et s'est donné lui-même à moi. Si donc je me dois tout entier à lui pour m'avoir créé, que lui rendrai-je pour m'avoir racheté ? Il était plus facile de créer le monde que de le racheter. Dans la création, Dieu dit et tout fut fait à sa parole ; mais, pour opérer l'œuvre de la rédemption, il a prêché pendant plusieurs années, il a fait des miracles, il s'est soumis à toutes sortes de peines, de douleurs, d'opprobres et d'ignominies.

Considérons encore que la passion de notre divin Sauveur ne commence pas seulement au moment où, dans le jardin des Oliviers, il fut pris et livré entre les mains de ses ennemis ; elle remonte jusqu'au premier instant où il fut conçu dans le sein de la sainte Vierge, et ne se termine qu'à son dernier soupir sur la croix. Jésus-Christ connaissait par avance tous les maux qu'il devait endurer

pour le salut du monde; par un effet de sa prescience divine, il voyait toute la violence, toute l'immensité des douleurs et des afflictions qu'il devait souffrir dans tout son corps, dans chacun de ses membres, dans toutes les puissances inférieures de son âme, et cette connaissance anticipée les rendant présentes à son esprit, il les endurait réellement à chacun des instants de son existence temporelle. Voulez-vous comprendre ce que Jésus-Christ a souffert pour nous en ce monde? écoutez et méditez sérieusement ces paroles de saint Augustin à ce sujet : O mon âme, s'écrie-t-il, considère attentivement la sainte passion du Fils de Dieu. Jésus, mon Sauveur, lui qui est tout mon amour et toute mon espérance, toute ma béatitude et toute ma consolation, a souffert à tous les instants de sa vie, dans toutes les parties de son corps et aussi dans toutes ses œuvres. A tous les instants de sa vie : dès le moment de sa conception, il souffre renfermé dans le sein étroit de sa sainte Mère; à sa naissance, il supporte les privations et la pauvreté, les humiliations de la crèche où il est couché au milieu de vils animaux; il est persécuté par Hérode et forcé de fuir en Égypte. Dans sa jeunesse, il est en butte aux contradictions des Juifs, qui veulent le précipiter du haut d'une montagne en bas; enfin, il est soumis à toutes les épreuves, à tous les opprobres, à toutes les douleurs de sa passion. Il souffre dans toutes les parties de son corps : ses yeux sont baignés et rougis de larmes, ses oreilles souillées d'injures et de blasphèmes, ses joues souffletées, ses narines couvertes d'infâmes crachats, sa bouche abreuvée de fiel et de vinaigre, ses mains chargées de chaînes, ses pieds percés de clous, tout son corps soumis

à une cruelle et barbare flagellation. Il souffre dans toutes ses œuvres : ses prédications sont désapprouvées et méprisées des Juifs, ses moindres paroles sont épiées et critiquées, ses miracles tournés en ridicule. Lui, juste et innocent, il est trahi, chargé de chaînes, conduit au sacrifice comme un agneau sans défense, attaché au gibet comme un larron. Et cependant il ne cherche pas à tirer vengeance de ses ennemis, il ne manifeste ni impatience ni mécontentement ; il va jusqu'à reprendre saint Pierre de ce qu'il avait blessé à l'oreille un serviteur du grand prêtre, lui qui aurait pu obtenir de son Père des légions d'anges pour le protéger et le défendre. Il est lié comme un voleur, accusé comme un voleur, condamné comme un voleur, poursuivi comme un voleur, supplicié au milieu des voleurs et comme chef de voleurs lui-même. O mon doux Jésus, vous avez voulu être lié afin de nous affranchir nous-mêmes des liens du péché. Vous avez voulu être couronné d'épines, percé de clous et d'une lance pour rétablir en nous la droiture d'intention qui était dévoyée, les bonnes œuvres que nous avions abandonnées, et faire naître dans nos cœurs l'amour que nous vous devons à tant de titres. Vous avez voulu être battu de verges, afin de nous soustraire nous-mêmes aux châtiments de votre juste colère que nous avions encourue. Vous avez été couvert de blessures afin de guérir nos plaies et de nous procurer par là un remède efficace contre tous nos maux. O mon âme, sois donc plongée dans la plus profonde tristesse, que tes yeux se changent en deux sources de larmes ; pleure et gémis sur le misérable sort de ton Frère, le plus beau, le plus aimable de tous les enfants des hommes, qui t'a comblée de tant d'honneurs, de tant de gloire ! Pour-

ras-tu jamais retenir tes larmes si tu considères les larmes que répandent les saintes femmes, les larmes que verse saint Pierre, et que versent même les créatures insensibles? Vois le soleil qui s'obscurcit pour dérober à la vue des hommes les membres souffrants de son Créateur; la terre ébranlée jusque dans ses fondements; les sépulcres qui s'ouvrent, les morts qui reviennent à la vie, le voile du temple qui se déchire en deux; vois les larmes de Jésus en croix, et celles de sa sainte Mère. Elle pleure, cette tendre mère, elle gémit sur la trahison dont son divin Fils est la victime, sur sa condamnation injuste, et surtout sur les excessives douleurs qu'il éprouve quand il est attaché à la croix. Le lieu où vous souffrez, ô mon Sauveur, ô mon doux Jésus! augmente encore vos peines et vos douleurs. Vous souffrez dans la crèche de Bethléem les privations et l'indigence; dans le désert, les attaques et les tentations du démon, cet ennemi du genre humain et le vôtre; dans le temple de Jérusalem, l'opposition, la résistance à votre sainte doctrine; dans le chemin, les fatigues et les ennuis; au jardin des Olives, vous suez une sueur de sang, vous souffrez le traître baiser de votre infâme disciple; dans la cour du grand prêtre, vous subissez un humiliant interrogatoire, des soufflets plus humiliants encore, et, de plus, le triple reniement d'un apôtre infidèle; dans le prétoire, vous supportez de faux témoignages, d'injustes accusations, une flagellation cruelle et les insultes amères de vos persécuteurs. O injustice et perversité des hommes! Le Juge suprême des vivants et des morts est lui-même jugé; le Roi des rois est moqué et tourné en dérision; le Pontife des pontifes est attaché à un infâme gibet. O mon âme, considère encore ton Sauveur au lieu même de son sup-

plice; vois le Fils unique de Dieu, Celui qui est l'amour éternel du Père tout-puissant; là, il souffre dans les saintes femmes qui gémissent sur son sort; il souffre dans les Juifs infidèles qui l'ont trahi, dans le mauvais larron qui le blasphème, dans le peuple qui applaudit à sa mort, et surtout dans sa sainte Mère, qui, au pied de la croix, verse des larmes amères sur ses cruelles souffrances. O mon doux Jésus, toutes ces douleurs, c'est pour moi que vous les endurez, et c'est moi, misérable pécheur, qui en suis la cause; car vous, ô mon Jésus, vous êtes sans tache et sans souillures. Vous souffrez pour me réconcilier avec Dieu, votre Père, pour me laver de toutes mes iniquités, pour me guérir de tous mes maux, pour me préserver de tous dangers de la part de l'ennemi de mon salut.

La croix du Sauveur, ajoute le même saint Augustin, est le vrai bouclier dont doit s'armer en ce monde tout chrétien qui veut combattre victorieusement contre les ennemis de son salut. Sentez-vous s'élever dans vos cœurs le souffle empoisonné de l'orgueil, le vent des tribulations, la tempête des tentations ennemies, montez dans la barque de la croix, vous y trouverez tous les secours nécessaires, vous y trouverez tous les biens; le Fils de Dieu, qui y est endormi, s'éveillera; il commandera aux vents et à la tempête; vous éviterez tous les dangers et vous parviendrez sûrement au port. La porte du ciel vous est-elle fermée, prenez le bâton de la croix, frappez, et bientôt elle vous sera ouverte. Si vous ne pouvez ouvrir le trésor de la véritable sagesse, prenez la croix; cette clef puissante de David, qui seule peut ouvrir et après laquelle nul ne saurait fermer. Si, voyageur découragé, la longueur du chemin vous épouvante, si vos forces épuisées vous abandon-

nent, si le désespoir s'empare de vous, prenez en vos mains le bâton salutaire de la croix, il vous aidera, il vous soutiendra pour traverser le fleuve dangereux de ce monde; la croix sera pour vous un viatique puissant qui ranimera vos forces et vous empêchera de succomber dans le chemin pénible de cette vie. Si, au milieu du désert de ce monde, vous entendez frémir autour de vous les serpents ennemis qui vous menacent de leurs morsures cruelles, jetez les yeux sur ce vrai serpent d'airain élevé dans les airs, et vous y trouverez un remède assuré contre le venin de ces animaux dangereux. Si vous êtes tourmentés par le malin esprit, comme Saül, prenez en main la croix, cette harpe du nouveau David, et vos douleurs seront adoucies, votre esprit redeviendra calme et tranquille. Si vous êtes atteints de quelque maladie, de quelque infirmité spirituelle, appliquez aussitôt le remède que vous trouverez dans la croix, dans le sang précieux du Sauveur, et vous serez guéris. Si vous désespérez de vos propres mérites, si l'insuffisance de vos bonnes œuvres vous effraie, allez au pied de la croix puiser à ce vrai trésor des âmes ; recevez sur l'autel de la croix la Victime sans tache, elle purifiera votre cœur de toutes les œuvres mortes et l'enrichira de toutes les vertus. C'est la croix qui a été sanctifiée par le sang précieux du Sauveur, c'est la croix qui a soutenu les membres mourants de Jésus-Christ, c'est la croix enfin qui a eu l'honneur de porter le Roi des rois, le Maître souverain de la terre et des cieux.

Lorsque l'apôtre saint André, conduit au lieu de son supplice, aperçut la croix sur laquelle il allait être attaché, il la salua en ces termes : O croix vénérable, qui as été consacrée par le sang précieux de mon divin Rédempteur,

qui as été décorée de ses membres comme d'autant de pierres précieuses. Avant que mon doux Jésus n'eût été attaché à ton bois sacré, tu étais pour les mortels un objet de crainte et d'horreur ; aujourd'hui tu es devenue un objet d'amour pour les habitants des cieux. Je viens à toi avec assurance, avec bonheur ; reçois-moi avec joie, moi, le disciple de Celui que tu as porté à l'heure de sa mort. Je t'ai toujours aimée, j'ai toujours soupiré après toi. O aimable croix ! que les membres de mon divin Maître ont rendue si noble et si belle, tu as toujours été l'objet de mon affection, de mes vœux, de mes désirs. Te voilà donc enfin préparée ; mes désirs et mes vœux vont être accomplis. Reçois-moi dans tes bras ; retire-moi du milieu des hommes, enlève-moi à ce monde pervers et corrompu ; rends-moi enfin, réunis-moi à mon doux Jésus, afin que par toi me reçoive dans son royaume Celui qui par toi m'a racheté. Saint Jean Chrysostôme (*Homil. de Cruce et Latrone, tom. III*), parlant de la croix, s'exprime en ces termes : O chrétiens qui désirez connaître la vertu et la puissance de la croix, écoutez attentivement et recueillez avec soin tout ce que je pourrai vous en dire. La croix est la cause de toute notre béatitude. C'est elle qui nous a arrachés aux ténèbres de l'erreur pour nous conduire à la lumière de la vérité. C'est la croix qui réconcilie la terre avec le ciel, les hommes avec Dieu ; c'est elle qui a rapproché du Seigneur ceux qui en étaient si éloignés. C'est la croix qui a détruit la discorde qui régnait entre les hommes, et qui a établi parmi eux l'union et la paix. La croix renferme en elle l'abondance de tous les biens ; elle est la vraie clef du ciel, l'espérance des chrétiens, la résurrection des morts elle est le guide des aveugles, le che-

min de la vérité, le soutien des boîteux, la consolation du pauvre, le frein des riches, le tombeau de l'orgueil, le châtiment des mauvais chrétiens. La croix, c'est elle qui nous fait triompher du démon, notre ennemi; elle est le soutien des indigents, l'unique espoir des désespérés, le pilote des navigateurs, le port de salut pour les naufragés. La croix! elle est le père des orphelins, le défenseur de la veuve, le conseiller des justes, le repos de ceux qui sont dans la tribulation. La croix, c'est le dernier terme de la vieillesse, la gloire et l'honneur des rois, le bouclier du soldat, la sagesse de l'ignorant, la liberté de l'esclave, la science des docteurs, l'esprit des prophètes, l'Évangile des apôtres, la palme glorieuse des martyrs. La croix! c'est elle qui enfante la mortification des moines, la chasteté des vierges, la joie et la consolation du prêtre de Jésus-Christ. La croix! c'est le fondement de l'Église, la sûreté de l'univers, la destruction des faux dieux, le scandale des Juifs, la perte et la honte des impies. La croix! elle est la force du faible, le remède du malade, la guérison du lépreux, le repos du paralytique. La croix! elle est le pain de ceux qui ont faim, la source d'eau vive pour ceux qui sont altérés, le vêtement protecteur de ceux qui sont nus.

N'est-il pas de toute convenance et de toute justice, dit Raban-Maur (*de Laud. Crucis*), de faire connaître aux vrais chrétiens les fruits nombreux et abondants que produit pour eux l'arbre de la croix? Ses fruits sont éternels, ses racines vivaces ne se dessèchent jamais. Sa bonne odeur remplit le monde entier, et sa douce et agréable saveur rassasie tous les fidèles. Son éclat surpasse la lumière du soleil, et sa blancheur l'emporte sur celle de la neige. Sa

tête s'élève jusqu'au-dessus des cieux, et ses pieds pénètrent jusqu'au plus profond des enfers. La croix élève, exalte les humbles de cœur, elle abaisse, elle humilie les orgueilleux. Par elle, toutes les vertus ont été communiquées aux hommes, en elle et par elle toute perfection a été accomplie. Par la croix, nous avons été arrachés à la mort et rendus à la véritable vie; par elle, nous avons appris la règle de nos mœurs et la pratique de toutes les vertus. Par la croix, nous avons reçu l'espérance certaine de la résurrection future et du bonheur, de la félicité éternelle qui doit en être la suite. O sainte, ô vénérable croix de mon Seigneur Jésus-Christ, qui pourra jamais raconter toutes tes merveilles! qui pourra jamais chanter dignement tes louanges! C'est toi qui nous as révélé les secrets cachés de l'Éternel; c'est toi qui conserves les mystères profonds du Seigneur; c'est toi qui dispenses en notre faveur les sacrements de Jésus-Christ. Par toi, les anges dans le ciel ont vu s'accroître leur joie et leur bonheur; par toi, les hommes sur la terre ont connu la douce espérance de leur salut; par toi, les démons dans les enfers ont reçu le juste châtiment de leur malice. Tu es également équitable pour tous, bonne et favorable envers tous, juste à l'égard de tous. C'est toi qui rappelles le passé, qui éclaires le présent, qui démontres l'avenir. Tu es la victoire du Roi éternel, la joie de la milice céleste, la force et la puissance du monde entier. En toi, nous trouvons le pardon de nos fautes, la manifestation de la piété, l'accroissement de nos mérites. Tu es le remède des malades et des infirmes, le soutien et la consolation des affligés, la joie et le bonheur des justes. O croix vénérable de mon Sauveur, tu es tout à la fois remplie de sainteté et de douceur, de justice et

de bonté, de sagesse, de force et de patience. En un mot, tout ce que le cœur de l'homme peut penser, tout ce que la bouche de l'homme peut dire à l'honneur et à la louange de notre rédemption, peut être dit, peut être pensé à ta louange et en ton honneur. Tous les respects, tous les honneurs, toutes les adorations que l'on peut te rendre se rapportent à Jésus-Christ lui-même, qui a bien voulu être attaché sur ton bois sacré, et tout ce qui est fait à la gloire de Jésus-Christ remonte au Père souverain et éternel, dont il est le Fils unique et bien-aimé.

La croix, ajoute encore le même auteur, est l'espérance et la consolation des chrétiens fidèles ; elle doit être l'objet continuel de leurs respects et de leurs louanges, puisque c'est par elle en effet que nous avons connu la clémence et la bonté infinie de notre Créateur. La croix est le chemin qui conduit les justes au bonheur éternel ; elle est la véritable porte du paradis ; elle est cette roue qui nous arrache aux biens périssables de ce monde pour nous élever vers les biens célestes et infinis. Le tronc de la croix nous représente l'amour de Dieu et ses bras sont l'emblème de l'amour du prochain. Jésus-Christ nous a donné lui-même l'exemple de ce double amour, puisqu'en donnant son sang et sa vie pour nous sur la croix, il a porté la charité jusqu'à prier même pour ses ennemis, afin que nous marchions sur ses traces. O mon divin Sauveur, daignez graver profondément dans mon cœur ce double amour. Éloignez de moi toute crainte coupable, toute affection charnelle. Faites que l'honneur et la louange de votre croix vénérée soit continuellement dans ma bouche et plus encore dans mon cœur; qu'elle fasse à toujours ma gloire, mon bonheur et mon unique joie. Et vous,

célestes habitants de la véritable patrie, anges amis de Dieu, âmes des bienheureux et des justes, vous qui sans cesse en la présence de la divine Majesté, faites retentir le chant harmonieux de l'éternel, *Alleluia*, aidez-moi de vos ferventes, de vos toutes-puissantes prières, afin que par votre secours et par la grâce de notre divin Seigneur Jésus-Christ, je puisse arriver enfin à cette vraie béatitude dont vous êtes déjà en possession sans jamais craindre de la perdre. La croix, dit Cassiodore (*de Laud. Crucis*), est le secours assuré des humbles et la ruine des orgueilleux. Elle est le triomphe et la gloire de Jésus-Christ, la honte et la confusion du démon. Elle est la réparation du ciel et la destruction de l'enfer, la vie des justes et la mort des impies. La croix, dit saint Jérôme (*in cap.* xv *Marc.*), est le bois à l'aide duquel nous devons traverser la mer orageuse de ce monde, afin de pouvoir aborder à la terre des vivants.

Après avoir longuement parlé sur la passion de Jésus-Christ, saint Anselme (*Specul. evangel. Serm. cap.* XII-XVII), sous forme de prière et d'action de grâces, conclut en ces termes : Maintenant, ô mon âme, éveille-toi ; sors enfin de ton assoupissement; regarde avec attention et contemple celui qui est présentement attaché à la croix, ne le reconnais-tu pas, ô mon âme ! c'est ton Créateur et ton Sauveur; c'est le Fils unique de Dieu et Dieu lui-même, c'est Jésus-Christ Dieu et homme tout ensemble, celui en qui seul sur la terre on ne saurait découvrir la moindre tache, la plus petite souillure. Vois-le, il est mis au nombre des plus infâmes criminels ; il est regardé comme un lépreux, comme la plus vile des créatures. Comme un avorton que l'on jette avec mépris loin du sein de sa mère,

il est repoussé du sein de la synagogue sa mère, indigne d'un tel Fils. Lui, le plus beau des enfants des hommes, il est maintenant sans forme et sans beauté ; il est couvert de plaies pour nos iniquités, il est criblé de blessures pour expier nos crimes. Il est cette victime d'agréable odeur offerte au Père éternel afin d'apaiser sa colère irritée contre nous et de nous conquérir une place dans le royaume des cieux. O mon Dieu, du haut de votre trône céleste, abaissez vos regards sur cette victime sacrée que notre saint Pontife, qui est votre Fils, vous offre en ce moment pour les crimes de ses frères afin de calmer votre courroux. Regardez ce Fils bien-aimé qui s'est montré docile et obéissant à votre volonté sainte jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Considérez les plaies dont il est couvert afin d'expier nos péchés. Pesez dans votre juste balance d'un côté nos iniquités sans nombre, de l'autre l'excès de ses douleurs, et le poids de ses souffrances l'emportera toujours sur le poids de nos forfaits pour lesquels il veut bien souffrir. Grâces éternelles vous soient rendues à jamais, ô mon Dieu, pour votre immense bonté à notre égard. Pour nous, vous n'avez pas épargné votre propre Fils, vous l'avez traité comme un criminel et vous l'avez livré à la mort afin de nous procurer un avocat puissant qui pût intercéder sans cesse en notre faveur auprès de vous et attirer sur nous votre miséricorde infinie. Et vous, ô mon divin Rédempteur, quelles actions de grâces, quelle reconnaissance assez grande pourrais-je jamais vous témoigner, moi, vile et méprisable créature, moi qui ne suis que cendre et que poussière ! Qu'avez-vous dû faire pour notre salut que vous n'ayez pas fait ? Pour nous retirer de l'abîme affreux du péché dans lequel nous

étions tombés à jamais, vous vous êtes plongé vous-même de la tête aux pieds dans l'abîme de votre cruelle passion. Vous avez sacrifié votre propre vie pour sauver la mienne; non content de m'avoir créé, vous avez encore voulu me racheter. De quel prix, ô mon Jésus, pourrai-je jamais payer de si grands bienfaits? Quand même je pourrais vous offrir la terre, les cieux et tout ce qu'ils renferment, je ne saurais m'acquitter envers vous. D'ailleurs, est-ce que tout ne vous appartient pas, est-ce que je ne vous appartiens pas déjà moi-même tout entier à d'autres titres? Faites donc, ô mon doux Jésus, qu'en reconnaissance de tant de bonté, de tant d'amour de votre part, je vous aime du moins de tout mon cœur, de tout mon esprit, de toute mon âme, de toutes mes forces. Faites, puisque vous avez bien voulu mourir pour moi, que je sois, moi aussi, en marchant sur vos traces, disposé à donner ma vie pour vous. Mais, hélas ! sans vous, sans votre grâce, je ne puis rien; que mon âme donc s'attache à vous, qui êtes ma force et mon sentier. O mon divin Rédempteur, je vous adore comme mon Dieu; faites que je croie en vous seul, que je mette en vous seul toutes mes espérances, que je ne soupire qu'après vous ! Aidez ma faiblesse et mon impuissance. Je m'abaisse humblement devant les insignes sacrés de votre passion par laquelle vous avez opéré mon salut; j'adore votre croix sainte, ce glorieux étendard de votre gloire, j'adore ce diadème d'épines dont vous avez été couronné; j'adore ces clous rougis de votre sang précieux ; j'adore votre mort, votre sépulture, votre victoire, votre glorieuse résurrection. Par eux mon âme a été arrachée à la mort du péché et rendue à la vie de la grâce; par eux encore, ô mon divin Sauveur, préservez-moi à

jamais des embûches et des piéges du démon mon ennemi, fortifiez-moi dans l'observation de vos saints commandements. Sans vous, sans votre grâce, le cœur de l'homme ne saurait triompher des épreuves de la vie présente. Exaucez donc mes vœux et mes prières; abaissez vers votre serviteur, quoique indigne, cette croix vénérable, qui est le bois de la véritable vie pour ceux qui l'aiment et qui la chérissent; cette croix, dont la largeur nous représente l'immensité de votre amour envers toutes les créatures; la longueur, votre éternité; la hauteur, votre toute-puissance; la profondeur, votre sagesse infinie. Attachez à cette croix et mes mains et mes pieds, imprimez dans mon cœur les insignes sacrés de votre douloureuse passion. Faites, ô Jésus! que je puisse désormais m'abstenir de toutes les œuvres charnelles que vous avez en horreur; que je pratique toutes les œuvres de justice qui, seules, peuvent vous plaire; qu'en toutes choses, en un mot, je ne recherche que votre gloire et votre bon plaisir. Faites que je médite sans cesse votre loi sainte, que je n'aie d'autres pensées, d'autres sentiments, d'autre affection que pour vous, et pour vous seul, afin qu'après cette vie remplie de misères, de peines, de tribulations, je puisse jouir de cette gloire céleste, de cette vie, de cette béatitude sans fin dont mon âme sera éternellement rassasiée.

Et vous, chrétiens, pour vous conformer à tout ce qui vient d'être dit, portez aussi sans cesse dans votre cœur l'image de Jésus crucifié. Enveloppez-vous dans le linceul de la pureté et de l'innocence; renonçant aux sollicitudes et aux inutilités de la terre, retirez-vous, ensevelissez-vous pour ainsi dire avec Jésus-Christ dans le secret de

votre cœur, et reposez-vous dans la méditation des souffrances et de la passion du Sauveur, afin de mourir entièrement au monde et de ne vivre que pour Dieu seul. N'est-ce pas là, en effet, ce que nous représente ce champ du potier, qui fut acheté, au prix du sang de Jésus-Christ, pour servir de sépulture aux étrangers? La sépulture du Sauveur, dit la Glose à ce sujet, n'est autre chose que le repos des vrais chrétiens. Que votre cœur soit scellé du sceau de la passion, qu'il soit bien fermé et gardé avec soin. Alors, éloignés de toutes les vanités du monde, retirés dans le secret de votre âme, passez dans le recueillement et le silence les trois jours de la mort du Sauveur. Le premier jour, qui est un jour d'affliction et de pénitence, gémissez devant Dieu de tous vos péchés passés, efforcez-vous par vos larmes de satisfaire à la justice de Dieu irrité contre vous. Le second jour, qui est un jour de repos et de grâce, abandonnez tranquillement votre âme à Dieu, qui seul peut donner la paix du cœur et le calme de l'esprit. Le troisième jour, qui est le jour de la récompense et de la gloire, efforcez-vous, dans toute l'ardeur de vos désirs, de vous unir à Dieu par amour ; et, lorsque ces trois jours seront passés, vous ressusciterez glorieusement au matin du sabbat, c'est-à-dire à la fin du monde, avec les enfants et les élus de Dieu. C'est alors que vous verrez dans votre chair la glorieuse humanité de Jésus-Christ; que vous contemplerez en esprit la majesté infinie du Dieu vivant ; que vous serez inondés de la céleste lumière, et que tous vos désirs seront satisfaits par la jouissance de la béatitude éternelle dont vous serez mis en possession.

CHAPITRE XLV

DU SAMEDI SAINT

Le samedi, ou le jour du sabbat, dès le grand matin, la sainte Vierge, ainsi que les saintes femmes qui l'avaient accompagnée, se trouvaient réunies, avec saint Jean, dans sa propre maison, les portes fermées avec soin. Là, assises, dans un profond silence, elles se rappelaient avec tristesse toutes les angoisses, tous les tourments de la veille; elles se regardaient les unes les autres en versant des larmes, comme font habituellement les personnes accablées de peines et de chagrins. Les disciples cependant viennent successivement les rejoindre pour s'attrister avec elles. Mettant enfin un terme à leurs larmes, ils s'entretiennent de leur bon Maître, rappelant l'un après l'autre les actions éclatantes, les prodiges étonnants dont ils ont été les témoins, et ils s'accusent en gémissant de l'indigne lâcheté avec

laquelle ils l'ont abandonné. O chrétiens! transportez-vous un instant en esprit au milieu de cette sainte assemblée et compatissez à sa douleur et à son affliction. Qui pourrait, en effet, rester insensible en voyant ainsi réunis, dans une petite chambre, la Reine du monde, les princes futurs de l'Église, les chefs de la milice sainte, les guides et les lumières des peuples, saisis de frayeur, accablés de tristesse, ne sachant ce qu'ils doivent faire, ce qu'ils vont devenir, cherchant à se rassurer, à s'encourager mutuellement par le souvenir et les actes de leur Maître. La sainte Vierge seule était calme et tranquille, conservant au fond de son cœur la douce espérance de la résurrection prochaine de son divin Fils. En elle seule alors vivait encore la foi chrétienne, c'est pourquoi l'Église, dans sa reconnaissance, a spécialement consacré le samedi en son honneur. C'est aussi pour cette raison qu'à l'office des ténèbres, après avoir éteint tous les autres cierges, on en garde un seul allumé, qu'on place derrière l'autel, pour nous rappeler que, pendant ces trois jours d'épreuves, la lumière de la foi était tout entière enfermée au seul cœur de Marie. La sainte Vierge, dit saint Augustin à ce sujet, gémissait et versait des larmes amères sur la mort injuste de son divin Fils, et pourtant elle n'en gardait pas moins dans son âme l'espérance certaine qu'il triompherait de la mort et qu'il ressusciterait le troisième jour, conformément à ses promesses Pendant ces trois jours d'angoisses, elle seule conserva dans son cœur la véritable foi de l'Église chrétienne. Tandis que tous les autres étaient plongés dans la crainte, dans le doute et l'incertitude, elle seule ne perdit jamais cette foi vive et ardente, qui lui avait mérité l'honneur d'être la mère d'un Dieu, et elle

attendait toujours, avec une ferme confiance, la gloire de la prochaine résurrection.

Pour se conformer aux prescriptions de la loi, les apôtres, ainsi que les saintes femmes, demeurèrent toute cette journée enfermés et sans rien faire. Le jour du sabbat, en effet, il n'était permis ni de vendre, ni d'acheter, ni de se livrer à toutes autres occupations manuelles. Ce jour était appelé sabbat, qui signifie repos, et ce jour de repos doit être religieusement gardé en mémoire du repos de la Trinité tout entière. Dieu le Père se reposa en ce jour, après l'œuvre de la création par laquelle il avait manifesté sa puissance; Dieu le Fils se reposa après l'œuvre de la rédemption qui nous montrait son infinie sagesse, et Dieu le Saint-Esprit se reposa également en ce jour dans le cœur de Marie par un effet de sa bonté, puisque, seule, elle conserva l'espérance, tandis que les saintes femmes et les apôtres eux-mêmes l'avaient perdue. Lors donc que le sabbat fut écoulé, c'est-à-dire lorsque le soir fut venu et que, le soleil étant couché et les étoiles commençant à briller dans les cieux, il fut permis de se livrer au travail, Marie Madeleine, Marie Cléophas et Marie Salomé sortirent de la maison et allèrent acheter des parfums pour embaumer le corps de Jésus. Suivez en esprit ces saintes femmes, voyez-les allant et venant par la ville, le visage accablé de tristesse, comme de pauvres veuves abandonnées. Après avoir acheté diverses plantes aromatiques, elles reviennent à la maison et se disposent à préparer elles-mêmes les parfums nécessaires pour préserver de la corruption le corps de leur Maître bien-aimé, comme si elles eussent ignoré ces paroles du prophète royal : Vous ne permettrez pas, Seigneur, que votre Saint éprouve la corruption du tom-

beau. Ces saintes femmes, dit saint Théophile (*in cap.* XVI *Marc.*), n'avaient pas encore une foi pleine et entière, puisque, pour se conformer à l'usage reçu parmi les Juifs, elles préparent des parfums pour embaumer le corps de Jésus, comme s'il eût été un homme ordinaire soumis à la corruption de la tombe. Ces saintes femmes, qui s'étaient dévouées au service du Sauveur, pendant sa vie, veulent encore le servir après sa mort ; elles achètent et préparent elles-mêmes des parfums pour venir, dès le grand matin, vers le sépulcre afin de les répandre sur le corps de leur Maître, puisqu'elles n'avaient pu s'y rendre le soir même à cause de l'obscurité de la nuit. Considérez ces saintes femmes, voyez avec quelle ardeur, quelle activité elles travaillent à la préparation de ces parfums qui doivent servir à leur Seigneur et Maître ; elles y emploient toute la nuit sans songer à se reposer. La sainte Vierge et les apôtres les regardent, peut-être même les aident-ils dans leurs travaux. Et vous, chrétiens, aidez-les aussi, autant du moins qu'il vous est permis et que vous le pouvez.

Considérons maintenant ce que fit Notre-Seigneur pendant les trois jours de sa mort. Son corps fut mis dans le sépulcre, son âme descendit dans les limbes où reposaient, en attendant sa venue, les âmes des justes, mais la divinité resta inséparablement unie à son âme et à son corps. Dans la personne de Jésus-Christ les souffrances et la douleur n'atteignaient point la nature divine, mais seulement la nature humaine; aussi la mort, en brisant les liens qui unissaient son âme à son corps, ne put briser ceux qui unissaient sa divinité à l'une comme à l'autre. En effet, comme dit saint Léon, pape (*Serm. de Passione*), la nature divine et la nature humaine sont tellement unies en la

personne du Sauveur, que rien, ni force, ni opprobres, ni tortures, ne saurait les séparer, de sorte que, en lui, la divinité demeure inséparablement et éternellement unie à l'humanité, et l'humanité à la divinité. Lors donc que Notre-Seigneur Jésus-Christ, en inclinant la tête, eut rendu le dernier soupir, son corps resta attaché à la croix, et son âme, unie à sa divinité, descendit dans les enfers, vers les âmes des justes qui y étaient retenues depuis l'origine du monde. Le chœur des anges qui marchaient devant lui brisèrent les portes du prince de la mort, et ce peuple de saints qui, depuis si longtemps, gémissait dans les ténèbres et dans l'esclavage, s'élança à la rencontre de son Libérateur en chantant avec allégresse : O vous! l'unique objet de nos vœux et de nos désirs; vous, que nos gémissements et que nos larmes appelaient sans cesse; vous, la vraie consolation des affligés, le seul espoir de ceux qui n'en ont plus, vous êtes donc enfin venu à nous, soyez-en béni à jamais. O qui pourrait jamais peindre la joie et les transports de ces saintes âmes, lorsque Jésus-Christ, ce vrai Soleil de justice, leur apparut, et que, de sa lumière divine, il dissipa les ténèbres de leur horrible cachot! Le Seigneur demeura quelque temps avec eux, et, dès lors, ils furent mis en possession de la gloire, puisque la gloire parfaite consiste dans la vision de Dieu. Là aussi était le bon larron auquel le Sauveur sur la croix avait dit : Aujourd'hui même, vous serez avec moi dans le paradis. Par ce mot paradis, nous devons entendre la jouissance de la vue de Dieu. Or, après la passion, le bon larron et toutes les âmes qui étaient dans les limbes virent Dieu dans son essence. Cette descente de Jésus-Christ aux enfers avait été autrefois figurée par les trois enfants de

Babylone jetés dans la fournaise ardente, où la présence de l'ange envoyé de Dieu changea pour eux les flammes dévorantes en une douce et agréable rosée. Ces victimes de la colère du roi étaient des enfants innocents et purs; de même, ces âmes retenues dans les limbes étaient sans souillures et sans taches. Alors, en effet, les âmes qui sortaient de ce monde, avant d'avoir entièrement satisfait à la justice de Dieu, expiaient dans le purgatoire ce dont elles étaient encore redevables envers la justice divine et passaient ensuite dans les limbes. Cette descente du Sauveur aux enfers fut également figurée par le prophète Daniel précipité dans la fosse aux lions et à qui le Seigneur envoya miraculeusement un autre prophète lui porter la nourriture dont il manquait. Dieu protége Daniel contre la voracité des lions et le nourrit par le ministère de ses anges; de même, dans les limbes, il défend les âmes des justes contre la fureur des démons leurs ennemis, et vient enfin les réjouir et les rassasier par sa divine présence. Remarquons ici que le mot enfer doit s'entendre de deux manières différentes; cette expression signifie en même temps et le supplice et le lieu du supplice; c'est dans le premier sens qu'il est dit que les démons portent leur enfer avec eux. Dans le second sens, le mot enfer doit s'entendre de quatre manières, ainsi qu'il suit. L'enfer proprement dit, qui est l'enfer des damnés, où ils souffrent tout à la fois la peine du dam, qui consiste dans la privation de la vue de Dieu, et la peine du sens, c'est-à-dire les tourments et les supplices physiques. Là aussi règnent perpétuellement les ténèbres intérieures qui sont l'absence de toute grâce divine et les ténèbres extérieures. Au-dessus de ce premier lieu, sont les limbes des enfants morts sans baptême; ils

sont soumis à la peine du dam mais non à celle du sens, et sont également dans les ténèbres intérieures. Plus haut, est le purgatoire où les âmes souffrent tout à la fois et la peine du dam et la peine du sens, mais seulement pour un certain temps basé sur les fautes qui leur restent à expier. Là règnent les ténèbres extérieures et non les ténèbres intérieures, puisqu'elles jouissent de la grâce divine. Enfin, plus haut encore, étaient les limbes où reposaient les âmes des justes et des saints. Ces âmes en ce lieu souffraient la peine du dam, mais non la peine du sens; elles étaient plongées dans les ténèbres extérieures, sans être toutefois privées des grâces de Dieu. C'est là que descendit le Sauveur pour délivrer ceux qui y étaient retenus, non pas en punition de leurs propres fautes, mais uniquement en punition du péché de notre premier père, qui n'avait pas encore été expié. Ainsi, Jésus-Christ triompha de la mort et de l'auteur même de la mort, et détruisit une partie de l'enfer en faveur de ses élus. N'était-il pas juste, en effet, que le démon, qui avait osé s'élever contre le chef sur lequel il n'avait aucun droit, en punition de son audace, perdît même les droits qu'il semblait avoir sur ses membres? Jésus-Christ, par sa nature divine, était impassible et immortel; les souffrances et la mort sont, en effet, le châtiment du péché, et il était venu et avait vécu en ce monde sans tache et sans souillures; cependant, par sa puissance et par sa bonté sans bornes, il voulut bien se rendre passible et mortel; puis, appliquant à la créature coupable les mérites de ses souffrances et de sa mort, il la rendit elle-même impassible, immortelle, et, par son pèlerinage en ce monde, lui acquit la possession de la céleste patrie. Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit saint Anselme (*lib. cur Deus*

homo), Dieu et homme tout ensemble, n'était pas sujet à la mort puisqu'il n'était coupable d'aucun péché, cependant, et pour l'honneur de son Père et par un effet de sa bonté envers ses créatures, il offrit son sang et sa vie à Dieu pour le salut du monde ; Dieu accepta ce sacrifice volontaire et les hommes furent réconciliés à jamais. Le pécheur, par les mérites infinis des souffrances et de la mort de l'Homme-Dieu, ne fut pas seulement racheté une fois, mais ces mérites lui sont encore appliqués chaque fois que, sincèrement repentant de ses fautes, il désire revenir à Dieu et se réconcilier avec lui.

Le Fils de Dieu, par le mystère de son Incarnation, ne chercha pas à tromper le démon, ce fut bien plutôt le démon qui se trompa lui-même en s'élevant contre Dieu par son orgueil. Pourquoi donc, s'écrie le même saint Anselme à ce sujet (*De Meditat. redempt. generis humani*), pourquoi, ô mon doux Jésus! ô mon aimable Rédempteur, avez-vous caché tant de puissance, tant de vertus sous le voile d'une si grande humilité? Était-ce pour tromper le démon qui lui-même, par ses ruses et sa malice, avait trompé le premier homme et lui avait fait perdre ainsi la possession du paradis terrestre? Mais non ; vous êtes la vérité même et la vérité ne trompe jamais ; celui qui refuse de croire à la vérité ou qui la connaissant la dédaigne et la méprise, se séduit et se trompe lui-même, mais ce n'est pas vous qui le trompez. Vous ne vous êtes pas revêtu de notre humanité pour vous cacher, mais plutôt pour que nous vous connaissions ; vous avez dit ouvertement que vous étiez vrai Dieu et vrai homme, et vous l'avez montré évidemment par vos œuvres. Si la vérité ne se manifeste pas à tous, du moins elle ne refuse jamais ses lumières à ceux

qui la cherchent avec de bonnes dispositions. Vous n'avez donc pas agi ainsi, ô mon Sauveur ! pour tromper qui que ce soit, mais pour accomplir toutes choses selon la vérité ; et celui qui se trompe ne doit point vous en accuser, et ne doit attribuer son erreur qu'à sa propre malice.

Ces limbes où étaient les âmes des justes et où l'âme de Jésus descendit pendant que son corps était dans le tombeau, étaient appelés le sein d'Abraham, parce qu'en effet Abraham y était avec les justes de l'ancien Testament, attendant l'heure de la délivrance, lui qui, le premier, en avait reçu la promesse. Maintenant, c'est le ciel empyrée qui est dit le sein d'Abraham, parce qu'il y habite au milieu des élus. Dans ces lieux divers, on ne pouvait passer de l'un à l'autre, à l'exception pourtant du purgatoire, d'où les âmes, après avoir expié leurs fautes, passaient aux limbes des justes. Ainsi, lorsque l'Église, s'adressant à Dieu dans ses prières, lui dit : Délivrez, Seigneur, les âmes des fidèles défunts des peines de l'enfer, par ce mot enfer, c'est le purgatoire que nous devons entendre ; il en est de même quand nous disons que Jésus-Christ est descendu aux enfers, qu'il a détruit le royaume des enfers. Jésus-Christ, selon la pensée de saint Grégoire (*Homil.* 22, *in Evang.*), a, dans sa résurrection, accompli ce qu'il avait promis avant sa passion en disant : Lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi ; tout, c'est-à-dire tous les élus. N'a-t-il pas, en effet, attiré tout à lui, ce Maître, qui ne laissa dans les enfers aucun de ceux qui lui étaient unis par la foi et par les bonnes œuvres ? O mon Jésus ! vous qui, élevé entre le ciel et la terre, les bras étendus sur l'arbre de la croix, avez voulu attirer tout à vous, je vous en prie, je vous en conjure ardemment, ne

me laissez pas croupir dans la fange du péché, attirez-moi aussi à vous, afin que je sois crucifié avec vous, afin que, mort entièrement à ce monde, je ne vive plus que pour vous seul, ou plutôt que ce ne soit plus moi qui vive, que ce soit vous qui viviez désormais en moi.

Considérons encore ici la grande bonté, l'amour et l'humilité infinis de notre divin Sauveur en descendant aux enfers. Sans doute, il aurait pu envoyer un de ses anges pour délivrer ces saintes âmes; non, il voulut aller lui-même les mettre en liberté, les traitant ainsi non comme des serviteurs, mais comme de vrais et de fidèles amis, et il demeura avec eux jusqu'au matin du dimanche. Transportez-vous en esprit dans les limbes, comprenez, si vous pouvez, le bonheur et la joie dont furent comblés tous ces saints et tous ces justes à la vue de leur Libérateur. Voyez-les, comme ils s'avancent avec empressement à sa rencontre; ils se prosternent devant lui pour lui témoigner leurs respects, pour lui rendre leurs hommages et leurs adorations; puis, se relevant, ils entonnent à sa louange des cantiques d'allégresse. Les anges eux-mêmes sont descendus des cieux pour prendre part à leur joie et à leur bonhenr. Et vous aussi, âmes chrétiennes, mêlez vos chants à leurs voix mélodieuses, unissez-vous à eux et partagez leur enthousiasme. Cependant, après avoir brisé les portes de l'enfer et chargé de chaînes le roi de ce ténébreux empire, le Sauveur en fait sortir les justes et les saints qui y étaient enfermés, et, marchant triomphalement devant eux, il les conduit, du côté de l'Orient, dans un lieu de délices, situé au delà des mers. Ce fut alors que le vrai Samson triompha, en mourant, de tous ses ennemis. Ce fut alors aussi que le fort armé qui gardait sa mai-

son, c'est-à-dire que le démon qui régnait en maître souverain dans son empire, fut vaincu, puisque, en effet, Jésus-Christ, plus fort que lui, étant survenu, le terrassa par la vertu de sa croix, détruisit sa puissance et emporta ses dépouilles. Dès ce moment la créature raisonnable fut délivrée des mains de son ennemi. La captivité d'Égypte avait été autrefois la figure de cette descente de Jésus-Christ aux enfers pour en faire sortir les âmes des justes et détruire la puissance du démon, cet ennemi terrible du genre humain. Les enfants d'Israël, opprimés par la barbarie de Pharaon, avaient crié vers le Seigneur; Dieu, touché de leurs gémissements et de leurs larmes, les avait affranchis de l'esclavage de ce roi cruel et conduits enfin dans la terre promise. De même, les enfants des hommes gémissaient sous le joug honteux du prince des ténèbres, leur barbare ennemi, mais ayant adressé leurs soupirs et leurs larmes au Seigneur, et l'ayant conjuré de les soustraire à de pareils maux, Dieu fut touché aussi de leurs prières, il eut pitié de leur position et les arracha enfin à la domination de leur injuste tyran et leur ouvrit les portes du ciel, la véritable terre promise. Nous trouvons une autre figure dans la délivrance d'Abraham, soustrait miraculeusement à la cruauté des Chaldéens. Ce peuple idolâtre rendait au feu les hommages divins; Abraham, ayant refusé de participer à leur impiété, fut jeté dans les flammes ardentes, mais le vrai Dieu qu'il adorait l'en délivra lui-même par sa puissance. De même aussi, les âmes des justes furent arrachées des enfers. Nous avons encore une figure dans l'histoire de Loth. Ce saint homme, avec toute sa famille, échappa à la ruine de Sodome, dans laquelle tous ses infâmes habitants périrent engloutis dans

des abîmes de soufre et de feu. De même, Notre-Seigneur Jésus-Christ, descendu dans les enfers, en retira seulement les âmes des justes, mais y abandonna à jamais les âmes des méchants pour y subir éternellement les supplices et les châtiments terribles réservés à leurs forfaits. Oh ! qui pourrait se faire une idée de l'affreuse désolation, des cruelles angoisses, des amers regrets dont furent accablés ces infortunés en voyant s'éloigner les justes, marchant à la suite de leur Libérateur, tandis qu'eux-mêmes restaient là, plongés dans les plus affreuses ténèbres, pour y être à jamais tourmentés par le ver rongeur de leur propre conscience et continuellement dévorés par un feu qui ne s'éteindra jamais ! O vous qui m'entendez ! soyez pénétrés de terreur, croyez et conformez votre conduite à votre foi, si vous voulez éviter de faire vous-mêmes cette terrible et à jamais déplorable expérience.

Le Sauveur demeura pendant quelques instants dans ce lieu de délices où il les avait conduits avec les saints et les justes et aussi avec Élie et Énoch qui le reconnurent pour leur Seigneur et leur Dieu, et qui à sa vue furent comblés de joie. Il leur dit ensuite que l'heure approchait où il devait retourner sur la terre pour reprendre son corps qui était demeuré dans le sépulcre. Tous alors, prosternés devant lui, l'adorèrent humblement, le conjurant de revenir bientôt les rejoindre revêtu de son corps glorieux dont la vue faisait l'objet de leurs désirs les plus ardents. O mon aimable Jésus, mon divin Rédempteur, par votre grâce, par votre bonté infinie, je vous en supplie, je vous en conjure, faites que moi aussi, à l'heure de votre second avénement, quand vous viendrez de nouveau pour juger les vivants et les morts, je puisse contempler avec joie

votre corps glorieux, et jouir éternellement de la vision béatifique avec vos saints et vos élus.

Considérons encore que tout ce que Jésus-Christ a bien voulu souffrir en ce monde, il l'a souffert pour notre bien, pour notre seul avantage. En effet, selon saint Jérôme (*in cap.* XXIV *Matth.*), les opprobres et les ignominies auxquelles s'est soumis notre divin Sauveur ont effacé la honte dont nous étions couverts; ses chaînes nous ont délivrés de l'esclavage; ses plaies ont guéri nos blessures; sa couronne d'épines nous a mérité le diadème céleste; sa mort et sa sépulture ont conquis pour nous la véritable vie et la résurrection glorieuse; enfin il n'est descendu aux enfers que pour nous faire monter aux cieux.

VIE GLORIEUSE

CHAPITRE PREMIER

DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

Le troisième jour, qui était un dimanche, étant venu, l'âme du Sauveur environnée d'une multitude innombrable de ses anges qui l'accompagnaient par honneur, se rendit de grand matin au lieu du sépulcre, et, s'unissant de nouveau à son corps qui y était demeuré enseveli depuis sa mort, Jésus ressuscita par sa propre puissance et sortit du tombeau qui resta fermé aussi facilement que s'il n'eût été qu'endormi. De même que Jésus-Christ à sa naissance était sorti du sein toujours fermé de sa chaste Mère, de même, à sa résurrection, il sortit du tombeau sans qu'il fût ouvert,

avec cette différence toutefois qu'à sa résurrection rien de matériel ne pouvait mettre obstacle à son corps devenu impassible et glorieux, tandis que sa naissance du sein virginal de Marie fut le résultat d'un miracle. Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit le vénérable Bède (*Serm.* 1 *inter Æstivales*), sortit dès le grand matin du tombeau où il avait été déposé le soir, afin que cette parole du Prophète royal fût accomplie : Au soir régneront la tristesse et les larmes, mais le matin apportera le bonheur et la joie. Au moment même où le Sauveur ressuscita, un grand tremblement de terre se fit sentir, parce que l'ange du Seigneur était descendu des cieux, et par sa puissance avait ébranlé l'univers jusque dans ses fondements. La matière, en effet, du moins quant au mouvement extérieur, est soumise à la volonté des esprits célestes. A la passion de Jésus-Christ, la terre avait tremblé en signe de tristesse, et à sa résurrection elle s'agite de nouveau en signe de joie. Lorsque notre divin Sauveur sortit glorieux du sépulcre, dit encore le vénérable Bède (*ibidem*), la terre trembla de même qu'elle avait tremblé lorsqu'attaché à la croix, il avait rendu le dernier soupir, afin de nous apprendre que les cœurs charnels et terrestres doivent, eux aussi, à la seule pensée de la passion et de la résurrection de Jésus, être pénétrés d'une sainte frayeur, saisis d'un tremblement salutaire, et embrasser avec ardeur la pénitence afin de parvenir à la vie éternelle. Si la terre trembla, dit saint Severin (*Serm. de Passione*), lorsque le Seigneur par sa résurrection vint pour pardonner à ses créatures et les sauver, quelle ne sera pas sa frayeur et son agitation lorsqu'à son second avénement il apparaîtra dans toute sa gloire pour juger et punir les coupables ? Comment pourra-

t-elle soutenir la présence du Dieu suprême, elle qui n'a pu soutenir la présence d'un de ses anges ?

Nous lisons dans les saintes Écritures que quand le Seigneur, sur le mont Sinaï, donna la loi sainte à son peuple, la terre trembla devant la face du Dieu d'Israël; elle trembla également au moment de la passion et de la résurrection de Jésus-Christ, comme nous venons de le dire; enfin elle tremblera de nouveau à l'heure du jugement dernier, comme nous le dirons bientôt. Or, ces quatre grands tremblements de terre sont pour nous les quatre motifs principaux qui doivent spécialenent exciter dans nos cœurs le regret et le repentir de nos péchés. En effet, si nous considérions attentivement l'importance et la grandeur des commandements que Dieu donna autrefois aux hommes sur la montagne par le ministère de Moïse, son serviteur; si nous repassions sérieusement dans notre esprit toutes les peines, toutes les angoisses, toutes les souffrances et les ignominies auxquelles Jésus-Christ a bien voulu se soumettre pour nous en sa passion; si, dans sa résurrection, nous pensions à cette béatitude éternelle dont nous étions, hélas ! si éloignés et que même nous avions perdue à jamais par nos iniquités; si enfin nous nous représentions les supplices et les châtiments terribles qui, au grand jour du jugement général, seront infligés à tous ceux qui en ce monde n'auront pas voulu servir le Seigneur comme il veut être servi et comme il mérite de l'être, ne sentirions-nous pas aussitôt naître en nous de vifs sentiments de contrition et de repentir pour tous nos crimes passés ?

Dieu le Père exalta son divin Fils par la gloire de la résurrection, et cela à juste titre, puisque par sa soumis-

sion et son obéissance, il s'était humilié jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit saint Anselme (*Lib. cur Deus homo*), ne voulut être élevé à la gloire de sa résurrection qu'après avoir subi pour le salut du monde les injures des impies, les opprobres de la croix et la mort la plus infâme, afin de donner lui-même l'exemple à ses fidèles serviteurs. Il leur enseignait par là que s'ils désirent parvenir après cette vie à la véritable gloire, ils doivent en marchant sur ses traces supporter avec patience, avec résignation et pour l'amour de Dieu, les épreuves, les afflictions, les ignominies, les souffrances et les douleurs qui peuvent les atteindre ici-bas, et que non-seulement ils doivent les porter avec soumission, mais de plus les désirer, les aimer même et les chérir en vue des récompenses éternelles. De même donc que notre divin Sauveur a bien voulu souffrir et mourir ignominieusement sur la croix pour nous délivrer de tous nos maux, de même aussi il a été exalté par la gloire de la résurrection afin de conquérir pour nous tous les biens, selon ces paroles du grand Apôtre : Jésus-Christ est mort pour nos péchés et il est ressuscité pour notre justification. Par sa passion, il nous a arrachés aux supplices éternels de l'enfer; par sa résurrection, il nous a fait passer de la mort à la vie immortelle et glorieuse.

Jésus-Christ ne voulut pas différer longtemps le moment de sa résurrection, et il ne demeura réellement dans le tombeau que l'espace de deux nuits et un jour. La nuit est la figure et l'image du péché. La nature humaine était condamnée à une double mort, c'est-à-dire à la mort de l'âme qu'elle avait encourue par le péché, et à la mort du corps qui était le juste châtiment de son crime. Or le Sau-

veur ne s'est soumis qu'à la mort du corps pour nous délivrer de la double mort de l'âme et du corps à laquelle nous étions condamnés; c'est pour cette raison qu'il est resté dans le sépulcre deux nuits et un jour, unissant ainsi aux ténèbres de notre double mort la lumière de la mort unique qu'il avait subie pour nous. Si, en effet, Jésus-Christ se fût assujetti tout à la fois à la mort de l'âme et à la mort du corps, il ne nous eût délivrés ni de l'une ni de l'autre; mais, par un effet de sa miséricorde infinie, il ne voulut mourir que corporellement afin de nous racheter en même temps de la mort de l'âme et de la mort du corps. Les deux nuits passées dans le tombeau sont l'image de notre double mort corporelle et spirituelle; le jour est l'emblème de sa mort unique qui fut la lumière des deux nôtres. Il nous a délivrés de la mort spirituelle, tout en nous laissant assujettis à la mort corporelle qui doit éprouver et exercer ses élus en ce monde, mais cette mort sera détruite également lors de son second avénement. Ainsi la résurrection de Jésus-Christ est la cause efficiente de notre double résurrection; résurrection spirituelle qui s'opère en ce monde, et résurrection corporelle qui aura lieu au grand jour du jugement. La résurrection spirituelle qui se fait ici-bas dans nos âmes par la grâce est notre propre justification; elle est appelée résurrection première, conformément à ces paroles de l'Apocalypse : Heureux celui qui peut avoir part à la première résurrection. La résurrection corporelle aura lieu à la fin du monde et est appelée seconde résurrection, selon le langage du prophète Osée : Après deux jours écoulés Dieu nous vivifiera et il nous ressuscitera le troisième jour. Pour notre résurrection spirituelle, deux jours ou plutôt deux conditions sont néces-

saires, indispensables : l'exemption de tous péchés et l'application de la grâce sanctifiante, et nul ne pourra ressusciter un jour à venir à la gloire éternelle, si précédemment en ce monde il n'est vraiment ressuscité par la grâce divine.

Jésus-Christ demeura pendant quarante heures assujetti à l'empire de la mort pour nous montrer qu'il était venu pour rendre la vie aux quatre parties du monde, qui étaient mortes aux yeux de Dieu par l'oubli de ses commandements et de la loi sainte. Il ressuscita le premier jour de la semaine, afin qu'en ce même jour où par sa toute-puissance il avait créé le monde, il le renouvelât par sa glorieuse résurrection. Il ressuscita le troisième jour après sa passion pour nous apprendre sans doute qu'il était venu en ce monde pour racheter également tous ceux qui, à trois grandes époques différentes, c'est-à-dire sous la loi naturelle, sous la loi de Moïse et sous la loi de grâce, étaient morts par le péché, et aussi pour nous enseigner que nous, qui l'offensons triplement par nos pensées, par nos paroles et par nos œuvres, nous ne pouvons véritablement ressusciter à la grâce que par la foi en la sainte Trinité. Notre divin Sauveur, dit saint Augustin (*lib. IV, de Trinit.*), voulut ressusciter trois jours après sa mort pour nous montrer que sa passion était le résultat du consentement de l'auguste Trinité tout entière. Ce nombre trois est ici une figure, et nous apprend que la Trinité qui, dès l'origine du monde, avait formé la créature raisonnable, voulut aussi la relever de sa chute par les souffrances et la mort du Fils de Dieu. Jésus-Christ, selon la pensée du pape saint Léon (*Serm.* 1, *de Resurrectione*), ne voulut pas prolonger son absence au delà de trois jours et hâta sa résurrection,

dans la crainte de laisser plus longtemps les cœurs de ses disciples en proie au chagrin et la tristesse que sa mort leur avait causé. Notre-Seigneur, par ses souffrances et sa résurrection glorieuse, nous a le premier donné l'exemple de la perfection chrétienne ; par sa passion il nous apprend à supporter avec courage, patience et résignation les peines, les travaux, les épreuves de cette vie mortelle et périssable ; par sa résurrection, il ranime dans nos cœurs l'espérance de cette vie bienheureuse et immortelle vers laquelle nous devons soupirer sans cesse.

Jésus-Christ ressuscita avec un corps glorieux dont les principales qualités sont : la transparence, l'agilité et l'impassibilité. Sans doute, l'âme du Sauveur, dès l'instant de sa conception, fut glorieuse puisqu'elle jouissait sans cesse de la claire et parfaite vision de la Divinité; cependant, par une disposition toute particulière de la Providence divine, cette gloire ne rejaillissait pas sur son corps qui resta toujours passible et mortel, afin qu'il pût accomplir dans sa passion le grand mystère de la rédemption du genre humain. Dès que l'œuvre de sa passion et de sa mort fut accomplie, l'âme du Sauveur, se réunissant de nouveau à son corps, lui communiqua sa gloire, et à l'instant il devint lumineux et impassible. En effet, comme dit saint Augustin (*Serm. de Resurrectione*), toutes les faiblesses et les misères de la nature humaine auxquelles avant sa passion le corps du Sauveur était assujetti furent complétement détruites et anéanties au moment de sa résurrection.

Réjouis-toi donc, ô mon âme, en ce beau jour de triomphe et de gloire ! bannis loin de toi tout sujet de tristesse et de douleur ; livre-toi à une allégresse sans borne. Après avoir accompagné de tes soupirs et de tes larmes

ton divin Maître dans ses souffrances sur la croix où il voulut expirer pour ton salut, partage aussi avec lui la joie et la gloire de sa résurrection par laquelle il t'a mérité une vie nouvelle. Jésus-Christ une fois ressuscité ne meurt plus, la mort n'a plus d'empire sur lui. Dieu le Père l'a revêtu de l'étole glorieuse de l'immortalité; il a placé sur son front la couronne éclatante du triomphe sur tous ses ennemis et l'a enrichi de tous les trésors du bonheur et de la joie célestes. En lui réside la plénitude de l'allégresse. Le corps de Jésus-Christ, cette fleur magnifique issue de la tige de Jessé, s'épanouit avec éclat, lorsqu'à sa naissance il sortit sans tache et sans souillure du sein virginal de sa chaste mère ; à l'heure de sa passion, il fut un instant flétri et resta sans forme et sans beauté, mais au moment de sa résurrection, après avoir repris le sang qu'il avait répandu sur la croix, il reparut avec une nouvelle splendeur, modèle de la gloire dont brilleront les corps des élus dans la céleste patrie. Ne nous dit-il pas lui-même en effet dans son Évangile : Alors, c'est-à-dire à la fin des siècles et après la résurrection générale, les corps des justes brilleront comme le soleil dans le royaume de mon Père? Or, si les justes doivent resplendir comme des soleils, quel ne sera pas l'éclat de notre Sauveur qui est lui-même le vrai Soleil de justice ? En ce jour glorieux de sa résurrection, Jésus-Christ, comme l'aigle renouvelle sa jeunesse; comme le phénix, il renaît de ses cendres. Nouveau Jonas, il sort sans blessure et sans douleur du ventre de la baleine. Ce vrai tabernacle de David qui avait été détruit sort de ces ruines avec une nouvelle splendeur. Ce nouveau Samson charge sur ses épaules les portes de la ville et s'éloigne triomphant en présence

de ses ennemis vaincus. Ce nouveau Joseph, victime de ses calomniateurs, vendu par ses frères et délivré de la prison où il avait été jeté, est établi le gouverneur suprême de toute l'Égypte.

Oh ! qu'elle est admirable cette grande solennité de Pâques ! elle l'emporte sur toutes les autres solennités. Tous les autres dimanches de l'année ne sont pour ainsi dire que l'octave de cette fête au-dessus de toutes les autres fêtes. Ce jour nous rappelle spécialement tout ce qui doit faire le sujet de notre joie et de notre admiration. Voulez-vous connaître toute la grandeur, toute la dignité de ce saint jour du dimanche ? Il fut le premier des jours que Dieu a créés, et ne fut point précédé de la nuit ; et aussi, à la fin des temps, il sera le dernier des jours et ne sera suivi d'aucune nuit. Ce fut un dimanche que Dieu appela du néant la terre et les cieux ; les anges furent créés, et les bons s'attachèrent irrévocablement au Très-Haut. Ce fut un dimanche que Jésus-Christ voulut naître de la plus pure de toutes les vierges, sortir glorieux de son tombeau par sa résurrection et envoyer le Saint-Esprit à ses apôtres. C'est un dimanche que tous, à la fin du monde, nous ressusciterons et que nous serons jugés ; c'est aussi en ce jour que les justes et les saints entonneront à la gloire du Seigneur l'hymne sacré de l'amour et de la reconnaissance qu'ils devront chanter sans cesse pendant toute l'éternité. Cette grande solennité de Pâques, dit saint Grégoire (*Homil.* 22, *in Evangel.*), brille et avec raison au-dessus de toutes les autres solennités. Les saintes Écritures ne disent-elles pas le *Saint des saints* ou le *Cantique des cantiques*, pour montrer par ce langage toute l'excellence des objets dont elles parlent ? eh bien, moi

aussi, en parlant du saint jour de Pâques, je l'appellerais volontiers la solennité des solennités. Dans cette admirable fête, en effet, nous trouvons l'exemple de notre propre résurrection ; nous sentons naître dans nos cœurs l'espérance d'arriver à la céleste patrie dont les portes en ce jour nous ont été ouvertes. C'est en ce jour que les âmes des justes de l'ancien Testament, qui sans doute reposaient en paix, ont été arrachées des profondeurs de l'abîme où elles étaient retenues, pour être conduites au ciel et mises en possession de ses joies et de ses délices. C'est dans cette solennité enfin que l'empire de la mort et de l'enfer a été détruit, et que le ciel nous a été ouvert; quelle solennité !

Qu'il est beau, s'écrie saint Augustin (*Serm. de Resurrectione*), qu'il est éclatant ce grand jour de Pâques ! non pas qu'il soit plus éclairé que les autres jours par les rayons du soleil, ce géant qui s'élance tout à coup de l'orient pour arriver à l'occident, mais parce qu'il brille de cette vive lumière que répand sur lui l'Agneau qui aujourd'hui ressuscita d'entre les morts. C'est en ce jour que Jésus-Christ, ce vrai Soleil de justice, s'est levé du fond des enfers. Prenons donc la harpe du roi-prophète et chantons avec lui : C'est là le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous, livrons-nous à l'allégresse. Considérons ce grand jour et voyons quelle est la nuit qui l'a produit. C'est cette nuit qui resplendit comme les astres du firmament et qui fait naître la joie en la terre et aux cieux. C'est cette nuit dont il est dit dans les Écritures : Elle sera plus brillante que le jour. C'est là cette nuit de laquelle naît le jour que Dieu a fait, que nous appelons le jour du Seigneur ou dimanche. Il est appelé, et à bon droit, jour de

lumière, puisqu'en ce jour les ténèbres du péché et de l'ignorance ont été dissipées ; les peuples assis à l'ombre de la mort ont bondi d'allégresse à la vue de cette nouvelle clarté, la terre s'est réjouie et les anges eux-mêmes ont été comblés de joie de ce que Dieu avait daigné éclairer les pécheurs ; les enfers au milieu de leurs noires ténèbres ont frémi, épouvantés par cette splendeur insolite et toutes les puissances de l'enfer, de la terre et des cieux ont fléchi le genou devant Jésus-Christ qu'elles reconnurent pour leur Seigneur et leur Maître. En cette grande solennité, les anges, les archanges et tous les esprits bienheureux se joignent à nous pour partager notre bonheur et notre joie; unissons nos chants à leur céleste mélodie, quoique nos voix encore grossières ne puissent les imiter. Réjouissons-nous donc dans le Seigneur, mais pourtant avec crainte et tremblement. Le bienheureux Jean-Baptiste, ce précurseur de Jésus-Christ, bondit de joie dans le sein de sa Mère, mais, selon la défense de l'ange Gabriel, il ne but, pendant toute sa vie, ni vin ni quoi que ce soit qui puisse enivrer. Pour nous, qui sommes faibles et débiles, buvons sobrement sans jamais dépasser les bornes, de peur que les plaisirs des sens ne nuisent à la joie dont nos cœurs doivent être comblés. C'est par la tempérance que nous parviendrons au port du salut. Nous avons parcouru les jours de jeûne et de pénitence qui précèdent cette grande solennité, ne perdons pas la victoire que, par sa grâce, nous donnera notre bon Maître en ce jour, lui qui a combattu pour nous par ses souffrances, et chantons avec lui ce chant de triomphe : La mort est vaincue, alleluia ! En ce jour, Jésus-Christ, accompagné du bon larron, a ouvert la porte du paradis, en disant à ses

anges : Ouvrez-moi les portes de la justice, et quand je serai entré, je chanterai les louanges du Seigneur ; il a brisé cette épée de feu qui en défendait l'entrée et que nul n'avait pu enlever avant lui. Depuis la passion de notre divin Rédempteur, cette porte du ciel est tout à la fois ouverte et fermée. Elle est à jamais fermée aux pécheurs, aux incrédules, aux impies ; elle est toujours ouverte pour les justes et pour les bons chrétiens. Marie, cette chaste et glorieuse Mère du Sauveur, est élevée au-dessus des autres femmes et les domine toutes, de même cette grande solennité de Pâques est la mère et la reine de toutes les autres solennités. Ce jour glorieux fut en même temps le tombeau de la synagogue antique et le berceau de l'Église chrétienne. Je serais infini, si je voulais raconter toutes les merveilles de cette admirable solennité et la journée entière ne me suffirait pas. J'ajouterai seulement que toutes les fêtes des Juifs et leur sabbat lui-même n'étaient que l'image et la figure de cette grande fête des chrétiens. Les Juifs, au jour du sabbat, s'abstenaient avec soin de toute œuvre servile; comme eux, le saint jour du dimanche qui est le jour de la résurrection glorieuse de notre divin Rédempteur, nous ne pouvons nous livrer à aucun travail manuel. Au jour du sabbat, ils ne sortaient point de leur maison; à leur exemple, nous devons passer le dimanche recueillis dans l'église qui est la maison de Dieu. Ils n'allumaient point de feu durant le sabbat ; nous au contraire nous devons en ce jour du dimanche allumer dans nos cœurs le feu du Saint-Esprit. C'est là ce feu sacré dont parle Jésus-Christ lui-même dans son Évangile en disant : Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que puis-je vouloir de plus sinon qu'il soit allumé en tout lieu ?

C'est ce feu que Notre-Seigneur désire voir brûler dans nos cœurs afin que l'amour de Dieu ne se refroidisse pas en nous. En reconnaissance de tant de faveurs et d'aussi grands bienfaits, réunissons, ô mes frères, réunissons et nos voix et nos cœurs ; chantons tous ensemble : C'est là le jour que le Seigneur a fait ; réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse. Répétons cet éternel alleluia qui veut dire en d'autres termes : Louez le Seigneur. Louons donc, ô mes frères, et bénissons le Seigneur, louons-le tout à la fois et de bouche et de cœur, par notre vie et par nos œuvres, de sorte qu'il n'y ait en nous aucune contradiction, mais un accord parfait dans notre conduite. O heureux alleluia du ciel, où les anges sont les temples de Dieu ! Là règne une union parfaite des cœurs et des volontés ; en eux les membres ne se révoltent pas contre l'esprit, car ils sont continuellement embrasés de l'amour divin. Chantons, nous aussi, au milieu des solitudes de cette vie, ce glorieux alleluia, afin que nous puissions un jour le chanter dans le ciel en toute sécurité, lorsque notre corps, de mortel et passible qu'il est ici-bas, sera devenu impassible et immortel, et que nous serons délivrés de toutes les tentations de ce monde. Chantons, ô mes frères, non pas comme arrivés au lieu de notre repos, mais pour nous consoler et nous encourager au milieu de nos peines et de nos fatigues. Imitons ces voyageurs qui, en marchant, chantent le long de la route pour charmer l'ennui du chemin. Ne nous laissons point aller à la paresse; tant que nous sommes en cette vie, marchons sans nous arrêter un seul instant et avançons toujours de plus en plus dans la pratique du bien et dans le sentier de la vertu. Dans le ciel, dit le vénérable Bède (*Homil.* 1, *inter Æstivales*), les saints et les

élus, après avoir surmonté les épreuves de ce monde et triomphé de tous leurs ennemis, chanteront éternellement les louanges du Très-Haut. C'est pour cette raison que, pendant cinquante jours, depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, nous chantons plus fréquemment et d'une manière plus solennelle le glorieux alleluia. Cette expression *alleluia* est un mot hébreu qui signifie : Louez le Seigneur, et dans le chant des psaumes toutes les fois que nous disons : *Laudate Dominum*, les Hébreux disent : *Alleluia.* C'est ce que nous apprend l'évangéliste saint Jean quand, dans son Apocalypse, il nous rapporte qu'il a entendu le concert des anges qui, tous en chœur dans le ciel, chantaient, alleluia. C'est aussi ce que nous enseigne le saint homme Tobie, lorsque, voulant nous donner une idée de la gloire des élus et nous peindre toute la beauté, tout l'éclat, toute la magnificence de la Jérusalem céleste, il s'exprime en ces termes : Elle sera bâtie de pierres précieuses, ses rues seront pavées de l'or le plus pur et ses places retentiront sans cesse du chant glorieux de l'éternel alleluia.

O mon âme, en ce jour solennel, à l'exemple de ton divin Maître, sors donc enfin du tombeau de tes péchés, élève-toi par l'espérance de la résurrection glorieuse et de la vie éternelle qui t'est promise ! Mourons en ce monde à tous nos péchés, afin qu'après la résurrection, nous puissions entrer dans la joie des élus. Si pour l'amour de Dieu, nous crucifions ici-bas notre corps et toutes ses concupiscences, nous aurons part avec Jésus-Christ à son céleste royaume. Assistons donc aux fêtes de la terre de manière que nous puissions mériter de participer aux fêtes du ciel. Nous célébrons en ce moment, dit saint Grégoire (*Homil.* 22, *in Evangel.*), la grande solennité de Pâques, vivons donc

de telle sorte que nous puissions parvenir à celle de l'éternité. Toutes les fêtes de ce monde passent, ayons donc soin de ne rien faire qui puisse nous éloigner de celles qui doivent durer éternellement. Que nous servirait d'avoir ici-bas pris part à toutes les fêtes des hommes, si dans l'autre vie nous devions à jamais être séparés de la société et des fêtes des saints anges? La solennité de ce grand jour n'est que l'ombre et la figure de la grande fête de l'éternité ; aussi, nous ne la célébrons qu'une fois par an, afin de nous apprendre que nous devons soupirer sans cesse après les fêtes éternelles. A la vue des joies de la terre, pensons aux joies du ciel, où, après cette vie qui n'est qu'un passage, nous pourrons, dans la véritable patrie, jouir de cette béatitude qui ne doit jamais finir.

Nous trouvons dans l'histoire de Samson une figure frappante de la résurrection glorieuse de notre divin Sauveur. Samson était entré dans la ville de ses ennemis et s'y était endormi pendant la nuit. Ses ennemis fermèrent les portes avec soin et les gardèrent, se réjouissant déjà de pouvoir aisément se saisir de lui le matin à son réveil et le mettre à mort. Mais Samson s'étant levé pendant la nuit prit les portes sur ses épaules et s'éloigna. Jésus-Christ, lui aussi, pénétra par sa puissance dans la cité de ses ennemis, c'est-à-dire dans les enfers, et, après en avoir brisé les portes, il en sortit triomphant au milieu de la nuit. Le prophète Jonas fut également la figure de la résurrection du Sauveur des hommes, puisque, après avoir vécu pendant trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, il fut ensuite déposé à terre sain et sauf. Nous avons encore une figure de la résurrection de Jésus-Christ dans cette pierre mystérieuse qui fut rebutée par ceux qui

construisaient le temple de Jérusalem. L'édifice était terminé, il ne s'agissait plus que de poser la clef de voûte, cette pierre principale qui devait unir les murailles entre elles et les consolider ; or, on n'en trouva pas d'autre plus apte à cet usage que celle qui avait été rejetée dès le principe. De même, Jésus-Christ fut rebuté à l'heure de sa passion, mais au moment de sa résurrection glorieuse, il devint la clef de voûte, la pierre angulaire de son Église. C'est alors que fut accomplie cette parole du prophète royal : La pierre que ceux qui bâtissaient avaient répudiée, devint la principale pierre de l'angle. C'est pour cette raison que l'Église, le jour de Pâques, chante ce verset du psaume de David. Cette pierre angulaire réunit les deux murailles du temple, et Jésus-Christ forma son Église par la réunion de deux peuples, les Juifs et les Gentils. Son sang précieux est le ciment de cet édifice spirituel et son corps sacré en est la pierre.

CHAPITRE II

COMMENT JÉSUS-CHRIST APPARUT A SA SAINTE MÈRE

A la même heure, c'est-à-dire le dimanche de grand matin, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques le Mineur et de Joseph, qui fut un des soixante-douze disciples du Sauveur, cette dernière est également appelée fille de Cléophas, et Marie Salomé, ou fille de Salomé, mère des fils de Zébédée, ainsi que les autres femmes qui étaient avec elles, après en avoir demandé la permission à la Sainte-Vierge, sortirent de la maison et s'acheminèrent avec une foi vive et une ardente dévotion vers le sépulcre, portant avec elles des parfums pour embaumer le corps de leur divin Maître. La Mère du Sauveur, cependant, resta seule dans la maison où elle était, livrée à la tristesse et aux larmes, en adressant au ciel ses ferventes prières. Ces trois femmes dont nous parlons portaient toutes le même nom de Marie; ne convenait-il pas en effet que celles qui étaient unies

par la même volonté, animées des mêmes désirs, fussent aussi désignées par la même dénomination?

Nous devons remarquer ici qu'il y a dans ce monde terrestre trois états particuliers qui renferment essentiellement tous ceux qui doivent parvenir au salut éternel; que quiconque cherche Jésus-Christ en dehors de ces trois états ne le trouvera jamais, et que nul ne saurait être sauvé s'il ne fait partie de l'un d'eux. Or, ces trois états différents sont : celui des commençants, celui des *progressants* et celui des parfaits, ou bien encore, en d'autres termes, celui des pénitents, celui des chrétiens qui se livrent à la vie active, et celui des contemplatifs. Ces trois états nous sont marqués ici par les trois Marie allant au sépulcre, et aussi par la triple signification de leur nom, comme nous allons le montrer. L'état des commençants ou des pénitents, qui est le premier, nous est représenté par Marie-Madeleine, cette fameuse pécheresse pénitente. Ailleurs, il est vrai, elle est désignée comme l'emblème de la vie contemplative; mais comme saint Marc, dans son Évangile, en parlant d'elle, nous dit que le Sauveur l'avait délivrée de sept démons qui la tourmentaient, nous pouvons la mettre au nombre des pénitents; d'ailleurs, l'Évangile lui-même ne la désigne-t-il pas sous le nom de prémices des pénitents? C'est donc avec raison qu'elle est appelée Marie. Ce nom, en effet, d'après son étymologie latine, signifie mer amère; il vient du mot hébreu *Mara*, qui, en latin, veut dire amère, comme nous le voyons au livre de Ruth, quand une femme dit : Vous ne m'appellerez plus *Noémi*, c'est-à-dire belle, mais appelez-moi *Mara*, c'est-à-dire amère, car le Seigneur a rempli mon âme de tristesse et d'amertume. Ce qui se vérifia dans

Marie-Madeleine, quand, prosternée humblement aux pieds du Sauveur, elle lava de ses larmes ses crimes et ses souillures. C'est ainsi qu'il est dit de saint Pierre dans l'Évangile que, touché de repentir à la vue de sa faute, il pleura amèrement. C'est encore dans ce sens que le prophète Jérémie, dans ses lamentations, semblant s'adresser à l'âme véritablement repentante, lui dit : Fille de Sion, votre douleur est grande comme la mer.

L'état des progressants ou des actifs, qui est le second, nous est représenté par Marie, mère de saint Jacques le Mineur. Ceux-là en effet doivent lutter avec force contre les défauts et les vices, et s'exercer continuellement dans la pratique de toutes les vertus. A eux aussi convient admirablement la seconde interprétation du nom Marie. Ce mot, d'après la langue syriaque, signifie maîtresse; or, ceux qui veulent avancer dans le chemin de la vertu doivent sans cesse combattre leurs inclinations mauvaises, qui les portent au péché, triompher de tous les obstacles qui en eux s'opposent à la pratique du bien, se rendre maîtres de toutes leurs passions et les diriger conformément à la droite raison, et, de cette lutte incessante de la raison contre la sensualité, de l'esprit contre la matière, naîtront les vertus; car, selon le grand Apôtre, la vertu se perfectionne dans les épreuves et dans les combats. L'état des parfaits ou des contemplatifs, qui est le troisième, nous est représenté par Marie Salomé, mère des fils de Zébédée, c'est-à-dire de saint Jacques le Majeur et de saint Jean. Cette mère, poussée par l'amour qu'elle portait à ses enfants, demanda pour eux au Sauveur une part dans son royaume, et qu'ils y fussent assis, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. De même, les parfaits ou les contemplatifs

n'ont de pensées, de sentiments, d'affections que pour le royaume de Dieu ; que dis-je? le royaume de Dieu est déjà dans leurs cœurs, et, par anticipation, ils goûtent, pour ainsi dire, dès ici-bas, le bonheur et les joies du ciel. Le nom de Salomé signifie pacifiant, et l'homme, en cette vie, ne peut trouver de véritable paix que dans l'exercice de la contemplation. Aux parfaits aussi convient la troisième interprétation du nom de Marie. Ce nom, en effet, veut dire encore illuminé ; or, n'est-ce pas spécialement à l'âme contemplative que semble s'adresser le prophète Isaïe quand il dit : Lève-toi, Jérusalem, et sois illuminée ; il s'avance vers toi celui qui est la véritable lumière.

Chacune de ces trois Marie porte avec elle ses parfums. Or, les parfums des pénitents sont la douleur du repentir, la honte de la confession, les peines et les travaux de la satisfaction. Ces trois dispositions dans le pénitent forment un parfum agréable dont le Sauveur se plaît à être embaumé. Ce parfum se compose de myrrhe, d'aloès et d'encens. La myrrhe, qui est très-amère, représente l'amertume de la contrition ; l'aloès, qui est également amer, la honte de la confession ; l'encens, dont l'odeur s'élève avec la fumée, signifie les œuvres de la satisfaction, qui doivent, elles aussi, s'élever vers Dieu par l'intention droite et pure qui les produit. Ces trois parties réunies ne forment pas encore un parfum absolument parfait, si en même temps on n'y ajoute l'huile de la miséricorde divine, sans laquelle toute pénitence est inefficace ; mais si cette huile y est jointe, le parfum alors ne laisse plus rien à désirer. Ce parfum fut celui de Marie-Madeleine, qui, aidée par la bonté du Sauveur, a rempli exactement ces trois conditions de la vraie pénitence, comme nous le voyons dans l'Évan-

gile. En effet, dans l'amertume de son repentir, elle répand des larmes abondantes ; elle ne rougit point d'avouer hautement tous ses péchés, en présence même de ceux qui se trouvaient réunis avec Jésus dans la maison de Simon le lépreux ; dans le désir qu'elle éprouve de satisfaire pour tous ses crimes passés, elle arrose de ses larmes les pieds du Sauveur, les essuie de ses cheveux, les embrasse et se dévoue à jamais et sans retour au service de son libérateur et de son maître.

Les parfums des progressants ou des actifs sont : la patience, l'humilité et la persévérance. Ce parfum est composé de myrrhe, de *gutte* ou gomme et de *casse*, qui découlent abondamment de la vie et de la conversation du Sauveur. La myrrhe entre dans la composition de tous les parfums, dans celui des pénitents comme dans celui des actifs et des contemplatifs. Or, de même que la myrrhe préserve les corps de la corruption et des vers, ainsi la patience préserve le cœur de celui qui souffre contre tous ressentiments envers ceux qui le font souffrir. Cette patience est indispensable à quiconque veut avancer dans l'exercice de la vie spirituelle, car, selon saint Grégoire (*lib.* XXVI, *Moral.*, *cap.* v), les vertus croissent au milieu des épreuves et des souffrances. La gutte ou la gomme est l'emblème de l'humilité ; de même, en effet, que la gomme dissipe l'enflure et les tumeurs du corps, de même aussi l'humilité détruit l'orgueil et l'enflure des cœurs. L'humilité est nécessaire à celui qui veut progresser dans la vie spirituelle, puisque, selon le même saint Grégoire (*lib.* XXXVII, *Moral.*, *cap.* xxvi), elle est la source et le fondement de toutes les autres vertus, qui ne peuvent croître et se développer en nous qu'autant qu'elles sont

solidement établies sur une vraie humilité. La casse est la figure de la persévérance. Cette plante croît dans les terrains humides et se développe en forme d'arbrisseau ; de même le chrétien, fécondé par les eaux vivifiantes de la grâce divine, marche de vertu en vertu, et ne s'arrête que quand il est parvenu au royaume des cieux. Pourtant ce parfum n'est parfait qu'autant qu'on y mêle la joie spirituelle que goûte intérieurement celui qui, dans ses bonnes œuvres, ne recherche que la satisfaction de sa propre conscience, et non les vains applaudissements des hommes. Ce parfum fut celui de Marie, fille de Cléophas, laquelle eut quatre fils, dont les noms, d'après leur interprétation, représentent les quatre vertus dont nous venons de parler. Jacques la patience, Simon l'humilité, Joseph la persévérance, et Jude la joie spirituelle.

Les divers aromates dont se compose le parfum des contemplatifs ou des parfaits, sont : la mortification de la chair, la sainte et religieuse conversation et la charité parfaite. Dans la confection de ce parfum d'agréable odeur entrent la myrrhe, la cannelle et le baume. La myrrhe nous représente cette mortification qui convient spécialement aux parfaits, aux contemplatifs, et qui consiste surtout dans la répression des moindres révoltes, des moindres mouvements de la chair et des sens contre l'esprit. La cannelle nous figure la conversation toujours calme et sainte des vrais contemplatifs. En effet, l'écorce de la cannelle, quand on la brise, répand une espèce de poussière odorante qui laisse un parfum agréable dans la bouche de celui qui l'a broyée ; de même, quand l'homme véritablement parfait est accablé par les maladies ou les mauvais traitements, par les adversités ou les peines extérieures, il

n'abandonne point pour cela la pratique de la vertu et des bonnes œuvres, et ne cesse pas de répandre autour de lui la bonne odeur de sa conversation toujours calme et sainte. Le baume est l'emblème de la charité parfaite qui chasse toute crainte loin d'elle. Le baume pur et sans mélange préserve les corps de toute corruption ; de même, la charité pure et parfaite préserve le cœur de tout péché. L'homme, dit saint Augustin (*in Psal.* 103), peut participer à tous les sacrements de l'Église et persévérer dans sa criminelle malice, mais il ne saurait avoir en même temps dans le cœur l'affection au mal et la charité parfaite. Ce parfum des contemplatifs n'est vraiment parfait que quand on y mêle l'huile de la divine douceur, cette compagne inséparable des trois vertus précédentes. Ce parfum est celui de Marie, fille de Salomé, épouse de Zébédée et mère de saint Jacques le Majeur et de saint Jean l'évangéliste. Saint Jacques nous représente la mortification absolue de la chair et des sens, Salomé ; la sainte et bonne conversation, qui ne se trouve que dans celui dont le cœur est calme et tranquille ; saint Jean nous figure la charité parfaite, lui qui, parmi tous les autres apôtres, fut le bien-aimé de son divin Maître ; et Zébédée, cette douceur, cette consolation dont Dieu comble l'âme qui se livre tout entière à la vie spirituelle.

A l'exemple de ces saintes femmes, nous devons tous, chrétiens que nous sommes, autant du moins qu'il est en notre pouvoir, chercher Jésus-Christ et porter avec nous les parfums nécessaires pour embaumer son corps, c'est-à-dire faire une continuelle pénitence de nos fautes passées, repousser avec courage les tentations qui nous assaillent de toutes parts, et vivre en paix avec notre prochain.

Par là nous mériterons, selon saint Bernard (*Serm.* 15, *ex parvis Serm.*), que Jésus-Christ se manifeste à nous et communique ses consolations et ses joies à chacun de nous, selon sa position et son état.

Bon nombre de saintes femmes, entraînées par l'affection qu'elles portaient au Sauveur, l'accompagnèrent et le servirent avec ardeur pendant sa vie mortelle; mais nulles ne lui témoignèrent plus d'amour et de dévouement que les trois Marie qui le suivirent, même au delà du tombeau, sans doute parce qu'elles avaient reçu de lui plus de bienfaits et qu'elles lui devaient plus de reconnaissance. Jésus-Christ n'avait-il pas, en effet, délivré Marie Madeleine des démons qui la tourmentaient? Marie, mère de Jacques, et Marie Salomé, ne lui étaient-elles pas unies par les liens du sang, puisqu'elles étaient sœurs de sa sainte Mère, et d'ailleurs ne lui devaient-elles pas reconnaissance pour la faveur qu'il avait daigné accorder à leurs fils en les admettant au nombre de ses apôtres? Peut-être êtes-vous étonné ici de voir la Sainte-Vierge rester seule à la maison et ne pas aller au sépulcre avec les autres femmes? Mais trois grandes raisons peuvent justifier cette conduite. La première, c'est que cette tendre Mère n'aurait pu voir sitôt le sépulcre de son divin Fils sans ressentir à l'instant se renouveler en elle toute la douleur dont son cœur était transpercé. D'ailleurs, il est probable que si elle eût voulu sortir pour aller au tombeau, saint Jean, aux soins duquel elle avait été confiée, l'eût retenue, et que les autres apôtres eussent applaudi sa conduite à cet égard. La seconde raison, c'est que Marie, pendant les deux jours précédents, avait éprouvé tant de fatigues et de douleur, qu'elle pouvait à peine se soutenir. La Sainte-Vierge, nous dit saint Au-

gustin (*Epistol.* 57) et après lui saint Bernard, pendant la passion douloureuse de son divin Fils, avait ressenti tant d'angoisses et de chagrin, que ses forces en furent épuisées, au point que les apôtres furent obligés de la ramener chez elle à demi morte, et, certes, dans cet état, elle n'était pas capable de faire le chemin qui séparait sa maison du sépulcre. La troisième raison, c'est que ces trois saintes femmes croyaient que le corps du Sauveur était encore dans le tombeau, puisqu'elles portaient des parfums pour l'embaumer, afin de le préserver des vers et de la pourriture; en cela sans doute elles se trompaient grossièrement, car le corps de Jésus-Christ auquel était unie la divinité, fût-il demeuré dans la tombe pendant dix mille ans, n'aurait été assujetti ni aux vers ni à la corruption. La Sainte-Vierge, au contraire, savait bien que déjà il était ressuscité impassible et immortel, c'est pourquoi elle ne voulut point aller avec elles, préférant rester seule à la maison afin de se livrer plus librement à la prière et à la douleur.

Pendant que Marie était absorbée tout entière dans la tristesse et dans une méditation profonde, Jésus-Christ, vêtu de blanc et environné de la gloire de son immortalité, se présente devant elle pour la consoler, elle qui avait tant souffert pour l'amour de lui. A la vue de son divin Fils, la Sainte-Vierge se lève précipitamment, et, après l'avoir adoré en fondant en larmes, elle l'embrassa avec affection, avec tendresse, avec amour; tous ses chagrins s'évanouissent et sa tristesse se change bientôt en joie. Elle contemple cet auguste visage, considère les marques des plaies dont tout son corps avait été couvert, et s'informe avec sollicitude s'il n'éprouve plus de souffrances. O quelle fut immense la joie de cette tendre Mère en voyant son divin Fils devant

elle, ressuscité pour ne plus mourir, et devenu désormais le maître absolu de la terre et des cœurs ! Assis près l'un de l'autre, ils s'entretiennent ensemble avec bonheur et célèbrent ainsi la sainte Pâque. Jésus raconte à sa Mère comment il avait délivré des enfers les âmes des justes et des patriarches, ses ancêtres, et tout ce qu'il avait fait pendant son absence.

Les évangélistes, dans leur récit, ne font aucune mention de cette apparition du Sauveur à sa sainte Mère ; cependant, nous pouvons y croire pieusement, c'est pour cela que je l'ai placée ici avant toutes les autres. N'était-il pas juste d'ailleurs, comme nous le lisons dans une légende au sujet de la résurrection, que Jésus-Christ, après sa résurrection, se manifestât d'abord et avant tout autre, à sa sainte Mère pour la consoler, elle qui l'avait aimé plus que tous les autres ; elle qui plus que tous les autres avait ressenti la douleur de ses souffrances et de sa mort? Ainsi, quoique les évangélistes ne parlent pas de cette apparition, nous devons y croire ; l'Église romaine elle-même semble approuver cette croyance par sa propre conduite. Le saint jour de Pâques, en effet, sa première station a lieu dans l'église Sainte-Marie-Majeure, comme pour nous insinuer par là que le Sauveur apparut d'abord et avant tous les autres à la Sainte-Vierge. Qu'importe, d'ailleurs, si les évangélistes n'en parlent pas? Saint Jean lui-même ne nous atteste-t-il pas que les évangélistes n'ont pas rapporté tout ce que Jésus-Christ a fait. Si vous refusez de croire à cette apparition, parce que les évangélistes n'en parlent pas, il s'ensuivra que le Sauveur, après sa résurrection, ne s'est point manifesté à sa sainte Mère, puisque aucun d'eux ne rapporte ni où ni comment il lui a apparu. Loin

de nous une telle pensée ! Comment croire, en effet, qu'un tel Fils eût montré tant d'indifférence à l'égard d'une telle Mère, lui qui nous ordonne tout spécialement d'honorer notre père et notre mère? Les évangélistes ne parlent pas de cette apparition, parce que leur unique but était d'apporter des témoignages en faveur de la résurrection de Jésus-Christ; et convenait-il de citer aussi celui de sa sainte Mère? Les Juifs traitaient de visions et de billevesées le témoignage des saintes femmes; que n'eussent-ils pas dit de celui de la Sainte-Vierge en faveur de son propre Fils? Les évangélistes n'ont pas fait mention de cette apparition, mais ils ne la regardaient pas moins comme vraie et incontestable. Si vous me demandez, dit saint Anselme (*De excellentia B. Virginis, cap.* VI), pourquoi les évangélistes n'ont pas parlé de cette apparition du Sauveur à sa sainte Mère après sa résurrection, je vous répondrai ce que répondait un saint et savant docteur à ceux qui lui avaient adressé la même question : L'autorité des évangélistes, disait-il, est si imposante, leur relation si concise, qu'ils ne pouvaient rien dire qui fût inutile ou superflu. Or, s'ils rapportaient l'apparition du Sauveur à sa sainte Mère après sa résurrection, ne sembleraient-ils pas raconter une chose superflue et inutile? Par là aussi n'auraient-ils pas amoindri la gloire de celle qui est la Reine de la terre et des cieux et qui est élevée au-dessus de toutes les créatures, en l'assimilant ainsi aux autres personnes témoins de la résurrection et auxquelles Jésus-Christ s'était manifesté? Le Saint-Esprit, d'ailleurs, habitait parfaitement en Marie et lui révélait intérieurement toutes les actions de son divin Fils; c'est elle-même qui en instruisait les évangélistes en leur indiquant et les lieux et les diverses circon-

stances. Le Sauveur, atteste saint Ignace, après sa résurrection, apparut d'abord à sa sainte Mère pour la consoler, et cette vue la combla de tant de joie, qu'elle oublia bientôt toutes les douleurs qu'elle avait éprouvées durant sa passion. Ainsi, quand les évangélistes disent que Jésus-Christ, après sa résurrection, se montra d'abord à Marie-Madeleine, nous devons entendre qu'il ne s'agit que de ceux dont ils invoquent le témoignage, car il se manifesta en premier lieu à la Sainte-Vierge, non comme à un témoin futur de sa résurrection, mais uniquement pour la consoler et la combler de joie par sa sainte présence.

CHAPITRE III

COMMENT MARIE MADELEINE ET LES DEUX AUTRES MARIE AINSI QUE PIERRE ET JEAN VINRENT AU SÉPULCRE

Le lendemain donc du Sabbat, qui est le premier jour de la semaine et que maintenant nous appelons dimanche, dès le grand matin, c'est-à-dire lorsque les ténèbres régnaient encore sur la terre et que l'aurore commençant à paraître du côté de l'orient, annonçait déjà le prochain lever du soleil, Marie-Madeleine et les deux autres Marie sortirent de la maison où elles s'étaient retirées et s'acheminèrent vers le sépulcre, portant avec elles les parfums qu'elles avaient préparés pendant la nuit pour embaumer le corps de leur divin Maître. Remarquons ici que les païens donnaient aux jours le nom de leurs divinités ou des astres qu'ils adoraient ; ainsi, ils appelaient lundi le jour consacré à la lune ; mardi, celui consacré au dieu Mars et ainsi des

autres. De même, les Juifs qui n'avaient pas de jour plus grand, plus solennel que celui du sabbat, donnaient par respect ce nom à tous les autres jours de la semaine : ils appelaient proprement et spécialement sabbat le jour consacré au Seigneur, et pour les jours suivants ils disaient le premier du sabbat, le second du sabbat, c'est-à-dire le premier, le second jour après le sabbat, et ainsi des autres jusqu'au sabbat suivant. De là cette expression de l'évangéliste : *in primo sabbati*, qui signifie le lendemain ou le premier jour après le sabbat. Cet ancien sabbat des Juifs, nous chrétiens, nous l'appelons dimanche ou jour du Seigneur, en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ, résurrection qui fait toute notre joie et qui mérite tous nos respects et nos hommages. Les Latins, eux, ou les Romains, et l'Église a elle-même adopté cet usage, appelaient leurs jours *fériés ;* ainsi, le dimanche est la première férie, le lundi la seconde férie et ainsi de suite jusqu'au samedi. Cette expression *férie* est dérivée ou du mot *feriare*, qui signifie cesser, ou de *feriendæ victimæ*, qui veut dire immoler des victimes, parce qu'en effet nous devons sans cesse, pendant cette vie, nous abstenir de péchés et offrir continuellement à Dieu le sacrifice de notre volonté, de nos prières et de nos actions de grâces.

Ces saintes femmes vinrent donc au sépulcre dès le grand matin, puisque, selon saint Jean, les ténèbres régnaient encore sur la terre; selon saint Luc, elles vinrent dès le point du jour, *diluculo*, c'est-à-dire au moment où l'aurore paraissait du côté de l'orient, précédant le lever du soleil; et, selon saint Marc, elles vinrent au sépulcre, le soleil étant déjà levé, *orto jam sole*. Cette contradiction apparente des évangélistes, qui toutefois s'accordent en

disant que c'était le matin, est facile à concilier : ne peut-on pas dire, par exemple, que ces saintes femmes sortirent de la maison au moment où les ténèbres régnaient encore, que, chemin faisant, l'aurore se montra, et que, quand elles arrivèrent au sépulcre, le soleil se levait. D'ailleurs, cette différence de langage dans les évangélistes nous présente un sens mystique et caché, en nous indiquant les trois états des élus figurés par les trois Marie, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent. Ainsi, saint Jean, en disant que les ténèbres régnaient encore sur la terre, fait allusion à l'état des commençants ou pénitents; lorsque saint Luc nous dit que l'aurore commençait à poindre, il nous marque les progressants ou les actifs; et saint Marc, par ces paroles : Le soleil était déjà levé, désigne l'état des contemplatifs ou des parfaits. Ainsi, les vrais fidèles qui cherchent Jésus-Christ, doivent, chacun selon son état, venir de grand matin, venir au jour du sabbat, c'est-à-dire avec le calme et la paix du cœur, signifiés par le sabbat, et venir jusqu'au sépulcre pour trouver le Sauveur.

Le sépulcre est ici l'image de l'âme humaine, relativement à chacun de ces trois états. Le cœur des pénitents peut être appelé sépulcre, puisque, de même qu'on répand des larmes auprès des tombeaux, de même aussi les pénitents doivent pleurer et gémir sur eux-mêmes. Le cœur des progressants ou des actifs est également comparé au sépulcre, parce qu'ils doivent pratiquer les œuvres de miséricorde au nombre desquelles figure le soin d'ensevelir les morts. Enfin, le cœur des contemplatifs est dit sépulcre, parce que de même que les corps reposent en paix dans la tombe, ainsi les parfaits doivent se reposer en Dieu. C'est là, c'est dans ce sépulcre donc que chacun doit chercher Jésus-

Christ. Mais une pierre énorme ferme l'entrée du sépulcre; et cette pierre, c'est l'ange du Seigneur qui l'éloigne; cette pierre figure les obstacles qui, dans chacun de ces trois états, empêchent l'âme de pénétrer profondément en elle-même et de se livrer aux exercices spirituels qui lui sont propres. La pierre du pénitent, c'est son inclination au mal; la pierre du progressant ou actif, c'est la difficulté qu'il éprouve dans la pratique du bien; la pierre du contemplatif, ce sont les séductions des vanités du monde. Ces obstacles sont enlevés par le désir ardent de parvenir au bien et surtout par la grâce du Saint-Esprit qui vient à notre secours. Heureuse l'âme chrétienne qui va visiter le tombeau du Sauveur par ses fréquentes méditations, qui compatit à ses douleurs par une componction sincère et qui embaume son corps par les sentiments d'une fervente dévotion. Allons, nous aussi, allons, à l'exemple de ces saintes femmes, chercher Jésus-Christ dans toute l'ardeur de notre amour, de notre dévouement pour lui; portons-lui avec empressement les parfums de nos bonnes œuvres, la douce odeur de nos vertus et la suavité de nos ferventes prières. Allons le chercher, non plus dans le sépulcre d'où il est sorti triomphant, mais dans le ciel où nous savons, où nous croyons qu'il est monté pour y régner à jamais. Ces saintes femmes, dit saint Grégoire (*Homil.* 21, *in Evangel.*), qui avaient suivi le Sauveur pendant sa vie mortelle, vinrent à son sépulcre avec des parfums pour embaumer son corps, montrant par là qu'elles voulaient encore servir après sa mort celui qu'elles avaient tant aimé pendant qu'il vivait au milieu d'elles. Nous marcherons sur leurs traces et nous imiterons leur exemple, si, en croyant qu'il a souffert et qu'il est mort pour nous, nous faisons

tous nos efforts pour le chercher par la pratique des bonnes œuvres et lui plaire par la bonne odeur de nos vertus.

Selon le sens mystique, le sépulcre nous représente le corps même de notre divin Sauveur dont nul ne doit approcher, sinon au jour du sabbat, c'est-à-dire avec le calme et la paix du cœur, et de grand matin, c'est-à-dire avec une vive ferveur dont le matin est l'emblème ; ou enfin, dès l'aurore, c'est-à-dire après avoir dissipé, chassé de son cœur les ténèbres du péché qui l'obscurcissaient, et l'avoir éclairé des lumières de la grâce, des bonnes œuvres et d'une réputation sans tache. Quiconque ose en approcher sans ces dispositions doit craindre d'y trouver son jugement et sa propre condamnation. Ces saintes femmes, dit le vénérable Bède (*in cap. ultim. Marc.*), en venant de grand matin au sépulcre, nous manifestent l'amour avec lequel elles cherchent Jésus-Christ et l'ardent désir qu'elles ont de le trouver; mais, selon le sens mystique, elles nous enseignent que nous ne devons approcher de la sainte Eucharistie qu'avec un cœur purifié de toutes les souillures ou ténèbres du péché et éclairé des lumières de la grâce divine. Le sépulcre n'est-il pas en effet l'image et la figure de l'autel sur lequel le Sauveur s'immole chaque jour et s'offre à Dieu, son Père, pour la rédemption du monde ? Les parfums qu'elles portent ne sont-ils pas l'emblème de la bonne odeur des vertus, de la suavité des prières avec lesquelles nous devons approcher de cet auguste Sacrement ?

La femme autrefois, dans le paradis terrestre, s'était la première rendue coupable en mangeant du fruit défendu; c'est elle aussi qui la première en vient demander le pardon en se rendant au sépulcre du Sauveur. La première elle s'était rendue infidèle, la première elle mani-

feste l'ardeur de sa foi. La première elle avait puisé la mort à la source même de la vie, la première elle vient chercher la vie dans la mort même. Que Jésus-Christ soit ressuscité d'entre les morts de grand matin, nous en avons une preuve dans cette autorité qui nous assure que le corps du Sauveur resta pendant quarante heures dans le sépulcre, de même qu'il demeura pendant quarante jours sur la terre avant son ascension. D'ailleurs l'Église elle-même ne semble-t-elle pas embrasser ce sentiment, puisqu'elle fait chanter les Laudes aussitôt après Matines, en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ? Le corps du Sauveur, dit saint Augustin (*lib. III, de Consensu Evangel., cap.* XXIV), demeure pendant quarante heures dans la mort, et ces quarante heures, on les trouve exactement en comptant depuis le moment où le vendredi soir il rendit le dernier soupir sur la croix jusqu'au dimanche de grand matin où il ressuscita. Saint Jérôme, au contraire (*in cap.* XVI *Marc.*), prétend que Jésus-Christ ressuscita à minuit, fondé sur le passage du livre des Juges, où il est dit que Samson se leva au milieu de la nuit et emporta sur le haut de la montagne les portes de la ville de Gaza, parce que Samson était la figure de la résurrection du Sauveur. Mais, selon Pierre le Chantre, la contradiction apparente entre ces deux auteurs est facile à concilier, en disant que Jésus-Christ est ressuscité dans cet espace de temps qui sépare le milieu de la nuit du jour naissant.

Cependant, lorsque les saintes femmes, allant au sépulcre, eurent franchi les portes de Jérusalem, elles repassaient dans leurs cœurs toutes les douleurs, toutes les angoisses auxquelles leur bon Maître avait été exposé, tout ce qu'il avait eu à souffrir pendant ces derniers jours;

dans chacun des lieux qu'elles parcouraient et où s'étaient passées quelques circonstances pénibles de la passion, elles s'arrêtaient, fléchissaient les genoux, baisaient la terre, qu'en gémissant elles arrosaient de leurs larmes. C'est ici, disaient-elles, que nous l'avons rencontré portant sa croix sur ses épaules; c'est là que sa sainte Mère, en le voyant dans cet état, est restée à demi morte; c'est ici qu'il s'est retourné vers nous pour nous consoler; c'est là, qu'épuisé de fatigue, il se déchargea de sa croix; c'est sur cette pierre qu'il s'est assis pour se reposer un peu; c'est en ce lieu qu'il est tombé, accablé sous le poids de son lourd fardeau, et que ses cruels bourreaux le forcèrent par leurs mauvais traitements de se relever et de marcher plus vite; c'est en cet endroit qu'ils l'ont dépouillé de ses vêtements, qu'ils l'ont mis à nu et qu'ils l'ont attaché à l'arbre infâme de la croix. Leurs gémissements et leurs larmes redoublent; elles se prosternent le visage contre terre avec respect, puis, ayant aperçu la croix encore teinte du sang précieux de leur divin Maître, elles l'embrassent avec vénération et avec amour. S'étant ensuite relevées, elles continuèrent leur chemin, réfléchissant à leur propre faiblesse et se rappelant la grandeur de la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre : Comment soulèverons-nous la pierre? nous ne le pourrons jamais, car elle est énorme. Malgré ces réflexions pénibles, elles marchaient néanmoins toujours, persuadées que ce qui était impossible à leur faiblesse n'était pas impossible à Dieu. Comme elles approchaient du sépulcre, elles s'aperçurent que la pierre en avait été ôtée par la puissance de l'ange du Seigneur, qui, docile aux ordres de son divin Maître, était venu pour manifester que Jésus-Christ était

ressuscité, et elles virent cet ange assis sur la pierre en dehors du tombeau. La sainte Écriture est elle-même ce sépulcre dans lequel Jésus-Christ demeura longtemps caché sous les figures et les symboles qu'elle nous proposait; après la résurrection, l'Ange du grand conseil, qui est le Sauveur lui-même, a dissipé toutes les ombres qui le couvraient, et a expliqué tous les emblèmes. L'ancienne loi, dit le vénérable Bède (*in cap.* XVI *Marc.*), avait été écrite sur des tables de pierre et nous figurait cette pierre qui fermait l'entrée du sépulcre; l'ange assis sur cette pierre nous montre que Jésus-Christ, par sa propre vertu, avait dompté et soumis toutes les puissances de l'enfer. Cette pierre, selon le sens moral, nous représente le lourd labeur de la pénitence; à sa vue, le pécheur qui veut revenir à Dieu, est comme saisi de frayeur, il craint de ne pouvoir réaliser ce qu'il entreprend; comme les saintes femmes, il semble dire en gémissant : Qui m'ôtera cette pierre qui ferme l'entrée du sépulcre, ou plutôt de mon cœur où Jésus-Christ veut pénétrer pour y fixer sa demeure? Qu'il ne se laisse point aller à la défiance; qu'il ne retourne pas en arrière; à l'exemple des saintes femmes, qu'il marche toujours avec un saint espoir, et bientôt il verra avec joie que la pierre a été enlevée; l'ange du Seigneur, ou plutôt la grâce du Saint-Esprit descendra sur lui et lui rendra facile ce qu'il croyait impraticable, et adoucira pour lui les rigueurs qui l'épouvantaient. N'est-ce pas notre Maître qui nous dit lui-même qu'avec la grâce de Dieu son joug est doux et son fardeau léger?

Cependant les saintes femmes pénétrèrent du côté de 'orient dans le sépulcre, c'est-à-dire dans la grotte où était le tombeau du Sauveur, et là elles virent un autre

ange assis à droite du tombeau, revêtu d'une robe blanche. Elles furent saisies tout à la fois d'étonnement et de joie à la vue de cet ange qui, sous la figure d'un jeune homme, nous représentait l'immortalité de la résurrection par laquelle l'homme se renouvelle dans tout l'éclat de sa jeunesse, et après laquelle nul ne saurait vieillir. Il était assis à droite, du côté du midi. En effet, le corps du Sauveur avait été placé sur le dos, la tête vers l'occident, les pieds vers l'orient, par conséquent sa droite était du côté du midi et sa gauche du côté du nord. L'ange du Seigneur, dit saint Grégoire (*Homil.* 21, *in Evangel.*), apparut aux saintes femmes à la droite du tombeau, et vêtu d'une robe blanche pour manifester par là la joie de cette double fête de la terre et des cieux. Jésus-Christ, en effet, par sa résurrection, a reconquis pour les hommes l'immortalité qu'ils avaient perdue, et a comblé dans le ciel les places que la chute des mauvais anges avait laissées vides. L'on peut dire encore que par ces vêtements blancs l'ange nous représente la pureté de vie que tout chrétien doit avoir après le baptême ; c'est pour cette raison que l'Église revêt le nouveau baptisé d'une robe blanche, emblème de la glorieuse résurrection à laquelle il est destiné. Deux anges apparurent aux saintes femmes, parce que, sur la déposition de deux ou trois témoins, la vérité doit être crue.

A ce moment, le tremblement de terre qui accompagna la résurrection du Sauveur avait déjà eu lieu, et Jésus-Christ était sorti du tombeau encore fermé, de la même manière qu'il entra dans la maison pour se montrer à ses apôtres les portes closes. Après la résurrection l'ange enleva la pierre pour montrer seulement que le tombeau était vide et que le Seigneur en était déjà sorti. Avait-il

en effet besoin du secours des anges dans sa résurrection, celui qui, par sa propre puissance avait brisé les portes de l'enfer ? Pourquoi donc, dit saint Chrysostôme à ce sujet (*Homil.* 84, *in Joan.*), l'ange vient-il après la résurrection enlever la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre ? C'était en faveur des saintes femmes, afin qu'en voyant le tombeau ouvert et vide, elles pussent croire que leur divin Maître était vraiment ressuscité. L'ange, dit le vénérable Bède (*in cap.* XVI *Marc.*), enleva la pierre du sépulcre, non pour livrer passage au Sauveur, qui déjà était ressuscité, mais pour montrer aux hommes qu'il en était sorti avant même qu'elle fût ôtée. Comment, en effet, celui qui, en entrant dans cette vie mortelle, était sorti du sein de sa Mère sans blesser sa virginité, n'aurait-il pu, devenu immortel, sortir de son tombeau encore fermé? Ces deux actions cependant sont différentes ; dans sa résurrection, le corps de Jésus-Christ était glorieux et la matière ne pouvait lui présenter aucun obstacle ; tandis que sa naissance fut l'effet d'un miracle de la puissance divine. A ce sujet nous lisons dans Rupert (*lib.* VIII, *de Divinis Officiis*, *cap.* IV) qu'un moine de l'église de Saint-Laurent-de-Rome-hors-des-Murs, méditant un jour sur la résurrection du Sauveur, cherchait à savoir comment Jésus-Christ avait pu sortir du tombeau sans qu'il fût ouvert ; comme il manifestait sa surprise et son étonnement, tout à coup la ceinture qu'il portait autour du corps tomba par terre sans se dégrafer, et il entendit dans les airs retentir ces paroles : C'est ainsi que Jésus-Christ a pu sortir de son tombeau demeurant toujours fermé.

Les saintes femmes, selon saint Grégoire (*Homil.* 21, *in Evangel.*), en venant au sépulcre avec leurs parfums, mé-

ritèrent de voir les anges ; de même les âmes fidèles qui s'élèvent vers Dieu par l'ardeur de leurs bons désirs, et lui offrent la bonne odeur de leurs vertus, se rendent dignes de jouir de la société des habitants de la céleste patrie. L'évangéliste nous représente cet ange assis auprès du sépulcre avec un regard brillant comme l'éclair, pour inspirer la terreur aux méchants, et avec des vêtements blancs comme la neige, afin de rassurer et de consoler les bons. L'éclair en effet, ou la foudre, est l'emblème de la terreur ; la blancheur, au contraire, signifie la joie que doit nous procurer la résurrection. C'est pour ce motif que l'Église, dans cette solennité, se sert d'ornements blancs. A la vue de ces anges, les soldats qui avaient été placés là pour garder le sépulcre furent saisis de frayeur et tombèrent comme morts à la renverse. Ils furent épouvantés, dit Raban-Maur (*in cap.* XXVIII *Matth.*), parce qu'ils n'avaient pas la confiance que donne l'amour, et ils furent comme frappés de mort, parce qu'ils ne voulaient pas croire à la vérité de la résurrection. Ces soldats, ajoute saint Séverin, gardaient le tombeau de Jésus-Christ plutôt par haine et par malice que par zèle et par amour ; est-il surprenant qu'ils ne puissent rester calmes et tranquilles ceux qui sont déchirés par les remords d'une conscience criminelle ?

De là aussi nous pouvons apprendre à distinguer les bons anges des mauvais. Les bons anges nous inspirent d'abord la crainte par l'éclat de la lumière céleste dont ils sont environnés ; bientôt après ils nous rassurent et nous fortifient par leurs douces paroles ; enfin, ils nous comblent de joie par les consolations qu'ils nous procurent. Les mauvais anges au contraire nous épouvantent d'abord par leur affreux langage, nous trompent ensuite par leurs

vaines et fallacieuses promesses; enfin, ils nous affligent par leurs feintes impitoyables et leurs cruelles déceptions.

L'ange cependant, voyant ces saintes femmes ainsi épouvantées, voulut les rassurer et leur dit : Ne craignez point. Comme s'il leur disait ouvertement, selon saint Grégoire (*Homil.* 21, *in Evangel.*) : Qu'ils soient saisis de frayeur à la vue des habitants de la céleste patrie, ceux qui n'aiment pas Jésus, le Sauveur des hommes; qu'ils tremblent ceux qui se laissent entraîner à leurs désirs charnels et qui ont perdu l'espoir de participer un jour à la société des citoyens du ciel; mais vous, pourquoi vous effrayer ainsi à la vue des fidèles serviteurs de celui que vous cherchez, à la vue de ceux avec lesquels vous partagerez un jour le bonheur éternel? C'est ainsi que les anges de Dieu témoignent leur bonté à l'égard des âmes fidèles. C'est également ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui dans les saintes Écritures est appelé l'Ange du grand Conseil, lorsqu'à la fin des siècles, au moment de la résurrection générale, il viendra dans tout l'éclat de sa gloire pour juger tous les hommes, se montrera terrible à l'égard des méchants en prononçant contre eux cette épouvantable sentence : Allez, maudits, aux feux éternels. Mais il se montrera plein de douceur envers les justes, auxquels il dira avec bonté : Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous est préparé de toute éternité. C'est ainsi, moralement parlant, que le bon pasteur, le bon prélat, qui lui aussi est l'ange du Dieu des armées, doit traiter avec rigueur les pécheurs obstinés et endurcis, mais user de douceur et de bonté à l'égard des coupables repentants. De là, deux grandes qualités indispensables à tout prélat, à tout prêtre, tout prédicateur qui sont les anges de Dieu par rapport

aux fidèles. Ils doivent s'efforcer de chasser le péché du cœur de l'homme par la crainte des châtiments qui lui sont réservés, et raffermir les bons dans la pratique du bien par l'espérance des récompenses promises.

L'ange ajoute ensuite : Je sais que vous cherchez Jésus, le Sauveur, qui a été crucifié et que vous espérez le trouver encore dans ce tombeau. L'ange dit ici : qui a été crucifié, afin de distinguer le Fils de Dieu de tous ceux qui avant lui avaient porté le nom de Jésus; afin aussi de rappeler l'immense bienfait de sa passion, et encore pour l'honneur de ces saintes femmes qui ne craignaient pas de chercher Jésus même après qu'il avait été ignominieusement crucifié. Hélas! combien de chrétiens aujourd'hui cherchent Jésus sauveur, mais non Jésus crucifié, ne voulant pas le suivre dans les souffrances et sur la croix, qui est cependant le seul chemin qui puisse nous conduire à lui! C'est là ce qui fait dire à saint Chrysostôme (*Homil.* 90, *in Matth.*) : Plusieurs cherchent Jésus-Christ dans son triomphe et dans sa gloire, mais peu le cherchent dans ses ignominies et dans ses souffrances; cependant on ne peut le trouver dans les honneurs et sur le trône, si on ne l'a suivi auparavant dans sa passion et sur la croix. Il n'est plus ici, ajoute l'ange, du moins corporellement, car, par sa divinité, il est présent en tout lieu. Il est ressuscité comme homme, puisque comme Dieu il n'est sujet à aucun changement. Il est ressuscité selon qu'il vous l'a dit lui-même. L'ange rappelle ici à la mémoire de ces saintes femmes les paroles que leur divin Maître avait dites avant sa passion pour les porter à croire plus facilement à sa résurrection, puisqu'en effet il était impossible que les paroles du Sauveur n'eussent pas leur entier accomplissement. Puis, leur montrant le sépulcre, il

ajoute : Venez et voyez vous-mêmes le lieu où le Seigneur avait été mis; maintenant il est vide. L'ange, dit saint Chrysostôme (*ibidem*), appelle Seigneur le corps de Jésus-Christ, parce qu'en effet la divinité demeura toujours unie à son corps quoique l'âme en fût séparée par la mort. Comme si l'ange leur disait : Voulez-vous être certaines de sa résurrection, voyez vous-mêmes le lieu où on l'avait mis; il est vide maintenant, et si vous refusez de croire à mes paroles, du moins croyez à vos propres yeux. Ce fut uniquement dans ce but que l'ange enleva la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre.

Allez donc promptement et sans tarder dire à ses disciples en général, et à Pierre en particulier, qu'il est ressuscité, qu'il vous précédera en Galilée; c'est là que vous le verrez selon qu'il vous l'a dit lui-même avant sa passion. Comme s'il leur disait : La joie que je vous annonce, vous ne devez pas la garder pour vous seules, mais vous hâter de la communiquer aux disciples de votre commun Maître, à toux ceux qui l'aiment. L'ange ne dit pas à ces saintes femmes de communiquer ce sujet d'allégresse aux amateurs du monde, mais seulement aux disciples de Jésus-Christ. Or, selon saint Grégoire (*Homil.* 21, *in Evangel.*), ils ne sont pas véritablement les disciples du Sauveur, ces chrétiens qui refusent de célébrer la Pâque avec lui; ils ne sont pas ses vrais disciples, ceux qui après leur conversion regardent en arrière et se laissent de nouveau entraîner par les vanités et les plaisirs du monde. Jésus-Christ voulut précéder ses disciples en Galilée, afin que le lieu même qui le premier avait été le témoin de ses bontés envers les créatures, fût également le premier témoin de sa gloire. Il voulut se montrer plus spécialement en Galilée, afin de

faire éclater plus ouvertement la vérité de sa résurrection ; c'est en effet dans cette contrée qu'il avait opéré le plus grand nombre de ses miracles ; c'est là qu'il résidait le plus habituellement, c'est là enfin qu'il était le mieux connu. L'ange, en recommandant aux saintes femmes d'aller annoncer ce qu'elles avaient vu, aux disciples du Sauveur, désigne spécialement saint Pierre, d'abord parce qu'il était le chef des apôtres, et en second lieu, pour lui faire espérer le pardon de son indigne apostasie. Pierre, en effet, confus de la faute qu'il avait commise, n'aurait jamais osé paraître avec les autres en présence de son divin Maître, et, selon la réflexion de saint Jérôme (*in cap.* XXVI *Marc.*), depuis sa chute, il se regardait comme indigne de l'apostolat. Si l'ange, nous dit saint Grégoire (*Homil.* 21, *in Evang.*), n'eût pas désigné saint Pierre nominativement, cet apôtre n'eût jamais osé se présenter avec les autres en face du Maître qu'il avait indignement renié jusqu'à trois fois ; mais en le nommant, l'ange lui fait espérer le pardon de son crime. En effet, selon le même saint Jérôme (*in cap.* XVI *Marc.*). les péchés passés ne peuvent nous nuire, si nous ne conservons pour eux aucune affection. Le mot Galilée, dit saint Grégoire (*Homil.* 21, *in Evangel.*), signifie transmigration, c'est donc avec raison que Jésus-Christ voulut, après sa résurrection, se manifester d'abord en ce pays, puisqu'il passait lui-même de la mortalité à l'état d'immortalité, de la corruptibilité à l'incorruptibilité. Il voulait de plus nous apprendre que ceux qui désirent parvenir jusqu'à lui, doivent ici-bas passer du vice à la vertu, de l'amour du monde à l'amour de Dieu, de la pratique du mal à celle de la vertu, et renoncer aux biens terrestres et périssables pour ne s'attacher qu'aux biens

célestes et éternels. Ces paroles de l'ange : C'est là que vous le verrez, *ibi eum videbitis,* dit saint Jérôme (*In cap. XVI Marc.*), sont bien courtes, mais pourtant elles renferment d'immenses promesses. Elles sont la source de notre joie, le principe de notre salut éternel. Par elles sont réunis les fidèles jusqu'alors dispersés ; par elles sont guéris les cœurs vraiment contrits et humiliés. C'est là, dit l'ange, que vous le verrez, mais non pas tel que vous l'avez vu jusqu'à présent.

Cependant les saintes femmes qui étaient venues au sépulcre dans l'espoir d'y trouver le corps de leur divin Maître, déçues dans leur attente ; d'un autre côté, effrayées de cette apparition insolite des anges, sans trop faire attention à ce qu'ils leur avaient dit, retournèrent en pleurant et en gémissant vers les disciples. Elles leur apprennent que le corps du Sauveur avait été enlevé. Elles les engagent à le chercher avec elles ou du moins à partager leur douleur. Elles ne parlent pas de ce que les anges leur avaient dit, ni de sa résurrection qu'ils leur avaient annoncée, mais se contentent de leur dire que le corps n'était plus dans le sépulcre. Les disciples étonnés prirent leurs paroles pour des illusions et des chimères, ne pouvant croire que Jésus-Christ fût véritablement ressuscité. N'est-il pas, en effet, dans la nature même de l'homme, selon saint Théophile, de ne pas croire à la résurrection d'un mort ? A cette nouvelle, Pierre et Jean, enflammés du désir de connaître la vérité, courent aussitôt vers le sépulcre. Ils courent avant tous les autres, parce que plus que tous les autres ils affectionnent leur divin Maître. Toutefois saint Jean devance saint Pierre parce qu'il était plus jeune et plus agile que lui. Cependant lorsqu'il fut arrivé au sépul-

cre, il ne voulut pas y entrer par considération, par respect pour Pierre qui était son aîné et qui d'ailleurs était le chef des apôtres. Marie-Madeleine et ses deux compagnes ainsi que les autres disciples se mirent également à courir, tant ils désiraient retrouver Celui qui faisait l'unique objet de leur affection et de leur tendresse. O chrétiens, admirez leur zèle et leur empressement! imitez-les, suivez-les ou plutôt courez vous-mêmes avec eux, afin que vous puissiez avec eux trouver la consolation et la joie.

Lorsqu'ils furent arrivés au sépulcre, saint Pierre entra le premier et saint Jean après lui. Selon saint Grégoire (*Homil.* 22, *in Evangel.*), l'apôtre saint Jean nous représente ici la synagogue et saint Pierre l'Église chrétienne. La synagogue vint en effet la première au tombeau du Sauveur, mais elle n'y entra pas, puisque malgré la connaissance que la première elle avait reçue des saintes Écritures, elle refusa de croire à la passion et à la résurrection de Jésus-Christ. Saint Pierre, ou plutôt l'Église chrétienne formée par les gentils, vint ensuite et pourtant entra la première dans le sépulcre, puisque la première elle crut en Jésus-Christ, le proclama vrai Dieu et vrai homme, venu sur cette terre pour le salut du genre humain, et professa hautement sa foi en sa passion, sa mort et sa résurrection glorieuse. Toutefois saint Jean entrant après saint Pierre dans le tombeau, nous montre qu'un jour à venir, c'est-à-dire à la fin du monde, la synagogue ou plutôt les Juifs embrasseront enfin la foi chrétienne. Quand les disciples furent entrés dans le sépulcre, ils trouvèrent le linceul qui avait servi à envelopper le corps du Sauveur, plié avec soin et placé d'un côté; de l'autre était le suaire également plié avec soin et séparé du linceul. Tout cela

sans doute aurait dû leur faire croire que Jésus-Christ était vraiment ressuscité et que son corps n'avait pas été enlevé furtivement comme ils se l'imaginaient. Mais ils ne pensaient qu'à un enlèvement comme les saintes femmes leur avaient dit et non à une résurrection possible, parce qu'ils n'avaient pas encore l'intelligence des saintes Écritures touchant la résurrection du Fils de Dieu. Ainsi, plongés dans l'étonnement et saisis de stupeur, ils sortirent du sépulcre, refléchissant à tout ce qu'ils avaient vu. Ils se rappelaient, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 84, *in Joan.*) ce linceul plié avec soin, ce suaire qui en était séparé et plié également, ce qui aurait dû être pour eux une preuve évidente de la résurrection de leur Maître. Si, en effet, des voleurs l'eussent enlevé, auraient-ils dépouillé le corps pour l'emporter nu? Saint Jean ne dit-il pas que le corps du Sauveur avait été embaumé avec de la myrrhe, dont la vertu principale consiste à unir le linge au corps qu'il recouvre de tel sorte qu'il n'en puisse être séparé; comment auraient-ils fait pour l'en arracher? Et d'autre part des voleurs eussent-ils pris tant de soin, tant de précaution, eux qui d'ordinaire ne s'amusent pas à perdre le temps à des choses inutiles et superflues?

Le sépulcre du Sauveur où les disciples ne trouvent plus que le linceul et le suaire qui ont servi à ensevelir son corps, est l'image de ces monastères relâchés où les religieux encore revêtus de l'habit de leur état, n'en ont plus intérieurement ni les vertus ni les habitudes. Ce ne sont plus que des sépulcres blanchis; c'est la robe de Joseph trouvée seule sans son corps; c'est le simulacre de David que trouvèrent sur son lit ceux qui le cherchaient; c'est la peau de brebis dont les loups se sont revêtus. Admirons

ici, dit saint Grégoire (*Homil.* 22, *in Evangel.*), la sagesse de la divine Providence. Elle laisse dans la peine et dans la douleur les disciples qui se livrent avec tant d'ardeur à la recherche de leur Maître, afin qu'après avoir passé par des épreuves si amères, ils soient mieux disposés à le recevoir; afin aussi qu'après l'avoir trouvé, ils soient plus vigilants sur eux-mêmes et qu'ils prennent plus de soin pour ne pas le perdre de nouveau. O âmes chrétiennes! compatissez à la tristesse des disciples et de ces saintes femmes, car ils sont plongés dans une extrême affliction. Ils cherchent partout leur Maître sans pouvoir le rencontrer nulle part, et ils ignorent où désormais ils pourront le trouver. Les disciples consternés et plongés dans la plus profonde désolation, n'osant pas, de crainte des Juifs, rester plus longtemps près du sépulcre, retournèrent en gémissant dans la maison où ils s'étaient cachés jusqu'alors et d'où ils n'étaient sortis que pour courir à la recherche de leur Maître dont ils ignoraient encore la résurrection. Néanmoins les trois Marie demeurèrent auprès du tombeau, attendant avec inquiétude, mais avec courage, l'issue des événements.

CHAPITRE IV

COMMENT JÉSUS-CHRIST APPARUT A MARIE MADELEINE

Les disciples étaient partis, Marie-Madeleine, le cœur rempli de tristesse et brûlant d'amour, était restée là en face de la grotte qui renfermait le tombeau du Sauveur et près du sépulcre, pleurant et gémissant sur la perte de son divin Maître, tandis que les deux autres Marie, ses compagnes, s'étaient retirées un peu à l'écart dans le jardin. Elle ne savait ce qu'elle devait faire. Elle ne pouvait vivre sans celui qu'elle aimait avec tant d'ardeur et pourtant elle ne le trouvait point et ne savait où le chercher. La violence de son amour lui faisait oublier sa propre faiblesse ; rien ne pouvait l'épouvanter, ni les ténèbres de la nuit, ni la cruauté même des ennemis de son Seigneur. Rien n'était capable de l'arracher au sépulcre qu'elle arrosait de ses larmes. Elle ne trouvait de soulagement et de consolation que dans sa propre douleur. Marie-Madeleine, nous dit

saint Augustin (*in Sabbato Paschæ*), aimait Jésus-Christ plus ardemment que les autres femmes qui marchaient à sa suite, comme nous le voyons clairement par sa constance dans la douleur. Par ses larmes persévérantes, cette sainte reçut du Sauveur tout ce qu'elle voulut lui demander. C'est par ses larmes en effet qu'elle fut digne de recevoir le pardon de ses péchés; c'est par ses larmes qu'elle obtint que Lazare, son frère, fût rappelé du tombeau où il était depuis quatre jours; c'est par ses larmes enfin qu'elle mérita d'être consolée par son bon Maître aussitôt après sa résurrection. Admirons ici, dit saint Grégoire (*Homil.* 25, *in Evangel.*), l'ardent amour dont était embrasé le cœur de Madeleine, et la ferveur avec laquelle elle désirait retrouver son divin Maître; les disciples étaient partis, ses compagnes elles-mêmes s'étaient éloignées; seule elle reste auprès du sépulcre, cherchant toujours celui qu'elle aime, aussi mérita-t-elle seule de le trouver et de le voir, parce que la persévérance est la consommation et le couronnement de toute bonne œuvre.

L'Évangile nous apprend, dit Origène (*Homil.* 10, *in Divers.*), et après lui saint Augustin (*Tractat.* 121, *in Joan.*), l'Évangile nous apprend que Marie-Madeleine se tenait près du sépulcre, pleurant et gémissant sur la perte de son bon Maître. L'amour l'y retenait et la douleur faisait couler ses larmes. Elle regardait de tous côtés si elle n'apercevrait pas celui qu'elle cherchait; cette absence renouvelait à chaque instant toute sa douleur, et cette douleur était plus poignante encore que celle qu'elle avait ressentie à sa mort sur la croix. Alors du moins, il lui restait une espèce de consolation dans la vue de ce corps mort; maintenant qu'il lui est enlevé, elle n'a plus aucun

adoucissement à ses peines, à sa tristesse. Accablée sous le poids de cette double affliction, elle s'efforce de noyer son chagrin dans ses pleurs, et, ne pouvant y parvenir, elle demeure là, ne sachant plus que devenir, et privée de tout sentiment, excepté de celui de sa douleur.

Pierre et Jean s'étaient retirés de crainte des Juifs, mais Madeleine n'avait plus rien à redouter en ce monde. Elle avait perdu celui qui était la vie de son âme, elle préférait donc la mort à la vie ; peut-être après sa mort trouverait-elle celui qu'elle désespérait de pouvoir jamais retrouver ici-bas. Elle n'avait nulle autre pensée, nul autre sentiment ; elle avait tout oublié excepté celui qui seul et par-dessus tout était l'objet de ses affections et de sa tendresse. Pendant qu'elle pleurait ainsi sur l'absence du corps de son divin Maître, elle se baissa et regarda de nouveau dans le sépulcre, espérant toujours l'apercevoir dans ce lieu où elle savait qu'on l'avait mis. L'amour multipliait ses recherches. Lorsque nous avons perdu quelqu'objet qui nous est cher, nous le cherchons de tous côtés, mais nous revenons plus souvent et de préférence à l'endroit même où nous croyons l'avoir perdu. De même, cette sainte femme cherchait partout et avec grande sollicitude le corps du Sauveur, mais plus spécialement encore dans le sépulcre où il avait été déposé. Celui qui aime véritablement, dit saint Grégoire (*Homil.* 25, *in Evangel.*), ne se contente pas de regarder une fois dans l'endroit où il espère trouver l'objet de ses affections ; ses regards sont sans cesse tournés de ce côté, et l'amour multiplie ses recherches. Madeleine cherche partout son Maître, elle ne le retrouve pas, et pourtant elle ne se lasse, ne se rebute point, et sa persévérance la rend digne

de voir enfin ses efforts couronnés de succès. Moins ses désirs étaient remplis, plus ils devenaient ardents. C'est ainsi que doit agir quiconque veut arriver à la perfection ; il ne doit point se laisser abattre par les adversités, et si son cœur est animé du véritable amour, les obstacles, loin de le rebuter, ne feront que l'enflammer davantage. Cette sainte femme savait bien que le corps de Jésus-Christ n'était plus dans le tombeau, et pourtant elle ne cesse d'y regarder, espérant y découvrir quelque trace, quelque objet qui pût du moins consoler un peu sa douleur. Madeleine, en se baissant et en regardant de nouveau dans le sépulcre, nous apprend que, nous aussi, si nous voulons vivre chrétiennement en ce monde, nous devons sans cesse méditer avec une grande humilité sur les souffrances et la passion de notre divin Sauveur, que notre esprit et notre cœur doivent être continuellement fixés sur la croix, et que sa mort douloureuse ne doit jamais sortir de notre mémoire.

Cependant Madeleine, en jetant ainsi de nouveau ses yeux vers le sépulcre, avait remarqué les deux anges que ses compagnes avaient déjà vus auparavant comme nous l'avons rapporté. Ces deux anges, vêtus de blanc, étaient assis l'un à la tête et l'autre au pied du tombeau, par respect pour le lieu où avait reposé le corps de Jésus-Christ. Celui qui était assis à la tête nous manifestait sa divinité, et celui qui était assis aux pieds nous indiquait l'humanité dont il avait bien voulu se revêtir pour opérer notre rédemption. A la vue de cette femme affligée et tout en pleurs, les anges cherchent à la consoler en lui disant : Femme, pourquoi pleurer ainsi ? Comme s'ils lui disaient : Ne pleurez point ; la résurrection du Sauveur, loin de vous attrister, doit vous réjouir ; ce jour est un jour de joie et

non un jour de deuil et de douleur ; nous sommes venus vous apporter l'allégresse, cessez donc vos larmes, jetez plutôt vos regards vers celui que vous aimez avec tant d'ardeur. Madeleine, qui les prenait non pour des anges mais pour des hommes ordinaires, pensant qu'ils lui demandaient la cause de sa grande douleur, leur répondit : Ils ont enlevé mon Seigneur du sépulcre, et je ne sais où ils l'ont mis. Pourrais-je jamais pleurer assez une telle perte, pourrais-je n'être pas accablée de la plus profonde tristesse ? Cette sainte femme pensait que les Juifs, jaloux de l'honneur qu'on lui avait fait en le plaçant dans un pareil sépulcre, avaient enlevé le corps de Jésus pour le jeter dans quelque lieu infâme et l'insulter encore après sa mort. La force de son amour la rendait aveugle ; elle croyait qu'on avait enlevé celui qu'elle ne trouvait plus ; c'était là surtout le motif de son extrême douleur, car elle ne savait plus où elle pourrait le découvrir afin de lui rendre les respects et les hommages qui lui étaient dus. Elle ne dit pas qu'on a enlevé le corps de son Seigneur, mais son Seigneur, prenant ainsi la partie pour le tout. De même, nous disons que Jésus-Christ, Fils de Dieu, a été enseveli, quoique pourtant son corps seul ait été mis dans le tombeau. Admirons ici dans Madeleine les effets étonnants de l'amour. Déjà un ange lui avait annoncé que Jésus était ressuscité ; les deux anges qui lui parlent en ce moment l'assurent qu'il est vivant ; elle ne s'en souvient plus, elle a déjà tout oublié et dit : Je ne sais où ils l'ont mis. Son esprit n'est pas où elle est elle-même ; il est où est son divin Maître, l'objet de toutes ses affections, de tous ses désirs. L'âme de Madeleine, dit Origène (*Hom.* 10 *in Divers.*), vivait plutôt dans le corps de son bon Maître

que dans son propre corps; elle ne pense qu'à lui, ne parle que de lui, n'entend que lui seul : je ne sais, dit-elle, où ils l'ont mis. Cette sainte femme, voyant que la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre avait été ôtée, s'imaginait qu'on avait enlevé le corps du Sauveur, parce qu'en effet cette pierre n'opposant plus aucun obstacle, il était facile de le ravir. De même, tant que la crainte de Dieu garde nos cœurs, Jésus-Christ, qui y réside, ne peut nous être enlevé, mais si cette crainte salutaire s'éloigne de nous, bientôt notre trésor nous sera ravi.

Cependant le Sauveur, témoin des larmes de cette sainte femme qui l'aimait si tendrement, et voyant que les anges ne pouvaient ni la consoler ni calmer sa douleur, ne peut résister plus longtemps à tant d'amour, et, quittant sa sainte Mère vers laquelle il s'était rendu aussitôt après sa résurrection, il vient dans le jardin où elle était, afin d'adoucir sa tristesse et de tarir ses larmes. Au moment même où, après avoir répondu aux anges elle se retournait pour regarder derrière elle, Jésus se manifesta à ses yeux étonnés. Concluons de là que quiconque veut voir Jésus-Christ, doit se retourner vers lui, et que nul ne peut mériter de jouir de sa sainte présence, s'il ne revient à lui par un amour sincère et véritable. Pourquoi donc, allez-vous dire peut-être, et c'est la réflexion de saint Chrysostôme (*Homil.* 85, *in Joan.*), pourquoi donc Madeleine, sans attendre la réponse des anges, se retourne-t-elle ainsi par derrière; ne semble-t-elle pas manquer de déférence vis-à-vis de ceux qui pourtant en étaient dignes à tous égards? A cela je vous dirai : c'est que, au moment même où cette femme achevait de parler, Jésus-Christ parut, et les anges s'étant levés par respect pour la présence de

leur divin maître, Madeleine se retourna par derrière pour voir ce qui avait occasionné cette démonstration respectueuse. Cependant Madeleine ne connut pas que c'était Jésus lui-même qui se présentait à ses yeux, car elle ne voyait pas, comme les anges, son corps environné de gloire, parce qu'elle ne croyait pas encore à la vérité de la résurrection ; elle ne le voyait que conformément aux pensées de son esprit. Non pas, toutefois, comme l'ont prétendu quelques hérétiques, que le Sauveur changeât de forme et de visage à volonté, mais elle ne le reconnut point à cause du trouble, de la stupeur dans laquelle elle était plongée. O spectacle délicieux, s'écrie saint Bernard, celui qu'elle cherche, qu'elle désire avec tant d'ardeur, se cache et se manifeste tout à la fois, mais il ne se cache qu'afin d'enflammer de plus en plus ses désirs, qu'afin qu'elle le trouve avec plus de joie, et, qu'après l'avoir trouvé, elle le garde et le conserve avec plus de soin. Madeleine, dit saint Grégoire (*Homil.* 25, *in Evangel.*), doutait encore de la résurrection, et, par son doute, ne semblait-elle pas s'opposer à la claire vue du Sauveur? C'est pour cela qu'elle ne put le voir qu'en se retournant. Elle aimait, aussi elle le vit, mais elle doutait, aussi elle ne le reconnut pas. L'amour lui manifestait celui que le doute lui empêchait de reconnaître.

Jésus lui dit alors : Femme, pourquoi pleurer ainsi. Qui cherchez-vous donc? Cette question de la part du Sauveur n'était pas l'effet de l'ignorance, mais il l'interroge afin de l'instruire et de l'éclairer par ses propres réponses. Jésus, dit saint Grégoire (*ibidem*), demande à Madeleine la cause de sa douleur, afin d'exciter de plus en plus l'ardeur de ses désirs; afin qu'en nommant celui qu'elle regrette, elle

sente se raviver dans son cœur tout l'amour qu'elle a pour lui. A la vue de cet homme paraissant tout à coup en sa présence, Madeleine ne reconnut pas son Sauveur et son Maître; elle le prit pour le gardien qu'elle avait vu dès le matin s'occuper et donner ses soins à l'entretien du jardin où elle se trouvait. Jésus-Christ n'était-il pas aussi pour cette sainte femme comme un véritable jardinier? N'était-ce pas lui en effet qui avait arraché de son cœur les mauvaises herbes de l'infidélité, et qui avait répandu dans son âme les semences de la foi et de toutes les vertus? Le devoir d'un bon jardinier consiste à déraciner, à détruire les mauvaises plantes afin que les bonnes puissent croître plus aisément; de même le Sauveur, dans son jardin, qui est l'Église, arrache continuellement les péchés et les vices pour que les vertus s'y développent plus facilement et sans obstacles. O Madeleine, s'écrie ici Origène, si tu cherches Jésus, pourquoi ne le reconnais-tu pas? Celui que tu désires avec tant d'ardeur vient à toi et tu le prends pour le jardinier. Il est bien en effet qui tu penses, mais pourtant tu te trompes, puisqu'en lui tu ne vois que le jardinier, et que tu ne reconnais pas ton Sauveur. Jésus n'est-il donc pas aussi pour toi le vrai jardinier? N'est-ce pas lui qui a répandu la bonne semence dans le jardin de ton âme? N'est-ce pas lui qui la répand encore chaque jour dans les cœurs de tous les fidèles? N'est-ce pas lui qui arrose et qui féconde les âmes de tous les saints? N'est ce pas lui aussi qui en ce moment s'entretient avec toi? Jésus-Christ a voulu se manifester sous la figure d'un jardinier pour nous montrer quelle doit être la conduite de l'homme vraiment pénitent. Quiconque en effet veut avancer dans la vie spirituelle, doit d'abord, à l'exemple d'un bon jardinier arracher, de son

cœur les mauvaises herbes qui sont ses vices, ses coupables habitudes, et y planter toutes les vertus; c'est le moyen d'attirer en lui-même celui qui est le jardinier par excellence.

Madeleine, cependant, toute troublée et hors d'elle-même, lui répond comme s'il eût été le jardinier, et lui dit : Maître, si vous l'avez enlevé, dites-moi, je vous en conjure, dites-moi où vous avez mis celui qui, tout mort qu'il soit, est mon seul bien en ce monde, est mon unique trésor, et je l'emporterai. Elle l'appelle Maître, afin de s'attirer sa bienveillance. Elle ne dit pas si vous avez enlevé Jésus, qui a été crucifié; elle se contente de dire, si vous l'avez enlevé; elle ne désigne point celui qu'elle cherche; dans l'excès de son amour, elle croit que tous doivent le connaître comme elle, et être animés des mêmes sentiments, des mêmes désirs. Si donc, par crainte des Juifs, vous l'avez enlevé d'ici, dites-le-moi, et je l'emporterai aussi à mon tour.

Elle craignait que les Juifs ne vinssent faire subir à ce corps mort quelques traitements indignes et voulait le cacher dans un lieu où ils ne pourraient le découvrir. O femme admirable, rien ne l'effraye ; la vue même d'un mort ne saurait l'épouvanter; dans l'ardeur de son zèle, elle oublie sa propre faiblesse et s'imagine qu'elle emportera aisément celui qui est l'objet de son affection. C'est le propre de l'amour de ne voir aucun obstacle; ce qui paraît impossible aux autres semble toujours facile à celui qui aime véritablement. Joseph, dit Origène à ce sujet, avait peur des Juifs ; il ne voulut pas descendre de la croix le corps du Sauveur sans l'autorisation de Pilate, et encore n'osa-t-il agir que pendant la nuit. Marie Made-

leine affronterait la mort ; elle ne redoute rien ; rien ne saurait l'épouvanter ; elle dit avec hardiesse : Indiquez-moi où vous l'avez mis, et je l'enlèverai. O Marie ! qu'elle est grande la foi qui vous anime, qu'il est ardent l'amour qui vous transporte ! Aussi mérita-t-elle de trouver celui qu'elle cherchait avec tant de ferveur et de persévérance. Considérez un moment cette sainte femme suppliant avec larmes, conjurant par ses instantes prières le Sauveur lui-même, qu'elle croit le jardinier, de lui révéler le lieu qui cache celui qu'elle cherche ; elle espérait toujours apprendre quelque chose touchant celui qu'elle aimait par-dessus tout.

Jésus cependant, voulant mettre un terme à tant de tristesse, à une si grande douleur, et désirant la rappeler à elle-même et fixer son attention, l'appelle par son nom en lui disant : Marie ! lui témoignant par là qu'il savait bien qui elle était. Comme s'il lui disait clairement : Reconnais donc enfin celui dont tu es si bien connue. Aussitôt qu'elle s'entendit nommer par son nom, Marie, comme une brebis fidèle qui entend la voix de son pasteur, reconnut promptement celui qui l'appelait, et, comme revenue à la vie, elle se jette à ses pieds, l'adore, et, dans l'élan de sa joie, elle s'écrie : Rabboni, c'est-à-dire : O mon Maître. C'est ainsi qu'elle avait coutume de l'appeler avant sa passion. Chez les Juifs, on donne habituellement le nom de Maîtres à ceux qui enseignent, qui instruisent les autres. O mon Maître, je vous reconnais, vous êtes celui que je cherchais avec tant de tristesse ; pourquoi donc vous êtes-vous caché si longtemps à mes désirs et à mon amour ? Marie, dit saint Grégoire, parce qu'elle est appelée par son nom, reconnaît Jésus qui l'appelle et

s'écrie aussitôt : Rabboni, ô mon Maître. Celui-là même qu'elle cherchait extérieurement avec tant d'ardeur, lui enseignait intérieurement la manière dont elle devait le chercher. O puissance admirable du Très-Haut, s'écrie à ce sujet Origène, la tristesse de cette sainte femme se change en joie ; les larmes de la douleur deviennent à l'instant des larmes d'allégresse et d'amour. Aussitôt que Marie entend cette parole, une douceur extraordinaire inonde son âme, et elle reconnaît que celui qui l'a prononcée est véritablement le Maître qu'elle cherche.

Lorsque Madeleine eut reconnu son Sauveur et son Maître, elle se prosterne en l'adorant à ses pieds qu'elle veut embrasser avec amour, comme souvent elle avait coutume de le faire. O impatience de l'amour ! Elle voit son bon Maître, elle s'entretient avec lui, mais cela ne lui suffit pas encore, elle ne sera satisfaite qu'autant qu'elle l'aura touché elle-même. Elle savait bien que de lui sortait une vertu puissante qui guérissait tous les maux. Cependant Jésus-Christ, voulant faire germer une foi sincère dans le cœur de sa fidèle servante et élever son âme vers les choses spirituelles et célestes, lui dit : Ne me touchez pas, *noli me tangere,* parce que je ne suis pas encore monté vers mon Père. Comme s'il lui disait : Vous ne croyez pas sincèrement que je suis le Fils de Dieu, égal et coéternel à mon Père, vous ne croyez pas que je suis véritablement ressuscité par ma propre puissance, et vous me regardez comme un homme ordinaire, puisque vous me cherchez parmi les morts, vous n'êtes donc pas digne de me toucher. Lorsque je serai monté vers mon Père, c'est-à-dire lorsque dans votre esprit je serai élevé à la hauteur de mon Père et que vous croirez que je suis véri-

tablement le Fils du Très-Haut, alors seulement vous mériterez de me toucher. O mon doux Jésus! s'écrie saint Anselme à ce sujet, pourquoi donc refusez-vous de donner vos pieds à baiser à cette sainte femme qui vous aime avec tant d'ardeur? pourquoi la repousser ainsi par ces dures paroles : Ne me touchez point? Ne semble-t-elle pas vous dire : Quoi donc, Seigneur, m'empêcherez-vous d'embrasser ces pieds sacrés, qui, pour moi, ont été percés de clous et couverts de votre sang précieux? Êtes-vous donc devenu pour moi plus sévère que de coutume, parce que vous êtes plus glorieux? Eh bien! je ne vous quitterai point, je ne me séparerai pas de vous, je pleurerai, je gémirai jusqu'à ce que vous daigniez m'accorder la faveur que je vous demande. Et Jésus semble lui répondre : Rassurez-vous, soyez sans inquiétude, votre désir sera satisfait un peu plus tard, il n'est différé que pour un temps bien court. Si Marie-Madeleine, cette sainte femme à laquelle Jésus-Christ daigna se manifester tout d'abord après s'être uniquement montré à sa divine Mère; si cette femme, qu'il aimait tendrement, qui lui était entièrement dévouée et qu'il avait lui-même purifiée de toutes ses iniquités et de ses moindres souillures, n'était pas digne encore d'embrasser ses pieds sacrés après sa résurrection, avec quel soin, avec quel zèle ne doivent-ils pas se préparer, ceux qui veulent s'approcher du Sauveur et le recevoir dans l'admirable Sacrement de l'autel? Que devons-nous penser de ceux qui osent s'y présenter avec un cœur souillé par le péché?

Lorsque Marie se fut, pendant quelques instants, livrée à la joie et au bonheur qu'elle éprouvait en revoyant son bon Maître qu'elle aimait par-dessus tout et qu'elle avait

cherché avec tant d'ardeur et tant de larmes, Jésus lui dit : Allez maintenant vers mes frères, c'est-à-dire les apôtres, annoncez-leur que je suis ressuscité et que je monte vers mon Père, dont je suis le Fils par nature, et qui est aussi votre père par adoption et par grâce ; vers mon Dieu, puisque comme homme il m'a créé, et que comme homme je lui suis soumis par mon humanité ; et qui est aussi votre Dieu, puisqu'il vous a créés et qu'il vous a retirés de l'erreur où vous étiez plongés. Comme s'il disait en d'autres termes : Bientôt vous me verrez monter au ciel. Ici Jésus-Christ parle comme homme, car comme Dieu il ne saurait monter, puisqu'il est élevé au-dessus de toutes les créatures. C'est aussi comme homme qu'il appelle les apôtres ses frères, à cause de sa ressemblance avec eux par son humanité, et parce qu'ils sont les enfants adoptifs de Dieu, dont il est lui-même le Fils par nature. Jésus-Christ, dit saint Séverin, appelle les apôtres ses frères, parce que, dans sa bonté, il les a faits les cohéritiers de son royaume, parce qu'ils sont devenus par sa grâce les enfants de Dieu son Père, et aussi pour montrer toute l'affection, toute la tendresse qu'il avait pour eux. O mon Jésus, s'écrie saint Ambroise (*in cap.* XXIV *Luc.*), vous avez voulu comme fils de l'homme descendre en ce monde, sans quitter toutefois le trône de votre Père céleste ; c'est pour nous que vous êtes descendu, afin qu'en vous voyant des yeux du corps, nous pussions croire en vous et vous voir aussi des yeux de la foi ; c'est également pour nous que vous êtes monté au ciel, afin qu'en cessant de vous voir corporellement, nous pussions du moins vous suivre en esprit par l'ardeur de nos désirs et de notre amour. Contemplons un instant le Sauveur et sa digne servante ; ils s'entretiennent avec

joie, avec bonheur, comme un ami s'entretient avec un ami après une longue et pénible absence.

De tout ce que nous venons de dire, nous pouvons conclure que Jésus-Christ, après sa résurrection, lorsque par sa présence il eut consolé sa sainte Mère, apparut en premier lieu à Marie-Madeleine, avant même de se montrer à ses apôtres ou à tout autre que ce soit. Le Sauveur, dit saint Jérôme (*in cap.* XVI *Marc.*), se montra d'abord à Marie-Madeleine, qu'il avait jadis délivrée des démons qui la tourmentaient, pour nous apprendre sans doute par là que les publicains et les femmes de mauvaise vie précéderaient la synagogue elle-même dans le royaume des cieux, comme le bon larron avait précédé les apôtres. Le lieu où le Sauveur apparut à Madeleine est éloigné du sépulcre de quinze pas environ. Admirons, nous aussi, le zèle et l'ardeur de cette sainte femme; voyons avec quel empressement elle court dès le point du jour et toute éplorée à la recherche de son divin Maître qu'elle aime par-dessus toute chose. La ferveur de son amour la rend digne de le voir avant tous les autres. Marchons sur ses traces, imitons sa conduite; à son exemple, cherchons Jésus-Christ avec persévérance, afin que comme elle, nous puissions le trouver et qu'avec elle nous méritions de participer à ses saintes consolations. O mes très-chers frères, s'écrie ici Origène (*Homil.* 10, *in Divers.*), imitons l'empressement et l'amour de cette sainte femme, afin que comme elle nous méritions de voir nos efforts couronnés de succès. A son exemple, dans l'amertume de notre cœur profondément contrit et humilié, cherchons sincèrement Jésus-Christ; il ne fait jamais défaut à quiconque l'implore avec l'ardent désir de le trouver. O pécheurs! allez à l'é-

cole de Madeleine; elle aussi était une femme pécheresse, et pourtant elle obtint le pardon de tous ses crimes. Apprenez d'elle à gémir sur l'absence de votre Dieu, à désirer son retour en vous. A son exemple, aimez Jésus, espérez en Jésus, cherchez sans cesse Jésus. Que nul obstacle ne vous épouvante, que nulle consolation, si elle ne vient de lui, ne vous séduise. Comme elle, cherchez Jésus-Christ, mais cherchez-le au fond de votre cœur; enlevez la pierre qui en ferme l'entrée, c'est-à-dire votre endurcissement et votre incrédulité, et si vous ne l'y trouvez pas, pleurez, gémissez, conjurez-le avec ardeur de s'approcher de vous, de venir en vous fixer sa demeure. De peur que votre orgueil ne l'éloigne, humiliez-vous en sa sainte présence, et si, touché de vos instances, il daigne se manifester à vos yeux, n'attribuez pas cette faveur à vos propres mérites, mais à sa pure bonté pour vous. Si, à l'exemple de Madeleine, vous cherchez le Sauveur avec de semblables dispositions, il se montrera à vous infailliblement et comme elle vous pourrez dire aux autres : J'ai vu le Seigneur, voici ce qu'il m'a dit.

Jésus-Christ cependant, après quelques moments d'entretien avec Madeleine, lui annonce qu'il veut aussi aller se manifester aux autres pour les consoler dans leur tristesse. Cette sainte femme alors, après avoir reçu la bénédiction de son bon Maître, se sépare de lui, quoique à regret, et, dans l'élan de sa foi, va rejoindre ses compagnes et leur raconte tout ce qu'elle a vu. Les deux autres Marie tout à la fois comblées d'allégresse en apprenant la résurrection du Sauveur, et attristées de ce qu'elles ne l'avaient pas vu elles-mêmes, se retirent avec elle du Jardin et vont annoncer aux disciples tout ce dont elles avaient

été les témoins. Deux grands sentiments, la crainte et la joie, selon la Glose, dominaient surtout dans le cœur de ces saintes femmes ; la crainte, causée par la grandeur du miracle qui venait de s'opérer ; la joie, occasionnée par la résurrection glorieuse de leur divin Maître ; et ces deux sentiments précipitaient leur marche et les rendaient plus agiles.

CHAPITRE V

DE QUELLE MANIÈRE LE SAUVEUR APPARUT AUX TROIS MARIE

Pendant que les trois Marie, après avoir quitté le jardin où était le sépulcre, cheminaient ensemble, Jésus-Christ leur apparut, avant leur arrivée dans la ville. Ces saintes femmes, dit saint Jérôme (*in cap.* XXVIII *Matth.*), allaient vers les apôtres, afin que, par eux, la foi en la résurrection fût répandue dans tout le monde. Elles avaient cherché Jésus-Christ avec ardeur ; elles allaient avec empressement vers les disciples pour leur apprendre qu'il était ressuscité ; ainsi, elles méritèrent de le rencontrer lui-même dans le trajet. Le Sauveur, dit Raban-Maur (*in cap.* XXVIII *Matth.*), voulait nous montrer par là qu'il est toujours disposé à aider de ses grâces ceux qui désirent marcher dans le chemin de la perfection, afin qu'ils puissent arriver au bonheur éternel. Jésus donc, pour ranimer

leur courage abattu et consoler leur tristesse, se présente devant elles en leur disant, avec douceur et avec bonté : *Avete*, salut à vous. Par une simple transposition de lettre, du mot *Eva*, il forme le mot *Ave*, pour nous apprendre, selon la pensée de saint Jérôme (*ibidem*), que la malédiction qui jusqu'alors avait pesé sur Ève et sur tous ses descendants, était désormais pardonnée, et pour elles et pour tous ceux qui voudraient profiter de ce pardon. Au comble de l'allégresse, ces saintes femmes, éclairées par les lumières de la foi, s'approchent de leur divin Maître, car, selon le grand apôtre, pour s'approcher de Dieu il faut d'abord croire qu'il y a un Dieu; et se prosternant à ses pieds, elles les embrassent par respect pour son humanité sainte, puis, convaincues de sa résurrection, elles l'adorent comme leur Dieu et leur Maître souverain, professant hautement leur croyance en la sainte Trinité. Ces saintes femmes, nous dit saint Chrysostôme (*Homil.* 90, *in Matth.*), à la vue du Sauveur, se jettent à ses pieds, les embrassent, et, assurées en le touchant de la vérité de sa résurrection, l'adorent avec humilité et avec amour. Sans doute, mes frères, bon nombre d'entre vous désireraient partager le bonheur de ces saintes femmes et embrasser comme elles les pieds du Sauveur; eh bien! vous pouvez, si vous le voulez, baiser non-seulement ses pieds, mais encore ses mains et sa tête, si dans un cœur pur vous conservez une foi vive et ardente. Que dis-je, si vous pratiquez avec soin les œuvres de miséricorde, vous mériterez de le voir dans tout l'éclat de sa gloire et de sa majesté, lorsqu'à la fin des siècles il viendra au milieu de ses anges pour juger tous les hommes, et vous entendrez de sa bouche ces paroles consolantes : Venez, les bénis de

mon Père, posséder le royaume qui vous est préparé de toute éternité.

Nous voyons ici les moyens que nous devons mettre en œuvre pour obtenir le pardon de nos fautes; c'est avant tout d'aller à Jésus-Christ par de ferventes prières en considérant son humanité sainte, car ce n'est que par l'humanité du Sauveur que nous pouvons parvenir jusqu'à Dieu. Allons donc à lui avec une foi vive et sincère, selon cette parole du Psalmiste : Approchez-vous de lui et il vous éclairera. Unissons-nous à lui par amour, en lui disant avec l'épouse des Cantiques : Je possède celui que mon cœur aime, je ne le laisserai point aller; enfin rendons-lui nos hommages et nos humbles adorations, selon qu'il est écrit dans l'Évangile : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul.

Madeleine obtint en ce moment d'embrasser les pieds de Jésus, faveur qui lui avait été refusée tant qu'elle cherchait parmi les morts celui qui était vraiment ressuscité. Considérons ces saintes femmes s'entretenant amoureusement avec leur bon Maître, célébrant avec lui la sainte Pâque; joignons-nous à elles, selon la pensée de saint Anselme, et que rien en ce monde ne puisse nous arracher à une si douce contemplation. Jésus leur dit alors : Ne craignez point; cherchant ainsi à les rassurer, car la frayeur dont elles avaient été saisies n'était pas encore entièrement dissipée. Puis il ajoute : Partez et dites à mes frères qu'ils aillent en Galilée, c'est là qu'ils me verront. Jésus-Christ, selon saint Jérôme (*in cap.* XXVIII *Matth.*), ne convoque pas ses apôtres dans la Judée, mais dans la Galilée, au milieu même des peuples infidèles, nous montrant que la foi allait passer des Juifs aux gentils, et que lui-même en

les précédant en ce pays, allait préparer leurs cœurs à la recevoir. Nous avons déjà traité ce sujet dans les chapitres précédents, nous n'y reviendrons pas ici. Le Sauveur appelle les apôtres ses frères, afin de leur manifester toute l'affection, toute la tendresse qu'il a pour eux; afin de les engager par là même à venir à lui avec confiance et de dissiper en eux la crainte qu'ils auraient pu éprouver en se montrant à celui qu'ils avaient si lâchement abandonné dans le malheur. La véritable fraternité, dit Raban Maur (*in cap.* XXVIII *Matth.*), consiste surtout à traiter nos frères avec respect, à les reprendre doucement quand ils sont tombés dans quelque faute, à ne point les déchirer par la médisance quand ils sont absents, à se réjouir de leurs prospérités, de leurs succès, et de plus à les aider, à les secourir quand ils sont dans le malheur et dans l'affliction.

Les anges, en parlant des apôtres, les avaient appelés disciples, par respect pour leur divin Maître; Jésus-Christ, qui est le Maître souverain, les appelle ses frères, montrant tout à la fois et sa tendresse pour eux et sa grande humilité. Il voulait, par son exemple, enseigner aux prélats qu'ils doivent traiter leurs sujets avec humilité et avec amour, selon cette parole de l'Ecclésiastique : Vous avez été établis pour gouverner les autres, ne vous laissez pas pour cela aller à l'orgueil; vivez au milieu d'eux comme leurs semblables et avec humilité. Jésus ne cesse jamais de pratiquer l'humilité, ni pendant sa vie, ni à sa mort, ni même après sa mort et son ascension. Ne le voyons-nous pas, en effet, la veille même de sa mort, laver humblement les pieds de ses apôtres. Ne s'abaisse-t-il pas au delà de tout ce qu'on peut dire sur l'infâme gibet du Calvaire? Après sa résurrection, ne l'entendons-nous pas appeler

les disciples ses frères et traiter comme son égal Paul qui le poursuit dans les chrétiens en lui disant : Paul, Paul, pourquoi me persécutes-tu? Ne l'entendrons-nous pas même parler avec humilité, lorsqu'au grand jour du jugement, assis sur le trône de sa gloire, il nous dira : Tout ce que vous avez fait à l'un de mes moindres frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait? Ce n'est pas sans raison que le Sauveur aima tant cette vertu et qu'il nous la recommanda avec tant de soin par ses paroles et par ses exemples, puisqu'elle est en effet la base et le fondement de tous les autres. Soyez chaste tant que vous voudrez, pratiquez la pauvreté volontaire, faites toutes sortes de bonnes œuvres, si vous n'avez pas l'humilité, tout vous devient inutile pour le salut.

Marie Madeleine et les deux autres Marie vinrent donc annoncer aux disciples, attristés de la mort de leur Maître, tout ce qu'elles avaient vu et tout ce qu'elles avaient appris. Ces saintes femmes remplissent pour ainsi dire les fonctions d'évangélistes et deviennent les apôtres des apôtres eux-mêmes par leur empressement à venir leur communiquer les merveilles que le Seigneur avait daigné opérer dans sa grande miséricorde. Apprenons de là, dit le vénérable Bède (*in Joan.*), que tous tant que nous sommes, et particulièrement ceux qui ont reçu la mission d'instruire les autres, nous devons nous hâter de communiquer à autrui les connaissances dont Dieu veut bien nous favoriser, afin de faire fructifier ainsi le talent qui nous a été confié. Admirons ici la grande bonté de Dieu qui a voulu par là réhabiliter la femme déchue; celle, en effet, dit saint Grégoire (*Homil.* 25 *in. Evangel.*), qui, dans le paradis terrestre, avait été l'origine de notre perte, devient au moment

de la résurrection du Sauveur, l'origine de notre salut. Dieu lui-même ne semble-t-il pas nous dire : Recevez la coupe de la vie par la main même de celle dont vous avez reçu jadis la coupe de la mort. Les saintes femmes, dit saint Augustin (*Serm.* 144, *de Tempore*), annoncèrent les premières aux apôtres la résurrection du Sauveur. La femme, la première dans le paradis terrestre, avait communiqué à l'homme la nouvelle de la mort à laquelle il était condamné ; les femmes les premières révèlent aux hommes la nouvelle de la vie et du salut. Les femmes, en effet, instruisent les apôtres de la résurrection de leur Maître, et les apôtres ensuite la publient dans l'univers entier. La première femme, dit saint Ambroise (*in cap.* XXIV *Luc.*), avait proclamé la ruine et la perte du genre humain tout entier, la femme la première proclame sa réparation et son triomphe. O heureuses femmes, s'écrie le vénérable Bède (*Ibid.*), qui méritèrent d'annoncer les premières au monde la glorieuse victoire de la résurrection et le triomphe que le Christ venait de remporter sur la mort, sur cette mort que la première femme séduite par le serpent avait introduite dans l'univers. Nous devons remarquer ici que la femme, en annonçant aux apôtres le miracle de la résurrection du Sauveur, n'agissait pas en sa qualité de femme, mais comme représentant l'Église dont elle était la figure et l'emblème.

Marie Madeleine, que nous voyons ici courir avec joie annoncer aux apôtres la bonne nouvelle de la résurrection du Sauveur, est cette même femme que Jésus-Christ avait autrefois délivrée des sept démons qui la tourmentaient, c'est-à-dire de tous les crimes, de tous les vices dont elle s'était souillée précédemment. Apprenons de là qu'aucun

pécheur, quelque criminel qu'il soit, ne doit desespérer de son pardon, puisque celle qui était tombée si bas dans la fange du péché, fut cependant élevée si haut en gloire et mérita de proclamer la première le miracle de la résurrection. Apprenons également à ne pas présumer de notre propre innocence et à ne point mépriser le pécheur. Le juste peut tomber, mais il se relève et devient meilleur qu'il n'était avant sa chute. Le mal se change en bien pour les élus du Seigneur.

CHAPITRE VI

DU MENSONGE DES GARDES AU SUJET DE LA RÉSURRECTION

Lorsque les saintes femmes se furent éloignées du sépulcre pour exécuter les ordres que le Sauveur venait de leur donner, quelques-uns des soldats qui gardaient le tombeau vinrent à la ville de Jérusalem. Là, ils racontèrent aux princes des prêtres, qui les avaient eux-mêmes apostés pour veiller à la garde du sépulcre, la résurrection de Jésus-Christ, l'apparition des anges, le tremblement de terre, en un mot tout ce qu'ils avaient vu et entendu, attestant ainsi malgré eux la vérité d'un fait dont ils avaient été eux-mêmes les témoins irrécusables. La merveilleuse apparition des anges, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 91, *in Matth.*), ainsi que le tremblement de terre, n'eurent lieu, au moment de la résurrection, qu'en faveur des soldats, afin que dans l'étonnement dont ils étaient frappés, ils pussent attester la vérité de ce qu'ils avaient vu. La vé-

rité, en effet, ne brille jamais avec plus d'éclat que quand ses ennemis sont forcés eux-mêmes de lui rendre témoignage. C'est ce qui arriva à l'égard des soldats racontant aux chefs des Juifs les diverses circonstances de la résurrection de Jésus-Christ. Souvent, remarquons-le bien ici, lorsque nous voulons entraver les desseins de la divine Providence, nos efforts mêmes se tournent contre nous, et loin de les arrêter nous ne faisons qu'en hâter l'accomplissement. C'est ce qui arriva aux frères de Joseph : dans la crainte d'être obligés de l'adorer comme il le leur avait annoncé en racontant ses songes, ils le vendent à des marchands qui l'emmènent en Égypte ; ce fut l'origine de la puissance de Joseph et la raison pour laquelle ses frères furent contraints de s'abaisser devant lui. C'est aussi ce qui eut lieu à l'égard des Juifs : ils voulaient anéantir le nom de Jésus-Christ ; dans ce but, ils mirent tous leurs soins pour bien faire garder son tombeau, et ce sont ces gardes mêmes qui attestent la vérité de la résurrection, et qui proclament la gloire de ce nom divin. Souvent, dit Raban-Maur à cette occasion (*in cap.* XXVIII *Matth.*), la vérité éclate par la bouche des gens simples et grossiers, tandis que les sages selon le monde cherchent à l'étouffer par leurs ruses mensongères.

Cependant, la malice des Juifs ne se donne point de repos. Ils se réunissent en conseil avec les anciens du peuple, et là, prennent le parti de donner aux soldats une grande somme d'argent pour acheter leur silence au sujet de la résurrection ; ils leur enjoignent de dire au peuple que la nuit, pendant qu'ils dormaient, les disciples de Jésus étaient venus enlever son corps afin de faire croire à sa résurrection. O infâme mensonge, s'écrie saint Remi (*in*

cap. XXVII *Matth.*), quoi donc! vous me donnez comme témoins des hommes qui dormaient! S'ils étaient endormis, comment ont-ils pu voir les apôtres enlever le corps de leur Maître? S'ils ne les ont pas vus, comment peuvent-ils l'attester? S'ils les ont vus, pourquoi ne s'y sont-ils pas opposés, eux qui étaient chargés de garder le sépulcre? Le mensonge des Juifs, au sujet de la résurrection, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 91, *in Matth.*), se manifeste de lui-même; comment croire, en effet, qu'ils auraient enlevé le corps de leur Maître, ces hommes pauvres, timides, sans ressource aucune, et qui n'osaient pas même se montrer en public? Pendant que Jésus-Christ vivait, ils avaient pris la fuite et l'avaient abandonné; comment après sa mort auraient-ils osé affronter une troupe nombreuse de gens armés qui gardaient le sépulcre? Comment auraient-ils pu enlever la pierre qui en fermait l'entrée? Et d'ailleurs, ô Juifs obstinés, votre sceau qui n'a pas été rompu ne prouve-t-il pas le contraire? En voulant obscurcir par vos mensonges la vérité de la résurrection vous la rendez plus éclatante; en prétendant que les disciples ont enlevé le corps du Sauveur, vous avouez que le corps n'était plus dans le tombeau; d'un autre côté, la timidité des disciples et la vigilance des gardes prouvent l'impossibilité d'un enlèvement, donc Jésus est vraiment ressuscité. Les Juifs, par ce mensonge, cherchaient également à perdre les disciples eux-mêmes en les faisant passer pour des voleurs.

L'argent dont les princes des prêtres payèrent le mensonge des gardes, ils le tirèrent, non de leurs propres bourses, mais du trésor même du temple, comme ils avaient déjà fait pour acheter le sang et la vie du Sauveur par la

trahison de son infâme disciple. Tant il est vrai que nous sommes prodigues des choses qui ne sont point à nous, tandis que nous sommes avares de notre propre bien. Les gardes, dit saint Jérôme (*in cap.* XXVIII *Matth.*), avaient proclamé le miracle de la résurrection, mais ceux qui sur leur témoignage auraient dû revenir à de meilleurs sentiments et chercher avec ardeur Jésus ressuscité, persévèrent dans leur malice, et l'argent destiné à l'entretien du temple, ils l'emploient à payer le mensonge, comme ils l'avaient employé récemment à payer la trahison de Judas. Tous ceux aujourd'hui qui dissipent à des usages étrangers ou à satisfaire leurs propres passions l'argent destiné à la décoration des églises ou au soulagement des pauvres, ne sont-ils pas les imitateurs de ces scribes et de ces prêtres infâmes qui n'ont pas craint de payer le mensonge et d'acheter le sang d'un Dieu? Ne soyons pas étonnés, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 91, *in Matth.*), si l'amour de l'argent a triomphé des gardes du sépulcre; n'avait-il pas fait déjà un traître d'un disciple même du Sauveur? Il n'y a ni secret ni obstacle pour l'argent, et le Sage disait avec raison : L'amour de l'argent est le pire de tous les vices. O détestable avarice, s'écrie Raban-Maur (*in cap.* XXVIII *Matth.*), et que tout homme de bien doit avoir en horreur! C'est toi qui as perdu le genre humain; c'est toi qui d'un disciple du Sauveur as fait un traître et un apostat; c'est toi qui as mis le mensonge sur les lèvres des gardiens du sépulcre. C'est bien avec raison que les anciens disaient : Tout est soumis à l'argent, rien ne saurait lui résister. Oh! combien aujourd'hui ces Juifs et ces gardes ont d'imitateurs, surtout parmi les grands et les puissants du siècle, qui sans cesse cherchent à séduire les autres ou

se laissent corrompre eux-mêmes à force d'argent. Attachés qu'ils sont aux biens temporels et périssables, ils s'imaginent qu'ils auront part à la résurrection du Sauveur ; vain espoir ! ils seront un jour cruellement désabusés, s'ils ne font une sincère pénitence.

Après avoir reçu l'argent des princes des prêtres, les soldats se retirèrent, et, conformément aux prescriptions qu'ils en avaient reçues, ils répandirent parmi le peuple que les disciples étaient venus la nuit pendant qu'ils dormaient enlever le corps de leur Maître afin de pouvoir dire qu'il était ressuscité; mais l'iniquité se mentit à elle-même, et leur avarice, ainsi que celle du traître Judas, tourna contre eux à leur propre confusion. Le mensonge des gardes que les Juifs achetèrent, dit Raban-Maur (*ibidem*), les précipita dans une erreur profonde au sujet de la résurrection du Sauveur, et cette erreur qui dure encore aujourd'hui parmi eux, les empêche d'embrasser la foi en Jésus-Christ, et ils portent ainsi perpétuellement la peine de cette première faute commise avec tant de malice de leur part. Cependant le mensonge des soldats ne prévalut pas longtemps et fut bientôt victorieusement combattu par le témoignage que les morts eux-mêmes vinrent rendre à la vérité. En effet, selon que nous l'apprend l'Évangile, plusieurs corps des saints qui dormaient du sommeil de la mort, ressuscitèrent aussitôt après Jésus-Christ, et sortant de leurs tombeaux, ils vinrent dans la ville sainte, c'est-à-dire à Jérusalem, qu'on désignait alors sous le nom de ville sainte à cause du temple consacré au Seigneur, et en opposition avec les autres villes où l'on adorait les idoles. Ces saints personnages, attestant par leur présence même la résurrection du Sauveur, se montrèrent à plusieurs de ceux qui

en étaient dignes, mais non pas à tous ; ce n'était pas en effet comme la résurrection générale qui sera manifeste pour les bons comme pour les méchants. La divine Providence le permit ainsi afin de confondre le mensonge des Juifs et des soldats, et pour prouver que Jésus-Christ était véritablement ressuscité d'entre les morts. Les sépulcres s'ouvrirent, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 91, *in Matth.*), les morts ressuscitèrent et se montrèrent dans la ville sainte, afin de rendre inexcusable l'aveugle obstination des Juifs, et prouver au monde la vérité de la résurrection.

Nous lisons dans l'Évangile des Nazaréens que deux de ces saints personnages, morts depuis plus de quarante ans, et qui étaient ressuscités ce jour-là, vinrent dans le temple de Jérusalem, et racontèrent toute la joie qu'éprouvèrent dans les limbes les âmes des justes et des patriarches à la venue de Jésus-Christ dans les enfers, et aussi toute la tristesse, tout le courroux que les démons en ressentirent. Notre-Seigneur, dit saint Grégoire (*Homil.* 14 *Moralium*), a voulu par là éclairer notre ignorance et fortifier notre faiblesse. Si, en effet, il fût ressuscité seul, nous aurions pu douter de notre résurrection future, car nous ne sommes que de simples mortels, tandis qu'il est tout à la fois Dieu et homme ; mais en voyant ressusciter avec lui des créatures ordinaires, toute incertitude relativement à notre propre résurrection doit disparaître de nos cœurs.

Par tout ce que nous venons de dire, apprenons combien grande fut la malice des Juifs qui ne cessèrent de persécuter Jésus-Christ, même après sa mort, et combien aussi fut grande envers eux la bonté du Sauveur qui, malgré leur endurcissement et leurs mauvaises dispositions, mit cependant tout en œuvre pour les attirer à lui et leur procu-

rer le salut éternel. A l'exemple de notre divin modèle, efforçons-nous de rendre le bien pour le mal, et montrons-nous toujours bons, indulgents, charitables à l'égard même de ceux qui nous persécutent et qui nous chargent d'injures et de malédictions.

CHAPITRE VII

COMMENT LE SAUVEUR APPARUT A SAINT PIERRE A JOSEPH D'ARIMATHIE A SAINT JACQUES LE MINEUR ET AUX PATRIARCHES

Lorsque Marie-Madeleine et ses deux compagnes furent arrivées à la maison où étaient réunis les disciples et qu'elles leur eurent appris que Jésus était ressuscité, saint Pierre, attristé de n'avoir pas encore vu son bon Maître et entraîné par l'ardeur de l'amour qu'il avait pour lui, sortit aussitôt et se mit en marche, se dirigeant seul vers le sépulcre, car il ne savait pas où il pourrait le trouver. Chemin faisant, Jésus-Christ lui apparut, mais l'évangéliste ne nous apprend ni l'endroit ni l'heure où eut lieu cette apparition. A la vue de son divin Maître, saint Pierre se prosterne le visage contre terre, implorant humblement le pardon des fautes qu'il avait commises en l'abandonnant lâchement au moment de sa passion et en

le reniant à la voix d'une servante. Le Sauveur lui pardonna avec bonté, le rassurant avec douceur et lui disant de rassurer lui-même ses frères affligés. Arrêtons-nous ici un instant pour contempler avec admiration Jésus et son disciple conversant ensemble dans une sainte joie et dans des transports d'amour réciproque. Parmi tous les hommes auxquels le Sauveur daigna se manifester après sa résurrection et dont font mention les évangélistes, saint Pierre fut le premier à qui il voulut apparaître et cela pour plusieurs grandes raisons. D'abord, saint Pierre le premier avait proclamé la divinité de Jésus-Christ, n'était-il pas juste aussi que le premier il vît le Sauveur après sa résurrection? En second lieu, Jésus voulait par l'espérance de la résurrection raffermir ou plutôt rétablir dans le cœur de son disciple cette foi vive et ardente qui avait chancelé, que dis-je, qui avait disparu presque entièrement au moment de la passion. Troisièmement, Jésus voulait montrer à Pierre que son triple reniement lui était pardonné et qu'il ne devait pas s'abandonner à la crainte ni au désespoir. Quatrièmement, le Sauveur apparut d'abord à Pierre pour confirmer de nouveau en sa personne la prééminence qu'il lui avait déjà donnée sur tous les autres apôtres; cinquièmement, pour lui apprendre avec quelle bonté, avec quelle condescendance, il devrait lui-même dans l'avenir traiter ceux qui lui seraient confiés, lorsqu'ils reviendraient à résipiscence, quelque criminels qu'ils fussent; sixièmement, pour lui enseigner qu'à son exemple il ne devrait pas mépriser les pécheurs ni les décourager, mais bien plutôt les attirer à lui par l'espérance certaine du pardon, s'ils se repentaient sincèrement de leurs fautes. La septième raison, et c'est

celle que donne saint Chrysostôme (*Homil.* 38, *in Epist.* I *ad Cor.*), c'est que Jésus-Christ, en se manifestant ainsi successivement, voulait répandre d'une manière plus certaine la semence de la foi dans les cœurs, parce qu'en effet, celui qui l'avait vu d'abord, en le racontant aux autres, les disposait ainsi à le recevoir eux-mêmes à leur tour.

Lorsque saint Pierre eut reçu la bénédiction de son divin Maître, il revint à la maison où étaient la sainte Vierge et les saintes femmes avec tous les autres disciples, leur raconta tout ce qui s'était passé, et, désormais confirmé, inébranlable dans la foi, il demeura fidèle à son Dieu jusqu'à répandre son sang pour lui. Le nom de Pierre signifie obéissant; il doit donc être le type et le modèle des chrétiens qui, par leur soumission, leur obéissance, mériteront de recevoir dans leurs cœurs la visite de Jésus-Christ qui se plaît à demeurer avec l'âme docile.

Lorsque le Sauveur eut quitté saint Pierre, il se manifesta à Joseph d'Arimathie qui lui avait donné la sépulture. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans l'Évangile des Nazaréens : Quand les Juifs eurent appris que Joseph avait demandé à Pilate la permission d'enlever le corps de Jésus et qu'il l'avait transporté honorablement dans le tombeau qu'il avait fait construire pour lui-même, ils furent saisis d'indignation et de rage, s'emparèrent de lui le soir même de la sépulture, le jetèrent dans un noir cachot, l'attachèrent à une colonne si étroitement qu'il ne pouvait remuer, puis, ayant fermé sur lui les portes avec soin, ils y apposèrent leurs sceaux, dans le dessein de le mettre à mort aussitôt après la fête. Le jour même

de sa résurrection, le Sauveur vint, et, suspendant miraculeusement dans les airs la prison dans laquelle Joseph était renfermé, il y entra, se manifesta à ses regards pour le consoler; essuyant ensuite son visage tout couvert de larmes, il l'embrassa tendrement, et, après l'avoir fait sortir sans briser même le sceau apposé sur la porte, il le conduisit à Arimathie dans sa propre demeure. Admirons ici la conduite du Sauveur qui n'oublie jamais ceux qui l'aiment et qui le servent. Quand ils sont dans les peines et dans les afflictions, il vient toujours à temps pour les aider et les consoler. Dieu, dit saint Chrysostôme, est fidèle dans ses promesses; il ne fait jamais défaut à ses amis; lorsqu'il les voit dans l'affliction, en butte à la fureur d'ennemis acharnés, c'est alors qu'il fait éclater toute la puissance de sa divinité pour les secourir et les délivrer de leurs maux. Nicodème, qui s'était associé à Joseph pour ensevelir le corps de Jésus, se cacha, dit-on, pendant plusieurs jours de crainte des Juifs, et put ainsi se dérober à leur fureur. Le nom de Joseph signifie accroissement ou persévérance, il doit donc être le type et le modèle des chrétiens qui, en persévérant dans la pratique de bonnes œuvres, mériteront par là que Jésus-Christ se manifeste à eux.

Le même jour le Sauveur apparut aussi à saint Jacques le Mineur, c'est du moins ce que saint Paul semble vouloir nous faire entendre dans son épître aux Corinthiens. Ce disciple dévoué à son Maître avait juré qu'à partir du moment où Jésus était mort sur la croix, il ne prendrait aucune nourriture jusqu'à ce qu'il l'eût vu ressuscité d'entre les morts. Il avait été fidèle à sa promesse; aussi Jésus, en se présentant à lui et à ceux qui étaient

avec lui, leur dit : Dressez la table et apportez à manger; alors, prenant du pain, il le bénit, le rompit, puis, en l'offrant à saint Jacques, il lui dit : Mon frère, mangez votre pain, parce que le Fils de l'homme est ressuscité d'entre les morts. C'est ce que nous rapporte l'historien Josèphe et après lui saint Jérôme dans son Livre des hommes illustres. Ce disciple, remarquons-le bien ici, n'aspirait pas seulement après ce pain matériel et grossier qui est la nourriture de notre corps, mais surtout après Jésus-Christ, qui est la vraie nourriture spirituelle de nos âmes; aussi mérita-t-il d'être consolé et rassasié tout à la fois. Dieu, en effet, n'abandonne jamais ceux qui mettent en lui toutes leurs espérances et il sait en temps opportun leur accorder ce qu'il désirent et les combler de ses saintes bénédictions. Le nom de Jacques signifie lutteur; il est le modèle de ceux qui luttent sans cesse contre les tentations, qui combattent courageusement contre leurs inclinations mauvaises et qui méritent par là de recevoir la visite de Jésus-Christ dans leurs cœurs. Imitez donc saint Pierre par votre docilité et votre soumission parfaite, saint Jacques par votre courage à combattre les péchés, Joseph par votre constance dans la pratique des bonnes œuvres, et Dieu ne vous mettra pas en oubli, il vous visitera par sa grâce et vous consolera selon vos besoins.

Apprenons encore que notre divin Sauveur ne visite jamais une âme sans la combler de consolations et sans lui révéler quelques-uns de ses divins secrets; c'est d'ailleurs ce que nous pouvons remarquer dans ses diverses apparitions. En effet, s'il se montre à sa sainte Mère affligée de sa mort, c'est pour la consoler par la

gloire de sa résurrection et pour éloigner de son cœur toutes les peines, toutes les douleurs qu'elle avait éprouvées jusqu'alors. S'il apparaît à Marie-Madeleine sous la figure du jardinier, c'ést pour tarir ses larmes et lui communiquer sa volonté en lui disant : Allez dire à mes frères que j'ai retrouvé mon Père qui est aussi votre père. S'il se montre aux trois Marie sur la route, c'est pour relever leur courage abattu et leur intimer ses ordres en leur disant : Allez dire à mes frères qu'ils se rendent en Galilée, c'est là qu'ils me verront. S'il se manifeste aux deux disciples sur le chemin d'Emmaüs, c'est pour ranimer son amour dans leurs cœurs et les instruire sur le sens des prophéties. S'il se révèle enfin à tous ses disciples assemblés, c'est pour les rassurer, pour les confirmer dans la foi à sa résurrection, en leur disant : La paix soit avec vous; c'est moi, ne craignez point; reconnaissez les trous des clous qui ont percé mes pieds et mes mains; c'est aussi pour éclairer leur intelligence et leur faire comprendre le vrai sens des saintes Écritures. C'est ainsi que Dieu console et instruit encore aujourd'hui ceux qui l'aiment et qu'il daigne visiter par sa grâce. Remarquons encore que nous ne pouvons mériter les consolations divines que par une crainte respectueuse envers Jésus-Christ, par nos larmes et nos prières ardentes, par notre résignation entière dans les épreuves de cette vie; par la fuite de toutes les consolations humaines et par la considération des récompenses célestes et éternelles.

Cependant le Sauveur n'avait pas encore, depuis sa résurrection. visité les justes et les patriarches qu'il avait retirés des limbes et établis, comme nous l'avons déjà dit, dans un paradis de délices. Il alla donc vers eux accom-

pagné de tous ses anges. A la vue de leur divin Libérateur qui venait ainsi à eux dans tout l'éclat de sa gloire, ces saints furent inondés d'une joie que nulle langue mortelle ne saurait raconter. Entonnant alors leurs cantiques d'allégresse, ils s'avancent à sa rencontre, se prosternent et l'adorent avec une humilité profonde, puis, se relevant, ils se rangent respectueusement autour de lui et le vénèrent comme leur Seigneur, comme le roi tout-puissant de la terre et des cieux. Oh! qui pourrait jamais peindre le bonheur et la joie dont ils furent alors transportés, les délicieux concerts qu'ils firent entendre de toute part! Représentez-vous, si vous pouvez, cette glorieuse assemblée de saints, unissez-vous à eux, mêlez vos voix à leurs célestes cantiques, ou du moins écoutez-les de loin, louez intérieurement le Seigneur, bénissez-le du fond de votre cœur et faites tous vos efforts pour vous rendre dignes de participer un jour à tant de bonheur et à tant d'allégresse.

CHAPITRE VIII

COMMENT LE SAUVEUR APPARUT AUX DEUX DISCIPLES SUR LE CHEMIN D'EMMAUS

Le jour même de la résurrection du Sauveur, deux des soixante-douze disciples, sortis de Jérusalem, se rendaient au bourg d'Emmaüs, éloigné de la ville de deux lieues environ. Saint Luc nous apprend que l'un de ces disciples s'appelait Cléophas, mais il ne nomme pas le second, par humilité, car, d'après l'opinion de saint Grégoire, ce second disciple était saint Luc lui-même. Saint Ambroise prétend au contraire que c'était Amaon, fils de Rufi. Quoi qu'il en soit, ces deux disciples, le cœur en proie à la douleur et au désespoir, cheminaient tristement, conversant entre eux sur tout ce qui s'était passé pendant ces derniers jours et gémissant sur la cruauté des Juifs qui avaient fait mourir leur maître, malgré l'innocence de sa

vie et la sainteté de sa doctrine. Comme ils s'entretenaient ainsi, Jésus vint et se joignit à eux corporellement et spirituellement tout à la fois, et il marchait avec eux comme leur compagnon de voyage, les interrogeant lui-même ou répondant aux diverses questions qu'ils lui adressaient. Jésus-Christ, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXIV *Luc.*), allumait ainsi dans leurs cœurs le feu sacré de la foi en sa résurrection et réalisait en même temps cette promesse qu'il avait faite précédemment : Toutes les fois que deux ou trois personnes seront réunies en mon nom, je me trouverai au milieu d'elles. Plus tard, dans l'endroit même où Jésus se joignit aux disciples, on fit construire une chapelle qui subsista longtemps.

Ces disciples aimaient bien sincèrement leur maître, c'est pourquoi le Sauveur se montra à eux corporellement, mais parce qu'ils doutaient intérieurement de sa résurrection, ils ne le reconnurent pas. Jésus donc leur dit : De quoi parlez-vous ainsi en marchant, et pour quel motif êtes-vous si affligés ? S'il leur fait cette question, ce n'est pas sans doute par ignorance, mais seulement afin de trouver dans leur propre réponse une occasion favorable de reprendre leur incrédulité. Et, comme dit saint Grégoire, ils s'entretenaient ainsi ensemble, parce qu'ils n'avaient plus aucun espoir de voir Jésus ressusciter d'entre les morts, et ils étaient accablés de tristesse, parce qu'ils pensaient que leur bon maître était à jamais perdu pour eux. Cléophas alors lui dit : Êtes-vous donc seul étranger dans Jérusalem et ne savez-vous pas tout ce qui s'est passé pendant ces derniers jours ? Comme s'il lui disait, selon saint Théophile (*in Luc.*) : Il est bien étonnant que vous seul, parmi tous les étrangers qui sont

venus à Jérusalem à l'occasion de la fête de Pâques, ne sachiez pas les grands événements qui ont eu lieu depuis quelque temps dans cette ville, car tout le monde les connaît. Ces disciples, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXIV *Luc.*), regardaient Jésus comme un étranger, parce qu'ils ne le reconnaissaient pas ; en effet, il était bien étranger pour eux, c'est-à-dire bien éloigné de leurs cœurs par le défaut de foi en sa résurrection. Cependant Jésus insistant de nouveau pour connaître quels étaient ces événements extraordinaires, ils lui dirent : Ne savez-vous pas ce qui s'est passé, touchant Jésus de Nazareth, qui fut un grand prophète, un homme puissant en œuvres et en paroles, c'est-à-dire remarquable par l'éclat de ses miracles et la sainteté de sa doctrine ? Ne savez-vous pas comment les Juifs se sont saisis de lui, l'ont crucifié et mis à mort ? Ces disciples, dit le vénérable Bède (*ibid.*), avouent que Jésus était un grand prophète, mais ils se gardent bien de dire qu'il était le Fils de Dieu ; sans doute parce qu'ils ne croyaient pas sincèrement à sa divinité, ou peut-être dans la crainte de se compromettre aux yeux des Juifs qui les persécutaient ; ils ne savaient pas quel était celui à qui ils parlaient, c'est pour cette raison qu'ils ne lui découvrirent pas la vérité à laquelle ils croyaient. Nous espérions, continuent-ils, qu'il délivrerait le peuple d'Israël, mais notre espérance s'est évanouie ; il nous avait promis qu'il ressusciterait le troisième jour après sa mort ; nous ne l'avons pas encore vu paraître, et pourtant le jour touche à son déclin. Ils lui racontent ensuite comment quelques-uns d'entre eux, étant allés au sépulcre, en étaient revenus et avaient jeté l'alarme dans leurs cœurs, en leur disant non pas qu'il était ressuscité, mais qu'on avait enlevé son

corps, ce qu'ils redoutaient le plus au monde. Jésus alors, blâmant leur peu de foi : O cœurs aveugles ! leur dit-il, et lents à croire tout ce que les prophètes ont annoncé touchant la mort et la résurrection du Sauveur ! Ne fallait-il donc pas que le Christ souffrît toutes ces choses afin d'accomplir la volonté de son Père céleste, d'opérer le salut du genre humain, de réaliser en lui toutes les Ecritures, et que par sa passion et par sa mort, il entrât dans sa gloire, à laquelle nul ne saurait parvenir s'il ne passe auparavant par la voie des souffrances et des tribulations. Il leur expliquait ensuite les saintes Écritures, leur montrant clairement que les circonstances de la Passion étaient l'accomplissement exact de tout ce qui avait été précédemment annoncé par les saints prophètes. La foi parfaite, en effet, consiste à croire que tout ce qui a été prédit et annoncé dans les saintes Écritures a été réellement et exactement accompli en Jésus-Christ.

Admirons ici la grande douceur, la bonté excessive du Sauveur. Et d'abord, par un effet de la tendre affection qu'il porte à ces deux disciples, il ne peut les laisser plus longtemps en proie à l'erreur et à la tristesse qui les accable. Comme un ami dévoué, comme un compagnon fidèle, il se joint à eux, leur demande avec bonté la cause de l'affliction dans laquelle ils sont plongés ; il leur expose les saintes Écritures, pénétrant ainsi peu à peu leurs cœurs de son saint amour. N'est-ce pas aussi ce que chaque jour Jésus-Christ opère spirituellement dans nos âmes ? Lorsque nous sentons naître en nous quelques sentiments de tristesse, quelque tentation de paresse ou de découragement, pensons à Jésus, parlons de Jésus, adressons-nous à Jésus, et bientôt il viendra fortifier nos cœurs, les éclairer et les

embraser de son divin amour. Le remède le plus efficace contre les tristesses spirituelles, c'est de penser à Dieu et de parler de lui. A l'exemple de ces deux disciples, pendant que nous marchons dans le chemin difficile de cette vie, entretenons-nous de ce qui a rapport à notre salut et Jésus-Christ s'approchera de nous comme il s'approcha de ses deux disciples ; il marchera avec nous, il nous instruira lui-même et nous révélera le secret des saintes Écritures. Qu'il est bon de penser en tout lieu à Jésus-Christ, de parler sans cesse de lui dans nos conversations ! Il n'oublie jamais, comme nous le voyons ici clairement, ceux qui se souviennent de lui et qui lui donnent leurs cœurs. N'est-ce pas lui qui nous a dit : Quand deux ou trois personnes sont assemblées en mon nom, je suis au milieu d'elles ? Mais surtout, il se plaît avec ceux qui aiment à parler de sa passion et des souffrances qu'il a endurées pour notre salut. C'est ce qu'il veut nous faire comprendre lui-même quand il nous dit : Rappelez souvent dans votre cœur la pauvreté, les humiliations et les amertumes auxquelles je me suis soumis pour vous, et vous renoncerez aisément aux richesses, aux honneurs et aux plaisirs de ce monde.

En second lieu, admirons la bonté de Jésus-Christ, non-seulement dans l'affection qu'il témoigne à ses deux disciples, mais encore dans l'humilité profonde avec laquelle il agit à leur égard. Il est le maître du monde, et pourtant il ne dédaigne pas de s'associer à eux, de marcher avec eux comme leur compagnon de voyage. Ne semble-t-il pas qu'il soit revenu à cette humilité qu'il avait si bien pratiquée pendant toute sa vie mortelle ? Ces disciples sont bien au-dessous des apôtres ; n'importe, il se joint à eux, il marche à leur côté et s'entretient familièrement avec eux.

Hélas ! qu'ils sont loin d'imiter cette humilité du Sauveur, ces grands et ces puissants du monde qui se croiraient déshonorés, s'ils s'abaissaient à converser avec ceux qui sont au-dessous d'eux ; ces orateurs orgueilleux qui refusent de parler devant un auditoire peu nombreux ou d'instruire les pauvres ! Quoi donc ! Le Sauveur ne révèle-t-il pas les secrets les plus profonds des saintes Écritures à ces deux simples disciples ? Dédaigne-t-il d'instruire l'humble Samaritaine assise sur le puits de Jacob ?

En troisième lieu, admirons la douceur infinie avec laquelle notre divin Sauveur instruit ces deux disciples ; comme il les console et les fortifie en leur inspirant une foi vive et ardente ! Ne semble-t-il pas nous dire : O cœurs insensibles et négligents à connaître les commandements et la volonté de Dieu, à mettre en œuvre tout ce qui vous est prescrit pour arriver au salut éternel ! Si donc nous voulons obtenir la vraie connaissance des saintes Écritures et vivre conformément à ce qu'elles nous prescrivent, humilions-nous ; ce n'est que par l'humilité que nous arriverons à la véritable intelligence des choses célestes. Humilions-nous afin que Dieu nous donne la grâce nécessaire pour supporter patiemment les peines et les adversités de ce monde, et qu'après avoir participé aux souffrances de Jésus nous puissions avoir part à la gloire de sa résurrection. Sachons-le bien, nul ne peut régner éternellement avec Jésus s'il n'a souffert avec lui. L'humilité, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXIV *Luc.*), est la vertu la plus nécessaire, la plus avantageuse pour nous en ce monde, et cela pour deux grandes raisons : la première, c'est que par elle nous apprenons à connaître ce que les saintes Écritures nous prescrivent relativement à notre salut ; la

seconde, c'est qu'elle nous porte à mettre en pratique ce que Dieu nous ordonne à ce sujet. Si Moïse et les autres prophètes qui ont annoncé l'avénement du Fils de Dieu en ce monde, ont tous dit qu'il ne devait arriver à la gloire que par les peines et les souffrances, comment des chrétiens oseraient-ils prétendre parvenir au Ciel par un autre chemin? Tous les saints, tous les élus de Dieu ont suivi cette voie, et vous, chrétiens dégénérés, vous voudriez entrer dans le ciel par une autre porte que celle par laquelle votre Roi lui-même est entré? Notre chef, dit saint Bernard (*Serm. de Passione*), est arrivé au ciel par les douleurs et par les souffrances ; et nous qui sommes ses membres nous aurions la ridicule prétention d'y parvenir par une autre voie? Ne serait-ce pas une chose monstrueuse de voir des membres vivre dans la délicatesse sous un chef couronné d'épines? Tout héritage en ce monde présente à la fois et des avantages et des charges ; il faut remplir les charges si l'on veut profiter des avantages. Eh bien, Dieu aussi a mis des charges à l'héritage céleste, ce sont les peines et les tribulations de cette vie; quiconque veut jouir de cet héritage doit aussi en remplir les charges. Jésus-Christ a passé par là; les apôtres, à son exemple, ont supporté les persécutions et les souffrances de toute sorte; tous les saints en un mot ont marché dans la voie étroite des peines et des tribulations. Vouloir parvenir à la gloire éternelle par un autre chemin, ce serait se croire plus digne du ciel que Jésus-Christ lui-même, plus saint que les apôtres, meilleur enfin que tous les élus.

Lorsque les disciples furent arrivés à l'endroit où ils devaient s'arrêter, le Seigneur feignit d'aller plus loin, non pas qu'il en eût l'intention. mais afin d'enflammer da-

vantage leur désir, et de se faire inviter à demeurer avec eux. Jésus-Christ, dit saint Bernard (*Serm.* 74, *in Cantic.*), fit semblant de vouloir aller plus loin, non pas que tel fût alors son dessein arrêté, mais afin de provoquer en eux cette invitation : Demeurez avec nous, car le jour est avancé et il se fait déjà tard. N'allons pas croire cependant que par là le Sauveur blessât la vérité en quoi que ce soit. S'il est quelquefois permis de simuler en paroles, pourquoi ne le serait-il pas en actions? Or, n'est-ce pas ce que nous voyons sans cesse dans l'ancien comme dans le nouveau Testament, où pour faire comprendre plus clairement une vérité, celui qui parle fait usage de la figure qu'on appelle parabole ; de même ici, le Sauveur feignit d'aller plus loin pour démontrer la grande distance qui existait entre lui et les cœurs de ces disciples qui n'étaient pas éclairés des lumières de la foi. Ces deux disciples éprouvaient tant de bonheur dans l'entretien de leur divin Maître, quoiqu'ils ne le connussent pas, qu'ils le forcèrent pour ainsi dire de demeurer avec eux, le prenant par les mains et le conjurant humblement par ces paroles : De grâce, restez avec nous, le jour baisse, la nuit approche, ne vous exposez pas à aller plus loin. Par là, dit saint Grégoire (*Homil.* 23, *in Evangel.*), apprenons la conduite que nous devons tenir envers les étrangers ; il ne suffit pas de les engager à entrer dans nos maisons, nous devons leur faire pour ainsi dire une sainte violence. Quiconque voit arriver pour lui le soir de la vie présente et s'entr'ouvrir les portes du tombeau, devrait sans cesse, à l'exemple de ces disciples, se tourner vers Dieu et répéter de cœur et de bouche ces paroles : Seigneur, daignez rester avec moi, car la nuit est proche.

Le Sauveur, gagné par leurs instances, entra avec eux,

et, s'étant assis à table, il prit du pain, le bénit, le rompit et le leur offrit ensuite, comme il avait coutume de faire avant sa Passion. Alors leurs yeux et leur intelligence furent ouverts et ils reconnurent leur divin Maître à la fraction du pain. Nous voyons dans l'Évangile plusieurs circonstances dans lesquelles le Sauveur bénit et rompit le pain de cette manière : lorsque dans le désert il nourrit cinq mille hommes avec cinq pains d'orge et deux poissons ; lorsque dans une semblable occasion il rassasia quatre mille hommes avec sept pains ; quand la veille de sa mort, pendant la dernière cène, il consacra son corps et son sang précieux ; enfin ici où il ouvre les yeux des deux disciples. Ces quatre circonstances nous désignent les quatre sens différents selon lesquels on peut interpréter les saintes Écritures : Le sens historique, le sens tropologique, le sens allégorique et le sens anagogique. Les disciples d'Emmaüs, dit saint Théophile (*in Luc.*), éclairés par Jésus-Christ et reconnaissant leur divin Maître à la fraction du pain, nous montrent que ceux qui approchent avec de bonnes dispositions de l'auguste sacrement de l'Eucharistie, y reçoivent en même temps les lumières de la foi et les saintes ardeurs de la charité ; telle est la puissance de ce sacrement en faveur de ceux qui le reçoivent avec un cœur pur. Jésus-Christ opère chaque jour, dans nos âmes, ce qu'il fit autrefois en faveur de ces deux disciples. Il n'a rien tant à cœur que de se voir invité et retenu en nous par l'ardeur de nos désirs et la ferveur de nos oraisons. Prions donc souvent et ayons soin de pratiquer envers notre prochain les œuvres de miséricorde. Il ne suffit pas pour arriver au ciel de connaître les saintes Écritures si en même temps on n'exécute ce qu'elles nous prescrivent.

La foi sans les œuvres est une foi morte, et ce ne sont pas ceux qui écoutent les préceptes de la loi, mais ceux qui les mettent en pratique, qui seront justifiés devant Dieu. Nous sommes des étrangers, des voyageurs sur cette terre où nous n'avons pas de demeure permanente ; si nous sommes dans les mêmes dispositions que les disciples d'Emmaüs, comme eux nous mériterons que Jésus se joigne à nous et nous accompagne dans le chemin de cette vie. Comme eux renonçons aux joies et aux plaisirs du monde pour nous livrer à une sainte tristesse; aux conversations vaines et inutiles pour nous entretenir de Dieu seul, et le Sauveur viendra en nous ; il embrasera nos cœurs du feu sacré de son amour ; il nous apprendra les secrets des Écritures, il éclairera notre intelligence, et, sans feindre d'aller plus loin, il fixera en nous sa demeure. Ces deux disciples d'Emmaüs nous représentent également les chrétiens fervents qui, non contents d'accomplir les commandements de Dieu, pratiquent encore les conseils évangéliques ; le mot Emmaüs en effet signifie désir de conseil. Le Sauveur se plaît à visiter souvent par sa grâce ses fidèles serviteurs.

Lorsque Jésus eut offert à ces deux disciples le pain qu'il venait de rompre et qu'ils l'eurent reconnu, il disparut à leurs yeux, afin d'exciter de plus en plus l'amour dans leurs cœurs par son absence même, et aussi pour leur montrer qu'il était vraiment ressuscité et que son corps désormais, agile et glorieux, pouvait sans obstacle, en un instant, passer d'un lieu dans un autre. Convaincus de la résurrection de leur divin Maître, ces disciples se dirent alors l'un à l'autre : Nos cœurs n'étaient-ils pas embrasés d'amour pendant qu'il nous parlait dans le chemin et qu'il nous expliquait les mystères des saintes Écritures ? Pour-

quoi, hélas ! ne l'avons-nous pas reconnu ? Pourquoi ne nous sommes-nous pas prosternés à ses pieds pour l'adorer ? Où le chercher maintenant ? Où pourrons-nous le trouver désormais ? Nous voyons par là, dit Origène (*Homil.* 7, *in Exod.*), que les paroles de Jésus-Christ ont la vertu puissante d'embraser de l'amour de Dieu et des choses célestes les cœurs de ceux qui les écoutent. Le vrai chrétien, dit saint Grégoire (*Homil.* 30, *in Evangel.*), lorsqu'il entend la parole divine, sent aussitôt s'éteindre en lui les concupiscences charnelles et disparaître la tiédeur dans le service de Dieu ; son cœur s'enflamme du désir des choses célestes et n'a plus d'ardeur que pour l'éternelle patrie. Le Sauveur quitta promptement ces deux disciples afin d'aller aussi consoler les autres apôtres, comme nous allons le dire dans les chapitres suivants.

CHAPITRE IX

COMMENT LE SAUVEUR APPARUT AUX DISCIPLES RÉUNIS, THOMAS ABSENT

Dès que Jésus-Christ eut disparu à leurs yeux, les deux disciples d'Emmaüs se levèrent de table et se remirent en chemin pour retourner vers les autres disciples qui étaient enfermés de peur des Juifs. Oh! qu'ils avaient été embrasés d'amour par les paroles de leur Maître, s'écrie saint Théophile (*in cap.* XXIV *Luc.*), les cœurs de ces deux disciples! Ils ne peuvent contenir les transports de leur joie, et, dans le désir qu'ils éprouvent de la communiquer aux autres, ils se rendent promptement à la ville où ils étaient réunis. Admirons ici l'empressement de ces disciples et l'ardeur de leur foi. La faim qui les presse, l'heure avancée de la nuit, la fatigue d'un long voyage qu'ils viennent de faire et qu'il leur faut entreprendre de nouveau,

la crainte même d'être saisis par les Juifs, leurs ennemis, rien ne peut les retenir; ils veulent à tout prix aller annoncer aux apôtres la résurrection de leur bon Maître, et tout ce qui s'était passé à leur égard. Apprenons que nous aussi nous devons nous empresser de communiquer aux autres les choses nécessaires au salut. A l'exemple de ces disciples, les prélats, eux aussi, doivent voir avec quel zèle, avec quelle ardeur ils doivent prêcher aux peuples la parole sainte et les instruire des vérités de la religion.

Arrivés à Jérusalem, ils trouvèrent sur la montagne de Sion les apôtres avec tous les autres disciples réunis et renfermés, de peur des Juifs, dans la chambre au-dessous du cénacle. Quand ils furent entrés, les apôtres leur apprirent que le Sauveur était vraiment ressuscité, et de quelle manière il s'était montré à Simon-Pierre. A leur tour ils racontèrent tout ce qui s'était passé dans leur voyage, et comment ils avaient reconnu leur Maître à la fraction du pain. Plusieurs cependant, et entre autres Thomas, nommé Didyme, peu frappés de tous ces récits, refusaient de croire à la vérité de la résurrection. Considérons ici avec quelle joie, avec quel bonheur ils s'entretiennent tous ensemble de leur bon Maître qui est revenu à la vie et qui est rendu à leur amour. Pendant qu'ils parlaient ainsi entre eux, Thomas les quitta et sortit de la maison. Aussitôt qu'il s'en fut allé, les portes étant parfaitement fermées, Jésus-Christ, attiré par les vœux ardents de ses disciples, et revêtu des insignes glorieux de la résurrection, se présenta à leurs regards et se tint au milieu d'eux afin d'être vu de tous ceux qui étaient alors réunis en son nom. Le Sauveur, dit le vénérable Bède (*in cap.* xx, *Joan.*), pour mieux ras-

surer ses apôtres, se montra à eux pendant la nuit, car c'est le temps où la peur se fait le plus sentir. Il vient les portes fermées, pour leur prouver que son corps désormais glorieux et impassible ne connaît plus d'obstacles. Il leur apparaît pendant qu'ils sont tous réunis, de même qu'au jour de la Pentecôte le Saint-Esprit descendra sur eux lorsqu'ils seront tous assemblés, pour nous apprendre que Jésus-Christ et l'Esprit ne se communiquent en ce monde qu'à ceux qui sont unis entre eux par les liens de la charité. Il se tient au milieu d'eux, afin d'être vu, reconnu de tous, et que tous puissent être consolés par sa présence. Le milieu, dit Salluste, est la place d'honneur, il est réservé à celui qui en est le plus digne. C'est pour cette raison que Jésus-Christ se tient au milieu de ses disciples, comme le soleil au milieu des astres, pour les éclairer de ses rayons lumineux; comme une rose au milieu des lis, pour les embellir; comme un roi au milieu de ses soldats, pour ranimer leur courage; comme un maître au milieu de ses élèves, pour les instruire; comme un père au milieu de ses enfants, pour conserver entre eux l'union et la concorde; comme le cœur au milieu des membres, pour leur communiquer la vie; comme un ami dévoué et sincère au milieu de ses amis, pour se consacrer tout entier à eux. N'est-ce pas aussi la manière dont nous agissons nous-mêmes? Lorsque nous nous trouvons plusieurs réunis ensemble, et qu'un ami commun survient parmi nous, ne lui donnons-nous pas la place du milieu, afin que tous nous puissions en même temps jouir de sa présence? Le Sauveur, en se manifestant à ses apôtres et à ses disciples réunis, au moment même où ils s'entretenaient de lui, a voulu nous apprendre que, nous aussi, nous nous rendrons

dignes de le recevoir dans nos cœurs, si, quand nous sommes plusieurs ensemble, nous nous plaisons à parler de lui, de sa gloire et des intérêts de notre salut, selon qu'il nous le dit lui-même par ces paroles : Lorsque deux ou trois personnes se trouveront réunies en mon nom, je serai au milieu d'elles.

Jésus-Christ apparaissant à ses apôtres au moment même où ils sont tourmentés par la crainte des Juifs, pendant la nuit, quand ils sont tous réunis dans un même lieu, et que les portes sont fermées, a voulu encore nous enseigner les quatre dispositions indispensables dans lesquelles nous devons être nous-mêmes pour mériter qu'il vienne à nous et qu'il nous console par sa divine présence. La première disposition est la crainte, qui purifie notre conscience de toutes souillures, selon ces paroles de l'Ecclésiastique : La crainte de Dieu éloigne le péché ; sans elle nul ne peut être justifié aux yeux du Seigneur. La seconde disposition est le mépris de la vaine gloire représentée par la nuit ; Jésus, en effet, ne se manifeste qu'à celui pour qui la gloire et les vanités du siècle ne sont que ténèbres profondes, et qui les méprise souverainement. La troisième disposition est l'union des cœurs ; Jésus-Christ se montre à ses disciples unis tous ensemble par les liens d'une charité réciproque, mais il s'éloigne de ceux qui sont en discorde avec leurs frères ; c'est ce que nous apprend le grand apôtre par ces paroles : Vivez tous ensemble dans une sainte union, et le Dieu de paix demeurera avec vous. Enfin la quatrième disposition est la stabilité qui consiste surtout à se renfermer dans son intérieur, à s'éloigner de la dissipation du monde et de toutes ses vaines curiosités. Fermons avec soin toutes les portes de nos sens, évitons les distractions extérieures, et nous

recevrons dans nos âmes, ainsi recueillies, la visite de notre Seigneur et Maître. Les disciples assemblés dans le cénacle, les portes fermées, sont l'image de ces bons religieux qui, pour l'amour de leur divin Maître, fermant avec soin toutes les portes de leurs sens, méritent d'être souvent visités par Jésus-Christ, qui les comble intérieurement de consolation et de joie.

Le Sauveur, en se manifestant à ses disciples, leur dit : *Pax vobis*, la paix soit avec vous. Cette paix, qu'il leur annonce ici, n'est pas une paix humaine, puisque en effet ils devaient par la suite être exposés aux souffrances et à toutes sortes de persécutions, mais la paix du cœur, fruit d'une conscience sans reproche en ce monde, et aussi la paix céleste qui doit en être la récompense pendant toute l'éternité. La première parole de Jésus à ses apôtres, après sa résurrection, est une parole de paix, pour leur apprendre qu'il était venu sur la terre pour rétablir la paix entre Dieu son Père et les hommes coupables, en les réconciliant avec lui, et aussi pour établir cette paix entre les hommes eux-mêmes, en les unissant tous ensemble par les liens d'une charité mutuelle. C'est en mémoire de cette première parole du Sauveur à ses disciples après sa résurrection que l'évêque, qui est le représentant du vicaire de Jésus-Christ dans l'Église, quand il célèbre le saint sacrifice, se tournant pour la première fois vers les fidèles, leur dit : *Pax vobis*, la paix soit avec vous. Puis ensuite, s'assimilant aux autres prêtres, il dit : *Dominus vobiscum*, pour montrer par là qu'il est semblable à nous. Dans la primitive Église, les fidèles, en signe de cette union et de cette paix, communiaient tous les jours ; dans la suite la ferveur s'étant relâchée, cette communion n'avait plus lieu que les diman-

ches, et enfin elle fut réduite aux trois principales fêtes de l'année : Noël, Pâques et la Pentecôte. L'Église alors institua le *baiser de paix*, pour marquer l'union intime qui doit régner entre tous les fidèles qui sont les membres d'un même corps. En recommandant ainsi la paix à ses disciples après sa résurrection, Notre-Seigneur a voulu nous apprendre que nous devons mettre tout en œuvre pour conserver en nous la paix du cœur et l'union de la charité avec le prochain, si nous voulons jouir un jour de sa divine présence dans les cieux.

De peur que les disciples ne le prissent pour un fantôme, ou ne crussent à quelqu'illusion du démon, le Sauveur leur dit : C'est moi, ne craignez point, et ne doutez pas de la vérité de ce que je vous dis. Cependant plusieurs d'entre eux, par l'horreur naturelle que les vivants éprouvent en présence des morts, furent saisis de frayeur et ils le prenaient pour un esprit, parce qu'ils ne pouvaient se persuader que leur Maître eût pu ainsi sortir avec son corps du sépulcre, et pénétrer jusqu'à eux, les portes fermées. La divine Providence permet ce doute en eux afin d'établir d'une manière plus certaine la vérité de la résurrection. Jésus donc leur dit : Pourquoi vous troublez-vous ainsi, et vous laissez-vous aller à des pensées mauvaises? Voyez plutôt mes mains, mes pieds et mon côté qui ont été percés sur la croix ; c'est moi qui ai souffert, c'est moi qui suis ressuscité. Touchez vous-mêmes pour vous convaincre ; un fantôme n'a pas de chair et des os comme vous le voyez en moi. Puis, leur montrant ses mains, qui portaient encore l'empreinte des clous dont elles avaient été transpercées, il semble leur dire à tous, et à nous en même temps : Voyez ces mains avec lesquelles j'ai vaillamment combattu

pour vous; je vous ai donné le premier l'exemple, marchez sur mes traces; comme moi, combattez avec courage; la victoire est le prix de la lutte; celui-là seul qui aura triomphé de ses ennemis pour l'honneur de mon nom, méritera d'avoir part à mon céleste royaume. Il leur montre ensuite son côté, afin de ranimer en eux son amour. Considérez, semble-t-il leur dire encore, ce côté entr'ouvert, ce cœur transpercé pour vous, et apprenez ainsi à m'aimer de toutes vos forces. Enfin, il leur montre ses pieds couverts de plaies, afin de leur inspirer le désir d'avancer toujours de vertu en vertu et de persévérer dans la pratique du bien. La vraie persévérance consiste surtout à ne jamais se départir des bonnes résolutions qu'on a formées et à y persister avec constance à travers les dangers et les menaces, les succès et les revers.

Or, remarquons-le bien ici, dans la vie spirituelle, il y a cinq grandes tentations contre lesquelles nous devons surtout lutter avec courage. La première est le désir du mal, ou l'amour des jouissances sensuelles et des honneurs du monde; cet amour est quelquefois si fort en nous qu'il nous fait oublier entièrement le bonheur et la gloire de la céleste patrie. La seconde est le manque de confiance en Dieu, comme si jamais le Seigneur nous refusait son secours et ses grâces pour nous soutenir dans la pratique de la vertu. La troisième est le regret qu'on éprouve en renonçant aux plaisirs des sens et aux vanités du siècle. O aveugle créature! Quoi donc! oserais-tu préférer la maladie à la santé, la mort à la vie, la tristesse à la joie, les peines éternelles au bonheur, à la gloire du ciel qui ne doit jamais finir. La quatrième est la honte que nous ressentons dans la pratique du bien, lorsque, par exemple,

dans la crainte d'être raillés, tournés en ridicule, nous renonçons aux œuvres d'humilité, aux jeûnes, à la prière. La cinquième enfin, est la présomption qui nous fait concevoir une trop grande espérance en la bonté, en la miséricorde de Dieu, lorsque nous disons, par exemple : Le Seigneur est tout miséricordieux, il ne saurait nous condamner à des châtiments éternels ; nous sommes chrétiens, Dieu ne nous a pas créés pour nous perdre. O funeste présomption! Prenons garde de nous tromper ici nous-mêmes. La véritable espérance chrétienne est l'attente certaine de la béatitude future promise à nos mérites, mais celui qui n'a aucun mérite n'a nul droit d'y prétendre, il n'est qu'un présomptueux qui s'expose à des châtiments éternels.

Jésus-Christ, en se laissant toucher par ses disciples, afin de les convaincre de la vérité de sa résurrection, opérait un nouveau miracle, parce qu'en effet, selon la pensée de saint Grégoire, son corps devenu immortel et impassible par sa résurrection n'était plus palpable de sa nature à dés mains mortelles et sujettes à la corruption. Il voulait ainsi nous donner une image de notre propre résurrection, qui aura lieu à la fin des siècles, et par laquelle nos corps, comme le sien, par l'effet de la toute-puissance divine, devenus incorruptibles et glorieux, pourront cependant être touchés par ceux qui seront de même nature. Ce n'était pas assez pour le Sauveur de se manifester aux regards de ses disciples, il voulut encore se rendre palpable pour eux, afin de nous donner le modèle de notre résurrection future. En effet, ajoute saint Grégoire, après la dernière résurrection, nos corps ne seront pas tellement impalpables qu'on ne puisse les toucher, ni tellement subtils qu'ils puissent être emportés au gré des vents, comme l'ont rêvé

quelques hérétiques, mais ils seront subtils par l'effet de la puissance spirituelle qui les animera, et réellement palpables de leur nature. La clarté dont les corps des justes, après la dernière résurrection, resplendiront dans le royaume de Dieu leur Père, dit saint Augustin (*lib.* XXII *de Civit. Dei*), n'était pas absente du corps de Jésus-Christ après sa propre résurrection, elle était seulement voilée, parce que ses disciples, auxquels il se manifestait, de leurs yeux mortels et corruptibles, n'auraient pu le contempler, et il voulut paraître devant eux de manière à pouvoir en être reconnu.

Malgré ces preuves évidentes de la résurrection, plusieurs disciples étaient encore dans le doute et hésitaient à y croire ; Jésus donc, pour les convaincre de plus en plus, leur demanda s'ils n'avaient rien à lui donner à manger. Ils lui présentèrent une partie d'un poisson rôti, dont sans doute ils avaient mangé l'autre moitié, et de plus un rayon de miel. Ce n'est certes pas sans une raison bien plausible que les disciples offrent ces deux objets au Sauveur après sa résurrection. N'était-il pas en effet lui-même ce poisson rôti par les souffrances et la passion qu'il endura dans son humanité? N'était-il pas aussi ce rayon de miel par la douceur de sa nature divine? Apprenons aussi ce que nous devons spécialement offrir nous-mêmes à Jésus-Christ : la mortification de la chair figurée par le poisson rôti, et la dévotion sincère de nos âmes, dont le rayon de miel est l'emblème. Ceux-là présentent tout à la fois au Sauveur le poisson rôti et le rayon de miel, qui conservent dans leur cœur la foi sincère à sa passion et à sa résurrection glorieuse. Le poisson rôti, dit saint Théophile (*in cap.* XXIV *Luc.*), nous représente la vie active qui, comme

le feu, consume en nous la faiblesse et les imperfections de la nature, et le rayon de miel est l'emblème de la vie contemplative qui nous fait goûter toutes les douceurs que l'on trouve à s'entretenir avec Dieu.

Le Sauveur voulut manger en présence de ses disciples afin de leur prouver jusqu'à l'évidence que son corps était véritablement un corps vivant et animé. Jésus-Christ, nous dit le vénérable Bède (*in cap.* XXIV *Luc.*), non content de se faire toucher par ses disciples incrédules, daigna encore manger devant eux, non pas qu'il eût besoin de nourriture, pas plus que nous n'en aurons besoin nous-mêmes après la résurrection générale pour entretenir la vie de nos corps, mais afin de leur montrer qu'il avait un corps vivant et animé, et qu'il n'était ni un esprit ni un fantôme.

Selon le sens littéral, Jésus-Christ atteste la vérité de sa résurrection de trois manières différentes. Premièrement par la vue, quand il dit : Considérez mes pieds et mes mains, et reconnaissez en moi votre divin Maître. En second lieu, par le toucher, lorsqu'il dit : Palpez et voyez vous-mêmes ; un esprit n'a ni chair ni os comme vous le remarquez en moi. Troisièmement, par le sens du goût en disant : Avez-vous quelque chose à me donner à manger ? Selon le sens mystique, ceux-là voient Jésus ressuscité, qui méditent dévotement la gloire de sa résurrection ; ils le touchent pour ainsi dire de leurs mains, ceux qui s'unissent à lui par la charité ; ils lui présentent un poisson rôti, ceux qui, pour la gloire de son nom, supportent avec patience les peines et les tribulations de cette vie ; et ceux qui exercent envers le prochain les œuvres de miséricorde, lui offrent un rayon de miel.

Lorsque Jésus-Christ eut mangé, il remit ce qui restait à ses disciples, voulant leur apprendre qu'ils devaient eux-mêmes le suivre dans ses souffrances et dans sa passion ; souffrances amères, il est vrai, quant à la douleur du corps, mais bien douces quant à la gloire qui doit en être la récompense. Pour convaincre de plus en plus ses disciples de la vérité de sa résurrection, le Sauveur ajoute : Souvenez-vous de tout ce que je vous ai annoncé lorsque j'étais encore avec vous dans mon corps mortel avant ma passion; je vous disais alors qu'il était nécessaire que tout ce qui avait été écrit touchant le Fils de l'Homme dans la loi par Moïse et par les prophètes, fût accompli en moi. A ces mots, il répandit sa grâce dans leurs cœurs, en éclairant leur entendement obscurci jusqu'alors et en leur communiquant l'intelligence des saintes Écritures, afin qu'ils pussent acquérir la parfaite connaissance de sa résurrection. Jusqu'ici le Sauveur n'avait prouvé la vérité de sa résurrection que par rapport à son humanité, maintenant il la prouve relativement à sa divinité même. En effet, il n'appartient qu'à Dieu d'éclairer les âmes et de donner instantanément l'intelligence des saintes Écritures, comme Jésus-Christ la fait ici en faveur de ses disciples. Jésus, avant sa passion, avait prouvé ouvertement à ses disciples qu'il était tout à la fois vrai Dieu et vrai homme ; après sa résurrection, il leur montre également son humanité et sa divinité. Pour les instruire ensuite de sa doctrine, il ajoute : Vous devez croire tout ce que vous voyez en moi, car toutes choses sont arrivées comme elles ont été prédites ; il fallait que le Christ souffrît sur l'arbre de la croix les humiliations et la mort, et que le troisième jour, il ressuscitât d'entre les morts et sor-

tît glorieux du tombeau. Le Sauveur, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXIV *Luc.*), aurait perdu le fruit de sa passion s'il ne fût pas véritablement ressuscité; il était nécessaire non pour lui, qui était sans souillures, mais pour nous, qui étions couverts de crimes, que par sa passion il nous délivrât des châtiments dus à nos forfaits, et il n'était pas moins nécessaire qu'il ressuscitât pour nous montrer que nous pouvions avoir part à son royaume éternel, si nous marchions sur ses traces; c'est ce que nous apprend saint Paul lui-même quand il dit: Le Christ est mort pour nos péchés et il est ressuscité pour notre justification. C'est alors que l'Agneau sans tache, immolé pour nous, a été jugé digne de prendre le livre de vie, et d'en briser les sept sceaux dont il était fermé, c'est-à-dire de nous révéler tout ce qui y était écrit, touchant le mystère de son Incarnation, son baptême, sa prédication, ses miracles, sa passion, sa résurrection et son ascension. Apprenons que nous ne saurions jamais comprendre les saintes Ecritures, si Dieu par sa grâce ne nous en donnait l'intelligence; c'est lui qui est la véritable clef de David, qui seule peut ouvrir et après laquelle nul ne saurait fermer.

Pour faire connaître ensuite la cause, le motif de sa mort et de sa résurrection, le Sauveur ajoute: Ne fallait-il pas que la pénitence et la rémission des péchés fussent annoncées non-seulement aux Juifs, mais encore à tous les peuples de la terre, parce que Dieu ne fait acception de personne. Par ces paroles, Jésus-Christ nous fait entendre que désormais toutes les nations devaient être unies entre elles par les liens sacrés de la foi et de la charité. Le Messie, son saint précurseur et ses apôtres commencèrent

à prêcher dans Jérusalem, afin que de là l'Évangile pût se répandre jusqu'aux extrémités les plus reculées du monde. Le Sauveur, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXIV *Luc.*), ordonne à ses apôtres de commencer leur mission évangélique dans Jérusalem, non pas que les Juifs seuls fussent destinés à recevoir la parole sainte, ou qu'à eux seuls fût réservée la gloire de devenir les enfants adoptifs de Dieu, mais afin que les païens et les infidèles, plongés dans le bourbier du vice et de l'erreur, en voyant que, par la bonté infinie de Dieu, l'Évangile était annoncé et le pardon offert à ceux mêmes qui avaient crucifié son Fils, ils pussent concevoir l'espérance d'obtenir, eux aussi, grâce pour leurs péchés, s'ils embrassaient la vérité de tout leur cœur. Jésus avant sa passion avait dit à ses apôtres : Je vous verrai de nouveau et votre cœur se réjouira. Il accomplit maintenant sa promesse ; l'évangéliste en effet ne dit-il pas : A la vue de leur divin Maître les disciples furent transportés de joie. Qui pourrait n'être pas comblé d'allégresse en voyant celui-là même qui est la source de toute joie et de toute miséricorde ? Il leur montre ses mains qui sur la croix ont été percées de clous pour le salut du monde ; ses pieds qui se sont autrefois si souvent fatigués pour aller de lieu en lieu annoncer la bonne nouvelle du salut ; son côté sacré d'où ont coulé sur l'infâme gibet les sacrements de notre Rédemption ; dans toutes ces parties de son corps brillent les marques des plaies, afin de dissiper tous les doutes, toutes les incertitudes touchant la vérité de sa résurrection. A cette vue, la tristesse que les disciples avaient ressentie à la mort de leur bon Maître disparaît entièrement de leurs cœurs ; ils sont rassurés contre la crainte même des Juifs. Qu'auraient-ils à redou-

ter désormais? N'est-il pas ressuscité? N'ont-ils pas au milieu d'eux Celui qui seul peut les protéger et les défendre?

Après tout ce que nous venons de rapporter, le Sauveur, s'adressant encore à ses apôtres, leur dit de nouveau : *Pax vobis*, la paix soit avec vous. En donnant ainsi deux fois la paix à ses disciples, Jésus-Christ nous enseigne le double précepte de la charité envers Dieu et envers le prochain. Quiconque veut jouir de cette double paix doit posséder aussi dans son cœur l'amour de Dieu et l'amour de ses frères. Il nous montre également que par sa mort il avait rétabli la paix dans le ciel et sur la terre, entre Dieu et les hommes et entre les hommes eux-mêmes. Par cette double paix que le Sauveur offre à ses disciples, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 85, *in Joan.*), il nous montre les effets merveilleux de ses souffrances et de sa mort qui ont effacé toutes les tristesses, tous les maux de ce monde pour y répandre tous les biens. Jésus ajoute ensuite : Ainsi que mon Père m'a envoyé pour annoncer la vérité de la foi dans le pays de Judée, je vous envoie de même pour l'enseigner à votre tour à tous les hommes répandus dans l'univers entier. Je vous établis mes représentants en ce monde pour instruire, prêcher, baptiser et y faire glorifier le saint nom de mon Père et le mien. Dieu le Père envoya son Fils en ce monde, quand il lui ordonna de se revêtir de notre humanité dans le mystère de son Incarnation, et Jésus-Christ envoya ses apôtres quand il leur prescrivit d'annoncer ce grand mystère à toutes les créatures. Jésus-Christ, selon saint Grégoire (*Homil.* 28, *in Evangel.*), s'adressant à ses apôtres leur dit : Ainsi que mon Père m'a envoyé, je vous envoie de même, comme s'il leur disait en d'autres termes : Mon Père qui m'aimait parfaitement, m'a envoyé en ce monde

afin de souffrir et de mourir pour le salut des hommes; de même je vous envoie, malgré toute l'affection que j'ai pour vous, afin d'endurer toutes les peines, toutes les humiliations, toutes les persécutions auxquelles vous serez en butte pour l'honneur et pour la gloire de mon nom.

L'homme de lui-même ne saurait remplir une pareille mission s'il n'est aidé puissamment par la grâce de l'Esprit-Saint ; aussi le Sauveur soufflant sur ses apôtres leur dit : Recevez le Saint-Esprit. En soufflant ainsi sur ses apôtres, Jésus-Christ voulait nous apprendre que le Saint-Esprit procède de lui comme il procède du Père, de même que le souffle procède de celui qui le produit. N'allons pas croire cependant que ce souffle fût le Saint-Esprit lui-même, il n'en était que le signe ou l'image. Le souffle du Sauveur sur ses apôtres, dit saint Augustin (*lib.* II, *de Trinit.*, *cap.* xx), n'était certainement pas la substance propre du Saint-Esprit, il n'en était que l'emblème et nous montrait que cet Esprit divin procède en même temps du Père et du Fils. De là est venue dans l'Église la coutume de souffler sur le visage de la personne que l'on baptise pour montrer que c'est par la grâce du Saint-Esprit que nous sommes régénérés. C'est également cette même grâce de l'Esprit-Saint qui opère en nous la rémission des péchés. Le Sauveur ajoute aussitôt après : Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez, leur donnant par là le pouvoir de lier et de délier; non pas toutefois que les apôtres soient établis les auteurs même du pardon, mais seulement les ministres, pourvu encore que leur jugement soit conforme au jugement de Dieu. Notre-Seigneur, dit saint Augustin (*Homil.* 23, *lib.* L, *ho-*

mil.), pour montrer clairement que la rémission des péchés est l'effet de la grâce divine et non pas l'effet des mérites de l'homme, ne dit à ses apôtres : Les péchés que vous remettrez seront remis, les péchés que vous retiendrez seront retenus, qu'après leur avoir donné le Saint-Esprit; comme s'il leur disait : C'est le Saint-Esprit qui remettra les péchés et non pas vous. Or, le Saint-Esprit est Dieu ; c'est donc Dieu qui remet les péchés et non pas vous qui n'êtes que ses ministres. Quoique ce soit Dieu seul qui remette les péchés, les ministres de l'Église cependant y coopèrent par la puissance des clefs qui leur a été donnée. Les péchés ne sont remis qu'à ceux-là seulement qui, par la foi et par la charité, sont membres de l'Église, et non pas aux autres; le pouvoir de consacrer le corps de Jésus-Christ avait été donné aux apôtres le jour de la Cène, lorsque le Sauveur leur avait dit : Faites ceci en mémoire de moi ; mais la puissance des clefs sur son corps mystique, puissance qui avait été promise à saint Pierre et en lui à tous ses successeurs, ne leur fut donnée qu'à l'instant dont nous parlons. Nous ne devons pas douter, dit saint Augustin (*Tractat.* 121, *in Joan.*), que Jésus-Christ conféra à ses apôtres l'ordre de l'épiscopat quand, en soufflant sur eux, il leur dit : Les péchés que vous remettrez seront remis et les péchés que vous retiendrez seront retenus.

Le Sauveur cependant, après avoir ainsi consacré quelques instants à consoler ses disciples par ses paroles et par sa présence, malgré toutes les instances qu'ils lui firent de demeurer plus longtemps avec eux, leur donna sa bénédiction et se retira. Lorsqu'il s'en fut allé, Thomas, qui était sorti avec l'arrivée de Jésus

comme nous l'avons dit plus haut, rentra dans la maison. Tous les disciples alors, ravis de lui apprendre une bonne nouvelle, lui dirent : Nous avons vu le Seigneur; c'est ainsi qu'ils appelaient leur Maître avant sa passion. Thomas leur répondit qu'il ne croirait point, s'il ne voyait et s'il ne touchait lui-même les cicatrices de ses plaies. Il voulait s'assurer lui-même de la vérité de la résurrection, par la vue et par le toucher ; ce sont en effet les deux sens qui sont le moins sujets à l'erreur. Thomas avait vu son Maître souffrir tant de douleurs et de tourments durant sa passion et mourir si cruellement sur la croix, qu'il ne pouvait croire à la possibilité et à la réalité de sa résurrection si lui-même il ne voyait et ne touchait son corps revenu à la vie. Les disciples, après que le Sauveur les eut quitté, conservaient dans leurs cœurs le souvenir de sa divine présence et soupiraient sans cesse après le bonheur de le contempler de nouveau. Nous voyons dans l'Évangile que Jésus-Christ en ce saint jour de sa résurrection se manifesta cinq fois différentes, et, en mémoire de ces diverses apparitions, le prêtre, dans la célébration du saint sacrifice de la Messe, se retourne cinq fois aussi vers les fidèles qui y assistent. La troisième fois qu'il se tourne vers le peuple, il garde le silence pour nous représenter par là l'apparition qui fut faite à saint Pierre et dont on ignore l'heure et le lieu. Si, à l'exemple des disciples, nous voulons jouir de la divine présence de Jésus-Christ, nous devons comme eux nous y disposer par le recueillement et par la prière; nous devons compatir à ses souffrances et à ses douleurs, car, selon le langage du grand apôtre, si nous nous sommes associés à ses peines et à ses angoisses, nous aurons part à ses consolations et à son triomphe.

Lorsque Jésus-Christ eut quitté ses disciples, il retourna vers les saints et les patriarches qui étaient réunis dans le paradis terrestre. Tous ces saints, de concert avec les anges du ciel, faisaient éclater leur joie et leur bonheur en célébrant ses louanges par d'harmonieux cantiques et en lui témoignant leur respect et leur amour. O âme dévote, associez-vous à tous ces saints! comme eux, rendez au Seigneur de continuelles actions de grâce pour tous les bienfaits dont il vous a comblée, soupirez sans cesse et avec ardeur après ce séjour de délices où, en la compagnie des élus, vous contemplerez la face du Très-Haut et où vous chanterez éternellement sa gloire.

CHAPITRE X

COMMENT LE SAUVEUR APPARUT AUX DISCIPLES RÉUNIS, THOMAS AVEC EUX

Huit jours après sa résurrection, Jésus-Christ se manifesta de nouveau à ses disciples. Thomas avait refusé, sur le rapport de ses compagnons, de croire que le Sauveur fût vraiment ressuscité; mais comme en cela il agissait plutôt par ignorance que par malice, son bon Maître ne voulut pas le laisser plus longtemps dans son incrédulité, et daigna se montrer de nouveau, afin d'établir la foi dans son cœur. Lors donc que les disciples étaient tous assemblés sur la montagne de Sion comme la première fois qu'il leur était apparu, et Thomas avec eux, ce bon pasteur, plein de sollicitude pour son petit troupeau, venant les portes fermées et se tenant au milieu d'eux afin d'être mieux vu de tous, leur dit : La paix soit avec vous. Jésus-Christ se place au milieu de ses disciples et leur donne la

paix pour nous apprendre qu'il n'y a de véritable paix dans une congrégation qu'autant que le supérieur est au milieu de ses sujets, le pasteur au milieu de ses ouailles, ne témoignant pas plus d'affection pour l'un que pour l'autre et les traitant tous avec la même tendresse. Une colonne ne soutient jamais mieux un édifice que quand elle est placée au milieu, et si tous les éléments, la terre exceptée, sont dans un mouvement continuel, c'est qu'ils ne sont pas au milieu, tandis que la terre qui est au centre, conserve son immobilité. Le Sauveur recommande si souvent et avec tant d'instance la paix à ses disciples, parce que sans cette paix il est impossible de plaire à Dieu qui n'habite que dans les cœurs qui la possèdent. Jésus-Christ en venant sur la terre apporta la paix, et quand il la quitte pour remonter au ciel, il laisse la paix à ses fidèles serviteurs; ainsi toute la perfection chrétienne et religieuse consiste dans cette paix qui résulte de l'amour envers Dieu et envers le prochain; nous devons donc faire tous nos efforts pour l'acquérir, et la conserver avec soin quand nous la possédons. Rougissons de honte, dit saint Grégoire de Nazianze (*Orat. de Pace*), si nous n'avons que du mépris ou de l'indifférence pour cette paix que Jésus-Christ a bien voulu nous laisser en sortant de ce monde. La paix! oh! que ce nom est doux, que les effets en sont délicieux! La paix, c'est Dieu lui-même; la paix, elle nous est recommandée à tous, mais, hélas! combien peu se mettent en peine de l'acquérir! Quelle en est donc la cause? C'est que la plupart des chrétiens de nos jours, aveuglés par l'ambition, courent après les honneurs et les richesses de ce monde; c'est qu'ils se laissent entraîner à la jalousie, à la haine, au mépris du prochain ou à tout autre vice qui les éloigne de Dieu.

Le Sauveur alors, s'adressant à Thomas et répondant pour ainsi dire à sa question, lui dit : Apportez ici votre doigt et voyez mes mains. Non pas que la vue soit dans le doigt, mais il semble plutôt lui dire : Touchez et vérifiez vous-même. Le mot *voir* est employé ici dans le sens de *sentir*, de *comprendre*. La vue est souvent prise pour les autres sens ; c'est ainsi que nous disons le plus ordinairement : Voyez, au lieu de dire, entendez comme ces chants sont harmonieux ; voyez, au lieu de sentez combien cette fleur est odorante ; voyez, au lieu de dire, touchez comme cette laine est moelleuse ; voyez, au lieu de dire, goûtez combien cette liqueur est agréable. La vue, dit saint Augustin (*Tractat.* 121, *in Joan.*), est prise le plus habituellement pour les quatre autres sens et souvent même pour l'intelligence ; c'est ainsi que nous disons souvent, ne voyez-vous pas, au lieu de dire, ne comprenez-vous pas telle ou telle chose ? Thomas voulait s'assurer de la vérité de la résurrection tout à la fois par la vue et par le toucher, c'est pour cela qu'il avait dit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans les trous des clous et ma main dans la plaie de son côté, je ne croirai point. Jésus donc lui dit pour le convaincre : Approchez votre doigt dans le trou des clous, regardez mes mains transpercées, mettez votre main dans la plaie de mon côté percé d'une lance, et reconnaissez que je suis bien celui-là même qui a été attaché à la croix. Oh ! qu'elle était large et profonde cette plaie pratiquée dans le côté sacré du Sauveur, puisqu'on pouvait y mettre non-seulement le doigt, mais encore la main tout entière ! Le Seigneur dit ensuite à Thomas : Ne soyez donc pas incrédule, mais fidèle, car par votre incrédulité, vous renouvelez toutes les

souffrances de ma passion, vous m'attachez de nouveau à la croix. Lorsque nous pensons à l'incrédulité de cet apôtre obstiné, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 86, *in Joan.*), admirons aussi l'immense bonté de son divin Maître; pour sauver une seule âme, il ne craint pas de se montrer tout couvert des blessures qu'il avait reçues dans sa douloureuse passion. Il ne se manifeste pas à lui aussitôt après sa résurrection, afin de laisser croître dans son cœur le désir de jouir de sa présence par le récit des autres disciples, et aussi afin que sa foi devienne plus ferme et plus solide.

Après avoir touché les cicatrices de Jésus, Thomas ne crut pas seulement de cœur la vérité de la résurrection, mais il proclama hautement sa croyance, deux choses indispensables pour le salut, en disant : Mon Seigneur et mon Dieu! Comme s'il disait : Oui, je le crois fermement, et je professe avec certitude ma foi en votre glorieuse résurrection et en votre immortalité; vous êtes véritablement mon Seigneur et mon Maître, je suis votre serviteur et le fils de votre servante. Vous êtes mon Dieu, ce Dieu tout-puissant qui m'avez créé par un pur effet de votre bonté, ce Dieu qui n'avez pas craint de vous revêtir de notre propre humanité et de souffrir une mort ignominieuse pour nous racheter des peines de l'enfer et nous mériter la vie éternelle. Telle est maintenant ma croyance ferme et sincère; j'en fais en ce moment à vos pieds une profession solennelle et irrévocable. O bienheureux saint Thomas, qui avez pu toucher de vos mains le côté sacré du Sauveur, ce côté d'où a coulé sur la croix ce sang précieux qui nous a arrachés à la vengeance divine, qui nous a purifiés de toutes nos souillures, qui nous a régénérés par la grâce et nous a mérité la gloire. Le Sauveur ensuite, pour montrer la récom-

pense que mérite une foi sincère et véritable, ajoute : Vous avez cru, Thomas, parce que vous m'avez vu, parce que vous m'avez touché; heureux ceux qui auront cru sans avoir vu. Par ces paroles, Jésus-Christ ne loue pas seulement la foi de saint Thomas, il prédit encore ce qui doit assurer notre propre salut. Comme s'il disait : Parce que vous m'avez vu, Thomas, vous avez cru en moi; mais bien plus heureux seront ceux qui croiront en moi du fond de leur cœur sans m'avoir vu comme vous corporellement. Jésus-Christ, dit saint Augustin (*Tractat.* 121, *in Joan.*), emploie ici la formule du prétérit, pour montrer la certitude avec laquelle il parle; aux yeux de Dieu, les choses futures sont aussi claires et aussi manifestes que si elles étaient déjà passées.

Saint Thomas, en touchant le corps du Sauveur, fut convaincu de sa résurrection et crut en même temps à sa divinité; en effet, la foi est la manifestation des choses qu'on ne voit pas. Aussi quand il s'écrie : Mon Seigneur et mon Dieu, il proclame ouvertement que Jésus-Christ est en même temps vrai Dieu et vrai homme. Lorsque saint Thomas, nous dit Théophile (*in cap.* XX *Joan.*), eut touché les plaies sacrées du Sauveur, d'infidèle qu'il était, il devint un chrétien sincère et fit ouvertement profession de la foi catholique en reconnaissant que la divinité était unie inséparablement à l'humanité en la personne de Jésus-Christ. Nous devons croire, quoique l'évangéliste n'en fasse aucune mention, que le Sauveur, après tout ce que nous venons de rapporter, donna en soufflant sur lui le Saint-Esprit à Thomas, et qu'il l'ordonna évêque, comme précédemment les autres apôtres.

Le Sauveur, après sa résurrection, voulut conserver sur

son corps, quoique devenu incorruptible et glorieux, les marques des plaies qu'il avait reçues durant sa passion. Sans doute, ce ne fut pas par impuissance de les guérir; n'aurait-il pas pu, en effet, effacer de son corps les traces de la mort, celui qui avait détruit son empire et sa puissance? Il ne le voulut pas, et cela pour plusieurs raisons que nous allons énumérer ici. Premièrement, afin de prouver par là d'une manière plus irréfragable la vérité de sa résurrection et de raffermir la foi chancelante de ses disciples. En effet, en offrant à leurs yeux les traces de ses plaies, il leur démontrait clairement que c'était bien le même corps qui avait été attaché à la croix; aussi saint Luc lui fait-il dire : Voyez mes pieds et mes mains, et n'hésitez pas à reconnaître en moi votre Maître. Secondement, pour nous donner un témoignage vivant de l'amour qu'il a pour nous, amour qui l'a conduit jusqu'à la mort et à la mort de la croix, et aussi pour nous exciter à l'aimer à notre tour de tout notre cœur, lui qui, comme dit saint Jean dans l'Apocalypse, a lavé nos iniquités dans son sang. Troisièmement, afin de nous rappeler par là l'œuvre de notre rédemption; ce sont ses plaies qui ont opéré notre salut, et, comme dit le prophète Isaïe : C'est pour nos péchés qu'il a été sur la croix couvert de blessures; chantons donc sans cesse les miséricordes infinies de celui qui a bien voulu être notre libérateur. Quatrièmement, afin de nous édifier et de nous instruire. En effet, si les traces des plaies du Sauveur restent gravées sur son corps désormais glorieux et impassible, c'est pour que nous compatissions nous-mêmes à ses souffrances, pour que nous les ayons sans cesse présentes à l'esprit et pour que nous lui rendions de continuelles actions de grâce, selon ces paroles du

grand apôtre : Ressentez sans cesse au fond de votre cœur tout ce que Jésus-Christ a enduré pour vous.

La cinquième raison, c'est qu'il voulait nous montrer par là que nous sommes continuellement présents à sa mémoire, et que de notre côté nous devons sans cesse nous souvenir de lui. Pourrait-il nous oublier un instant, celui qui a si cruellement souffert pour nous sur la croix ? Écoutons ce qu'il nous dit lui-même par la bouche du prophète Isaïe : Je ne saurais vous oublier désormais; voici que j'ai gravé votre souvenir dans mes mains. Sixièmement, afin de nous réconcilier avec Dieu son Père, et que ce Dieu de toute bonté daigne pardonner au genre humain, pour le salut duquel il a voulu que son divin Fils fût ainsi couvert de plaies? Nous avons pour avocat auprès de Dieu le Père, dit saint Paul, Jésus-Christ son Fils; c'est lui qui a satisfait pour nos péchés; c'est lui qui sans cesse intercède pour nous auprès de son Père céleste, présentant continuellement à ses regards les blessures dont il fut chargé pour le salut du genre humain. O homme, s'écrie saint Bernard (*Serm. de Adventu*), approchez avec confiance du trône de l'Éternel; vous y trouverez le Fils en présence de son Père, la Mère en présence de son Fils; vous y verrez le Fils montrant à son Père les meurtrissures et les plaies qu'il a endurées pour vous; la Mère montrant à son Fils les mamelles qui l'ont allaité. A la vue de tant de marques d'amour, Dieu pourrait-il refuser à son Fils ce qu'il implore de sa miséricorde ? le Fils pourrait-il rejeter les prières de sa sainte Mère ? Septièmement, le Sauveur a voulu conserver sur son corps les marques de ses blessures pour la confusion des pécheurs, afin qu'au jugement dernier, à la vue de tout ce qu'un Dieu-Homme a bien voulu souffrir pour eux, ils reconnaissent du

moins que c'est avec justice qu'ils sont condamnés à des supplices éternels. Lorsque Jésus-Christ, dit saint Augustin (*lib.* II, *de Symb.*, *cap.* VIII), au grand jour du jugement, reprochera aux réprouvés leur ingratitude pour tous ses bienfaits, il leur dira : Voilà l'homme que vous avez attaché à la croix ; considérez les blessures dont vous l'avez couvert, reconnaissez ce côté que vous avez percé, ce côté qui par vous et pour vous a été entr'ouvert, et dans lequel vous avez refusé d'entrer. Huitièmement, pour le triomphe même des élus de Dieu qui verront avec bonheur et avec joie les insignes de l'amour que leur Libérateur a déployés en ce monde pour leur salut. Quelle joie, s'écrie le vénérable Bède, quel triomphe pour les élus, lorsqu'ils verront briller sur le corps désormais glorieux de leur divin Maître les cicatrices des blessures par lesquelles il a vaincu la mort et sauvé le monde. Lorsque Jésus-Christ viendra pour juger tous les hommes, il se montrera sous cette même forme aux justes comme aux pécheurs ; aux justes, afin d'exciter de plus en plus dans leurs cœurs l'amour et la reconnaissance ; aux pécheurs, afin qu'ils soient plus honteusement confondus en se rappelant l'infâme ingratitude dont ils ont payé tant de bienfaits. Neuvièmement, afin de montrer à tous les hommes au grand jour du jugement et de conserver à toujours les insignes éclatants de la victoire qu'il a remportée sur le démon. Supposez un soldat courageux qui après avoir vaillamment combattu pour l'honneur de sa patrie et avoir remporté sur l'ennemi une éclatante victoire, revient couvert de blessures; si un médecin lui disait : Voulez-vous que je vous guérisse parfaitement et que je fasse disparaître jusqu'aux moindres traces de vos plaies? Ce guerrier, je vous le demande, accep-

terait-il une pareille guérison, et ne préférerait-il pas conserver les cicatrices de ses glorieuses blessures, comme un témoignage vivant de son triomphe et comme un encouragement pour les autres à suivre son exemple et à marcher sur ses traces? C'est ainsi que le Sauveur a voulu agir. D'ailleurs, ces cicatrices en Jésus-Christ, loin de déformer son corps, ne font que l'embellir. Les marques des plaies sur le corps du Sauveur, dit saint Chrysostôme, brillent d'un plus vif éclat que les rayons même du soleil. Dans le ciel, dit saint Augustin (*lib.* XXII, *de Civitate Dei*, *cap.* xx), les corps des martyrs conserveront les marques du supplice qu'ils auront souffert en ce monde pour l'amour de Dieu et la défense de la foi; leurs cicatrices brilleront comme les étoiles au firmament, comme la fleur sur sa tige, comme la pierre précieuse enchâssée dans l'or le plus pur. Ces cicatrices, loin d'être en eux une difformité, deviendront les insignes de leur triomphe et de leur gloire.

Admirons ici la bonté infinie du divin Sauveur, son humilité et son amour pour les hommes. Considérons avec quelle douceur il montre les marques de ses plaies à Thomas et aux autres disciples, afin de dissiper tous leurs doutes au sujet de sa résurrection et de nous instruire nous-mêmes. Il demeura quelques instants au milieu d'eux, les consolant et les entretenant du royaume des cieux. Jetons aussi les yeux sur les apôtres; comme ils écoutent attentivement les paroles de leur bon Maître; comme ils paraissent joyeux; comme ils contemplent avec amour ce doux visage où brillent tout à la fois l'allégresse, la grâce et la beauté! Joignons-nous à eux, ou plutôt tenons-nous dans un respectueux éloignement, attendant en toute humilité que le Sauveur, dans sa miséricorde, daigne nous appeler à lui,

malgré notre indignité. Jésus cependant leur ordonna d'aller en Galilée où il devait se montrer à eux selon qu'il avait promis, et, après leur avoir donné sa bénédiction, il se retira. Les disciples consolés restèrent encore quelque temps ainsi réunis, aspirant après le bonheur de le revoir de nouveau.

CHAPITRE XI

COMMENT LE SAUVEUR APPARUT AUX SEPT DISCIPLES PRÈS DU LAC DE TYBÉRIADE

Quelque temps après, Jésus-Christ se manifesta de nouveau sur le rivage de la mer, dite mer de Tybériade. Là se trouvaient réunis sept de ses disciples qui étaient venus en ce lieu pour pêcher, afin de se procurer par eux-mêmes les choses nécessaires à la vie. Ces disciples étaient : Saint Pierre, saint Thomas, Nathanaël, que l'on croit être frère de Philippe, les deux fils de Zébédée, saint Jacques et saint Jean, et deux autres que l'évangéliste ne nomme pas, sans doute, selon l'opinion de quelques interprètes, parce que, faisant partie des simples disciples, ils étaient moins connus ; d'autres prétendent que c'étaient saint Philippe et saint André. Ces disciples donc pêchaient avec une barque qu'on leur avait prêtée ou qu'ils avaient louée, car dès le moment de leur conversion ils avaient abandonné leurs

barques et leurs filets. Ils pêchaient sans toutefois se rendre par là répréhensibles ; en effet, selon saint Augustin (*Tractat.* 122, *in Joan.*), ils pouvaient, pour gagner leur vie, reprendre le métier auquel ils avaient renoncé, sans blesser la dignité de leur apostolat, puisqu'ils n'avaient pas d'autres moyens d'existence. Saint Paul lui-même n'apprit-il pas une profession, afin de pouvoir, dans la nécessité, vivre du travail de ses mains, sans être à charge aux fidèles? Les disciples, dit saint Grégoire (*Homil.* 24, *in Evangel.*), purent reprendre, après leur conversion, et sans se rendre coupables, un métier qu'ils avaient exercé précédemment sans péché ; il en eût été tout autrement si leur profession eût été mauvaise, criminelle par elle-même. Pierre se fit de nouveau pêcheur après sa conversion, mais Mathieu ne retourna pas à son premier emploi. Ces disciples cependant avaient travaillé toute la nuit sans rien prendre, parce qu'ils étaient privés de l'aide de Dieu, sans lequel nous ne pouvons rien faire qui nous soit profitable.

Le matin donc étant venu, et ce matin nous marque ici la gloire de la résurrection, Jésus-Christ s'approcha, se tenant sur le rivage de la mer. Le Sauveur ne marche pas sur les eaux, mais se tient sur la terre ferme, nous montrant par là qu'il n'était plus comme eux exposé aux flots orageux de cette vie périssable et corruptible, et que déjà il était parvenu à la stabilité de la vie immortelle et glorieuse. Les disciples ne reconnurent pas d'abord que c'était leur Maître. Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 86, *in Joan.*), ne se manifesta pas d'abord à ses disciples, afin qu'ils pussent le reconnaître au miracle qu'il allait opérer. Feignant alors de vouloir leur acheter quelques poissons, il leur demanda s'ils n'avaient rien qu'on

pût faire cuire pour manger. Jésus-Christ nous adresse la même demande ; ce qu'il désire de nous, c'est l'obéissance aux commandements de Dieu, que nous sommes tous obligés d'accomplir. Ne nous dit-il pas lui-même : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé? Les disciples, le prenant toujours pour un marchand qui voulait leur acheter quelques poissons, lui répondirent qu'ils n'avaient absolument rien. Il leur dit alors de jeter le filet du côté droit de la barque, ce qu'ils firent aussitôt, et ils prirent une si grande quantité de poissons qu'ils pouvaient à peine traîner leur filet; ils recevaient ainsi la récompense de leur obéissance.

Ces sept pêcheurs, dont il est ici question, nous représentent les prédicateurs de la sainte Église. Sans la vertu de Jésus-Christ, ils ne peuvent rien sur les cœurs; si la grâce ne parle pas intérieurement aux auditeurs, leurs discours, quelque savants qu'ils soient, ne sont qu'un vain bruit, qu'un airain sonnant, qu'une cymbale retentissante. Quand le matin arrive, c'est-à-dire quand, par la puissance de Jésus-Christ, la grâce vient de sa douce lumière éclairer les âmes, alors les filets se remplissent, ou plutôt les pécheurs renonçant à leurs mauvaises voies, se convertissent à la foi, à la vérité, et embrassent avec ardeur la loi de Dieu et la pratique de toutes les vertus. C'est ce que nous voyons arriver à la prédication des apôtres et de leurs successeurs dans le ministère de la parole sainte. Les poissons, dit-on, s'éloignent des filets sales et fétides et s'y laissent prendre difficilement ; aussi, ceux qui s'en servent reviennent souvent sans avoir rien pris. Au contraire, les filets bien nettoyés et de bonne odeur les attirent, et ceux qui en font usage réussissent toujours dans leur

pêche. Le filet, c'est la parole de Dieu ; les poissons, ce sont tous les pécheurs ; la droite de la barque nous représente les biens spirituels, et la gauche, les biens temporels. Celui donc qui ne prêche que pour acquérir la vaine gloire ou les biens périssables de ce monde, pêche à la gauche de la barqne avec des filets empoisonnés ; aussi ne prend-il que peu ou point de poissons ; celui au contraire qui, dans ses prédications ne se propose que le salut de ses frères, pêche à la droite de la barque avec des filets de bonne odeur, et ses efforts sont couronnés de succès. Nous n'avons pas lieu d'ailleurs d'en être surpris ; le Sage ne nous dit-il pas dans les Proverbes : Le Seigneur connaît les voies qui sont à droite, mais celles qui sont à gauche nous conduisent à une perte infaillible.

A la vue du miracle qui venait de s'opérer, saint Jean reconnut aussitôt son bon Maître, et s'adressant à saint Pierre, parce qu'il l'aimait plus que les autres, et aussi parce qu'il était leur chef à tous, lui dit : C'est le Seigneur, *Dominus est.* Saint Jean reconnut le Sauveur avant tous les autres parce qu'il était plus pur que tous les autres ; en effet, il était vierge. C'est surtout la pureté de cœur et de corps qui nous dispose à la connaissance des choses divines. En apprenant que c'était le Seigneur, Pierre se couvrit aussitôt de sa tunique par respect pour la présence de son divin Maître, parce qu'il était nu, ou du moins peu vêtu, afin d'être plus agile pour la pêche. L'évangéliste, selon le vénérable Bède, en disant que saint Pierre était nu, ne parle pas d'une manière absolue, mais relativement aux habits dont il avait coutume d'être couvert ; c'est ainsi que dans notre langage habituel, quand nous voyons quelqu'un très-légèrement vêtu, nous lui disons : Pourquoi

sortez-vous ainsi tout nu? Saint Pierre, entraîné par l'amour qu'il portait à son Maître, se jeta aussitôt à la mer afin d'arriver plus promptement vers lui, tandis que les autres ramenaient à terre la barque et le filet rempli de poissons. Cette mer, selon le sens mystique, nous représente les peines et les tribulations de la vie présente; celui qui veut aller à Jésus-Christ doit les affronter avec courage; qu'il ne redoute rien, comme saint Pierre, il parviendra sain et sauf à la terre des vivants. La barque où sont les autres disciples est la figure de l'Église, dans laquelle tous les chrétiens réunis sont à l'abri du danger s'ils correspondent de toutes leurs forces à la grâce divine qui leur est communiquée.

Quand ils furent descendus à terre, ils trouvèrent un grand feu tout préparé pour les réchauffer, un grand poisson qui cuisait sur les charbons, et du pain tout prêt pour leur repas. Le Sauveur avait voulu opérer ce nouveau miracle, afin de les convaincre de plus en plus de la vérité de sa résurrection. Il leur commanda alors d'aller chercher quelques-uns des poissons qu'ils avaient pris; Simon-Pierre, toujours disposé à exécuter les ordres de son Maître, courut à la barque et tira à terre le filet qui renfermait cent cinquante-trois gros poissons. Quand il fut de retour, Jésus-Christ les invita à manger et mangea lui-même avec eux, pour leur prouver qu'il n'était pas un fantôme, comme quelques-uns auraient pu encore se l'imaginer. Nul d'entre eux cependant, selon la pensée de saint Chrysostôme (*Homil.* 86, *in Joan.*), et de saint Augustin (*Tractat.* 122, *in Joan.*), par respect plutôt que par crainte, n'osait l'interroger et lui demander qui il était; ils savaient bien que c'était le Seigneur à qui sont dus essentiellement l'hon-

neur, l'estime et la gloire; il n'était donc pas nécessaire de le questionner à ce sujet. En effet, quand une vérité est évidente par elle-même, toute question devient superflue. Jésus donc, selon qu'il le pratiquait avant sa passion, voulut les servir lui-même: ainsi, ayant pris le pain, il le bénit, le rompit, puis le leur distribua ainsi que le poisson, et se mit à manger avec eux.

Dans ce festin, que Jésus-Christ lui-même prépara pour ses disciples, il nous représente ce qu'il a fait en faveur des fidèles qui composent le corps de son Église. N'est-ce pas lui, en effet, qui a apporté du ciel sur la terre le feu sacré de la charité, qu'il désire voir s'allumer dans tous les cœurs? Ce poisson placé sur les charbons ardents, n'est-ce pas le Sauveur lui-même qui, par un excès inouï, incompréhensible de son amour, a voulu être étendu pour nous sur le bois infâme de la croix, comme sur des charbons brûlants? Ce pain qu'il distribue à ses disciples, n'est-ce pas encore lui-même qui, par sa doctrine salutaire, et surtout par le Sacrement auguste de son corps et de son sang précieux, est devenu la nourriture spirituelle de nos âmes? Jésus distribue le poisson entre ses disciples pour leur montrer qu'ils devaient marcher sur ses traces et avoir part à sa passion; avec le poisson, il leur donne le pain pour leur apprendre encore qu'il faut passer par les souffrances, par les tribulations de cette vie avant d'arriver aux joies, à la gloire de l'heureuse éternité. Pourquoi, dit saint Grégoire (*Homil.* 24, *in Evangel.*), Jésus-Christ voulut-il célébrer ce dernier festin avec sept de ses disciples, si ce n'est pour nous apprendre que ceux-là seuls qui auront été remplis en ce monde des sept dons du Saint-Esprit, participeront, après la dernière résurrection, au festin

glorieux qu'il prépare pour ses élus dans son éternel royaume?

Nous lisons dans l'Évangile qu'il y eut deux pêches miraculeuses, la première avant la passion du Sauveur, la seconde après la résurrection, celle dont il est parlé ici. La première est l'image de l'Église telle qu'elle est aujourd'hui sur la terre ; la seconde nous la représente telle qu'elle sera après le jugement général. La mer est l'emblème de la vie présente, et le rivage contre lequel viennent se briser les flots, nous figure la fin des siècles. A la première pêche, Jésus monte dans la barque, parce qu'alors il était encore assujetti, comme ses disciples, aux agitations de ce monde périssable et corruptible ; ici, au contraire, il se tient sur le rivage, parce qu'il est désormais parvenu à la glorieuse immortalité. Dans la première, il dit simplement aux apôtres : Jetez vos filets dans la mer; nous montrant par là que l'Église militante renferme tout à la fois les bons et les méchants ; ici il leur dit : Jetez votre filet à la droite de la barque, pour nous enseigner qu'au grand jour du jugement les bons seuls seront placés à sa droite, tandis que les méchants seront rejetés à sa gauche. Dans la première pêche, le nombre des poissons n'est pas spécifié parce qu'en effet les bons et les méchants se multiplient à l'infini; ici, au contraire, le nombre est exprimé par le chiffre cent cinquante-trois, dans lequel nous voyons trois cinquantaines qui nous désignent l'année du jubilé où le peuple devait interrompre tous les travaux ordinaires, et le nombre trois qui nous marque le mystère de la sainte Trinité. Dans le filet, il n'y a que de gros poissons; de même dans le ciel, tous les élus seront grands en gloire, malgré les divers degrés qui les distinguent entre eux. Dans la

première pêche, le filet se rompit, pour nous montrer que l'Église militante devait être déchirée par les schismes et les hérésies qui s'élèveraient dans son sein, tandis qu'ici le filet n'est pas rompu, parce que dans l'Église triomphante il n'y aura ni schisme ni divisions, et que tous les saints vivront dans une union parfaite.

Jésus s'adressant ensuite à saint Pierre, lui dit : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que les autres qui sont ici? Comme s'il lui disait : Quelle preuve me donneras-tu de ton amour, de quelle manière montreras-tu l'affection que tu as pour moi? Le Sauveur demande à saint Pierre s'il l'aime; quoi donc, ne l'avait-il pas vu en tout temps, en tout lieu, dans toutes circonstances lui témoigner plus de tendresse que tous les autres? Oui, sans doute, mais il voulait nous apprendre que celui qui, par ses charges et ses dignités, est élevé au-dessus des autres, doit aussi être meilleur et plus parfait qu'eux. Saint Pierre, qui ne pouvait lire dans le cœur de ses compagnons, ni par conséquent connaître à quel degré ils aimaient eux-mêmes Jésus-Christ, n'osa pas répondre qu'il l'aimait plus que les autres, et se contenta de dire simplement : Seigneur, vous savez vous-même que je vous aime. Comme s'il lui disait : Seul vous pénétrez le fond des cœurs, seul aussi vous pouvez savoir si je vous aime plus que les autres; pour moi, je ne le sais pas ; soyez vous-même mon témoin et mon juge; tout ce que je sais, c'est que je vous aime de tout mon cœur, de toutes les puissances de mon âme. Saint Pierre n'ose invoquer ici le témoignage de sa propre conscience ; il avait appris à se défier de lui-même et à ne pas compter sur ses propres forces, depuis qu'il avait renié son Maître au moment de sa passion. Il dit donc seulement : Vous savez

mieux que moi, Seigneur, que je vous aime, mais il n'ajoute pas : plus que les autres, nous montrant ainsi que nous ne devons jamais nous préférer aux autres, mais, au contraire, préférer les autres à nous-mêmes. Il dit uniquement ce qu'il sait, c'est-à-dire qu'il aime sincèrement son Maître, et il tait ce qu'il ignore, à savoir s'il l'aime plus que les autres ; d'où nous devons apprendre à ne pas juger promptement et à suspendre notre opinion dans les choses douteuses et incertaines, de crainte de tomber dans des jugements téméraires.

Jésus, voulant confier à saint Pierre le soin des âmes et le revêtir de l'autorité pastorale, lui dit alors : Pais mes agneaux. Comme s'il lui disait : Tu me prouveras l'amour et l'affection que tu as pour moi, par les soins que tu prendras de mon troupeau. L'amour en effet se prouve par les œuvres. Celui qui aime vraiment Dieu, aime aussi son prochain, et celui qui n'a pas compassion de ses frères, montre que l'amour de Dieu n'est pas dans son cœur. Jésus-Christ, dit saint Augustin (*Serm.* 49, *de Tempore*), confie le soin de son troupeau à celui qui venait de professer hautement son amour, comme si saint Pierre n'eût pas eu d'autres moyens de témoigner son affection envers son Maître, que d'être le pasteur fidèle de tout son troupeau sous la conduite même du chef des pasteurs. Le Sauveur adresse une seconde fois la même question à son disciple, qui fait la même réponse, et il lui dit de nouveau : Pais mes agneaux. Comme Jésus, insistant encore, lui demanda pour la troisième fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que les autres, saint Pierre fut alarmé et tout troublé ; il savait bien que son Maître connaissait le présent et l'avenir, et dès lors il craignait qu'il ne voulût par là lui prédire quel-

que chute nouvelle comme au moment de sa passion. Le Seigneur alors lui dit : Pais mes brebis. Jésus-Christ, à trois fois différentes, demande à saint Pierre s'il l'aime sincèrement et plus que les autres, non pas qu'il ignorât toute l'affection que cet apôtre avait pour lui, mais il voulait, par cette triple affirmation, par cette triple profession d'amour, lui faire effacer la faute de son triple reniement. Il voulait encore nous apprendre que dans son Église le soin et la direction des âmes ne doivent être confiés qu'à ceux-là seuls qui aiment véritablement Dieu et le prochain. Ce n'est pas sans motif, dit saint Bernard (*Serm.* 23, *in Cantic.*), que Jésus-Christ, avant de confier à saint Pierre le soin de ses agneaux et de ses brebis, lui demande s'il l'aime véritablement et de tout son cœur ; celui-là seul, en effet, qui est animé du feu sacré de la charité envers Dieu et envers le prochain, qui recherche non ses propres avantages, mais uniquement la gloire de Jésus-Christ et le salut de ses frères, est digne de conduire et de gouverner les autres. Le bon Pasteur, qui est Jésus-Christ, dit saint Ambroise (*de Apologia David, cap.* IX), ne voulut confier le soin de ses brebis qu'il aimait lui-même au point d'avoir donné sa vie pour elles, qu'à celui qui l'aimait véritablement ; or, ajoute saint Grégoire (*lib.* VI, *Epist.* 5), si le soin que le bon Pasteur prend des brebis qui lui sont confiées est la preuve de l'amour qu'il a pour elles et pour Jésus-Christ lui-même, il s'ensuit évidemment que celui qui néglige de les nourrir et de les soigner comme il le doit, n'aime pas véritablement Jésus-Christ, qui est le souverain Pasteur.

Le Sauveur dit à saint Pierre, à deux fois différentes : Pais mes agneaux, et une fois seulement : Pais mes brebis,

pour moutrer que son Église se compose de trois sortes de fidèles : les commençants, les profitants et les parfaits. Les premiers et les seconds représentés par les agneaux, parce qu'ils sont encore faibles, exigent plus de soins, plus de sollicitude, et demandent une nourriture proportionnée à leurs besoins ; les parfaits, au contraire, figurés par les brebis, réclament moins de soins parce qu'ils sont plus forts, mais il faut leur donner une nourriture plus solide. Les uns et les autres sont confiés à saint Pierre, qui est ainsi établi tout à la fois le chef visible des fidèles et des pasteurs, qui seuls forment le corps de l'Église combattant en ce monde. Mais, me direz-vous peut-être, pourquoi Jésus-Christ établit-il saint Pierre le chef des pasteurs et des fidèles de préférence à saint Jean, qu'il aimait cependant d'une manière plus particulière que les autres? La raison de cette conduite, c'est que d'abord saint Jean était le plus jeune, et que cette préférence aurait pu scandaliser les disciples ; il n'en était pas de même de saint Pierre, qui était déjà avancé en âge. De plus, il voulait nous montrer par là que dans les charges et dans les emplois de l'Église on ne doit point avoir d'égards pour ses amis ou pour ses proches. Plût à Dieu qu'il en eût toujours été ainsi. Admirons également l'immense bonté de Jésus-Christ envers nous! Il exige de saint Pierre la triple assurance de son amour pour lui, et lui recommande jusqu'à trois fois le soin de son troupeau, afin de nous apprendre que, quiconque est chargé de conduire les fidèles, doit leur procurer en même temps la nourriture spirituelle qui consiste dans la parole sainte et dans les bons exemples, et aussi, autant du moins qu'il le peut, la nourriture ordinaire du corps, quand le besoin l'exige. Ce ne fut pas sans raison, dit

saint Bernard (*Serm.* 76, *in Cantic.*), que le Sauveur, avant de confier à saint Pierre le soin de ses agneaux et de ses brebis, lui demanda à trois fois différentes : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que les autres? Ne semble-t-il pas lui dire en effet : Garde-toi bien d'accepter la charge de conduire et de gouverner mes brebis, ces brebis pour le salut desquelles j'ai voulu répandre mon propre sang sur l'arbre de la croix, si tu ne peux te rendre à toi-même le témoignage assuré que tu m'aimes parfaitement, c'est-à-dire que tu m'aimes plus que tes biens, plus que tes proches, plus que toi-même. O paroles terribles, et qui pourrait les entendre sans trembler? O vous donc, qui êtes chargés du soin de guider les autres, pesez bien ces paroles, méditez-les sérieusement et veillez avec zèle, avec ardeur au salut de ceux qui vous sont confiés.

Après tout ce que nous venons de rapporter, le Sauveur, pour donner à ses apôtres un nouveau gage de sa tendresse, et les consoler de son absence, les bénit avec amour, et, s'étant éloigné d'eux, il disparut à leurs regards pour aller rejoindre, dans le paradis terrestre, les âmes des patriarches et des saints qu'il avait momentanément quittées.

CHAPITRE XII

COMMENT LE SAUVEUR APPARUT EN GALILÉE A SES ONZE APOTRES ET A CINQ CENTS PERSONNES RÉUNIES

Après les diverses apparitions dont nous avons parlé jusqu'ici, les disciples, conformément à l'ordre qu'ils avaient reçu de Jésus lui-même et des anges, passèrent en Galilée et se rendirent sur la montagne où, selon sa promesse, il devait se montrer à leurs yeux après sa résurrection. Jésus-Christ avant sa mort, dit le vénérable Bède (*in cap.* XXVIII *Matth.*), avait annoncé à ses disciples qu'après sa résurrection il les précéderait en Galilée ; les anges aussi avaient dit aux saintes femmes dans le sépulcre : Allez dire aux disciples et à Pierre qu'ils aillent en Galilée, c'est là qu'ils le verront. L'apparition du Sauveur sur le rivage du lac de Tybériade eut lieu, il est vrai, en Galilée, mais ce n'était pas celle dont Jésus et les anges vou-

laient parler, puisqu'alors les disciplesa n'étaient qu'au nombre de sept, tandis que celle dont il est question devait se faire en présence de tous les disciples réunis. A un mille environ de la montagne des Oliviers, du côté nord, s'élève une autre montagne qui porte le nom de Galilée ; quelques auteurs pensent que ce fut sur cette montagne, située dans la Judée et non dans la province de Galilée, que les disciples se réunirent après la résurrection. D'autres prétendent, au contraire, et c'est l'opinion qui nous paraît la plus probable, qu'ils se réunirent sur la montagne du Thabor. C'est là que le Sauveur, pendant sa vie, avait voulu donner un échantillon de sa gloire future à trois de ses apôtres seulement, c'est là aussi qu'il voulut, après sa résurrection, se manifester à tous ses disciples assemblés. C'est cette apparition dont veut sans doute parler saint Paul dans son Epitre aux Corinthiens, quand il dit que Jésus-Christ se montra à plus de cinq cents personnes réunies. Comment se fait-il, me direz-vous peut-être, que les disciples du Sauveur se trouvèrent en si grand nombre sur cette montagne, lorsque les *Actes des apôtres* ne mentionnent que cent vingt disciples réunis dans le cénacle ? A cela je vous répondrai qu'en effet parmi les habitants de Jérusalem, Jésus ne comptait que cent vingt disciples qui tous s'étaient joints aux apôtres dans le cénacle, mais que beaucoup d'autres personnes, répandues dans diverses localités, croyaient également en lui, et que le Sauveur voulut les réunir tous ensemble sur cette montagne afin de les consoler par sa présence et d'affermir la foi dans leurs cœurs.

Jésus-Christ a voulu se manifester à ses disciples sur le haut d'une montagne pour nous apprendre que quiconque veut parvenir à la gloire céleste, doit faire en ce monde

tous ses efforts pour arriver au sommet de la perfection chrétienne, en renonçant à tous les désirs de la chair et aux vaines satisfactions de cette vie. Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit Raban-Maur (*in cap.* XXVIII *Matth.*), a voulu apparaître à ses disciples sur le sommet d'une montagne, afin de montrer que le corps charnel qu'il avait pris dans le sein de la Sainte-Vierge, sa mère, était désormais élevé au-dessus de toutes les choses terrestres, et que les chrétiens qui veulent avoir part à la gloire de sa résurrection, doivent aussi s'élever au-dessus des biens périssables de ce monde, et tendre de tout leur cœur vers la céleste patrie. A la vue de leur bon Maître rendu à la vie, les disciples, pénétrés de joie et de respect, se prosternèrent le visage contre terre et l'adorèrent humblement, reconnaissant en lui tout à la fois sa divinité et son humanité sainte. Quelques-uns d'entre eux cependant, surpris d'un événement si insolite, si extraordinaire, doutèrent un instant de la vérité de la résurrection, et leur doute même devait servir à confirmer notre foi et à la rendre plus inébranlable. En effet, plus leur incertitude fut grande, plus aussi durent-ils prendre de soins pour s'assurer de la vérité, et quand ils furent convaincus par eux-mêmes, leur foi fut plus vive et plus ardente; ils confondirent ainsi par avance la perversité de tous les hérétiques qui devaient dans la suite des siècles attaquer le dogme de la résurrection.

Le Sauveur, pour dissiper toute incertitude du cœur de ses disciples, s'approcha d'eux et leur dit : Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Cette puissance, Jésus-Christ, comme Dieu, la possédait de toute éternité, et comme homme, elle lui avait été donnée dès l'instant même de sa conception dans le sein d'une Vierge, mais il

ne voulut pas l'exercer avant sa résurrection ; il demeura lui-même assujetti aux souffrances et à la mort, afin d'opérer notre rédemption. Il parle donc ainsi comme homme, abaissé un peu au-dessous des anges, et non pas comme Dieu, égal en toutes choses à son Père. Jésus-Christ, comme Dieu, est tout-puissant ainsi que le Père et le Saint-Esprit, et comme homme, il a reçu toute puissance dans le ciel et sur la terre. Dans le ciel, il peut, à son gré, couronner ceux qu'il veut et sur la terre choisir ceux qu'il lui plaît ; partout il exerce sa volonté tout entière et sans obstacle. Comme homme, toute puissance lui a été donnée non-seulement sur la terre, mais encore dans le ciel où il est élevé au-dessus de toutes les créatures et assis à la droite de Dieu, son Père. Comme homme, il a reçu un nom au-dessus de tous les noms, en sorte qu'au nom de Jésus tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Dieu n'a donné à aucune créature, homme ou ange, le droit d'être appelé Fils de Dieu par nature, excepté à Jésus-Christ seul ; c'est par ce seul nom que le monde a été sauvé. Le Fils de Dieu, dit saint Severin à ce sujet, a donné au fils de la Vierge, Dieu a donné à l'homme, la divinité a donné à la chair tout ce qu'il possédait de toute éternité, conjointement avec Dieu son Père ; et, malgré toute cette puissance qui lui a été donnée, il ne dédaigne point les pauvres pécheurs, il les reçoit avec bonté quand ils se convertissent à lui sincèrement et de tout leur cœur.

Le Sauveur ensuite voulant instituer le sacrement du Baptême pour la régénération de tous les hommes, et s'adressant à tous ses disciples, leur dit : Allez dans le monde entier et instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à

observer tout ce que je vous ai prescrit. Jésus-Christ ordonne à ses disciples d'aller dans l'univers entier et d'instruire indistinctement tous les peuples, quels qu'ils soient, pour nous apprendre que ceux qui sont chargés d'annoncer l'Évangile ne doivent faire acception de personne, et que les prédicateurs doivent instruire également, et sans préférence aucune, les pauvres comme les riches, les savants comme les ignorants. Il leur dit de les baptiser tous, parce que nul, s'il ne renaît, s'il n'est régénéré par l'eau et le Saint-Esprit, ne saurait entrer dans le royaume des cieux. Il leur prescrit de baptiser les hommes au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; il ne dit pas, en se servant du pluriel : Aux noms du Père, *in nominibus;* mais il se sert du singulier, au nom du Père, *in nomine*, pour nous enseigner la distinction des Personnes divines et nous montrer tout à la fois la Trinité dans l'unité et l'unité dans la Trinité. Telle fut la formule du baptême instituée par Jésus-Christ ; cependant cette formule, dans les premiers temps du christianisme, par l'inspiration même du Saint-Esprit, ne fut point observée par les apôtres qui baptisaient au nom de Jésus-Christ, afin de rétablir dans le monde entier l'honneur et la gloire de ce nom divin que les Juifs avaient rendu odieux. Jésus-Christ ajoute encore : Apprenez-leur à observer, à pratiquer dans leur conduite tout ce que je vous ai dit et ordonné moi-même; c'est-à-dire à croire les sacrements qu'il avait institués ainsi que les autres dogmes de la foi catholique, et à observer dans leurs mœurs la charité envers Dieu et envers le prochain.

Jésus-Christ, avant sa passion, avait recommandé à ses apôtres de ne prêcher sa doctrine qu'aux Juifs seuls et non aux gentils et aux païens, parce qu'avant la résurrection

la foi ne devait pas être répandue dans tout l'univers; mais quand il fut ressuscité, il les envoya à tous les peuples pour les instruire d'abord et les baptiser ensuite. Les adultes, en effet, avant d'être baptisés, doivent connaître les principales vérités de la foi, et lorsqu'ils ont reçu le baptême, on doit leur enseigner ce qu'ils ont à mettre en pratique. Il ne suffit pas, nous dit l'apôtre saint Jacques, d'entendre la parole de Dieu, si en même temps on n'observe avec soin ce qu'elle nous prescrit. Ainsi, l'on ne doit pas administrer le sacrement de Baptême aux adultes qui ne sont pas suffisamment instruits des vérités de la foi, car sans la foi il est impossible de plaire à Dieu. D'un autre côté, le baptême serait bien peu utile si après l'avoir reçu, on ne s'occupait pas de pratiquer les bonnes œuvres. Le corps, quand l'âme en est séparée, reste sans mouvement et sans vie; de même, la foi sans les œuvres est une foi morte. Nous devons donc pour être sauvés observer tout ce que Jésus-Christ nous a enseigné. Si quelques-unes de ces prescriptions vous semblent difficiles ou même impossibles à pratiquer, efforcez-vous du moins de garder dans votre cœur l'amour de Dieu et l'amour du prochain et vous aurez accompli la loi. Celui, dit saint Augustin (*lib.* I, *de Doctrina Christi, cap.* XXXIX), qui possède la charité dans son cœur, possède toute la science des saintes Écritures et toute la doctrine nécessaire au salut, selon cette parole du grand apôtre : La charité est la plénitude, l'accomplissement de toute la loi; c'est cette charité que notre divin Maître nous recommande plus spécialement, quand il nous dit : Vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes; ces deux préceptes renferment en eux-mêmes toute

la loi et les prophètes. Si vous ne pouvez lire toutes les saintes Écritures, si vous ne pouvez pénétrer les secrets qu'elles renferment, ayez du moins la charité, et vous possédez en elle tout ce qui est nécessaire au salut. C'est la charité qui nous fait conserver ce que nous avons appris et qui nous enseigne ce que nous ignorions précédemment. Par la charité, le chrétien participe à tous les biens qui se font dans l'Église tout entière; s'il n'a pas cette charité, il ne peut y avoir part; il perd même le mérite de ses propres bonnes œuvres. La charité, dit saint Bernard, rend nos moindres actions méritoires aux yeux de Dieu; sans elle, au contraire, nos œuvres les plus éclatantes ne sauraient lui être agréables. En un mot, la charité est la reine de toutes les vertus; sans elle nul ne peut parvenir à la perfection, car il n'y a de parfait que celui qui possède la vraie charité dans son cœur.

De peur que ce qu'il venait de dire à ses disciples ne leur parût difficile et même impraticable pour leur faiblesse, Jésus-Christ voulut les rassurer en ajoutant: Voici que je suis avec vous pour vous aider, vous protéger, vous défendre, et cela, tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, jusqu'à ce que, vos travaux et vos fatigues terminés en ce monde, je vous reçoive pour régner avec moi dans le séjour de ma gloire; et, pour gage de la promesse que je vous fais en ce moment, je vous laisse mon corps dans le sacrement de l'Eucharistie. Comme s'il leur disait, selon saint Chrysostôme (*Homil.* 91, *in Matth.*): Ne cherchez pas à vous excuser sur la difficulté d'accomplir ce que je vous prescris, puisque je serai avec vous pour vous aider et vous rendre doux et facile ce qui vous paraît dur et impraticable. O promesse admirable de notre divin

Maître! O assurance incompréhensible de la part d'un Dieu! Voici que je suis avec vous pour combattre contre vos ennemis; qui pourrait craindre désormais avec un pareil défenseur? Si Dieu est pour nous, qui pourra être contre nous? Disons donc du fond de notre cœur avec le Psalmiste: Avec le secours de Dieu nous ferons des œuvres merveilleuses; il anéantira lui-même devant nous nos ennemis et nos persécuteurs. C'est surtout aux prédicateurs de l'Évangile que le Sauveur semble dire ici: Voici que je suis avec vous afin de diriger moi-même vos paroles, de les faire fructifier dans les cœurs de vos auditeurs et de multiplier ainsi vos mérites et d'assurer votre gloire éternelle. Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme (*ibidem*), ne s'adresse pas seulement à ses disciples qui étaient présents devant lui; ce n'est pas à eux seuls qu'il promet son assistance; en leur parlant il parle à tous ceux qui, après eux, devaient croire en lui et avec lesquels il doit demeurer jusqu'à la consommation des siècles comme un chef au milieu de ses membres.

Le Sauveur allait priver les disciples de sa présence corporelle en remontant, par son ascension, dans les cieux, d'où il était descendu pour le salut du monde; toutefois il ne veut pas les laisser orphelins et demeure avec eux, par sa grâce et par sa présence réelle dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie, comme il demeurera avec tous les fidèles jusqu'à la consommation des siècles. Le pilote prudent et sage ne quitte pas le vaisseau qui lui a été confié avant de l'avoir heureusement conduit au port; l'Église aussi est un vaisseau; Jésus-Christ est le pilote qui la régit et qui la gouverne; il ne l'a point quittée et ne la quittera pas avant de l'avoir heureusement conduite au port de l'éternité bien-

heureuse. De là, dit Raban-Maur (*in cap.* XXVIII *Matth.*), nous devons conclure que jusqu'à la fin des siècles, il y aura toujours en ce monde des justes et des saints qui, par leurs vertus et leurs bonnes œuvres, mériteront que Jésus-Christ demeure au milieu d'eux par sa divine présence. Quand Jésus-Christ, dit le vénérable Bède (*in Homil.*), promet à ses disciples d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles, il prend la fin pour l'infini. En effet, si dans ce monde il demeure avec ses élus pour les aider par ses grâces, les protéger et les conduire dans les voies du salut, il ne demeurera pas moins avec eux après la consommation des siècles pour les récompenser et les faire jouir éternellement de sa divine présence. Le Sauveur, dit saint Léon pape (*Serm. de Ascensione*), en remontant vers son Père, n'a pas abandonné ceux qu'il avait adoptés pour ses enfants; du haut des cieux où il est assis dans sa gloire, il les exhorte à la patience et les invite à se rendre dignes de partager sa gloire. Jésus-Christ en ce monde demeure au milieu de ses élus, non-seulement par les grâces dont il les comble, mais encore par sa présence réelle dans la sainte Eucharistie où il est tout entier sous les espèces sacramentelles, jusqu'à la fin des siècles où alors il se manifestera pleinement à eux, face à face, sans obscurité et sans nuage. Le Sauveur, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 91, *in Matth.*), rappelle à ses disciples la consommation et la fin de ce monde, afin de les attirer plus sûrement à lui, en leur inspirant par là le mépris des biens terrestres et périssables et le désir des biens futurs et permanents; comme s'il leur disait: Les travaux et les souffrances que vous aurez à endurer ici-bas pour l'amour de moi finiront avec cette vie; mais les récompenses que vous aurez méritées

en les supportant avec résignation et avec patience, dureront éternellement.

Arrêtons un instant nos regards sur tous les disciples assemblés sur la montagne du Thabor ; comme ils contemplent avec bonheur et avec joie leur bon Maître qui leur intime l'ordre d'aller annoncer la foi de l'Évangile au monde entier; qui leur prescrit la formule dont ils devront se servir pour administrer aux autres le sacrement de la régénération spirituelle, et qui ranime leur courage en leur promettant d'être avec eux jusqu'à la fin du monde ! Considérons le Sauveur lui-même parlant familièrement avec ses disciples, s'entretenant avec eux du royaume céleste et faisant ainsi passer dans leurs cœurs les saintes dispositions dont ils doivent être animés pour sa gloire et pour le salut du prochain. Après avoir ainsi conversé quelques instants avec eux, Jésus-Christ les quitta pour aller, selon sa coutume, rejoindre les âmes des patriarches et des saints dans le paradis terrestre. De leur côté, les disciples, comblés de bonheur et de joie, reprirent le chemin de la ville et rentrèrent dans Jérusalem.

CHAPITRE XIII

DE L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

La fête de l'Ascension est une des plus grandes solennités du christianisme ; nous devons donc la célébrer avec beaucoup de dévotion, méditer attentivement toutes les circonstances de ce jour où notre divin Sauveur, se séparant de ses chers disciples, s'éleva visiblement dans les cieux, afin que, renonçant nous-mêmes, pour l'amour de lui, à toute affection, à tout désir des choses mondaines, nous puissions mériter de rejoindre, dans la céleste patrie, le divin Époux de nos âmes. Le quarantième jour après sa résurrection, Jésus-Christ voulut remonter vers son Père, afin de nous apprendre qu'ils pourront aussi arriver au ciel, ceux qui auront ici-bas observé les préceptes de la loi, renfermés dans les quatre Évangiles. Jésus donc, voyant approcher le moment où il allait quitter corporellement ce monde pour retourner à son Père, après avoir aimé par-

faitement les siens, qui l'avaient suivi dans sa vie publique, voulut leur montrer qu'il les aimait jusqu'à la fin. Le jour de l'Ascension était arrivé; le Sauveur prit avec lui dans le paradis terrestre toutes les âmes des patriarches et des saints de l'Ancien Testament qu'il avait retirées des limbes, à l'exception toutefois d'Énoch et d'Élie, qui, vivant en corps et en âme, restèrent dans le même lieu en attendant la résurrection générale; il se rendit auprès de ses apôtres, qui étaient sur la montagne de Sion, avec la sainte Vierge sa mère. Depuis la résurrection, les apôtres et tous les disciples, ainsi que les saintes femmes, demeuraient sur la montagne de Sion. Les onze apôtres et la sainte Vierge occupaient le cénacle où Jésus avait célébré sa dernière Cène, tandis que les disciples et les autres femmes étaient répandus dans diverses habitations, mais toujours sur la même montagne. Vers l'heure de tierce, pendant que les onze apôtres étaient à table avec la sainte Vierge et prenaient leur repas, Jésus vint et, s'étant assis, il mangea avec eux, comme un bon Maître qui, avant son départ, voulait leur donner une dernière marque de sa tendresse. Les apôtres, en effet, ne devaient plus le revoir corporellement en ce monde; avant donc de les quitter, il voulut manger une dernière fois avec eux, comme font habituellement des amis qui vont se séparer pour longtemps.

Le Sauveur, avant de s'éloigner d'eux, leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leurs cœurs, afin de ranimer la vivacité de leur foi et l'ardeur de leur amour envers lui. Plusieurs, en effet, sur le témoignage de saint Pierre, de Marie-Madeleine et des deux disciples d'Emmaüs, n'avaient-ils pas refusé de croire à sa résurrection? Au

moment de les envoyer prêcher son Évangile à tous les peuples, ne semble-t-il pas leur dire : Vous avez refusé, avant de m'avoir vu, malgré les témoignages certains qui vous en étaient donnés, de croire à ma résurrection; pensez-vous que ceux auxquels vous l'annoncerez vous-mêmes puissent y croire plus aisément? Cependant ils ajouteront foi à votre parole; vous deviez donc, à plus forte raison, croire vous-mêmes sans avoir vu. Jésus-Christ, par ces reproches, voulait encore leur inspirer l'estime de l'humilité, et, en leur parlant ainsi, au moment même où il allait les quitter, ses paroles devaient rester plus profondément gravées dans leurs cœurs.

Jésus leur dit ensuite : Allez, non-seulement dans la Judée, mais dans tous les pays du monde, annoncer mon Évangile, cet Évangile dont la doctrine l'emporte sur toutes les autres doctrines, comme la tête l'emporte sur toutes les autres parties du corps. L'Évangile, dit le pape Innocent, c'est la parole du Verbe incréé qui était en Dieu dès le commencement de toutes choses; c'est l'expression de la Sagesse éternelle qui dispose tout avec force et avec douceur. Annoncez mon Évangile et rien autre chose; annoncez-le à toute créature, *omni creaturæ*, c'est-à-dire à tous les hommes indistinctement, sans acception de personnes; à tous les hommes pour lesquels toutes les autres créatures ont été faites; aux hommes qui sont le but unique de toute la création. Cette prédication de l'Évangile par les apôtres ne devait commencer qu'après la Pentecôte, car le Sauveur avait expressément défendu à ses disciples de sortir de Jérusalem avant d'avoir reçu le Saint-Esprit. En ordonnant à ses apôtres de prêcher l'Évangile à tous les hommes, le Sauveur nous montre clairement

l'élection des Gentils et la réprobation des Juifs. Jésus, avant sa passion, avait dit à ses disciples : N'allez point prêcher aux Gentils ni aux païens; aujourd'hui, il leur dit : Annoncez l'Évangile à toute créature, c'est-à-dire à tous les hommes, d'abord aux Juifs, puis aux Gentils, parce qu'il veut que tous les hommes soient sauvés, que tous parviennent à la connaissance de la vérité. Promettant ensuite le salut à tous ceux qui se soumettront à la foi, menaçant, au contraire, de la mort et de la damnation éternelle ceux qui refuseront de croire, il ajoute : Celui qui croira et qui aura été baptisé sera sauvé. Comme s'il disait : Quiconque croira en moi par une foi ferme, accompagnée de la charité et des bonnes œuvres, comme les adultes, ou quiconque croira en moi par la foi des autres, comme les enfants, et qui aura été régénéré par le Baptême de l'eau, s'il est possible, recevra le pardon de ses péchés, sera délivré des peines éternelles et sera sauvé à jamais. La foi seule ne suffit pas pour être sauvé, si elle n'est accompagnée du Baptême qui nous fait chrétiens, membres du corps mystique de Jésus-Christ, pourvu toutefois qu'on soit dans la possibilité de le recevoir. Quand on ne le peut, alors le baptême de sang suffit comme nous le voyons dans les martyrs qui ont sacrifié leur vie pour Jésus-Christ avant d'avoir été baptisés ; ou même encore le baptême de désir : ainsi, par exemple, celui qui, éclairé des lumières de la foi, souhaite ardemment de recevoir le baptême et meurt avant de l'avoir reçu, peut également être sauvé. Les petits enfants, par la foi de leurs parrains, croient à tout ce que croit l'Église et reçoivent dans le baptême le pardon du péché originel. N'est-il pas, en effet, raisonnable de penser que le péché qu'ils

ont, sans le savoir ni le vouloir, contracté par la faute des autres, puisse aussi leur être pardonné par la foi et la confession d'autrui? Celui qui n'aura pas cru, soit par lui-même, soit par autrui, sera justement condamné aux peines éternelles en punition de son incrédulité. Remarquons ici que Jésus-Christ ne dit pas : Quiconque n'aura pas été baptisé ; mais seulement quiconque n'aura pas cru, parce que, comme nous venons de le voir, l'homme peut être sauvé par la foi sans le Baptême. Ainsi, ces paroles du Sauveur à Nicodème : Quiconque n'aura pas été régénéré par l'eau et le Saint-Esprit ne peut entrer dans le royaume des cieux, doivent être entendues dans ce sens : Quiconque aura négligé, refusé, méprisé de recevoir le Baptême, n'aura point de part au royaume des cieux. Ne présumons pas cependant de notre foi ; ayons soin d'y joindre les bonnes œuvres ; la foi sans les œuvres est une foi morte et ne saurait nous sauver, et les bonnes œuvres sans la foi deviennent inutiles. Ne dites pas, selon saint Grégoire (*Homil.* 29, *in Evangel.*) : Je crois, donc je serai sauvé ; vous ne parviendrez au salut qu'autant qu'à la foi vous ajouterez les bonnes œuvres. La vraie foi qui sauve, est celle qui n'est pas en contradiction avec la conduite et les mœurs de celui qui la possède. Que vous servira, nous dit l'apôtre saint Jacques, de vous vanter d'avoir la foi, si en même temps vous ne pratiquez les bonnes œuvres? La foi seule ne saurait vous sauver. Le corps, séparé de l'âme, est sans mouvement et sans vie ; de même, la foi, sans les bonnes œuvres; est une foi morte.

Le Sauveur ensuite pour augmenter et affermir leur foi, leur annonce les divers priviléges, les avantages, les prodiges même qui doivent accompagner ceux qui croiront en

lui. Par la vertu et la puissance de mon nom qu'ils invoqueront, leur dit-il, ils chasseront les démons, comme il arrivait en faveur de presque tous les disciples à la voix desquels les esprits impurs abandonnaient les corps de ceux qu'ils possédaient depuis longtemps. Ils parleront des langues nouvelles sans les connaître, comme firent les apôtres et plusieurs autres fidèles le jour de la Pentecôte, après la descente du Saint-Esprit sur eux. Ils éloigneront les serpents, ainsi que fit saint Paul, selon que nous l'apprennent les Actes des Apôtres. S'ils boivent quelque poison mortel, ce poison ne pourra leur nuire, comme il arriva en faveur de saint Jean l'évangéliste. Ils imposeront les mains aux malades et les malades seront aussitôt guéris, ainsi que le pratiquèrent non-seulement les apôtres et les disciples, après la Pentecôte, mais aussi bien des saints dans la suite des siècles, afin d'entretenir et de confirmer, par la vue des miracles, la foi chrétienne dans le cœur des fidèles. Maintenant que la foi est solidement établie, les miracles qui s'opéraient alors ne sont plus nécessaires aujourd'hui et il doit nous suffire de connaître ceux qui eurent lieu autrefois. Si vous me demandez pourquoi de nos jours les prédicateurs de l'Évangile n'opèrent plus de pareils prodiges, je vous répondrai avec saint Grégoire (*Homil.* 29, *in Evangel.*) : La foi catholique est suffisamment prouvée et établie par les miracles de Jésus-Christ et des apôtres eux-mêmes; il n'est donc pas nécessaire que ces prodiges se renouvellent de nos jours. Quand on plante des arbres, on les arrose tant qu'ils sont faibles et délicats; mais quand ils ont solidement pris racine en terre, on cesse de leur prodiguer les mêmes soins qui deviennent désormais superflus. Dieu, cependant, a voulu,

dans la suite des siècles, opérer un grand nombre de miracles pour la consolation des fidèles, comme nous le voyons au temps des martyrs et des confesseurs de la foi. Ces miracles, qui s'opéraient autrefois sur les corps, nous dit le même saint Grégoire (*ibidem*), ne se produisent-ils pas encore de nos jours spirituellement dans l'Église de Dieu? Les ministres de Jésus-Christ, quand ils exorcisent les peuples, qu'ils les baptisent et les exhortent à la pénitence de leurs péchés, ne chassent-ils pas véritablement les démons de leurs cœurs? Lorsque, renonçant aux vaines conversations du siècle, ils annoncent aux fidèles les mystères et les secrets de la loi nouvelle, ne parlent-ils pas un langage nouveau et inconnu? Lorsque, par leurs sages et puissantes exhortations, ils éloignent les vices des cœurs et y détruisent les mauvaises habitudes, ne dispersent-ils pas les serpents? Lorsqu'ils lisent les infâmes blasphèmes des hérétiques pour les réfuter ou que, dans le tribunal sacré de la pénitence, ils entendent l'aveu des crimes honteux que viennent leur déclarer des pécheurs de toute sorte, sans que leur esprit et leur cœur en soient aucunement souillés, ne boivent-ils pas alors le poison sans en ressentir aucune atteinte mortelle? Lorsque, par leurs bons avis, ils raffermissent la foi des faibles ou que, par leurs bons exemples, ils portent les indifférents à la pratique des bonnes œuvres, ou qu'enfin, par leurs ardentes prières, ils obtiennent les grâces de conversion en faveur des âmes pécheresses et les réconcilient avec Dieu, n'imposent-ils pas leurs mains sur les malades qui sont alors guéris de leurs maux? Et ces miracles sont d'autant plus grands, qu'ils s'exercent non pas sur les corps, comme autrefois, mais sur les âmes qui sont de beaucoup préfé-

rables aux corps. Les fidèles eux-mêmes ne mettent-ils pas les démons en fuite quand, par la vertu du signe de la croix, ils résistent aux tentations de leurs ennemis spirituels? Ne parlent-ils pas de nouvelles langues ceux qui, fuyant les conversations frivoles et inutiles, se livrent à de saintes lectures ou s'occupent à chanter les louanges du Seigneur? Ne dispersent-ils pas les serpents, ceux qui reprennent avec autorité les médisants et les calomniateurs? N'avalent-ils pas le poison sans en éprouver aucun mal, ces chrétiens qui résistent victorieusement aux charmes séducteurs du vice ou qui méprisent, comme un vain son, les injures qui leur sont adressées? N'imposent-ils pas leurs mains sur les malades pour les guérir, ceux qui par leurs bons conseils retirent leurs frères du vice, et par leurs bons exemples, les affermissent dans la pratique du bien et de la vertu?

Le Sauveur leur dit ensuite : Pour vous, désormais vous êtes, ou plutôt vous serez les témoins fidèles de tout ce que vous avez vu et entendu; de tout ce que j'ai dit, de tout ce que j'ai fait pendant tout le temps que j'ai demeuré avec vous, et vous annoncerez au monde les mystères de mon Incarnation et de ma prédication, de mes souffrances et de ma résurrection glorieuse. Les disciples auraient pu dire à leur Maître : Comment, nous qui ne sommes que des gens simples et ignorants, pourrons-nous rendre témoignage de vous en présence des Gentils et des Juifs qui vous ont mis à mort? Aussi Jésus-Christ, pour les prévenir et ranimer leur courage, ajoute : Sous peu, je vous enverrai l'aide et le secours de mon Père, secours qui vous a été promis, c'est-à-dire le Saint-Esprit, et cela d'une manière visible, afin que vous puissiez attester et prêcher constam-

ment et en tout lieu la vérité de l'Évangile. Dieu le Père avait fait cette promesse quand il avait dit par le prophète Joël : Je répandrai mon esprit sur toute créature, et Jésus l'avait également promis en disant : Lorsque sera venu le Paraclet que je vous enverrai de la part de mon Père ; ce qui nous montre d'ailleurs que les opérations de la sainte Trinité sont indivisibles. De crainte cependant que les apôtres, encore imparfaits, se laissant aller à la présomption, n'entreprissent de prêcher l'Évangile avant d'avoir reçu le Saint-Esprit, le Sauveur leur dit encore : Vous tous qui devez me rendre témoignage dans le monde entier, restez dans la ville de Jérusalem jusqu'au jour où vous serez revêtus de la force et de la puissance nécessaires à votre mission ; jusqu'à ce que vous ayez reçu le Saint-Esprit. Comme s'il leur disait : Maintenant vous n'êtes pas assez forts pour prêcher avec constance mon Évangile ; attendez un peu, et lorsque vous aurez été revêtus de la force et des dons du Saint-Esprit, alors vous irez courageusement et sans crainte annoncer la vérité en présence des princes et des rois de la terre. Un bon général, dit saint Chrysostôme, ne lance pas ses soldats contre l'ennemi avant qu'ils soient parfaitement armés de toutes pièces ; de même le Sauveur ne veut pas envoyer ses disciples combattre contre l'esprit du monde et contre Satan, avant qu'ils aient reçu les grâces et la force de l'Esprit-Saint.

Notre Seigneur Jésus-Christ avait précédemment révélé à ses disciples les secrets des saintes Écritures ; déjà il les avait chargés d'aller par tout le monde prêcher son saint Évangile, et pourtant il en diffère l'exécution jusqu'à ce qu'ils eussent ostensiblement reçu le Saint-Esprit ; c'est qu'il voulait nous apprendre par là que quiconque est ap-

pelé à prononcer la parole sainte doit avant tout posséder la science des Écritures et avoir en lui la grâce de l'Esprit-Saint, sinon évidemment comme les apôtres, du moins d'une manière probable, étant exempt de tout péché mortel. Souvent, dit saint Grégoire, ce sont ceux que leur âge peu avancé et leur peu d'instruction devraient éloigner du ministère de la prédication qui désirent avec plus d'ardeur en être revêtus; qu'ils prennent garde, de peur que leur trop grand empressement ne leur ferme à jamais le chemin d'une vie meilleure. Qu'ils considèrent attentivement ici la conduite de notre divin Maître. Il aurait pu sans doute, puisqu'il est tout-puissant et la vérité par essence, rendre tout à coup ses disciples aptes au ministère de la prédication; il ne le voulut pas, et, pour nous donner l'exemple, il leur dit : Demeurez dans la ville de Jérusalem jusqu'à ce que vous ayez été revêtus de la force d'en haut. Nous aussi, nous demeurons dans la ville de Jérusalem comme les disciples du Sauveur, lorsque, éloignés de toutes les distractions extérieures, nous nous recueillons intérieurement au fond de nos cœurs, afin de nous rendre capables de pouvoir ensuite enseigner aux autres la vérité qui seule conduit au salut éternel.

Les disciples cependant, assis à table avec leur bon Maître, se réjouissaient de sa présence, malgré le trouble intérieur qu'ils éprouvaient à cause de son départ qu'il leur avait annoncé. Ils l'aimaient avec tant d'affection que la seule pensée d'une prochaine séparation les jetait dans la plus profonde tristesse. Lorsqu'ils se furent levés de table, Jésus les conduisit hors de la ville, du côté de Béthanie, vers la montagne des Oliviers, sur le versant de laquelle cette ville est bâtie. Le Sauveur fait sortir ses dis-

ciples du lieu où ils avaient mangé, afin que tous le vissent monter au ciel, nous montrant par là que ce n'est pas au milieu du bruit et du tumulte du monde que l'on peut se livrer à la contemplation des choses divines. Il les mène hors la ville, pour nous apprendre qu'en ce monde nous n'avons pas de demeure permanente. Il les conduit en Béthanie, qui signifie maison d'obéissance, afin de nous enseigner que la soumission seule nous rend dignes des grâces célestes et que nous ne pouvons parvenir au bonheur et à la gloire des cieux qu'en vertu des mérites de l'obéissance. La désobéissance avait chassé Adam notre premier père du paradis terrestre, l'obéissance seule pouvait l'y faire rentrer. Après les avoir fait sortir du cénacle, Jésus leur dit de se rendre sur la montagne des *Oliviers* ; c'est là, selon qu'il l'avait résolu, qu'ils le verraient s'élever dans le ciel ; puis il disparut à leurs yeux. Cette montagne nous figure l'élévation de l'âme quand elle s'abandonne à la contemplation des choses divines ; les olives représentent la douceur que lui procure la vraie dévotion ; quand l'âme est ainsi livrée à la contemplation et à la dévotion, il ne lui reste plus que de s'élever au repos de la céleste patrie.

Les onze apôtres accompagnés de la sainte Vierge, ainsi que les disciples et les autres saintes femmes, se rendirent tous ensemble avec empressement sur la montagne des Oliviers, où le Sauveur leur apparut de nouveau. Arrêtons-nous ici un instant ; considérons toutes ces âmes des patriarches, des prophètes et des saints de l'ancien Testament qui accompagnent le Sauveur, quoique d'une manière invisible. Comme ils admirent avec respect cette Reine des vierges par l'entremise de laquelle ils ont obtenu de si

insignes faveurs; comme ils contemplent avec joie ces glorieux héros du christianisme naissant, qui ont été choisis pour être les chefs de l'armée divine et qui doivent bientôt aller déclarer une guerre ouverte au monde et à Satan, et remporter sur eux une éclatante victoire! Cependant quelques-uns de ceux qui se trouvaient réunis sur la montagne, s'adressant à Jésus, lui demandaient : Maître, est-ce maintenant que vous allez rétablir le royaume d'Israël? Dans leurs pensées grossières et toutes charnelles, ils s'imaginaient que le temps était venu où le Messie allait rendre au trône de David sa gloire primitive et délivrer le peuple de Dieu de la domination étrangère qui pesait sur lui en ce moment. D'autres plus instruits et qui savaient que le royaume d'Israël ne devait être rétabli que vers la fin des temps, l'interrogeaient dans un sens spirituel, comme s'ils lui eussent dit : Le temps est-il venu où vous allez accomplir les promesses que vous avez faites en faveur de votre Église? Jésus-Christ, sans répondre d'une manière précise à leur question et voulant pourtant leur faire comprendre que le rétablissement du royaume temporel d'Israël devait encore être longtemps différé, leur dit : Ce n'est point à vous de connaître le temps et les moments qui sont à la disposition de mon Père; à lui seul est réservée cette connaissance, l'homme ne doit pas pénétrer les secrets que Dieu n'a pas voulu révéler par les saintes Écritures; ce serait une présomption coupable de sa part. Comme s'il leur disait : Ne vous préoccupez pas de connaître les choses futures qui sont à la disposition de Dieu seul et du nombre desquelles est le rétablissement du royaume d'Israël. Ce royaume de David ne doit pas être rétabli temporellement, mais spirituellement, lorsqu'à la

fin des siècles, les Juifs croiront en Jésus-Christ, qui viendra alors pour régner sur la maison de Jacob dans tous les siècles des siècles. Pour vous, encore une fois, ne vous mettez pas en peine de connaître ces secrets que vous ne pouvez comprendre; appliquez-vous bien plutôt à vous rendre dignes de recevoir les grâces du Saint-Esprit qui doit venir en vous pour vous purifier, vous fortifier, afin que vous puissiez me rendre témoignage et publier ma doctrine dans Jérusalem d'abord, puis dans la Judée, dans Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. Ou, en d'autres termes : Le bruit de mon Évangile aura retenti non-seulement dans Jérusalem, mais sur les confins de la Judée, de la Samarie et dans les contrées les plus reculées du monde, avant que le trône de David ait été rétabli. Les apôtres, en effet, annoncèrent d'abord l'Évangile dans la ville de Jérusalem, mais après que saint Étienne eut été lapidé et saint Jacques mis à mort, ils vinrent sur les confins de la Judée et de la Samarie, et se dispersèrent ensuite dans l'univers entier.

Parce que la doctrine de Jésus-Christ fut d'abord prêchée dans la ville de Jérusalem, lorsque dans l'Église nous assistons à la lecture de l'Évangile, nous tournons le visage du côté de l'orient, comme vers la cité sainte, et nous rendons grâces à Dieu en disant : *Gloria tibi*, *Domine*, en mémoire de ce que le saint Évangile a passé de Jérusalem jusqu'à nous, selon cette parole du prophète Isaïe : La loi sortira de Sion et la parole de Dieu viendra de Jérusalem. L'Église chrétienne, dit saint Augustin, a pris son origine dans la Jérusalem terrestre, afin de se réjouir éternellement dans la Jérusalem céleste. Elle a commencé dans la première, elle se terminera dans la seconde. Le diacre, quand

il chante l'Évangile, se tourne vers l'aquilon, pour nous montrer que l'Évangile est dirigé contre celui qui est désigné dans les Écritures sous le nom d'aquilon, c'est-à-dire contre Satan, qui disait dans son cœur : Je m'assiérai à côté de l'aquilon et je serai semblable au Très-Haut.

Après ces diverses paroles que le Sauveur venait d'adresser à ses disciples pour les consoler, il les embrassa tous les uns après les autres, selon le témoignage de saint Ambroise, qui nous dit (*in cap.* XXVII *Luc.*) : Jésus-Christ en quittant ses apôtres leur donna le baiser de paix. Prenant ensuite congé d'eux, il éleva les mains comme pour les offrir à Dieu son Père, et les bénit en leur souhaitant toutes sortes de biens, leur promettant de les protéger contre leurs ennemis et de les combler de ses grâces. Par cette dernière bénédiction, dit saint Théophile, Jésus-Christ communiqua sans doute à ses apôtres une force protectrice contre leurs adversaires en attendant l'avénement du Saint-Esprit. De là est venu l'usage qui se pratique encore aujourd'hui dans l'Église, que les évêques, à l'issue de la messe, donnent au peuple leur bénédiction. En élevant les mains pour bénir ses disciples, Jésus-Christ, dit Origène, a voulu nous apprendre que celui qui bénit les autres doit être lui-même orné de toutes les vertus et surtout enrichi de bonnes œuvres. Le Sauveur, avant de quitter ses disciples, voulut les bénir, agissant en cela comme un bon père qui bénit ses enfants avant de s'en séparer, et cela pour deux grandes raisons. La première, pour leur propre intérêt, afin d'attirer ainsi sur eux la protection de Dieu pour les défendre de tout mal; la seconde, afin de montrer qu'il avait conservé jusqu'à la fin l'amour, l'affection qu'il leur avait toujours témoignés pen-

dant sa vie mortelle. Par là aussi il voulait enseigner aux prélats de l'Église que, quand ils se séparent de leurs sujets, ils doivent les bénir et les recommander à Dieu.

Jésus alors, selon saint Jean Damascène *(Serm. de Ascensione)*, s'étant tourné du côté de l'orient, en présence de tous ses disciples assemblés, s'éleva dans les airs par sa propre puissance. Ses disciples le suivaient des yeux; il le permettait ainsi afin d'exciter de plus en plus dans leurs cœurs le désir d'aller à lui. C'est de cette sorte que le vrai Roi de gloire remonta triomphalement dans les cieux d'où il était descendu pour la rédemption des hommes. A cette vue, la sainte Vierge et tous les disciples, se prosternant en terre, l'adorèrent humblement; attristés d'une si cruelle séparation, ils versaient des larmes en abondance, et pourtant leurs cœurs étaient inondés de joie en pensant à la gloire de leur Maître dont ils étaient témoins. Avec quel bonheur la sainte Vierge aurait quitté ce monde pour suivre son divin Fils! Mais le Seigneur voulut qu'elle demeurât encore quelque temps sur la terre pour notre propre avantage, afin qu'en conversant avec les apôtres elle les instruisît et leur révélât les secrets des mystères nécessaires au salut, mystères qu'elle connaissait si bien. O mon doux Jésus, ô vous le meilleur, le plus tendre des fils, pourquoi délaisser ainsi la meilleure, la plus tendre des mères, exposée sans vous aux peines, aux misères, aux ennuis de ce monde? Pourquoi ne pas l'associer dès maintenant à votre triomphe et ne pas la conduire avec vous dans les cieux? Ah! j'en comprends le motif; c'est que sa présence parmi les apôtres était encore nécessaire pour la confirmation de notre foi. Les apôtres, sans doute, par une révélation spéciale de l'Esprit-Saint, avaient été instruits de

toutes vérités, mais Marie les comprenait incomparablement mieux qu'eux; mieux qu'eux, elle pénétrait les secrets, la profondeur des mystères de la foi catholique; ces mystères, elle ne les connaissait pas seulement d'une science ordinaire, mais effectivement et par expérience, puisqu'elle y avait pris part. D'ailleurs ce délai de la gloire pour Marie ne nuisit en rien à son bonheur et à son amour. En quelque lieu qu'elle fût, elle était toujours en Dieu et Dieu en elle pour la combler de joie. Partout, dans toutes ses actions comme dans toutes ses paroles, elle s'étudiait à lui plaire et à faire sa volonté sainte.

Remarquons ici que Jésus-Christ, avant de monter au ciel, commença par faire sortir ses disciples de la ville de Jérusalem, les conduisit ensuite à Béthanie, et, après leur avoir donné sa bénédiction, s'éleva dans les cieux. Il voulait nous apprendre par là ce qui doit s'opérer dans l'homme pécheur. En effet, le pécheur doit d'abord sortir de l'état du péché, renoncer à ses mauvaises habitudes; il doit ensuite passer en Béthanie qui signifie maison d'obéissance, c'est-à-dire changer de conduite en passant du mal au bien et se soumettant en tout à la volonté de Dieu. Alors Dieu le bénira en le réconciliant avec lui, en le comblant de ses grâces, afin qu'il puisse marcher désormais de vertu en vertu jusqu'à ce qu'il parvienne heureusement à la gloire de l'éternité.

Jésus-Christ, en montant au ciel, conduisit avec lui les âmes des saints et des patriarches qu'il avait par sa puissance retirées des limbes où elles étaient depuis si longtemps exilées, et les associa à la céleste compagnie des anges dont il réparait ainsi la ruine, se montrant par là le maître souverain de la terre et des cieux. Cependant

l'archange saint Michel avait annoncé à la cour céleste l'arrivée du Roi de gloire; alors tous les esprits bienheureux s'avancent à sa rencontre et, s'inclinant respectueusement devant lui, se joignent à sa suite en chantant des hymnes de triomphe. Qui pourrait jamais décrire l'harmonie de ces chants d'allégresse, qui pourrait peindre la joie dont furent transportés ces esprits bienheureux en présence de leur Roi, et celle qu'éprouvèrent aussi les âmes des saints dans cette première entrevue avec l'armée céleste? Le Sauveur, environné de toutes parts, à droite et à gauche, devant et derrière, par les âmes des justes ainsi que par les anges, les mains jointes et élevées devant la poitrine, montait lentement afin que sa sainte Mère et ses disciples pussent jouir plus longtemps de sa vue et en être consolés. Arrivé à une certaine élévation dans les airs, un nuage transparent s'abaisse sous ses pieds et le dérobe à leurs yeux mortels. Jusque-là Jésus avait conservé son corps tel qu'il était avant sa Passion, mais aussitôt que le nuage l'eut ravi aux regards des hommes, il devint brillant et glorieux comme au jour de la transfiguration. Si le Sauveur du monde apparaît ici transporté sur un nuage, ce n'est certes pas que ce nuage dût lui servir de véhicule, il n'avait pas besoin du secours des anges ni d'aucune autre créature, lui qui s'élevait par sa propre puissance; il voulait seulement nous apprendre par là que toutes les créatures, tant matérielles que spirituelles, lui sont assujetties et qu'elles doivent obéir à sa volonté suprême. Enoch, comme nous l'apprenons par les saintes Écritures, fut transporté dans le ciel par les anges, et Elie s'éleva dans les airs traîné par un char de feu; ils n'étaient que des hommes, ils avaient donc besoin d'un secours étranger, et d'ailleurs leurs corps

n'étaient pas devenus glorieux; Jésus, au contraire, s'élève par sa propre vertu et par l'effet de sa toute-puissance.

La sainte Vierge cependant, comme dit saint Ambroise (*in cap.* XXIV *Luc.*), ainsi que les apôtres, Marie-Madeleine et tous les autres disciples, suivirent du regard le Sauveur montant au ciel tant qu'ils purent l'apercevoir, et quand ils cessèrent de le voir, ils l'accompagnaient encore par l'ardeur de leurs désirs et de leur amour. O spectacle admirable que celui de Jésus-Christ montant au ciel environné des saintes âmes des patriarches et de tous les esprits bienheureux! Qui aurait pu en être témoin sans éprouver le désir de les accompagner? Le Sauveur avait complétement disparu à leurs regards, et les disciples, les yeux fixés vers le ciel, regardaient pourtant toujours. Alors deux anges, sous une forme humaine et revêtus de robes blanches en signe de joie, se montrèrent à eux en leur disant : Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi les yeux attachés au ciel? Les apôtres sont appelés ici hommes de Galilée, parce qu'ils étaient originaires de ce pays. Les anges semblent donc leur dire : Pourquoi restez-vous là? Avez-vous oublié ce que vous devez faire? Retournez à Jérusalem, et là, attendez l'accomplissement des promesses qui vous ont été faites. Retirez-vous et n'attendez pas plus longtemps ici Celui qui ne doit pas venir de sitôt. Mais à la fin des siècles il reviendra pour juger les vivants et les morts de la même manière que vous l'avez vu aujourd'hui s'élever dans les cieux. Comme homme, il a été jugé par ses ennemis, et comme homme aussi il viendra juger le monde. Il fut jugé lui-même ici-bas avec un corps passible et mortel; mais quand il viendra au dernier jugement pour rendre à chacun selon ses œuvres, il aura ce même

corps devenu glorieux et immortel avec lequel il est en ce jour monté dans les cieux. Jésus-Christ, dit saint Augustin (*Serm.* 178, *de Tempore*), viendra juger le monde sous la même forme humaine en laquelle il a voulu être jugé lui-même, afin que soit accomplie cette parole du prophète Zacharie : Ils verront alors Celui qu'ils ont crucifié. Et ailleurs (*Serm.* 179, *de Tempore*) le même saint ajoute : Si nous croyons véritablement que Jésus doit venir pour nous juger et nous récompenser ou nous punir du bien ou du mal que nous aurons fait, nous devons donc nous y préparer afin de ne pas être surpris quand il viendra. Ayons soin de nous châtier nous-mêmes en ce monde pour ne pas être punis éternellement dans l'autre.

Admirons ici la bonté, la sollicitude de Notre-Seigneur à l'égard de ses disciples. A peine a-t-il disparu à leurs yeux qu'il leur envoie ses anges pour les consoler et ranimer leur courage. Il veut leur montrer par là qu'il n'est pas, comme Elie ou comme Enoch, transporté dans le paradis terrestre, mais qu'il est véritablement monté au ciel. Il craint qu'en restant trop longtemps dans le même lieu ils ne se fatiguent inutilement, et, par ces messagers célestes, il les invite à se retirer dans Jérusalem pour attendre en paix l'accomplissement des promesses qu'il leur avait faites. Lorsque les anges les eurent quittés, les disciples, prosternés à terre à l'endroit même où leur divin Maître avait laissé l'empreinte de ses derniers pas, l'adorèrent humblement, reconnaissant en lui la divinité unie à l'humanité; et s'éloignant de la montagne des Oliviers, ils rentrèrent dans la ville de Jérusalem, le cœur rempli de joie de tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Les disciples sortirent tous ensemble de Jérusalem, Jésus marchant à leur tête ; après

l'ascension, ils y rentrèrent alors tous ensemble, mais alors Jésus n'était plus avec eux. En mémoire de ce fait, l'Église institua une procession solennelle dans laquelle tout le clergé, précédé de la croix, sort du temple pour représenter les disciples sortant de la ville en suivant leur Maître; le clergé rentre ensuite dans le temple, toujours précédé de la croix, quoique les disciples, après l'ascension, soient revenus à la ville sans être accompagnés de leur Maître, nous rappelant ainsi cette promesse qu'il leur avait faite : Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles; et aussi pour nous apprendre que si le Sauveur ne les précédait pas corporellement, il les accompagnait néanmoins spirituellement. Dans les premiers temps du christianisme, cette procession se célébrait tous les jeudis de chaque semaine; mais par la suite, les fêtes s'étant multipliées, l'Église la transféra au dimanche, comme elle se pratique encore aujourd'hui. Saint Sulpice, évêque de Jérusalem, en parlant du lieu d'où Jésus-Christ s'éleva dans le ciel, rapporte que dans la suite on y construisit une église, mais qu'on ne put jamais paver à l'endroit même où était gravée l'empreinte des derniers pas du Sauveur, et que le marbre dont on essayait en vain de la couvrir jaillissait au visage des ouvriers. La terre où sont restées les traces des derniers pas du Sauveur, dit le vénérable Bède (*Homil. de Ascens.*), a beau être creusée chaque jour par la dévotion des fidèles, le vide se remplit aussitôt et l'empreinte est ineffaçable. On y trouve encore aujourd'hui une église habitée par des moines noirs sous la conduite d'un abbé, dans laquelle on voit le tombeau de sainte Marie-Égyptienne et le lieu où les apôtres composèrent le Symbole.

Les apôtres, accompagnés de la Mère du Sauveur, des saintes femmes et de tous les autres disciples, se retirent dans le cénacle, attendant l'effet des promesses de leur divin Maître. C'est là qu'ils élurent Mathias pour remplacer, en qualité d'apôtre, le traître Judas. Là, dit l'évangéliste, réunis tous ensemble dans le plus grand recueillement, ils persévéraient dans la prière, se préparant à recevoir dignement le Saint-Esprit, selon l'ordre et les promesses que leur en avait donnés Jésus-Christ lui-même. L'Évangile ne dit pas qu'ils jeûnaient, mais seulement qu'ils priaient; néanmoins plusieurs pensent qu'à la prière ils joignaient aussi le jeûne, selon cette autre parole de l'Évangile : Des jours viendront où l'Époux leur sera enlevé; c'est alors qu'ils jeûneront; or Jésus, le véritable Époux de leurs âmes, venait de se séparer d'eux. Aussi pour imiter les apôtres, les fidèles jeûnent eux-mêmes depuis l'Ascension jusqu'à la Pentecôte. Ils se rendaient fréquemment dans le temple, ce lieu spécialement destiné à la prière, et là épanchant leurs cœurs en la sainte présence de Dieu, ils le louaient, le bénissaient, le remerciaient humblement pour tous les bienfaits qu'ils avaient déjà reçus de sa bonté et aussi pour ceux qu'il se disposait à répandre sur eux à l'avenir, puis ils se retiraient dans le cénacle pour prendre un peu de repos. A l'exemple de ces fervents disciples, offrons sans cesse au Seigneur nos prières et nos actions de grâces pour tous les biens dont il nous a comblés et dont il nous comble tous les jours; par là, nous mériterons d'attirer de plus en plus sur nous de nouvelles faveurs jusqu'à ce que nous parvenions à l'éternel repos dans la Jérusalem céleste. En tout temps, dit le vénérable Bède (*Homil. de Ascens.*), mais surtout en ce jour de la glorieuse Ascension de Jésus-

Christ, nous devons nous rappeler ces paroles qu'il adressait à ses disciples : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez. Qui pourrait peindre en effet toute la joie, toute l'allégresse dont furent transportés les disciples à la vue de leur Maître s'élevant triomphalement dans les cieux? Qui pourrait comprendre tout le bonheur dont leurs cœurs furent inondés en pensant qu'eux aussi ils pourraient un jour avoir part à ce royaume éternel où Jésus-Christ, pour nous en donner l'espérance, allait faire asseoir notre humanité même à la droite de Dieu son Père ?

En ce jour de son Ascension glorieuse, Jésus-Christ, conformément à ses promesses, ouvrit aux âmes des saints qu'il conduisait à sa suite, les portes du ciel qui jusqu'alors étaient demeurées fermées à toute créature humaine, et y entra le premier au milieu des hymnes de triomphe et de joie. Remarquons ici qu'il y a trois sortes de cieux, au témoignage de saint Paul, qui dit avoir été ravi jusqu'au troisième ciel. Parmi ces différents cieux, selon saint Augustin (*lib.* XII *de Genes., cap.* II.), le premier est le ciel physique et matériel où brillent le soleil, la lune et tous les astres ; le second est le ciel spirituel destiné aux anges et à tous les esprits bienheureux ; le troisième, plus élevé encore, est uniquement réservé à la majesté divine. C'est jusqu'à ce troisième ciel que saint Paul a été ravi, et que Jésus-Christ est monté. Là, il est assis à la droite de son Père, non pas que comme homme Jésus-Christ soit corporellement assis à droite et son Père à gauche, mais, par cette expression, nous devons entendre la puissance de juger dont son Père l'a revêtu ; n'est-ce pas en effet le propre d'un juge de rester assis ? Par là, encore, l'évangéliste veut nous faire comprendre que, comme Dieu, Jésus-

Christ est en toutes choses égal à son Père, et que, comme homme, il est élevé au-dessus de toutes les créatures. C'est à bon droit qu'il est dit ici que Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu; il est assis pour se reposer, celui qui a supporté tant de travaux et de fatigues; il est assis à droite, celui qui a souffert tant d'adversités et de tribulations dont la gauche est l'emblème; il est assis à la droite de Dieu; n'est-il pas juste, en effet, qu'aux humiliations et aux mépris succèdent le triomphe et la gloire? Jésus, assis à la droite de Dieu son Père, intercède continuellement pour nous, présentant sans cesse à ses regards les marques des plaies dont il a été couvert pour notre salut.

En entrant dans le ciel, les saints et les esprits bienheureux faisaient entendre leurs chants d'allégresse. Si, en effet, Moïse et les enfants d'Israël, après avoir passé la mer Rouge, entonnèrent, dans l'élan de leur reconnaissance pour un si grand bienfait, des hymnes de triomphe à la gloire du Seigneur, quels ne durent pas être les cantiques de joie et de gratitude de la part de ces saintes âmes délivrées à jamais de tout danger? Jamais, depuis l'origine du monde, il n'y eut pareille fête dans le ciel, et il n'y en aura jamais, si ce n'est aussitôt après le grand jour du jugement général, lorsque tous les élus, revêtus de leurs corps glorieux, se présenteront devant le trône de l'Éternel. Cette fête est la plus grande, la plus solennelle de toutes les fêtes. Le ciel et la terre, ainsi que tout ce qu'ils renferment, avaient été créés pour l'homme, et l'homme lui-même était destiné à la gloire céleste, mais depuis le péché d'Adam, nulle créature humaine, quelque juste, quelque sainte qu'elle fût, ne pouvait y parvenir. Au jour de l'Ascension, les portes du ciel furent ouvertes aux

hommes, et tous les maux furent réparés; cette fête est donc la plus grande de toutes les fêtes. Ce jour de l'Ascension est la fête par excellence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisqu'en ce jour il vient s'asseoir à la droite de Dieu son Père, et entre, après toutes les fatigues supportées pour le salut du monde, dans son éternel repos. C'est la fête des esprits bienheureux, puisqu'en ce jour ils reçoivent une nouvelle joie à la vue de leur roi, dont ils contemplent pour la première fois l'humanité sainte ; puisqu'en ce jour ils voient se remplir dans leurs rangs les places que la chute des mauvais anges avait laissées vides. Or, si dans le ciel les anges de Dieu se réjouissent à la conversion d'un seul pécheur, quelle ne dut pas être leur allégresse à la vue de tant de milliers d'âmes qui venaient s'associer à leur bonheur? C'est la fête de tous les patriarches, de tous les saints de l'Ancien Testament, qui entrent en ce jour dans la céleste patrie, objet si longtemps différé de tous leurs vœux. C'est la fête de Marie, notre maîtresse et notre reine, qui en ce jour voit son divin Fils, dont le corps mortel avait été formé dans ses chastes entrailles, monter au ciel avec ce même corps devenu glorieux, s'élever au-dessus de toutes les créatures et s'asseoir à la droite de Dieu son Père, dont il est l'égal. C'est aussi notre fête à tous, puisqu'en ce jour notre nature humaine a été élevée au-dessus des cieux, que l'homme, à jamais perdu, a été rétabli dans ses anciens priviléges, rappelé au ciel dont il était éternellement banni, et associé au bonheur des anges par les mérites de Jésus-Christ, notre libérateur. Cette fête est donc bien solennelle, et toute âme qui aime véritablement Dieu doit en ce jour être comblée de joie et se livrer à l'allégresse. Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon saint Léon, pape

(*Serm.* 1, *de Ascens. Domini*), disait à ses disciples avant sa passion : Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je retourne à mon Père, puisqu'en moi votre humanité sera élevée dans le ciel et assise à la droite de Dieu. Je vous ai unis à moi et j'ai voulu me faire Fils de l'Homme, afin que vous puissiez devenir enfants de Dieu. L'Ascension du Sauveur est le principe de notre propre élévation, nous devons en ce jour nous livrer à la joie et à la reconnaissance. En ce jour, nous ne sommes pas seulement entrés en possession du ciel, mais en la personne de Jésus-Christ, notre chef, nous nous sommes élevés au-dessus de tous les cieux, et, par sa grâce, nous avons pu reconquérir une gloire plus grande que celle même que l'envie de Satan, cet ennemi juré de notre salut, nous avait fait perdre. En ce jour, ô mes frères, s'écrie saint Augustin (*Serm.* 175, *de Tempore*), Jésus-Christ, comme vous venez de l'entendre, s'est élevé dans les cieux, que nos cœurs donc s'y élèvent avec lui. Il est monté au ciel sans toutefois se séparer de nous ; de même, que nos cœurs soient unis à lui, quoique nos corps, selon la promesse qu'il nous en a faite, ne puissent encore le suivre. Du haut des cieux il nous crie : Soyez mes membres, si vous voulez avoir part à mon royaume. Faisons donc tous nos efforts pour y parvenir ; purifions nos cœurs de toutes souillures comme un jour nos corps seront dépouillés de leur mortalité. Plus nos âmes seront déchargées du poids des péchés, plus aussi nos corps s'élèveront aisément dans les cieux. Jésus-Christ, dit saint Grégoire (*Homil.* 29, *in Evangel.*), est monté corporellement dans les cieux, nous devons le suivre par l'affection de nos cœurs. Renonçons donc à tous les désirs charnels et terrestres. Que pourrions-nous aimer encore en

ce monde, lorsque notre véritable Père habite lui-même dans la céleste patrie? Si notre corps mortel nous retient malgré nous sur cette terre, soyons du moins avec lui par notre amour.

Le Sauveur a voulu priver les hommes de sa présence corporelle, afin d'exciter de plus en plus dans leurs cœurs le désir de le suivre. Cherchons donc avec ardeur les biens célestes. Soupirons sans cesse après le bonheur de rejoindre dans le ciel celui qui nous y a précédés, et nos prières seront infailliblement exaucées. C'est ce qui arriva en faveur d'un brave guerrier, ainsi que l'histoire le rapporte. Ce saint homme avait visité en grande dévotion tous les lieux saints que le Sauveur avait rendus célèbres par sa présence. Parvenu sur la montagne des Oliviers d'où Jésus-Christ s'était élevé dans les cieux, après de longues prières accompagnées de larmes abondantes, s'adressant à Jésus lui-même : O mon divin Rédempteur, lui dit-il, je vous ai cherché avec soin et avec ardeur dans tous les lieux que vous avez parcourus, sans pouvoir vous trouver ; me voici sur la montagne sainte d'où, en quittant ce monde, vous êtes monté dans le ciel ; où pourrai-je désormais vous chercher? Ordonnez donc, Seigneur, ordonnez à mon âme d'aller vous rejoindre, afin que je puisse vous contempler dans toute votre gloire, assis à la droite de votre Père céleste. A peine avait-il achevé ces mots que son âme, se séparant aussitôt de son corps sans la moindre douleur, s'envola vers la céleste patrie. A l'exemple de ce saint personnage, cherchons Jésus-Christ avec soin par la pratique des bonnes œuvres, par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes, et comme lui nous mériterons d'aller dans le ciel rejoindre celui qui nous y a précédés.

L'Ascension du Sauveur fut figurée autrefois par l'échelle mystérieuse que le patriarche Jacob avait vue en songe. Cette échelle, de ses pieds touchait la terre, son sommet s'élevait dans les cieux, et sans cesse les anges de Dieu y descendaient et y montaient. De même, Jésus-Christ est descendu du ciel sur la terre, unissant ainsi par lui-même la terre avec les cieux. Il était le médiateur entre Dieu irrité et les hommes coupables, il devait donc être tout à la fois Dieu et homme, afin de pouvoir opérer une parfaite réconciliation. Dieu était élevé au plus haut des cieux, l'homme était descendu au plus profond des abîmes; Jésus-Christ fut cette échelle mystérieuse, unissant les hommes à Dieu, les cieux à la terre. Par lui, les anges descendent pour nous apporter ses grâces, et remontent en portant nos âmes dans son sein. Le Sauveur lui-même nous donne une figure sensible de son Ascension dans la parabole de la brebis perdue et retrouvée. La brebis perdue, c'est l'homme violant par sa désobéissance la volonté de Dieu. Jésus, le bon Pasteur, abandonne dans le ciel les quatre-vingt dix-neuf autres, c'est-à-dire les neuf chœurs des anges, pour courir sur la terre, pendant trente-trois ans de sa vie mortelle, à la recherche de cette brebis égarée. Il la charge sur ses épaules, lorsque lui-même est accablé sous le pesant fardeau de sa croix pour expier ses égarements. Il invite ses amis à se réjouir avec lui de son heureux retour, quand, au moment de son Ascension, faisant asseoir notre humanité à la droite de son Père, la cour céleste tout entière se livre à l'allégresse et entonne des chants de triomphe. Élie fut également une figure de la glorieuse Ascension du Sauveur. En effet, ce grand prophète avait annoncé dans toute la Judée la loi de Dieu ; il n'avait pas craint de flétrir hau-

tement les violateurs de cette loi sainte ; aussi fut-il horriblement persécuté par les Juifs, mais Dieu le récompensa de son zèle en le transportant en corps et en âme dans le paradis terrestre. De même Jésus-Christ enseigna la voie de la vérité aux Juifs, qui ne l'en récompensèrent que par leurs mauvais traitements, mais Dieu l'exalta au-dessus de tous les cieux et le fit entrer dans sa gloire. Pour nous qui sommes coupables de tant de prévarications, apprenons, à l'exemple de notre divin Maître, à souffrir avec patience les maux qui nous arrivent en cettte vie, afin d'obtenir le pardon de nos péchés et de pouvoir parvenir avec lui à la vie immortelle et glorieuse.

CHAPITRE XIV

DE LA PENTECOTE

Le jour de la Pentecôte, qui est le cinquantième jour après la résurrection, et le dixième après l'Ascension du Sauveur, étant venu, Jésus-Christ rappela à son Père la promesse qu'il avait faite à ses disciples de leur envoyer le Saint-Esprit. Dieu consent volontiers au désir de son divin Fils, et tous deux de concert, envoient le Saint-Esprit vers les apôtres pour les remplir de ses grâces, les consoler, les fortifier, les instruire et les combler de joie. La Pentecôte était chez les Juifs une des trois grandes fêtes dont la solennité durait sept jours, et ces trois fêtes principales étaient Pâques, la Pentecôte et la fête des Tabernacles. Les cinquante jours depuis la résurrection du Sauveur étaient écoulés, et la solennité de la Pentecôte commençait. Les disciples en ce moment, au nombre de cent vingt personnes, y compris les saintes femmes, étaient sur la montagne de

Sion, réunis tous ensemble dans le cénacle où Jésus-Christ avait célébré sa dernière cène. Là, dans le recueillement et dans la prière, ils attendaient la réalisation des promesses de leur divin Maître. Tout à coup, à l'heure de tierce, on entendit un grand bruit parti du ciel, ou plutôt du haut des airs, comme le bruit d'un vent violent, et ce bruit remplit toute la maison où les disciples étaient assis, ou mieux encore, le Saint-Esprit remplit tous ceux qui étaient réunis dans le cénacle conformément à l'ordre de leur Maître qui leur avait dit : Retirez-vous dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut. Le Saint-Esprit vient avec grand bruit pour inspirer l'effroi dans les cœurs des coupables, mais il vient comme un souffle sorti de l'intérieur, afin de vérifier les bonnes affections des vrais fidèles. Apprenez encore que les dons de l'Esprit-Saint ne se répandent que sur ceux qui sont unis entre eux par les liens de la charité et dont les cœurs sont animés du désir des biens célestes.

L'on vit alors comme des langues de feu, c'est-à-dire des rayons de feu en forme de langues, s'arrêter, se reposer sur la tête de chacun d'eux. Ce n'est pas sans motif, dit saint Grégoire (*Homil.* 30, *in Evangel.*), que le Saint-Esprit se manifeste sous la forme du feu, puisqu'en effet il enlève la tiédeur de tous les cœurs qu'il habite et les embrase du désir de son éternité. Notre Dieu, dit Origène, est un feu qui consume tout ce que nous avons de mauvais en nous, et quand tout le mal est consumé, alors il nous éclaire. Le feu, dit saint Jérôme (*in Psalm.* 77), a une double propriété, il éclaire et il brûle tout à la fois ; de même, Dieu éclaire les justes et brûle ou plutôt punit les pécheurs. De plus, le feu est l'emblème exact des différents dons du

Saint-Esprit. Ainsi comme le feu, l'Esprit du Seigneur nous purifie de tous nos péchés par le don de crainte; il amollit, il attendrit nos cœurs par le don de piété; il les embellit par le don de science; il les affermit par le don de force; il les élève par le don de conseil; il les éclaire par le don d'intelligence; il les adoucit par le don de sagesse.

Les apôtres aussitôt commencèrent à parler diverses langues, selon ce que leur mettait à la bouche l'Esprit-Saint dont ils étaient remplis; cet Esprit qui distribue ses dons à qui bon lui semble, quand il veut et comme il lui plaît; cet Esprit qui par sa lumière divine leur avait soudainement enseigné toutes les vérités, avait allumé dans leurs cœurs le feu sacré de la charité envers Dieu et envers le prochain, les avait confirmés en force et en vertus et leur avait communiqué la connaissance de toutes les langues, selon cette parole du livre de la Sagesse : L'Esprit du Seigneur a rempli toute la terre, et ce en quoi toutes choses sont contenues, c'est-à-dire l'homme lui-même qui semble tout contenir, puisque toutes les autres créatures ont été faites pour lui. Au jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit a rempli toute la terre en communiquant aux apôtres le don des langues, afin qu'ils pussent parler le langage de tous les peuples. Il nous montrait aussi que l'Église qui jusqu'alors n'était pas sortie des limites restreintes de la Judée, s'étendrait en se développant sur toutes les nations de la terre dont les apôtres parlaient le langage. La forme de langue de feu sous laquelle le Saint-Esprit se communique aux apôtres, nous montre également ce qu'il devait produire en eux : leur mettre les paroles à la bouche, éclairer leur intelligence, réchauffer l'amour dans leurs cœurs et les fortifier contre tous leurs ennemis. La langue, en effet,

profère et explique les paroles, et le feu éclaire, échauffe et fortifie. Le Saint-Esprit fut encore donné aux apôtres pour la rémission des péchés, lorsqu'après sa résurrection Jésus-Christ soufflant sur eux leur dit : Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.

Le Saint-Esprit, remarquons-le bien, est descendu deux fois sur Jésus-Christ et deux fois aussi sur les apôtres. Sur Jésus-Christ à son baptême, sous la forme d'une colombe, et à sa transfiguration sous la forme d'une nuée, parce que la grâce du Sauveur qui n'est donnée aux hommes que par le Saint-Esprit devait se répandre sur nous au moyen des sacrements figurés par la colombe, qui est un oiseau fécond, et au moyen de la doctrine figurée par la nuée lumineuse d'où sortit cette voix céleste : C'est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection, écoutez-le. Le Saint-Esprit descendit également deux fois sur les apôtres, en premier lieu sous la forme de souffle, pour signifier l'effusion de la grâce par les sacrements dont ils devaient être les ministres, d'où cette parole du Sauveur : les péchés que vous remettrez seront remis; et en second lieu sous la forme de langue de feu pour marquer l'effusion de la grâce par la doctrine, selon qu'il est dit : Les apôtres ayant reçu le Saint-Esprit commencèrent à parler diverses langues. Nous lisons dans l'Évangile, dit saint Grégoire (*Homil.* 39, *in Evangel.*), que les apôtres reçurent deux fois ostensiblement le Saint-Esprit, d'abord lorsque le Sauveur encore sur la terre souffla sur eux en leur disant : Recevez le Saint-Esprit, ensuite lorsqu'étant monté au ciel il le leur envoya sous forme de langues de feu, parce que la cha-

rité, qui est répandue dans nos cœurs par la grâce du Saint-Esprit, renferme deux préceptes : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. La charité est une et comprend deux préceptes; le Saint-Esprit est un et il leur est donné deux fois. Et comme l'amour du prochain nous conduit à l'amour de Dieu, le Sauveur donne le Saint-Esprit à ses apôtres la première fois pendant qu'il est sur la terre, et la seconde fois il le leur envoie du haut des cieux.

Remarquons encore que le Saint-Esprit se communique aux hommes de deux manières : visiblement, lorsqu'il se manifeste par quelque signe extérieur, et invisiblement. Il se manifesta ostensiblement à cinq fois différentes : sous la forme d'une colombe au baptême du Sauveur; sous la forme d'une nuée lumineuse à sa transfiguration ; sous la forme du souffle, lorsque le jour de sa résurrection Jésus-Christ soufflant sur ses apôtres, leur donna le Saint-Esprit, puis sous la forme de feu et de langue, comme nous le voyons en ce saint jour de la Pentecôte. Il se communique invisiblement lorsqu'il descend dans les cœurs purs des fidèles pour les sanctifier, les enrichir de ses grâces et habiter en eux, ce qui fait dire à l'apôtre saint Jean : Le Saint-Esprit souffle où il veut, vous entendez sa voix, mais vous ne savez ni d'où il vient ni où il va. Lorsque nous sentons naître dans nos cœurs le désir du bien, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 3, *in Matth.*), sachons que l'Esprit-Saint habite en nous; mais il est loin de nous quand nous éprouvons la volonté de faire le mal et de nous livrer au péché. Dans les premiers temps du christianisme, dit saint Augustin (*Serm.* 12, *de Adventu Spirit. S.*), le Saint-Esprit descendait sur les fidèles, et ils parlaient diverses langues sans les avoir apprises. Ces miracles étaient alors néces-

saires, parce qu'il fallait que l'Évangile fût annoncé au monde entier, à toutes les nations et dans toutes les langues; aujourd'hui qu'ils ne sont plus utiles, tous ces miracles ont cessé. Mais, allez-vous me dire peut-être, si ces signes extérieurs et visibles ont disparu aujourd'hui, comment pourrons-nous reconnaître que le Saint-Esprit est véritablement en nous? Interrogez votre cœur; si vous y trouvez l'amour sincère envers votre prochain, soyez assuré que le Saint-Esprit habite en vous; l'amour de nos frères ne peut être dans un cœur sans que l'Esprit de Dieu y soit également, selon le témoignage du grand apôtre lui-même qui nous dit : La charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné.

Sans doute, nous ne pouvons jamais connaître, d'une manière évidente et certaine, si le Saint-Esprit réside véritablement dans telle ou telle créature, car l'Esprit du Seigneur souffle où il veut, et on ne sait ni d'où il vient ni où il va. Cependant nous pouvons, à certains signes, à certains effets produits, conjecturer que le Saint-Esprit habite véritablement dans une âme, et cela de diverses manières, selon le triple état des commençants, des *progressants* et des parfaits. L'Esprit de Dieu, en effet, opère dans les hommes selon l'état, la disposition, la capacité de chacun. Le Saint-Esprit souffle ou *inspire* dans les commençants, il réside ou habite dans les progressants, et il remplit les parfaits. Or, selon saint Bernard (*Serm.* 74, *in Cantic.*), il y a trois signes particuliers auxquels on peut reconnaître si vraiment le Saint-Esprit inspire les commençants. Le premier est la douleur des péchés commis, parce que l'Esprit de Dieu a horreur de toute souillure et ne saurait habiter dans un cœur assujetti au péché. Le

second est le ferme propos de ne plus pécher à l'avenir et que nul ne peut avoir de lui-même s'il n'est aidé et secouru par la grâce du Saint-Esprit qui soutient sa faiblesse. Le troisième est la prompte disposition à faire le bien; en effet, dit saint Grégoire (*Homil.* 30, *in Evangel.*), l'amour de Dieu, qui est le Saint-Esprit lui-même, n'est jamais en repos; partout où il est, il opère de grandes choses. Quant aux progressants, il y a également trois signes auxquels on peut reconnaître si le Saint-Esprit habite véritablement en eux. Le premier est le fréquent et rigoureux examen de conscience, non-seulement à l'égard des péchés mortels, mais encore à l'égard des fautes vénielles, parce que de même que le Saint-Esprit est opposé au péché mortel, ainsi l'ardeur de la charité qui vient de lui a horreur du péché véniel, afin que rien dans l'âme ne puisse déplaire à ses yeux. Le second est la diminution de la concupiscence dans le cœur; plus l'âme progresse dans la charité, plus elle s'éloigne des choses temporelles et périssables. Le troisième est la stricte observation des préceptes du Seigneur. Ne serait-ce pas se moquer, selon la pensée de saint Augustin, que de dire : J'aime l'empereur, mais je déteste sa loi? Si donc vous aimez Dieu, observez ses commandements. Quant aux parfaits, trois autres signes peuvent aussi nous faire connaître s'ils sont véritablement remplis du Saint-Esprit. Le premier est la manifestation de la vérité divine. Le Saint-Esprit est essentiellement un esprit de vérité, et il ne saurait habiter dans une âme sans lui communiquer les secrets de la véritable doctrine. Le second consiste à ne craindre que Dieu seul en ce monde. La charité parfaite, en effet, chasse la crainte, et, au témoignage même du grand apôtre, là où est l'Esprit du Seigneur, là

aussi est la liberté, et la liberté ne saurait admettre avec elle la crainte servile. Le troisième signe est le désir même de la mort; l'âme, en effet, qui aime véritablement Dieu, soupire sans cesse après lui; elle ne désire qu'une chose, d'être séparée des ennuis de ce monde et réunie à celui qui seul est l'objet de son amour, parce que le Saint-Esprit qui agit en elle, l'élève continuellement vers les biens célestes. Heureuse l'âme qui, à l'exemple de saint Paul, souhaite ardemment de voir se briser les liens qui l'enchaînent encore à ce monde et d'être réunie à son céleste époux; elle peut être assurée que le Saint-Esprit habite réellement en elle.

Il y avait alors à Jérusalem et dans tout le pays de la Judée, un grand nombre de Juifs étrangers, hommes religieux qui étaient venus à l'occasion de la grande solennité de la Pentecôte. Lorsqu'ils eurent entendu le grand bruit qui s'était produit au-dessus du cénacle et qui avait retenti dans toute la ville, ils se rendirent au lieu où les disciples étaient assemblés, et tous furent saisis d'étonnement et d'admiration en les entendant parler chacun dans la langue de son pays. D'autres, au contraire, les insultaient en disant qu'ils étaient ivres. Alors saint Pierre, et les autres apôtres se levèrent pour montrer que ce n'était pas en eux l'effet du vin, puisqu'il n'était encore que neuf heures du matin et qu'ils n'avaient ni bu ni mangé, mais qu'ils étaient remplis du Saint-Esprit, selon que l'avait annoncé autrefois le prophète Joël. Jésus-Christ venait d'accomplir en eux ce qu'il leur avait promis avant la passion, en leur disant : Si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Apprenons que si nous voulons goûter les joies spiri-

tuelles, nous devons renoncer à tous les plaisirs de la chair et des sens ; car, comme dit saint Grégoire (*Homil.* 30, *in Evangel.*), pour trouver les joies et les plaisirs de l'esprit, il faut renoncer aux satisfactions et aux douceurs trompeuses du corps. Mais, hélas! combien peu aujourd'hui, malgré l'habit dont ils sont revêtus, s'efforcent de renoncer aux plaisirs des sens pour acquérir les vraies et solides douceurs de l'esprit!

Nous devons remarquer ici que plusieurs choses sont nécessaires, indispensables, pour quiconque veut marcher dans le chemin de la perfection, avancer dans l'amour de Dieu et dans la vie spirituelle. Premièrement, il doit avoir la connaissance claire et parfaite de ses défauts et de toutes ses faiblesses. En second lieu, il doit combattre sans cesse et avec courage contre ses inclinations mauvaises et sa volonté corrompue. Troisièmement, être pénétré de frayeur au souvenir de ses péchés passés, parce qu'il ne peut jamais être certain de les avoir suffisamment expiés et d'en avoir obtenu de Dieu le pardon. Quatrièmement, il doit se défier sans cesse de sa propre faiblesse et craindre de retomber dans ses anciens péchés et même dans de plus grands encore. Cinquièmement, mortifier sa chair et ses sens en soumettant son corps à l'esprit et à la loi de Dieu. Sixièmement, fuir avec soin, comme il fuirait un démon de l'enfer, toute personne, toute créature qui pourrait l'entraîner au péché ou même à quelqu'imperfection de la vie spirituelle. Septièmement, se rappeler les bienfaits dont Dieu l'a comblé jusqu'à présent, dont il le comble encore tous les jours et lui en rendre de continuelles actions de grâces. Huitièmement, prier nuit et jour. Neuvièmement, enfin, il doit porter sans cesse sur lui la croix

du Sauveur, cette croix sainte qui nous enseigne tout à la fois la mortification des vices, l'éloignement des biens terrestres, le renoncement aux désirs charnels et le mépris de nous-mêmes.

Les apôtres alors, c'est-à-dire ces quelques hommes simples et grossiers, éclairés des lumières du Saint-Esprit, fortifiés par la puissance de sa grâce, ébranlèrent le monde entier, et le soumirent, du moins en grande partie, à la loi du Seigneur. Par la vertu de leur parole, par leurs exemples et par l'éclat de leurs miracles, ils fondèrent l'Église du Christ, cette Église qui elle-même purifiée, éclairée, perfectionnée par les dons et les grâces de l'Esprit-Saint, devint l'épouse chérie du Sauveur et en même temps plus redoutable à Satan et à ses anges qu'une armée rangée en bataille. Les apôtres ne se dispersèrent pas aussitôt après la Pentecôte; pendant douze ans ils prêchèrent l'Évangile de Jésus-Christ dans Jérusalem et dans tout le pays de Judée. Après ce temps écoulé, ils se répandirent dans tout l'univers pour annoncer aux nations la bonne nouvelle du salut. Dieu, sans le secours duquel nous ne pouvons rien, les accompagnait, agissant avec eux et confirmant leur parole par les plus éclatants prodiges. La nouvelle doctrine qu'ils prêchaient étant au-dessus de la raison humaine, il était nécessaire, pour la rendre croyable et la faire accepter des hommes, qu'elle fût confirmée par des miracles. C'est ainsi, selon la pensée de saint Grégoire et de saint Théophile, qu'à l'exemple des apôtres, les prédicateurs doivent aussi de nos jours s'efforcer, par leur conduite et leurs bonnes œuvres, de faire recevoir des fidèles la doctrine qu'ils leur enseignent. Les effets merveilleux et les fruits abondants de salut que produi-

sit dans le monde entier la prédication des apôtres, doivent aussi nous apprendre avec quelle joie, avec quel empressement et quel respect nous devons célébrer cette grande solennité de la Pentecôte. O mes frères, s'écrie saint Grégoire (*Homil.* 30, *in Evangel.*), après l'Incarnation du Fils de Dieu, une des plus grandes fêtes du christianisme est, sans nul doute, celle où nous célébrons la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. Si la première est chère à nos cœurs, la seconde ne doit pas l'être moins. Dans l'Incarnation, le Fils de l'Éternel, sans cesser d'être Dieu, se fait homme par nature; à la Pentecôte, les hommes eux-mêmes deviennent des dieux par adoption. Quel grand jour que celui où un Dieu, descendant du ciel, vient *établir* sa demeure dans le cœur des hommes! Qu'il *se purifie* avec soin de tous ses péchés, de toutes ses souillures, celui qui veut avoir part à une pareille faveur!

Jésus-Christ n'envoya pas le Saint-Esprit à ses apôtres aussitôt après son Ascension, mais seulement dix jours après, et cela pour deux grands motifs. Premièrement, afin que les apôtres pussent, par le jeûne et la prière, se préparer à une si merveilleuse faveur; en second lieu, pour nous apprendre que quiconque veut recevoir le Saint-Esprit dans son cœur, doit observer fidèlement les dix commandements de Dieu. L'Esprit-Saint ne descendit sur les apôtres que cinquante jours après la résurrection ; ainsi, de même que le peuple juif n'avait reçu la loi de crainte que cinquante jours après la délivrance de la captivité d'Egypte, de même aussi le peuple chrétien ne reçut la loi d'amour que cinquante jours après avoir été délivré de toutes les misères de cette vie. Dans l'année du jubilé, qui ne revenait que tous les cinquante ans, les Juifs recouvraient la

liberté qu'ils avaient perdue et rentraient en possession des biens dont ils avaient été dépouillés ; de même, au jour de la Pentecôte, le peuple chrétien recouvra la liberté dont il avait été privé et l'héritage céleste qui lui avait été ravi. La fête de la Pentecôte était très-solennelle chez les Juifs, parce qu'elle rappelait à leur mémoire ce grand jour auquel le Seigneur était descendu au milieu des flammes sur le mont Sinaï pour leur donner sa loi ; de même, cinquante jours après Pâques, le Saint-Esprit descendit sur la montagne de Sion, s'arrêta sur les apôtres, en forme de langues de feu, et grava dans leurs cœurs la loi nouvelle, qui est une loi de grâce et d'amour. Ainsi, la descente du Saint-Esprit sur les apôtres fut figurée par le don que Dieu fit de sa loi à son peuple par le ministère de Moïse, et cette fête de la Pentecôte, que l'Église chrétienne célèbre avec tant de pompe, était également célébrée, mais en figure, par la synagogue. Nous trouvons une autre figure de cette fête dans le miracle du prophète Elisée à l'égard de la pauvre veuve dont il est parlé au troisième livre des Rois. Ce prophète, touché de compassion à la vue de la pauvreté de cette femme, adresse à Dieu de ferventes prières et obtient la multiplication du peu d'huile qui lui restait, afin qu'elle pût par là soulager sa misère. Cette veuve est l'image de l'Église, qui, elle aussi, était restée veuve et dans la désolation après le départ de son divin Époux qui était remonté dans les cieux. Dieu, touché de compassion, voulut la consoler et lui donna l'abondance de l'huile, c'est-à-dire la combla de tous les dons, de toutes les grâces du Saint-Esprit. Quant à l'intelligence des langues, Dieu lui-même voulut nous en donner une figure dans ce qui se passa à la construction de la tour de Babel. Pour

punir les hommes insensés qui voulaient s'élever contre lui, il confondit leur langage et d'une langue il en fit plusieurs, de sorte qu'ils ne pouvaient s'entendre entre eux, nous montrant ainsi par avance ce qu'il devait faire au jour de la Pentecôte; si, en effet, les langues n'eussent pas été alors multipliées, il n'aurait pu donner à chacun des apôtres l'intelligence de plusieurs langues. Par le premier miracle, Dieu confondit l'orgueil de ceux qui se révoltaient contre lui; par le second, il confondit les Juifs rebelles qui, témoins de ce nouveau prodige, restèrent frappés de stupeur et couverts de honte pour leur conduite passée. Que ce jour de la Pentecôte soit pour nous un jour de bonheur et de joie; célébrons cette grande fête avec des transports d'allégresse, bénissons en ce jour le Seigneur; dans l'effusion de notre reconnaissance, offrons-lui nos chants et nos cœurs; c'est en ce jour que nous avons été appelés à la foi chrétienne, ayons soin de la conserver en nous et faisons tous nos efforts pour mériter d'avoir part aux heureux fruits de salut qui en découlent en abondance.

CHAPITRE XV

DE L'ASSOMPTION DE LA GLORIEUSE VIERGE MARIE

Tant qu'elle vécut, la Sainte-Vierge demeura sur la montagne de Sion. Là se trouvait une chambre dans laquelle Marie, après l'ascension de son divin Fils, se retirait pour prier et pour se recueillir dans le souvenir de tout ce qu'elle avait vu. On y voyait encore une autre petite chambre destinée à saint Jean l'évangéliste; cette chambre fut la première église du monde. C'est là, en effet, que le disciple bien-aimé célébra la première messe en présence de la Mère du Sauveur. De quels sentiments de douleur, de quels transports d'amour fut pénétré le cœur de cette sainte Mère pendant qu'elle resta encore en ce monde après le départ de son Fils bien-aimé? Saint Jérôme semble vouloir nous en instruire quand il dit (*Serm. de Assumptione, tom.* IV) : Considérez avec moi, mes frères, de quelle douleur était transpercé le cœur de Marie, de

quel amour était pénétrée son âme, lorsqu'elle repassait dans sa mémoire l'accomplissement des oracles de tous les prophètes et des anges eux-mêmes touchant son divin Fils, lorsqu'elle se rappelait tout ce qu'elle avait vu, tout ce qu'elle avait connu elle-même sur ce sujet. Non, nul homme en ce monde ne saurait comprendre l'excès de la douleur et de l'amour de cette tendre Mère. Elle voulut, pendant tout le reste de sa vie, habiter près des lieux où son Fils bien-aimé avait été enseveli et d'où il était monté au ciel; elle les visitait souvent, et cette vue calmait un peu sa tristesse et enflammait de plus en plus le désir ardent qu'elle éprouvait d'être réunie à l'objet de ses affections et de sa tendresse.

Autrefois, sur la montagne de Sion, s'élevait une magnifique église, devenue célèbre par la dévotion des chrétiens; là, sous la conduite d'un abbé, vivaient des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin. Dans cette église, on voyait la chambre où habita la Sainte-Vierge pendant tout le temps qu'elle vécut en ce monde, après l'ascension de son divin Fils. Près de là, était une autre petite chambre dans laquelle elle mourut. Tous les apôtres, dit-on, étaient présents à sa mort et ils l'ensevelirent aussitôt après au milieu de la vallée de Josaphat. Là, en effet, on voit encore un tombeau vide que les Sarrasins eux-mêmes ont en grande vénération. Quoique cette vallée soit encore très-profonde, elle fut cependant bien comblée depuis l'époque où le corps de la Sainte-Vierge y fut déposé. A ce moment, le tombeau était apparent au-dessus du sol, et aujourd'hui l'église que l'on a bâtie dans ce même emplacement est complétement enfouie. Au-dessus de cette église s'élève une petite chapelle d'où l'on des-

cend par un escalier de cinquante degrés environ jusqu'à l'église du sépulcre. Cette église, de forme ronde et voûtée en pierres, est dédiée à la Mère de Dieu. On y voit quatre autels, et un peu plus loin encore un autre autel de marbre, du côté de l'orient; à droite de cet autel est un tombeau vide dans lequel, selon l'opinion la plus répandue, le corps de la Sainte-Vierge reposa quelques temps sans qu'on sache ni quand ni par qui il en a été enlevé. En entrant dans cette église, on peut remarquer, sur la droite, incrustée dans la muraille, une pierre sur laquelle Notre-Seigneur s'agenouilla pour prier la nuit même où il fut livré entre les mains de ses ennemis, et on y voit encore l'empreinte de ses genoux. Cette église est occupée par des moines noirs de l'ordre de Saint-Benoît, gouvernés par un abbé. Aucune histoire de l'Église, soit grecque soit latine, ne fait mention de la manière dont le corps de la Sainte-Vierge fut transporté au ciel, et saint Jean lui-même qui, mieux que tout autre, aurait pu nous en instruire, n'en parle pas, sans doute parce que Dieu n'a rien voulu nous révéler à cet égard. Dans la vallée de Josaphat, dit saint Chrysostôme (*Serm. de Assumpt. B. Mariæ*), située entre la montagne de Sion et celle des Oliviers, s'élève une très-belle église consacrée à Marie; on y voit un tombeau dans lequel fut, prétend-on, déposé le corps de la Sainte-Vierge, et maintenant ce tombeau, que l'on montre à tous, est complétement vide. Je dis cela parce que plusieurs chrétiens de nos jours doutent si Marie fut transportée dans le ciel avec son corps ou si ce corps resta en terre, car on ne sait ni quand ni comment, ni par qui il a été enlevé de là, ni où il a été mis, et s'il est véritablement ressuscité. D'autres, au contraire, pensent que le corps de la Sainte-

Vierge est ressuscité, et que, désormais, revêtue de la gloire immortelle, elle règne dans le ciel avec son divin Fils. Quel est celui de ces deux sentiments qui est le plus certain? Je n'ose le décider, et je laisse à la sagesse de Dieu, à qui rien n'est impossible, ce qu'il n'a pas voulu nous révéler lui-même par l'autorité des saintes Écritures.

Saint Augustin (*Lib. de Assumpt. B. Mariæ, tom.* VII), parlant sur ce sujet, ne veut rien affirmer de lui-même et s'exprime en ces termes : Voulant parler du corps sacré de la glorieuse Vierge et de l'assomption de sa sainte âme, je dois déclarer d'abord que les saintes Écritures sont muettes à cet égard. Depuis le moment où le Sauveur sur la croix confia sa sainte Mère à son disciple *bien-aimé*, l'Évangile ne fait plus d'elle aucune mention. Saint Luc nous dit dans les Actes des apôtres : Les disciples tous ensemble persévéraient dans la prière avec Marie, mère du Sauveur. Puisque les saintes Écritures ne nous parlent ni de sa mort ni de son Assomption, nous devons chercher dans la seule raison ce qui nous semblera plus conforme à la vérité. Quand je pense aux misères de la condition humaine, je ne crains pas de dire que la Sainte-Vierge a subi la loi commune de la mort; mais, pour assurer que son corps ait été, comme tous les autres, assujetti aux vers et à la pourriture, cet excès d'abaissement me paraît répugner à la sainteté de celle qui a été trouvée digne de porter dans ses chastes entrailles le Fils unique du Père éternel. Je sais bien que Dieu a dit à notre premier père, et en lui à tous les hommes : Tu es poussière et tu retourneras en poussière ; cependant la chair du Sauveur, cette chair qu'il avait prise dans le sein de Marie, a échappé à cette sentence générale et n'a pas éprouvé la

corruption. Je sais encore que le Seigneur a dit à la première femme : Je multiplierai tes afflictions et tu enfanteras dans la douleur. Marie, il est vrai, a été soumise à de grandes afflictions, puisqu'un glaive de douleur a transpercé son âme, pourtant elle n'a pas éprouvé les douleurs de l'enfantement, et ainsi, par un privilége particulier elle a échappé à la loi générale. Serait-ce donc une impiété de soutenir que, par une prérogative spéciale, son corps après sa mort ait été exempt de toute corruption? Si Jésus-Christ a voulu conserver dans tout son éclat la virginité de sa sainte Mère, pourquoi n'aurait-il pas voulu aussi préserver son corps de la pourriture? Ne convenait-il pas à la bonté du Fils de garder l'honneur du corps même de sa sainte Mère, lui qui est venu en ce monde non pour détruire la loi, mais pour l'accomplir? Si, pendant sa vie mortelle, il a honoré sa mère au-dessus toutes les autres créatures par la dignité de sa conception miraculeuse, pourquoi ne pas croire pieusement qu'à sa mort aussi il l'a honorée d'une faveur spéciale et d'une prérogative particulière? La pourriture et les vers sont l'opprobre de l'humanité; or si la chair de Jésus-Christ en a été exempte, pourquoi le corps de Marie, d'où il a pris cette chair, ne participerait-il pas au même privilége? Non, jamais je n'oserai dire que le corps de la Très-Sainte-Vierge a été assujetti à la corruption; je craindrais de prononcer un blasphème. Si Dieu a bien voulu conserver intacts au milieu des flammes les vêtements des trois jeunes Hébreux dans la fournaise, pourquoi n'aurait-il pas voulu conserver intact de toute corruption le corps de sa sainte Mère? Si, par un effet de sa seule miséricorde, il a daigné préserver de tout mal le prophète Jonas dans le ventre de la baleine et défendre

Daniel de la fureur des lions affamés, pourquoi n'aurait-il point, par sa grâce, arraché à la pourriture et aux vers le corps de celle qui, dans tout son être, était revêtue de tant de vertus et de si éclatants mérites? Croyons donc pieusement que la Sainte-Vierge, qui, en ce monde, a porté dans son sein et a enfanté l'Auteur même de la vie, règne en corps et en âme dans le ciel avec son divin Fils.

Nous devons donc croire que si la Sainte-Vierge a été soumise à la loi commune de la mort, du moins son corps a été préservé de la corruption générale. Après sa mort, son âme fut de nouveau réunie à son corps glorieux, et elle fut portée en triomphe dans le ciel pour être élevée au-dessus de tous les chœurs des anges. C'est en ce jour, dit saint Jérôme, en parlant de la fête de l'Assomption, c'est en ce jour que la chaste Mère du Sauveur fut transportée au plus haut des cieux, où elle est assise sur un trône de gloire, à côté de son divin Fils. L'Église en ce jour, par ses chants de joie, proclame hautement le triomphe de celle qui, par ses mérites, a été élevée dans le ciel, au-dessus de tous les anges et de tous les saints. Représentons-nous toute la cour céleste venant à la rencontre de cette reine étincelante de clarté; au milieu des cantiques d'allégresse, elle est conduite jusqu'au trône qui lui est préparé de toute éternité. Nul doute que Jésus-Christ lui-même, environné de tous ses anges, ne se soit avancé au-devant de sa sainte Mère, pour lui faire honneur, et ne l'ait placée sur son trône. Si les habitants des cieux se réjouissent à la conversion d'un seul pécheur en ce monde, quels ne durent pas être leurs transports à la vue des honneurs rendus à la Mère de celui qu'ils adorent comme leur roi, et devant lequel toutes puissances s'abaissent et tous

genoux fléchissent. Si nous prenons plaisir à considérer la gloire dont la Sainte-Vierge est environnée dans le ciel, n'oublions pas non plus de jeter les yeux sur les vertus dont elle brillait en ce monde. Après Dieu, elle est la plus élevée, la plus puissante de toutes les créatures; elle se plaît à secourir ceux qui l'invoquent, mais si nous voulons avoir part à sa protection, à ses faveurs, efforçons-nous de marcher sur ses traces et d'imiter les vertus dont elle nous a donné l'exemple.

Aujourd'hui, dit saint Bernard (*Serm.* 1, *de Assumpt. B. Mariæ*), la glorieuse Vierge Marie a été élevée au plus haut des cieux d'où descendent tous dons parfaits ; elle y est montée afin de répandre sur les hommes l'abondance de ses bienfaits, afin d'obtenir pour eux les grâces du Seigneur. Elle en a tout à la fois le pouvoir et la volonté ; elle le peut, puisqu'elle est la Reine du ciel ; elle le veut puisque celle qui est la Mère du Fils unique de Dieu est en même temps la Mère des miséricordes. Qui pourrait douter un instant de la puissance de Marie sur le cœur de son divin Fils, qui l'honore comme sa Mère, et qui pourrait révoquer en doute la bonté, la tendresse de celle qui a porté pendant neuf mois dans son sein celui qui est la charité par essence ? Qui pourrait jamais raconter, parlât-il le langage des hommes et des anges, tous les honneurs dont la Sainte-Vierge fut comblée dans le ciel au jour de sa glorieuse assomption ? Autant sur la terre elle fut élevée en grâce au-dessus de toutes les autres femmes, autant dans le ciel elle est élevée au-dessus de toutes les créatures. Si l'œil de l'homme n'a jamais vu, si l'oreille de l'homme n'a jamais entendu, si le cœur de l'homme n'a jamais compris tout ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment, qui pourrait

dire ce qu'il réservait pour celle qui l'a aimé infiniment plus que toutes les autres créatures? Lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit saint Anselme (*Lib. de Excellentia B. Mariæ, cap.* VIII), eut résolu d'appeler sa sainte Mère dans son céleste royaume, et de lui manifester tout l'éclat, toute la grandeur de sa gloire, quels ne furent pas les transports d'allégresse de tous les esprits bienheureux? Avec quel empressement ne se disposèrent-ils pas à recevoir, comme elle en était digne, la Mère de leur Seigneur et Maître? O âmes chrétiennes, faites-vous, si vous le pouvez, une idée de cette grande fête du ciel en ce jour solennel où Jésus-Christ, environné de ses anges et de toute la cour céleste, vint à la rencontre de sa sainte Mère pour l'élever jusqu'au plus haut des cieux et la placer lui-même sur un trône de gloire d'où elle devait à jamais dominer sur toutes les créatures. Qu'il fut beau pour vous, ô Marie, ce jour de triomphe où, par votre présence, vous avez pour ainsi dire augmenté le bonheur et la joie des élus! Mais pourquoi chercher à pénétrer des secrets pour nous impénétrables? Efforçons-nous bien plutôt d'attirer sur nous les faveurs et la bienveillance de celle qui fait aujourd'hui le sujet de tant d'allégresse. Adressons nos ferventes prières à celle qui est la Mère de notre divin Rédempteur. Elle implorera pour nous son Fils bien-aimé, qui exaucera certainement en notre faveur celle par laquelle il est devenu notre frère.

O nous tous chrétiens, en ce jour de triomphe, unissons nos chants aux doux concerts des esprits bienheureux, unissons notre joie à la joie de toutes les créatures, célébrons, autant du moins qu'il est en nous, les louanges de cette Vierge sans tache, qui est souverainement digne

de tous nos respects et de tous nos hommages. C'est à quoi nous exhorte saint Jérôme, par ces paroles (*Serm. de Assumpt.*) : Louons et bénissons le Seigneur en ce saint jour d'allégresse. Si Dieu, en effet, par la bouche de son prophète, nous ordonne de le glorifier dans ses saints, à plus forte raison devons-nous le louer dans cette grande solennité établie en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie sa Mère. Tous les chants que nous ferons entendre à sa gloire, toutes les louanges que nous pourrons célébrer en son honneur rejailliront sur son divin Fils, qui a bien voulu se revêtir, dans ses chastes entrailles, de notre pauvre humanité. C'est cette Vierge sainte qui a été annoncée longtemps d'avance par les prophètes, figurée par les patriarches, démontrée par les évangélistes, saluée avec honneur par les anges eux-mêmes. Malgré toute notre indignité, ne cessons pourtant jamais de louer et de glorifier cette Vierge sainte ; c'est par elle que nous mériterons de connaître et de suivre l'unique voie qui nous conduira à l'éternelle félicité.

L'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie fut autrefois figurée par l'arche d'alliance, lorsqu'elle fut transportée dans la maison du grand roi David. Le roi jouant lui-même de la harpe marchait devant l'arche du Seigneur, et, au milieu des hymnes d'allégresse et des chants de triomphe, il la fit conduire avec pompe dans son palais. Cette arche d'alliance renfermait la manne que Dieu avait jadis envoyée du ciel au peuple d'Israël pendant qu'il était dans le désert. Elle figurait donc parfaitement la Sainte-Vierge qui, elle aussi, porta dans son chaste sein celui qui est le vrai pain des anges, et qui a voulu, dans l'auguste Sacrement des autels, devenir la nourriture des hommes

pendant leur voyage dans le désert de cette vie. L'arche était faite d'un bois incorruptible, pour signifier que le corps de la Mère de Dieu ne devait pas être, comme les autres, sujet à la corruption du tombeau. David jouant de la harpe et marchant devant l'arche en se livrant à toute la joie dont il était transporté, est l'image de Jésus-Christ lui-même, qui, lui aussi (c'est du moins la croyance générale), voulut aller à la rencontre de sa sainte Mère, et l'introduire dans son royaume, au milieu des concerts et de la joie des anges et de tous les esprits bienheureux. La glorieuse assomption de la Sainte-Vierge ne fut-elle pas également révélée en figure à saint Jean l'évangéliste pendant son exil dans l'île de Pathmos? Cette femme éclatante de beauté, qu'il vit au haut des airs, environnée des rayons du soleil, n'était-elle pas l'image de Marie s'élevant dans les cieux, environnée de tout l'éclat de la divinité? Cette femme paraissait avoir la lune sous ses pieds, pour signifier la perpétuelle constance de la Mère de Dieu. La lune en effet, par ses changements continuels et ses phases successives, nous représente l'instabilité du monde et de tous les biens terrestres pour lesquels Marie n'eut que du mépris, et qu'elle foula aux pieds avec dédain, n'aspirant qu'après les biens célestes qui seuls sont stables et permanents. Cette femme portait sur sa tête une couronne formée de douze étoiles; or, la couronne, qui est un signe d'honneur et d'autorité, figurait la puissance et la gloire dont Jésus-Christ a revêtu sa sainte Mère. Les douze étoiles désignaient les douze apôtres qui tous, dit-on, assistèrent à la mort et à l'Assomption glorieuse de Marie. Enfin, les deux ailes à l'aide desquelles cette femme s'élevait vers les cieux, nous montrent que la Sainte-Vierge fut

transportée en corps et en âme dans le royaume de son divin Fils.

Nous trouvons encore une figure de cette grande solennité dans la mère du roi Salomon. Ce grand roi, assis sur son trône, environné de gloire et de majesté, voulut que sa mère fût assise à sa droite sur un trône d'honneur, et ne lui refusa jamais aucune des faveurs qu'elle implora de sa puissance. De même, Jésus-Christ, ce nouveau Salomon, ce roi pacifique, assis sur le trône de sa gloire, a voulu que sa sainte Mère fût placée à sa droite, et toujours il accueillera ses demandes avec bonté. O Marie, ô Vierge éternellement glorieuse, digne de tous nos hommages, de tous nos respects, élevée en ce moment au plus haut degré de la félicité! O Mère de miséricorde, qui avez porté dans votre sein virginal, et qui avez enfanté le Fils unique du Père éternel, le Créateur de la terre et des cieux, que nulle intelligence créée ne saurait comprendre; comment nous, pauvres et misérables pécheurs que nous sommes, pourrions-nous vous louer dignement, vous dont le mérite et la gloire sont au-dessus de toutes les louanges de la part des créatures! Non, jamais langue humaine ne pourra célébrer vos grandeurs. O Marie! s'écrie saint Augustin (*Serm. de Assumpt. t.* X), le souvenir de votre nom est plus doux que le miel le plus pur, plus suave que le nectar; il est notre repos dans les fatigues, notre joie dans la tristesse, notre soutien dans les épreuves, dans les tribulations; il ramène dans le chemin du salut ceux qui s'en sont éloignés, et fait naître l'espérance au cœur des pécheurs les plus découragés. De même qu'au printemps, lorsque le soleil ranimant ses feux, dissipe les frimas, rend à la nature toute sa beauté, embellit la terre de verdure et

de fleurs, toutes les créatures sont dans l'allégresse, les oiseaux retrouvent leurs chants mélodieux à la vue du nouveau bienfait qui leur est offert ; ainsi nos cœurs sont comblés de joie au souvenir de la glorieuse Reine du ciel, qui, comme un nouveau soleil, descend dans nos âmes par son amour, amollit et fond la glace qui les tenait captives, adoucit la sécheresse par la salutaire rosée de la grâce qui descend en elles par son intercession et les éclaire de sa lumière bienfaisante.

O nom admirable de Marie, nom rempli de bonheur et de joie, nom glorieux et sublime qui, avant tous les siècles, existait dans la pensée de Dieu, et qui, dans le temps, a été donné à celle qui seule était digne de le porter! Nom proclamé avec amour dans la société des justes, et qui n'est jamais prononcé en vain par les pécheurs! Qui jamais en ce monde a pu obtenir le pardon de ses péchés, si ce n'est par l'entremise de Marie? Que tous donc invoquent Marie, que tous implorent le nom de Marie, que tous aiment Marie de tout leur cœur et par-dessus tout; que tous les âges, que tous les sexes, que toutes les conditions s'adressent à Marie et réclament son secours et son assistance. Lorsque par nos crimes nous avons encouru les vengeances du souverain Juge, qué nous avons offensé les anges et les saints; lorsque nous sommes à charge à nous-mêmes, et que nous ne savons plus à qui avoir recours, tournons nos regards et nos cœurs vers Marie, demandons conseil et assistance à cette Mère de miséricorde, et nous ne l'implorerons pas en vain.

Après Dieu, dit saint Anselme (*Lib. de Excellent. B. Virgin.*, *cap.* VI), rien de plus avantageux pour l'homme que le souvenir de la glorieuse Mère du Sauveur; rien de

plus salutaire que la méditation de l'amour dont son cœur était embrasé par la contemplation de son divin Fils. La plupart de ceux qui dans les dangers ont imploré le nom de la bienheureuse Vierge Marie, ont obtenu son assistance, et ont été sur-le-champ délivrés de leurs maux. Souvent même on obtient plus promptement l'effet de sa prière en s'adressant à Marie qu'en s'adressant au Sauveur lui-même, non pas que Jésus-Christ tienne sa puissance de sa Mère, puisque, au contraire, Marie n'est puissante elle-même que par son divin Fils ; mais la raison de cette déférence, c'est que Jésus-Christ, étant le souverain juge de toutes choses, discerne les mérites et les démérites de chacun et n'accorde pas sa grâce selon le désir de celui qui l'implore, mais selon son propre jugement. Au contraire, lorsque nous invoquons le nom de Marie, nous obtenons malgré notre indignité ce que nous demandons, parce qu'alors ses mérites suppléent aux nôtres et obtiennent pour nous. N'est-ce pas ce que nous voyons tous les jours dans le monde où l'on obtient facilement, par le nom d'un ami qu'on invoque, des faveurs qu'on n'aurait jamais pu obtenir en son propre nom?

O Marie, ô Mère pleine de bonté et de miséricorde, vous qui êtes tout l'espoir, toute la joie de notre cœur, je voudrais vous louer, vous honorer autant que vous le méritez, mais, hélas! que puis-je faire, pauvre et misérable pécheur que je suis? Quand je pense à tout ce que tant de saints personnages ont fait pour votre gloire, je suis découragé, anéanti, et pourtant j'ose vous dire encore : Honneur à vous, Vierge sans tache! Gloire à vous, ô puissante Mère de mon Dieu! Vous que le monde entier vénère, vous que tous les esprits célestes glorifient avec transport, vous dont

les louanges retentissent jusqu'au plus haut des cieux! Je voudrais pouvoir réunir tout ce qui a été dit, tout ce qui a été écrit jusqu'à présent à votre gloire, en former un faisceau, le centupler, le multiplier même à l'infini s'il était possible, et, dans l'ardeur de mon amour, vous l'offrir comme une couronne d'honneur, comme un parfum délicieux, comme un encens d'agréable odeur, à vous, ô Marie, qui, au-dessus de toutes les créatures, êtes et serez BIENHEUREUSE maintenant et dans tous les siècles des siècles!

CHAPITRE XVI

DU JUGEMENT DERNIER

Tout ce que nous avons rapporté jusqu'ici a eu son accomplissement dans le passé, il nous reste maintenant à parler de ce qui doit avoir lieu dans l'avenir, comme le jugement dernier, ainsi que les peines et les récompenses éternelles dont il sera suivi. Ce jugement général sera précédé des peines du purgatoire, des suffrages ou prières de l'Eglise et de la persécution de l'antechrist. Il sera accompagné de la conflagration du monde et de la résurrection des morts. Enfin il sera suivi des châtiments de l'enfer et de la gloire du paradis. Nous allons parler successivement des uns et des autres. Quant au purgatoire, sachons d'abord qu'on y souffre une double peine, la peine du dam où la privation de la vue de Dieu, et la peine du sens qui consiste dans les souffrances occasionnées par l'excès du froid, de la chaleur ou de toute autre douleur corporelle.

Or, la moindre peine dans le purgatoire est plus violente et plus terrible que toutes les souffrances qu'on peut endurer dans ce monde. C'est ce qui fait dire à saint Bernard : Les peines qu'éprouve une âme dans le purgatoire pendant un seul jour l'emportent sur toutes les douleurs qu'ont pu souffrir en ce monde tous les martyrs pour l'amour de Dieu. La raison de cette rigueur c'est qu'aux yeux de Dieu la moindre pénitence volontaire en ce monde vaut mieux que les plus grands tourments de l'autre vie auxquels nous sommes contraints. Une larme d'un repentir sincère, dit saint Augustin (*Serm. de purgatorio*), efface plus de péchés ici-bas que dix années de supplices dans le purgatoire. Plus l'homme se sera attaché aux biens périssables de cette vie, plus aussi il aura de châtiments à endurer dans l'autre; ne méprisons donc pas les petites fautes pour lesquelles il nous faudra dans le purgatoire subir de si cruels supplices.

Les suffrages de l'Eglise peuvent se réduire à quatre principaux auxquels se rattachent tous les autres; ce sont la prière, le jeûne, l'aumône et le saint sacrifice de la Messe. Or, ces suffrages de l'Eglise s'appliquent aux âmes qui souffrent dans le purgatoire et peuvent leur être plus ou moins utiles selon la diversité de leurs mérites précédents et aussi selon le degré de charité de leurs amis vivants qui prient pour elles sur la terre. Ces suffrages qui sont plus spécialement offerts pour telles ou telles âmes leur sont sans nul doute plus profitables qu'aux autres; mais pourtant, toutes les âmes du purgatoire y participent et en retirent un certain avantage. De même les suffrages qui sont présentés pour toutes les âmes souffrantes en général, profitent à toutes selon la capacité de chacune, et

toutefois ils sont plus avantageux pour celles qui pendant qu'elles étaient en ce monde s'en sont rendues plus dignes. Le saint sacrifice de la Messe, dit saint Grégoire, et les autres offrandes faites à Dieu profitent aux morts qui, pendant qu'ils étaient en ce monde, ont vécu de manière à mériter que les bonnes œuvres de leurs amis puissent servir à les délivrer du purgatoire; pourtant la voie la plus sûre, c'est de faire nous-mêmes, pendant que nous vivons encore, les œuvres qui nous évitent de tomber dans le purgatoire, plutôt que d'abandonner à d'autres le soin de les faire pour nous après notre mort. Ne vaut-il pas mieux sortir de ce monde libres de toutes nos dettes que d'en attendre des autres l'acquittement, lorsque nous ne pourrons plus payer nous-mêmes? Ajoutons encore que toutes les bonnes œuvres faites par les chrétiens en état de péché mortel et qui dès lors ne peuvent pas être utiles à leur propre salut, ne sont pas pour cela perdues, mais Dieu, par un effet de sa bonté infinie, les applique aux âmes du purgatoire afin de hâter leur délivrance.

L'antechrist, quand il sera venu en ce monde, mettra tout en œuvre pour pervertir les hommes qui seront sur la terre. Il s'efforcera de les séduire, par ses insinuations trompeuses ou par l'éclat des prodiges qu'il opérera en leur présence, par les promesses des biens temporels ou par la crainte des tourments dont il les menacera. Ainsi il en fera tomber un grand nombre dans ses filets. Il entraînera les méchants par l'appât des récompenses, les bons par la terreur des supplices, les simples par ses beaux discours et ses merveilleux prodiges, car il aura pour lui les princes et les rois, les magiciens et les malfaiteurs. C'est de l'antechrist que veut parler saint Jean

quand il dit dans l'Apocalypse : J'ai vu sortir du sein de la mer cette bête farouche ; elle avait sept têtes, qui désignent tous les princes de ce monde, et dix cornes, qui marquent ici les ennemis acharnés du Christ et des dix commandements de la loi divine ; il naîtra de parents avancés en âge, dans la ville de Babylone et de la tribu de Dan, un des fils de Jacob. De même qu'en Jésus-Christ était la plénitude de la divinité, ainsi sera dans l'antechrist la plénitude de l'iniquité. Én lui habitera l'esprit malin, ce prince de tous les impies, et il se nommera fils de perdition. Entre sa naissance cachée et sa manifestation, c'est-à-dire le moment où il commencera sa prédication et ses persécutions contre tous les gens de bien, apparaîtront aussi sur la terre Enoch et Elie pour combattre sa funeste doctrine et ramener à la vérité ceux qu'il s'efforcera de séduire et d'entraîner dans l'erreur. A l'exemple de Jésus-Christ, ils prêcheront pendant trois ans et demi, et couverts de sacs et de cilice, ils annonceront partout la pénitence dont ils donneront les premiers l'exemple aux hommes. Ces deux saints personnages parcourront tous les pays où le fils de perdition aura semé sa funeste doctrine, afin de ramener à la vérité et à la vertu ceux qu'il aura séduits par ses mensonges, et par la vertu du Saint-Esprit ils opéreront de grands miracles qui feront l'admiration et la joie de tous les bons chrétiens, détruisant ainsi l'effet des faux prodiges de l'antechrist. Quand ils auront ainsi prêché dans tout le monde la vraie doctrine du salut pendant trois ans et demi, l'antechrist les fera mourir dans la ville même de Jérusalem, et leurs corps resteront sans sépulture pendant trois jours et demi et trois nuits et demie, parce que nul n'osera les ensevelir par crainte de leur persécuteur. Aussi-

tôt après, leurs corps ressusciteront et s'élèveront dans les cieux, portés sur les nuages. Après leur mort, l'antechrist dominera encore pendant quinze jours et la durée de son règne sera en tout de trois ans et demi. Alors Notre-Seigneur, ou par l'effet de sa puissance divine ou par le ministère de l'archange saint Michel, le mettra à mort sur la montagne des Oliviers, à l'endroit même d'où Jésus-Christ s'éleva dans les cieux. Le juge suprême ne viendra pas encore immédiatement après ; il laissera un délai de quarante-cinq jours, afin que les justes puissent se reposer un peu de la frayeur qu'ils auront éprouvée, et les pécheurs retourner à Dieu par une sincère pénitence ; mais quelle distance de temps il y aura entre ces quarante-cinq jours et la fin du monde, nul ne le sait. A la prédication d'Enoch et d'Elie, les Juifs se convertiront à la foi et l'Église sera en paix jusqu'à la fin, car la puissance de Satan contre elle sera anéantie.

Quant à la conflagration du monde, voici ce qui aura lieu : un feu extraordinaire précédera l'avénement du souverain Juge et marchera devant lui. Ce feu, par un effet de la toute-puissance divine, formé par la réunion de tous les feux répandus dans le globe entier, brûlera la surface de la terre, et la figure de ce monde sera anéantie comme elle le fut autrefois par le déluge universel. Par ce premier jugement, Dieu inonda le monde pour éteindre les feux impurs de la concupiscence dont les cœurs de tous les hommes étaient embrasés; dans le jugement dernier, au contraire, il punira par le feu le refroidissement, que dis-je, l'anéantissement total de la charité dans tous les cœurs. Le monde sera tout en feu, alors tous les morts ressusciteront et le juge suprême viendra pour rendre

à chacun selon ses œuvres. L'homme, en ce monde, mérite ou démérite à l'aide de son âme et de son corps; il est donc juste aussi qu'il soit récompensé ou puni dans son âme, comme dans son corps, du bien ou du mal qu'il aura fait. Tous les hommes ressusciteront sans distinction, les bons comme les méchants, les justes comme les pécheurs, mais tous ne ressusciteront pas de la même manière. Les corps des pécheurs ressusciteront dans l'état de passibilité, et ils seront si hideux, si repoussants, que les âmes elles-mêmes qui les auront animés précédemment, frémiront d'horreur d'y rentrer pour les animer de nouveau. Les corps des justes au contraire ressusciteront dans tout l'éclat de la beauté et plus brillants sept fois que le soleil. Plus les crimes des méchants auront été grands et multipliés, plus aussi leurs corps seront hideux; de même, plus les mérites des saints auront été éclatants, plus leurs corps brilleront de lumière et de clarté. Ces corps ressuscités seront les mêmes qu'avant leur mort, c'est-à-dire qu'ils seront formés de la même matière; ainsi la poussière dans laquelle ils auront été réduits, en quelque lieu du monde qu'elle ait été dispersée par les vents, se réunira par la toute-puissance de Dieu, et, par un signe de sa volonté suprême, se transformera dans les mêmes membres que la même âme viendra animer de nouveau. Cette résurrection se fera en un seul instant, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette qui retentira en même temps dans l'univers entier.

Aussitôt après, le jugement aura lieu dans la vallée de Josaphat, située vers l'orient, entre Jérusalem et la montagne des Oliviers. Là se rassembleront tous les pécheurs pour être condamnés; les justes ne resteront pas dans la

vallée, mais par l'agilité de leurs corps glorieux, ils s'élèveront dans les airs au-devant du souverain Juge. Jésus-Christ ne descendra pas jusqu'à terre, mais il restera dans les airs, assis sur son trône, environné des anges et de toutes les Vertus célestes, un peu au-dessus de la montagne des Oliviers, d'où au jour de son ascension, il s'est élevé dans les cieux. Oh ! que ce jugement sera terrible pour les réprouvés ! Au-dessus de leurs têtes, ils verront un Juge irrité ; à leurs pieds, les abîmes de l'enfer entr'ouverts et prêts à les engloutir. Intérieurement, ils seront déchirés par les remords de leurs consciences coupables ; extérieurement, ils seront épouvantés par le feu qui embrasera l'univers ; à droite, leurs péchés accusateurs, à gauche, les démons attendant leurs victimes ; partout les anges de Dieu les précipitant vers les supplices éternels. Ils imploreront, mais en vain, les rochers et les montagnes, les conjurant de tomber sur eux pour les soustraire aux regards de leur Juge en courroux. Jésus-Christ leur montrera les marques des blessures qu'il a reçues pour eux et dont ils n'ont pas voulu profiter. Là aussi brilleront avec éclat les instruments de sa passion : la croix, les clous, la lance et la couronne d'épine. Sans doute la Trinité tout entière jugera le monde, pourtant Jésus-Christ seul, en sa qualité d'Homme-Dieu, prononcera la sentence. Ne faut-il pas en effet qu'un juge se montre aux regards de ceux qu'il est appelé à juger ? Or, Dieu le Père et son Fils, comme Dieu, ne pourront se manifester alors à tous les hommes, autrement tous seraient bienheureux, puisque la vraie béatitude consiste surtout dans la vision de la divinité. C'est pour cette raison que Dieu a donné à Jésus-Christ la puissance de juger. Jésus-Christ, dit saint

Augustin (*Serm.* 64, *de Verbis Domini*), jugera le monde sous la même forme qu'il a été jugé lui-même, et la nature humaine, qui en lui a été jugée au temps de sa passion, jugera elle-même les hommes à son tour. Si ce jugement n'avait lieu que pour les justes, il pourrait se montrer comme Dieu, mais comme il s'exercera également contre les pécheurs qui ne peuvent en aucune manière jouir de la vue de Dieu, Jésus-Christ se manifestera dans son humanité pour être vu tout à la fois des élus et des réprouvés.

Les justes alors seront rangés à la droite du souverain Juge et les pécheurs à sa gauche. Parmi les justes, les uns ne seront pas jugés, mais jugeront eux-mêmes les autres. Ce sont ces chrétiens parfaits qui auront pratiqué avec ardeur les conseils évangéliques; qui, en ce monde, auront renoncé à tout pour suivre leur divin Maître, et qui, à leurs bonnes œuvres, à leurs mérites, n'auront mêlé aucune imperfection; en un mot, ces chrétiens auxquels le Sauveur dit dans l'Évangile, en s'adressant à ses apôtres : O vous qui en ce monde, avez tout quitté pour me suivre, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous serez assis vous-mêmes sur douze trônes à côté de lui pour juger les douze tribus d'Israël. Cependant ces chrétiens parfaits ne jugeront pas les autres hommes, parce qu'il n'appartient qu'à Jésus-Christ seul de juger, mais seulement ils seront élevés au-dessus de tous, et par leur présence ils approuveront et confirmeront la sentence du souverain Juge. Les autres seront jugés, mais ne seront pas moins sauvés. Ce sont ceux dont la vie véritablement chrétienne aura été pourtant souillée de quelques fautes légères, de quelques imperfections qu'ils se seront efforcé

de réparer par la pratique des œuvres de miséricorde, de laver par les larmes d'un repentir sincère. Ce sont ceux-là auxquels s'adressera le Juge suprême en leur disant : J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'ai été étranger et vous m'avez recueilli ; j'ai été nu et vous m'avez revêtu ; j'ai été malade et vous m'avez visité ; j'ai été en prison et vous êtes venu me voir ; soyez donc les bénis de mon Père, et venez posséder le royaume qui vous est préparé de toute éternité. Parmi les réprouvés, les uns seront jugés et condamnés ; ce sont ces lâches chrétiens qui, enrichis du don précieux de la foi, auront négligé de conformer leur conduite à leur croyance et n'auront pas pratiqué les œuvres de miséricorde. C'est à eux que le Juge suprême adressera ce terrible reproche : J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'ai été étranger et vous ne m'avez pas recueilli ; j'ai été nu et vous ne m'avez pas revêtu ; j'ai été malade et prisonnier et vous ne m'avez pas visité ; retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel. Les autres ne seront pas jugés et néanmoins seront condamnés ; ce sont les infidèles qui auront refusé d'embrasser la foi chrétienne, ou qui, après l'avoir reçue, l'auront lâchement abandonnée et et auront vécu dans le crime et l'apostasie. Ce sont ceux-là dont parle l'Évangile en disant : Celui qui ne croit pas est déjà jugé. Saint Paul les désigne quand il dit : Ceux qui auront péché sans la loi périront sans la loi ; et le Psalmiste lui-même nous les indique par ces paroles : Les impies ne ressusciteront pas au jour du jugement pour la vie éternelle, mais pour être à jamais condamnés aux peines de l'enfer. Ce jugement sera prompt et rapide, car alors le

grand livre de vie sera ouvert aux yeux de tous, c'est-à-dire que toutes les consciences seront mises à découvert et que chacun, reconnaissant clairement toutes ses œuvres, ne pourra ni s'excuser ni se défendre contre la sentence de la vérité même. Par un effet de la toute-puissance divine, dit saint Augustin (*lib.* XXII, *de Civitate Dei*), chacun verra en un instant tout le bien et tout le mal qu'il aura fait et se rendra témoignage à lui-même, sans pouvoir user de dissimulation. Alors se fera la séparation des bons et des méchants, et chacun recevra selon ses œuvres la gloire ou l'ignominie, le bonheur éternel ou les supplices qui ne doivent jamais finir.

Pensons souvent à ce jour redoutable du jugement dernier; cette pensée pénétrera nos cœurs d'une crainte salutaire, cette crainte nous éloignera de tout mal et nous excitera de plus en plus à pleurer nos fautes passées. Imitons l'exemple de saint Jérôme, qui disait : Soit que je mange, soit que je boive ou que je fasse toute autre chose, il me semble entendre sans cesse retentir à mes oreilles le son éclatant de la terrible trompette qui crie : Morts, levez-vous et venez vous présenter pour être jugés. Quand en ce monde, dit saint Grégoire (*Homil.* 11, *in Evang.*), nous nous abandonnons au plaisir et à la joie, ayons soin de ne pas perdre de vue le souvenir de ce jour terrible du jugement dernier qui sera suivi de tant d'afflictions et de tourments. Au souvenir du dernier jugement, dit saint Anselme, chacun doit s'efforcer de purifier sa conscience de toute souillure, d'enlever de son cœur tout ce qui pourrait déplaire à Dieu, afin que le divin Époux de nos âmes vienne en lui fixer sa demeure et prendre possession de tout son être. Réfléchissons donc sérieusement à tout ce que nous venons

de dire, excitons-nous de plus en plus à la pratique des bonnes œuvres, soumettons-nous en toutes choses à la volonté divine, rappelons sans cesse à notre mémoire tous les bienfaits dont Dieu nous a comblés et dont il nous comble encore tous les jours, évitons avec soin tout ce qui pourrait lui déplaire et blesser en nous ses regards, afin que quand viendra le jour du grand jugement, nous puissions sans crainte nous présenter devant son tribunal. C'est à quoi nous exhorte saint Augustin, quand il nous dit (*Serm.* 67, *de Tempore*) : Ne vaut-il pas mieux souffrir en ce monde quelques peines légères en expiation de nos fautes, et obtenir par là dans l'autre un bonheur éternel, que de goûter ici-bas quelques joies, quelques consolations éphémères et trompeuses et d'être à jamais condamnés dans l'enfer à des supplices sans fin? Et plus loin le même saint ajoute (*ibidem*) : O mes frères, si nous réfléchissions sérieusement aux bienfaits immenses dont Dieu nous a comblés sans aucun mérite de notre part, nous ne laisserions jamais le péché régner dans nos cœurs, ou si nous avions le malheur de tomber dans quelque faute, on nous verrait faire aussitôt tous nos efforts pour en obtenir le pardon par une sincère pénitence. Qui pourrait, en effet, je ne dis pas raconter, mais seulement concevoir toutes les bontés de Dieu à notre égard? Il nous a tirés du néant; nous étions perdus à jamais, et il nous a rachetés. Pour nous, il a voulu mourir et répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang précieux. Il n'a pas craint de descendre jusque dans les enfers pour en arracher les âmes qui y étaient retenues, et, après cette vie, si nous sommes fidèles à sa loi sainte, il nous promet une gloire éternelle et le royaume des cieux. Qui pourrait penser à tant de faveurs, à tant de grâces et ne pas se sentir pé-

nétré de la plus vive reconnaissance, disposé à aimer et à servir un pareil bienfaiteur? O mes frères, ne rendons pas le mal pour le bien ; faisons tous nos efforts pour obéir à sa volonté, pour garder tous ses commandements; livrons-nous avec ardeur à la pratique de toutes les bonnes œuvres, afin de mériter le pardon de nos fautes et d'échapper par sa grâce aux peines et aux tourments de l'enfer. Hélas ! que deviendrons-nous au jour terrible du jugement dernier; en ce jour redoutable où tout le monde saisi d'effroi sera plongé dans la consternation; où les anges sonnant de la trompette, convoqueront tous les hommes au tribunal du souverain Juge, qui assis sur un trône de gloire, environné de toutes les Vertus des cieux, viendra rendre à chacun selon ses œuvres, aux justes le bonheur et la gloire du paradis, aux pécheurs les supplices éternels de l'enfer? Alors il oubliera sa miséricorde pour ne plus se souvenir que de sa justice, et reprochera aux pécheurs l'ingratitude dont ils auront payé ses bienfaits. O homme, dira-t-il à chaque coupable, de mes propres mains j'ai formé ton corps du limon de la terre, et à ce corps j'ai uni une âme spirituelle créée à mon image et à ma ressemblance; je t'ai placé dans un jardin de délices, dans le paradis terrestre; bientôt tu as méprisé mes ordres, et dans ton ingratitude tu as préféré la voix d'un vil séducteur, ton ennemi et le mien, à la voix de ton Dieu. Chassé du paradis, tu languissais dans l'abîme du péché; pour t'en retirer, je n'ai pas craint de descendre dans le sein d'une Vierge et de me revêtir de ton humanité; pour toi, j'ai supporté les humiliations de la crèche, je me suis soumis à toutes les faiblesses de l'enfance, à toutes les douleurs humaines, me rendant ainsi semblable à toi en toutes choses, afin que, par reconnais-

sance et par amour, tu te rendisses semblable à moi. Dans ma passion, j'ai enduré pour toi les moqueries et les insultes, les soufflets et les crachats; pour toi, je me suis soumis à la honte et aux douleurs d'une cruelle flagellation; j'ai été abreuvé de fiel et de vinaigre, couronné d'épines, attaché à l'infâme gibet de la croix; pour t'arracher à la mort, j'ai sacrifié ma propre vie dans les plus affreux supplices. Regarde plutôt toi-même, vois les marques des clous dont mes pieds et mes mains ont été percés pour toi; considère mon côté qui a été ouvert pour ton amour. J'ai pris sur moi toutes tes douleurs pour te procurer ma gloire; j'ai souffert la mort pour te mériter une vie éternelle; j'ai supporté les ignominies du sépulcre pour t'acquérir une résurrection glorieuse. Pourquoi as-tu perdu les fruits de mes souffrances? Pourquoi, par la plus noire des ingratitudes, as-tu repoussé les bienfaits de ma rédemption? Rends-moi donc ta vie pour laquelle j'ai sacrifié la mienne; rends-moi cette vie que tu détruis chaque jour par tes péchés sans cesse réitérés.

Pourquoi as-tu pris plaisir à souiller de tes impuretés et de tes crimes infâmes cette âme que j'avais créée pour y établir ma demeure, ce corps qui m'appartient à tant de titres? Chaque jour tu m'as sacrifié de nouveau par tes péchés, et ces souffrances ont été plus cruelles pour moi que toutes celles que j'ai endurées volontairement sur la croix pour ton salut. J'étais impassible par ma nature et j'ai daigné souffrir pour toi, mais dans l'homme tu as refusé de reconnaître ton Dieu; tu as préféré ta perte à ton propre salut, tu as méprisé le pardon que je t'offrais par mes souffrances, et, endurci dans le crime, tu n'as pas voulu recourir à la pénitence, ce remède efficace contre tous les péchés;

tu es donc indigne d'échapper à la terrible sentence qui va être prononcée contre les réprouvés.

Aussitôt le jugement terminé, le feu qui embrasera la terre et dont nous avons parlé plus haut, exécutera la sentence du souverain Juge, enveloppera à l'instant tous les pécheurs et les entraînera dans les abîmes de l'enfer. Sans nul doute, dit saint Grégoire (*Homil.* 2, *in Ezechiel.*), le feu qui aura brûlé le ciel et la terre, environnera tous les damnés et commencera leur supplice au moment même où le Juge suprême prononcera cette terrible sentence : Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. Immédiatement après le jugement, dit saint Augustin (*Serm.* 67, *de Tempore*), le souverain Juge se retirera ; et, à la tête des élus dont il est le chef, il conduira devant son Père céleste, pour les lui présenter, tous ceux qu'il aura rachetés au prix de son sang précieux.

Alors il apparaîtra aux yeux des justes dans tout l'éclat de sa majesté divine, ne s'étant montré jusque-là que sous la forme humaine qu'il avait prise pour opérer la rédemption du monde, sous laquelle seule il pouvait être vu des réprouvés. Lorsque tous les impies, dit saint Anselme (*in Matth.*), par un juste jugement de Dieu, auront été précipités dans les gouffres éternels de l'enfer, eux qui sont à jamais indignes de contempler la gloire du Très-Hauf, alors aura lieu cette admirable procession dans laquelle tous les élus marcheront, rangés selon le degré de leurs mérites, à la suite de Jésus-Christ, leur chef et leur guide ; les anges se mêleront dans leurs rangs selon leur ordre hiérarchique, et tous, au comble du bonheur et de la joie, s'élèveront vers le trône de l'Éternel pour prendre

possession de ce royaume céleste qui leur a été préparé depuis le commencement du monde, et dès ce moment, Dieu régnera en eux et ils régneront en Dieu pendant tous les siècles des siècles.

CHAPITRE XVII

DES PEINES DE L'ENFER ET DE LA GLOIRE CÉLESTE

Les peines éternelles de l'enfer, châtiment des réprouvés, et la gloire du ciel, récompense des élus, suivront immédiatement le jugement général. De même qu'en ce monde il y a diversité de crimes, ainsi en enfer il y aura diversité de supplices. L'homme ici-bas par le péché mortel se détourne de son Créateur pour s'attacher à la créature, préférant ainsi à un bien immuable et éternel un bien fragile et éphémère, et, en s'abandonnant au désordre de sa volonté, il agit contre le sentiment naturel de la droite raison; c'est pourquoi dans l'enfer les supplices seront différents. Ainsi, parce que le pécheur se sera éloigné volontairement de Dieu, il sera privé à jamais de sa vue béatifique; parce qu'il se sera attaché aux créatures, il souffrira la peine du feu matériel qui le brûlera sans le

consumer ; enfin parce qu'il aura suivi le dérèglement de sa volonté et de sa raison, il subira un châtiment général, universel, qui consiste dans les diverses afflictions dont il sera cruellement et perpétuellement accablé. Les damnés dans l'enfer souffriront tous les excès de la chaleur et du froid; environnés de toute part de ténèbres et de fumée, de soufre et de feu, ils auront sans cesse devant les yeux les affreux démons, instruments de leur supplice; au milieu des dragons et des serpents, ils entendront les gémissements, les plaintes, les cris horribles de leurs compagnons d'infortune; tourmentés intérieurement par le ver rongeur de leurs propres consciences, ils seront couverts de honte et de confusion à la vue de leurs péchés dévoilés à tous les yeux; ils seront en proie à la faim, à la soif, à toutes les privations, à l'envie, à la haine, à la tristesse, à la fureur contre eux-mêmes et contre les autres, et tout cela sans aucun espoir de consolation ni de salut. La vie elle-même qui fait l'objet des désirs de toutes les créatures, leur sera à charge, ils désireront, ils chercheront la mort sans jamais pouvoir l'obtenir. N'est-il pas conforme à la justice du souverain Juge, dit saint Grégoire (*lib.* IV, *Dialog.*, *cap.* XLIV) que les damnés dans l'enfer soient soumis à des tourments, à des supplices sans fin, eux qui pendant cette vie mortelle n'ont jamais voulu mettre fin à leurs péchés? Et plus loin le même saint ajoute : Les pécheurs auraient voulu vivre éternellement en ce monde afin de pouvoir pécher éternellement; n'est-il pas juste que Dieu qui voit leur volonté les punisse aussi par des châtiments éternels? Les pécheurs, dit saint Augustin (*lib.* XXI, *de Civit. Dei*, *cap.* XII), sont à juste titre dignes de supplices éternels, puisque par leurs péchés ils ont fait mourir en eux le

bien par lequel ils eussent pu vivre perpétuellement avec Dieu.

Les damnés dans l'enfer se verront les uns les autres, et cette vue, loin d'être pour eux un sujet de consolation, augmentera au contraire leurs tourments. Le feu de l'enfer, dit saint Grégoire (*lib.* IX, *Moral.*, *cap.* XLVIII), éclairera les damnés non pour les consoler, mais bien plutôt pour accroître leur supplice ; ils verront associés à leurs propres châtiments ceux dont ils auront, en ce monde, préféré l'amour infâme à l'amour de leur Créateur, et cette vue, loin d'adoucir leurs souffrances, les rendra plus violentes encore. Et saint Jérôme ajoute : Les douleurs qu'éprouveront les damnés dans l'enfer seront si horribles, qu'ils ne pourront penser à rien autre chose sinon à leurs propres malheurs. Si un damné dans l'enfer versait seulement chaque jour la moindre larme, ces larmes quotidiennes dans la suite des temps finiraient par remplir tous les vases qui sont dans cet univers, que dis-je, elles rempliraient tous les fleuves, toutes les mers de ce monde avant que ses supplices fussent terminés. O terrible et cruelle éternité de souffrances! Pensons-y sérieusement et pendant que nous en avons encore le loisir et le pouvoir, efforçons-nous de prévenir de si grands malheurs; pleurons, gémissons sur nos péchés passés afin d'en obtenir de Dieu le pardon. Ah! si le moindre de tous ces instants que nous perdons en cette vie si facilement et avec tant d'indifférence était donné à un damné, comme il en profiterait pour faire pénitence et pour obtenir sa grâce ! Mais, hélas! par un juste jugement de Dieu, cet espoir même d'obtenir le moindre moment lui est enlevé. Voulez-vous vous faire une faible idée de l'éternité des peines de l'enfer? Supposez même des choses

impossibles; supposez, par exemple, une meule de moulin assez grande pour occuper toute la circonférence des cieux; supposez encore qu'un petit oiseau vienne tous les cent mille ans enlever de cette pierre une parcelle grosse comme la dixième partie d'un grain de millet et qu'au bout d'un million d'années il en ait par conséquent enlevé la grosseur d'un grain entier, eh bien ! les damnés seraient consolés s'ils pouvaient espérer d'être délivrés de leurs maux quand cette meule serait entièrement détruite ; mais, hélas ! cette espérance même leur est refusée.

Parmi les supplices des damnés dans l'enfer, le plus grand de tous est la privation de la vue de Dieu. Quelques ignorants, nous dit saint Chrysostôme (*Homil.* 47, *ad popul. Antioch.*, *tom.* 5), s'imaginent que le vœu le plus ardent des damnés dans l'enfer, c'est d'être délivrés de la peine du feu qui les dévore sans cesse ; pour moi, je crois qu'il y a pour eux un supplice bien plus affreux, bien plus terrible encore, c'est celui d'être à jamais privés de Dieu et de la gloire éternelle. Oui, la pensée d'être à toujours exclus de la société des saints et du bonheur qui leur était réservé dans le ciel, produit dans le cœur des damnés un si grand regret, une si grande douleur, que même, seraient-ils exempts de toutes les peines, de toutes les souffrances extérieures, ce supplice seul suffirait pour les rendre éternellement malheureux ; c'est le plus cruel qu'on puisse jamais imaginer. En ce monde, dit saint Augustin (*lib.* XXII, *de Civit. Dei*), et même dans les enfers, il n'est ni supplice ni tourment, quelque cruels qu'ils puissent être, qui soient comparables à la peine, à la douleur qu'éprouveront les damnés, lorsqu'au grand jour du jugement, ils seront à jamais bannis du royaume céleste, de la vue de Dieu de la

gloire éternelle et de la société des élus. Mais, me direz-vous peut-être, si la privation de la vue de Dieu est le plus grand de tous les supplices de l'enfer, il s'ensuit que les enfants morts sans baptême sont condamnés au plus cruel de tous les tourments, ce qui est contraire au sentiment de saint Augustin qui nous dit que la peine de ces enfants est très-douce. A cela je vous répondrai que cette privation de la vue de Dieu doit être considérée sous deux rapports différents : si elle est la punition de fautes personnelles et volontaires, elle est alors la plus terrible de toutes les peines; si au contraire elle est le châtiment d'une faute involontaire et sans aucun démérite, elle devient une peine légère, et c'est celle des petits enfants morts avant le baptême. Malheur à nous si nous oublions ces châtiments terribles réservés aux pécheurs dans les enfers, et si, indifférents à notre salut, nous nous exposons de gaîté de cœur à y être un jour condamnés !

Parlons maintenant des joies du ciel; elles sont si nombreuses que nul calculateur ne pourrait les compter; si étendues que nul géomètre ne pourrait les mesurer; si incompréhensibles que nul rhéteur ne saurait les expliquer par ses discours. En effet, l'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. Les saints dans le ciel seront comblés de joie par la vision béatifique de Dieu, par la beauté extérieure des cieux et de toutes les créatures corporelles, et par la glorieuse réunion des anges et des élus. Chacun se réjouira du bonheur d'autrui comme de son bonheur propre. Tous se connaîtront, tous liront dans la pensée les uns des autres. Nulle pensée, dit saint Grégoire (*lib.* IX, *Dialog.*), nul sentiment ne sera caché pour

les élus ; ils se verront tous tels qu'ils sont, et leur joie en sera plus grande ; ils verront également les supplices des damnés, et cette vue augmentera leur reconnaissance envers Dieu qui les a préservés d'un tel malheur. Dans le ciel, nous verrons Dieu en lui-même, nous le verrons en nous et nous nous verrons en lui. Dieu sera tout en tous, c'est-à-dire, selon saint Augustin, qu'il sera tout à la fois, selon le désir des créatures, la vie, le salut, l'honneur, la gloire, la paix et tous les autres biens. La beauté de Dieu, dit saint Grégoire, est si merveilleuse et si désirable que les anges eux-mêmes qui sont sept fois plus beaux, plus éclatants que la lumière du soleil, désirent la contempler sans cesse et ne peuvent jamais en être rassasiés. Là, les sens intérieurs de l'homme, dit encore saint Augustin (*lib.* XX, *de Civit. Dei*, *cap.* XXX), seront rassasiés par la contemplation de l'humanité sainte du Sauveur, car Dieu ne s'est fait homme que pour béatifier tout à la fois l'âme et le corps de sa créature. La béatitude céleste, ajoute le même saint (*Lib. de Vita beata*), consiste surtout en deux choses : dans l'abondance de tous les biens et dans l'absence de tous les maux. Enfin, pour tout dire en deux mots, selon la pensée de saint Augustin (*lib.* XXII, *de Civit. Dei*) et de saint Grégoire (*lib.* XVIII, *Moral. cap.* XIX), le ciel renferme tant de bonheur, tant de douces satisfactions, tant de gloire et tant de joies, que, ne dût-on y demeurer qu'un seul jour, pour ce seul jour on devrait sacrifier tous les biens, tous les trésors, tous les plaisirs et toutes les délices de la terre. C'est ce qui faisait dire au Psalmiste : Un seul jour dans vos tabernacles, ô mon Dieu, vaut mieux que mille ans passés sous la tente des pécheurs !

Le bonheur de la vie éternelle consiste surtout dans les

qualités dont l'âme et le corps des justes seront revêtus. Les qualités de l'âme sont au nombre de trois : la claire connaissance de la souveraine Trinité qui succédera à la foi, l'entière jouissance de la Divinité qui remplacera l'espérance, enfin l'amour parfait de Dieu, qui ne sera pas détruit comme l'espérance et la foi, mais qui sera consommé dans l'Être divin. Les qualités du corps sont : la clarté, l'impassibilité, la subtilité et l'agilité. Les qualités de l'âme constituent la récompense essentielle des justes, celles du corps ne sont qu'une récompense accidentelle. La première qualité de l'âme est la connaissance ou l'intuition par laquelle les élus verront toute l'essence divine, mais non dans toute son étendue, puisqu'elle est infinie. Ils la verront les uns plus, les autres moins, selon le degré de perfection qu'ils auront acquis en ce monde, et cette différence ne viendra que du côté des élus eux-mêmes et non du côté de Dieu, qui, essentiellement simple, n'admet aucune diversité. La seconde qualité de l'âme est l'amour ; or, entre l'amour vertu et l'amour qualité il y a une grande différence ; la vertu est ce qui nous fait passer de l'état de grâce à l'état de gloire ; mais la qualité ou douaire (*dos*) est ce qui est donné à l'épouse sur tout le mérite qu'elle a pu acquérir en ce monde quand elle est conduite en la maison de son céleste Époux. Dans le ciel, la foi et l'espérance que nous avons en cette vie seront détruites, car alors tout ce qui est imparfait sera anéanti, mais la charité subsistera toujours et sera augmentée et perfectionnée, selon la pensée de saint Augustin lui-même (*Serm.* 53, *de Tempore*). La troisième qualité de l'âme est la compréhension ou la possession de l'objet qu'elle voit et qu'elle aime, parce qu'alors l'âme embrassant pour ainsi

dire la Divinité, s'y attache comme à son propre bien; d'autres appellent cette troisième qualité de l'âme la jouissance. Ainsi, les principales perfections, les plus grands avantages des élus dans le ciel sont : la claire vision de Dieu, son amour parfait et sa possession assurée sans jamais craindre de le perdre.

Parmi les quatre qualités des corps dans le ciel, la première sera la clarté, laquelle doit s'entendre de deux manières. Ainsi l'on dit qu'un objet est clair quand il est transparent, diaphane, comme le verre à travers lequel on aperçoit les autres corps ; l'on dit aussi qu'un objet est clair quand il est lucide, lumineux, comme les étoiles qui brillent au firmament. Les corps glorifiés réuniront ces deux clartés différentes ; ils seront tout à la fois diaphanes et lumineux ; ils brilleront d'une lumière sept fois plus éclatante que le soleil, et l'âme, revêtue comme d'un vêtement de son corps lumineux, brillera sept fois plus que lui. Les corps des saints ne brilleront pas tous de la même clarté, et seront plus ou moins lumineux selon le degré de perfection que les âmes auront atteint en cette vie. La seconde qualité du corps sera l'impassibilité ; or, cette impassibilité procédera de la forme même de l'âme qui, par sa puissance, dominera tellement le corps que nul objet extérieur ne saura ni l'altérer ni lui nuire, en sorte que si un corps glorifié était placé en enfer il n'en ressentirait aucun mal, aucune douleur. La troisième qualité sera la subtilité qui résulte de la victoire parfaite de la forme sur la matière, laquelle enlève au corps la substance grossière produite par les divers éléments dont il était composé. Enfin la quatrième qualité des corps dans le ciel sera l'agilité, laquelle sera si grande, selon saint Augustin (*lib.* XXII, *de Civit.*

Dei, cap. xxx), que là où l'âme voudra être, le corps y sera immédiatement. Toutefois, de même que les corps seront plus ou moins brillants et lumineux, selon que les âmes auront été plus ou moins parfaites en cette vie, ils seront également plus ou moins agiles selon le degré de perfection acquise. Pourtant, selon le même saint Augustin (*ibidem*), la volonté des saints sera toujours conforme à la droite raison, et ils ne désireront jamais rien qui ne puisse être digne d'eux.

Dans l'enfer, comme nous l'avons déjà dit, il y aura différents degrés de supplices, de même dans le ciel il y aura divers degrés de gloire. Quoique dans le royaume des cieux, dit saint Chrysostôme à ce sujet, il y ait plusieurs degrés de gloire, selon la différence des mérites, et que dans l'enfer il y ait divers degrés de châtiments proportionnés à la grandeur et au nombre des crimes commis; cependant tous les damnés seront enveloppés dans la même peine éternelle, et tous les élus qui ont travaillé à la vigne du Père de famille recevront pour salaire le même denier, c'est-à-dire la vie éternelle, Dieu lui-même, dont tous jouiront, mais d'une manière inégale. Les corps des élus dans le ciel différeront entre eux par la clarté dont ils seront revêtus, et les âmes différeront aussi entre elles par la gloire et la béatitude dont elles jouiront diversement. Comme au firmament une étoile diffère d'une autre étoile en clarté, de même dans le royaume des cieux, un juste sera différent d'un autre juste par la gloire de son âme et de son corps. Les uns contempleront la Majesté divine de plus près et plus clairement que les autres; et c'est cette différence que nous appelons degrés. Il n'y a qu'un paradis, mais il y a plusieurs demeures ou degrés, c'est-à-dire différence de

gloire dans la béatitude, qui elle-même est une, est le souverain bien et la vie de tous. Nul doute, dit saint Augustin (*lib.* XXII, *de Civit. Dei, cap.* xxx), que ceux qui entreront dans le ciel auront divers degrés d'honneur et de gloire, selon les divers degrés de mérite qu'ils auront acquis en ce monde, car les uns verront plus clairement que les autres la Majesté de l'Éternel, selon la pureté de cœur qu'ils auront eue en cette vie. Cependant chacun sera content de ce qu'il aura reçu sans porter envie à celui qui sera élevé plus haut, de même que dans le corps humain, le doigt n'envie pas la place que l'œil occupe.

CHAPITRE XVIII

CONCLUSION DE CE LIVRE

Nous avons écrit avec le plus de soin qu'il nous a été possible la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; nous venons l'offrir humblement à vos pieuses méditations. En lisant sérieusement cette vie divine, les pécheurs y trouveront d'abondantes consolations dans leurs peines ; ils sentiront renaître dans leurs cœurs la douce espérance d'obtenir de la miséricorde infinie de Dieu le pardon de leurs fautes. N'est-ce pas en effet pour les pécheurs que Jésus-Christ s'est revêtu de notre humanité ? Pendant sa vie mortelle il prenait plaisir à converser avec eux ; pour eux sur la croix il adressa ses prières à son Père céleste ; pour eux enfin il a donné son sang et sa vie. Vous trouverez dans ce livre une source abondante de méditations spirituelles où vous puiserez le vin généreux de l'amour divin qui fera naître dans vos cœurs les douces affections ;

l'affection excitera en vous de saints désirs et les bons désirs feront couler vos larmes. Puissent ces larmes salutaires devenir votre pain quotidien, jusqu'à ce que vous paraissiez en présence de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui vous recevra dans ses bras avec amour, et que vous puissiez dire avec l'Épouse des Cantiques : Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui, il reposera désormais sur mon sein, ou plutôt il demeurera éternellement dans mon cœur. Recevez donc ce livre avec respect et avec joie ; lisez-le sans cesse avec empressement, avec une sainte dévotion ; c'est le fondement sur lequel vous pourrez construire l'édifice de votre salut ; c'est par là qu'il vous faut commencer si vous voulez vous élever à la perfection. La méditation de la vie du Sauveur nourrit doucement notre âme et la dispose à une nourriture plus solide ; elle est l'échelle qui conduit à la céleste patrie, nous devons donc nous y attacher et ne la quitter jamais. Ceux-là même qui sont parvenus au plus haut degré de la contemplation ne doivent pas abandonner cette sainte lecture, ce serait de leur part orgueil et présomption. Saint Bernard, qui était sans nul doute un des plus grands contemplatifs, comme nous l'avons vu au commencement de ce livre, méditait sans cesse sur la vie de Jésus-Christ ; c'est là en effet que l'âme véritablement dévote trouve la plus solide confiance et les plus douces consolations.

O mon doux Jésus, s'écrie saint Anselme (*in Meditat.*), qui pourra jamais comprendre toutes les douceurs dont vous comblez, dont vous inondez l'âme qui pense continuellement à vous et qui vous aime sincèrement ! N'est-il pas en effet plus consolant pour l'âme chrétienne de considérer son divin Sauveur descendant dans le sein d'une

vierge et se faisant homme pour nous, que de le considérer engendré de toute éternité dans le sein de son Père ; de se le représenter mourant pour nous sur l'arbre infâme de la croix, que de se le représenter régnant au plus haut des cieux sur les anges et sur toutes les puissances célestes ; de le contempler dans son humanité rachetant tous les hommes qui vont périr, que de le contempler dans sa divinité tirant du néant toutes les créatures par une seule parole, par un seul signe de sa toute-puissance? Quelle douceur, quelle consolation l'homme ne doit-il pas ressentir au fond de son cœur, ô mon divin Maître, lorsqu'il repasse dans sa mémoire tout ce que vous avez bien voulu faire et souffrir pour son amour, pour son salut ! Pour lui vous avez voulu naître d'une vierge sans blesser en rien sa virginité ; pour lui, à votre naissance, vous avez été enveloppé de langes et couché dans une crèche ; pour lui vous avez été trahi, vendu par un infâme disciple, saisi, lié, garroté, insulté, couvert de crachats, souffleté, flagellé, couronné d'épines, et tout cela sans répondre une seule parole, sans faire entendre la moindre plainte, comme un agneau sans défense ; pour lui vous avez été attaché à la croix, abreuvé de fiel et de vinaigre, injurié par les compagnons de votre supplice ; pour lui vous avez, par toutes les plaies de votre corps, répandu votre sang précieux et immolé votre propre vie. Oh ! que de telles pensées sont bien capables de faire naître dans notre cœur la joie, la confiance, la consolation et l'amour ! Qui pourrait, sans se sentir embrasé d'amour, contempler son Créateur et son Dieu, non-seulement se faisant homme, mais encore souffrant et mourant pour lui? Qui pourrait désespérer de parvenir au royaume des cieux en pensant

que celui qui y règne en souverain s'est fait semblable à lui et est devenu son frère? Non, jamais il ne s'abandonnera au désespoir l'homme qui entretient dans son cœur des pensées si salutaires.

Méditons donc souvent sur la vie de notre divin Sauveur; entretenons-nous continuellement avec lui; en lui nous trouverons la paix et le repos de nos âmes. Jésus-Christ est la consolation des affligés, la santé des malades, le soutien des faibles, l'espoir des désespérés, l'éternité des vivants. Parcourez le monde, dit saint Bernard (*Serm.* 15, *in Cantic.*), tournez et retournez de tout côté, nulle part vous ne trouverez de paix et de repos, si ce n'est en Jésus-Christ seul. Si vous voulez avoir la paix de l'âme, mettez Jésus-Christ comme un cachet sur votre cœur; partout où il règne, là aussi règne le calme et la tranquillité. Aimons donc un Dieu qui nous a tant aimés le premier; rendons-lui amour pour amour, c'est l'unique moyen d'acquérir les joies spirituelles. O mon divin Jésus, s'écrie encore saint Anselme (*in Meditat.*), qu'il soit anathème celui qui ne vous aime pas de tout son cœur; qu'ils soient remplis d'amertume ceux qui refusent de goûter les douceurs de votre amour. Votre amour, ô mon Dieu! est toujours chaste et pur, il ne peut souffrir aucune souillure dans l'âme de celui qui le possède. Il adoucit toutes les amertumes de ce monde et rend amères toutes ses douceurs et ses plaisirs. Quiconque vous aime sincèrement est inébranlable au milieu même des menaces, impassible dans les plus affreux tourments, riche au sein de la plus horrible misère, vivant même dans les bras de la mort. De même que l'avare met toute sa joie dans ses trésors et qu'une tendre mère se complaît dans l'amour de son fils unique, ainsi l'âme qui aime

véritablement Jésus-Christ met dans cet amour tout son bonheur et toutes ses consolations.

O vous tous, chrétiens, qui lirez ce livre, puisse cette lecture vous inspirer un ardent amour envers notre divin Seigneur Jésus-Christ, qui, seul en ce monde, doit être l'objet de toutes nos pensées, de toutes nos affections ; et, dans l'élan de votre reconnaissance envers Dieu, qui a tant fait et tant souffert pour vous, adressez-lui une prière en faveur de celui qui l'a écrit afin de vous montrer la voie qui seule peut vous conduire à la céleste patrie, après laquelle nous devons soupirer sans cesse et tendre de tous nos efforts, sans oublier toutefois celui qui, pour vous rendre cette lecture plus facile, a entrepris, malgré toutes les difficultés, de faire passer cette vie dans votre langue.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME

TABLE GÉNÉRALE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES SIX VOLUMES DE LA GRANDE VIE DE JÉSUS

Les chiffres romains indiquent le volume et les chiffres arabes indiquent la page

A

Abandon de toutes choses pour suivre Jésus-Christ, quelle en sera la récompense, IV, 364 et suiv.

Abel, pasteur de brebis, figure des martyrs de l'état laïque, V, 184.

Abia, quelle est la signification de ce nom, I, 126.

Abiud, ce que ce nom nous représente, I, 128.

Abraham, figure de la Sainte-Vierge, I, 37, 38. — Père de la circoncision; avantages qu'il en retire, I, 187, 194; — qui sont ceux que l'on peut appeler les vrais enfants d'Abraham, IV, 495, 496. — Ce que l'on entend par le sein d'Abraham, VI, 226.

Absolution du prêtre dans le sacrement de pénitence; ses effets, I, 441, 442.

Acception de personnes, combien elle est blâmable aux yeux de Dieu, V, 184.

Achaz, interprétation de ce nom, I, 127.

Achim, ce que ce nom signifie, I, 128.

Actions, comment et pourquoi, avant et après toutes nos actions, nous devons rendre grâces à Dieu, V, 454.

Acus, nom d'une des portes de Jérusalem, ce qu'elle signifie, IV, 362.

Adam; comment il fut formé d'une terre vierge, I, 60.

Adoration; en quoi consiste la vraie adoration, I, 215; II, 58.

Adultère, en quoi il consiste, ce qui le constitue, II, 256 et suiv. — La lapidation en était le châtiment chez les Juifs, I, 134. — Jugement de la femme coupable d'adultère, IV, 118 et suiv. — Elle est la figure de l'âme chrétienne qui a offensé Dieu, IV, 125.

Adversaire, ce que l'on doit entendre par ce mot, II, 255, 256.
Adversités; patience avec laquelle il faut les supporter, III, 74 et suiv. — Elles deviennent légères quand on considère attentivement le jugement général où tout sera manifesté, III, 97, 98. — Il faut aller au-devant d'elles comme au-devant d'une amie, IV, 461.
Afflictions, Dieu les permet pour le bien de ses serviteurs, I, 141 et suiv.
Agathe, figure de l'humilité et du mépris des biens terrestres, IV, 357.
Agneau, pour quelles raisons Jésus-Christ est-il appelé par saint Jean Agneau de Dieu, II, 74 et suiv.
Aide de Dieu, nécessaire dans toutes nos actions, VI, 355; — avec elle nous pouvons tout, VI, 373.
Aigles, ils nous représentent les élus et de quelle manière, V, 211.
Ajournement; il est toujours dangereux, car personne ne connaît le terme de sa vie, II, 254.
Alexandre le Grand; il est un exemple du vide et de la vanité des choses de ce monde, III, 284. — Belle réponse que lui fait un pirate au sujet de ses conquêtes, IV, 30. — Réponse que lui fait Diogène, IV, 131.
Alleluia, signification de ce mot; c'est le chant glorieux des anges dans le ciel, VI, 243, 244.
Aloès; il est l'emblème de la honte dans la confession de nos péchés, VI, 250.
Ambition, dangers qu'elle entraîne après elle, II, 57. — C'est un vice dangereux; il est le principe et la source de beaucoup d'autres, III, 400. — Combien l'ambition est à redouter dans les clercs, III, 401; — Maux divers dont elle est la cause, 402 et suiv. Vaines excuses des clercs ambitieux. 405, 406; — deux terribles exemples à ce sujet, 407, 408. — Ambition des pharisiens réprimandée, IV, 26, 27.
Ame. — L'âme, c'est la vie; l'esprit est le discernement de l'intelligence; différence de ces deux expressions, I, 110. — L'âme humaine, sa grandeur et sa noblesse, I, 265 et suiv. — L'âme chrétienne doit être vierge pour concevoir Jésus-Christ, I, 95. — Elle est l'épouse de Jésus-Christ et comment, II, 192 et suiv. — Noms divers qui lui sont donnés, III, 122. — Nous devons aimer le salut de notre âme plus que toute chose du monde, IV, 278. — En quoi consiste cet amour de notre âme, V, 100, 101. — Aimer son âme, c'est la perdre; perdre son âme, c'est la sauver, V, 203. — L'âme fidèle est appelée avec raison la maison de Dieu, IV, 492, 493.
Amen, étymologie de ce mot, ce qu'il signifie, ce qu'il renferme comme épilogue de l'Oraison dominicale, II, 326, 327.
Améthyste, pierre précieuse, emblème de la mansuétude, IV, 356.
Aminadab, ce que ce nom signifie, I, 125.
Amitié sincère, elle est impossible là où la foi est différente, III, 84.
Amon, signification de ce nom, I, 127.
Amour; — L'amour est un véritable feu, le péché est une rouille, III, 244. — Amour du prochain, en quoi il consiste, II, 277 et suiv. — Il renferme la loi et les préceptes, II, 392. — De quelle manière nous devons aimer notre prochain, III, 221. — Amour des ennemis, II, 281 et suiv. — Quelles en sont les récompenses, II, 284 et suiv. — L'amour de Dieu et l'amour du monde ne peuvent exister ensemble dans un même cœur, III, 85. — L'amour de Dieu doit être préféré à l'amour des parents, exemple à ce

sujet, III, 118, 119. — De quelle manière nous devons aimer Dieu, III, 220, 221. — L'amour de Dieu éteint en nous l'amour du monde, III, 285.

André (Saint) ; il fut le premier chrétien et le premier disciple du Sauveur, II, 84.

Ane (L') à la crèche de Bethléem ; il est la figure des Gentils, I, 163.

Anesse sur laquelle Jésus-Christ fit son entrée triomphante dans la ville de Jérusalem ; ce qu'elle nous représente, V, 34, 35.

Angaria, Angariare, explication de ces deux mots, II, 274, 275.

Anges, comment distinguer les bons des mauvais, VI, 269, 270. — Ils annoncent aux bergers la naissance du Sauveur, I, 164 et suiv. — Paroles qu'ils font entendre dans les airs, I, 168. — Ce qu'ils nous enseignent par leur exemple, I, 170. — Ils servent Jésus-Christ dans le désert après son triomphe sur le tentateur, II, 69, 70. — Ils sont établis pour veiller à la conservation de la vie spirituelle des Saints, II, 52. — Anges gardiens, ils veillent sans cesse à nos côtés pour nous protéger et nous défendre, IV, 281. — Ce que nous leur devons, IV, 283 et suiv. — Comment et à quelle condition nous leur serons associés dans le ciel, IV, 285, 286.

Animaux ; ils sont faits pour les hommes, et les hommes sont faits pour Dieu, II, 347.

Anne de Sephor, mère de la Sainte-Vierge, I, 24. — Elle eut trois maris et trois filles, I, 39. (Opinion de l'auteur.)

Anne la prophétesse ; elle vient au temple pour adorer l'Enfant Jésus, I, 251, 252.

Anne, grand-prêtre, l'année ou Jésus-Christ fut baptisé, I, 354. — Il interroge Jésus-Christ conduit devant lui et le renvoie à Caïphe, VI, 2, 3, 4.

Annonciation ; grandeur et importance de cette solennité, I, 98.

Antechrist ; les Juifs se convertiront à lui comme au vrai Messie, IV, 65.— Son avénement et ses persécutions dans les derniers temps, V, 199 et suiv. — C'est dans la Judée qu'il commencera à exercer sa puissance ; moyens de se prémunir contre lui, V, 201, et suiv. — Durée de son règne et de ses persécutions, V, 205, 206.—Prodiges extraordinaires qu'il opérera dans le monde, V, 207.

Apôtres, leur vocation, II, 154 et suiv. — Leur pauvreté, 164 et suiv. — Ils sont le modèle de tous ceux qui veulent suivre Jésus-Christ, 165. — Leur obéissance, 166. — Ils sont le modèle des religieux, 169 et suiv. — Ils sont choisis au nombre de douze ; raisons figuratives de ce nombre, II, 203 ; III, 56. — Motifs de leur pauvreté et de leur ignorance, II, 172, 173. — Circonstances de cette vocation, II, 202. — Leurs divers noms, II, 205. — Jésus-Christ les envoie prêcher son Evangile dans la Judée, avec le pouvoir de guérir les malades, III, 52 et suiv. — Pourquoi Jésus-Christ leur donne la puissance de faire des miracles, III, 59, 60. — Persécutions qu'ils devaient souffrir, 81, 82. — Après leur première prédication ils viennent retrouver leur divin Maître, qui les conduit dans la retraite pour se reposer un peu ; nouvelles instructions qu'il leur donne, III, 190 et suiv. — Ils sont comme les écrivains publics de Jésus-Christ, dont ils écrivent la parole sur la tablette du cœur des hommes, 342. — En traversant les moissons, ils cueillent quelques épis de blé qu'ils froissent dans leur mains pour s'en nourrir le jour du sabbat ; les pharisiens

les en blâment, III, 447, 448. — Jésus Christ les défend, 449 et suiv. — Ce qu'ils nous représentent par là, 452 et suiv. — Exemples qu'ils nous donnent, 454 et suiv. — Jésus-Christ leur lave les pieds, V, 373 et suiv. — Ils abandonnent lâchement leur Maître au moment où il est saisi par ses ennemis dans le jardin des Oliviers, V, 503 et suiv. — Prodiges qui doivent les accompagner dans la prédication de l'Evangile, VI, 381, 382. — Après l'Ascension de Jésus-Christ, ils se retirèrent dans le cénacle, ce qu'ils y firent, VI, 396. — Le Saint-Esprit se communique à eux au jour de la Pentecôte, circonstances de ce grand événement, 404 et suiv. — Ce qu'ils firent ensuite, 413 et suiv.

Apparitions diverses du Sauveur après sa résurrection ; la première eut lieu en faveur de sa sainte Mère, comment et pourquoi, VI, 247 et suiv. — Motifs pour lesquels les Évangélistes n'en font pas mention, 257, 258. — Jésus se montre ensuite à Marie-Madeleine, dans quelles circonstances, 278 et suiv. — Motifs de cette apparition, 291, 292. — Il se montre ensuite aux trois Marie, VI, 294 et suiv. — A saint Pierre seul, 308. — A Joseph d'Arimathie, 310. — A saint Jacques le Mineur, 311, 312. — Aux patriarches dans les limbes, 313, 314. — Aux deux disciples sur le chemin d'Emmaüs, 315 et suiv. — Aux disciples et aux apôtres réunis dans le cénacle, pendant l'absence de saint Thomas ; ce qui se passe dans cette apparition, VI, 326 et suiv. — Jésus se manifeste de nouveau à tous ses disciples, saint Thomas se trouvant alors avec eux, ce qui a lieu alors, 344 et suiv. — A sept de ses disciples sur les bords du lac de Thibériade, 354 et suiv. — Enfin, en Galilée, à ses apôtres et à cinq cents personnes assemblées sur une montagne, 366 et suiv.

Arabie. — Il y a deux Arabies, l'une qui touche la Judée, l'autre sur les frontières de l'Inde, I, 205.

Aram, signification de ce nom, I, 125.

Arbre de la science du bien et du mal dans le paradis terrestre; il avait été la cause de notre mort, l'arbre de la croix devient la source de notre vie, VI, 90.—Arbres bons et mauvais, leur différence, leurs diverses destinations, I, 372, 373. — Un bon arbre produit de bons fruits et un mauvais en produit de mauvais, comment, III, 488 et suiv.

Arche d'alliance, image de la Sainte-Vierge, I, 236, 237. — Arche de Noé, figure de l'Église et de ceux qui seront sauvés au dernier jugement, V, 260, 261.

Archelaüs, fils et successeur d'Hérode, sa cruauté, I, 302 et suiv. — Il fut gouverneur de la Judée et de l'Abylène, I, 354.

Argent ; il n'y a ni secret ni obstacle pour l'argent, tout lui est soumis, rien ne saurait lui résister, VI, 304.

Arimathie, petite ville de la Judée, patrie d'Eliana et d'Anne, père et mère du prophète Samuel et de Simon qui ensevelit le corps du Sauveur, VI, 164.

Arius, contraire au dogme de la Trinité, IV, 167.

Artiste, ce que c'est que le véritable artiste, ce qu'on doit entendre par ce mot, I, 6.

Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, circonstances diverses qui l'accompagnèrent, VI, 376 et suiv. — Ce qu'elle nous enseigne, 391. — Proces-

sion instituée dans l'Église en mémoire de ce grand fait, VI, 395. — Ses diverses figures, 402, 403.

Assomption de la Sainte-Vierge Marie, ce que nous devons croire à ce sujet, VI, 417 et suiv. — Son triomphe et sa réception dans les cieux, 423, 424. — Figures diverses de l'Assomption de Marie, 425 et suiv.

Attouchement. — Triple attouchement de la part de Dieu, son efficacité, II, 428, 429.

Audition ; il y a trois manières différentes d'entendre ou d'écouter, III, 333, 334.

Auguste, origine étymologique de ce nom donné aux empereurs romains, I, 150.

Aumône, son importance, en quoi elle consiste, comment nous devons la faire, I, 374 et suiv. — Par elle nous amassons un trésor dans le ciel, II, 338. — Jésus-Christ nous la recommande d'une manière toute spéciale, II, 370. — Récompenses qui lui sont promises, 371, 372. — Aumône corporelle, aumône spirituelle ; en quoi consistent l'une et l'autre, II, 277 et suiv. — Il faut fuir la vaine gloire dans la pratique de l'aumône, 294 et suiv. — Elle tient le premier rang parmi toutes les œuvres de miséricorde, III, 470. — Elle consiste en toute œuvre de miséricorde ; elle doit commencer par nous-mêmes, IV, 23, 24. — L'aumône sans la charité est nulle et sans avantage pour nous, 26. — Elle nous fait acquérir les faveurs de toute la hiérarchie céleste, IV, 397.

Avare ; il a peur de tous les hommes, IV, 39. — L'âme de l'avare est un gouffre que rien ne saurait remplir, IV, 45.

Avarice, troisième tentation que le démon emploie envers Jésus-Christ, II, 55 et suiv. — L'avarice a pour objet non-seulement les biens temporels, mais encore l'élévation et la science, II, 61. — Jésus-Christ la condamne ouvertement en nous disant de ne pas thésauriser en ce monde, mais bien plutôt dans le ciel, 333 et suiv. — Elle nous sépare de Dieu ; motifs puissants qui nous engagent à fuir l'avarice intérieure ou extérieure, IV, 37 et suiv. — L'avarice est une couleuvre à deux têtes, elle nous pique de son double dard, 45. — Elle s'accroît et se fortifie de jour en jour, 80. — Comme une bête féroce, elle ne laisse aucun repos à celui qu'elle domine, 89. — Dangers de l'avarice, elle nous ferme le royaume des cieux, IV, 359 et suiv. — Elle aveugle les hommes qui seront détrompés au grand jour du jugement, V, 326. — Elle porta l'infâme Judas à trahir et à vendre son divin Maître, V, 352, 353. — Elle engagea les gardes du sépulcre à trahir la vérité, VI, 304.

Ave Maria ; pourquoi nous devons réciter cette prière avec dévotion et ferveur, I, 68. — Explication de cette prière adressée à la Sainte-Vierge, 69, 70. — Son excellence, 93.

Avénements de Jésus-Christ ; plénitude des temps, I, 99. — Fruits de cet avénement, I, 388. — Second avénement de Jésus-Christ à la fin des siècles, V, 13, 188 et suiv. — Comment il aura lieu, V, 210. — Dernier avénement de Jésus-Christ comme juge des hommes, son éclat, 240 et suiv. — Description des diverses particularités de ce jugement rendu par le Sauveur, 317 et suiv.

Aveugles ; il ne peut conduire un autre aveugle, II, 372, 373.—Deux aveugles guéris par Jésus-Christ, III, 41 et suiv. — Ce qu'ils nous figurent, 44. —

Aveugle de naissance, sa guérison par le Sauveur ; ce que cette guérison nous enseigne, IV, 142 et suiv. — Il est l'image de la conversion du pécheur repentant, IV, 147 et suiv. — Aveugle de Bethsaïde guéri par Jésus-Christ, 213. — Ce que cette guérison nous représente, 214, 215. — Aveugle de Jéricho guéri, circonstances de ce nouveau miracle, 480 et suiv. — Cet aveugle est l'image du genre humain tout entier, 483. — Il est la figure de chaque pécheur en particulier, 486.—Deux autres aveugles guéris sur le chemin de Jéricho à Jérusalem, ce qu'ils nous apprennent, 498 et suiv. — Ils sont tout à la fois la figure des Juifs et des gentils, 505, 506.

Aza, ce que ce nom signifie et nous représente, I, 126.

Azor, interprétation de ce nom, I. 128.

B

Baiser de paix, il est le signe de l'union qui doit régner entre tous les fidèles qui sont les membres d'un même corps, VI, 331.

Baptême de saint Jean, en quoi il consistait, I, 356, 413. — Son insuffisance pour le salut, 415. — Le baptême de saint Jean était un baptême de pénitence, II, 77. — Ce baptême vient-il de Dieu ou des hommes, V, 113. — Baptême de Jésus-Christ par saint Jean, II, 1 et suiv. — Diverses circonstances qui l'accompagnèrent, 18 et suiv. — Diverses figures de ce baptême 26, 27. — Il y a plusieurs sortes de baptême, I, 357. — Baptême des chrétiens, son institution, sa formule, VI, 369, 370. — Effets qu'il produit en ceux qui le reçoivent, I, 419, 420 ; II, 26. — Nécessité du baptême pour parvenir au ciel, II, 133 ; VI, 379, 380. — On ne peut le donner aux adultes que quand ils sont suffisamment instruits des vérités de la foi, VI, 371. — Comment peut-il être suppléé, VI, 379, 380. — La puissance de baptiser est multiple, II, 79, 80. — Elle réside en Jésus-Christ seul, II, 81. — Seul il confère la grâce de ce sacrement, II, 137.

Baris (La tour de), figure de la Sainte-Vierge, I, 43.

Barjona, signification de ce nom, mystères qu'il renferme, II, 91.

Barque des pêcheurs, figure du monde, II, 156. — La barque sur laquelle Jésus-Christ dormait était la figure de son Église, II, 500 et suiv ; III, 307 ; VI, 358. — Figure de la pénitence, II, 503. — Figure de l'âme fidèle, II, 504, 505 ; III, 425 et suiv. — Elle est l'image du corps humain dans lequel l'âme battue par les flots des passions est exposée au danger de périr, III, 427, 428.

Barrabas, voleur insigne ; il est préféré par les Juifs à Jésus-Christ, VI, 50 et suiv.

Barthimeus, nom d'un des deux aveugles guéris par Jésus-Christ sur le chemin de Jéricho, ce qu'il nous représente, VI, 500, 501.

Baume, emblème de la charité, VI, 253.

Béatitude. — Il y en a de deux sortes : l'une qui consiste dans l'espérance en cette vie, l'autre dans la réalité au ciel, II, 210, 211. — Les huit béatitudes proposées par Jésus-Christ, II, 211 et suiv. — La béatitude

céleste est appelée pain, pourquoi, II, 320. — Elle ne s'obtient que par l'entier accomplissement des commandements de Dieu, 415, 416.

Béelzébuth, ce que ce nom signifie, son origine, III, 480.

Bercail, figure de l'Église et comment, IV, 152 et suiv.

Bergers de Bethléem, les anges leur annoncent la naissance du Sauveur, I, 164 et suiv. — Ils sont la figure des vrais pasteurs de l'Église, I, 167, 168, 177. — Ils se rendent à Bethléem pour adorer le nouveau-né, exemple qu'ils nous donnent par leur conduite, I, 172 et suiv.

Beryl, pierre précieuse, image de la droiture d'intention, IV, 357.

Béthanie, signification de ce mot, I, 422; III, 251; V, 16. — Il y a deux petites villes qui portent ce nom, I, 423.

Bethléem, signification de ce mot, I, 154. — Ce qui s'y passe à la naissance du Sauveur, I, 161 et suiv. — Sa grandeur et sa dignité, 180, 181. — Sa situation topographique, 181. — Ce qui s'y fit dans la suite, 182. — Il y a deux villes qui portent ce nom, l'une de la tribu de Juda, où est né le Sauveur, et l'autre en Galilée, qui appartient à la tribu de Zabulon, I, 208.

Bethsaïde, petite ville de Galilée, sa position, signification de ce mot, II, 93. — Patrie de Pierre et d'André, de Jacques et de Jean; Jésus-Christ adresse à cette ville de durs reproches sur son incrédulité, III, 182. — Quels sont ceux que cette ville nous représente, III, 185.

Betphagé, petit village situé sur le penchant de la montagne des Oliviers; ce qui s'y passe, V, 31 et suiv.

Bienfaisance envers le prochain à laquelle nous sommes obligés, II, 277 et suiv. — Celui qui a reçu un bienfait doit manifester sa reconnaissance envers son bienfaiteur, quoique ce dernier n'en ait pas besoin, II, 437.

Biens temporels, de quelle manière on peut les désirer, II, 344 et suiv. — Il y a trois sortes de biens, les biens célestes, les biens spirituels et les biens temporels, 355. — De quelle manière on doit désirer les uns et les autres, 356. — Dans l'acquisition des biens temporels nous devons toujours avoir Dieu en vue, 362. — Ils mettent le trouble dans l'âme de ceux qui les possèdent, III, 61. — Le renoncement aux biens et aux jouissances de ce monde peut s'opérer de trois manières différentes, III, 461, 462.

Blasphème; c'est une injustice vis-à-vis de Dieu; il a lieu de trois manières, III, 16. — C'est un péché plus grave que la violation du sabbat, IV, 63. — Blasphème contre Dieu, blasphème contre le Saint-Esprit, en quoi ils consistent l'un et l'autre, leur différence, VI, 8.

Bœuf (Le) à la crèche de Bethléem, il est la figure du peuple juif, I, 163.

Bon. — Nul n'est bon que Dieu seul, IV, 342. — Les bons ne doivent pas se contrister si les méchants les calomnient injustement, III, 94.

Booz, ce que ce nom signifie, I, 126.

Bouche, ce n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme qui le souille, mais ce qui en sort, et pourquoi, IV, 179, 180.

Brebis. — Parabole de la brebis égarée, sens et explication de cette parabole, IV, 289 et suiv. — Elle est la figure de tout religieux apostat, 294. — Les vraies brebis de Jésus-Christ se reconnaissent à quatre signes, IV, 167, 168.

Buisson ardent, figure de la conception du Verbe incarné, I, 96.

C

Caïphe, grand-prêtre et président du conseil des Juifs, les engage à faire mourir Jésus-Christ et prophétise sans le savoir, IV, 445. — Jésus-Christ est présenté devant son tribunal, ce qui s'y passe, VI, 7 et suiv.

Calice, ce que les écrivains sacrés entendent par ce mot, IV, 473.

Calomniateur, sa conduite funeste à l'égard d'autrui, II, 185.—Il tue spirituellement son frère en détruisant sa réputation dans l'esprit d'autrui, IV, 343.

Calomnie, c'est un grand vice qui sera sévèrement puni, III, 490, 491.

Calvaire, ce que ce nom signifie, VI, 80. — C'est sur cette montagne qu'Abraham se rendit pour immoler au Seigneur son fils Isaac, 82.

Cana, ce que signifie ce nom, II, 114. — Le Sauveur opère son premier miracle aux noces qui se célèbrent en cet endroit, II, 100 et suiv.

Cannelle, elle nous représente la conversation toujours calme et sainte des contemplatifs, VI, 252.

Capharnaüm, capitale de la Galilée, II, 121. — Jésus-Christ y prêche son Évangile, II, 146, et pourquoi, 147. — Ce que ce nom signifie, 455. — Elle est appelée la ville du Sauveur et pourquoi, III, 14. — Jésus-Christ reproche à cette ville son orgueil et le mépris qu'elle a fait de ses grâces, III, 183, 184. — Quels sont ceux que cette ville nous représente, 185.

Casse, figure de la persévérance chrétienne, VI, 252.

Cécité spirituelle, en quoi elle consiste, elle est quadruple dans l'homme, III, 45.

Cendre et Cilice, instruments de pénitence, ce dont ils sont l'emblème, I, 452.

Cène. — De la dernière que Jésus-Christ célébra avec ses disciples; cinq grandes particularités doivent surtout fixer notre attention : la première est la réfection corporelle, V, 362 et suiv. — La seconde, le lavement des pieds à ses apôtres, 371 et suiv. — La troisième, la réprimande charitable qu'il adresse au disciple qui doit le trahir, 390 et suiv. — La quatrième, l'Institution de l'Eucharistie, 406 et suiv. — La cinquième, le discours par lequel il termine cette grande solennité, 428 et suiv. — Bonté admirable que Jésus-Christ a déployée dans cette circonstance de sa vie, 452. — Vertus dont il nous a donné l'exemple, 459.

Centurion, guérison de son serviteur paralytique, II, 441 et suiv. — Il nous donne l'exemple de l'humilité, de la foi et de la prudence, 444. — Il est la figure de la foi que devaient embrasser les gentils, 447. — Son serviteur guéri nous figure l'état du pécheur, 451 et suiv. — Le centurion, chef des bourreaux de Jésus-Christ, frappé d'étonnement à la vue des miracles qui s'opéraient à sa mort, proclame sa divinité, VI, 144, 145. — Il scella sa foi par le martyre; ce qu'il nous représente, 146.

Céphas, signification de ce nom, mystère qu'il renferme, II, 91, 92.

César-Auguste, empereur romain, d'où lui vient ce nom, Jésus-Christ naît sous son règne, I, 150 et suiv.

Césarée-Philippe, petite ville de Judée, pourquoi ainsi nommée, sa position topographique, IV, 216, 217.

Champ du potier ou champ du sang, ce qu'il nous représente, VI, 32, 33.

Chananéenne, elle obtient par sa foi la guérison de sa fille, IV, 184, 185. — Elle est la figure de l'Église, 188. — Elle nous représente l'âme chrétienne, 189.

Chandelier d'or, figure de la Sainte-Vierge, I, 237.

Chant du coq, ce qu'il signifie, VI, 22.

Charité chrétienne, ses divers degrés, I, 375. — La charité détruit la multitude des péchés, III, 243. — Sans elle, nos offrandes sont de nulle valeur, 247. — La charité ne s'éteint jamais, elle se perfectionne seulement et survit aux siècles des siècles, 255. — Charité que nous devons avoir envers le prochain, manière de l'exercer, II, 277 et suiv. — Nous devons agir envers les autres comme nous voudrions qu'on agisse envers nous-mêmes, II, 389 et suiv. — En quoi consiste sa perfection, III, 49. — Elle est le but et la fin de toute la loi, IV, 343. — La charité est la robe nuptiale nécessaire pour assister au festin des noces, V, 132, 133. — Elle doit embellir toutes nos actions, 138. — Son excellence dans le premier et le second commandement, V, 150 et suiv. — La vraie charité porte le chrétien à soulager tous les maux, 326. — Celui qui la possède dans son cœur, possède la science des saintes Écritures et la doctrine nécessaire au salut, VI, 371, 372.

Chasteté, ses trois divers degrés. III, 315.

Château-fort, conditions qui le rendent parfait dans le sens spirituel, III, 264. — Marie comparée à un château-fort, 267, 268. — Il nous représente également le monastère des vrais religieux, 272.

Cheveux de notre tête, ils sont comptés aux yeux de Dieu, comment et pourquoi, III, 110, 111. — Ce qu'ils nous représentent, V, 18, 19.

Chrétien. — Quel est le vrai chrétien, ce qu'il doit être, ce qu'il doit faire, V, 137, 138. — Récompense qui lui est réservée, III, 213, 214.

Christ, il est le médiateur entre Dieu et les hommes, pourquoi et comment, III, 207 et suiv. — Il est tout à la fois la vérité, la paix et la justice, IV, 171. — De qui doit-il être le Fils, V, 157, 185.

Chrysolite, pierre précieuse, emblème de la fuite des occasions, IV, 357.

Ciel, voyez Paradis.

Cierge offert à la fête de la Présentation, ce qu'il signifie, I, 255.

Cieux. — Il y a trois sortes de cieux, VI, 397. — Ce que nous devons entendre en disant : Notre Père qui êtes dans les cieux, II, 311, 312. — Par ce mot, on peut entendre aussi les âmes saintes dans lesquelles Dieu se plaît à fixer sa demeure, V, 236, 237.

Circoncision, son origine ; circoncision du Sauveur, I, 187 et suiv. — Motifs pour lesquels elle fut donnée à Abraham, 194, 195. — La circoncision de la chair est la figure de la circoncision de l'esprit. 197. — Elle se pratiquait le huitième jour, pourquoi, 198. — En quoi consiste la double circoncision de la chair et de l'esprit, 193, 200.

Clercs, leur ambition et leurs défauts répréhensibles, III, 399 et suiv.

Colère ; il y a trois degrés dans la colère et aussi trois genres de châtiments

pour la punir, II, 250, 251. — Elle est notre ennemie et le bourreau de notre âme, II, 332.

Colombe; elle est l'emblème de la vie active, I, 260, 261. — Le Saint-Esprit descend sur Jésus-Christ à son baptême sous cette forme, II, 19, 20. — Ce qu'elle nous représente, 21, 22.

Complies, ce que ce mot signifie, V, 456.

Conception de l'esprit, en quoi elle consiste, I, 2, 3. — Conception du Verbe fait chair, I, 57 et suiv. — Ses figures, 96 et suiv.

Concupiscence; en quoi elle consiste; comment elle nous rend criminels aux yeux de Dieu, II, 256. — Ses remèdes, 258 et suiv. — Vertus principales qui lui sont opposées, II, 294. — Elle ne saurait produire aucune bonne action, 405. — En toutes choses, il faut éviter la concupiscence désordonnée, III, 459.

Confesseurs de la foi; Jésus-Christ les reconnaîtra devant son Père au grand jour du jugement, motifs de notre espérance, III, 112.

Confession; il y a deux sortes de confession, mentale et orale; sa nécessité, ses conditions, I, 437 et suiv. — Qualités qu'elle doit avoir, II, 434. — Elle est nécessaire pour obtenir de Dieu le pardon de nos péchés, IV, 455, 456. — Heureux fruits de la confession et des larmes, III, 247, 248. — Du secret de la confession, I, 442. — La confession n'est pas toujours l'aveu du pécheur dans le sacrement de pénitence, elle signifie également l'action de grâce, III, 204.

Confiance en Dieu, ses motifs puissants, II, 189. — On doit avoir une confiance particulière, immense en Jésus-Christ, III, 104.

Connaissance de soi-même, en quoi elle consiste, I, 347. — Connaissance de Dieu et connaissance de soi-même, ce qu'elles produisent dans l'homme, IV, 150. — Rien n'est plus avantageux, V, 385, 386.

Conscience; quand elle est pure, elle découvre aisément les fautes d'autrui; mais quand elle est souillée, elle est aveugle, II, 375. — La mauvaise conscience est toujours craintive; pusillanime, III, 104. — Il y a quatre sortes de consciences, deux bonnes et deux mauvaises, III, 417. — La conscience du pécheur est son propre bourreau, III, 431. — Ce qui peut nous procurer ici-bas la pureté de conscience, IV, 162.

Conseils évangéliques, leur pratique nous conduit à la perfection, II, 338. — Ils sont au nombre de douze; explication de chacun d'eux, IV, 350 et suiv. — Ils peuvent être comparés aux différentes pierres précieuses les plus recherchées, IV, 357.

Consolations, nous ne devons les chercher qu'en Dieu seul, V, 462, 463.

Consubstantialité, en quoi elle consiste, I, 4.

Contemplation; elle ne doit pas nous faire négliger les intérêts du prochain, II, 439.

Continence perpétuelle, c'est une vertu rare et d'un difficile accès, IV, 335, 336.

Contrition. — En quoi consiste la vraie contrition du cœur, son importance, sa nécessité pour obtenir de Dieu le pardon de ses péchés, I, 435 et suiv.

Conversion des pécheurs, comment les anges de Dieu s'en réjouissent dans le ciel, IV, 292 et suiv. — Pourquoi Jésus-Christ lui-même s'en réjouit, IV, 296.

Corozaïm, ville de Galilée, sa position topographique; Jésus-Christ lui adresse de durs reproches sur son incrédulité, III, 182. — Quels sont ceux que cette ville nous représente, 185.

Corps de Jésus-Christ; on doit par là entendre deux choses : son corps mystique qui est l'Église, et son corps matériel qu'il prit dans le sein de la Vierge; on participe au premier par la foi et par l'amour, au second par le sacrement d'Eucharistie, III, 440 et suiv. — Le corps du Sauveur demeura dans le tombeau durant quarante heures, VI, 264. — Corps ressuscité et glorieux, ses diverses propriétés. III, 325, 326; VI, 237. — Comment il est impassible, VI, 333, 334, 453.

Correction fraternelle, ordre que l'on doit garder en la faisant, II, 375 et suiv. — Le pécheur peut-il reprendre et corriger les autres, IV, 121, 122. — Obligation où nous sommes de travailler à la correction de nos frères, moyens que nous devons employer pour y réussir, IV, 307 et suiv. — Ses divers degrés, 310. — Ce à quoi elle nous oblige, 315, 316.

Côté de Jésus-Christ percé d'une lance; trois grandes et remarquables instructions que nous devons en retirer, VI, 153, 154 et suiv.

Coucher du soleil, ce qu'il nous représente, II, 467.

Couleur, elle est le vêtement des fleurs, II, 348.

Crainte de Dieu, ce qu'elle doit produire en nous, II, 43. — Crainte de Dieu et crainte des hommes, comment et en quoi elles diffèrent; les effets de chacune, II, 143, 144. — La crainte est servile quand elle ne procède pas de l'amour, II, 195. — La crainte des châtiments du corps nous fait arriver à la crainte des châtiments de l'âme; il y a diverses sortes de craintes, III, 106, 107.

Création avant la création, I, 7, 8. — Motifs de la création, 15.

Crèche dans laquelle naquit le Sauveur du monde, ce qu'elle nous représente, I, 157.

Croix, elle est le symbole de toutes les souffrances, et pourquoi, III, 120, 121. — La croix du Sauveur est la fin de la loi et des Écritures, V, 341. — Nous ne devons pas rougir mais nous glorifier de la croix de Jésus-Christ; elle est le signe de notre salut et le principe de toutes nos bonnes œuvres, IV, 228. — Elle est le chemin qui conduit de l'Église militante à l'Église triomphante, V, 464, 465. — La croix que nous devons porter n'est pas une croix matérielle, VI, 79. — La croix de Jésus-Christ était faite de quatre sortes de bois de différente nature, ce que ces bois nous représentent, VI, 95. — Ce que les quatre extrémités de la croix nous figurent, 96. — La croix abrite la prospérité, mais surtout l'infortune, VI, 112.— Signe de la croix, comment il faut le faire, IV, 229. — Pourquoi faisons-nous ce signe sur le front, V, 109. — Éloge de la croix, VI, 207 et suiv.

Cuisiniers, leur science n'est pas seulement inutile, elle est de plus préjudiciable au corps et à l'âme, III, 457.

Culte du vrai Dieu, en quoi il consiste, III, 279 et suiv.

Cyrinus, gouverneur de Syrie, fait le dénombrement ordonné par Auguste, I, 152.

D

Damnés, quels seront leurs supplices dans les enfers, V, 134, 135. — Voyez enfer.

Daniel, par la destruction de l'idole de Bel et du Dragon, nous représente Jésus-Christ résistant à la tentation de gourmandise, II, 62. — Il est la figure des religieux qui s'immolent intérieurement et dans leurs corps et dans leurs âmes pour le service de Dieu, V, 49. — Cet homme est également la figure des âmes contemplatives qui ont renoncé au monde pour se donner à Dieu, V, 266.

David, ce que ce nom signifie, I, 94, 126. — David terrassant Goliath, figure de Jésus-Christ triomphant du démon, II, 62, 63. — Il est pour nous le modèle d'un vrai repentir, III, 249.

Décapole, réunion de dix villes, pays situé de chaque côté du Jourdain, IV, 191.

Décollation de saint Jean-Baptiste, ses motifs, III, 361, 362. — Ses circonstances diverses, 363, 364. — Ville où elle eut lieu, 365. — Temps de cette exécution criminelle, 366. — Ce qu'elle nous représente, 367 et suiv.

Dédicace. — Fête de la Dédicace chez les Juifs, en quoi elle consistait, sa solennité, IV, 164, 165.

Delai de la pénitence, combien il est funeste, V, 287, 300. Voyez Pénitence.

Déluge universel, figure du jugement dernier, V, 134, 135.

Démon, il est la source de tout mal, III, 3. — Il ne peut rien sans la permission de Dieu, III, 5. — Il n'est jamais entré que dans le corps du pourceau, du serpent et de l'homme, 7. — Comment il nous tente et cherche à nous séduire, III, 372. — Il domine l'homme de trois manières différentes, III, 477, 478. — Il est le fort armé; nulle puissance sur la terre n'est comparable à la sienne, III, 483. — Il fait tous ses efforts pour tenter Jésus-Christ dans le désert, II, 32 et suiv. — Opposition entre le démon et Jésus-Christ, III, 485. — Double manière dont il entre dans l'homme, V, 401, 402. — Il se tenait sur les bras de la croix pendant la Passion du Sauveur, et pourquoi, VI, 104, 105, 135. — Pourquoi Jésus-Christ impose le silence aux démons, II, 468. — Pourquoi le pouvoir de chasser le démon a-t-il été accordé aux hommes, III, 198, 199. — Ils sont figurés par les oiseaux du ciel, III, 310.

Démoniaque guéri par Jésus-Christ, ce que nous devons en conclure pour nous, II, 455 et suiv. — Deux démoniaques possédés par une légion de démons sont guéris par la puissance du Sauveur, III, 1 et suiv. — Démoniaque aveugle et muet guéri par Jésus-Christ, ce qu'il nous représente, III, 476 et suiv.

Denier, prix de la journée de travail, ce qu'il nous représente, IV, 381. — Les deux deniers de la veuve offerts dans le tronc du temple de Jérusalem, ce qu'ils nous enseignent, V, 82, 83.

Dépouillements divers du Sauveur, en quoi ils consistèrent, V, 374, 375. — Son dépouillement entier sur la croix, V, 472, 473.

Descente de croix, ce qui s'y passe, VI, 167 et suiv. — Descente de Jésus-Christ aux enfers; ses diverses figures, VI, 221 et suiv.

Désirs, Dieu prend plaisir à les exaucer quand ils ont le bien pour objet, IV, 493, 494.

Détracteurs injustes, ils jugent de toutes choses en mal et dénaturent les meilleures actions, III, 180.

Dévotion, c'est un grand cri qui monte jusqu'au ciel, I, 105, 106.

Dieu est le témoin de toutes nos pensées, I, 55. — Nous pouvons et nous devons le glorifier de trois manières, I, 111. — Il règne sur toutes choses par sa vertu et sa toute-puissance, I, 385. — Jamais aucune créature n'a vu Dieu, I, 400. — Il doit être aimé pour lui-même, II, 290. — Dieu est notre Père sous les trois points de vue différents, de la nature, de la grâce et de la gloire, II, 309. — Il y a trois règnes de Dieu, son règne dans l'Église, son règne dans notre âme, par sa grâce, et son règne dans la gloire, 314, 315. — Dieu est dans l'homme et l'homme est en Dieu, 350. — Il pourvoit à tous nos besoins, 353. — Motifs pour lesquels il nous prive quelquefois, 354. — Il est le consolateur de ceux qui pleurent, II, 472. — Il est la force et la science de ceux qui ont confiance en lui, III, 83, 84. — En Dieu se rencontrent conjointement la justice et la miséricorde, sans que l'une détruise l'autre, III, 188. — Nous ne devons pas chercher à scruter les secrets de Dieu, 205, 206. — Nous devons le chercher préférablement à tout, 254. — Dieu veut être adoré en esprit et en vérité, 280, 281. — Il tolère patiemment le mélange de l'ivraie avec le froment, ou des méchants avec les bons, pour une triple raison, III, 322, 323. — Dieu n'a pas seulement créé le monde, il le gouverne et le conserve continuellement, IV, 62. — Quels sont ceux qui sont vraiment de Dieu, 134. — Nous offensons Dieu de trois manières différentes, 129. — Dieu ne punit pas deux fois la même faute, 274. — Il juge les œuvres sur la malice de ceux qui les produisent, 276. — Dans sa bonté, il va au-devant des pécheurs repentants, 301. — Il est infini, toute offense contre lui est pour ainsi dire également infinie, IV, 317 et suiv. — Par sa providence, il gouverne tout dans le monde, comme un père de famille gouverne tout dans sa maison, 375. — Il visite chaque jour l'âme pécheresse, et comment, V, 61. — Triple tribut que nous devons lui payer, 144, 145. — Il sait tirer le bien du mal même, 306. — Il a créé l'homme pour le bien et non pas pour le mal, 327, 328. — Il n'abandonne jamais ceux qui mettent en lui leur espérance, VI, 312, 313.

Dimanche, le précepte de la sanctification du dimanche renferme trois différentes prescriptions, IV, 83. — Dimanche et semaine de la Passion, pourquoi ont-ils été institués, ce qu'on y chante, IV, 447. — Dimanche des Rameaux, ce que l'Eglise nous rappelle en ce jour, V, 66, 67. — Grandeur, dignité du dimanche, VI, 239, 240.

Diogène le cynique, son abnégation des biens temporels, I, 204. — Sa belle réponse à Alexandre le Grand, III, 250. — Sa réponse à un courtisan, III, 157. — Une autre réponse de lui au roi Alexandre, IV, 131.

Disciple, il n'est pas au-dessus du maître, il doit marcher sur ses traces et souffrir à son exemple, III, 91 et suiv. — Disciples de Jésus-Christ, il y en a de deux sortes, III, 132. — Jésus-Christ choisit soixante et douze disciples pour prêcher son Evangile, ce que ce nombre nous représente, 193, 194.

Discorde, désunion, ses funestes effets, II, 254.

Discours de Jésus-Christ après la Cène, ce qui doit y fixer notre attention : 1° La manière dont il console ses disciples, V, 428 et suiv. — 2° Comment il les exhorte à la pratique de la charité chrétienne, 433 et suiv.— 3° Comment il les engage à observer ses préceptes, 437 et suiv. — 4° Comment il les encouragè contre les souffrances et les persécutions, 441 et suiv. — 5° Prière qu'il adresse pour eux à Dieu son Père, 445 et suiv.

Dispositions nécessaires pour que Jésus-Christ daigne venir nous consoler par sa divine présence, VI, 329, 330.

Diversoire, nom donné au lieu qui, à Bethléem, servit de retraite à Marie et à Joseph; ce qu'il nous représente, I, 154, 155.

Divorce, il est défendu par la loi divine, II, 261. — Quand, comment et pourquoi peut-il être permis, IV, 333 et suiv.

Docteur, il n'a d'autorité qu'autant qu'il confirme sa doctrine par ses actes et sa conduite, II, 457; V, 161 et suiv.

Doctrine de Jésus-Christ, son excellence, sa grandeur, II, 422, 423. — Elle est comparée à un grain de senevé, III, 329 et suiv. — Elle est opposée à celle du monde, en quoi elles consistent l'une et l'autre, IV, 168.

Domyn, nom du désert où Jésus-Christ se retira pour y jeûner, II, 32.

Dons de Dieu, ils sont différents et diversement répartis, IV, 269. — Exemple à ce sujet, 270. — Les grands dons ne s'obtiennent que par les grands efforts, IV, 486. — Dieu ne pèse pas leur valeur intrinsèque, mais les dispositions avec lesquelles on les fait, V, 82.

Douceur, deuxième béatitude proposée par Jésus-Christ sur la montagne ; en quoi elle consiste ; avantage qu'elle nous procure, II, 213 et suiv.

Dragme. Parabole de la dragme perdue, ce qu'elle nous représente, IV, 294 et suiv. — La femme qui l'a perdue est l'emblème de tout prélat chargé d'enfanter avec douleur les chrétiens à Jésus-Christ, IV, 296.

E

Eau bénite à l'entrée de l'église, son usage, ses effets, I, 263.

Echecs, la vie humaine comparée au jeu d'échecs, IV, 414.

Echelle. — La Sainte-Vierge, échelle des pécheurs, I, 73. — Marie est l'échelle céleste par laquelle Dieu est descendu sur la terre, I, 87.

Économe. — Parabole de l'économe infidèle proposée par Jésus-Christ, son explication et ce qu'elle nous enseigne, IV, 388 et suiv.

Écriture sainte, avantages que son étude nous procure, II, 455, 456. — Fruits que sa lecture doit produire en nous, III, 187. — Elle renferme quatre sens principaux, III, 330. — Les saintes Écritures figurées par les moissons, III, 453.

Édifice. — L'édifice spirituel fondé sur Jésus-Christ est inébranlable, II, 417, 418. — L'édifice du juste et l'édifice de l'insensé, en quoi ils diffèrent, leur fin, II, 420, 421. — Pour élever un édifice il faut de la réflexion et de la prudence, III, 126, 127.

Église de Jésus-Christ, elle est figurée par la barque de Simon, II, 156. — Elle est appelée le corps et le sang de Jésus-Christ, pourquoi, III, 444, 445. — Elle est comparée au corps humain, V, 71, 72. — Sa beauté ne consiste pas dans la magnificence de ses édifices, mais bien plutôt dans la piété de ses membres, V, 189. — Son unité représentée par la robe du Sauveur, VI, 101. — Elle est un vaisseau dont Jésus-Christ est le pilote qui la conduira au port de l'éternité, VI, 373, 374. — Eglise matérielle destinée au service de Dieu, comment nous devons y entrer, I, 263, 264. — De quelle manière nous devons nous y comporter, II, 123. — L'église est notre hôtellerie dans cette vie de pèlerinage et d'exil, III, 227. — A quoi elle est destinée, respect qui lui est dû, V, 74, 75. — Elle est la maison de Dieu, quelle est sa destination, V, 77, 78. — Pour quel motif les fidèles doivent fréquenter l'église, V, 85.

Égypte, Jésus enfant s'y retira avec Marie et Joseph, motifs qui l'y ont porté, I, 275, 276. — Explication morale de cette fuite, 279. — Ce qui s'est passé à cette occasion, 289 et suiv.

Eléazar, ce que ce nom signifie, I, 128.

Eléments, ils obéissent à la voix de Jésus, montrant par là qu'il est leur maître, II, 498, 499.

Éliacim, interprétation de ce nom, I, 128.

Elie comparé à saint Jean-Baptiste, I, 52. — Élie persécuté par les Juifs, son miracle en faveur de la veuve de Sarepta, III, 355; IV, 418, 419.

Élisabeth, mère de saint Jean-Baptiste, sa sainteté, I, 45 et suiv. — Signification de son nom, I, 50, 104. — Temps où elle conçut son fils, 54. — Sa grossesse révélée à la Sainte-Vierge, 83. — Elle reçoit la visite de Marie, 101 et suiv. — Elle est remplie du Saint-Esprit en ce même moment, 105. — Son langage à la Sainte-Vierge, 106. — Son inspiration, 108.

Élisée, à sa prière le ciel devient d'airain, pourquoi, III, 355. — Il guérit Naaman de sa lèpre, 356.

Éliud, signification de ce nom, I, 128.

Eloges des hommes, à quoi peuvent-ils nous servir si notre propre conscience nous accuse, III, 94. — Il ne faut pas faire l'éloge des autres en leur présence, et pourquoi, III, 154, 155.

Élus, leur joie à l'approche du jugement dernier, V, 249 et suiv.

Émeraude, pierre précieuse, emblème de la chasteté, IV, 355, 356.

Emmanuel, quelle est la signification de ce nom, I, 99.

Emmaüs, signifie désir de conseil, VI, 324. — Jésus-Christ, après sa résurrection, se montre à deux de ses disciples se rendant à Emmaüs; circonstances diverses de cette apparition; instructions que nous devons en retirer, VI, 315 et suiv.

Encens, il nous représente les œuvres satisfactoires, VI, 250.

Encensoir, signification de ce mot, I, 47.

Enfance, elle nous indique les différentes vertus que tout chrétien doit pratiquer pendant sa vie, IV, 266, 267, 338, 339.

Enfants, leurs devoirs envers leurs parents, I, 325. — Quels sont les vrais enfants de Dieu, I, 387. — Ils sont les modèles parfaits des chrétiens humbles et dociles, IV, 337 et suiv. — Parabole de l'enfant prodigue, son

explication, IV, 298 et suiv. — Ce que nous devons en conclure, IV, 304, 305.

Enfer, ce que nous devons entendre par ce mot, VI, 223, 224. — Ses peines et ses supplices différents, III, 325. — Il y aura des pleurs et des grincements de dents, III, 341; V, 279, 280, 307. — Il y aura quatre genres de supplices infligés aux pécheurs dans l'enfer, V, 289. — Des tourments de l'enfer et de leur durée, VI, 446 et suiv.

Ennon, lieu où saint Jean baptisait, II, 138.

Entrée triomphante de Jésus-Christ dans la ville de Jérusalem, instructions diverses que nous trouvons dans ses différentes circonstances, V, 46 et suiv.

Envie, elle s'occupe peu de ce qu'elle dit pourvu qu'elle puisse nuire aux autres, III, 479. — Suites funestes de l'envie, elle est la mère de l'homicide, IV, 57. — Excès auxquels elle se porte, V, 28.

Épiphanie ou manifestation de Jésus-Christ aux trois Mages, I, 203 et suiv. — Signification de cette fête dans l'Église, noms divers qu'on lui a donnés, 207, 208. — Grandeur de cette solennité, 231, 232. — Pourquoi, en ce jour, fait-on dans l'Église la procession en sens contraire des autres jours, 228.

Époux. — Jésus-Christ est le vrai époux de nos âmes, II, 192. — Il en possède toutes les qualités, 194.

Équité feinte et simulée, c'est une double iniquité, V, 117, 173.

Escarboucle, pierre précieuse, emblème de l'amour des ennemis, IV, 356.

Esclavage du péché, combien il est terrible; Jésus-Christ seul peut nous en affranchir, IV, 129 et suiv. — Quiconque commet le péché est l'esclave et le serviteur du péché, IV, 144.

Esclave, il n'est pas au-dessus de son seigneur; il ne doit pas craindre de marcher sur ses traces, III, 91, 92.

Esprit. — L'esprit c'est l'âme, différence de ces deux expressions, I, 109, 110.

Esprit-Saint, ce qui l'éloigne de nos âmes, II, 79. — Il est appelé le doigt de Dieu et pourquoi, III, 480, 481. — Péché contre le Saint-Esprit, en quoi il consiste; il est irrémissible, III, 486, 487. — Il descend sur les apôtres au jour de la Pentecôte, VI, 404 et suiv.

Esrom, ce que ce nom peut signifier, I, 125.

État religieux figuré par le sycomore, en quoi consiste cet état, IV, 491, 492. — État des saints dans le ciel, V, 147, 148. — États différents des chrétiens dans cette vie; ils sont au nombre de trois et nous sont représentés par les trois Marie allant au tombeau du Sauveur, VI, 248 et suiv. — Ils nous sont également figurés par le sépulcre de Jésus-Christ, VI, 261.

Étoile de la mer, nom donné à Marie, pourquoi, I, 62, 407, 408. — L'étoile annonçant aux Mages la naissance du Sauveur, I, 203 et suiv. — En quoi elle différait des autres étoiles, I, 205, 206. — Elle s'arrêta sur l'endroit même où était né l'Enfant Jésus, 114. — Elle disparut ensuite pour ne plus se montrer, 214.

Eucharistie, ce que ce mot signifie, V, 406. — Son institution, circonstances diverses qui l'accompagnent, V, 407 et suiv. — Elle est ce pain quotidien que nous demandons chaque jour à Dieu dans l'Oraison dominicale, II, 319. — Fraction de l'Eucharistie, ce qu'elle nous représente, V, 411 et suiv.

Pourquoi a-t-elle été instituée sous deux espèces, V, 413, 414. — Ce qui doit fixer notre attention dans ce sacrement, 415, 416. — Il est le mémorial des souffrances et de la mort de Jésus-Christ, 417, 418. — On reçoit l'Eucharistie de deux manières, matériellement et spirituellement, III, 445, 446. — Dispositions qu'il faut y apporter, IV, 449; V, 419, 420. — Heureux effets qu'elle produit dans nos âmes, VI, 323. — Jésus-Christ y sera avec nous jusqu'à la consommation des siècles, VI, 373, 374. — Elle renferme trois sortes de sacrifices indispensables, V, 422. — Figures diverses de l'Eucharistie, V, 422, 423.

Évangile, c'est la parole du Verbe incréé qui était en Dieu dès le commencement de toutes choses, VI, 378.

Ève, elle avait perdu la grâce, Marie l'a retrouvée, I, 72.

Excommunication, c'est le plus grand châtiment que l'Eglise puisse infliger à ses enfants rebelles, IV, 145. — Ses effets, IV, 310, 311. — L'expulsion de la synagogue chez les Juifs en était l'image, V, 108.

Ézéchias, interprétation de ce nom, I, 127.

F

Face de Dieu, ce qu'on doit entendre par cette expression, IV, 281. — De quelle manière les chrétiens voilent la face du Sauveur, VI, 11.

Famille. — Le bon père de famille meurt plus tranquille et plus rassuré sur le sort de ses enfants quand il les sait marcher dans le chemin de la vertu et de la sagesse, III, 148. — Parabole du père de famille louant des ouvriers pour travailler à sa vigne, son explication, IV, 374 et suiv. — Ce que nous devons en conclure, 384 et suiv. — Parabole des deux fils du père de famille, dont l'un va travailler à sa vigne et l'autre refuse d'y aller, ce que l'un et l'autre nous représentent, V, 111 et suiv. — Les chrétiens ne forment tous qu'une seule famille de frères, V, 167. — Parabole du père de famille qui veille à la garde de sa maison pour la garantir des voleurs, son application à tous les chrétiens, qui doivent veiller continuellement et se tenir toujours prêts pour le grand jour du jugement, V, 270 et suiv.

Fautes, moyens efficaces d'en obtenir le pardon, IV, 324, 325.

Femme, sa réhabilitation, VI, 298, 299. — Femme courbée vers la terre guérie par Jésus-Christ, IV, 78. — Elle est l'image de l'homme pécheur, 79; de l'âme pécheresse et avare, 80. — Jésus, dans cette guérison miraculeuse, fait cinq opérations différentes, ce qu'elles signifient, 80, 81. — Femmes enceintes et allaitant leurs enfants, ce qu'elles nous représentent, V, 203, 204. — Les saintes femmes au pied de la croix, VI, 110 et suiv. — Leur tristesse, 147, 148. — Elles restent auprès du tombeau, 190. — Elles vont acheter des parfums pour embaumer le corps de Jésus et les préparent, 220, 221. — Elles se rendent au sépulcre, 259 et suiv. — Ce que l'ange leur apprend, 270 et suiv.

Férie, étymologie de ce mot, VI, 260.

Fêtes diverses chez les Juifs, leurs différentes dénominations, I, 311, 312. — Les principales d'entre elles; quand et comment elles se célébraient, IV, 47. — Fêtes de l'âme chrétienne, IV, 114. — Fête de l'Ascension, c'est une des plus grandes solennités du christianisme, VI, 376. — C'est la fête de Jésus-Christ, des esprits bienheureux, des patriarches, de la Sainte-Vierge; c'est aussi notre fête à tous, puisqu'en ce jour notre nature humaine a été élevée au-dessus des cieux, VI, 399, 400.

Feux de saint Jean, leur raison d'être, I, 116; IV, 47, 48.

Fièvre du péché, en quoi elle consiste, II, 463. — Le pécheur est un véritable fiévreux et comment, III, 304, 305.

Figuier. — Parabole du figuier stérile, IV, 71. — Son application aux Juifs, 71, 72. — Il est l'image du monde, de tout chrétien et de l'état religieux, 73 et suiv. — Autre figuier maudit, pourquoi, dans quelles circonstances et ce qu'il nous représente, V, 97, 98. — Comparaison du figuier relative au jugement dernier, pourquoi employée, V, 251, 252.

Filet. — Parabole du filet jeté dans la mer pour y prendre toutes sortes de poissons; son application, III, 340 et suiv. — Filets sales et fétides, filets de bonne odeur, ce qu'ils signifient, VI, 356, 357.

Fils de l'homme, pourquoi Jésus-Christ est-il ainsi nommé, IV, 217, 218.

Fin du monde, signes divers et terribles qui doivent la précéder, V, 230 et suiv. — Fin dernière de toutes créatures, en quoi elle consiste, V, 372.

Flagellation de Jésus-Christ, ce qu'elle nous enseigne, VI, 56 et suiv.

Flatterie, ses suites; la langue du flatteur est plus funeste que la lance du bourreau, II, 239; V, 142.

Foi, elle est appelée grâce parce qu'elle nous est donnée gratuitement, I, 398. — En quoi consiste la vraie foi, VI, 318. — Quelle doit en être la perfection, IV, 249. — Il y a plusieurs degrés dans la foi, III, 298, 299. — Elle est indispensable pour le salut, VI, 379, 380. — Il ne suffit pas de croire de cœur, il faut y joindre la confession de bouche, III, 113, 289, 290. — La foi se prouve par les œuvres, V, 138, 139. — Sans les œuvres la foi est morte, II, 412. — La foi est une vertu surnaturelle, III, 31. — Elle grandit dans les tentations, II, 498. — Quelle est sa puissance, III, 42. — Elle est fille de la charité, elle rend digne de la vie éternelle celui qui en est animé, III, 245. — Elle est le principe et la fin de tout bien, elle incorpore pour ainsi dire l'homme à Dieu, III, 440. — Elle nous procure la santé de l'âme et du corps, IV, 482. — La vraie foi triomphe de tous les obstacles, IV, 484. — La foi est indispensable, nécessaire pour que la prière soit bonne et agréable à Dieu, V, 228 et 229.

Fornication, ce que les Saintes-Écritures entendent par ce mot, IV, 132, 133. — Fornication spirituelle, en quoi elle consiste, IV, 325.

Forum ou place publique, elle nous figure le monde et tout ce qui s'y passe, IV, 378.

Franges mises au bord des manteaux chez les Juifs, pourquoi; ce qu'elles nous représentent, V, 165, 166, 256, 257.

Fraternité, en quoi consiste la véritable, VI, 297.

Froid, de sa nature le froid est quelque chose de négatif, VI, 16.

Fruits, en quoi consistent les bons fruits, II, 411, 415.

Fuite au jour du Sabbat, fuite pendant l'hiver, ce qu'elle signifie, V, 204, 205. — Fuite des persécutions, quelquefois permise quelquefois non, III, 87 et suiv. — Exemple de Jésus-Christ à cet égard, IV, 139, 140; V, 109.

Funérailles, leur luxe et leur magnificence peuvent bien procurer quelque consolation au cœur des vivants, mais ne sont d'aucun soulagement pour les morts, VI, 183.

G

Gabriel (l'ange) envoyé à Marie pour lui annoncer la naissance du Sauveur, I, 58. — Signification de ce nom, 58, 94. — Il apparaît à la Sainte-Vierge sous une forme humaine, pourquoi, 67.

Gain. — Combien le désir et l'amour du gain et des biens temporels est blâmable chez les clercs, III, 433, 434.

Galilée, signification de ce nom; il y a deux Galilées, I, 59, 93, 154; II, 2, 44, 148.

Gardes du sépulcre de Jésus-Christ, leur mensonge au sujet de la résurrection du Sauveur, motifs qui les font parler, VI, 302 et suiv. — Punition de ce mensonge, 305.

Garisim, montagne de Samarie sur laquelle, selon les Samaritains, on devait sacrifier à Dieu, III, 279.

Généalogie de Jésus-Christ, I, 121 et suiv.

Génération éternelle du Verbe fait chair, I, 1 et suiv.

Génézareth, explication de ce nom, ce qu'il signifie, II, 162, 163. — Le lac de Génézareth, sa situation, ce qu'il nous représente moralement, II, 154, 155.

Gérasa, ville de l'Arabie, sa position topographique, III, 1. — Ce qui s'y passe, 2 et suiv.— Les Géraseniens refusent de recevoir Jésus-Christ dans leur ville, III, 9, 10.

Gethsémani, lieu où le Sauveur se retire après la Cène, ce qui s'y passe, V, 455 et suiv.

Gloire. — La vaine gloire, seconde tentation que Satan emploie envers Jésus-Christ, II, 49, 50. — Elle est la cause de bien des maux, II, 139.— Nous devons l'éviter avec soin dans toutes nos bonnes œuvres, II, 292 et suiv. — Il faut également l'éviter dans la pratique de l'aumône, 294. — Dans la prière, 296. — Dans la pratique du jeûne, 300. — Dangers de la vaine gloire, IV, 66, 67.— Gloire humaine, nous devons la fuir à l'exemple de Jésus-Christ, IV, 105. — Trois grands motifs nous y engagent, 106, 107. — Son peu de consistance, 138. — Les vices qu'elle enfante, 197.— Jésus-Christ la condamne dans les pharisiens, V, 164 et suiv.

Golgotha, nom hébreu, sa signification, VI, 80.

Gomme ; comment elle est l'emblème de l'humilité, VI, 251.

Gourmandise, ce fut la première tentation que le démon employa contre Jésus-Christ dans le désert, II, 46, 47. — Succomber à la gourmandise, c'est se rendre impuissant à résister à tous les autres défauts, 48. — Quels en sont les remèdes, II, 37.

Grâce, en quoi elle consiste, de quelle manière elle nous est accordée, I, 396 et suiv. — Nous ne sommes pas faits pour la grâce, mais la grâce est faite pour nous ; ce n'est pas nous qui la portons, c'est elle qui nous porte, III, 210.

Grain de froment jeté en terre, ce qu'il nous enseigne, V, 99, 100.

Grandeur, en quoi elle consiste ; quel est celui qui est véritablement grand, I, 74, 75.

Guérison de l'âme, moyen de l'obtenir, II, 187.

H

Habits, il faut en fuir la délicatesse et la recherche, III, 157, 158, 159. — L'habit de l'homme démontre ce qu'il est, V, 384.

Habitude du bien et du mal, ce qu'elle produit en nous, II, 477, 478.

Haine, elle empêche Dieu d'accepter nos vœux et nos présents, II, 253, 254. — La haine envers nos ennemis n'est jamais permise, II, 283. — Dieu la déteste, 322. — Elle pervertit le jugement, III, 46. — Dans le cœur du sage, il n'y a pas de place pour la haine, III, 125. — Le propre de la haine est d'éteindre la raison, III, 489.

Hameçon du pêcheur, ce qu'il nous figure, II, 160.

Héliopolis, bourgade de la Thébaïde où, dans sa fuite, l'Enfant Jésus demeura pendant sept ans avec Marie et Joseph, I, 292, 293.

Hemorrhoïsse, elle touche le bord de la robe du Sauveur et est ausssitôt guérie de la perte de sang dont elle était affligée, III, 29 et suiv. — Pourquoi sa guérison dévoilée, 31. — Quelle était cette femme, statue qu'elle fait élever par reconnaissance, 32, 33. — Elle est l'image de l'Eglise recrutée par les gentils, 34. — Et aussi celle du pécheur invétéré dans le mal, 35.

Héraclius, empereur chrétien, ce qui lui arrive au moment où il veut entrer triomphalement dans la ville de Jérusalem, V, 41, 42.

Hérésies, elles ont été figurées par l'ivraie semée dans le champ du père de famille, III, 319 et suiv.

Héritage. — Tout héritage présente des avantages et des charges ; il faut remplir les charges, si l'on veut jouir des avantages, VI, 321.

Hérode Ascalonite, premier étranger qui régna sur les Juifs, I, 209. — Il fait venir les Mages à sa cour et forme secrètement le dessein de faire mourir l'enfant nouveau-né, I, 212 et suiv. — Furieux de leur départ secret, il fait brûler tous les vaisseaux tarses, 227, 282. — Il fait massacrer tous les enfants de Bethléem et des environs, 283. — Il est la figure des impies, 287. — Jésus-Christ est présenté à la cour d'Hérode, ce qui s'y passe alors, VI, 42 et suiv. — Sa mort, 201.

Hérodiade, cause de sa haine contre saint Jean-Baptiste ; elle sollicite et obtient sa mort, III, 361 et suiv.

Heures du jour, elles nous représentent les divers âges du monde, IV, 376 et suiv. — Les divers âges de l'homme, 379. — Heure à laquelle Jésus-Christ expira, ce qu'elle nous enseigne, VI, 134, 135.

Homme. — Qu'est-ce que l'homme, sinon une âme raisonnable unie à un corps, I, 391. — L'homme est pour l'homme le plus grand danger sur la terre, III, 78, 79. — Le plus grand ennemi de l'homme est son semblable, 80. — Les hommes peuvent nous ravir les biens du corps, mais non ceux de l'âme; ne craignons donc pas ceux qui tuent le corps, mais bien plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps en enfer, III, 102 et suiv.

Honneurs, ils sont le plus terrible piége que nous ayons à redouter en ce monde, III, 400. — Ils obligent à des vertus d'autant plus grandes qu'ils sont plus brillants, ou ils ont pour conséquence un supplice plus terrible, 402. — L'honneur est la récompense de la vertu, IV, 26.

Hospitalité, ses heureux effets, III, 387.

Huile; elle est l'emblème de la joie spirituelle qui naît de bonnes œuvres, V, 293, 294.

Humble, d'où ce mot est tiré, sa signification, IV, 93. — L'homme ne peut être véritablement juste s'il n'est sincèrement humble, V, 84.

Humilité, éloge de cette vertu ; Marie nous en a fourni le modèle, I, 71 et suiv. — Elle est le fondement de la grâce, 86. — Elle nous honore et nous préserve de bien des chutes, 130, 131. — Jésus dans le sein de sa Mère nous en a donné le modèle, 140. — Ainsi que dans sa naissance, 155, 156. — Au moment même où les Mages viennent l'adorer, 228, 229. — Ce qui doit accompagner la vraie humilité, 273, 274. — En quoi consiste la vraie humilité, 337. — L'humiliation est le chemin qui peut nous y conduire, 339. — Cinq moyens d'acquérir l'humilité, 341, 342. — Avantages qui en résultent, 343, 344. — Elle est la source et la mère de toutes les vertus, 350. — Moyens de la conserver en nous, 419. — Il y a trois degrés dans l'humilité, II, 11, 12. — Exemple que le Sauveur nous en donne dans son baptême, 12, 13. — Puissance de l'humilité, 161. — Elle est opposée à tous les vices, 212. — Exemple d'humilité dans le lépreux, 427. — Combien cette vertu plaît à Dieu, III, 197. — Elle est la clé de la véritable science, 203. — Elle est le fondement de la foi, 204, ainsi que de toutes les autres vertus. — Jésus-Christ nous en a donné le premier l'exemple, 210, 213. —Avantages qu'elle nous procure, exemple à ce sujet, IV, 91 et suiv. — Elle nous rend dignes des noces de l'Agneau, 100. — Elle ne doit pas être seulement extérieure, mais réelle, 248.— Le Sauveur enseigne l'humilité à ses apôtres par l'exemple d'un petit enfant, 264 et suiv. — Elle est la gardienne de toutes les vertus, 339, 340. — L'orgueil a précipité l'homme dans l'abîme, l'humilité seule peut l'en retirer, 479. — L'humilité a trois degrés et Jésus-Christ en parle trois fois dans son Évangile, V, 168. —Manière dont nous devons la pratiquer à son exemple, V, 382, 383. — Il y a deux manières d'accomplir le précepte de l'humilité, selon la lettre et selon le sens spirituel, 387, 388. —Comment Jésus-Christ l'a pratiquée; sans elle tout est inutile, VI, 297, 298. — Elle est la vertu la plus nécessaire et pourquoi, VI, 320, 321.

Hydropique guéri par le Sauveur, IV, 86, 87.— Il nous représente le pécheur et ses infirmités nous figurent les sept péchés capitaux, 88, 89.

Hypocrites, ils peuvent être comparés à Hérode qui cherche à faire mourir l'Enfant Jésus, I, 213. — L'hypocrite se sert du voile de la religion pour mépriser les autres ; il imite les pharisiens, II, 191. — Marques auxquelles on peut reconnaître les hypocrites, 404 et suiv. — L'hypocrite ne peut

garder toujours le masque dont il se couvre, 406, 407. — Il ressemble à ces arbres qui se couvrent d'un beau feuillage, mais qui ne donnent aucun fruit, 412. — Sa fin triste et funeste, 413 et suiv. — Les hypocrites, selon le Sauveur lui-même, ressemblent à des sépulcres blanchis, IV, 27, 28 ; V, 179, 180. — Il n'est qu'un hypocrite, celui qui préfère ses biens, ses plaisirs, sa santé au salut de l'âme de son frère qu'il doit aimer plus que son propre repos, IV, 82. — Les hypocrites seront doublement punis et pour l'iniquité qu'ils dissimulent et parce qu'ils cherchent à paraître aux yeux des autres ce qu'ils ne sont pas réellement, V, 173.

Hysope, elle est l'emblème de l'humilité, IV, 340.

I

Idolâtrie, en quoi elle consiste, II, 58, 59. — Son origine, III, 479, 480.

Ignorance volontaire, ignorance involontaire, leur différence, comment elles seront diversement châtiées, V, 288, 289. — L'ignorant ne doit ni gouverner ni s'ériger en maître vis-à-vis des autres, II, 373.

Immortalité de l'âme et résurrection des corps prouvées par Jésus-Christ lui-même aux Sadducéens, V, 148, 149.

Impiété, elle ne peut se réjouir de l'avénement de la justice, I, 211. — La justification de l'impie est plus merveilleuse que la création de l'univers, III, 153.

Incarnation. — L'incarnation de Jésus-Christ est l'œuvre de la Trinité tout entière, I, 80, 81.

Infirmités, raisons pour lesquelles nous en sommes affligés, III, 19. — Les infirmités corporelles sont la figure des infirmités spirituelles, III, 151, 152.

Ingratitude, elle est l'origine de tous les maux spirituels, IV, 456. — C'est un vent brûlant qui dessèche la rosée des miséricordes et des grâces divines à notre égard, 457.

Injures. — Obligation où nous sommes de pardonner les injures, comment nous devons le faire, II, 267, et suiv., 369. — De quelle manière nous devons les supporter, II, 281 et suiv. — Il y a trois sortes d'injures : celles du cœur, la haine ; celles des lèvres, la détraction ; et celles des œuvres, 284. — Motifs de pardonner les injures, 291. — Les injures sont légères quand nous pensons à nos propres péchés, III, 97. — On ne doit pas rendre injure pour injure, IV, 141. — Il faut pardonner jusqu'à septante fois sept fois, 313 et suiv. — Dieu nous les pardonnera comme nous les aurons pardonnées aux autres, 322 et suiv. — Exemples à ce sujet, 325, 326.

Innocents (*Les saints*), leur massacre, I, 283 et suiv.

Inquiétude de l'avenir relativement aux biens temporels, comment Jésus-Christ nous la défend, II, 358.

Inscription placée, par ordre de Pilate, au haut de la croix du Sauveur, VI, 91, 92. — Elle était en trois langues, ce qu'elle signifie, 93, 94.

Intention droite et pure ; intention perverse ; leur différence, nécessité de la première, II, 339 et suiv. — L'intention qualifie les œuvres, 408. — Dieu ne regarde pas la grandeur de l'acte, mais l'intention avec laquelle on agit, III, 490.

Isaïe, il mérite plutôt le titre d'évangéliste que de prophète ; Jésus-Christ lit dans la synagogue ce qu'il avait prédit touchant sa personne, III, 345 et suiv. — Ce qui excite contre lui l'envie des scribes et des pharisiens, 349 et suiv. — Isaïe, par sa mort cruelle, fut la figure de la passion du Sauveur, VI, 90.

Ivraie, parabole de l'ivraie et du bon grain proposée par Jésus-Christ aux Juifs, son explication, III, 315 et suiv.

J

Jacob, signification de ce nom, I, 76, 128. — Puits de Jacob, son origine, ce qui s'y passe entre Jésus et la Samaritaine, III, 275.

Jacques le Mineur (Saint) ; austérité de sa pénitence et de ses mortifications, I, 451.—Jésus-Christ lui apparaît après sa résurrection, motifs et circonstances de cette apparition, VI, 311, 312.

Jaïre, chef de la synagogue, implore de Jésus-Christ la guérison de sa fille à l'article de la mort, III, 27, 28.— Lorsqu'elle est morte, Jésus la rappelle à la vie, 37. — Ce que cette jeune fille nous représente, 38, 39.

Jardinier, Jésus-Christ comparé à un jardinier avec raison ; il est, en effet, celui qui cultive nos âmes, VI, 285.

Jaspe, pierre précieuse, image de la simplicité dans les paroles, IV, 356, 357.

Jean-Baptiste (Saint), sa conception miraculeuse, I, 45 et suiv. — Signification du nom qui lui est donné, I, 49, 383 ; III, 147. — Sa grandeur spirituelle, I, 51. — Sa naissance et sa circoncision, 101 et suiv. — Pourquoi avait-il tressailli dans le sein de sa mère, 104, 105. — Epoque et jour de sa naissance, 114. — Pourquoi célèbre-t-on sa nativité et non celle des autres saints, 115, 116. — Sa circoncision, motif du nom qui lui fut donné, 116. — A l'âge de sept ans, il se retire dans le désert, 120 — Commencement de sa vie pénitente, 297 et suiv. — Il est le modèle de la vie religieuse, 300 et suiv. — Sa mission, commencement de sa vie publique, 353 et suiv. — Raisons diverses pour lesquelles il baptisait, 358.— Austérité de sa vie, 361 et suiv. — Il est le modèle des prédicateurs de l'Évangile, 363 et suiv. — Il ne vint pas de lui-même, il fut envoyé de Dieu pour prêcher l'avénement de Jésus-Christ, 383 et suiv. — Il confesse devant les Juifs qu'il n'est pas le Christ, mais seulement son précurseur et son messager, 403 et suiv. — Son humilité dans cette circonstance, 406. — Il est comparé à Elie, 407, 408. — Il est, et avec raison, appelé *Voix*, 409. — Il s'excuse auprès de Jésus-Christ comme indigne de le baptiser, II, 6, 7. — Il rend témoignage au Sauveur du monde, 74 et suiv. — Il est mis en prison, 136 et suiv. — Il envoie ses disciples vers Jésus, motifs de cette démarche, III, 146 et suiv. — Il fut prophète et plus que prophète, 160 et

suiv. — Il est appelé ange et pourquoi, 162. — Nul, parmi les enfants des hommes, ne fut plus grand que lui, 163 et suiv. — Il fut tout à la fois la fin de la loi et des prophètes et le commencement de l'Évangile, 170. — Il fut aussi le commencement de la béatitude, 171. — Il fut Elie, c'est-à-dire semblable à Élie sous plusieurs rapports, 172, 173. — Sa décollation, détails et circonstances diverses de cet attentat, 361 et suiv. — Son éloge, 368, 369.

Jean l'évangéliste (*Saint*), il renonce à son épouse aussitôt après son mariage pour suivre Jésus-Christ, II, 120. — Rôle qu'il remplit pendant la dernière Cène, V, 398 et suiv. — Jésus-Christ lui confie sa sainte Mère, VI, 119 et suiv. — Il reconduit la Sainte-Vierge à Jérusalem après la sépulture de Jésus-Christ, VI, 196. — Il va au sépulcre avec saint Pierre, 274, 275.

Jéchonias, ce que ce nom signifie, I, 127.

Jéricho, ville située entre la Galilée et Jérusalem ; Jésus-Christ y guérit un aveugle, IV, 480 et suiv. — Cette ville est l'image du temps présent, 488. — La rose de Jéricho nous représente la douceur de Jésus-Christ, 499.

Jérusalem, signification de ce nom, son origine, II, 138. — La Jérusalem céleste, cette cité des élus, se forme et se compose des anges et des saints, III, 232. — Jésus-Christ verse des larmes sur les maux dont cette ville est menacée, V, 57. — Elle est la figure de l'Église au temps de l'antechrist, et aussi de l'âme pécheresse, 59, 60.

Jessé, ce que ce nom peut nous désigner, I, 126.

Jésus-Christ, sa génération divine et éternelle, I, 1 et suiv. — Sa conception dans le sein de la Sainte-Vierge, I, 57 et suiv. — Il est appelé Fleur, et pourquoi, 59. — Signification du nom de Jésus, 74. — Il est tout à la fois Dieu et homme, 82, 133. — Il a été conçu dans le chaste sein de Marie, 88, 89. — Sa généalogie temporelle, 121 et suiv. — Figure de sa génération dans les âmes, 125 et suiv. — Pourquoi il a voulu naître de parents pauvres, 129, 130. — Il reste neuf mois dans le sein de sa Mère, pourquoi, 139 140. — Sa naissance dans l'étable de Bethléem, 149 et suiv. — Trois choses sont nécessaires pour trouver spirituellement Jésus-Christ, 173 et suiv. — Il est adoré par les bergers, 172. — Sa triple naissance, divine, humaine et spirituelle, 179, 180. — Sa circoncision, 187 et suiv. — Il est nommé Jésus, 188. — Grandeur, excellence, dignité de ce nom, 189 et suiv. — Jésus-Christ a répandu son sang dans six occasions différentes, 192, 193. — Motifs pour lesquels il a voulu être circoncis, 195, 196. — Sa présentation au temple, 233 et suiv. — Il est tout à la fois Paix, Salut, Lumière et Gloire, 246. — Il est racheté moyennant cinq sicles d'argent, 256, 257. — Raisons pour lesquelles il fut présenté au temple, 265 et suiv. — Sa fuite en Égypte, 273 et suiv. — Leçons qu'il nous donne par là, 276 et suiv. — Ses bienfaits sur ce pays à cette occasion, 292. — Son retour de l'Égypte, 295 et suiv. — A l'âge de douze ans il paraît dans le emple au milieu des docteurs qu'il étonne par sa sagesse, 314 et suiv. — Leçons que nous devons tirer de sa conduite, 322 et suiv. — Sa vie cachée depuis douze ans jusqu'à trente, 333. — Il est pour nous l'exemple de la vraie humilité, 338 et suiv. — A l'âge de trente ans il reçoit le baptême de saint Jean dans le Jourdain, II, 1 et suiv. — Il y vient seul et à pied, 3. — Ce qu'il nous enseigne par là, 5 et suiv. — Circonstances diverses de ce baptême, 18 et suiv. — Il est conduit par l'esprit de Dieu dans le désert,

où il jeûne pendant quarante jours et quarante nuits, puis est tenté par le diable, 32 et suiv. — Raisons pour lesquelles il voulut être tenté, 63 et suiv. — Pour quels motifs il est appelé Agneau de Dieu, 74 et suiv. — Pourquoi il se rend auprès de saint Jean après son baptême, 77 et suiv.— Son premier miracle aux noces de Cana, 99 et suiv. — Il chasse les marchands du temple, 121, 122. — Il commence à prêcher dans la Galilée, 145 et suiv. — Ce qu'il nous enseigne par là, 147. — Il appelle à lui ses premiers disciples, 155 et suiv. — Son grand zèle pour la prédication, 175 et suiv. — Il choisit ses douze apôtres, 198 et suiv. — Le discours qu'il leur adresse sur la montagne, 209 et suiv. — Il est venu en ce monde non pour détruire la loi, mais pour l'accomplir, et comment, 346 et suiv. — Il guérit un lépreux, 425 et suiv. — Le serviteur paralytique d'un centurion, 441. — Un possédé du démon, 451. — La belle-mère de saint Pierre, 462. — Il ressuscite le fils unique d'une pauvre veuve, 475. — Il commande aux vents et à la mer; ce qu'il nous enseigne par là, 495 et suiv. — Il guérit deux hommes possédés d'une légion de démons, III, 1 et suiv. — Un paralytique qu'on lui présente par le toit de la maison où il était, 13 et suiv. — Il guérit l'hémorroïsse et ressuscite la fille de Jaïre, 27 et suiv. — Il guérit deux aveugles et un muet possédé du démon, 41 et suiv. — Il envoie ses apôtres prêcher son Évangile; avis salutaires qu'il leur donne, 52 et suiv. — Il instruit les disciples de Jean par ses paroles et par ses œuvres, 149 et suiv. — Il fait l'éloge de saint Jean, 155 et suiv. — Il reprend et condamne l'infidélité des Juifs, 174 et suiv. — Il conduit ses apôtres dans la retraite au retour de la première prédication; nouvelle instruction qu'il leur donne, 190 et suiv. — Il confond l'orgueil d'un docteur de la loi par la parabole de l'homme blessé par les voleurs et abandonné sur la voie publique, 216 et suiv. — Jésus-Christ se manifeste aux hommes de quatre manières différentes, III, 218.—Il entre dans la maison de Simon le Lépreux pour y prendre son repas; ce qui s'y passa, 234 et suiv. — Il convertit la Samaritaine qu'il rencontre au puits de Jacob, 274. — Ce qu'il nous enseigne par là, 284 et suiv. — Il guérit le fils d'un officier de Capharnaüm, 294 et suiv. — Il propose diverses paraboles au peuple et à ses disciples, 307 et suiv. — Il revient à Nazareth, 344 et suiv. — Les habitants veulent le faire périr, 357. — Il échappe de leurs mains sans être aperçu, 358. — Il nourrit cinq mille hommes avec cinq pains d'orge et deux poissons, 381 et suiv. — Il marche sur les eaux et y fait marcher saint Pierre, 419 et suiv. —Il calme la tempête, 424.—Paroles du Sauveur qui éloignent de lui quelques-uns de ses disciples, 432 et suiv. — Jésus-Christ et ses disciples passent à travers les moissons; ce qui s'y passe; leçons qui en résultent pour nous, 447 et suiv. — Il guérit dans la synagogue un homme dont la main était desséchée, circonstances de cette guérison, 464 et suiv. — Jésus voyant les pharisiens irrités contre lui se retire; motifs de cette conduite, 471, 472. — Il guérit un démoniaque muet et aveugle, 476 et suiv. — Il réfute et confond les pharisiens qui l'accusent de chasser les démons par la puissance de Belzébuth, 480 et suiv. — Il confond l'incrédulité et l'endurcissement des Juifs qui lui demandent un prodige dans l'air, par l'exemple des Ninivites, de la reine de Saba, et par la comparaison d'un possédé, IV, 1 et suiv. — Reproches sanglants qu'il adresse aux pharisiens et aux docteurs de la loi, IV, 21 et suiv. — Il s'élève contre les richesses et contre l'avarice, 35 et suiv. — Il guérit le paralytique de la piscine probatique;

leçons qui en découlent pour nous, 47 et suiv. — Il propose au peuple la parabole du figuier stérile; application de cette parabole, 68 et suiv. — Il guérit une femme infirme et courbée vers la terre, 78 et suiv. — Il guérit un homme hydropique, 85 et suiv. — Il propose au peuple la parabole d'un homme qui avait invité plusieurs convives à un grand souper; application de cette parabole au royaume des cieux, 96 et suiv. — Il va en secret à Jérusalem pour la fête des Tabernacles; ce qui s'y passe, 108 et suiv. — Sa prudence dans le jugement de la femme adultère; ce qu'il nous enseigne par là, 118 et suiv. — Paroles pour lesquelles les Juifs veulent le lapider, 126 et suiv. — Il guérit un aveugle de naissance; circonstances et fruits de cette guérison, 142 et suiv. — Il propose la parabole du bon pasteur; application de cette parabole à lui-même, 152 et suiv. — Les Juifs veulent de nouveau le lapider, et pourquoi, 168 et suiv. — Ils le poursuivent jusqu'en Galilée, 173 et suiv. — Il guérit la fille de la Chananéenne, 183 et suiv. — Il guérit un sourd-muet possédé du démon, 191 et suiv. — Il nourrit quatre mille personnes avec sept pains; ce qu'il nous montre par là, 199 et suiv. — Il guérit l'aveugle de Bethsaïde, 213. — Jésus vient dans les environs de la petite ville de Césarée-Philippe, ce qui s'y passa, 216 et suiv. — Il promet à saint Pierre les clés du royaume des cieux, 221 et suiv. — Il prédit sa passion, 226 et suiv. — Sa transfiguration sur le Thabor; circonstances qui l'accompagnent; ce qu'il veut nous y enseigner, 230 et suiv. — Il guérit un fils unique qui était lunatique, 245 et suiv. — Il prédit de nouveau sa passion, sa mort et sa résurrection à ses disciples, 256, 257. — Il paie le tribut pour lui et pour saint Pierre; motifs de cette conduite, 258 et suiv. — Il enseigne l'humilité à ses disciples par l'exemple d'un petit enfant, 263 et suiv. — Il propose à ses apôtres trois nouvelles paraboles : celle de la brebis égarée, 289 et suiv.; celle de la dragme perdue, 294 et suiv., et celle de l'enfant prodigue, 298 et suiv. — Il leur propose encore la parabole d'un roi faisant rendre compte à ses serviteurs, 317 et suiv. — Celle du père de famille qui va louer des ouvriers pour travailler à sa vigne, 374 et suiv. — Celle de l'économe infidèle, 388 et suiv. — Celle de Lazare et du mauvais riche, 403 et suiv. — Il ressuscite Lazare mort depuis quatre jours, 425 et suiv. — Les princes des prêtres et les pharisiens conspirent de nouveau contre lui, 443. — Jésus guérit dix lépreux, 451 et suiv. — Il prédit pour la quatrième fois sa passion à ses disciples, 466 et suiv. — Il guérit l'aveugle de Jéricho, 480 et suiv. — Il entre dans la maison de Zachée pour y manger; ce qui s'y passe, 488 et suiv. — En sortant de Jéricho, il guérit deux aveugles, 498. — Il mange chez Simon le Lépreux, où Marie répand sur sa tête un parfum de grand prix, ce qui arrive dans cette circonstance, V, 14 et suiv. — Jésus s'avance vers Jérusalem, 30 et suiv. — Son entrée triomphante dans cette ville, 43 et suiv. — Il pleure sur les maux dont elle est menacée; ce qu'il nous enseigne par là, 57 et suiv. — Il chasse de nouveau les marchands du temple, et pourquoi, 69 et suiv. — Il loue la veuve de son offrande de deux deniers, 81 et suiv. — Il propose au peuple la parabole du pharisien et du publicain, 85 et suiv. — Il maudit le figuier stérile, 96 et suiv. — Il propose au peuple la parabole des deux fils du père de famille, dont l'un va travailler à sa vigne et dont l'autre refuse d'y aller, 111 et suiv. — Puis la parabole de la vigne et des vignerons, 119 et suiv. — Enfin, celle des invités aux noces du fils d'un grand roi; ce qui se passe

à ces noces au sujet de la robe nuptiale, 127 et suiv. — Il confond les pharisiens en leur montrant l'obligation de payer le tribut à César, 140 et suiv., — et les Sadducéens en leur prouvant l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps, 146 et suiv. — Il fait connaître à ses disciples les divers signes qui doivent précéder son dernier avénement et la fin du monde, 188 et suiv. — Jésus propose à ses disciples la parabole du père de famille qui veille à la garde de sa maison pour la garantir des voleurs, 270 et suiv. — La parabole des dix vierges, 291 et suiv. — Celle des talents et des biens donnés par le maître à son serviteur pour les faire fructifier, 301 et suiv. — Il propose encore la parabole de la ventilation ou purification de l'aire au jour du jugement général, 316 et suiv. — Jésus entretient de nouveau ses disciples de ses souffrances et de sa mort prochaine, 344 et suiv. — Il est trahi par l'infâme Judas: circonstances de cette trahison, 350 et suiv. — Il envoie deux de ses disciples, Pierre et Jean, pour disposer tout ce qui était nécessaire pour manger la pâque, 362 et suiv. — Il lave les pieds à ses apôtres, 371 et suiv. — Reproches charitables qu'il adresse au traître Judas, 390 et suiv. — Il institue le sacrement d'Eucharistie, 406 et suiv. — Son discours après la Cène, 428 et suiv. — Réflexions sur la passion, 460 et suiv. — Sa prière et son agonie au jardin des Oliviers, 480 et suiv. — Il est livré à ses ennemis par Judas; ce qui se passe alors, 494 et suiv. — Il s'abandonne volontairement aux mains des soldats, 501 et suiv. — Il est conduit en neuf endroits différents, 506, 507. — Jésus-Christ est conduit chez Anne, le grand-prêtre, de là chez Caïphe; ce qui se passa dans ces deux endroits, VI, 1 et suiv. — Il est mené devant Pilate, VI, 34 et suiv. — Puis devant Hérode qui le renvoie à Pilate; circonstances de ces divers interrogatoires, 42 et suiv. — Les Juifs lui préfèrent Barrabas, 50 et suiv. — Sa flagellation, 55 et suiv. — Il est couronné d'épines, et on lui met un roseau à la main, 59, 60. — Dans cet état il est offert aux yeux de la foule, 65, 66. — Il est condamné à mort, 71. — Il porte sa croix et s'avance vers le Calvaire, 72. — Il console les saintes femmes qui le suivent, 76. — Arrivé au Calvaire, on lui présente à boire du vin mêlé de fiel, 83 — Il est crucifié entre deux voleurs, après avoir été dépouillé de ses vêtements, 84 et suiv. — Ses habits sont tirés au sort, 98 et suiv. — On l'insulte sur la croix, 102, 103. — Ses dernières paroles; elles sont au nombre de sept; leur explication, 112 et suiv. — Il rend le dernier soupir, 133, 134. — Son côté est percé d'une lance, 152. — Son corps est descendu de la croix, 165 et suiv. — État affreux dans lequel ce corps du Sauveur est réduit, 173, 174. — Il est enseveli et mis dans le tombeau, 179 et suiv. — Les Juifs placent des gardes au sépulcre, 199, 200. — Pendant que son corps est dans le sépulcre, l'âme de Jésus-Christ descend dans les limbes; ce qui s'y passe, 221 et suiv. — Il ressuscite le troisième jour après sa mort, 231, 232. — Il apparaît à sa sainte Mère, 247 et suiv. — A Marie-Madeleine, 283-284. — Aux trois Marie, 294 et suiv. — A saint Pierre, 308, 309. — A Joseph d'Arimathie, 310. — A saint Jacques le Mineur, 311, 312. — Aux patriarches dans les limbes, 313, 314. — Aux deux disciples sur le chemin d'Emmaüs, 315 et suiv. — Jésus se manifeste à tous ses disciples réunis dans le cénacle; saint Thomas absent, 326 et suiv. — En soufflant sur eux il leur communique le Saint-Esprit et leur donne le pouvoir de remettre et de retenir les péchés, leur conférant ainsi l'ordre de l'épiscopat, 340 et suiv. — Il se montre à eux de nouveau;

saint Thomas présent; ce qui se passe alors, 344 et suiv. — Il apparaît à sept de ses disciples près le lac de Thibériade, 354, 355. — Puis en Galilée à tous ses apôtres et à cinq cents personnes réunies: il envoie ses apôtres annoncer son Évangile au monde entier; institue le baptême et leur promet son assistance jusqu'à la consommation des siècles, 366 et suiv. — Son ascension glorieuse, 376 et suiv. — Son entrée triomphante dans le ciel, 392, 398. — Là, il est assis à la droite de son Père, 397, 398. — Il envoie le Saint-Esprit à ses apôtres, détails de ce qui a lieu, 404 et suiv. — Comment, à la fin des siècles, il viendra pour juger les hommes, 431 et suiv.

Jeu adopté parmi les enfants des Hébreux; en quoi il consistait; ce qu'il nous apprend, III, 174, 175. — Ces enfants, dans leur jeu, sont la figure des prédicateurs, 177, 178.

Jeûne du Sauveur dans le désert. II, 32. — Ce qu'il nous enseigne, 33 et suiv. — Le jeûne du carême en est une imitation, 42, 43. — Le jeûne est l'abstinence d'une chose mauvaise, II, 63. — Il y a trois sortes de jeûnes, 192. — Dans le jeûne il faut fuir la vaine gloire et l'hypocrisie, 300. — Manière dont il faut jeûner, 302. — Effets du jeûne, 304. — Son efficacité et sa puissance contre le démon, IV, 253, 254. — Tous nos membres doivent jeûner, 254, 255.

Joachim, père de la Sainte-Vierge; sa sainteté, I, 24, 25. — Ce que son nom signifie, 29.

Joanna, signification de ce nom, mystère qu'il renferme, II, 91, 92.

Joathan, ce nom veut dire parfait, I, 127.

Job, figure des bons laïcs qui sacrifient leurs biens pour la gloire de Dieu et le soulagement des pauvres, V, 49, 266.

Joie, ce qui doit faire spécialement le sujet de la joie des vrais chrétiens, III, 220 et suiv. — Joie spirituelle naissant des bonnes œuvres figurées par l'huile, V, 293, 294. — Joie des élus; elle sera pleine et parfaite, V, 304, 305.

Jonas dans le ventre de la baleine, ce qu'il nous représente, IV, 2, 3. — Il est la figure de la sépulture du Sauveur, VI, 194.

Joram, ce que ce nom signifie. I, 126.

Josaphat, interprétation de ce mot, I, 126.

Joseph vendu par ses frères trente pièces d'argent, image de Jésus-Christ vendu aux Juifs par Judas son apôtre, V, 352.

Joseph (saint), choisi pour époux de la Sainte-Vierge, I. 34. — Il fait vœu de virginité, 36, 37. — Pourquoi il est appelé père nourricier du Sauveur, 41. — Signification de son nom; pourquoi il est appelé époux (*vir*), 61, 94, 128. — Ayant connu la grossesse de Marie, il pense à la renvoyer à ses parents, 133 et suiv. — Eclairé par l'ange Gabriel, il la traite avec respect et déférence, 135 et suiv. — Il va à Bethléem de Judée pour se faire inscrire comme les autres selon l'ordonnance de l'empereur romain, 152 et suiv. — Il n'était pas présent à l'adoration des Mages, motifs de cette absence, 215. — Il fuit en Egypte avec Marie et l'enfant Jésus, 274 et suiv. — Il ramène de l'Egypte l'enfant et sa Mère; ses soins et sa sollicitude à ce sujet, 296, 297. — Il les conduit à Nazareth, 304. — Son inquiétude à l'occasion de Jésus resté dans le temple de Jérusalem,

315, 316. — Il est le modèle des religieux, des prédicateurs et des prélats, 422. — On ignore le moment de sa mort, II, 101.

Joseph d'Arimathie, il obtient de Pilate la permission d'ensevelir le corps de Jésus-Christ, ce qu'il fait à ce sujet, VI, 164 et suiv. — Sa conduite nous apprend ce que nous devons faire pour approcher de la sainte Eucharistie, 185, 186. — Les Juifs le jettent dans un noir cachot, mais Jésus, après sa résurrection, lui apparaît et le délivre miraculeusement, 310, 311.

Josias, interprétation de ce nom, I, 127.

Joug.— Le joug du péché est lourd et pesant, nous devons le rejeter; le joug de la doctrine chrétienne est doux et léger, nous devons l'embrasser avec joie, III, 209.

Jourdain, ce que ce nom signifie; endroit de ce fleuve où Jésus-Christ fut baptisé, II, 2. — Motifs pour lesquels le Sauveur a voulu être baptisé en ce lieu, 16, 17. — Son passage par les Hébreux, figure du baptême de Jésus-Christ, 27. — Origine de ce nom, 163.

Juda. — La ville de Juda, figure de l'Eglise, I, 103.

Judas Iscariote, ses murmures à la vue du parfum répandu sur la tête de son divin Maître, V, 19 et suiv. — Pourquoi le Sauveur lui avait-il confié la garde et le soin de la bourse, V, 22, 23. — Il vend et trahit son Maître, diverses circonstances de cette trahison et ses motifs, 350 et suiv. — Ce que Judas nous figure, 354. — Enseignement que nous devons retirer de sa conduite, 355, 356. — Jour où eut lieu cette trahison, 357, 358. — Jésus-Christ lui reproche doucement son crime, 394, 395. — Il quitte son Maître et court le livrer à ses ennemis, 401 et suiv. — Exécution de son projet infâme, 494, 495. — Judas comparé à Joab, à Caïn, 498, 499. — Il va rendre aux Juifs l'argent qu'il a reçu pour prix de son crime et se pend, VI, 31, 32.

Judée, sa position par rapport à la Galilée, I, 101. — Elle devient tributaire des Romains, 152. — Signification de ce mot, 154. — Elle nous représente ceux qui confessent leurs péchés et que Dieu visite, II, 136.

Jugement téméraire, en quoi il consiste, motifs pour lesquels nous devons avoir soin de l'éviter, II, 364, 365.

Jugement dernier, signes divers et terribles qui doivent le précéder, V, 237 et suiv. — Eclat de ce grand jour, 240, 241. — Incertitude de l'heure à laquelle il aura lieu, prouvée par l'exemple de Noé et de Loth, 260, 261. — Diverses particularités qui l'accompagneront, leur description, 317 et suiv. — Ce jugement sera verbal et pourquoi, 330, 331. — Comment il se fera, VI, 431 et suiv.

Juifs, ils demandent au Sauveur un prodige dans l'air, IV, 1, 2. — Ce qu'ils nous représentent, 3.

Jules César, origine de ce nom, I, 150.

Jurement, en quoi il consiste, comment et pourquoi il est défendu, II, 261 et suiv.

Juste. — La mort des justes est un puissant secours pour les bons et un témoignage contre les méchants, III, 81.

Justice, en quoi elle consiste selon toute l'étendue du mot, II, 9, 10. — Il y a trois degrés de justice, 11, 12. — La vraie et la fausse justice, leur

différence, 186. — Faim et soif de la justice, quatrième béatitude proposée par Jésus-Christ; en quoi consiste cette faim et cette soif, avantages qui en résultent, 218, 219. — La vraie justice consiste en deux choses, à éviter le mal et à faire le bien, II, 248, 249. — La vraie justice connaît la compassion, la fausse ne connaît que l'indignation, III, 241. — La justice est la paix de l'homme avec Dieu, comme le péché fait leur mésintelligence, 246. — Tableau des biens que la justice produit en ce monde, IV, 31. — La vraie justice ne considère que Dieu seul, IV, 278.

L

Lampes ardentes, ce dont elles sont le symbole, V, 281, 282.

Langue des méchants, c'est une épée à deux tranchants, qui ne craint pas d'outrager tout à la fois Dieu et les hommes, III, 180.

Larmes, troisième béatitude proposée par Jésus-Christ : Heureux ceux qui pleurent. — En quoi consistent ces larmes, avantages qu'elles nous procurent, II, 215 et suiv. — Heureux effets des larmes, IV, 439, 440. — Elles sont les signes extérieurs de la tristesse et de la douleur de l'âme, V, 57. — Jésus-Christ versa des larmes dans quatre circonstances de sa vie mortelle; ce qu'il a voulu nous enseigner par là, V, 61, 62. — Motifs qui doivent exciter les larmes des pécheurs, 63, 64. — Larmes de la prière en considération des souffrances du Sauveur, leur efficacité, 492. — Larmes du répentir, elles sont amères, VI, 19. — Larmes de Jésus-Christ sur la croix, VI, 206.

Larrons. — Les deux larrons crucifiés aux côtés de Jésus-Christ, leur sort différent, ce qu'ils nous représentent, VI, 96 et suiv. — Ils sont l'image des religieux, 108. — Enseignements qu'ils nous donnent, 109.

Lavement des pieds des Apôtres par Jésus-Christ. — Circonstances diverses qui accompagnent cette humble action; enseignement qu'elle nous fournit, V, 371 et suiv.

Lazare. — Parabole du pauvre Lazare et du mauvais riche; leçons admirables qui en découlent ponr faire chérir l'aumône et détester l'avarice, IV, 403 et suiv.

Lazare, frère de Marthe et de Marie, ami du Sauveur, signification de son nom, IV, 425, 427. — Jésus-Christ le rappelle à la vie quatre jours après sa mort; circonstances de cette résurrection, 431 et suiv. — Elle est l'image de la résurrection morale du pécheur, 438 et suiv. — Quel jour elle eut lieu, 441.

Légion. — Ce qu'on entend par ce mot; pourquoi ce nom donné aux démons, III, 4. — Pourquoi ont-ils été envoyés par Jésus-Christ dans le corps des pourceaux, 5, 6.

Lèpre. — Elle est la figure et l'image du péché, comment et pourquoi, IV, 454, 455.

Lépreux guéris par Jésus-Christ, II, 425 et suiv. — La lèpre corporelle se guérissait de cinq manières différentes, 428. — Pour guérir ce lépreux,

Jésus le toucha; ce qu'il voulait nous enseigner par cette conduite, 429, 430. — Il lui défend de parler de sa guérison et pourquoi, 431. — Il l'envoie se montrer aux prêtres, motifs de cet ordre, 432, 433. — Ce lépreux est la figure du pécheur et du genre humain, 434. — Ce lépreux, après sa guérison, remplit en la publiant le rôle d'évangéliste, 438. — Autre guérison de dix lépreux, IV, 452, 453.

Levain mêlé à la farine. — Il nous figure le royaume des cieux ou l'Eglise militante, III, 331, 332.

Liberté. — En quoi consiste la vraie liberté, IV, 131, 132.

Lieux saints, faveurs accordées à ceux qui les visitent avec dévotion, exemple à ce sujet, VI, 401, 402.

Limbes. — Ce que nous devons entendre par là, VI, 224, 226. — Joie que produisit en ce lieu l'arrivée du Sauveur après sa résurrection, 227 et suiv.

Lis, figure de l'homme vraiment chaste, II, 350.

Livre de vie, ce qu'on doit entendre par là; de quelle manière les noms des justes y sont inscrits, III, 200, 201.

Livres saints, respect qui leur est dû, III, 347.

Loi naturelle, en quoi elle consiste, II, 391. — Loi de grâce, commune aux Juifs et aux gentils; elle sauve ceux qui s'y soumettent de bon cœur, elle aveugle ceux qui la méprisent et la rejettent. III, 189. — Différence de la loi ancienne et de la loi nouvelle. 214, 215. — Nous devons étudier la loi de Dieu avec soin, c'est sur elle que nous serons jugés un jour, 219. — En quoi consiste le premier commandement de la loi, son importance, obligation où nous sommes de l'accomplir, V, 150 et suiv. — Le second est semblable au premier, 153 et suiv.

Longin, nom du soldat qui perça de sa lance le côté du Sauveur en croix, miracle opéré en sa faveur; sa conversion et sa pénitence, VI, 152, 153.

Loth (femme de) punie pour avoir regardé en arrière, ce qu'elle nous représente, V, 202, 203. — Loth sortant de Sodome avant sa destruction, image des élus au jugement dernier, 263, 264.

Loups. — Par cette expression Jésus-Christ entend les hommes qui sont plus à craindre que les bêtes sauvages, III, 78, 79. — Histoire de saint Colomban à ce sujet, 80.

Lucifer, sa révolte contre Dieu, ses suites funestes, I, 15 et suiv. — Son orgueil effréné, I, 406. Voyez démon.

Lumière. — En quoi consiste la véritable lumière; différence de la lumière, *lumen*, et de la clarté, *lux*, I, 384, 385. — Il y a une triple lumière spirituelle, II, 244. — Jésus-Christ est appelé et est en effet la vraie lumière, selon ses deux natures divine et humaine, IV, 126, 127. — Cette lumière est préférable à tout, 128.

Lunatique guéri par le Sauveur, ce qu'il nous représente, IV, 245 et suiv. — Pourquoi les disciples n'avaient pu le guérir eux-mêmes, 247. — Cette espèce de démon ne pouvait être chassée que par le jeûne et la prière, 253.

M

Mages. — Ils descendaient de Balaam; pourquoi ils étaient ainsi nommés, I, 203, 204. — Guidés par une étoile miraculeuse, la naissance de Jésus leur ayant été révélée, ils viennent à Bethléem pour l'adorer, 205 et suiv. — Arrivés à Jérusalem, ils ne craignent pas de paraître à la cour d'Hérode pour prendre des informations à ce sujet, 209 et suiv. — Dans l'étable ils adorent l'enfant nouveau-né et lui offrent leurs présents, 215 et suiv. — Sens mystérieux de leur triple offrande, l'or, l'encens et la myrrhe, 219 et suiv. — Ils retournent dans leur pays par un autre chemin, 226 et suiv.

Magnificat, cantique inspiré à Marie par l'esprit de Dieu, son excellence, son explication, I, 109 et suiv..

Main desséchée guérie par le Sauveur, III, 464, 465. — Cette main nous représente la dureté envers les pauvres, 468. — Cet homme dont la main est guérie est la figure des pécheurs, 469, 470.

Mal. — De quel mal demandons-nous à Dieu d'être délivrés quand nous lui disons : Délivrez-nous du mal, II, 325. — Ce que nous devons entendre par ce mot mal, *malitia*, dans ce passage : A chaque jour suffit son mal, II, 360, 361.

Maladies, elles naissent le plus souvent de l'intempérance et de l'excès des plaisirs sensuels, III, 455, 456. — Toutes les maladies, selon Hippocrate, trouvent leur source dans les excès gastronomiques, IV, 38.

Malédiction de Jésus-Christ, ses terribles effets, V, 111.— Malédiction éternelle, à qui elle est réservée, V, 169. — Malédictions diverses, au nombre de huit, que le Sauveur lance contre les pharisiens, 170 et suiv. — La malédiction signifie souvent la damnation éternelle, V, 396.

Mammona. — Signification de ce mot, II, 241, 242.

Manassès. — Ce que ce nom peut signifier, I, 127. — Il est le modèle d'un vrai repentir, III, 248, 249.

Manne, figure du pain spirituel que Jésus-Christ est venu apporter en ce monde, III, 438, 439. — Elle est la figure de l'Eucharistie, V, 422, 423.

Marcelle (sainte), servante de sainte Marthe ; ce fut, dit-on, cette femme du peuple qui hautement proclama heureuses les entrailles qui avaient porté et les mamelles qui avaient allaité Jésus-Christ, IV, 9 et suiv.

Marchands chassés du Temple par Jésus-Christ. — Ce qu'ils nous représentent, II, 124. — Cette action du Sauveur peut être regardée comme un miracle éclatant, 130.

Mariage. — En quoi il consiste, I, 136. — Jésus-Christ l'approuva par sa présence aux noces de Cana, II, 120.

Marie (la Sainte-Vierge Marie), sa naissance, I, 15 et suiv. — Sa généalogie, époque et lieu de sa naissance, 24. — Sa Conception immaculée, 25. — Sa présentation au temple à l'âge de trois ans, 26. — Son enfance, 27. — Figures diverses de Marie, 29, 30, 43. — Son mariage, 33 et suiv. — Elle honore tous les états de la femme et en est le modèle, 41.—Signification du nom de Marie, 61, 62, 94, 129. — L'ange Gabriel lui annonce qu'elle

sera Mère de Dieu, 65 et suiv.— Sa grande humilité et ses autres vertus, 86, 87 et suiv. — Elle visite sa cousine Elisabeth, 101 et suiv. — Motifs de cette visite, 103 et suiv. — Fruits divers que produit Marie, 106, 107. — Les sept circonstances dans lesquelles elle a parlé, ce qu'elles signifient, 111.— Elle sert sainte Elisabeth avec humilité, 113, 114. — Elle retourne à Nazareth, 119. — Elle vient à Bethléem où elle enfante le Sauveur du monde, 154 et suiv. — Soin qu'elle prend pour conserver dans son cœur toutes les circonstances de ce grand événement, 175 et suiv. — Ses larmes dans la circoncision, 192. — Sa joie dans l'adoration des Mages, 215 et súiv. — Elle distribue leurs présents en faveur des pauvres, 228. — Elle reste pendant quarante jours dans l'étable avec Joseph et l'enfant Jésus pour se soumettre aux prescriptions légales; ce qu'elle y faisait, 229 et suiv. — Elle va au temple présenter l'enfant Jésus, 233 et suiv. — Elle se soumet à la loi de la purification, motifs de cette soumission, 235 et suiv. — Siméon lui prédit ses douleurs futures, 250. — Après la cérémonie, elle retourne chez elle, 257. — Elle fuit en Egypte avec Joseph et l'enfant Jésus, ses peines et ses douleurs à ce sujet, 273 et suiv. — Privations auxquelles elle est assujettie, 293, 294. — Son inquiétude au sujet de Jésus resté dans le temple, 315, 316. — Sa présence aux noces de Cana, motifs de cette présence; elle obtient de Jésus que l'eau soit changée en vin, II, 100 et suiv. — Marie est le bourg ou le château-fort dans lequel entra le Seigneur, et elle a fait des actes de la double vie active et contemplative de Marthe et de Marie, III, 264 et suiv.— Elle est proclamée heureuse par une femme du peuple; en quoi consiste surtout son bonheur et sa gloire,— IV, 9 et suiv. Elle suit son Fils tombé entre les mains de ses ennemis, V, 504; VI, 34, 42. — Elle le suit encore portant sa croix, VI, 75. — Elle couvre de son voile la nudité de Jésus, 84, 85. — Elle se tient au pied de la croix, 110.— Jésus-Christ la confie à saint Jean, son disciple bien-aimé, 119 et suiv. — Son immense douleur, 142, 143, 148, 150, 151. — Elle assiste à la descente de croix, 167. — Elle contribue à l'ensevelissement, 180. — Ce qu'elle fit pendant le jour du sabbat, lorsque le corps de Jésus-Christ était dans le tombeau, 218 et suiv. — Jésus lui apparaît après sa résurrection pour la consoler, 247 et suiv. — Elle assiste à l'ascension glorieuse de son divin Fils, 377, 390, 393. — Elle se retire ensuite dans le cénacle avec les apôtres, 396. — Sa mort, sa sépulture et son assomption dans les cieux, VI, 417 et suiv. — Effets admirables de son invocation, 428, 429.

Marie-Madeleine, dans la maison de Simon, se prosterne aux pieds de Jésus-Christ qu'elle arrose de ses larmes; sa pénitence sincère, exemple qu'elle nous donne, III, 234 et suiv. — Elle est la figure de tout vrai pénitent, 238, 239. — Elle répand un parfum de grand prix sur la tête et les pieds du Sauveur, ce qu'elle nous enseigne par là, V, 16 et suiv. — Elle assiste à la descente de croix, sa douleur et ses larmes, VI, 167 et suiv. — Jésus-Christ lui apparaît après sa résurrection pour récompenser son amour, VI, 278 et suiv.

Marthe et Marie, les deux sœurs, reçoivent Jésus-Christ dans leur demeure, ce qui se passe dans cette visite du Sauveur, III, 251 et suiv. — Ces deux femmes sont l'emblème de la vie active et de la vie contemplative, 256 et suiv.

Martial (*saint*), évêque de Limoges; ce fut, dit-on, l'enfant que Jésus-

Christ prit dans ses bras comme modèle d'humilité, IV, 264. — Ce fut lui qui prépara l'eau pour le lavement des pieds des apôtres, V, 366.

Martyre; il n'a rien de redoutable ni de terrible pour celui qui considère ; 1° l'impuissance des hommes, III, 101 ; — 2° la puissance divine, 105 ;— 3° la divine providence, 108 ; — 4° la résurrection future, 110 ; — 5° la récompense de la béatitude céleste, 112 ;— 6° la damnation éternelle, 113. — Il y a deux sortes de martyre, III, 371, 372. — Il ne consiste pas seulement à répandre son sang pour Jésus-Christ, mais à lutter contre ses propres passions, IV, 474, 475. — Martyre spirituel, en quoi il consiste, V, 4, 5.

Martyrs, il y en a de trois sortes, I, 285 et suiv.— Ce n'est pas la souffrance qui fait le martyr, mais bien le motif de cette souffrance, III, 85, 370.

Mathan, interprétation de ce nom, I, 128.

Mathieu (*Saint*) ; sa vocation à l'apostolat, II, 181. — Il reçoit Jésus-Christ à sa table avec plusieurs autres personnes, II, 183. — Ce que sa vocation nous enseigne, 190.

Méchants, ils sont toujours affligés de la prospérité des bons, V, 80.

Médisance, c'est un grand vice qui sera sévèrement puni, III, 490, 491. — Elle est le défaut même des plus parfaits, IV, 210.

Melchisédech; son oblation, figure de l'Eucharistie, V, 424.

Mélodies, il y en a de plusieurs sortes pour réveiller dans l'homme des sentiments divers, III, 35, 36.

Mensonge des Juifs au sujet de la résurrection de Jésus-Christ, VI, 203 et suiv.

Menteur; quand il ne trouve personne qu'il puisse tromper, il cherche à se tromper lui-même, V, 114.

Mépris de soi-même, en quoi il consiste ; ses avantages, II, 211, 212.

Mer, elle est l'emblème de ce monde, III, 426. — L'image des peines et des tribulations de cette vie, VI, 358.

Mer amère, nom donné à Marie, pourquoi, I, 63, 64.

Mer morte, monument de la sévérité de Dieu, III, 73.

Mère (*la belle-*) *de saint Pierre guérie de la fièvre*, ce qu'elle nous enseigne, II, 462 et suiv. — Ce qu'elle nous représente, 464.

Mérite. — Le vrai mérite repose sur une triple base, III, 375.

Messe, obligation d'y assister le jour du dimanche, II, 456. — Pourquoi, pendant la messe, le prêtre se retourne-t-il cinq fois vers le peuple, VI, 342.

Messie, signification de ce mot, II, 90.

Milieu, c'est la place de l'homme vraiment humble ; c'est l'égalité, l'unité, la force, le rapprochement, I, 415, 416. — C'est la place d'honneur ; il est réservé à celui qui en est le plus digne, VI, 328. — Avantages qu'il présente, 345.

Ministres de Jésus-Christ ; quiconque les reçoit, reçoit Jésus-Christ lui-même ; avantages de cette réception, III, 135 et suiv. — Ce qu'ils doivent être eux-mêmes, V, 275, 276.

Miracles. — Motifs pour lesquels Dieu les opère, II, 416. — Les miracles de Jésus-Christ avaient un double but, II, 466. — Raisons pour lesquelles

Jésus-Christ opérait des miracles, III, 18. — Pourquoi le pouvoir de faire des miracles a-t-il été accordé aux hommes, III, 198, 199. — Miracles spirituels qui se produisent encore tous les jours, VI, 382, 386.

Miséricorde. — Elle est la perfection des vertus, elle convient à tous; en quoi elle consiste, I, 138; II, 220 et suiv. — Elle vaut mieux que le sacrifice et pourquoi, II, 187, 188; III, 451. — La vraie miséricorde consiste à regarder comme notre prochain tous les hommes, quels qu'ils soient, III, 230. — Comment il faut la mettre en pratique, II, 363 et suiv.; IV, 94. — Dieu préfère la miséricorde à la justice, IV, 123, 124. — Comment elle sera récompensée, II, 371, 372. — Elle est la cinquième béatitude proposée par Jésus-Christ, II, 220.

Moine, étymologie de ce mot, ce qu'il signifie, I, 300.

Moïse au visage éclatant, figure de la Sainte-Vierge, I, 139.

Moisson, ce que nous devons entendre par ce mot, III, 54. — Moisson matérielle et moisson spirituelle, leur différence, III, 288. — Champs couverts de moissons, ce qu'ils nous représentent, 453.

Monde, avec ses appâts ou ses terreurs, toujours digne de nos mépris, III, 113.

Mort. — Différence entre la bonne et la mauvaise mort, I, 20. — Son incertitude, I, 109 et suiv. — Nous ne devons pas craindre la mort, III, 101, 102. — En quoi consiste cette crainte, 103, 104. — Il faut mourir dans le temps pour vivre dans l'éternité, 124. — Combien la pensée de la mort est avantageuse, IV, 386, 387; V, 268. — La mort du corps est la conséquence de la mort de l'âme, IV, 435. — Mort spirituelle, en quoi elle consiste, V, 7. — Mort des saints, au lieu de nous affliger, elle doit nous réjouir, V, 55. — La mort est le plus cruel de tous les supplices, VI, 135. — Ce que nous enseigne la mort de Jésus-Christ, 136 et suiv.

Mortification, son importance, ses effets, I, 443 et suiv. — La mortification des vices est plus agréable à Dieu que le jeûne, 447. — Les mortifications sont un bien, les plaisirs et les satisfactions de la chair, un mal, I, 159.

Morts. — Manière dont nous devons les pleurer, II, 472. — Morts spirituels, Dieu les ressuscite par les prières de l'Eglise, 475. — Il y a trois genres de morts, 489. — Morts ressuscités avec Jésus-Christ, ce qu'ils nous enseignent, VI, 306.

Muet, possédé du démon, guéri par Jésus-Christ, III, 45. — Ce qu'il nous enseigne et nous représente, 46, 47.

Mulier, signification de ce mot, II, 103. — Il désigne non-seulement le sexe, mais encore la corruption qui en est l'apanage, III, 163.

Multiplication des pains. — Cinq pains d'orge et deux poissons nourrissent cinq mille hommes, III, 385 et suiv. — Ce qui nous est par là figuré mystiquement, 389; — moralement, 391 et suiv. — Ce que nous figure la multiplication des pains faite par le Sauveur, IV, 203 et suiv. — Ce qu'elle nous représente au point de vue de la vie religieuse, 206, 207.

Murmure. — Il y en a de deux sortes, murmure de plainte et murmure d'admiration, IV, 381.

Myrrhe, emblème de la contrition, VI, 250, — et de la mortification, 252.

N

Naaman, figure du baptême de Jésus-Christ, II, 27. — Il est guéri de sa lèpre par le prophète Élisée, III, 356. — Il est la figure du pécheur, 357.

Naasson, interprétation de ce nom, I, 126.

Naïm, ville de Judée; sa position topographique, II, 471. — Résurrection du fils unique de la veuve de Naïm; instructions que nous devons en recueillir, 472 et suiv.

Naissance du Sauveur figurée par le songe de l'échanson du roi Pharaon, I, 182; — par la verge d'Aaron, 183.

Nathanaël proclamé vrai israélite, instruit par Jésus-Christ lui-même, II, 94, 95. — Pourquoi est-il appelé à la foi et non à l'apostolat, 97, 98.

Nazaréen, origine et signification de ce nom donné au Sauveur, I, 305. — Les Nazaréens s'élevant contre Jésus-Christ nous représentent ceux qui persécutent les prédicateurs et les défenseurs de la vérité, III, 357.

Nazareth, ce que ce mot signifie, I, 59, 93, 154, 331. — Sa distance de la ville de Jérusalem, I, 102. — C'est en cette ville que Jésus-Christ fut conçu, I, 57 et suiv., 182. — C'est là qu'il vint à son retour d'Égypte, I, 304. — Position de cette ville relativement à Jérusalem, II, 2.

Nécessaire. — En quoi consiste le vrai, le strict nécessaire dans les choses de la vie, III, 460, 461.

Nécessité, elle rend quelquefois licite ce qui ne le serait pas sans elle; exemples à ce sujet, III, 449, 450.

Nicodème, homme instruit, appelé à la foi, II, 97. — Jésus-Christ lui-même lui enseigne les vérités essentielles, 132. — Il est le modèle du disciple humble et diligent, 135. — Il défend Jésus-Christ contre les Pharisiens, IV, 116. — Il aide à la sépulture du Sauveur, VI, 166 et suiv.

Ninivites, ils font pénitence à la voix du prophète Jonas, III, 4. — Ce qu'ils nous représentent, 5.

Noblesse. — La vraie, la seule noblesse en ce monde, c'est de faire la volonté de Dieu, IV, 20. — La vraie noblesse consiste seulement dans les vertus de l'âme, IV, 132.

Noces de Cana, ce qui s'y passe, II, 100 et suiv. — Figure des noces spirituelles, 111 et suiv. — Il y a deux espèces de noces, les noces spirituelles et les noces célestes, IV, 90. — Dieu célébra trois grandes noces en l'honneur de son divin Fils, quelles furent ces noces, V, 128, 129.

Noé, figure des prélats occupés à couper les arbres pour la fabrication de l'arche, V, 49. — Noé construisant l'arche contre le déluge, figure de Jésus-Christ formant son Église contre le déluge des péchés, V, 261, 262. Figure des bons pasteurs chargés de diriger l'Église, 266.

Nom de Jésus, c'est par lui que le monde a été sauvé, VI, 369. — Puissance de son invocation, 381.

Nourriture corporelle et nourriture spirituelle, différence de l'une et de l'autre; combien la seconde l'emporte sur la première, III, 433 et suiv.

O

Obed, signification de ce nom, I, 126.

Obéissance; elle a une triple qualité : la promptitude à exécuter les commandements, l'acceptation avec joie de ce qu'ils ont de pénible et la persévérance dans leur exécution, III, 143. — L'obéissance aux préceptes de la loi suffit pour arriver à la vie éternelle, mais non pour arriver à la perfection, IV, 344. — Fruits de l'obéissance, II, 158 ; V, 16 ; VI, 386.

Obstacles au salut, il y en a de trois sortes, en quoi ils consistent, IV, 501, 502. — Obstacles à la perfection chrétienne, le premier est le trop grand amour de soi-même, V, 8 ; — le second, le trop grand désir des biens et des richesses de ce monde, 10, 11 ; — le troisième est le respect humain, 12, 13.

Occasions du péché, combien elles sont à craindre, nous devons les éviter avec grand soin, VI, 20, 21.

Œil simple, ce que nous devons entendre par là, II, 338. — Là où est l'objet de notre amour, là aussi sont attachés nos yeux, nos regards, V, 446.

Œuvres, elles rendent à celui qui les fait un témoignage plus fort que les discours, III, 150, 151. — Elles sont la preuve la plus évidente de l'amour, 222. — Leurs heureux effets, 387. — Les œuvres bonnes en elles-mêmes peuvent devenir illicites par les circonstances, 467. — Les œuvres spirituelles de miséricorde doivent l'emporter sur les œuvres corporelles, IV, 17. — Les bonnes œuvres qui ne sont fondées que sur les vaines louanges des hommes disparaîtront comme une fumée au jugement de Dieu, V, 296.

Offenses, comment nous devons les pardonner, II, 320, 321. — Voyez *Injures*.

Officier de Capharnaüm; il implore de Jésus-Christ la guérison de son fils, III, 295, 296. — Il l'obtient, 297, 298. — Le fils de cet officier nous figure le genre humain, 299 et suiv. — Il nous représente nos infirmités spirituelles, 302 et suiv.

Oiseaux, ils sont la figure des hommes vraiment contemplatifs, II, 350 ; IV, 80.

Oisiveté, combien elle est funeste au salut, nous devons la fuir avec soin, IV, 375 et suiv. — 379.

Oliviers. — Montagne des Oliviers, ce qu'elle nous représente, V, 31, 32. — A quel titre elle est célèbre, V, 458, 459.

Ombres de la nuit, symbole d'un oubli moral, VI, 22.

Onyx, pierre précieuse, image de la miséricorde et de la bienfaisance, IV, 356.

Oraison dominicale; elle est la plus sainte, la plus parfaite de toutes les prières, II, 307. — Elle procède de la bouche même de Dieu et renferme tout ce que nous devons lui demander, 308. — Elle se compose de sept parties et d'une sorte de préliminaire, 309. — Explication de chacune de ces diverses demandes, 313 et suiv.

Ordres mineurs, comment Jésus-Christ en a exercé les fonctions pendant sa vie, III, 348. — Il exerça également les trois ordres majeurs, 349.

Orgueil, c'est le mépris de Dieu même, V, 85. — C'est un mauvais génie qui tôt ou tard nous conduit dans l'abîme, 89. — L'orgueil aveugle l'intelligence, III, 205. — Suites funestes de l'orgueil et ses funestes effets, I, 351; III, 196, 197; V, 90, 197, 198. — Avec quel soin nous devons l'éviter, IV, 93, 94.

Outrage; c'est un bonheur lorsqu'il a Dieu pour principe, III, 81. — Jésus-Christ a voulu endurer les outrages afin de nous apprendre à les supporter nous-mêmes sans nous laisser abattre, III, 96, 97.

Ouvriers évangéliques, en quoi consistent leurs travaux, III, 54, 55. — Zèle qu'ils doivent apporter dans leurs fonctions, 66.

Ozias, ce que ce nom signifie, I, 127.

P

Pain quotidien, ce que nous devons entendre et ce que nous demandons par là à Dieu dans l'Oraison dominicale, II, 317 et suiv. — Pain matériel et pain spirituel, différence de l'un et de l'autre; combien le second l'emporte sur le premier, III, 435, 436. — Jésus-Christ n'est venu sur la terre que pour nous procurer ce pain vraiment spirituel, III, 437. — Il est le vrai pain de vie, 438 et suiv.

Paix. — En quoi consiste la véritable paix, I, 169. — Elle est la sixième béatitude proposée par Jésus-Christ : Heureux les pacifiques; en quoi consiste cette paix, quels en sont les avantages, II, 224 et suiv. — Quatre degrés nous conduisent à la paix avec les autres, 269, 270. — Elle était le signe du salut que les apôtres donnaient dans les maisons où ils entraient pour annoncer l'Évangile, III, 68, 69. — La paix est le partage des justes et est loin des impies, III, 246, 426. — Paix que Jésus-Christ donna à ses disciples après sa résurrection, ce qu'elle signifie, VI, 330, 339. — Avantages et excellence de cette paix, 345.

Pâque, ce qu'il faut entendre par ce mot; ses diverses dénominations, V, 346 et suiv. — Pâque des Juifs, figure de la pâque des chrétiens, 365 et suiv. — Ce jour est la plus grande solennité du christianisme et pourquoi, VI, 239 et suiv.

Paraboles diverses. — Parabole de l'homme blessé par des voleurs et abandonné sur la voie publique, III, 216 et suiv. — Application allégorique de cette parabole au genre humain tout entier dans nos premiers parents,

223 et suiv. — Son application morale au pécheur en particulier, 228, 229. — Parabole de la semence qui tombe dans quatre endroits différents, son explication, III, 308 et suiv. — Parabole de l'ivraie, figure de l'Église, son application, III, 318 et suiv. — Parabole du grain de senevé, son application à l'état de l'Église après l'invasion des hérésies, 328 et suiv. — Parabole du levain qu'une femme mêle dans trois mesures de farine, son application à l'état de l'Église après l'exaltation des saints prédicateurs de la foi, dont le zèle avait répandu l'Évangile partout, 331 et suiv. — Parabole du trésor caché dans un champ, ses diverses applications, 336 et suiv. — Parabole de la perle précieuse appliquée à l'état de l'Église, 338 et suiv. — Parabole du filet jeté dans la mer pour prendre toutes sortes de poissons, 340 et suiv. — Parabole du figuier stérile, ses diverses applications, IV, 71 et suiv. — Parabole de l'homme qui avait invité plusieurs convives à un grand souper, son application au royaume des cieux, 96 et suiv. — Parabole du bon pasteur, son application, 152 et suiv. — Parabole de la brebis égarée, 289 et suiv. — De la dragme perdue, 294 et suiv. — De l'enfant prodigue, 298 et suiv. — Parabole d'un roi qui fait rendre compte à ses serviteurs, 317 et suiv. — Du père de famille qui va louer des ouvriers pour travailler à sa vigne, 374 et suiv. — De l'économe infidèle, 388 et suiv. — Du pauvre Lazare et du mauvais riche, 403 et suiv. — Parabole du pharisien orgueilleux et de l'humble publicain, ce que nous devons en conclure pour notre propre instruction, V, 85 et suiv. — Le pharisien représente les Juifs et le publicain les gentils, 90, 91. — Parabole des deux fils du père de famille dont l'un va travailler à sa vigne et l'autre refuse d'y aller, V, 111 et suiv. — Ils nous représentent les Juifs et les gentils, 115, 116. — Les laïcs, les prêtres et les religieux, 117, 118. — Parabole de la vigne et des vignerons appliquée aux Juifs, 119 et suiv. — A l'Église chrétienne, 122, — à l'âme humaine, 123. — Parabole des invités aux noces du fils d'un grand roi, son application, 127 et suiv. — Ce qui s'y passe au sujet de la robe nuptiale, 131 et suiv. — Parabole du père de famille qui veille à la garde de sa maison pour la garantir des voleurs, son application aux chrétiens vigilants, V, 270 et suiv. — Parabole des dix vierges, son application à tout chrétien, 291. — Parabole des talents et des biens donnés par le maître à ses serviteurs pour les faire fructifier, son application aux pasteurs et aussi à tous les chrétiens, 301 et suiv. — Parabole de la ventilation ou purification de l'aire au jour du jugement général, sa description, 316 et suiv.

Paradis. — Du bonheur et des joies des élus dans le ciel ; en quoi elles consistent, VI, 450 et suiv.

Paralytique guéri par Jésus-Christ, comment et pourquoi, III, 14, 15. — Il est la figure du peuple des gentils, 20. — Il est aussi la figure du pécheur, 21. — Le paralytique spirituel, 24, 25. — Un autre paralytique guéri par le Sauveur à la piscine probatique, IV, 51. — Ce qu'il nous représente, 52, 53, 55. — Exemple qu'il nous donne, 58 et suiv.

Pardon. — Comment nous devons pardonner à ceux qui nous ont offensés, si nous voulons que Dieu nous remette nos offenses envers lui, II, 320, 321. — Si nous pardonnons, Dieu nous pardonnera, 328, 329.

Parents du Sauveur, quelle est vraiment sa Mère, quels sont véritablement ses frères, IV, 9 et suiv. — Ce qu'ils nous représentent dans le sens mys-

tique, 16, 17. — Ce que les parents font humainement pour leurs enfants, IV, 471.

Paresse, elle est le chemin qui conduit au mal et à la perdition, V, 311.

Parfum de grand prix répandu par Marie sur la tête du Sauveur dans la maison de Simon le lépreux, ce qui en résulte, leçons que nous devons en retirer, V, 14 et suiv.

Parjure, en quoi il consiste ; il est défendu, II, 261 et suiv.

Parole, elle est l'expression de ce que nous pensons intérieurement au fond de notre cœur, II, 410; III, 489. — Elle a été donnée à l'homme pour trois motifs, III, 478. — Paroles oiseuses, il en faudra rendre compte, 491. — Dans nos paroles, nous devons observer cinq choses, 492. — Parole divine, comment nous devons l'écouter, I, 329. — La parole sainte dévotement écoutée chasse le démon du cœur des pécheurs, II, 466. — Elle est figurée par la semence qui tombe dans différents endroits, III, 308 et suiv. — Nous devons l'écouter avec dévotion, la recevoir avec joie, la conserver dans notre cœur et la faire fructifier, 318. — Elle rend heureux ceux qui l'écoutent et la pratiquent, IV, 13. — Qui sont ceux qui l'écoutent mal, IV, 135. — Dernières paroles de Jésus-Christ sur la croix ; elles sont au nombre de sept; elles sont comme la confirmation, le résumé de la religion tout entière; explication de chacune d'elles, VI, 112 et suiv.

Passereaux ; malgré leur peu de valeur, ils sont assujettis à la volonté de Dieu; à plus forte raison les hommes rachetés au prix du sang d'un Dieu, III, 108, 109.

Passion de Jésus-Christ; c'est un grand incendie d'amour, III, 116. — Elle est l'unique espérance, la seule ressource des pécheurs repentants, IV, 329. — Elle renferme toutes les perfections que l'homme peut pratiquer ici-bas ; elle en est l'abrégé, V, 341, 342. — Elle doit être la lecture habituelle de tout bon chrétien, V, 460. — Que doit faire celui qui veut la méditer utilement, 461 et suiv. — Elle est la source de tous les biens spirituels, 465. — Elle est le livre de vie qui renferme toutes les sciences, 466. — Heureux effets que son souvenir produit en nous, 467. — Exemple à ce sujet, 468. — Nous y trouvons tout à la fois le pardon de nos fautes, la grâce sanctifiante et le gage assuré de la gloire éternelle, 470. — Description des souffrances du Sauveur, 471 et suiv. — Ses souffrances corporelles, 474. — De la part de qui il souffre, 475. — Six grands motifs nous excitent à méditer la passion de Jésus-Christ, 476 et suiv. — Ce que nous y apprendrons, 479. — Considérations générales sur la passion du Sauveur, 480 et suiv. — Méditations sur la passion pour l'heure de Matines, VI, 1 et suiv. — Pour l'heure de Primes, 28 et suiv. — Pour l'heure de Tierce, 48 et suiv. — Pour l'heure de Sexte, 80 et suiv. — Pour l'heure de Nones, 131 et suiv. — Pour les secondes Vêpres, 163 et suiv. — Pour les Complies, 179 et suiv. — Epilogue sur la passion, 202 et suiv.

Passions, elles peuvent troubler l'âme de trois manières, V, 483.

Pasteur. — Le bon et le mauvais pasteur, différence de l'un et de l'autre, IV, 156 et suiv. — Jésus-Christ est le bon pasteur, IV, 158; VI, 363. — Qualités du bon pasteur, IV, 160, 161; VI, 363, 364. — Parabole des talents appliquée aux pasteurs de l'Eglise, V, 301 et suiv.

Patience dans les afflictions, dans les souffrances, huitième béatitude proposée par Jésus-Christ; heureux ceux qui souffrent; en quoi elle consiste, avan-

tages qu'elle procure, II, 226 et suiv. — Patience avec laquelle on doit supporter les injures, 267 et suiv. — Sa perfection réside dans un triple objet, le corps, la raison et la volonté, 275. — Patience dont on doit s'armer dans l'adversité, III, 74 et suiv. — L'exemple des saints doit nous encourager à la patience dans les maux, 376 et suiv. — Patience nécessaire dans l'adversité; elle est la gardienne de toutes les vertus, V, 194, 195.

Paule (sainte), sa pénitence extrême et sa mortification, III, 239, 240.

Pauvres, ils sont faits pour l'avantage et l'utilité des riches, I, 376. — Les pauvres et les petits sont plus accessibles à la foi que les riches et les grands, III, 149, 150. — Ils sont la partie inférieure du corps mystique de Jésus-Christ; manière dont les riches doivent les traiter, 237, 238. — Ne pas donner aux pauvres le bien des pauvres, c'est un crime égal au sacrilége, 413. — Ils sont les représentants de Jésus-Christ en ce monde, les porte-clefs du royaume des cieux, IV, 95, 268, 269.

Pauvreté, nous en avons un bel exemple dans la naissance du Sauveur, I, 156 et suiv. — Elle est la pierre précieuse de l'Evangile, 159. — Pauvreté d'esprit ou pauvreté volontaire, première béatitude proposée par Jésus-Christ; en quoi elle consiste, II, 211, 212. — C'est à la pauvreté qu'est promis le royaume des cieux, III, 62. — Le vrai mérite ne consiste pas à être pauvre, mais à aimer la pauvreté et à la supporter avec joie pour Dieu, III, 460. — Comment nous devons la pratiquer pour être parfaits, IV, 346 et suiv. — Pauvreté du Sauveur, III, 462, 463.

Pêche miraculeuse sur le lac de Génésareth, ce qu'elle nous représente, II, 158 et suiv. — Il y eut deux pêches miraculeuses, l'une avant la passion, l'autre après la résurrection du Sauveur, ce qu'elles nous représentent, VI, 360, 361.

Péché, il est une vraie servitude, I, 137. — Le péché enfante le péché, 429. — Quel en est le remède, 445. — On doit pleurer sur ses propres péchés et sur ceux d'autrui, II, 217. — Péché figuré par la lèpre, 434, 435. — Péché mortel, avec lui tout le bien qu'on fait devient inutile pour le salut, 481, 482. — Le péché est le plus grand, le plus terrible des démons, III, 199. — On ne doit pas rougir de confesser ses péchés; pourquoi, III, 186. — Péché contre le Saint-Esprit, en quoi il consiste, 486, 487. — Rechute dans le péché, ses suites funestes, IV, 7, 8, 59, 60. — Il est l'objet de la haine de Dieu, 61. — Il est produit dans le cœur de l'homme par trois causes, 147. — Ce que le pécheur doit faire pour en sortir, 148, 149.

Pécheur. — Le pécheur, même après sa mort, ne cesse pas d'être pécheur, II, 415. — Les pécheurs figurés par le lépreux guéri, 434, 435. — Il y a trois sortes de pécheurs, III, 21, 22. — Le pécheur figuré par le démoniaque aveugle et muet, 478. — Quatre manières de détourner le pécheur de ses mauvaises dispositions, V, 393, 394. — Le pécheur mérite un double châtiment et pourquoi, 403, 404.

Peines infligées aux hommes, il y en a de deux sortes, peines spirituelles et peines physiques, IV, 143.

Pénitence, ses trois différents degrés signifiés par la généalogie du Sauveur, I, 125. — Pénitence prêchée par saint Jean, 357 et suiv. — Sans elle nul pécheur ne peut être sauvé, 369. — En quoi consistent les dignes fruits de pénitence, 376, 377. — La vraie pénitence consiste principalement dans l'amour de Dieu et la haine du péché, 425 et suiv. — Elle renferme trois

parties essentielles, la contrition du cœur, 434, 435; — la confession de bouche, 437 et suiv.; — la satisfaction par les œuvres, 443 et suiv. — La pénitence trop tardive est souvent infructueuse, 432. — Exemples de pénitence sincère, 450 et suiv. — Trois qualités la rendent vraie et efficace, à l'exemple du Sauveur, II, 36. — Sa nécessité, 149, 150. — Une pénitence légère reçue volontiers produit plus de bien qu'une plus difficile reçue en murmurant, 197. — Elle est la seconde planche après le naufrage; sans elle nul ne peut aborder au rivage de l'éternité, III, 426. — Il ne faut jamais différer de la faire, V, 287, 300.

Pentecôte, ce qui se passa en ce jour en faveur des apôtres, VI, 404 et suiv. — Solennité de cette fête chez les Juifs et chez les chrétiens, 415 et suiv.

Père. — Pourquoi, dans l'Oraison dominicale, appelons-nous Dieu notre Père, II, 309, 310. — Les chrétiens n'ont qu'un seul Maître qui est Jésus-Christ, et qu'un seul Père qui est dans les cieux, V, 167.

Perfection chrétienne et évangélique, en quoi elle consiste, I, 336; II, 150, 290; IV, 345. — On n'y parvient que successivement et par degré, II, 197. — Elle est l'assimilation à notre divin Maître et modèle, III, 93. — Elle consiste surtout à écouter la parole de Dieu et à la mettre en pratique, IV, 13, 14. — Obstacles divers qui s'opposent à la perfection, III, 116, 117. — Le premier est l'amour désordonné des parents, 118. — Le second, l'amour des plaisirs charnels, 119. — Le troisième est la légèreté et l'inconsidération de l'esprit, 126. — Le quatrième, le repos dans une sécurité insensée, 128. — Le cinquième est l'amour des richesses de ce monde, 129. — Perfection religieuse; trois vertus principales qui la constituent, IV, 333 et suiv. — Elle renferme trois degrés : se renoncer soi-même, porter sa croix et suivre Jésus-Christ, V, 2, 5. Considérations sur la perfection à laquelle il faut parvenir pour arriver aux récompenses éternelles, V, 220 et suiv. — Ce qui est absolument nécessaire à la perfection, VI, 412, 413.

Persécution; il y a une triple persécution à laquelle nous sommes assujettis en ce monde : persécution de cœur, de paroles et d'actions, II, 231. — Il faut la souffrir non pour soi, mais pour Dieu, si l'on veut avoir droit à la récompense promise, 233. — Refuser de souffrir pour Dieu, c'est une marque de réprobation, 236. — Pour recevoir dans les persécutions le secours d'en haut, il faut avoir foi et espérance en Dieu, III, 83. — Il est quelquefois permis de fuir les persécutions, quelquefois non, 87 et suiv. — Jésus-Christ nous en a donné l'exemple, III, 381, 382. — Leurs avantages, IV, 102. — Quand peut-on les fuir, IV, 157, 158, 256, 448; V, 109.

Persévérance, en quoi elle consiste; il y en a de deux sortes, III, 86. — Effets de la persévérance, IV, 484, 486, 502, 503. — Sa nécessité, IV, 115; V, 202, 203. — La vraie persévérance consiste à ne jamais se départir des bonnes résolutions qu'on a prises, VI, 332.

Pharès et Pharisiens, ce que ce nom signifie, I, 125. — C'est de lui qu'est venu le nom de pharisiens, 336. — Reproches amers que Jésus-Christ leur adresse, leçons qu'il leur donne, IV, 21 et suiv. — On peut suivre leur doctrine, mais ne pas imiter leur conduite, V, 159 et suiv.

Philippe, sa vocation à l'apostolat, II, 93. — Il présente les gentils à Jésus-Christ, son maître, montrant par là qu'il devait être leur premier apôtre; ce qui se passe dans cette circonstance, V, 98 et suiv.

Pieds, ce qu'ils nous représentent, V, 380, 381.

Pierre (saint) ; il marche sur les eaux, III, 322 et suiv. — Il professe hautement la divinité de Jésus-Christ par ces paroles : Maître, à qui pourrions-nous aller, vous avez les paroles de la vie éternelle, III, 443, 444. — Il professe de nouveau sa foi en la divinité du Sauveur, qui l'en récompense en lui promettant les clefs du royaume des cieux, IV, 220 et suiv. — Amour qu'il portait à son Maître, 227, 228. — Jésus lui prédit son triple reniement, V, 426, 427. — Il coupe l'oreille de Malchus, serviteur du grand-prêtre, 499. — Il suit de loin son Maître avec saint Jean, 507, 508. — Il paraît dans le vestibule de Caïphe, VI, 5. — Il renie son Maître à la voix d'une servante, 16, 17. — Son repentir et ses larmes, 18, 19. — Leçons diverses que nous devons tirer de là, 23 et suiv. — Il va au sépulcre accompagné de saint Jean, 274, 275. — Jésus lui apparaît avant tous les autres, pourquoi, 308 et suiv. — Jésus lui confie le soin de ses agneaux et de ses brebis, comment et dans quelles circonstances, 361 et suiv.

Pilate, il fait massacrer vingt hommes dans le moment même où ils sacrifiaient, IV, 68. — Ce qu'il nous représente, 69. — Jésus est présenté devant lui, ce qui se passa alors, VI, 34 et suiv. — Il fait mettre une inscription sur la croix du Sauveur, 91 et suiv. — Sa mort, 201.

Pinacle, ce qu'on doit entendre par là, II, 50.

Piscine probatique, en quoi elle consistait, ce qui s'y opérait, IV, 48 et suiv. — Ce qu'elle nous figurait, 53, 54.

Plaies sacrées de Jésus-Christ, elles sont pour nous un asile assuré, VI, 160, 161. — Pourquoi Jésus a-t-il voulu en conserver les marques sur son corps après sa résurrection, 349 et suiv.

Plaisirs charnels, il faut les mépriser, ils ne peuvent nous procurer que des peines et des chagrins, III, 456, 457.

Plénitude, en quoi elle consiste quand elle est vraie ; on distingue plusieurs sortes de plénitude, I, 397.

Poisson rôti présenté au Sauveur par les apôtres après sa résurrection, ce qu'il nous représente, VI, 334, 359.

Poule, sa sollicitude maternelle comparée à celle de Jésus-Christ, V, 185, 186.

Pourceaux, animaux immondes, figure du voluptueux et du détracteur, III, 6. 7, 8.

Poussière. — Secouer la poussière de ses pieds, ce que nous devons entendre par là, III, 70, 71.

Préceptes du Seigneur, combien ils sont doux et faciles à observer, II, 401 et suiv.

Précurseur de Jésus, sa naissance et sa circoncision, I, 101 et suiv. — Voyez Jean-Baptiste.

Prédestination et Prescience, différence de ces deux expressions, V, 332, 333. — La prescience de Dieu n'impose aucune nécessité aux événements, 334. — La prédestination n'ôte pas à l'homme l'usage de son libre arbitre, 335. — Exemple à ce sujet, 336, 337.

Prédicateurs, leurs obligations, II, 84, 85. — Quel âge est propice à la prédication, 151. — Leurs devoirs, fruits qu'ils doivent produire, 155. — Modèle qu'ils doivent suivre, 161. — Celui qui ne pratique pas ce

qu'il enseigne est un docteur méprisable, 247. — Ils doivent fuir les applaudissements, 438, 468, 469. — Ils doivent confirmer leurs doctrines par des actes de vertu, 457. — Quels sont les vrais prédicateurs, III, 54, 55. — Ils doivent renoncer aux biens et aux avantages temporels, 61, 62. — S'armer de patience contre leurs ennemis, 74 et suiv. — La considération du jugement général doit les armer de courage et d'ardeur, 98. — Ils doivent instruire les peuples non-seulement par leurs discours, mais encore par leur conduite, 149. — Ils doivent de temps en temps se recueillir dans la retraite, II, 468, 469; III, 192, 193. — Le salut des hommes doit être l'objet de leur sollicitude, 292. — Ils sont figurés par les oiseaux du ciel, 330. — Leurs diverses fonctions, 346. — Ils doivent s'appliquer avec ardeur à guérir les maladies spirituelles des peuples par leur doctrine et leurs bons exemples, 429. — Ils ne doivent point s'ingérer dans les affaires du siècle, IV, 36, 37. — Comment, à l'exemple du Sauveur, après avoir enseigné pendant le jour, ils doivent, pendant la nuit, vaquer à l'oraison, V, 93, 94. — Ils doivent conformer leur conduite à leur doctrine, 161 et suiv. — Sans la vertu de Jésus-Christ, ils ne peuvent rien sur les cœurs, VI, 356.

Prélats, leurs principaux devoirs; ils doivent être le sel de la terre par leur vie irréprochable, 242, 243. — La lumière du monde par leur bonne doctrine, 244. — Le refuge des opprimés et la clarté des autres par les exemples d'une sainte vie, 245. — Zèle qu'ils doivent avoir pour le salut du prochain, III, 28. — Ils ne doivent jamais se dispenser de prêcher la parole de Dieu, 144. — Ils doivent être vêtus avec simplicité et avec modestie, non avec luxe et avec mollesse, 158. — Les quatre principaux devoirs qu'ils ont à remplir envers leurs sujets, 383. — Ils doivent renoncer à l'affection du sang, IV, 16. — Ils doivent, à l'exemple du Sauveur, descendre vers ceux qui leur sont confiés, 245. — Le prélat indigne et corrompu est une idole, un antechrist, V, 200, 201. — Prélats bons et mauvais figurés par le bon et le mauvais serviteurs, 275, 278.

Premier-né, explication de ce mot, I, 155. — Les premiers-nés devaient être consacrés à Dieu, 234. — Ils pouvaient être rachetés, 257. — Jésus-Christ est le premier-né en grâce selon son humanité, 394.

Présentation de Jésus-Christ au temple, I, 233 et suiv. — Motifs de cette présentation, 235.

Présents que les Mages offrent à l'enfant Jésus, leur signification, I, 219 223.

Présomption, ses effets funestes, V, 426, 427. — Dangers auxquels elle nous expose, VI, 24, 25.

Pressoir, figure de la loi de Moïse donnée au peuple d'Israël, V, 120. — Figure de la mortification des pénitents, 122.

Prêt, motifs et manière de prêter à autrui, II, 279 et suiv. — Prêter pour recevoir avec usure c'est se rendre coupable, 288.

Prêtre, quelle doit être sa sainteté, I, 53, 54. — Il est l'ange du Dieu des armées, 112. — Les prêtres sont appelés anges, et pourquoi, III, 162. — Combien leur chute est terrible, V, 72. — Les prêtres ont été établis pour le peuple et non le peuple pour les prêtres, V, 117.

Prière. — Il y a trois sortes de prières; comment il faut prier; Jésus-Christ nous en donne l'exemple, II, 199, 200. — Nous devons prier pour le salut

du prochain et même pour nos ennemis, 283, 284. — On ne doit pas prier pour être vu des hommes, 296 et suiv. — Il y a deux sortes de prières, prière publique et prière privée; qualités de chacune d'elles, 297, 298. — Prière vocale, son triple motif, 299. — Trois conditions nécessaires à la prière, 379 et suiv.— Pourquoi n'obtenons-nous pas toujours ce que nous demandons, 380, 381.— Confiance que nous devons avoir en la prière, exemples à ce sujet, 384 et suiv.— Puissance de la prière, 427. Elle n'est pas meilleure à cause de l'endroit où elle se fait; elle tire sa bonté de sa ferveur et de son intention, III, 280. — Combien le recueillement et la solitude lui sont nécessaires et favorables, 397.— Elle doit être humble, fervente, assidue, V, 226 et suiv. — La prière ne nous empêche pas d'être tentés, mais elle nous empêche de succomber à la tentation, 487. — Son efficacité, 489. — Elle est la cuirasse dont nous devons nous revêtir contre les tentations et dans toutes les épreuves que nous avons à subir, VI, 125. — Prière de Jésus-Christ au Jardin des Oliviers, V, 485 et suiv. — Pourquoi prie-t-il trois fois, ce qu'il nous enseigne par là, 492, 493.

Principe, ce que ce mot signifie, I, 5.

Procès, leurs suites funestes dans le sens moral, II, 272, 273.

Prochain, ce que nous devons entendre par ce mot; quel est notre prochain, III, 229 et suiv., V, 154. — Devoirs que nous sommes obligés de remplir envers lui; c'est le second commandement de la loi, semblable au premier, V, 153 et suiv. — Nous devons, autant qu'il est en nous, contribuer au bien de nos frères, 312, 313.

Procula, femme de Pilate, son songe; elle conseille à son mari de renvoyer Jésus; ce qu'elle figure, VI, 51.

Prodiges opérés à la mort du Sauveur, VI, 139.— Ce qu'ils nous représentent, 144.

Promesses, manière dont nous devons les accomplir, I, 137, 138.

Prophète. — Nul prophète n'est bien venu dans son pays, exemples à ce sujet, III, 353.— Il y a trois sortes de faux prophètes, II, 403.— Marques auxquelles on peut les reconnaître, 404 et suiv.

Prophétie, elle n'est pas la cause des événements, les événements, au contraire, sont la cause de la prophétie, I, 251, 304.

Providence, elle doit nous tenir lieu de tout, II, 351.— Vouloir entraver ses desseins, c'est en hâter l'accomplissement, VI, 203.

Prudence du serpent, en quoi elle consiste; sa nécessité pour prévoir le mal et s'en garantir, III, 76, 77.

Publicain, ce qu'on entend par ce mot, II, 189. — Quels sont ceux qu'on appelait publicains, I, 377.

Pureté de cœur, en quoi elle consiste, ses avantages, II, 38, 39. — Pureté de cœur, sixième béatitude proposée par Jésus, en quoi elle consiste, fruits qu'elle produit en nous. II, 222 et suiv.

Purgatoire; ses tourments sont plus cruels que tout ce que nous pouvons endurer ici-bas, I, 433.

Purification légale, en quoi elle consistait, I, 234 — Raisons pour lesquelles Marie voulut s'y soumettre, 235. — Pourquoi nous portons des cierges à cette fête, 237. — Ce qui s'y observe, 254 et suiv.— Ce que nous devons

remarquer plus spécialement dans cette cérémonie, 259 et suiv. — Cette fête porte plusieurs dénominations et pourquoi, 269. — Purifications en usage chez les Juifs, II, 107.

R

Rabboni, nom que les Juifs donnaient ordinairement à ceux qui étaient chargés d'instruire les autres, VI, 334, 335.

Rachel pleurant le massacre des saints innocents, figure de l'Eglise, I, 285.

Raison, elle est comme un roi dans son royaume, elle gouverne tout le corps humain, III, 301.

Rameaux, solennité du dimanche ainsi nommé; ce que l'Eglise nous rappelle en ce jour, V, 66, 67.

Rayon illuminateur, nom donné à la Sainte-Vierge, pourquoi, I, 63.— Rayon de miel, ce dont il est l'emblème, VI, 334, 335.

Rebecca, fille de Bathuel, figure de la Sainte-Vierge, I, 97.

Rechute dans le péché, combien elle est à craindre, V, 73.

Reconciliation, son importance, sa nécessité, II, 252.

Reconnaissance, elle est pour nous la source de nouveaux bienfaits de la part de Dieu, IV, 437. — Elle est de toutes les vertus la plus agréable à Dieu, 456. — Elle consiste plus dans les actes que dans les paroles, 457, 458.

Rédemption du genre humain promise et figurée, I, 15 et suiv.

Reins ceints, ce qu'ils nous représentent, V, 281, 282.

Religieux, en quoi consiste la perfection de leur état, I, 128.— Le religieux qui s'abandonne à la vanité et à l'avarice est exécré tout à la fois de Dieu et des hommes, IV, 444.— La vie des vrais religieux est loin d'être oiseuse et inutile, V, 315.— Le vrai religieux doit être comme Melchisédech, sans père, sans mère, sans généalogie, III, 131. — A une conduite extérieurement régulière il doit joindre une foi vive et une fervente dévotion, III, 160.— Il peut être comparé à un mort dans le tombeau, VI, 193, 194.

Reliques des saints, elles méritent nos respects et notre vénération, VI, 101.

Renard, animal rusé, rapace et trompeur; il est l'image de tout mauvais prince, IV, 83.

Renoncement à tous les biens de ce monde pour suivre Jésus-Christ, quelle en sera la récompense, IV, 364 et suiv. — Cette récompense sera de trois sortes, 367.— Ceux qui l'auront pratiqué seront juges des hommes, 368.— Ils recevront au centuple, 369, — ils posséderont la vie éternelle, 372. — Renoncement à soi-même, en quoi il consiste, V, 2, 3.

Repas, ce que nous devons faire avant chaque repas, III, 386.

Repos; en quoi consiste le vrai repos, III, 213.

Respect humain, ses funestes effets, IV, 494. — Il est un obstacle à la perfection chrétienne, V, 12, 13.

Ressemblance, elle est la principale cause de l'amour, I, 266.

Ressentiment; l'on ne doit pas le garder dans le cœur, II, 252.

Résurrection; il n'appartient qu'à Dieu de ressusciter un mort, II, 128. — En quoi consiste la résurrection spirituelle, II, 476 et suiv. — Résurrection de Jésus-Christ, VI, 231 et suiv. — Elle est le modèle et le gage de notre résurrection spirituelle et corporelle, 235, 236. — Elle doit être le sujet de notre joie, 237, 238. — Ses diverses figures, 245, 246.

Retraite. — Il faut vivre dans la retraite, manière d'y vivre, II, 305. — Avantages qu'elle procure à ceux qui la pratiquent, III, 192, 193. — Elle est favorable à la pénitence, VI, 21.

Riches. — Combien il est difficile, pour ne pas dire impossible, aux riches d'entrer dans le royaume des cieux, IV, 359 et suiv.

Richesses. — Ce ne sont pas les richesses en elles-mêmes qui sont condamnables, mais le mauvais usage qu'on en fait, II, 237.— Elles ne sont pas à nous, mais à Dieu qui nous les a données, 278. — On ne peut servir à la fois Dieu et l'argent, 340, 341. — On peut désirer les richesses pour Dieu et en vue de Dieu, 343. — On doit les mépriser à l'exemple de Jésus-Christ, 461. — Il faut renoncer aux richesses de ce monde pour arriver à la perfection, III, 129, 130. — Elles étouffent la semence de la parole divine, 311, 312. — Combien elles sont dignes de mépris, parabole à ce sujet. IV, 38, 39.— Maux qui les accompagnent, 40.— En quoi consistent les vraies richesses selon Dieu, 43.— Les richesses et les vanités de ce monde ne sont qu'un pur néant, incapables de satisfaire le cœur de l'homme, IV, 348. — Elles nous sont étrangères, elles sont en dehors de nous, 401.

Robe nuptiale, nécessaire pour assister au festin des noces; en quoi elle consiste, V, 132, 133. — Robe de Jésus-Christ tirée au sort, ce qu'elle nous enseigne, VI, 98, 99.

Robert, fondateur du monastère des Prémontrés, une belle réponse qu'il fit, IV, 13.

Roboam, signification de ce nom, I, 126.

Roi. — Parabole d'un roi faisant rendre compte à ses serviteurs, IV, 317 et suiv. — Son application, 322.— Autre parabole d'un roi célébrant les noces de son fils, invitation à ces noces, explication de cette parabole, V, 127 et suiv.

Roseau agité du vent, ce qu'il nous représente, III, 156.

Royaume de Dieu, en quoi il consiste, I, 77.— Ce que nous devons entendre par royaume des cieux, I, 359. — Il souffre violence, et les violents seuls peuvent le ravir et comment, III, 166 et suiv. — Il est le prix, non de beaux discours, mais de bonnes œuvres, 219. — Il est comparé à un grain de senevé, 329, — à un trésor caché, 337, — à une pierre précieuse, 338, — à un filet jeté dans la mer, 340.— Il est en nous, et comment, V, 208, 209. — Royaume divisé contre lui-même et ne pouvant subsister, image de l'âme du pécheur, III, 482.

S

Saba, fleuve qui a donné à la contrée qu'il arrose le nom de Sabée, I, 205.—

La reine de Saba visitant le roi Salomon, ce qu'elle nous représente, IV, 4, 5.

Sabbat. — Est-il permis de guérir les malades le jour du sabbat, IV, 55, 56, 62, 81, 82, 88, 144.

Sabellius, contraire au dogme de la Trinité, IV, 167.

Sacerdoce, âge auquel il convient d'y être élevé, II, 2, 151. — Respect qui lui est toujours dû, V, 160.

Sacrements, leur raison d'être, motifs de leur institution, II, 28, 29. — En quoi ils consistent, 30. — L'indignité du ministre n'affaiblit pas leur efficacité, 81.

Sadducéens, d'où leur venait ce nom, I, 366. — Leurs diverses erreurs; Jésus-Christ les réfute et leur prouve l'immortalité de l'âme, ainsi que la résurrection des corps, V, 146 et suiv.

Sadoc, interprétation de ce nom, I, 128.

Sagesse, en quoi consiste la véritable sagesse, III, 203, 204. — Elle consiste à ne rien omettre de ce qui est commandé, et à ne rien faire de ce qui est défendu, IV, 249. — Il y a diverses sortes de sagesse, 395, 396.

Sainteté, en quoi elle consiste, II, 349, 350.

Saints. — On doit se réjouir à leur naissance, et pourquoi, I, 50. — Ils sont nos modèles, nous devons sans cesse étudier leur vie afin de pouvoir les imiter, III, 376 et suiv. — Ils ne peuvent être honorés des dons qu'on leur fait au détriment des malheureux, V, 182.

Salathiel, ce que ce nom signifie, V, 128.

Salomon, signification de ce nom, I, 126. — Il est la figure des mages adorant l'enfant Jésus, I, 225.

Salutation de Marie à l'egard d'Elisabeth, sa vertu puissante, I, 108.

Samaritaine (la); son entretien avec Jésus-Christ sur le puits de Jacob, sa conversion, III, 277 et suiv. — Ardeur de son zèle pour la conversion de ses concitoyens, 282, 283.

Samaritains, ce qu'ils étaient, III, 57. — Ils sont la figure des hérétiques, 58. — Motifs pour lesquels les Juifs les détestaient, III, 277, 278; IV, 135, 136. — Leur faux culte, III, 279. — Ils engagent Jésus-Christ à demeurer dans leur ville; il y reste deux jours pour les instruire de sa doctrine, 288, 289. — Ils lui refusent plus tard l'hospitalité, pourquoi, IV, 459. — Ce qu'ils nous représentent, 460. — Jacques et Jean veulent les punir, Jésus-Christ les en empêche, ce qui en résulte pour notre instruction, 461, 462. — Le bon Samaritain soignant l'homme tombé aux mains des voleurs est Jésus-Christ lui-même rachetant le genre humain, III, 225 et suiv.

Samedi saint, ce qui se passe pendant que le corps de Jésus-Christ est dans le sépulcre; pratique de l'Eglise à ce sujet en ce jour, IV, 218 et suiv.

Samson, figure frappante de la résurrection du Sauveur, VI, 245.

Sang de Jésus-Christ répandu sur la croix très-amoureusement, très-abondamment, très-douloureusement, VI, 158, 159.

Saphir, pierre précieuse, image de la pauvreté volontaire, IV, 355.

Sara, fille de Raguel, figure de la Sainte-Vierge, I, 43.

Sardoine, pierre précieuse, emblème de la correction fraternelle, IV, 358.



